

**REVUE  
DES ÉTUDES  
SUD-EST  
EUROPEENNES**

**TOME IV-1966**

**N<sup>OS</sup> 3-4**

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, raionul 30 Decembrie, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

**REVUE  
DES ÉTUDES  
SUD-EST  
EUROPÉENNES**

**TOME IV-1966**

**N<sup>OS</sup> 3—4**

**ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE**

## Comité de rédaction

**M. BERZA**, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef* ;  
**EM. CONDURACHI, EMIL PETROVICI, A. ROSETTI**, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie ; **H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI**, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie ; **AL. ELIAN, FR. PALL, MIHAI POP, PAUL STAHL, EUGEN STĂNESCU**.



S O M M A I R E

	<u>Page</u>
H. MIHĂESCU, Les éléments latins de la langue albanaise II . . . . .	323
JOHANNES IRMSCHER (Berlin), Griechisch-deutsche Beziehungen vom 13. Jahrhundert bis zur Gegenwart. Eine erste Übersicht . . . . .	355
I. DUJČEV (Sofia), Markellai-Marcellae. Un toponyme latin méconnu . . . . .	371
M. M. ALEXANDRESCU-DERSCA, Un privilège accordé par Suleyman I <sup>er</sup> après l'occupation de Bude (1526) . . . . .	377
ION-RADU MIRCEA, « Les vies des rois et archevêques serbes » et leur circulation en Moldavie. Une copie inconnue de 1567 . . . . .	393
VICTOR PAPACOSTEA, La fondation de l'« Académie grecque » de Bucarest. Les origines de l'erreur de datation et sa pénétration dans l'historiographie II . . . . .	413
GHEORGHE CRONȚ, L'Académie de Saint-Sava de Bucarest au XVIII <sup>e</sup> siècle. Le contenu de l'enseignement. . . . .	437
CORNELIA PAPACOSTEA DANIELOPOLU, Le régime privilégié des marchands bulgares et grecs en Olténie pendant l'occupation autrichienne (1718 — 1738) . . . . .	475
ŽIVKO AVRAMOVSKI (Belgrade), Le gouvernement yougoslave, les négociations du traité soviéto-roumain d'aide mutuelle et la chute de Titulescu . . . . .	491
ALEXANDRU DUȚU, Un livre de chevet dans les pays roumains au XVIII <sup>e</sup> siècle: « Les dits des philosophes » . . . . .	513
ADRIAN FOCHI, Die rumänische Volksballade „Uncheșeii“ und ihre südost-europäischen Parallelen (Das Thema der Rückkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau) . . . . .	535

**Mélanges**

NICOLAE BĂNESCU, Archives d'Etat de Gènes. Officium provisionis Romaniae, I	575
T. BODOGAE, Aus dem Briefwechsel Șaguna's mit Vuk Karadžić . . . . .	593

**Chronique**

ANGHEL MANOLACHE, La réunion des recteurs des Universités de la zone balkanique . . . . .	603
---	-----

ELEONORA COSTESCU, Une exposition de tapisserie et de sculpture yougoslave à Bucarest . . . . .	607
EUGEN STĂNESCU, Le second Congrès international d'études crétoises (avril 1966) . . . . .	617

## Comptes rendus

D. M. PIPPIDI, D. BERCIU, Geți și Greci la Dunărea de jos din cele mai vechi timpuri până la cucerirea romană. Din istoria Dobrogei, I (Gètes et Grecs au Bas-Danube des plus anciens temps jusqu'à la conquête romaine. Histoire de la Dobroudja, I) ( <i>Zoe Petre</i> ); E. PROKOPOWITSCH, Die Rumänische Nationalbewegung in der Bukowina und der Dako-Romanismus ( <i>Constantin Nușu</i> ); Народи Југославије (Les peuples de la Yougoslavie) ( <i>S. Iancovici</i> ); RACHEL ANGUÉLOVA, Шуменски вазрожденски кашти (Les maisons de Choumen pendant la renaissance bulgare) ( <i>Anca Ciobanu et Paul H. Stahl</i> ); Österreichische Osthefte, 7. Jahrgang, 1965 ( <i>Adrian Fochi</i> ) . . . . .	621
Notices bibliographiques . . . . .	641

## LES ÉLÉMENTS LATINS DE LA LANGUE ALBANAISE

HARALAMBIE MIHĂESCU

### II

Forte et variée dans le domaine du lexique, l'influence latine sur la structure de la langue parlée par les ancêtres des Albanais fut faible, en revanche, car elle se réduit à quelques suffixes dérivatifs ou à préfixes :

-*alia* : *bugajë* « forêt de chênes », *lugajë* « fond de vallée, plaine », *pluhajë* « nuage de poussière »<sup>1</sup>;

-*arius* : *daullar* « tambour (homme) », *derrar* « porcher »;

-*etum* : *kashnjet* « forêt de marronniers », *shkorret* « forêt »;

*extra* : *shtërgjysh* « ancêtre », *shtërmbesë* « arrière-petite-fille », *shtërnip* « arrière-petit-fils »;

-*idiare* : *kallëzonj* « montrer, calomnier », *kunerëzonj* « marier », *varpëzonj* « énumérer »;

-*imen* : *ashpërim* « âpreté », *bashkim* « union »;

-*issa* : *berbereshë* « femme à barbe », *blegatoreshë* « pastourelle »;

-*tor* : *gjakëtuar* « assassin »; *nazëtuar* « séducteur »<sup>2</sup>.

Le suffixe latin *-aneus* est présent dans le dialecte guègue dans des toponymes tels que *Blakaj*, *Bunjaj*, *Dednikaj*, *Gropaj*, *Lotaj*, *Lukaj*, *Nikaj*, *Rupaj*, *Salmaj*, *Zylfaj*, qui représentent d'anciens noms de populations (cf. it. *Galvagni*, *Mascagni*)<sup>3</sup>. Comme le suffixe *-aj* apparaît aussi dans des noms d'origine autre que latine, il faut bien supposer qu'il fut autrefois productif.

<sup>1</sup> E. Çabej, « *Lingua Posnaniensis* », VIII, 1960, p. 76—77.

<sup>2</sup> Dr. Pekmezi, *Grammatik der albanesischen Sprache (Laut- und Formenlehre)*, Wien, 1908, p. 44.

<sup>3</sup> N. Jokl, *Studien zur albanesischen Etymologie und Wortbildung*, Wien, 1911, p. 104.

Le suffixe *-etum* a laissé des traces également dans quelques noms de lieux. Une partie de ces toponymes se sont formés à partir d'appellatifs existant dans l'albanais moderne. Le toponyme *Kallmeti*, attesté dans le district de Tirana et au nord de la rivière Drina (dans une contrée où l'on a découvert un vieil établissement romain) provient du latin *calametum* « lieu planté de roseaux », ou bien s'est constitué sur le terrain de la langue albanaise à l'aide du suffixe *-et*, de l'appellatif *kallm* (*kallmë*, *kalem*) « roseau », résultant du latin *calamus*<sup>4</sup>. Le latin *calametum* n'a survécu dans aucune des langues romanes, mais a pu être emprunté par les ancêtres des Albanais. *Qerret*, nom de trois villages des districts de Lushnja, Puka et Temali, dérive soit du latin *cerretum* « forêt de rouvres », soit de l'appellatif *qarr* « chêne » + suff. *-et*<sup>5</sup>. Un vieux nom médiéval *Ilycetum* = Ἰλυκέτον, attesté en 1258 près de Durrës<sup>6</sup>, a été interprété comme correspondant à l'albanais *ilqet*, qui dérive soit du latin *ilicetum*, soit du vocable albanais *ilq* « chêne » et du suffixe *-et*<sup>7</sup>. Le latin *ilicetum* a laissé des traces en Italie (calabrais *iliçitu* et italien *lecceto*)<sup>8</sup>. Les toponymes *Shkozë* et *Shperdhë* se sont formés à partir des appellatifs *shkozë* « hêtre » et *shparth* « sorte de chêne à feuilles larges » et du suffixe productif d'origine latine *-et*.

Le suffixe latin *-iacium* semble avoir persisté dans le toponyme *Bisaku*, près d'Oroshi, dans la vallée du Fandi, affluent de droite de la Mati, comme le suppose Norbert Jokl, qui le dérive du nom antique *Bit(h)us* + *-iacium*, par exemple *Bit(h)iacium praedium* « le domaine de Bit(h)us »<sup>9</sup>. Si l'hypothèse est juste, on tient la preuve de la continuité des Albanais sur ce territoire depuis l'antiquité jusqu'à présent.

Pour quelques noms de lieux d'origine latine il existe aussi les appellatifs correspondants : le toponyme *Gushti*, à la sortie d'un défilé de la vallée de la Drina (cf. *i ngushtë* « étroit » = lat. *angustus*); *Qelza*, dans la contrée de Dukagjin, a pu se former sur le domaine de la langue albanaise à partir de *qel* « cellule, petite chambre », résultant du latin *cella*<sup>10</sup>; *Kunora*, nom donné à plusieurs chaînes de montagnes, repose sur l'appellatif *kunorë* « couronne », du latin *corona*<sup>11</sup>; *Shkortul*, village du district

<sup>4</sup> N. Jokl, *Linguistisch-kulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen*, Berlin, 1923, p. 186 et 295; G. Stadtmüller, *Forschungen zur albanischen Frühgeschichte*, Budapest, 1941, p. 94, n. 75.

<sup>5</sup> N. Jokl, *op. cit.*, p. 295.

<sup>6</sup> *Acta et diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia collegerunt et digesserunt* L. v. Thallóczy, C. Jireček, E. v. Šufflay, Wien, 1913, vol. I, p. 246.

<sup>7</sup> E. Çabej « *Lingua Posnaniensis* », VIII, 1960, p. 118, n. 94.

<sup>8</sup> W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1935, n° 4261.

<sup>9</sup> N. Jokl, « *Zeitschrift für Ortsnamenforschung* », X, 1934, p. 190.

<sup>10</sup> F. Nopcsa *Geographie und Geologie Nordalbaniens*, Budapest, 1929, p. 127.

<sup>11</sup> N. Jokl, « *Balkan-Archiv* », IV, 1928, p. 210–211.

du Merdita provient du mot *i shkurt* « court », avec changement de *u* en *o* sur le terrain de la langue albanaise <sup>13</sup>.

Les toponymes pour lesquels manquent les appellatifs correspondants sont extrêmement anciens et prouvent la continuité ininterrompue des Albanais sur ces territoires ou une symbiose avec une population romane aujourd'hui disparue. Le latin *Boviana* (conservé en Italie méridionale, dans le nom de *Boiano*, dans la région de Campobasso) semble avoir persisté dans le nom de la rivière *Bojana* (\**Buenē*, *Bunē*), qui traverse le lac de Scutari (Shkodër) pour se jeter dans l'Adriatique <sup>13</sup>. *Clementiana*, nom de fortification de l'Épirus Nova cité par Procope <sup>14</sup>, remémore l'actuel nom de tribu albanaise *Këlmend* qui signifie « les descendants de Clément » ou « Clémentins ». *Groftat e Gojanit*, gorge à Mirdita, est un pluriel albanaise dérivé du latin *crypta*, *crupta* « portique couvert, grotte », conservé aussi dans certaines langues romanes occidentales ou dans l'allemand *Gruft* <sup>15</sup>. Le mont *Kumul* de Malësja e Gjakovës dans l'Albanie septentrionale dérive plutôt du latin *cumulus* « comble, tas qui dépasse la mesure », que du grec κούμουλος « plein jusqu'au bord » ou de néo-grec κούμουλα « tas », d'origine latine eux aussi <sup>16</sup>. *Durrës* a probablement pour point de départ la forme latine *Dyrrachium*, avec *y* prononcé *u* et l'accent tonique reposant sur *y*, comme c'était l'usage au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, et non point une forme grecque dorienne supposée, comme le croit le professeur Eqrem Çabej <sup>17</sup>. Le nom du ruisseau *Sift* repose sur le latin *exsuctus* (cf. roum. *supt*, vegliote *sot*, it. *asciuto* etc.) <sup>18</sup>. *Frëkulla*, nom de village près de ruines antiques près de Fieri, en Muzakia, à l'ouest de la ville de Berat, dérive très probablement du latin *oraculum*, c'est-à-dire lieu où existait un temple et l'on prononçait *oracula* <sup>19</sup>. *Publica (via)* demeure dans le toponyme *Puka* de district de Dukagjin, sur la route de Shkodër à Prizren en Yougoslavie, ainsi que la syntagme *udhë e pukë* « voie publique » <sup>20</sup>. Les noms antiques *Lissus*, *Scardus*, *Scodra*, *Scupi*, *Suacia* ont donné, conformément aux lois de la phonétique albanaise, *Ljesh*, *Shar*, *Shkodër*, *Shkup* et *Shas*, village non

<sup>13</sup> *Ibidem*; E. Çabej, « Buletin Tirana », XVI, 1962, n° 3, p. 73.

<sup>14</sup> I. Petkanov, *Les éléments romans dans les langues balkaniques*, dans *Actes du X<sup>e</sup> Congrès international de linguistique et philologie romanes (Strasbourg 1962)* publiés par Georges Straka, Paris, 1965, p. 1161.

<sup>15</sup> *De aedificiis*, IV, 2.

<sup>16</sup> N. Jokl, « Balkan-Archiv », IV, 1928, p. 202–203 et « Slavia », XIII, 1934–1935, p. 287.

<sup>17</sup> F. Nopcsa, *op. cit.*, p. 575.

<sup>18</sup> E. Çabej, « Buletin Tirana », XII, 1958, n° 2, p. 60–61 et « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 188.

<sup>19</sup> N. Jokl, « Balkan-Archiv », IV, 1928, p. 214.

<sup>20</sup> H. Ceka, « Buletin Tirana », XI, 1957, n° 1, p. 24, n° 14 et E. Çabej, « Lingua Posnaniensis », VIII, 1960, p. 119.

<sup>20</sup> A. Leotti, *Dizionario albanese-italiano*, Roma, 1936, p. 1115.

loin de Shkodër <sup>21</sup>. Le latin *subterraneum* est à la base du nom de la caverne de *Shuttrija*, dans le district de Selita, entre Mirdita et Mati <sup>22</sup>.

Le lexique d'origine latine de l'albanais et la toponymie renferment des éléments qui plaident en faveur de la thèse que l'influence du latin sur les ancêtres des Albanais s'est déroulée approximativement dans la même région où l'on parle albanais de nos jours aussi. Elle se trouvait située entre le 39° et le 42° parallèle. Au nord-est, la frontière partait du rivage de l'Adriatique, un peu au-dessus du lac de Shkodër, et arrivait jusqu'à proximité du Champ du Merle, près de Priština; vers l'est elle atteignait une ligne marquée par les localités de Kumanovo, Kačanik, Tetovo, Skopje, Monastir (Bitolia) et Ohrid; vers le sud elle passait à côté des lacs d'Ohrid et de Prespa et des localités de Kastoria, Grammos, Konica, Delvino pour regagner l'Adriatique près de Santi Quaranta <sup>23</sup>. C'est sur ce territoire que vivaient au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère (si on les énumère en allant du sud vers le nord), tout d'abord les Atintanes, (Ἀτινᾶνες, Ἀτινᾶνιοι), non loin de la mer Ionienne, entre Orikos (Paläokastro) et Chaonia, ainsi qu'entre Apollonie et Dodone. Lors de la guerre entre les Romains et les Illyres en l'an 229, ils s'associèrent aux Romains et en 205 ils furent englobés dans la Macédoine <sup>24</sup>. Les Dassarètes (Δασσαρήτιοι, Δασσαρήται) se trouvaient un peu plus au nord, à l'intérieur également, entre Antipatria (Berat) et le lac de Lychnidos (Ohrid), notamment dans la vallée de l'Apsos (Semeni); ils constituaient l'une des tribus illyres les plus importantes <sup>25</sup>. Les Taulantes (Ταυλάντιοι) s'étendaient le long du littoral, entre Dyrrachium (Durrës) et Scodra (Shkodër) et, plus au loin, dans la vallée du Drin, en remontant vers l'intérieur, et les Partins, à côté d'eux, le long de la mer, vers le nord jusqu'a-delà du Lissus (Ljesh) <sup>26</sup>. Les Pénestes (Πενέσται) habitaient à l'intérieur, du côté de la frontière de Macédoine, au nord du lac de Lychnidos (Ohrid) et ils avaient pour capitale la localité d'Uscana, située à trois journées de marche vers l'ouest de Stuberra <sup>27</sup>. Les Piroustes (Πιροῦσται) vivaient entre le cours supérieur du Drin et le Champ du Merle (Kossovopolje), sur le territoire de la province romaine de Moesie

<sup>21</sup> N. Jokl, *Untersuchungen*, p. 93; P. Skok, « Zeitschrift für Ortsnamenforschung », XI, 1935, p. 180; E. Çabej, « Buletin Tirana », XII, 1958, n° 2, p. 53—54.

<sup>22</sup> N. Jokl, « Archivum Romanicum » XXIV, 1920, p. 121 et « Revue internationale des études balkaniques », III, 1936, p. 58—71.

<sup>23</sup> N. Jokl, *Reallexikon der Vorgeschichte* herausgegeben von Max Ebert, Berlin, 1924, vol. I, p. 84—85.

<sup>24</sup> Polyb. II, 5, 8; II, 11, 11; VII, 9, 3; Strab., VII, 326; LIV. XXIX, 12, 13; XLV, 30, 7; E. Oberhammer, *Realencyclopädie der Altertumswissenschaft*, Stuttgart, II, 1896, col. 2106 = RE; H. Ceka, « Buletin Tirana » IX, 1956, n° 1, p. 108—112.

<sup>25</sup> A. Philippson, RE, IV, 1901, col. 2221—2222.

<sup>26</sup> E. Fluss, RE, 2<sup>e</sup> série, IV, 1932, col. 2526—2529.

<sup>27</sup> Strab. LIV. XLIII, 18, 5; F. Miltner, RE, XIX, 1937, col. 495.

Supérieure <sup>28</sup>. Ces populations étaient toutes des tribus illyres, avec un faible mélange d'éléments celtes au nord et thraces au sud. Il semble probable qu'à une époque plus lointaine les Thraces se seront infiltrés vers l'ouest jusqu'à la mer Adriatique, mais par la suite ils furent disloqués par les Illyres et repoussés vers l'Est <sup>29</sup>. La frontière entre les Illyres et les Thraces allait, selon certaines opinions, depuis le Danube (près de Singidunum, Belgrad), par les vallées de la Morava et de Axios (Vardar), jusqu'à Scupi (Skopje) et plus loin vers le sud jusqu'à l'ouest de Thessalonique et, selon I. I. Russu, plus probablement, à 100 Km davantage vers l'ouest, c'est-à-dire depuis la rivière Savus, à l'ouest de Singidunum, puis vers le sud selon une ligne atteignant les localités modernes de Priština, Tetovo, les lacs d'Ohrid et de Prespa, les localités de Monastir (Bitolia), ensuite vers le sud-est à côté de Pella jusqu'au Golfe Thermaïque à l'ouest de Salonique <sup>30</sup>.

Le géographe antique Ptolémée, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, cite les noms de la tribu des Ἀλβανοί et de la ville d'Ἀλβανόπολις, à quelque 600 m. d'altitude, quelque part plus à l'est de Dyrrachium (Durrës). Le nom a persisté aussi en moyen âge dans la nomenclature de l'épiscopat d'Arbanum (Albanon) jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle et a été identifié avec Kruja, dans les monts Skanderbeg, où le héros national albanais résista aux Turcs. Johann Georg von Hahn croit qu'Albanopolis se trouvait à Zgorzesh, village peu éloigné de Kruja, où subsistent des ruines antiques <sup>31</sup>. Ce nom a pu probablement persister aussi dans l'ethnique moderne *arbër* « albanais » et *Arbëri* « Albanie », usité chez les Albanais de l'Italie méridionale, à la différence de ceux qui habitent l'Albanie proprement dite, qui l'ont laissé tomber en désuétude et s'appellent de nos jours *shqipëtarë* <sup>32</sup>.

Les Grecs fondirent quelques colonies sur la côte Adriatique (Kerkyra, Buthrinton, Apollonie, Epidamnos—Dirrhachion, Nymphaion et Lissos), mais influencèrent faiblement les autochtones de l'intérieur, aussi bien sur le littoral de l'Albanie contemporaine que, plus au nord, jusqu'à la frontière italo-yougoslave.

<sup>28</sup> E. Polaschek, RE, XX, 1950, col. 1729—1732.

<sup>29</sup> G. Zippel, *Die römische Herrschaft in Illyrien bis auf Augustus*, Leipzig, 1877, p. 6 et C. Patsch, *Thrakische Spuren an der Adria*, « Jahreshefte des österreichischen archäologischen Instituts », X, 1907, p. 169—174.

<sup>30</sup> W. Tomaschek, *Die alten Thraker. Eine ethnologische Untersuchung*, Wien, 1893—1894; G. G. Mateescu, *I Traci nelle epigrafi di Roma*, « Ephemeris Dacoromana », I, 1923, p. 57—290; H. Krahe, *Die alten balkanillyrischen geographischen Namen*, Heidelberg, 1925, p. VII; I. I. Russu, « Anuarul Institutului de studii clasice » (Cluj), IV, 1944, p. 73—146 et « Studii și cercetări de istorie veche », XIII, 1962, p. 230.

<sup>31</sup> Ptolém., *Geographica*, III, 12, 20; J. G. v. Hahn, *Reise durch die Gebiete des Drin und Vardar*, « Denkschriften der Akademie der Wissenschaften in Wien », XVI; C. Praschniker-A. Schober, *Archäologische Forschungen in Albanien und Montenegro*, Wien, 1919, p. 27—30.

<sup>32</sup> H. Pedersen, « Zeitschrift für vergleichende Sprachwissenschaft », XXXVI, 1898, p. 299; N. Jokl, *Reallexikon der Vorgeschichte*, I, 1924, p. 86.



Les Romains s'approchèrent, venant d'Italie, par la route la plus courte, en partant de Brundisium (Brindisi), qui était devenu colonie romaine en 244 avant notre ère. Sur la côte opposée se trouvaient les colonies grecques d'Apollonie et de Byllis, qui entretenaient sans doute de longue date des relations commerciales avec le sud de l'Italie. Les indigènes établis autour des cités grecques de la côte illyre étaient conduits entre les années 240 et 230 par un puissant roi du nom d'Agron, dont la capitale était Scodra. Les Romains intervinrent à un moment de faiblesse du royaume illyre, en 229, sous le règne de la reine Teuta, et ils s'emparèrent des îles de Kerkyra (Korčula), Pharos (Hvar), Issa (Vis) et des villes d'Apollonie (Pojani) et de Dyrrachium (Durrës), s'étendant vers le nord jusqu'à la rivière Mati approximativement, mais sans trop pénétrer sur le continent. La paix conclue en 228 obligea la reine Teuta de Scodra à payer tribut et à ne plus permettre à sa flotte de commerce ou de guerre de descendre plus bas que la ville de Lissos (Ljesh), à l'embouchure du Drin <sup>33</sup>. L'île de Kerkyra se trouvait pratiquement à la hauteur de Larissa, Apollonia à celle de Salonique et Dyrrachium à celle de la ville de Byzance. Brundisium, Apollonie et Dyrrachium, situés à une distance d'une centaine de kilomètres, pouvaient bloquer tout commerce maritime vers le nord et consistaient en quelque sorte la clef de l'Adriatique. Ces conquêtes demeurèrent éphémères, aussi longtemps que les Romains eurent à affronter les Carthaginois conduits par Annibal. De nouveaux efforts furent nécessaires contre le royaume de Macédoine et c'est par la paix de Phoenice (non loin de Saranda), en l'an 205, qu'ils recouvrèrent une étroite langue de terre le long du rivage, entre Apollonie et Dyrrachium <sup>34</sup>. Cette situation se modifia petit à petit après l'an 199, quand les armées romaines commencèrent à pénétrer profondément en Macédoine. Après la lutte de Pydna (168), la Macédoine fut supprimée en tant qu'Etat. Les territoires côtiers conquis par les Romains s'étendaient vers le nord jusqu'à la Narenta (Neretva) et étaient divisés en trois régions : le sud jusqu'à la Vojusa, le centre entre la Vojusa et le Drin, enfin le nord. Les places grecques d'Apollonie et de Dyrrachium conservaient une indépendance formelle. En 146 la Macédoine devint province romaine. En même temps Rome était déjà maîtresse de la Cappadoce, du Pont, de la Syrie, de l'Egypte, de la Crète, de l'Afrique du nord et de l'Espagne, mais n'était pas encore arrivée au Danube : son empire demeurait une « thalassocratie » et conservait encore un caractère méditerranéen.

<sup>33</sup> Polyb. II, 8—12, XII, 3 ; Appian., *Illyr.* 7 ; Zippel, *op. cit.*, p. 46—54 ; Th. Mommsen, *Römische Geschichte*, Berlin, 1920, I<sup>2</sup>, p. 549.

<sup>34</sup> Zippel, *op. cit.*, p. 54—96.



L'influence de la langue latine s'intensifia durant le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, par l'intermédiaire des armées et des marchands, surtout le long des grandes artères de communication menant vers la Macédoine. La large vallée du Shkumbi offrait depuis des temps reculés la voie naturelle la plus commode de l'Adriatique vers la Macédoine orientale. Les Romains organisèrent systématiquement cette route dès la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère et l'améliorèrent en lui donnant le nom de *via Egnotia* <sup>35</sup>. Elle avait son point de départ aux ports de Dyrrachium (Durrës) et d'Apollonie (Požani) et se dirigeait vers l'est. Ses deux bras se rejoignaient à Clodiana (Peqini) et la route se continuait sur un seul tracé en remontant la vallée du Shkumbi, et, passant par Scampa (Elbasan), Claudanon (Qafa Thanës), elle laissait au sud les lacs d'Ohrid et de Prespa, atteignait Héraclée Lyncestis (Monastir ou Bitolia), Pella, Thessalonique, Philippes, Périnthe et se terminait sur la côte à la cité de Byzance <sup>36</sup>.

La seconde route en importance menait de la mer Adriatique au Danube vers la Dacie. Elle partait de Lissus (Ljesh), empruntait la vallée du Drin qu'elle remontait, par les localités de Calametum (Kallmeti), Haimeli, Vigu, Puka, Qelza, Iballja, Fierza et Pjani, pour passer ensuite en territoire yougoslave par la vallée du Drin Blanc qu'elle remontait, et elle continuait par Đulje, Štimlje, Ulpiana (Lipljan), Naissus (Niš), atteignant Ratiaria (Arčar) sur le Danube, non loin de l'actuelle ville de Vidin <sup>37</sup>.

Sous la domination romaine, comme encore de nos jours, Dyrrachium (Durrës) était le principale porte de pénétration des gens, des marchandises et des idées de l'Ouest. Aux dires d'une légende, la ville avait été fondée par Dyrrachos, fils du dieu des mers Poseidon et petit-fils d'Épidamnos <sup>38</sup>. Le nom ancien de la ville, connu des sources historiques grecques, était Epidamnos, colonie établie par les Doriens de l'île de Korkyra (Korfu) au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère et Dyrrachium était probablement un nom indigène. Les deux noms continuèrent de circuler côte à côte pendant longtemps, jusqu'à ce que, sous la domination de Rome, le nom de Dyrrachium s'imposât définitivement. Il a du reste survécu jusqu'à nos jours dans les formes albanaise (Durës), slave (D-rač, Drač) <sup>39</sup> et italienne (Durazzo). La ville entra de bonne heure dans la sphère

<sup>35</sup> Th. L. F. Tafel, *De via militari Romanorum Egnatia*, Tübingen, 1842; E. Oberhummer, RE, V, 1905, p. 1988—1993.

<sup>36</sup> Strab, VII, 7, 4; K. Miller, *Die Peutingersche Tafel*, Ravensburg, 1888; Neudruck, Stuttgart, 1962; J. Adam, *Historia e rrugëve të Shqipërisë*, « Buletin Tirana », VII, 1954, n° 1, p. 65.

<sup>37</sup> G. Stadtmüller, *Forschungen zur albanischen Frühgeschichte*, Budapest, 1941, p. 106.

<sup>38</sup> A. Philippson, RE, V, 1905, col. 1882—1887.

<sup>39</sup> P. Skok, « Archiv za arbanašku starinu », II, 1924, p. 111—113.

d'influence romaine et nous a conservé un plus grand nombre d'inscriptions latines que toute autre localité de l'actuelle Albanie : elles couvrent presque sans interruption une période de près de six siècles, entre le milieu du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère et le règne de l'empereur Justinien <sup>40</sup>. La plus ancienne inscription mentionne le nom de la déesse Diana, qui a survécu jusque dans l'albanais moderne dans l'appellatif *zanë* « muse, fée » <sup>41</sup> (cf. *zîndă* en roumain). Les 65 inscriptions latines renferment également des noms grecs qui peuvent démontrer deux choses : soit que les habitants de langue latine s'affublaient de noms grecs, soit que ceux de langue grecque étaient bilingves. Les textes épigraphiques toutefois montrent, sans l'ombre d'un doute, que la langue latine avait la prépondérance, ce qui semble d'ailleurs naturel pour une localité si proche de l'Italie et un port aussi fréquenté figurant sur une grande artère de communication de l'Empire romain. Une inscription publiée par C. Patsch montre une mère appelée Themis et ses deux filles portant les noms de Lupa et de Ursa <sup>42</sup>. Dans d'autres inscriptions apparaissent des noms mixtes gréco-latins : Terentia Chrysopolis, Valerius Crotus, Terentius Dionysius, Aelia Erotis, Memmius Euporio, Cassia Eurudica, D. Granius Euschemus, Valerius Eusebes, C. Vinicius Eutyclus, Grania Helpis, P. Clodius Hermadion, Cornelius Castricius Lycario, D. Granius Olympus, Pomponia Nice, Sentia Procope, Fulvia Stratonice, Aelia Sope, L. Caesius Stephanio, Novellia Trophime et C. Iulius Trygetus. Certains noms grecs, vraisemblablement des noms d'esclaves ou d'affranchis, ne sont pas suivis de noms latins : Arethusa, Chrysis, Hermes, Hermione, Nice, Nicippides, Nymphodotus. Le nom de Maria est sémitique et appartenait sans doute à une femme professant la religion chrétienne <sup>43</sup>. Une femme de l'époque tardive portait le nom de la ville : Iulia Durachina <sup>44</sup>. Certains habitants étaient originaires d'autres cités : Novia Scodrina (de Scodra) <sup>45</sup>, Ti. Claudius Epetinus <sup>46</sup> (d'Epetium, localité à l'est de Salona, en Dalma-

<sup>40</sup> L. Heuzy, *Mission archéologique de Macédoine*, 1876, p. 349—352 ; C. Praschniker—A. Schober, *Archäologische Forschungen in Albanien und Montenegro*, Wien, 1919, p. 32—46 ; C. Praschniker, « Jahreshfte des österreichischen archäologischen Instituts », XXI-XXII, 1922—1924, B., p. 203—217 et XXIII, 1926, B., p. 231—235 ; M. v. Schufflay, *Städte und Burgen Albaniens hauptsächlich während des Mittelalters*, Wien, 1924, p. 8—12 ; L. Rey, « Albania », I, 1925, p. 26—48 ; IV, 1932, p. 56—109 ; V, 1935, p. 91—94 ; A. Philippide, *Originea românilor*, Iași, 1928, vol. I, p. 66 ; P. C. Sestieri, *Vita pubblica e monumenti di Durazzo in eta romana, attraverso le iscrizioni*, « Epigraphica », IV, 1924, p. 127—138 ; Idem, *Nëshkrime latine të Shqipërisë. Iscrizioni latine d'Albania*, Tirana, 1943, p. 72—95 ; S. Anamali—Dh. Budina, « Buletin Tirana », XIV, 1960, n° 2, p. 222—235.

<sup>41</sup> *Corpus inscriptionum Latinarum*, Berlin, 1872, vol. III, 602 = CIL.

<sup>42</sup> « Jahreshfte des österreichischen archäologischen Instituts », XXIII, 1926, B., p. 212—213 = JÖAI.

<sup>43</sup> « Albania », V, 1935, p. 91 Maria Secunda.

<sup>44</sup> « Buletin Tirana », XV, 1961, n° 1, p. 111.

<sup>45</sup> Sestieri, n° 70.

<sup>46</sup> « Albania », V, 1935, p. 94.

tie), Cassia Eurydica d'Alta Ephyra (Acrocorinthe)<sup>47</sup>, Iulia Berytia (de Beryte, en Syrie). Le 30 août 1941 on a découvert sur le territoire de cette ville le plus grand trésor d'objets précieux et de pièces de monnaie romaines d'Albanie : 14 kg d'or et d'argent et 3974 deniers et sesterces s'échelonnant de l'an 65 à l'an 180 de notre ère<sup>48</sup>. La ville appartenait à la tribu Aemilia<sup>49</sup> : elle possédait une bibliothèque<sup>50</sup>, un aqueduc, plusieurs temples et un amphithéâtre<sup>51</sup>.

A 70 Km environ plus au sud se trouvait la seconde entrée en venant de la mer, vers l'Albanie antique : c'était le port d'Apollonie, colonie dorienne fondée par Corcyra en l'an 558 avant notre ère. La ville était située entre les rivières Apsos (Semeni) et Aous (Vojusa) sur un ensemble de collines formant un triangle et représentant le dernier contre-fort dans la plaine des hauteurs de Malakastra. La plus élevée d'entre elles avait 85 m. et formait l'acropole (*arx*), occupée aujourd'hui par l'église de la Vierge, à Pojani. La ville possédait un gymnase, plusieurs temples, semblait grande et imposante (*magna urbs et gravis*)<sup>52</sup> et avait parfaitement conservé son caractère grec, avec des professeurs et des philosophes de renom, auprès desquels avait étudié dans sa jeunesse l'empereur Auguste en personne<sup>53</sup>. Le port était situé à une boucle de la rivière Aous (Vojusa), près de l'actuel village Sop<sup>54</sup>, à 7 Km de la mer. Les vestiges de colonnes antiques subsistent encore de nos jours dans une petite bourgade des environs, du nom de Shtylasi (en albanais *shtyl*, *shtyllë* « colonne », du latin *stylus*, conservé aussi en vieux roumain, *stur*). A la différence de Dyrrachium, qui était un grand port de commerce, Apollonie demeura relativement à l'écart et put mieux résister à l'influence romaine : des 40 inscriptions approximativement, il n'y en a que 3 qui soient rédigées en latin. Même après l'apparition sur ses arrières de la colonie romaine de Byllis (il existait encore à Amantia des inscriptions bilingves), Apollonie continuait de conserver sa tradition de cité hellénique. On ne peut s'expliquer la chose qu'en tenant compte du fait qu'Apollonie n'a jamais joué un rôle important dans le commerce de transit et ne devint pas une escale obligatoire de la *via Egnatia*. Bien que l'on y ait ramené à la lumière

<sup>47</sup> CIL, III, 615.

<sup>48</sup> H. Ceka, « Buletin Tirana », XII, 1958, n° 1, p. 145—206.

<sup>49</sup> CIL, III, 605.

<sup>50</sup> CIL, III, 607 *L. Fl. Getulico patr (ono) col (oniae) in comparat(ione) soli oper (i) bybltio- [thecae]*.

<sup>51</sup> CIL, III, 709 *aquae ductum... Dyrrachinis factum*.

<sup>52</sup> Cicero, *Phil.* 11, 26.

<sup>53</sup> Sufflay, *op. cit.*, p. 10—13.

<sup>54</sup> G. Veith, *Die Feldzüge des C. Iulius Caesar Octavianus in Illyrien in den Jahren 35—33 v. Chr.*, Wien, 1914, p. 42—44.

nombre de vestiges antiques, à l'avenir l'exploration systématique de la cité s'impose <sup>55</sup>.

A une trentaine de Km à l'est d'Apollonie, à Malakastra, sur la crête d'une colline qui s'appelle aujourd'hui Gradishta, derrière laquelle on a le panorama des monts Tomor et, devant, la mer Adriatique et l'île de Sasevo, au nord de la rivière Aaos (Vojusa), se dressait la colonie romaine de Byllis, sur le territoire illyre des Bylliones (Βυλλιώνες, Βυλλυδεῖς), un peu à l'est du village moderne de Hekalj. En raison de son site sur une hauteur, de ses bonnes communications avec la mer, où elle avait un port libre, la localité était entrée d'abord en contact avec la culture grecque, puis elle était devenue une colonie romaine appelée à dominer économiquement la vallée de l'Aaos (Vojusa), qui lui ouvrait la route de l'Épire et du nord de la Grèce. Il existait dans ladite colonie romaine des murs du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, on y avait construit un théâtre et l'on avait émis des monnaies de bronze entre les années 230—158. Après quoi la culture romaine s'y était infiltrée petit à petit. Une inscription latine du II<sup>e</sup> siècle de notre ère parle de la voie publique qui traversait la ville et Astaciae (*Via publica quae a colonia Byllidensium per Astacias ducit*) <sup>56</sup>, identifiée avec la localité actuelle de Klos<sup>57</sup>. Une autre pierre mentionne un certain Cattedius Secundus, décédé à l'âge de 65 ans et son épouse Heterea Saturnina <sup>58</sup>. On y observe un mélange de noms romains et étrangers, ce qui dénote encore un croisement de races. Une autre inscription fait connaître une femme portant un nom romain (Caecilia Venusta), alors que son mari a un nom inaccoutumé en Italie (Lartidius Naissus)<sup>59</sup>. Il apparaît également dans d'autres inscriptions des noms locaux ou grecs, tels L. Castrenus, Euthius, Philologus et Epicadus <sup>60</sup>. Ces noms montrent qu'à Byllis les indigènes s'y coudoyaient avec les Grecs et les Italiques, et que Rome n'avait guère d'emprise. En l'an 431

<sup>55</sup> C. Patsch, *Das Sandschak Berat in Albanien*, Wien, 1904, p. 159—193; Praschniker-Schober, *op. cit.*, p. 66—75; Praschniker, *JÖAI*, XXI—XXII, 1922—1924, B., p. 187—191; L. Rey, *Fouilles d'Apollonie*, «Albania», I, 1925, p. 9—25; II, 1927, p. 13—38; III, 1928, p. 13—38; IV, 1932, p. 7—27; V, 1935, p. 7—13 et 51—56; VI, 1939, p. 5—14; E. Derenne, «Albania», III, 1928, p. 38—43; B. Pace, *Gli scavi archeologici di Albania*, «Rendiconti dell'Accademia dei Lincei», série VIII, vol. VI, 1951, p. 325—337; S. Islami, *Apollonie grande ville de l'antiquité*, «L'Albanie Nouvelle», XI, 1958, n<sup>o</sup> 6, p. 1—4; A. Buda, *Rezultatet e gërminëve në nekropolin e Apollonisë në vitin 1956 (Les fouilles de 1956 dans la nécropole d'Apollonie)*, «Buletin Tirana», XIII, 1959, n<sup>o</sup> 2, p. 212—245; v. D. Blavatski-S. Islami, *Gërminet në Apolloni the Orik gjatë vitit 1958 (Fouilles d'Apollonie et d'Orichum, travaux 1958)*, «Buletin Tirana», XIV, 1960, n<sup>o</sup> 1, p. 51—112; H. Ceka-S. Anamali, «Buletin Tirana», XV, 1961, n<sup>o</sup> 1, p. 106—107; V. D. Blawatsky, *Ausgrabungen in Apollonia in Illyrien (1958)*, «Klio», XL, 1962, p. 271—191.

<sup>56</sup> CIL III, 600.

<sup>57</sup> P. C. Sestieri, *Il nome antico di Klos in Albania*. «Rendiconti dell'Accademia Nazionale dei Lincei», série VI, vol. VI, 1951, p. 411—418.

<sup>58</sup> «Buletin Tirana», XV, 1961, n<sup>o</sup> 1, p. 107—108.

<sup>59</sup> *JÖAI*, XXI—XXII, 1922—1924, B., p. 198—199.

<sup>60</sup> *JÖAI*, XXI—XXII, 1922—1924, B., p. 198—201.

un évêque d'Apollonie et Byllis figurait parmi les signataires des actes du concile d'Éphèse. Dans une lettre de 458 à l'empereur Léon (457—474) de Constantinople apparaît un évêque de Byllis du nom de Philocharis <sup>61</sup>. A Klos (Kljos), un peu plus à l'est de Byllis, on a retrouvé une autre inscription latine <sup>62</sup>, et à Balshi, sur la rivière de Gjanica, en amont de Byllis et en aval de Visoka, on a découvert, entre autres, une inscription latine sans date et une inscription grecque du VI<sup>e</sup> siècle <sup>63</sup>. Byllis et ses alentours ont jusqu'ici un total de 7 inscriptions latines et une gréco-latine, ainsi que d'autres vestiges de la civilisation romaine, ce qui atteste la présence à l'est d'Apollonie d'une faible enclave romaine, sur la route qui menait par la vallée de l'Aoos (Vojusa) du côté de la Grèce septentrionale.

Un peu au-dessous d'Apollonie et de Byllis, sur la route d'Adriano-polis, aux pieds du mont Kdesh (Maja Kulçit), vers l'ouest également dans la vallée de la Vojusa, à sa jonction avec son affluent la Sushica, se dressait Amantia, sur le territoire de la tribu des Amants, dans l'actuelle localité de Ploçë. La ville était dotée d'un stade et avait des inscriptions grecques depuis le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère ; elle disposait d'un port libre du même nom dans la baie de Vlorë (Valona), près d'Orikon. Une inscription officielle gréco-latine de l'an 200 de notre ère a survécu timidement, à côté d'un assez grand nombre d'inscriptions grecques. Un évêque d'Amantia a pris part aux travaux du concile réuni en 347 à Serdica (Sofia) <sup>64</sup>.

Sur la chaussée qui mène de Durrës à Saranda, au sud du cours inférieur de la Vojusa et à l'ouest de son affluent la Sushica, dans la plaine, non loin de la mer, sur le territoire de l'antique tribu des Taulantes, il y avait Aulona (Vlorë, it. Valona), mentionnée par Ptolémée (Αύλων, acc. Αύλωνα). Une inscription latine conservée à Kropisht parle d'un esclave du nom de Pyrame, qui dédie un autel à un frère anonyme, esclave de Q. Coelius Maro. Des évêques de Vlora sont mentionnés en 458, 519 et 553, époque à laquelle la ville dépendait de l'Empire byzantin <sup>65</sup>.

Dans la portion méridionale du golfe de Vlora, il y avait dans l'antiquité, sur une île, devenue depuis une presqu'île, Oricos (Orichum), qui correspond à l'actuel Paléokastro (Pashaliman). On y a trouvé des inscriptions grecques du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, gravées par des pêcheurs,

<sup>61</sup> W. Tomaschek, RE, III, 1897, p. 1105 — 1106 ; C. Patsch, *Das Sandschak Berat in Albanien*, Wien, 1904, p. 109 ; Sufflay, *op. cit.*, p. 7 ; Veith, *op. cit.*, p. 45 ; P. Sestieri, *Iscrizioni latine d'Albania*, p. 61—71.

<sup>62</sup> C. Patsch, *op. cit.*, p. 119 — 121.

<sup>63</sup> JÓAI, XXI — XXII, 1922—1924, B., p. 194.

<sup>64</sup> W. Tomaschek, RE, I, 1894, p. 1724 — 1725 ; Patsch, *op. cit.*, p. 38—40 ; Šufflay, *op. cit.*, p. 7 ; Veith *op. cit.*, p. 45—47 ; S. Anamali, « Buletin Tirana », XII, 1958, n° 2, p. 95 — 108.

<sup>65</sup> Ptol. III, 12, 3 ; Tomaschek, RE, II, 1896, p. 2414—2415 ; « Buletin Tirana », XV, 1961, n° 1, p. 121.

avec notamment le vœu de τύχαις « bonne chance »<sup>66</sup>. Au fond de la baie, à Dukati, on a conservé 14 inscriptions grecques et 2 latines du I<sup>er</sup> siècle de notre ère<sup>67</sup>.

En contrebas du golfe de Vlora, après avoir suivi le cap « Langue » (κάβος Γλώσσα), la côte devenait abrupte, car c'est là que s'achevait brusquement du côté de la mer la chaîne Keraunia (Κεραύνια ὄρη) qui atteignait par endroits 2020 m. Quelque part sur ce rivage se trouvait Grammata, où l'on a conservé gravées dans le roc, de nombreuses inscriptions grecques et latines en l'honneur des Dioscures. L'une des inscriptions latines remonte à l'an 44 avant notre ère et mentionne un certain Sextus Lucius Menopilus<sup>68</sup>. Une autre, de l'an 11 de notre ère, livre le nom de P. Sestius Maro<sup>69</sup>. On y a recueilli 5 inscriptions latines en tout<sup>70</sup>.

Sur la Vojusa, en contrebas de son confluent avec le Drin, à mi-distance environ de l'Adriatique et de la frontière orientale de l'Albanie, au village de Kalivaç, près de Tepelenë, on a découvert le tombeau du légionnaire romain P. Herennius, du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, qui appartenait à la VI<sup>e</sup> légion<sup>71</sup>. Plus haut, sur le Drin, à Gorice de Dropull, près de la ville de Gjinokastër, une pierre miliare en langue latine (III<sup>e</sup> siècle) indiquait la direction et la distance sur la route Apollonie — Amantia — Hadrianopolis menant à la Grèce, au nord-ouest<sup>72</sup>.

À l'extrémité sud-ouest de l'Albanie, près de la mer et de la frontière grecque, au sud du lac de Butrinto (Liq i Butrintit), devant l'île de Corfu, existait déjà au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère la ville de Buthroton, avec son théâtre, ses temples et d'autres édifices. Elle nous a conservé des monnaies romaines de la moitié du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, plus 13 inscriptions latines. Dans l'une de celles-ci les parents d'une femme s'appellent C. Clodius Zosimus et Iulia Euterpe, le mari T. Pomponius Lupercus, et la femme en question Pothine : il s'agit donc d'un citoyen romain qui était entré dans une famille de Grecs romanisés<sup>73</sup>. Une autre pierre mentionne un décurion Q. Trebonius et montre que la cité était devenue municipale. Sur une inscription du temps de l'empereur Auguste on lit des noms d'affranchis, Chrysanthus, Epictētus, Onēsimum, Philippus et Thycticus, ce qui met en lumière la présence de l'élément grec ; mais d'autres noms romains suivis de la qualité de décurion, tels C. Papirius

<sup>66</sup> J. Schmidt, RE, XVIII, 1939, p. 1059 — 1062 ; Veith, *op. cit.*, p. 41 — 42 ; V. D. Blavatski-S. Islami, « Buletin Tirana », XIV, 1960, n<sup>o</sup> 1, p. 51 — 112.

<sup>67</sup> C. Patsch, *op. cit.*, p. 60.

<sup>68</sup> CIL III, 582.

<sup>69</sup> C. Patsch, *op. cit.*, p. 94, n<sup>o</sup> 13.

<sup>70</sup> P. C. Sestieri, *op. cit.*, p. 96 — 97.

<sup>71</sup> « Buletin Tirana », XV, 1961, n<sup>o</sup> 1, p. 119.

<sup>72</sup> *Ibidem*, p. 118 — 119.

<sup>73</sup> CIL III, 581.



Quartinus et C. Papirius Arruntianus, de même que la proximité de l'Italie, sont des indices de l'importance de l'influence romaine <sup>74</sup>.

Plus loin, vers le sud, aux pieds de la montagne de Korila, dans la Grèce actuelle, sur la côte, peut-être à l'embouchure de Thyamis (Kalamas), se trouvait la station dite Ad Dianam, où l'on a trouvé une statue de la déesse et une inscription votive posée par un certain Callistus, affranchi de l'empereur, et son épouse Claudia Primigenia <sup>75</sup>. De même que dans d'autres textes similaires, ici on observe la compagnie d'un nom grec et de noms latins, ce qui indique le caractère mixte de la population.

Après avoir passé en revue les restes de la civilisation romaine au sud de la Via Egnatia, jusqu'au-delà de l'actuelle frontière gréco-albanaise, nous reviendrons à l'importante artère de communication qui menait à Constantinople. Aussitôt après Dyrrachium (Durrës), dans la modeste localité contemporaine de Arapaj, on a recueilli une inscription latine du II<sup>e</sup> siècle <sup>76</sup>. A Salmanaj a subsisté une borne militaire du temps de l'empereur Diocletien <sup>77</sup>. Kavaja a livré trois inscriptions latines et une en grec <sup>78</sup>. Plus loin, en remontant la rivière Genusus (Shkumbi), à peu près à mi-chemin entre Scampa (Elbasan) et la mer, dans la contrée des Taulantes, se trouvait la station de Clodiana (Peqini), où se rejoignaient les routes venant d'Apollonie et de Dyrrachium. On y a retrouvé une inscription latine <sup>79</sup>. Un peu plus à l'ouest d'Elbasan, sur un petit affluent du Shkumbi, la Kusha, une inscription latine nous a conservé le nom de l'affranchi d'origine illyre M. Licinius Plator <sup>80</sup>. A Scampa (Elbasan) et aux environs on a retrouvé plus de 20 inscriptions latines appartenant à diverses époques. Sur l'une d'elles une mère porte un nom illyre (Dona), tandis que la fille a un nom romain (Crescentina) <sup>81</sup>. Une inscription des alentours de l'an 150 de notre ère mentionne un vétérân romain établi et décédé dans cette localité <sup>82</sup>. Sur une autre pierre on voit un père portant le nom de Successus, un fils appelé Dionysius et une fille du nom d'Autonoe <sup>83</sup>. Des noms grecs et latins apparaissent ensemble

<sup>74</sup> L. M. Ugolini, *Albania antica*. I. : *Ricerche archeologiche*, Roma, 1927 ; Idem, *L'antica Albania nelle ricerche archeologiche italiane*, Roma, 1928 ; Idem, *Il Cristianesimo e l'organizzazione ecclesiastica a Butrinto*, «*Orientalia Christiana Periodica* », II, 1936, p. 309—329 ; A. De Franciscis, *Iscrizioni di Butrinto*, «*Rendiconti dell'Accademia d'archeologia di Napoli*», XXI, 1941, p. 11 — 20 ; B. Pace, «*Rendiconti dell'Accademia dei Lincei* », serie VIII, vol. VI, 1951, p. 330 — 332 ; Dh. Budina, «*Buletin Tirana* », XIII, 1959, n° 1, p. 246—256.

<sup>75</sup> A. Philippson, RE, V, 1905, p. 338 ; C. Gerojannis, «*Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Herzegowina*», VIII, 1902, p. 204 — 207.

<sup>76</sup> L. Rey, «*Albania* », IV, 1932, p. 99.

<sup>77</sup> CIL III, 610 ; L. Rey, *ibidem*, p. 113.

<sup>78</sup> L. Rey, *ibidem*, p. 111.

<sup>79</sup> L. Burchner, RE, IV, 1901, p. 62 ; L. Rey, *ibidem*, p. 112.

<sup>80</sup> CIL III, 627 ; L. Rey, *ibidem*, p. 113 — 114.

<sup>81</sup> Praschniker-Schober, *op. cit.*, p. 52 — 53.

<sup>82</sup> JÖAI, XXX, 1936 — 1937, B., p. 102—103.

<sup>83</sup> «*Buletin Tirana* », XV, 1961, n° 1, p. 121.

également sur une inscription du II<sup>e</sup> siècle : Fregania, M. Flavius, et Antenor<sup>84</sup>. Le nom de femme Plato (*soror*) semble être autochtone<sup>85</sup>. Parthinus est pareillement un Illyre romanisé<sup>86</sup>. Dans la localité de Ad Quintum (Shënjon), près de Scampa, deux inscriptions latines renferment des noms d'affranchis du I<sup>er</sup> siècle de notre ère : Lupus, C. Iulius Salvius, Satria Cupta<sup>87</sup>.

Au nord de la rivière Genusus (Shkumbi), sur l'Arçeni (Erzeni), qui se jette dans la mer Adriatique au-dessus de Dyrrachium (Durrës), une inscription latine provenant de la petite localité de Pjeshkëza, renferme le nom romain de Coelius<sup>88</sup>. Une inscription de Tirana parle d'une certaine Fulvia Strotonice ; une autre, découverte à Bershita, près de Tirana, une sœur s'appelle Rummia et son frère Rummius<sup>89</sup>. A Nderfandëna, sur la rivière Mati, près de son embouchure dans la mer, on a découvert des fragments d'inscriptions et de sculptures chrétiennes<sup>90</sup>.

Enfin, dans le nord de l'Albanie, sur le Drin supérieur, une troisième grande artère allait de l'Adriatique à Prizren, Priština, Niš et jusqu'au Danube. A l'embouchure du Drilon (Drin) se trouvait Lissos (Ljesh) colonie grecque fondée vers l'an 385 avant notre ère et capitale du roi illyre Gentius vers l'an 169, puis englobée après l'an 118 dans la province romaine d'Illyrie<sup>91</sup>. Il y existait en 59 avant notre ère un *conventus civium Romanorum*<sup>92</sup>. Dans une inscription du début de notre ère il est question d'un dignitaire qui refait à ses frais la muraille de la cité<sup>93</sup>. Une autre inscription livre les noms de L. Didius, Eros Didia, Arbuscula et Auca<sup>94</sup> ; Eros est un nom grec ; Arbuscula un nom d'affranchi et Auca un nom celte ou illyre. Sur une autre pierre, conservée au musée National de Tirana, on rencontre un père de famille appelé Q. Apertio Dexter qui relève un monument funéraire à la mémoire de son épouse Quintina et de deux de ses fils<sup>95</sup>. Sur un fragment épigraphique du commencement du III<sup>e</sup> siècle on lit des acclamations en l'honneur de deux princes, Septime Sévère et Caracalla<sup>96</sup>. Après la réforme de Dioclétien, la ville

<sup>84</sup> *Ibidem*, p. 123.

<sup>85</sup> *Ibidem*, p. 124.

<sup>86</sup> « Revue archéologique », 1955, n<sup>o</sup> 77 ; L. Vidman, « Listy Filologicke » X, 1962, p. 57 — 62.

<sup>87</sup> E. Fluss, RE, 2<sup>e</sup> série, II, 1923, p. 351 ; REY, *ibidem*, p. 110—111 ; JÖAI, XXX, 1936 — 1937, B., p. 102 — 103 ; « Buletin Tirana », XV, 1961, n<sup>o</sup> 1, p. 121 — 126.

<sup>88</sup> L. Rey, « Albania », IV, 1932, p. 113.

<sup>89</sup> Idem, « Albania », V, 1935, p. 95.

<sup>90</sup> Idem, « Albania », IV, 1932, p. 95.

<sup>91</sup> E. Fluss, RE, XIII, 1927, p. 731 — 736.

<sup>92</sup> Caes *Bell. civ.*, III, 29.

<sup>93</sup> CIL III, 1704 *dec(urionum) decr(eto) mur(um) ref(iciendum) (curavit)*.

<sup>94</sup> Praschniker-Schober, *op. cit.*, p. 22.

<sup>95</sup> A. Bruhl, « Albania », V, 1935, p. 95 — 96.

<sup>96</sup> JÖAI, X, 1907, B., p. 102.



dépendit de la Praevalitaine et ultérieurement de l'Empire romain d'Orient, dans les limites du thème byzantin de Dyrrachion.

Au-dessus de Lissus (Ljesh, Alessio), sur la rive droite du Drin, sur le territoire de la localité actuelle de Balltreni, on a recueilli une inscription latine de quatre lignes <sup>97</sup>. Un peu plus haut, au voisinage de la frontière albano-yougoslave, sur la rive gauche de la Buna (Bojana), sont apparus des débris de colonnes romaines <sup>98</sup>. A Shanoj on a conservé un fragment d'inscription latine datant du début du II<sup>e</sup> siècle <sup>99</sup>. A l'extrémité occidentale du lac (Palus Labeatis) se tenait la ville de Scodra (Shkodër, Scutari), colonie romaine et, plus tard, capitale de la province de Praevalitaine, placée au point de rencontre de la rivière de Barbana (Buna, Bojana) avec la Clausala (Kiri)<sup>100</sup>. Dans une inscription de l'an 194 est fait mention de l'empereur L. Septimius Severus Pertinax <sup>101</sup>. Un autre fragment épigraphique de quatre lignes constitue un monument funéraire <sup>102</sup>. Sur une autre inscription funéraire apparaît le nom Saturnaca Castresina <sup>103</sup> et dans la dernière inscription qui y a été recueillie on a à faire à une dédicace funéraire de la part d'une femme à son mari mort à l'âge de 40 ans <sup>104</sup>. Les quatre inscriptions latines attestent, à côté d'autres restes archéologiques, la pénétration de l'influence romaine, qui s'installa sur un fonds autochtone plus ancien (monnaies autonomes, entre 211 et 150 avant notre ère, à caractères grecs) et qui a éclipsé ou évincé presque complètement le prestige de la culture grecque <sup>105</sup>. Au sud-est de Scodra, dans la vallée du petit cours d'eau appelé Gjadri, à son confluent avec la Voma, sur le territoire du village de Vigu, se trouvent les ruines d'une forteresse antique, que le peuple appelle aujourd'hui Kalaja e Kastrës, reflexe très ancien du mot romain *castrum*, lequel a pénétré aussi dans le grec byzantin, vestige attardé mais probablement antérieur au règne de l'empereur Justinien <sup>106</sup>. A Rrenci, à 3 Km à l'est de Shkodër, s'est conservée une inscription latine fragmentaire du début du III<sup>e</sup> siècle <sup>107</sup>. Sur la rive gauche de Drin, là où il se rencontre avec la

<sup>97</sup> L. Rey, « Albania », IV, 1932, p. 93.

<sup>98</sup> *Ibidem*.

<sup>99</sup> *Ibidem*, p. 97

<sup>100</sup> Th. Ippen, *Skutari und die nordalbanische Küstenebene*, Wien, 1918; E. Fluss, RE, 2<sup>e</sup> série, vol. II, 1923, p. 828 — 829; Praschniker — Schober, *op. cit.*, p. 8 — 13.

<sup>101</sup> JÖAI, X, 1907, B., p. 101.

<sup>102</sup> « Spomenik Srpske Akademije Nauk » LXXVI, 1931, p. 200, n<sup>o</sup> 526; L. Rey, « Albania », IV, 1932, p. 115.

<sup>103</sup> « Buletin Tirana » XV, 1961, n<sup>o</sup> 1, p. 126.

<sup>104</sup> *Ibidem*, p. 127.

<sup>105</sup> L. Rey, « Albania », III, 1928, p. 46 — 49.

<sup>106</sup> F. Nopcsa, *Arheološke crtice iz Albanije*, « Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Herzegowina », XIX, 1907, p. 1—8; Praschniker-Schober, *op. cit.*, p. 12 — 13 et 54 — 57.

<sup>107</sup> C. Patsch, JÖAI, X, 1907, B., p. 102; L. Rey, « Albania », III, 1928, p. 56.

Gomsiqja, est apparu un tombeau romain <sup>108</sup>. A Gajtani on a des restes de poterie romaine <sup>109</sup>. A quelque 12 Km au nord-est de Shkodër, sur la rive gauche de la Clausala (Kiri), à Drivastum (Drishti), il existe encore une inscription funéraire latine <sup>110</sup>. Plus loin, en remontant le Drin, à l'est de Dushmani, au village actuel d'Iballja, il y avait probablement l'établissement romain de Imminacium, avec ses retranchements et ses fossés <sup>111</sup>. En continuant de remonter le Drin, dans le district de Kukës, près de la frontière albano-yougoslave, dans la localité de Kolesjan, une inscription latine renferme les noms des membres d'une famille indigène dont les uns sont en partie romains : la mère s'appelait Aurelia Dometia, l'un des deux garçons Aurelius Domitius et l'autre Tata. Ce dernier est un nom autochtone et le Gentilice Aurelius dénote que la famille a vécu au II<sup>e</sup> siècle de notre ère <sup>112</sup>.

Au nord de Shkodër, sur la route de Doclea (Podgorica), dans la plaine qui borne le lac, à Marshejn, commune de Kopliku, on a conservé des vestiges romains, dont des objets en bronze et un fragment d'inscription latine <sup>113</sup>. Un peu plus au nord, peut-être sur le territoire de l'actuelle localité de Helmi, sur le territoire de la tribu Hotti, il y avait l'établissement romain de Cinna, dont se sont conservés des vestiges importants, objets en bronze, tombes romaines, statuettes, fibules et monnaies de l'époque impériale <sup>114</sup>. A Kusha, près de la frontière albano-yougoslave, on a découvert des tombes et d'autres vestiges romains <sup>115</sup>. Au delà de la frontière en question s'étendait encore dans l'antiquité la province romaine de Dalmatie avec ses nombreux restes romains de toutes sortes, notamment à Doclea (Podgorica), Bersumnum (Vuksanlekaj), Ulcinium (Ulcinj) et Risinium (Risan). La vallée du Drin était tout naturellement reliée à la Dalmatie et à la Moesie supérieure : c'est elle qui a subi la plus forte influence romaine de tout le territoire actuel de l'Albanie. Venait ensuite, dans l'ordre d'importance de la romanisation, la vallée du Genusus (Shkumbi), qu'empruntait la via Egnatia. Enfin, en troisième lieu venaient la vallée de l'Aous (Vojusa) et la côte jusqu'à l'embouchure de la rivière Kalamas dans le nord-ouest de la Grèce. La romanisation a profondément marqué le port de Dyrrachium (Durrës) et certaines localités du littoral ; elle s'est prolongée vers l'intérieur par les vallées des

<sup>108</sup> L. Rey, « Albania », IV, 1932, p. 93.

<sup>109</sup> *Idem*, « Albania », III, 1928, p. 56.

<sup>110</sup> « Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Herzegowina », X, 1907, p. 14 ; L. Rey, « Albania », III, 1928, p. 58.

<sup>111</sup> L. Rey, *ibidem*, p. 55.

<sup>112</sup> « Bulletin Tirana », XV, 1961, n<sup>o</sup> 1, p. 120.

<sup>113</sup> Т. И. Ивѣн, « Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Herzegowina », VIII, 1902, p. 203 — 210.

<sup>114</sup> C. Patsch, RE, III, 1897, p. 2562 ; L. Rey, « Albania », III, 1928, p. 57.

<sup>115</sup> L. Rey, *ibidem*, p. 57 — 58.

principaux cours d'eau d'Albanie, notamment par les voies de communication menant à Thessalonique et à Byzance (Constantinople) ou à Scupi (Skopje), Naissus (Niš) et Viminacium (Kostolac) sur le Danube, mais sans pénétrer fortement à l'intérieur du pays, et elle n'a presque pas touché la contrée de Mati du cœur de l'Albanie contemporaine. L'influence grecque fut bien plus faible sur tout le territoire albanais et surtout dans le nord du pays. Au sud, les noms grecs sont étonnamment sporadiques, si l'on songe au voisinage immédiat des Grecs et à la vitalité de la culture grecque. La faute en incombe premièrement au relief montagneux et au manque de voies de communication commodes et, ensuite, à la présence relativement maigre des matelots grecs dans l'Adriatique, où les colonies grecques virent rapidement leur développement arrêté et noyé par le torrent impétueux de la romanisation qui venait non seulement d'Italie, mais aussi de Dalmatie, ou de la vallée inférieure du Danube.

Qui étaient les ancêtres des Albanais et où vivaient-ils du temps de la domination romaine ? En 1774 déjà le savant Johann Thunmann opinait que c'étaient les Illyres et qu'ils habitaient à peu près les mêmes territoires que les Albanais modernes <sup>116</sup>. L'infatigable voyageur anglais William Martin Leake croyait que la patrie primitive des Albanais aurait été l'Épire et l'Albanie méridionale et centrale : la faible influence grecque ancienne en albanais, s'expliquerait, selon lui, par l'isolement de ces contrées, par les difficultés du terrain et des voies d'accès et par l'éloignement de la mer <sup>117</sup>. Ces arguments ne sont pas convaincants, car les ancêtres des Albanais étaient des bergers et descendaient l'hiver dans la plaine jusqu'à de longues distances. A l'instar des Aroumains d'aujourd'hui, ils auraient facilement pu venir en contact avec les Grecs et subir de leur part une puissante influence linguistique. Le voyageur français F. C. Pouqueville, jugeant d'après le nom d'*Albani*, les estimait venus du Caucase à l'époque historique, en même temps que les Argonautes ; mais à l'époque de la domination romaine ils se seraient trouvés sur les mêmes territoires qu'aujourd'hui <sup>118</sup>. J. von Xylander, invoquant des arguments de caractère linguistique, voyait dans les Albanais les continuateurs en ligne directe des Illyres ou des Thraces <sup>119</sup>. Johann Georg von Hahn, le premier albanologue au sens moderne du terme, les considérait issus des anciens Illyres et concluait qu'il était « naturel d'admettre que les ancêtres des anciens Albanais occupaient déjà du temps des Romains et des Grecs

<sup>116</sup> J. Thunman, *Untersuchungen über die Geschichte der östlichen europäischen Völker*, Leipzig, vol. I, p. 245 — 246.

<sup>117</sup> W. M. Leake, *Researches in Greece*. London, 1814, p. 237 — 255.

<sup>118</sup> F. C. H. L. Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, Paris, 1820, vol. II, p. 505.

<sup>119</sup> J. von Xylander, *Die Sprache der Albanesen oder Schkipetaren*, Frankfurt am Main, 1835, p. 275 — 292.

le territoire sur lequel ils se trouvent aujourd'hui »<sup>120</sup>. Jakob Philipp Fallmerayer était du même avis et il assignait pour limites à ce territoire le golfe Ambracique et le lac de Shkodër, en allant du sud au nord, la mer Adriatique et la mer Ionienne ainsi que la chaîne du Pinde, en allant de l'ouest à l'est<sup>121</sup>. Ces conclusions partaient de l'actuelle situation ethnographique et mettaient avant tout à contribution les sources historiques, tout en ignorant presque entièrement les données linguistiques, alors encore manquées de force conclusive. Chez K. Kopitar non plus on n'observe pas de progrès réel, en dehors de l'idée que le latin qui est à la base de la langue roumaine serait le même que celui qui a influencé les ancêtres des Albanais : ces derniers pourraient être les descendants des Illyres ou des Thraces<sup>122</sup>. Franz Miklosich, linguiste aux larges horizons, voyait dans les Albanais modernes les descendants en directe ligne des Illyres, mais lui non plus il ne fondait pas son opinion sur des investigations personnelles<sup>123</sup>. L'historien C. Hopf a eu la juste intuition que les Albanais attestés en Thessalie vers l'an 1324 étaient venus du nord-ouest, c'est-à-dire de leur patrie primitive, qui se trouvait à l'est et à l'ouest d'Ohrid<sup>124</sup>. Theodor Mommsen a défendu lui aussi la thèse du caractère autochtone et de la descendance des Albanais des anciens Illyres<sup>125</sup>. Cette idée est demeurée irrévocable aussi à l'esprit d'un albanologue bien informé et qui a publié le premier dictionnaire étymologique de la langue albanaise, Gustav Meyer. Il déclarait catégoriquement en 1888 : « Il n'y a aucun motif de voir dans la langue albanaise autre chose qu'une phase plus récente de l'ancienne langue illyre, ou, mieux dit, de l'un des dialectes du vieil illyre »<sup>126</sup>.

Les progrès de la méthode comparative et la confiance en son « infailibilité » ont déterminé en linguistique la prise en considération d'arguments nouveaux. En 1894 C. Pauli affirmait nettement : « Die Albanesen sind keine Nachkommen der alten Illyrier. Der Beweis hierfür liegt in ihrer Sprache »<sup>127</sup>. Hermann Hirt<sup>128</sup> aussi s'est rallié à ce point de vue. La conséquence immédiate était la conclusion que les ancêtres des Alba-

<sup>120</sup> J. G. von Hahn, *Albanesische Studien*, Jena, 1854, vol. I, p. 214.

<sup>121</sup> J. Ph. Fallmerayer, *Das albanische Element in Griechenland*. « Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften. Historische Klasse », VIII, 2, 1857, p. 417 — 487.

<sup>122</sup> K. Kopitar, *Kleine Schriften* herausgegeben von F. Miklosich, Wien, 1857, p. 239.

<sup>123</sup> F. Miklosich, « Denkschriften der Akademie der Wissenschaften in Wien, Philos.-hist. Kl. », XII, 1862, p. 8.

<sup>124</sup> C. Hopf, *Geschichte Griechenlands von Beginn des Mittelalters bis auf unsere Zeit*, Leipzig, 1870, vol. I, p. 422.

<sup>125</sup> Th. Mommsen, *Römische Geschichte*, Berlin, 1885, vol. V, p. 181, 185, 229 et 272.

<sup>126</sup> G. Meyer, *Die lateinischen Elemente im Albanesischen*, dans le *Grundriß der romanischen Philologie* édité par Gustav Gröber, Strassburg, 1888, p. 804.

<sup>127</sup> C. Pauli, *Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos*, Leipzig, 1894, p. 200 (« Altitalische Forschungen » II, 2)

<sup>128</sup> H. Hirt, *Die sprachliche Stellung des Illyrischen*, dans *Kiepert-Festschrift*, Berlin, 1898.

nais ne pouvaient être tenus pour autochtones dans les territoires où l'on parle aujourd'hui l'albanais, mais devaient être considérés comme des émigrants venus de l'Est. Mais les faits analysés étaient trop peu nombreux et incertains pour remporter l'assentiment d'un cercle plus large de spécialistes. Holger Pedersen, l'albanologue le plus en vue de son temps, déclarait ne pas pouvoir adhérer à cette théorie : « Es dürfte daher geraten sein, es vorläufig bei der G. Meyerschen Ansicht bewenden zu lassen, wonach die Albanesen in der Tat die Nachkommen der alten Illyrier sind »<sup>129</sup>. La thèse du caractère autochtone est partagée également par le savant roumain Ovide Densusianu<sup>130</sup>.

C'est l'historien Constantin Jireček qui allait élargir l'horizon des recherches pour s'être attentivement penché sur les sources antiques et médiévales du sud-est européen. Il observa en effet que plus on recherchait les Albanais à une époque reculée du moyen âge, plus on les voyait s'étendre davantage vers le Nord que de nos jours ; leur principal siège se trouvait dans le quadrilatère délimité par Shköder, Prizren, Ohrid et Valona, avec des ramifications loin vers le nord<sup>131</sup>. L'impression qui se dégage de ces recherches, c'est que l'espace occupé par les ancêtres des Albanais était jadis plus vaste, mais s'est rétréci petit à petit par suite de la forte concurrence de l'élément latin et slave. Se fondant sur des arguments impressionnistes, l'historien J. Marquart affirmait que les ancêtres des Albanais avaient été refoulés vers l'Ouest « in die wilden Randgebirge des Westens » par les Slaves, à une époque relativement reculée, c'est-à-dire à la fin du VI<sup>e</sup> siècle<sup>132</sup>. L'idée que les ancêtres des Albanais avaient vécu à un moment donné en Transylvanie et furent refoulés ensuite vers l'Occident, jusqu'à la mer Adriatique durant le VI<sup>e</sup> siècle, par les Slaves, apparaît sous une forme développée à l'aide d'arguments non convaincants chez Sextil Pușcariu, pour être abandonnée dans la suite<sup>133</sup>.

Aux recherches des archéologues, des historiens et des linguistes s'ajoutèrent aussi celles des ethnographes. Les faits ont montré que les réalités historiques ont été bien plus complexes qu'on ne l'avait pensé auparavant et qu'elles devaient être abordées avec prudence. C. Patsch déjà avait tenté de montrer que les premiers immigrants du territoire actuel de l'Albanie furent les Thraces, qui s'étendirent jusqu'à l'Adria-

<sup>129</sup> H. Pedersen, « Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie », V, 1, 1902, p. 294.

<sup>130</sup> O. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, Paris, 1901, vol. I, p. 28 — 30.

<sup>131</sup> C. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, « Denkschriften der Akademie der Wissenschaften in Wien, Philos.-hist. Kl. », XLVIII, 1901, p. 41 — 42 ; *Geschichte der Serben*, Gotha, 1911, vol. I, p. 152.

<sup>132</sup> J. Marquart, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903, p. 246, n° 1.

<sup>133</sup> S. Pușcariu, *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, dans *Prinzipienfragen der romanischen Sprachwissenschaft*, Halle, 1910, vol. I, p. 61 — 62.

tique et que les Illyres vinrent ensuite recouvrir les Thraces<sup>134</sup>. Les ethnographes Franz Nopcsa et E. Fischer concluèrent que l'on aurait à faire en réalité à une «illyrisch-thrakische Mischbevölkerung»<sup>135</sup>. Le linguiste Henrik Barić se prononçait de son côté dans le même sens en parlant d'un «illyrisiertes (d.h. illyrisch überschichtetes) thrakisches Volkstum»<sup>136</sup>. Telle est l'atmosphère qui vit germer et mûrir la thèse du linguiste bien connu Norbert Jokl, qui concluait que les ancêtres des Albanais avaient également vécu en Dardanie et qu'ils parlaient un idiome mixte thraco-illyre<sup>137</sup>. Contre cette théorie se prononça alors Gustav Weigand qui a essayé de grouper et de classer systématiquement tous les arguments venant appuyer le point de vue de l'origine thrace de la langue albanaise. Selon lui, ces derniers s'élevaient à douze. Les voici : 1. Certains noms lieux d'origine latine du territoire de l'albanais ne se sont pas développés conformément aux lois phonétiques de l'albanais : *Domni*, à 16 km au nord-est de Shkodër ; *Kapra* ; *Oblika* ; *Patosa*, en Malakastra ; *Petrosa* et *Surella*, dans le district de Tirana ; *Valbona*, dans la vallée du Drin. Mais tous ces noms peuvent être en réalité des emprunts faits à une population romane aujourd'hui disparue, disons albano-romane. 2. La terminologie de la navigation et de la pêche est d'origine étrangère en albanais, à preuve que les Albanais n'ont pas habité près de la mer. C'est là un argument *ex silentio* non convaincant. Le trésor lexical de l'albanais est encore peu étudié : l'avenir peut nous réserver bien des surprises à cet égard. 3. L'albanais n'a pas de traces d'une influence dalmate tardive. La cause, à notre avis, en est la discontinuité linguistique. 4. Il existe en albanais des vocables qui sont attestés comme étant d'origine thrace, par exemple le thrace μύζουλα, albanais *modhullë* « pois ». On sait toutefois que la terminologie de la faune passe facilement d'une langue à l'autre et circule sur vastes étendues. 5. Une série de noms de lieux et de personnes appartenant au thraco-dace se laissent expliquer à l'aide de la langue albanaise : *Burebista*, *Malvensis*. Entre l'albanais *mal* « montagne » et *Malvensis* = *Ripensis* il y a effectivement un rapport dont il faut tenir compte, mais sans qu'il ait trop de force dirimante contre la thèse du caractère autochtone des Albanais. 6. Les noms propres albanais n'ont pas de phonétisme albanais. Cela non plus n'est pas concluant. Les noms propres sont sujets à des changements fréquents à chaque courant culturel. 7. Les Albanais n'apparaissent pas dans les sources historiques avant l'an 1042. On sait cependant combien sporadiques sont ces sources

<sup>134</sup> C. Patsch, *JÖAI*, X, 1907, p. 169 — 174.

<sup>135</sup> F. Nopcsa-E. Fischer, « *Zeitschrift für Ethnologie* », 1911 ; F. Nopcsa, *Beiträge zur Vorgeschichte und Ethnologie Nordalbaniens*, « *Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Herzegowina* », XII, 1912, p. 222 — 225.

<sup>136</sup> H. Barić, *Albano-rumänische Studien*, Sarajevo, 1919, vol. I, p. 104.

<sup>137</sup> N. Jokl, *Reallexikon der Vorgeschichte*, Berlin, 1924, vol. I, p. 92.



pour les VII<sup>e</sup> — X<sup>e</sup> siècles. 8. Les rapports albano-roumains attestent une symbiose avec les Roumains. En réalité les rapports ont été plutôt faibles et s'expliquent par un voisinage géographique relatif. 9. Certains termes roumains ont été véhiculés par l'albanais. En fait, ces mots roumains proviennent d'un substrat commun ou apparenté. 10. Les éléments latins de l'albanais et du roumain concordent. Cette thèse est partiellement infirmée, nous l'espérons du moins, par les matériaux discutés par nous dans cet article. 11. Le folklore albanais dénote un rapprochement avec celui des Roumains et non des Serbes et des Bulgares. 12. La musique aussi. Les matériaux folkloriques sont encore peu étudiés ; certaines ressemblances s'expliquent en partie par le genre de vie des peuples du sud-est de l'Europe : les Roumains et les Albanais ont été des pasteurs et des agriculteurs, et les Slaves notamment des agriculteurs<sup>138</sup>. La théorie de Weigand a été partagée par St. Mladenov, ancien professeur à l'Université de Sofia, qui l'a enrichie aussi de quelques nouveaux arguments d'ordre linguistique<sup>139</sup>.

Alexandru Philippide, qui fut professeur à l'université de Jassy, avait l'impression que l'albanais serait plutôt une langue illyre que thrace. Néanmoins il repoussait aussi bien sa descendance de l'illyre que du thrace et opinait que les ancêtres des Albanais auraient été plutôt des pannoniens descendus vers le sud-ouest d'une région romanisée, délimitée par la rivière Vrba à l'ouest, les rivières Lašva, Bosna et Prača au sud, le versant ouest de la Drina à l'est et le lac Pelso (Balaton) au nord<sup>140</sup>. Voici ses arguments : 1. les ancêtres des Albanais n'ont pu échapper à une romanisation totale que dans une région faiblement touchée par la romanisation ; 2. ils ne sont pas originaires du territoire actuel de l'Albanais, lequel, dans l'antiquité, était grécisé ; 3. l'absence de terminologie maritime et la faible influence linguistique du grec ancien plaident contre le caractère autochtone. Ces arguments ne sont pas convaincants, car : 1. la prétendue lacune dans les inscriptions latines d'où seraient descendus les Pannoniens avait son centre de gravité sur la Save, par où passait l'une des principales artères de communication de l'Empire, romain ; 2. le territoire actuel de l'Albanais n'était que faiblement grécisé dans l'antiquité. 3. l'absence de terminologie maritime et la faible influence du grec ancien s'expliquent par le genre de vie que menaient les ancêtres des Albanais actuels, lesquels étaient avant tout des pasteurs, ainsi que par leur orientation vers des vallées non habitées par les Grecs. Ces paroles

<sup>138</sup> G. Weigand, *Sind die Albaner die Nachkommen der Illyrer oder der Thraker?* • *Balkan-Archiv* •, III, 1927, p. 227 — 251.

<sup>139</sup> St. Mladenov, *Albanisch und Thrako-Illyrisch. (Kritische Bemerkungen zu einer vermeintlichen Streitfrage)*. • *Balkan-Archiv* •, IV, 1928, p. 181 — 197.

<sup>140</sup> A. Philippide, *Originea românilor*, Iași, 1928, vol. II, p. 587, 768, 773, 788, 800 et 802.

de Ion-Aureliu Căndrea s'appliquent parfaitement aux ancêtres des Albanais : « Ces habitants des montagnes ne se sont jamais soumis à la moindre autorité. Les anciens Grecs ont occupé uniquement la côte de l'Adriatique, car ils comptèrent des villes importantes comme Apollonie et Dyrachium (Durazzo); les Romains laissèrent ces tribus indépendantes; ni les Empereurs de Constantinople, ni les maîtres de la Rascie ne réussirent jamais à les soumettre à leur administration »<sup>141</sup>.

Se fondant avant tout sur des arguments *a silentio*, comme le manque de terminologie maritime en albanais et le silence des sources historiques du moyen âge sur les Albanais eux-mêmes, Petar Skok s'est prononcé pareillement contre leur caractère autochtone et a estimé que les Albanais étaient originaires de Dardanie. Ce savant croyait qu'il avait existé deux sortes de romanité dans le sud-est de l'Europe, à savoir une romanité maritime (*primorski*) et une romanité continentale (*kontinentalni*). C'est de la première que se sont développés les dialectes romans de l'Istrie et la langue dalmate, et de la seconde la langue roumaine. La première comme la seconde ont eu de bonne heure des rapports avec les Slaves et elles ont développé dans leur sein un bilinguisme assez répandu<sup>142</sup>. Petar Skok n'a pas analysé de plus près les éléments latins de l'albanais; néanmoins il a soutenu qu'ils dérivait de la même source que ceux de la langue roumaine (« arbanski latinizmi potječu iz istog vrela iz kojeg i rumunski jezik »)<sup>143</sup>. L'illustre romaniste de Zagreb a évité de préciser si l'albanais dérivait de l'illyre ou du thrace et il s'est contenté de déclarer que les Albanais étaient les descendants « des Illyres ou des Thraces » et que « leur siège primitif était à côté des ancêtres des Roumains »<sup>144</sup>.

Le livre de A. M. Seliščev<sup>145</sup> a fourni à l'albanologue Norbert Jokl l'occasion d'exprimer, dans un compte rendu, des idées nouvelles et de modifier quelque peu quelques-unes de ses opinions antérieures au sujet de la patrie primitive des Albanais. C'est ainsi qu'il a critiqué le point de vue de Gustav Weigand, adopté par A. M. Seliščev, en montrant que les ancêtres des Albanais avaient eu des rapports linguistiques avec la population romane de la côte dalmate, à laquelle ils avaient emprunté des mots comme *këmbonë* « cloche », *prift* « prêtre », etc. ... Par ailleurs une bonne partie des éléments latins de l'albanais ont une haute ancienneté et il existe aussi, à côté de ces derniers, des emprunts au grec ancien : les ancêtres des Albanais sont, par conséquent, venus de bonne heure en contact avec la civilisation gréco-romaine. La persistance de certains noms

<sup>141</sup> I.-A. Căndrea, *Limba albaneză în raporturile ei cu limba română*. Curs..., București, 1931, p. 15.

<sup>142</sup> P. Skok, *Dolazak Slovena na Mediteran*, Split, 1934, p. 44, 50 — 51, 126 — 127.

<sup>143</sup> Idem, *Osnovi romanske lingvistike*, Zagreb, 1940, vol. I, p. 132.

<sup>144</sup> Idem, *Enciklopedija Jugoslavije*, I, 1955, p. 164.

<sup>145</sup> A. M. Seliščev, *Славянское население в Албании*, Sofia, 1931, VIII, 352 p.



de lieux antiques à phonétisme albanais et leur adoption par les Slaves prouvent que les ancêtres des Albanais occupaient ces territoires avant la venue des Slaves. Il résulte implicitement des remarques de Norbert Jokl que les ancêtres des Albanais habitaient un territoire plus vaste que celui qu'ils occupent à présent, territoire qui s'étendait à l'est approximativement de l'antique Dardanie, où ils atteignaient la périphérie de la vaste zone appartenant aux ancêtres des Roumains, et à l'ouest jusqu'à la mer Adriatique, où ils étaient voisins de la population romane de la Dalmatie <sup>146</sup>.

Une analyse soigneuse de certaines transformations phonétiques du roumain, du dalmate et de l'albanais a amené Henrik Barić à révoquer en doute (et cela à juste titre) la prétendue unité de la langue latine du sud-est de l'Europe, défendue jusque là par Matteo Bartoli <sup>147</sup>. Henrik Barić a constaté des différences de traitement entre le roumain et le dalmate, ainsi que des couches successives dans les emprunts latins de l'albanais. Il en concluait que l'influence de Rome sur les ancêtres des Albanais avait eu lieu approximativement dans les limites du territoire habité par les Albanais de nos jours, mais que lesdits ancêtres étaient des Thraces venus, du temps de la domination romaine, de l'Haemus et des Rhodopes, et non point de simples Illyres : conséquemment, l'Albanais continuerait un dialecte thrace illyrisé <sup>148</sup>. Ce point de vue est quasi-identique à celui soutenu par Norbert Jokl. Malheureusement la thèse que la langue albanaise proviendrait du « thrace illyrisé » se fonde sur de simples suppositions ou sur des constatations douteuses ; elle ne représente nullement un progrès.

Ion Şiadbei, passant en revue certains faits isolés, mais sans embrasser l'ensemble des emprunts latins de l'albanais comparativement à ceux correspondants du roumain, a constaté également une certaine discontinuité entre les deux langues. Il opine que les ancêtres des Roumains et des Albanais ont vécu côte à côte, mais sans étroits rapports entre eux : « Les différences des traitements phonétiques dans l'élément latin de l'albanais et du roumain commun montrent jusqu'à l'évidence qu'on n'a jamais eu la « symbiose » des Roumains et des Albanais, dont parlait Kr. Sandfeld » (*Linguistique Balkanique*, Paris, 1930, p. 74) <sup>149</sup>.

<sup>146</sup> N. Jokl, « Slavia » XIII, 1934 — 1935, p. 286 — 292.

<sup>147</sup> M. Bartoli, *Das Dalmatische. Altromanische Sprachreste von Veglia bis Ragusa und ihre Stellung in der apennino-balkanischen Romania*, I, II, Wien, 1906.

<sup>148</sup> H. Barić, *O uzajamnim odnosima balkanskih jezika. I. Ilirsko romanska jezička grupa*, Beograd, 1937, p. 1—35 (cf. aussi N. Jokl « Indogermanisches Jahrbuch » XXXIV, 1940, p. 229 — 231); idem, *Albanisch, Romanisch und Rumänisch*, « Godišnjak Naučnoj Društva NR Bosne i Hercegovine, Balkanološki Institut », I, 1937, p. 1—17.

<sup>149</sup> I. Şiadbei, *Albanais et roumain commun*, « Revue internationale des études balkaniques » III, 1938, p. 446 — 461 (le texte cité se trouve à la p. 460); Idem, *Sur l'élément latin de l'albanais*, dans *Mélanges linguistiques* publiés à l'occasion du VIII<sup>e</sup> Congrès international des linguistes à Oslo, 5—9 août 1957, Bucarest, 1957, p. 63 — 69.

Dans ses nombreuses contributions à l'étude de la langue albanaise Carlo Tagliavini s'est occupé des éléments latins, de leurs rapports avec les éléments latins du roumain et de la patrie primitive des Albanais, qu'il a recherchée dans l'antique Dardanie. L'auteur a affirmé l'impossibilité, dans la phase actuelle des recherches, de se prononcer pour la langue illyre ou thrace, problème dont la solution serait de la plus haute importance pour la connaissance de l'ethnogénèse des Albanais : « Infatti la zona ora abitata dagli Albanesi era zona illirica, e solo nell'estremo sud anche trace. Ora se gli Albanesi sono discendenti dei Traci, è giocoforza ammettere che essi siano venuti dal sud al nord e dall'est all'ouest »<sup>150</sup>. Il a mis en relief les rapports roumano-albanais et a montré la partie des éléments latins pour l'étude de l'ethnogénèse, mais sans essayer d'approfondir cet aspect de la question<sup>151</sup>.

Dans un exposé clair, vivant et personnel Georg Stadtmüller a analysé diverses théories de l'ethnogénèse des Albanais et en a proposé une qui lui est propre, en plaidant en faveur du caractère autochtone et considérant le territoire de Mati comme le centre de l'espace où a pu survivre la vieille population indo-européenne qui constitue le substrat du peuple albanais moderne. Bien qu'il n'ait pas pris davantage en considération le matériel linguistique, l'auteur a généralement exprimé des idées justes qui attendent d'être développées plus solidement à l'avenir. Il ne minimise pas la culture autochtone, mais distingue bien le caractère des contacts avec la culture romaine quand il déclare : « Die Uralbaner der römisch-frühbyzantinischen Zeit lebten als Wanderhirten in einer Berglandschaft im Binnenlande. Ihre Winterweideplätze lagen in den romanisierten Ebenen. Dort lernten sie in freundlicher und feindlicher Berührung mit benachbarten romanischen Siedlern die staatliche Organisation und die sesshaften Lebensformen (Dorf, Staat) kennen und übernahmen neben zahlreichen sonstigen Sachgütern die Bienenzucht und höhere Formen des Ackerbaues. Umfang und Stärke des lateinischen Einflusses auf das Albanische setzen eine jahrhundertlange Symbiose zwischen Uralbanern und Romanen voraus »<sup>152</sup>.

Alexandre Rosetti, professeur à l'Université de Bucarest, a constaté avec raison que « l'influence du vieux grec sur l'albanais et sur le roumain

<sup>150</sup> C. Tagliavini, *Enciclopedia Italiana*, II (1929), p. 124 ; *Le parlate albanesi di tipo ghego orientale (Dardania e Macedonia nord-occidentale)*, Roma, 1942.

<sup>151</sup> Idem, *Gli elementi latini in albanese*. « *Cultura Neolatină* », I, 1941, p. 90—93, cf. p. 93 : « Lo studio degli elementi latini dell'albanese è di grande importanza non solo per l'albanologo ma anche per il neolatinista ».

Idem, *Contributi allo studio della stratificazione del lessico albanese. I. Famiglia e parentela*, « *Atti dell'Istituto Veneto* », CVI, 1947—1948, p. 194—220.

<sup>152</sup> G. Stadtmüller, *Forschungen zur albanischen Frühgeschichte*, Budapest, 1942, p. 80 (Extrait de l'*Archivum Europae Centro-orientalis* » VII).

s'est exercée d'une manière différente dans chacune de ces langues »<sup>153</sup>, mais il a adhéré à la thèse non convaincante, qui repose sur l'argument *ex silentio*, que « l'absence de termes du vieux fonds dans la terminologie de la pêche et de la navigation semble prouver qu'à cette époque ancienne les Albanais vivaient loin du littoral maritime »<sup>154</sup>. L'auteur a repoussé l'idée de la symbiose par suite de manque de preuves et a conclu que « les territoires habités par les ancêtres des Albanais et par les ancêtres des Roumains se touchaient seulement à leurs limites extrêmes »<sup>155</sup>.

C'est dans un sens analogue que s'est prononcé aussi Maximilian Lambertz, un bon connaisseur de la littérature populaire albanaise : « Da die albanische Sprache Beziehungen sowohl zum alten Illyrischen wie zum alten Thrakischen zeigt, lag die balkanische Urheimat der Albaner wohl auf dem Grenzgebiet, wo Illyrier und Thraker zusammenstießen, d. h. im Gebiet der alten Dardaner, auf dem Boden des heutigen Nordalbanien, Montenegro, Bosnien, Serbien »<sup>156</sup>. Il existe effectivement des contrées élevées et isolées où pouvait se maintenir et survivre une langue très ancienne entrée tour à tour en contact avec les Romains, les Slaves et les Turcs.

Anton Mayer a embrassé avec de petites différences la thèse de Norbert Jokl, que les ancêtres des Albanais vivaient approximativement au nord-est du lac d'Ohrid, jusque dans la vieille Dardanie. Au cours des temps ils se sont déplacés davantage vers l'ouest, où ils rencontrèrent une population romane. Celle-ci s'est maintenue jusque tard au moyen âge, laissant en albanais des noms de lieux qui n'ont pas le phonétisme albanais<sup>157</sup>.

Wachlaw Cimochowski a critiqué la thèse de l'origine thrace de la langue albanaise et a proposé pour point de départ la langue illyre. Il a élargi la patrie primitive des Albanais au-delà des frontières actuelles de l'Albanie, dans la direction de la vieille ville de Naissus (Niš)<sup>158</sup>.

La thèse de la descendance de l'illyre et du caractère autochtone a été défendue d'une façon conséquente et avec de nouveaux arguments par Eqrem Çabej. Ce savant a fait voir que : 1. certains noms de lieux antiques se sont développés suivant les règles phonétiques de l'albanais (*Dyr-rachium* > *Durrës*, *Drivastum* > *Drisht*, *Lissus* > *Ljesh*, *Scardus* > *Shar*, *Scodra* > *Shkodër*, *Scupi* > *Shkup*, etc.); 2. La langue latine a laissé des traces dans la toponymie de l'Albanais (*Bithiacium* > *Bisak*, *Publica* >

<sup>153</sup> A. Rosetti, *Albano-Romanica*, « Bulletin linguistique », X, 1942, p. 82.

<sup>154</sup> *Ibidem*, p. 78.

<sup>155</sup> *Ibidem*, p. 80.

<sup>156</sup> M. Lambertz, *Lesebuch der albanischen Sprache*, Leipzig, 1948, vol. I, p. 1.

<sup>157</sup> A. Mayer, *Die Sprache der alten Illyrier*, Wien, 1957, vol. I, p. 14.

<sup>158</sup> W. Cimochowski, *Prejardhja e gjuhës shqipe (De l'origine de la langue albanaise)*, « Buletin Tirana », XII, 1958, n° 2, p. 37 — 53.

> *Puka*, etc.) et dans le lexique de provenance latine méditerranéenne ; 3. Les ancêtres des Albanais ont entretenu des rapports avec la population romanisée de la Dalmatie et 4. L'influence du grec ancien a été plus forte qu'on l'avait cru par le passé<sup>159</sup>.

Après avoir passé en revue les résultats obtenus jusqu'ici et en se livrant à une analyse fouillée des matériaux existants, Ion Iosif Russu estime que l'illyre se classe dans le groupe des langues *satem*, à côté de l'indo-iranien, du balto-slave et du thrace, sans que l'on puisse parler d'une unité illyro-thrace dans le sens préconisé par Norbert Jokl. Comme les noms propres à la langue illyre n'apparaissent dans les sources après le IV<sup>e</sup> siècle, l'auteur considère que les Illyres auraient été romanisés de bonne heure, de sorte que la thèse de l'origine illyre de la langue albanaise semblerait moins probable que celle de l'origine thrace. Néanmoins, il conclue que dans ces conditions : « La langue albanaise de type *satem* indo-européen peut être mise en rapport aussi bien avec l'illyrien qu'avec le thrace, mais les Albanais (Shqipetars) n'ont hérité aucun élément de culture (noms propres, institutions, etc.) des Thraces ou des Illyriens. La question de l'origine des Albanais et de leur langue attend sa solution d'éventuelles recherches à venir »<sup>160</sup>.

Günter Reichenkron considère, sans motifs bien fondés, que l'Albanie actuelle était dans l'antiquité un territoire grec, par conséquent, les ancêtres des Albanais auraient cohabité avec les ancêtres des Roumains « dans le triangle Niš-Skopje-Sofia »<sup>161</sup>. Cette thèse, formulée d'abord par Gustav Weigand, est infirmée par le fait que ledit territoire était trop exigü et a laissé fort peu de vestiges de la culture romaine pour nous permettre d'y rechercher le noyau de la langue roumaine. Il ne faut pas perdre de vue qu'il s'est conservé en Dacie, Moesie inférieure et Moesie supérieure un immense matériel archéologique d'origine romaine comprenant près de 6000 inscriptions latines et que la colonne vertébrale de ce vaste territoire était le Danube. L'auteur a surestimé les parallélismes des éléments latins du roumain et de l'albanais, ce qui lui fait penser que l'on pourrait reconstituer à partir de ces derniers « le lexique de la langue romane orientale » (*der Wortschatz des Ostromanischen*)<sup>162</sup>. Par « Ostromanisch » il entend une entité linguistique d'où aurait résulté les langues dalmate et roumaine ainsi que les éléments latins de l'albanais. En réalité, le dalmate

<sup>159</sup> E. Çabej, *Problemi i autoktonisë së Shqiptarëve në drëten e emrave të vendeve (Le problème de l'autochtonie des Albanais à la lumière des noms de lieux)*. « Buletin Tirana », XII, 1958, n<sup>o</sup> 2 p. 54 — 66.

<sup>160</sup> I. I. Russu, *Studii illirice*, « Studii și cercetări lingvistice », VIII, 1957, p. 27 — 42 ; *Izledvanija v čest na akad. D. Dečev*, Sofia, 1958, p. 105 — 113 ; *Omagiu lui Constantin Daicoviciu*, București, 1959, p. 477 — 485 « Cercetări de lingvistică Cluj », III, 1958, p. 89 — 107.

<sup>161</sup> G. Reichenkron, *Das Ostromanische*, dans la collection *Völker und Kulturen Südosteuropas. Kulturhistorische Beiträge*, München, 1959, p. 153 — 172.

<sup>162</sup> *Ibidem*, p. 161.

se différencie considérablement du roumain et se tourne vers l'Occident, de même que les éléments latins de l'albanais.

Vladimir Georgiev a analysé un nombre assez limité de noms propres et d'appellatifs d'origine thrace ou dace et a émis la théorie que le dace ne serait pas un simple dialecte du thrace, mais une langue différente<sup>163</sup>. Il a constaté d'abord en Dacie, une grande fréquence de l'appellatif *dava* « cité », alors qu'en Thrace cet appellatif serait tout-à-fait sporadique. L'analyse des noms de plantes daces conservés par Dioscoride et de quelques toponymes situés au nord du Danube lui a permis de dégager un certain nombre de traits phonétiques particuliers que le savant de Sofia considère comme propres à un idiome indépendant du thrace, nommé par lui daco-mysien. Cet idiome serait à la base de l'albanais : en conséquence les Albanais ne pourraient être des autochtones en Albanie. Les arguments en faveur de cette thèse seraient les suivants : 1. des toponymes comme Scodra et Tomor n'ont pas évolué selon les lois phonétiques de la langue albanaise ; 2. la terminologie piscicole et maritime manque en albanais ; 3. les Albanais ne sont pas mentionnés dans les sources historiques médiévales avant le XI<sup>e</sup> siècle ; 4. les plus anciens emprunts au latin en albanais trahissent la forme phonétique du latin balkanique de l'Est ; 5. les mots d'origine autochtone en roumain ont des correspondances en albanais. On peut voir tout d'abord que les trois premiers arguments sont des arguments *ex silentio*, sans valeur probante sûre. Pour le 4<sup>e</sup> point on pourrait prendre en considération les matériaux discutés dans la présente étude : ces matériaux montrent que les éléments latins de l'Albanais convergent vers l'Occident. Enfin, les parallélismes linguistiques albano-roumains peuvent s'expliquer par un substrat commun et n'entraînent pas obligatoirement la nécessité de supposer une étroite symbiose. Le géographe antique Strabon atteste explicitement que les Daces, les Gètes et les Thraces parlaient la même langue<sup>164</sup>. J'estime que les faits discutés par l'académicien Vladimir Georgiev restent encore trop restreints et peu convaincants, et qu'il est préférable de s'en tenir pour le moment au terme consacré de « thraco-dace ».

Dans son excellente synthèse des éléments latins de la langue albanaise<sup>165</sup> le professeur Eqrem Çabej a mis en juste lumière les rapports de ces éléments avec la Romania occidentale. D'autre part il a un peu surestimé la prétendue unité du « latin balkanique » en exagérant la portée des

<sup>163</sup> V. Georgiev, *Българска етимология и ономастика*, Sofia, 1960, p. 151 et suiv. ; *Albanisch, Dakisch-Mysisch und Rumänisch*, «Linguistique Balkanique», II, 1960, p. 1—19.

<sup>164</sup> Strab, VII, 3, 10, (C. 303) παρὰ τῶν Γετῶν, ὁμογλώττου τοῖς Θραξίν ἔθνοισι ; VII, 3, 13 (C. 304) ὁμόγλωττοὶ δ'εἰσιν οἱ Δακοὶ τοῖς Γέταις.

<sup>165</sup> E. Çabej, *Zur Charakteristik der lateinischen Lehnwörter im Albanischen*, «Revue roumaine de linguistique», VII, 1962, p. 161 — 199.

parallélismes albano-roumains <sup>166</sup> : *cónsoecer* (alb. *krushk*, roum. *cuscru*) est un archaïsme commun, qui a circulé aussi en Occident et y a été remplacé assez tardivement par *consóecer* ; la conservation du *canticum* seulement en albanais (*këngë*) et en roumain (*cîntec*) est tout à fait fortuit, parce que ce mot était répandu partout ; *coma* avait déjà dans les textes littéraires latins le sens de « crinière » (alb. *komë*, roum. *coamă*) ; *pacare* au sens original de « apaiser, faire la paix » s'est conservé en albanais (*paqonj*) et en roumain (*impăca*), tandis que les langues romanes occidentales ont conservé l'acception dérivée « acheter la paix à prix d'argent » : le fait prouve seulement le caractère archaïque des éléments latins de l'albanais et du roumain ; *palus, -udis* (alb. *pyll*, roum. *pădure*) au sens de « forêt » est attesté aussi dans les textes littéraires provenant de l'Italie ; *pomus* « arbre à fruits » (roum. *pom*), *pomum* « fruit » (alb. *pemë*, roum. *poamă* de *poma*) restent sans portée, parce que les deux sens d'« arbre à fruits » et de « pommier » se trouvent par endroits aussi en Occident.

Les divergences d'opinions touchant à la patrie primitive des Albanais sont dues en premier lieu à la médiocre connaissance que l'on a des langues illyres et thrace. Aussi est-il recommandable de ne point trop insister sur cette question, mais bien plutôt de prendre en considération les éléments positifs plus accessibles. Une constatation concrète c'est que l'albanais actuel possède un nombre de 31 mots dont l'origine est le grec ancien : 1. *hajëm* « baptême » — βάπτισμα ; 2. *bletë* « abeille » μέλιττα ; 3. *blë* « espèce de poisson » βλίνος ; 4. *djëmën* « démon » — δαίμων ; 5. *drapën, drapër* « faucille » — \* δράπανον = δρέπανον ; 6. *fier, fjer* « fougère » — πέτρης ; 7. *hekur* « fer, ancre » — ἄγκυρα ; 8. *hir* « pitié, grâce » — χάρις ; 9. *kandër* « cruche » — κάνθαρος ; 10. *kandër* « escarbot » — κάνθαρος ; 11. *kum* « vague, flot » — κύμα ; 12. *kumbull* « prune » — κοκκύμηλον ; 13. *labrik* « loup de mer », espèce de poisson — λάβραξ ; 14. *lakën* « chou » — λάχανον ; 15. *liqen* « lac, étang » — λεκάνη, λεκάνιον ; 16. *mangën, mëngër*, « presse, pressoir, broie, macque » — μάγγανον ; 17. *marajë* « fenouil » — μαράθριον ; 18. *merimagë* « rogne » — μύρμαξ ; 19. *milak* « jeune lièvre, jeune enfant » — μέλλαξ ; 20. *mollë* « pomme » — μάλον ; 21. *okër* « espèce de blé » — ώκιμον ; 22. *presë* « poireau » — πράσον ; 23. *qershë* « cerise » — κερασία ; 24. *qull* « sauce » — χύλος ; 25. *sherp* « céleri » — σίρφιον = σίλφιον ; 26. *shkarpë* « bois mort, ramilles » — σκάρπιος σκάρπιον ; 27. *shpellë* « caverne, grotte » — σπήλαιον ; 28. *shtamë* « cruche », — στάμνος ; 29. *tarogzë* « casque » — θωράκιον ; 30. *trumzë* « sarriette » — θύμβρα ; 31. *vadhë, vodhë* « cormier » — οϊγή. Parmi ces vocables, 12 appartiennent à la flore, 6 à la faune, 5 aux instruments de travail,

<sup>166</sup> Idem, *Betrachtungen über die rumänisch-albanischen Sprachbeziehungen*, « Revue roumaine de linguistique », X, 1965, p. 101 — 115.



3 à la religion et 5 à d'autres domaines. Ces mots montrent l'existence de rapports entre les ancêtres des Albanais et les Grecs, notamment en matière d'échanges commerciaux<sup>167</sup>.

Un indice précieux nous est encore offert par l'étude des rapports linguistiques existant entre les ancêtres des Albanais et la population romanisée de la Dalmatie antique et du littoral de l'Adriatique. Le dalmate était parlé sur une étroite langue de terre le long de la côte adriatique et dans les îles, et il a subsisté jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quand vivait encore le dernier survivant de cette population Tjone Udaïna, de la bouche duquel le linguiste italien Matteo Bartoli a recueilli son matériel informatif. Cette langue comprenait deux dialectes peu différenciés, l'un parlé dans le Nord et dont le centre était l'île de Krk (Veglia) et l'autre dans le Sud, autour de la ville de Raguse (Dubrovnik). On est redevable d'importantes contributions à l'étude de la langue dalmate, tirées principalement du domaine de la toponymie, au romaniste yougoslave bien connu Petar Skok. Les conclusions de ce savant demeurent convaincantes, en ce sens que les Slaves sont descendus de bonne heure vers le rivage de l'Adriatique et plus au sud même de Raguse dès le début du VII<sup>e</sup> siècle, isolant de la sorte la population romane de Dalmatie du reste de la Péninsule balkanique. Il existe toutefois des preuves que la population romane de cette côte Adriatique a entretenu des rapports avec les ancêtres des Albanais qui vivaient dans leur voisinage immédiat. C'est ainsi que les mots chrétiens *baptizare*, *crua*, *-cis* et *presbiter* ont pénétré en albanais par le contact du dalmate (albanais *pagëzonj*, *kryq* et *prift*), de même dalm. *campuone* (alb. *këmbonë* « cloche ») et *maiarium* (alb. *mahajër* « terre en jachère »). Le toponyme *Raguse* a pour correspondant albanais la forme *Rush*, formée conformément aux lois de la phonétique albanaise<sup>168</sup>.

Enfin les indications les plus sûres sont fournies par les éléments latins de l'albanais. L'historien Milan von Šufflay a exprimé l'opinion que les traces de l'influence latine en albanais suffiraient à attester un ancien

<sup>167</sup> A. Thumb, *Allgriechische Elemente des Albanesischen*, « Indogermanische Forschungen » XXVI, 1910, p. 1 — 20; N. Jokl, *Linguistisch-kulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen*, Berlin-Leipzig, 1923, p. 207 — 232; *Allgriechisch und Makedonisch*, « Indogermanische Forschungen », XLIV, 1926, p. 13 — 29; A. Philippide, *Originea românilor*, Iași, 1928, vol. II, p. 774 — 775; H. Barič, « Naučno Društvo NR Bosne i Hercegovine. Godišnjak. Balkanološki Institut », I, 1957, p. 261 — 271; E. Čabej, « Revue roumaine de linguistique » VII, 1962, p. 161 — 199; « Studia Albanica », I, 1964, n<sup>o</sup> 1, p. 84 — 87.

<sup>168</sup> H. Gelzer, *Beiträge zum Dalmatischen*, « Zeitschrift für romanische Philologie », XXXVII 1913, p. 257 — 286; W. Meyer-Lübke *Rumänisch, Romanisch, Albanesisch*, « Mitteilungen des rumänischen Institutes an der Universität Wien », I, 1914, p. 1—32; K. Treimer, *Albanisch und Rumänisch*, « Zeitschrift für romanische Philologie », XXXVIII, 1914, p. 403 — 404; G. Weigand, « Balkanarchiv », III, 1927, p. 235 — 236; P. Skok, *Über Symbiose und Untergang der alten Romanen Dalmatiens und des (adriat.) Küstenlandes im Lichte der Namenkunde*, « Razprave Izd. Znanstv. Društva za human. vede v. Ljubljani », IV, 1927, p. 1—42; *Dolazak Slovena na Mediteran*, Split, 1934; *Slovenstvo i Romanstvo na Jadranskim olocima*, Zagreb, 1941.

habitat des Albanais sur les bords de l'Adriatique<sup>169</sup>. Ces éléments ont maintenu certains caractères archaïques que l'on peut reculer dans le temps jusqu'au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Ils ont fort peu de ressemblances avec le latin sur lequel repose la langue roumaine et sont orientés vers l'Occident. Certains termes du domaine de la flore et de la faune comme *amyndala* > *mendull* « amande », *oleaster* > *voshtër* « Reinweide », *oleum* > *vaj*, *voj* « huile d'olive », *oliva* > *ullë* « olivier, olive », *olivaster* > *ullashtrë* « olivier sauvage », *tructa* > *troftë* « torelle » manquent en roumain et indiquent des rapports avec la mer Méditerranée. La terminologie ecclésiastique d'origine latine est également orientée autrement qu'en roumain : *ecclesia* > *qishë* « église », en roumain *basilica* > *biserică* ; *hebdomas* > *javë* « semaine », en roumain *septimana* > *săptămînă* ; *missa* > *meshë* « messe », en roumain *slujbă* d'origine slave ; *monachus* > *mung*, *murg* « moine », en roumain *călugăr* d'origine byzantine ; *paradisus* > *parriz* « paradis », en roumain *rai* d'origine slave, etc.

L'influence slave s'est exercée de plusieurs directions : du nord-ouest, le long de la Dalmatie ; du nord-est, par les vallées de la Bosna, de la Morava et du Vardar, et du sud-est, de Macédoine. Les progrès de la colonisation slave se laissent suivre partiellement grâce à la toponymie. On a remarqué que dans le nord-est de l'Albanie, et notamment dans la région de Mati, les noms de lieux d'origine slave manquaient presque entièrement, alors que dans les plaines du centre et du sud-ouest de l'Albanie ces noms étaient relativement nombreux. Dans le nord, les noms de lieux d'origine slave sont de provenance croate et dans le sud de facture bulgare. La conclusion générale découlant de ces constatations est que les ancêtres des Albanais ont mieux résisté dans les montagnes, où ils s'adonnaient à la vie pastorale, et que les Slaves s'installèrent de préférence dans les plaines et s'occupaient d'agriculture. Durant leur progression, lente mais tenace, en direction du sud-ouest, les Slaves embrassèrent comme un éventail le groupe ethnique albanais qui avait son centre de résistance dans le nord-est de l'Albanie, mais qui se dissémine jusque loin à l'intérieur de l'espace colonisé par les Slaves. Il a existé par conséquent une symbiose albanoslave et une symbiose gréco-slave. L'influence linguistique slave sur l'albanais ressemble fort à celle exercée sur le roumain et le grec, ce qui démontre le caractère unitaire de la civilisation slave. Les ancêtres des Roumains et des Albanais ont appelé du même nom les Slaves, à savoir du latin *Sclavus* : roumain *șchiav*, pl. *șchei* ; albanais *shqa*, forme articulée *sqau*, pl. *shqë*. La séparation des ancêtres des Albanais de la population romane de Dalmatie et de la vallée du Danube par les Slaves explique la circonstance

<sup>169</sup> E. Çabej, *Problemi i autoktonisë së Shqiptarëve në dritën e emrave të vendeve* (Le problème de l'autochtonie des Albanais à la lumière des noms de lieu), « Buletin Tirana », XII, 1958, n<sup>o</sup> 2, p. 63.



qu'un certain nombre de vocables latins a pénétré en albanais par l'intermédiaire du slave : *calendae*, alb. *koléndrë* « Noël », *canapis*, alb. *konop* « corde », *paganus*, alb. *puganës* « homme insupportable du point de vue moral », etc.<sup>170</sup>.

Pour déterminer *grosso modo* la patrie primitive des Albanais on dispose donc des preuves suivantes. Le grec ancien a laissé des traces dans la langue parlée par les ancêtres des Albanais. Celles-ci ne sont pas très nombreuses, du fait que le grec ancien ne dépassait pas au nord la limite linguistique actuelle et que les faibles colonies du littoral de l'Adriatique n'ont pu exercer une influence profonde sur la population autochtone. La culture romaine a joui d'un grand prestige pendant longtemps, et elle s'est propagée notamment à travers les vallées du Drinus (Drin), du Genusus (Shkumbi) et de l'Aous (Vojusa), sans embrasser le périmètre montagneux, où les autochtones résistèrent aussi bien à la romanisation qu'à la slavisation. Les emprunts latins de la langue albanaise ont peu de ressemblances avec les éléments latins du roumain et les ancêtres des Albanais ont emprunté aussi des éléments linguistiques à la population romane de la côte dalmate. Ils étaient par conséquent voisins, au nord-est, de la population romane de la vallée du Danube et de la Dacie ; au sud ils venaient en contact avec les Grecs ; à l'ouest ils avaient des relations avec la mer Adriatique et la population romane de son littoral ; au nord enfin, ils dépassaient les cimes du mont Durmitor. Ce vaste espace n'a jamais pu demeurer impénétrable aux civilisations et aux populations de l'extérieur, mais il a indubitablement abrité pendant longtemps une majorité ethnique albanaise.

<sup>170</sup> T. Capidan, *Raporturile albano-române*. « Dacoromania », II, 1922, p. 444—554 ; St. Mladenov, *Bemerkungen über die Albaner und das Albanische in Nordmakedonien und Altserbien*, « Balkan-Archiv » I, 1925, p. 43—53 ; *Принос към изучаване на българско-албанските езикови отношения*, « Годишник на Софийския Университет. Инст.-Фил. Факултет » XXIII, 1927, p. 15—25 ; A. M. Selishev, *Славянское население в Албании*, Sofia, 1931, p. 141—330 ; N. Jokl, *Südslavische Wortstratigraphie und albanische Lehnwortkunde*, dans le *Сборник въ чест на проф. Л. Милетич*, Sofia, 1933, p. 118—120 et « Slavia », XIII, 1933—1934, p. 281—325 et 609—645.

# GRIECHISCH-DEUTSCHE BEZIEHUNGEN VOM 13. JAHRHUNDERT BIS ZUR GEGENWART

## EINE ERSTE ÜBERSICHT

JOHANNES IRMSCHER

(Berlin)

Die vielfältigen Beziehungen zwischen dem griechischen und dem deutschen Volke sind, so befremdlich es klingt, noch niemals zusammenfassend dargestellt worden. Dieser Umstand mag es rechtfertigen, wenn im folgenden, beginnend mit der Epoche des nach der lateinischen Fremdherrschaft wiedererrichteten byzantinischen Staates, in lexikalischer Knappheit eine erste Übersicht über den Gegenstand vorgelegt wird, um auf Lücken in der Detailforschung aufmerksam zu machen und mögliche Fundamente für spätere eingehendere Bearbeitungen zu legen. Was dargeboten wird, ist dreifach gegliedert; der erste, umfassendste Teil gibt den geschichtlichen Rückblick, im zweiten wird auf einige monumentale Zeugnisse der deutsch-griechischen Begegnungen hingewiesen, während der dritte mit den wichtigsten Repräsentanten der neugriechischen Studien in Deutschland bekanntmacht.

### I

Der Periode der Paläologenherrschaft in Byzanz, die ungeachtet ihrer Bedeutung für die Vorbereitung der italienischen Renaissance und des europäischen Humanismus politisch und militärisch als eine Zeit des Zerfalls und Niedergangs angesprochen werden muß, stand in Deutschland eine Epoche der Zersplitterung und Auflösung gegenüber, in der die zentralistische Kaisermacht immer mehr absank, die ohnehin erhebliche Iso-

lierung zwischen den einzelnen Provinzen und Provinzgruppen noch verstärkend<sup>1</sup>. Infolgedessen reduzierten sich die politischen Beziehungen zwischen den beiden Ländern auf ein Minimum — es ist lediglich auf die Eheschließung des nachmaligen Kaisers Andronikos III. mit der braunschweigischen Prinzessin Adelheid-Irene im Jahre 1318 hinzuweisen<sup>2</sup> und andererseits das bezeichnende Faktum zu notieren, daß Manuels II. 1399 begonnene Werbereise nach Italien und Frankreich<sup>3</sup>, nicht jedoch nach Deutschland führte —, und demgemäß nahm der Handel ab: Das Vorrücken der Türken hatte den Landverkehr fast unmöglich gemacht, und die Seewege wurden von den italienischen Stadtstaaten, nicht von den Byzantinern wahrgenommen<sup>4</sup>. Aus allen diesen Gründen ging die schon in den vorangehenden Jahrhunderten nicht allzu große gegenseitige Kenntnis beim griechischen wie beim deutschen Volke rasch zurück; das bezeugen die oberflächlichen Darstellungen etwa im Geschichtswerk des Laonikos Chalkokondyles<sup>5</sup> oder dem Reisebericht des Nikander Nukios<sup>6</sup> für die eine Seite<sup>7</sup> und für die andere eine umfangreiche Türkenliteratur<sup>8</sup>, in der jedoch die Griechen völlig farblos erscheinen. Lediglich auf dem Felde der Kunst ist ein auch Deutschland erfassendes Weiterwirken byzantinischer Typen (Marienbild, Vera icon, Darstellungen des Weltgerichts und der Höllenfahrt Christi) feststellbar<sup>9</sup>.

Zu neuen Kontakten führte die reformatorische Bewegung in Deutschland: Die Theologen der deutschen Landeskirchen suchten Anschluß bei dem romfreien Christentum der Orthodoxie<sup>10</sup>, aber auch auf griechischer Seite erregten die antipapistischen Strömungen ein gewisses Interesse. Zwar blieb Melanchthons Übermittlung der Confessio Augustana an den konstantinopolitanischen Patriarchen Joasaph II.<sup>11</sup> 1559 ohne Antwort;

<sup>1</sup> Formulierung im Anschluß an Friedrich Engels, zitiert bei J. A. Kosminski und S. D. Skaskin, *Geschichte des Mittelalters*, 1, deutsch von Wolfgang Müller, Berlin 1958, 355.

<sup>2</sup> Werner Ohnsorge, *Abendland und Byzanz*, Weimar 1958, 493 f. und 550 f. (zu den beiden Aufsätzen jetzt auch Franz Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, 4, München 1960, 143 f.).

<sup>3</sup> Georg Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 2. Aufl. München 1952, 441.

<sup>4</sup> Zur Charakteristik vgl. W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, französisch von Furey Raynaud, 2, Leipzig 1886, 255 ff.

<sup>5</sup> Gustav Soyter, *Germanen und Deutsche im Urteil byzantinischer Historiker*, Paderborn 1953, 66 ff.; Ders., *Byzantinische Quellen zur deutschen Geschichte*, Paderborn 1951, 70 ff., dazu: *Erläuterungen*, ebenda 1952, 25 f.

<sup>6</sup> Nicandre de Corcyre, *Voyages*, éd. par J.-A. de Foucault, Paris 1962.

<sup>7</sup> Dazu grundsätzliche Bemerkungen von Endre von Ivánka in: *Europa im XV. Jahrhundert, von Byzantinern gesehen*, Graz 1954, 8.

<sup>8</sup> Dazu J. Irmischer, „Byzantinoslavica“ 14, 1953, 109 ff.

<sup>9</sup> Regine Dölling bei Johannes Irmischer, *Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik*, 2, Berlin 1957, 148 ff.; vgl. ferner Irmischer, „Theologische Literaturzeitung“ 82, 1957, 119 f., sowie Gustav Soyter, „Leipziger Vierteljahrsschrift für Südost-europa“ 5, 1941, 161.

<sup>10</sup> Im Zusammenhang der Entwicklung der byzantinistischen Historiographie behandelt von Irmischer, „Zeitschrift für Geschichtswissenschaft“ 9, 1961, 1043.

<sup>11</sup> Nicht „Joseph“, wie bei Germanos Stinopoulos in: *Geschichte, Lehre und Verfassung der orthodoxen Kirche*, Leipzig, 1939, 128 zu lesen.

zwischen den Tübinger Lutheranern dagegen — voran Martin Crusius — und dem Patriarchat kam es indes zu einer theologischen Korrespondenz, die freilich letzten Endes ebenfalls ohne Ergebnis blieb<sup>12</sup>. Dann aber versank Griechenland für das deutsche Volk im Dunkel der Türkenherrschaft<sup>13</sup>.

Zu neuen Begegnungen führten der griechische Freiheitskrieg und sein außergriechisches Komplement, die Bewegung des Philhellenismus<sup>14</sup>. Diese Entwicklung war jedoch vorbereitet unter anderem dadurch, daß sich die griechische Bourgeoisie ihrer Nation bewußt geworden war und sich weitgehend von den osmanischen Machthabern emanzipiert hatte. Auch in Deutschland ließen sich griechische Kaufleute nieder — in Leipzig z. B., dem Zentrum des Pelzhandels, oder in Breslau als einem Tor zum Balkan<sup>15</sup> —, und auch nach Deutschland gingen griechische Studenten, zumeist als Stipendiaten der Φιλόμουσος Ἑταιρεία — so nach Göttingen, Leipzig und Jena, wo 1818 Johannes Papadopulos Goethes „Iphigenie“ in griechischer Übersetzung erscheinen ließ<sup>16</sup>.

Ebendieses Goethesche Drama gehört zu den literarischen Exponenten jener gesamteuropäischen Bewegung, die wir als Philhellenismus bezeichnen. Ihre Wurzeln und Äußerungen sind weithin die gleichen, die in Griechenland zum Erwachen der Nation führten. Die Französische Revolution von 1789 hatte die Ideen des nationalen Staates und der nationalen Souveränität zu heller Flamme entfacht und mit ihnen die Forderung nach Freiheit des Individuums dem Staat gegenüber, gesichert durch die Konstitution — sehr rasch erkannten darum die reaktionären Regierungen des Systems Metternich die innerpolitischen Gefahren, welche die philhellenische Bewegung in sich barg. Deren ideologischen Mittelpunkt bildete die unhistorische Verherrlichung des ewigen, d. h. des antiken Hellas, das man in dem Griechenland der eigenen Epoche unverändert wieder anzutreffen hoffte; dazu trat romantisch-christlicher Eifer gegen die Ungläubigen, auch nicht selten eine gute Portion Abenteuerertum und die Hoffnung auf ökonomische und politische Vorteile in dem sich

<sup>12</sup> Über neues Schrifttum Soyter, „Leipziger Vierteljahrsschrift für Südosteuropa“ 5, 1941, 322.

<sup>13</sup> Die Kontakte des Patriarchen Kyrillos Lukaris im 17. Jahrhundert gingen weniger auf Deutschland als nach Polen und den reformierten Ländern (Details bei Aloysius Pichler, *Geschichte des Protestantismus und der orientalischen Kirche im 17. Jahrhundert*, München 1862, 50 ff.; vgl. auch Soyter a. a. O.).

<sup>14</sup> Noch immer grundlegend ist Robert F. Arnold, *Der deutsche Philhellenismus, Euphonia*, 2. Ergänzungsheft, 1896, 71 ff. Populäre Zusammenfassung von August Heisenberg, *Hellas* 1, 1921, 1, 2 ff.

<sup>15</sup> Vgl. den Vortrag von Erich Ziebarth, *Griechen in Deutschland*, *Hellas-Jahrbuch* 1937, 71 ff. und ausführlicher, denselben, *ebenda* 1938/39, 62 ff.

<sup>16</sup> Irmscher, „Известия на Института за история“ (Българска академия на науките) 14/15, 1964, 141.

herausbildenden griechischen Staat<sup>17</sup>. Der Philhellenismus wurde in Deutschland zur wahrhaften Volksbewegung<sup>18</sup>. Hölderlins „Hyperion“, Beethovens Festspiel „Die Ruinen von Athen“ (nach einem Text von A. Kotzebue), Goethes Übertragungen neugriechischer Volkslieder, die „Griechenlieder“ des Dessauer Philologen Wilhelm Müller (des „Griechen-Müller“) sind ohne sie ebensowenig denkbar wie die Flut von im allgemeinen minderwertiger Philhellenenpublizistik, unter deren Autoren sich doch immerhin Gelehrte wie der Münchner Philologe Friedrich Thiersch<sup>19</sup> und der Leipziger Philosoph Wilhelm Traugott Krug befanden. Mit dem Ausbruch des griechischen Freiheitskampfes fand der Philhellenismus sein reales Betätigungsfeld; allenthalben bildeten sich Hilfsvereine („Griechenvereine“), Kollekten wurden durchgeführt, Freiwillige für die Teilnahme am Kampf geworben, Expeditionen ausgerüstet. Aufs Ganze gesehen, endete jedoch diese erste Phase des Philhellenismus trotz anerkannter Leistungen und Blutopfer — so fand der württembergische General Graf von Normann im November 1822 vor Mesolongion den Tod — mit Enttäuschungen auf beiden Seiten; da man, wenn nicht überhaupt nur Abenteuer, das alte Hellas gesucht hatte, wußte man zu der Realität eines dem Joche jahrhundertelanger Fremdherrschaft kaum entronnenen Balkanvolkes, in dessen Masse die byzantinischen Überlieferungen bei weitem stärker waren als die antiken, keinen Zugang zu finden.

Dennoch erlebte der Philhellenismus in den Jahren 1825/26 noch einmal einen Höhepunkt; in Preußen zum Beispiel, wo 1821 ein Aufruf ohne Widerhall geblieben war, trat jetzt sogar König Friedrich Wilhelm III. mit seinem Hof an die Spitze der Bewegung<sup>20</sup>. Trotzdem blieb diese auf den humanitären Bereich beschränkt und damit ohne Einfluß auf die Politik der Kabinette — mit einer Ausnahme: Bayern<sup>21</sup>.

Hier stellte sich König Ludwig I., der bereits als Kronprinz mit Griechengedichten hervorgetreten war, nach seiner Thronbesteigung im Jahre 1825 an die Spitze des Hilfskomitees; 1826 entsandte er unter dem

<sup>17</sup> Formulierungen von Irmischer, „Wissenschaftliche Zeitschrift der Humboldt-Universität zu Berlin“, Gesellschafts- und sprachwissenschaftliche Reihe 12, 1963, 833.

<sup>18</sup> So erfuhr z. B. der junge Richard Wagner als Pensionär im Dorfpfarrhaus Possendorf bei Dresden aus Zeitungs- und Kalenderberichten „über die Vorfälle des gleichzeitigen griechischen Befreiungskampfes“ (Martin Rasch „Die Kirche“ 18, Berliner Ausgabe, Nr. 37 vom 15. September 1963, 3).

<sup>19</sup> Hauptschrift zu den griechischen Problemen: Frédéric Thiersch, *De l'état actuel de la Grèce et des moyens d'arriver à sa restauration*, 2 Bände, Leipzig, 1833; weitere einschlägige Publikationen nennt Hans Locwe, *Friedrich Thiersch und die griechische Frage*, Programm München 1913, 93 ff.

<sup>20</sup> Werner Büngel, *Der Philhellenismus in Deutschland 1821 bis 1829*, Dissertation Marburg 1917, 9 f.; nichts darüber in der Darstellung Friedrich Wilhelms III. bei Eduard Vehse, *Illustrierte Geschichte des Preußischen Hofes, des Adels und der Diplomatie*, 2, Stuttgart o.J., 66 ff. 1

<sup>21</sup> Wesentliches bei Hans Loewe, *Bayerns Anteil am Aufbau des griechischen Staates*, „Mitteilungen der Akademie für wissenschaftliche Erforschung und zur Pflege des Deutschtums“, Deutsche Akademie 1935, 54 ff.

Befehl des Oberstleutnants von Heideck eine Militärmission nach Griechenland; im Jahre darauf errichtete er in München ein Panhellenion zur Erziehung von griechischen Knaben, zumal von Waisen des Befreiungskrieges<sup>22</sup>; mit des Königs Zustimmung vermittelte Professor Thiersch mehrfach in den innergriechischen Auseinandersetzungen<sup>23a</sup> — und Metternichs wiederholte Warnungen vermochten Ludwig nicht davon abzuhalten, der griechischen Sache zu dienen. Es war daher nur verständlich, daß Bayern auf eine Thronkandidatur aspirierte, als durch das Londoner Protokoll der drei sogenannten Schutzmächte vom 22. März 1829 die Bildung eines griechischen Königreichs beschlossen worden war, und das um so mehr, als der Favorit jener Schutzmächte, Prinz Leopold von Sachsen-Coburg, ablehnte. Nach mehreren Intermezzi fiel die Wahl schließlich auf Ludwigs noch minderjährigen zweiten Sohn Otto (geboren am 1. Juni 1815). Sie fand das Plazet der 5. griechischen Nationalversammlung in Pronia (Sommer 1832); dennoch verzögerte sich die Ankunft des Königs und der ihm für die Dauer seiner Minderjährigkeit zugeordneten Regentschaft (Graf von Armandberg als Präsident, Professor Georg Ludwig von Maurer, General von Heideck, ferner Legationsrat von Abel als Substitut) bis zum 6. Februar 1833<sup>23b</sup>.

Auf die für das deutsch-griechische Verhältnis verhängnisvolle *Βαυαρικαρία* einzugehen, ist hier nicht der Ort; sie gehört allein zur Geschichte Neugriechenlands. In unserem Zusammenhang erscheint sie als ein tragikomisches Nachspiel des Philhellenismus. Obwohl es nicht an besseren Möglichkeiten gefehlt hätte<sup>24</sup>, wurden weder König Otto noch die Mitglieder der Regentschaft gehörig auf ihre Aufgabe vorbereitet, so daß sie ohne Berücksichtigung der historischen Gegebenheiten durch Übertragung der heimatlichen Bürokratie und des heimatlichen Militärwesens, durch bloße Übersetzung bayerischer Gesetze und Verordnungen das fremde Land dem europäischen Entwicklungsstand glaubten angleichen zu können. Der bald eingetretene Mißerfolg einer solchen Politik, der sich sichtbar in der Septemberrevolution von 1843 kundtat, und schließlich 1862 zum Sturz König Ottos führte, sollte jedoch nicht übersehen lassen, was deutsche Künstler und Gelehrte für Griechenland geleistet haben. Zu erinnern ist an die Gründung der Athener Universität im Jahre 1837<sup>25</sup>, deren erste Lehrkräfte zum großen Teil Deutsche waren, sowie speziell an Generalarzt Treiber<sup>26</sup>, an den Chemiker Xaver Landerer,

<sup>22</sup> Dazu 'Ιωάννης 'Ανδρεάδης, „Hellas-Jahrbuch“ 1929, 94 f.

<sup>23a</sup> Locwic, Friedrich Thiersch a. a. O. 45 ff.; Ders., „Hellas-Jahrbuch“ 6, 1940, 20 ff.

<sup>23b</sup> Für die Einschätzung der Tätigkeit der Regentschaft ist noch immer wichtig K. Mendelssohn-Bartholdy, „Historische Zeitschrift“ 28, 1872, 1 ff.

<sup>24</sup> Heinrich W. J. Thiersch, *Friedrich Thiersch's Leben*, 2, Leipzig, 1866, 354 ff.

<sup>25</sup> Johannes E. Kalitsunakis, *Ein Jahrhundert Neugriechenland*, Berlin 1921; W. Barthl, „Hellas-Jahrbuch“ 1937, 25 ff.

<sup>26</sup> Biographisches bei W. Barthl. „Hellas-Jahrbuch“ 6, 1940, 43 ff.



an den Archäologen Ludwig Roß, an die Architekten Schaubert und Klenze<sup>27</sup> u. a. Die bayerischen Militärkolonien in Griechenland (Herakli u. a.)<sup>28</sup>, die unter König Otto entstanden, sind zumeist bald im griechischen Volkstum aufgegangen.

Bereits durch Ludwig Roß war die Mitwirkung deutscher Gelehrter an der archäologischen Erschließung Griechenlands eingeleitet worden. Diese Aktivität fand ihre glänzende Fortsetzung in dem Wirken Heinrich Schliemanns und später Wilhelm Dörpfelds<sup>29</sup> in Tiryns und Mykene<sup>30</sup>, in den Grabungen in Olympia, die durch Ernst Curtius und F. R. Adler während der Jahre 1875–1881 durchgeführt<sup>31</sup> und 1937 wiederaufgenommen wurden<sup>32</sup>, in dem griechischen Inschriftenwerk der Berliner Akademie und schließlich in der 1874 erfolgten Eröffnung der athenischen Zweigstelle des Deutschen Archäologischen Instituts<sup>33</sup>, das mit seiner Bibliothek sehr bald zum wissenschaftlichen Stützpunkt und darüber hinaus zum Träger oder Mitträger einer Vielzahl von Ausgrabungen wurde. Doch nicht allein das klassische Griechenland erweckte die Aufmerksamkeit deutscher Gelehrter; im Zeichen des Historismus entstand gegen Ausgang des vergangenen Jahrhunderts die Byzantinistik und, mit ihr von vornherein organisch verbunden, die Neogräzistik, wovon in einem späteren Abschnitt die Rede sein soll. Beachtlich ist weiter der Beitrag, den deutsche Geographen (A. Philippson, O. Maull u. a.) und Historiker (C. Hopf, K. Mendelssohn Bartholdy, G. F. Hertzberg u. a.) zur Landeskunde von Hellas leisteten. Zugleich setzte in den Dezennien vor dem ersten Weltkrieg ein verstärkter Zuzug an griechischen Studenten, namentlich auch der naturwissenschaftlichen und technischen Fächer, nach Deutschland ein<sup>34</sup>, der vielfältige wissenschaftliche Verbindungen anbahnen half. Deutsche Fachliteratur wurde in beträchtlichem Ausmaße ins Griechische übersetzt<sup>35</sup>, wie denn das Schrifttum der deutschen Klassik bereits zu Beginn des Jahrhunderts weithin erschlossen worden war<sup>36</sup>; dagegen wirkte die zeitgenössische deutsche Belletristik in Griechenland

<sup>27</sup> Über die Tätigkeit deutscher Architekten in Griechenland vgl. Ziebarth „Hellas-Jahrbuch“ 6, 1940, 86 f.

<sup>28</sup> Weitere Namen bei Hans Hallmann, *Neugriechenlands Geschichte*, Bonn 1949, 79.

<sup>29</sup> Vgl. den Nachruf von Ziebarth, „Hellas-Jahrbuch“ 6, 1940, 76 f.

<sup>30</sup> Adolf Michaelis, *Ein Jahrhundert kunstarchäologischer Entdeckungen*, 2. Aufl. Leipzig 1908, 209 ff.

<sup>31</sup> K. Baedeker, *Griechenland*, 4. Aufl. Leipzig 1904, 288: die Grabungspublikationen verzeichnet bei Karl Sittl, *Archäologie der Kunst*, München 1895, 110.

<sup>32</sup> Ziebarth, „Hellas-Jahrbuch“ 1937, 14 ff.

<sup>33</sup> Friedrich Koepp bei Walter Otto, *Handbuch der Archäologie*, 1, Textband, München 1939, 48.

<sup>34</sup> Dazu Hans Gaitanides, *Neues Griechenland*, Berlin 1940, 158; speziell über Göttingen Ziebarth, „Hellas-Jahrbuch“ 6, 1940, 73 ff.

<sup>35</sup> Mehr darüber bei K. Dieterich, „Hellas“ 1, 1921, 4/5, 17.

<sup>36</sup> Arnold a. a. O. 76.

weit weniger als etwa die französische <sup>37</sup> — was umgekehrt an griechischen Werken ins Deutsche übertragen wurde, trug nicht selten Zufallscharakter.

Gemessen an den kulturellen waren die wirtschaftlichen Beziehungen bis zum Ausgang des vergangenen Jahrhunderts, obgleich schon vorher eine Anzahl deutscher Firmengründungen auf griechischem Boden zu verzeichnen war <sup>38</sup>, recht gering. Infolge des Fehlens einer durchgehenden Eisenbahnverbindung spielte sich der griechische Außenhandel überwiegend auf dem Seewege mit England, Rußland und Österreich-Ungarn als vornehmlichen Partnern ab und wurde darum von den deutschen Kaufleuten nur wenig beachtet <sup>39</sup>. Erst mit der verstärkten Industrialisierung Deutschlands wuchs der Export nach Griechenland sprunghaft an: 1880 bezifferte sich die griechische Einfuhr aus Deutschland auf 1,2 Millionen Mark, 1890 auf 3 3/4 Millionen Mark, 1900 auf 6 1/2 Millionen Mark und 1910 auf 15 1/2 Millionen Mark, um 1913 mit 24 Millionen Mark den Griechenland-Export Österreich-Ungarns einzuholen und den Frankreichs zu überflügeln; dennoch stand Griechenland an letzter Stelle im deutschen Balkanhandel <sup>40</sup>. Vor allem aber blieben die deutschen Einfuhren aus Griechenland gegenüber der Ausfuhr lange zurück; letztere erreichte 1907 beinahe die doppelte Höhe <sup>41</sup>, während das Jahr 1913 mit einer Relation von 26 zu 24 Millionen Mark einen Ausgleich brachte <sup>42</sup>. Hauptsächliche Ausfuhrgegenstände Deutschlands waren Kohlen, Eisen, Maschinen, während sich griechische Weine und — seit der Ausbreitung der Zigarette in den neunziger Jahren <sup>43</sup> — griechische Tabake in Deutschland zunehmender Beliebtheit erfreuten (letztere freilich noch lange in heftiger Konkurrenz mit den ägyptischen Produkten <sup>44</sup>).

Im übrigen lag Griechenland bis zum ersten Weltkrieg jenseits der politischen Interessensphären Deutschlands. Erst die militärischen Ereignisse des zweiten Kriegsjahres führten zu Berührungen und Konflikten. Der griechische König Konstantin und sein Generalstabschef Metaxas, beide Schüler des preußischen Generalstabs, vertraten die Notwendigkeit einer Neutralitätspolitik, nicht zuletzt aus strategischen Gründen <sup>45</sup>, und konnten dabei auf die Unterstützung breiter Volksmassen sowie von

<sup>37</sup> Gaitanides a. a. O. 158 f.

<sup>38</sup> Ziebarth, „Hellas-Jahrbuch“, 1929, 154 ff.

<sup>39</sup> Hierzu und im folgenden vgl. Dieterich, „Hellas“ 1, 1921, 6/7, 3 f., geringfügig differierende Ziffern bei P. Pappageorg, *ebda.*, 2. 1922, 17.

<sup>40</sup> 1899 stellte Griechenland 0,1 % der deutschen Einfuhren, und den gleichen Prozentsatz machten die deutschen Exporte nach Griechenland aus („Statistisches Jahrbuch für das Deutsche Reich 21, 1900, 144 f.).

<sup>41</sup> Pappageorg a. a. O.

<sup>42</sup> Dieterich a. a. O.

<sup>43</sup> Kurt Bormann, *Die deutsche Zigarettenindustrie*, Tübingen 1910, 7.

<sup>44</sup> Dazu Demetrius Tsakas, „Hellas“ 1, 1921, 2, 6.

<sup>45</sup> Gaitanides a. a. O. 48; Ders., *Griechenland ohne Säulen*, Innsbruck 1955, 200 f.

Teilen der am Zwischenhandel interessierten Großbourgeoisie rechnen <sup>46</sup>. Ihr Gegenspieler war der Ministerpräsident Venizelos, der durch einen Anschluß an die Entente Erfüllung der Μεγάλη Ίδέα und Rückgewinnung Konstantinopels erhoffte <sup>47</sup>. Dank der aktiven Politik der Westmächte obsiegte er : Nachdem bereits am 27. November 1916 die Venizelistische Nebenregierung Deutschland den Krieg erklärt hatte <sup>48</sup>, wurde im Juni 1917 die Abdankung Konstantins und der Kriegseintritt Griechenlands erzwungen <sup>49</sup>. Das königstreue IV. griechische Armeekorps (etwa 6000 Mann) hatte sich bereits vorher den Mittelmächten ergeben und wurde in Görlitz interniert <sup>50</sup>.

Es bedurfte naturgemäß einiger Zeit, ehe nach den Erschütterungen des Krieges die früheren kulturellen und wirtschaftlichen Beziehungen wiederhergestellt waren ; auf beiden Seiten bestehende Bereitschaft vermochte jedoch Hemmnisse zu überwinden, nicht zuletzt dank der Aktivität der 1914 in München gegründeten Deutsch-griechischen Gesellschaft<sup>51</sup>, der im April 1925 die Griechisch-deutsche Gesellschaft in Athen gegenübertrat <sup>52</sup>. Trotz der Inflation in Deutschland war schon bald eine Zunahme des Wirtschaftsverkehrs zu notieren <sup>53</sup>, wobei sich naturgemäß Umorientierungen ergaben ; z. B. machte dem griechischen Süßweinexport Spanien eine scharfe Konkurrenz <sup>54</sup>. Im Außenhandel überwogen jetzt die griechischen Lieferungen der Menge wie dem Werte nach ; als eine wesentliche Ursache für die verhältnismäßig geringe Zahl von Bestellungen an deutsche Firmen wurde die Bindung der griechischen Behörden an die Länder angegeben, aus denen sie Kapitalien bezogen <sup>55</sup>. Die griechischen Lieferungen stiegen von 29,1 Millionen Reichsmark im Jahre 1923 auf 90,4 Millionen Reichsmark im Jahre 1928 an <sup>56</sup> — Deutschland nahm damit ein Viertel der gesamten griechischen Ausfuhr auf —, während die Importe aus Deutschland im gleichen Zeitraum von 22,7 auf 59,5 <sup>57</sup> Millionen Reichsmark anwuchsen. Als wichtigste griechische Exportgüter waren Tabak (1928 24.789 dz) <sup>58</sup>, Rosinen (1928 59.432 dz) und Fei-

<sup>46</sup> *Große Sowjet-Enzyklopädie : Griechenland*, deutsch von H. Heine, W. Müller und R. Sommer, Leipzig, 1956, 46.

<sup>47</sup> Gaitanides, *Neues Griechenland* a. a. O. 49, *Hellas ohne Säulen* a. a. O. 202.

<sup>48</sup> Gaitanides, *Neues Griechenland* a. a. O. 51.

<sup>49</sup> Gaitanides a. a. O. 52.

<sup>50</sup> August Heisenberg, *Dialekte und Umgangssprache im Neugriechischen*, München 1918, 3 ; merkwürdigerweise wird die Episode nur gestreift bei F. Sell, *Geschichte Griechenlands während des Krieges 1914 — 1918*, Kiel 1918, 20.

<sup>51</sup> „Hellas“ 1, 1921/22, 9, 13.

<sup>52</sup> „Hellas“ 5, 1925, 19.

<sup>53</sup> „Hellas“ 1, 1921/22, 12, 2 f.

<sup>54</sup> „Hellas“ 1, 1921, 3, 6 f.

<sup>55</sup> „Hellas-Jahrbuch“, 1929, 42.

<sup>56</sup> „Hellas-Jahrbuch“ 1929, 41 : vgl. auch Hermann Groß, *Südosteuropas Bau und Entwicklung der Wirtschaft*, Leipzig 1937, 230.

<sup>57</sup> „Hellas-Jahrbuch“ 1929, 42.

<sup>58</sup> „Hellas-Jahrbuch“ 1929, 45.

gen (1928 38.059 dz)<sup>59</sup> zu nennen. Im selben Zeitraum traten deutsche Konzerne (IG Farben, Siemens, AEG) in zunehmendem Maße bei der Errichtung von Fabriken und Verkehrsanlagen in Griechenland in Erscheinung<sup>60</sup>, und auf den internationalen Mustermessen in Thessaloniki begegneten deutsche Aussteller in erheblicher Zahl<sup>61</sup>. Die fast 1500 griechischen Staatsbürger in Deutschland standen zum überwiegenden Teil im Dienst dieses Handels<sup>62</sup>, nicht anders als die Mehrzahl der 2000 Reichsdeutschen in Griechenland<sup>63</sup>.

Diese Verbindungen nahmen noch beträchtlich zu, als am 4. August 1936 der bereits erwähnte General Metaxas ein autoritäres Regime errichtete<sup>64</sup>, das in weitestem Ausmaß die Sympathien der damaligen deutschen Machthaber genoß<sup>65</sup>. Nationalsozialistische Politiker besuchten Griechenland<sup>66</sup>, die Auslandsorganisation der NSDAP entfaltete eine rege, nicht immer durchsichtige Tätigkeit, die deutschen Schulen in Athen<sup>67</sup> und Thessaloniki<sup>68</sup> nahmen einen beachtlichen Aufschwung<sup>69</sup>, während umgekehrt anlässlich des Athener Universitätsjubiläums außer dem nationalsozialistischen Kultusminister Rust 28 deutsche Gelehrte das Ehrendoktorat erhielten, eine Zahl, welche keine andere Nation auch nur annähernd erreichte<sup>70</sup>. In gleicher Weise stieg der Handel zwischen den beiden Staaten an. Die griechische Ausfuhr nach Deutschland wuchs von 1935 bis 1936 um 27% : von 2109 Millionen Drachmen auf 2681 Millionen Drachmen, während die Wachstumsquote der Einfuhr aus Deutschland sogar 34% betrug = 2647 gegenüber 1947 Millionen Drachmen<sup>71</sup>. Diese Tendenz dauerte fort, und im Jahre 1937 überstieg der Import aus Deutschland sogar den Export : 4124 Millionen<sup>72</sup> zu 2960 Millionen Drachmen<sup>73</sup>. Die deutschen Bezüge betrafen vor allem Tabak, Mineralien, Sultaninen,

<sup>59</sup> „Hellas-Jahrbuch“ 1929, 66.

<sup>60</sup> Gaitanides a. a. O. 166.

<sup>61</sup> Vgl. den Bericht von Ziebarth „Hellas-Jahrbuch“ 1929, 152.

<sup>62</sup> Edwin Fels „Mitteilungen der Akademie zur wissenschaftlichen Erforschung und zur Pflege des Deutschtums“ Deutsche Akademie 12, 1937, 145.

<sup>63</sup> Fels a. a. O. 141.

<sup>64</sup> Gaitanides a. a. O. 63.

<sup>65</sup> Dazu vom nationalsozialistischen Standpunkt Fels a. a. O. 145 f. Kurt Schroeders *Reiseführer Griechenland*, 2. Aufl. Bonn 1955, 46 umschreibt Metaxas' Machtergreifung : „Kommunistische Unruhen wurden 1936 unterdrückt“ es liegt auf gleicher Linie, wenn es ebenda 34 heißt, die Juden in Griechenland bedeuteten „nur geringe Splitter“, ohne daß der faschistische Massaker auch nur mit einem Worte Erwähnung getan wird.

<sup>66</sup> Einzelheiten darüber bei Hans-Henning Pantel, *Griechenland zwischen Hammer und Amböß*, Leipzig 1942, 90 f.

<sup>67</sup> Gegründet 1896 (Ziebarth „Hellas-Jahrbuch“ 1929, 156).

<sup>68</sup> Gegründet 1887 (B. Vonderlage „Hellas-Jahrbuch“ 7, 1942, 11).

<sup>69</sup> Eine eindrucksvolle Information über diese Zeit vermittelt Soyter, *Die deutsche höhere Schule* 4, 1937, 610 ff.

<sup>70</sup> F. Dölger, „Hellas-Jahrbuch“ 1937, 93.

<sup>71</sup> „Hellas-Jahrbuch“ 1937, 8.

<sup>72</sup> S. B. Ducas, „Hellas-Jahrbuch“ 1938/39, 26.

<sup>73</sup> Ducas a. a. O. 24.

Korinthen <sup>74</sup>, die griechischen Steinkohlen, Eisenfolie, Industriewaren — nicht jedoch die für Griechenland lebensnotwendigen Grundnahrungsmittel <sup>75</sup>.

Der Ausbruch des zweiten Weltkriegs unterbrach diese Entwicklung <sup>76</sup>. Zweifelsohne bildete Griechenland in der strategischen Planung des deutschen Imperialismus einen wichtigen Raum für die Aufgabe, die Lebensadern des britischen Empire zu unterbrechen <sup>77</sup>; dennoch konnte die Berliner Regierung zunächst — vor der beabsichtigten Invasion in Großbritannien und dem Angriff auf die Sowjetunion — an einer Ausweitung des Krieges auf dem Balkan, wo sie ihre Ziele im wesentlichen mit ökonomischen und politischen Mitteln durchzusetzen vermochte, nicht unmittelbar interessiert sein, und vollends nicht an einer Ausweitung auf Griechenland, das im April 1939 eine einseitige britisch-französische Garantie erhalten hatte <sup>78</sup>. Vielmehr wurde die Hitler-Regierung durch den mißglückten Überfall, den ihr Bundesgenosse Mussolini im Herbst 1940 auf Griechenland verübt hatte, in die Aktionen auf diesem neuen Kriegsschauplatz verstrickt <sup>79</sup>. Am 2. März 1941 begann der deutsche Aufmarsch gegen Griechenland, in der Zeit vom 6. bis 27. April wurde trotz heldenmütigen Widerstands der griechischen Truppen das Festland besetzt, in der ersten Mai-Hälfte der Archipelagus und schließlich Kreta. Es folgten Jahre politischer Demütigung und drückender militärischer Okkupation, die durch beständige Versorgungskrisen und Seuchen noch verschärft wurde und eine breite nationale Widerstandsbewegung hervorrief <sup>80</sup>. Diese Widerstandsbewegung sowie die Niederlagen der Hitlerwehrmacht auf anderen Kriegsschauplätzen nötigten diese im Herbst 1944 zur Räumung Griechenlands; lediglich auf einigen Inseln hielten sich die Besatzungen bis zur Kapitulation am 9. Mai 1945.

Wieder vermochten sich unter solchen Umständen erst im Verlaufe langer Jahre die Beziehungen zu erneuern. Die Teilung Deutschlands und die politische Aufspaltung der Welt führten dazu, daß die griechische Aufmerksamkeit zunächst einseitig auf die westdeutsche Bundesrepublik

<sup>74</sup> Ducas a. a. O. 25.

<sup>75</sup> Gaitanides, *Griechenland ohne Sauten* a. a. O. 234.

<sup>76</sup> Angesichts des stark zersplitterten Außenhandels des damaligen Deutschen Reiches machte die Einfuhr aus Griechenland (1937) freilich nur 1,4%, die Ausfuhr nach Griechenland 1,9% des gesamten deutschen Außenhandels aus („Statistisches Jahrbuch für das Deutsche Reich“ 57, 1938, 281).

<sup>77</sup> Vgl. hierzu S. M. Sophocles, *A history of Greece*, Thessaloniki 1961, 364.

<sup>78</sup> 'Αχιλ' 'Α. Κύρου in: *Νεώτερον ἐγκυκλοπαιδικὸν λεξικόν*, 7, Athen, o. J., 408; Bickham Sweet-Escott, *Greece*, London, 1954, 17.

<sup>79</sup> Was nicht ausschließt, daß, wie der britische Ankläger H. J. Phillimore vor dem Nürnberger Gerichtshof feststellte, der deutsche Einfall in Griechenland bereits im November, wenn nicht gar schon im Oktober 1940 beschlossene Sache war (P. A. Steiniger, *Der Nürnberger Prozeß*, 2, Berlin 1957, 224); vgl. auch Floyd A. Spencer, *War and postwar Greece*, Washington 1950, 15.

<sup>80</sup> Sophocles a. a. O. 368 ff. Ausführliche Materialien bei Spencer a. a. O. 27 ff.

gerichtet war. In beiden Staaten wurden Botschaften errichtet — vor dem zweiten Weltkrieg hatten zwischen dem Deutschen Reich und Griechenland lediglich diplomatische Vertretungen im Range von Gesandtschaften bestanden — sowie eine Zahl von Konsulaten<sup>81</sup> zur Förderung des Wirtschaftsverkehrs<sup>82</sup>. Dieser vermochte zwar die Relationen der Vorkriegszeit noch nicht wieder zu erreichen (1938 kamen 28,1% des griechischen Imports aus dem Deutschen Reich, das seinerseits 38,4% der griechischen Ausfuhr aufnahm), indes stand bereits 1951 die Bundesrepublik an erster Stelle in der griechischen Ausfuhrstatistik (mit 102 Millionen Dollar = 20%) und hinter den USA an zweiter Stelle bei der Einfuhr (398 Millionen Dollar = 9,4%)<sup>83</sup>; inzwischen hat sie auch hier die erste Stelle erlangt<sup>84</sup>, wobei mit Einfuhranteilen von 18,8, 20,3 und 19,2% (für die Jahre 1957 bis 1959) und Ausfuhranteilen mit 25,8, 20,5 und 20,5% (für den gleichen Zeitraum) das Optimum erreicht zu sein scheint<sup>85</sup>. Die Bundesrepublik Deutschland bezieht aus Griechenland vornehmlich Rohtabak, Südfrüchte, Erze und Metalle, während sie nach Griechenland Maschinen, elektrotechnische Erzeugnisse, Textilwaren, Eisenvorerzeugnisse, künstliche Düngemittel und Fahrzeuge liefert<sup>86</sup>. Beachtlich zugenommen hat ferner der westdeutsche Kapitalexport nach Griechenland, dessen Braunkohlenförderung fast vollständig in den Händen westdeutscher Gesellschaften liegt<sup>87</sup>. Der Touristenverkehr schließlich erreichte bisher unbekannte Ausmaße.

Infolge der vorerwähnten Hemmnisse haben sich die Verbindungen Griechenlands zur Deutschen Demokratischen Republik noch nicht mit gleicher Intensität entwickelt, vor allem auch deshalb nicht, weil offizielle diplomatische Beziehungen noch immer nicht bestehen. Dennoch hat der Außenhandel, zu dessen Förderung und Abwicklung die Kammer für Außenhandel der DDR eine Vertretung in Athen ins Leben rief, bei weitgehendem Ausgleich von Import- und Exportbilanz allmählich zugenommen. 1957 bis 1959 stammten 0,3, 0,5 und 0,5% der griechischen Importe aus der DDR, die 1,3, 1, 3 und 1,1% des griechischen Exports aufnahm<sup>88</sup>.

<sup>81</sup> Vgl. das *Handbuch für die Bundesrepublik Deutschland 1953*, Köln 1953, 66, 71 und 77.

<sup>82</sup> Die einschlägigen Abkommen und Verträge kennzeichnet Bernhard Terhaar, *Die deutsch-griechischen Wirtschaftsbeziehungen*, Diss. Köln 1961, 46 ff.

<sup>83</sup> *Der Große Brockhaus*, 16. Aufl., 5, Wiesbaden 1934, 45; vgl. auch Sweet-Escott a.a.O. 187.

<sup>84</sup> Jean Villain, „Neue Berliner Illustrierte“ Jg. 1960 Nr. 40, 27.

<sup>85</sup> Στατιστική έπετηρίς τής Ελλάδος 1959, Athen 1960, 280; die absoluten Zahlen lauten in Millionen Drachmen: Einfuhr 2957, 3442, 3273; Ausfuhr 1702, 1443, 1255 (*ebenda* 278).

<sup>86</sup> „Statistisches Jahrbuch für die Bundesrepublik Deutschland“ 1955, Stuttgart 1955, 297.

<sup>87</sup> Villain a. a. O.

<sup>88</sup> Στατιστική έπετηρίς a. a. O. 280. Die absoluten Zahlen lauten für den Import 41, 76 und 82 Millionen Drachmen, für den Export 87, 96 und 67 Millionen Drachmen (a. a. O. 278).



1961 konnte auf beiden Positionen eine Verdoppelung der Umsätze erzielt werden <sup>89</sup>.

Auch die gesellschaftlichen, kulturellen und wissenschaftlichen Beziehungen zwischen Griechenland und den beiden deutschen Staaten haben sich namentlich während der letzten zehn Jahre erfreulich entwickelt. Griechische Studenten frequentieren in beträchtlicher Zahl die Hochschulen der Bundesrepublik, während gleichzeitig mehr als 1000 griechische Kinder und Jugendliche in der Deutschen Demokratischen Republik ihre schulische und berufliche Ausbildung erfuhren.

## II

Gemessen an den doch recht mannigfaltigen Beziehungen zwischen dem griechischen und dem deutschen Volk, sind die sichtbaren Zeugnisse solchen Austauschs auf deutschem Boden einigermaßen spärlich. Gewiß ist manches durch Krieg vernichtet worden — wie z.B. das Griechenhaus in Leipzig, das den Bomben des zweiten Weltkriegs zum Opfer fiel <sup>90</sup> —, aber auch Orts-, Straßen- und Personennamen griechischer Provenienz sind weit spärlicher als zum Beispiel in Wien. Am intensivsten sind noch die Zeugnisse, die Bayerns Philhellenenzeit erbrachte, und hierbei nimmt wiederum München eine Sonderstellung ein.

Die Propyläen, die 1846—60 Leo von Klenze nach dem Vorbild der Akropolis zur Verherrlichung der Wiedergeburt Griechenlands errichtete, wurden an den Türmen mit Reliefs von J. G. Hiltensperger geschmückt, die Geschehnisse aus dem griechischen Befreiungskampf darstellen, während die von Ludwig Schwanthaler geschaffenen Gruppen in den Giebelfenstern die Gründung des Königreichs Griechenland wiedergeben <sup>91</sup>. Für die Nordseite der Arkaden des Hofgartens wurden von Nilson 39 Bilder aus dem griechischen Befreiungskampf nach Vorlagen des Malers Peter Heß geschaffen <sup>92</sup>. Zahlreiche künstlerische Zeugnisse der Zeit der Βαυαροκρατία enthielt ferner die im zweiten Weltkrieg zerstörte <sup>93</sup> Neue Pinakothek. Hier hingen von dem bereits genannten Heß Darstellungen des Einzugs des Königs Otto in Nauplia (1833) und in Athen (1835) <sup>94</sup> sowie Phil. Foltz, Abschied König Ottos von der königli-

<sup>89</sup> Ausfuhr DDR-Griechenland 1961 6010 Tsd. Rubel gegen 2820 im Jahre 1960 und 2351 im Jahre 1953; Einfuhr Griechenland-DDR 1961 6263 Tsd. Rubel gegen 2173 Tsd. Rubel im Jahre 1960 und 2025 Tsd. Rubel im Jahre 1959 („Statistisches Jahrbuch der DDR“ 7, 1962, 548).

<sup>90</sup> Karl Baedeker, Leipzig, 1948, 33.

<sup>91</sup> Oberbayern und München (*Meyers Reisebücher*), 5. Aufl. Leipzig 1930, 29.

<sup>92</sup> *Ebenda* 21.

<sup>93</sup> München und Umgebung (*Griechen-Reiseführer*), München o. J., 43.

<sup>94</sup> Karl Baedeker, *Südbayern*, 40. Aufl. Leipzig 1942, 68.

chen Familie <sup>95</sup>; vor allem aber barg die Galerie in einem speziellen Saal die griechischen Landschaften Carl Rottmanns († 7. Juni 1850), das Ergebnis der Griechenlandreise, die der Künstler 1834/35 auf Veranlassung König Ludwigs durchführte <sup>96</sup>. Das Opus blieb freilich unvollendet, da von 38 vorgesehenen lediglich 23 Gemälde ausgeführt wurden <sup>97</sup> — die Vorstudien befinden sich zum überwiegenden Teil in der Münchner Graphischen Sammlung <sup>98</sup>.

Schließlich besitzt die Münchner griechische Gemeinde dank einer Stiftung Ludwigs I. die 1444 errichtete, lange zweckentfremdete <sup>99</sup> ehemalige Friedhofskapelle der Frauenkirche <sup>100</sup> als Salvatorkirche (Ἐκκλησία τοῦ Σωτῆρος Χριστοῦ <sup>101</sup>) zu ihrer Verfügung; sie wurde 1934 im Innern erneuert <sup>102</sup>.

An den Auszug König Ottos im Jahre 1832 erinnert noch die neugotische Ottokapelle in dem Klause genannten Engpaß an der Grenze nahe der österreichischen Stadt Kufstein <sup>103</sup>.

### III

Die neugriechischen Studien in Deutschland nehmen ihren Anfang zusammen mit den byzantinischen Studien <sup>104</sup> im 16. Jahrhundert, als die auch Zentraleuropa bedrohende Türkengefahr die Aufmerksamkeit auf das Reich lenkte, das ebendieser Gefahr so lange erfolgreich widerstanden hatte: Bis auf Nikephoros Gregoras und Chalkokondyles war das Corpus historiae Byzantinae geführt, das Hieronymus Wolf, Schüler Melancthons und Bibliothekar im Augsburger Kaufmannshause der Fugger, 1562 zum ersten Male im Druck vorlegte <sup>105</sup>. Die nächsten Schritte kennzeichnet das Bemühen der Protestanten um engere Bindungen zur orthodoxen Kirche; die „Turcograecia“ (Basel 1584) des Tübinger Philo-

<sup>95</sup> Oberbayern und München a. a. O. 85.

<sup>96</sup> Fritz Krauß, Carl Rottmann, *Heidelberg* 1930, 207; vgl. H. Kiener in: *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler*, herausgegeben von Hans Volmer, 20, Leipzig 1927, 479.

<sup>97</sup> Krauß a. a. O. 241; zur Wertung vgl. u. a. Friedrich Pecht, *Deutsche Künstler des neunzehnten Jahrhunderts*, 2, Nördlingen 1879, 22 f.

<sup>98</sup> Krauß a. a. O. 214 ff.

<sup>99</sup> München und Umgebung a. a. O. 140.

<sup>100</sup> Georg Dehio, *Handbuch der deutschen Kunstdenkmäler* 3, Berlin 1908, 298.

<sup>101</sup> Ἰωάννης Ἀνδρεάδης, „Hellas-Jahrbuch“ 1930, 125; vgl. ferner Ziebarth, „Hellas-Jahrbuch“ 1937, 76.

<sup>102</sup> Baedeker a. a. O. 25.

<sup>103</sup> Baedeker a. a. O. 253.

<sup>104</sup> Völlig unergiebig ist Eduard Fueter, *Geschichte der neueren Historiographie*, 3. Aufl. von Dietrich Gerhard und Paul Sattler, München 1936, ein Werk, für das die Geschichte Neugriechenlands überhaupt nicht zu existieren scheint.

<sup>105</sup> Ernst Gerland, *Das Studium der byzantinischen Geschichte vom Humanismus bis zur Jetztzeit*, Athen 1934, 4 f.; vgl. auch Irmischer, „Zeitschrift für Geschichtswissenschaft“ 9, 1961, 1043.

logen Martin Crusius <sup>106</sup> liefert hochbedeutsame Dokumente zur Geschichte der Fremdherrschaft in Griechenland. Dagegen waren deutsche Forscher an den wissenschaftlichen Reisen, wie sie am Vorabend des griechischen Freiheitskrieges namentlich englische und französische Gelehrte auf die Balkanhalbinsel führten, kaum beteiligt. Erst mit dem Aufkommen des Philhellenismus trat das kontemporäne Griechenland wieder ins Blickfeld deutscher Gelehrter. Wir verzeichnen die aus unmittelbarer praktischer Tätigkeit erwachsenen Denkschriften von Friedrich Thiersch und Georg Ludwig von Maurer, das zeitgeschichtliche Werk von Johann Ludwig Klüber und aus der nächsten Generation die umfassenderen Darstellungen von Carl Hopf <sup>107</sup>, Gustav Friedrich Hertzberg <sup>108</sup>, Karl Mendelssohn Bartholdy <sup>109</sup> und W. F. C. Schmeidler, die bis heute noch nicht überholt sind <sup>110</sup>; auch der umstrittene Jacob Philipp Fallmerayer muß in diesem Zusammenhang genannt werden, da gerade seine Überspitzungen Veranlassung gaben, die griechische Volksgeschichte gründlicher zu untersuchen <sup>111</sup>. Die neugriechische Volkspoesie schlug sich in ungezählten Sammlungen nieder; von wissenschaftlichem Wert sind namentlich die „*Popularia carmina Graeciae recentioris*“ von Arnoldus Passow <sup>112</sup>; auch die *Analekten* von Adolf Ellissen hatten für ihre Zeit Bedeutung. Schließlich sind auch in unserem Zusammenhang die geographischen Werke von Ernst Curtius und Konrad Bursian zu nennen, mochten sie auch in erster Linie der klassischen Altertumswissenschaft zu dienen wünschen <sup>113</sup>.

Als gegen Ausgang des 19. Jahrhunderts in Deutschland wie allenthalben in Europa im Zeichen des Historismus die Byzantinistik sich ihre Selbständigkeit errang, war auch die Neogräzistik in diesen Entwicklungsstand einbezogen. Der 1892 in München errichtete Lehrstuhl umfaßte von vornherein neben der byzantinistischen die neugriechische

<sup>106</sup> Vgl. „A. Κρυπάνης in: 'Ελευθεροδράκη 'Εγκυκλοπαιδικόν λεξικόν, 8, Athen 1930, 237.

<sup>107</sup> Epochemachend vor allem sein Artikel *Griechenland im Mittelalter und in der Neuzeit* bei J. S. Ersch und J. G. Gruber, *Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künste*, I 85, Leipzig, 1867, 67 ff. und I 86, ebenda 1868, 1 ff.

<sup>108</sup> *Neueste Geschichte Griechenlands von der Erhebung der Neugriechen gegen die Pforte bis zum Berliner Frieden*, Gotha 1879 (behandelt ausführlich — auf 578 Seiten — den griechischen Freiheitskampf, sehr viel kürzer die Regierung König Ottos und ganz knapp die Geschichte der Jahre 1862 bis 1878 [S. 703 — 726]). Vgl. auch die Würdigung Hertzbergs durch E. Gerland „Byzantinische Zeitschrift“ 17, 1908, 319 f.

<sup>109</sup> Hauptsächlich: *Geschichte Griechenlands von der Eroberung Konstantinopels durch die Türken im Jahre 1453 bis auf unsere Tage*, 2 Bände, Leipzig 1870 bis 1874.

<sup>110</sup> Von den Verfassern weiterausgreifender Darstellungen ist vor allem G. G. Gervinus zu nennen, der in seiner *Geschichte des neunzehnten Jahrhunderts seit den Wiener Verträgen* Griechenland ausführlich berücksichtigte: Bd. 5/6, Leipzig 1861/62: *Aufstand und Wiedergeburt von Griechenland*.

<sup>111</sup> Über die ersten Etappen informiert Gustav Friedrich Hertzberg, *Geschichte Griechenlands seit dem Absterben des antiken Lebens bis zur Gegenwart*, 1, Gotha 1876, 120 ff.

<sup>112</sup> Leipzig 1860.

<sup>113</sup> Dazu F. Dölger, „Die Kultur im Leben der Völker“ 15, 1940, 167.

Philologie <sup>114</sup>, und sein erster Inhaber, Karl Krumbacher, förderte letztere namentlich durch seine Behandlung der „vulgärgriechischen“ Literatur im Anhang seiner byzantinischen Literaturgeschichte; Krumbachers Nachfolger August Heisenberg <sup>115</sup>, Franz Dölger und Hans-Georg Beck setzten diese Linie zielstrebig fort. Leipzig folgte 1922 mit einem Extraordinariat <sup>116</sup>, das Karl Dieterich übernahm, begabter Übersetzer und Interpret neugriechischer Poesie und Verfasser einer Geschichte der byzantinisch-neugriechischen Literatur; sein Nachfolger Gustav Soyter machte sich um die Aufhellung griechisch-deutscher Kulturbeziehungen verdient. In Berlin, wo bereits in den Jahren 1840 — 1851 der vormalige Regentschaftsdolmetscher Johannes Franz Neugriechisch gelehrt hatte <sup>117</sup>, dozierte am Seminar für orientalische Sprachen Johannes K. Mitsotakis seine Muttersprache und nach ihm Johannes Kalitsunakis, die sich beide, abgesehen von ihren Forschungsarbeiten, durch die Schaffung von Lehrmaterialien verdient machten. Von den Sprachvergleichern wußten sich vor anderen Paul Kretschmer, dessen spätere Wirksamkeit mit Wien verbunden ist, Albert Thumb <sup>118</sup> und Eduard Schwyzer das Neugriechische nutzbar zu machen; ferner ist der Aktivität der lange Zeit in Griechenland tätigen deutschen Gelehrten Karl Foy und Michael Deffner zu gedenken. Von der Slawistik her berührte der in Berlin wirkende Max Vasmer Fragen der griechischen Sprachgeschichte und der griechischen Toponymik, während der Tübinger Professor Gerhard Rohlfs sich um die lexikalische Erschließung wie um die Erhellung der Anfänge der unteritalienischen Gräzität verdient machte.

Dagegen gingen in Deutschland während der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts die Studien auf dem Felde der Geschichte Neugriechenlands zurück. Was Weltgeschichten und andere zusammenfassende Darstellungen boten, stützte sich auf die gegen Ausgang des 19. Jahrhunderts zustande gekommenen Standardwerke; von Forschungen aus den Quellen sind in erster Reihe die Arbeiten von Hans Loewe zum bayerischen Philhellenismus zu nennen. Ergebnisreicher als die Geschichte erwies sich das Gebiet des Folkloristik, beginnend bei Bernhard Schmidts „Volksleben der Neugriechen und das hellenische Altertum“ (1871) <sup>119</sup> bis hin zu den Liedersammlungen Hedwig Lüdekes. Und auch die Geographie nahm einen beachtlichen Aufschwung; erinnert sei an das umfangreiche Opus von A. Philippson, an die zahlreichen Monographien von Joseph Partsch,

<sup>114</sup> „Hellas“ 2, 1921/22, 10/11, 11.

<sup>115</sup> Vgl. das bereits genannte Werk *Dialekte und Umgangssprache im Neugriechischen*, München 1918, sowie die populäre Darstellung *Neugriechenland*, Leipzig 1919.

<sup>116</sup> Ziebarth, „Hellas“ 2, 1922, 11.

<sup>117</sup> Irmscher, „Revue des études byzantines“ 17, 1959, 179 ff.

<sup>118</sup> Vgl. vor allem sein *Handbuch der neugriechischen Volkssprache*, zuerst Straßburg 1895.

<sup>119</sup> „Das Volksleben der Neugriechen und das hellenische Altertum“, 1, Leipzig 1871 (mehr nicht erschienen).

an Otto Maulls Bemühen, über die Staatengrenzen hinweg das griechische Mittelmeergebiet zu erfassen, an die wirtschaftsgeographischen Untersuchungen von Edwin Fels, an Josef Pontens „Versuch künstlerischen Erdbeschreibens“<sup>120</sup>, und nicht zu vergessen, die Reiseführer, voran Karl Baedekers „Griechenland“, den der topographische Spezialist G. Lolling bearbeitete<sup>121</sup>. Die Südosteuropaforschung, die nach dem ersten Weltkrieg sich in Deutschland als selbständige Disziplin herausgebildet hatte, suchte alle diese Untersuchungen in größere Zusammenhänge einzuordnen; in der nationalsozialistischen Periode stellte sie sich freilich in weitem Ausmaße in den Dienst der machtstaatlichen Propaganda.

Nach dem zweiten Weltkrieg gewannen die neogräzistischen Studien beachtlich an Breite, und zwar in beiden deutschen Staaten. Am sichtbarsten wird dieses Wachstum im institutionellen Bereich: In der Bundesrepublik Deutschland wurde die neogräzistische Abteilung des Krumbacherischen Instituts ausgebaut (H.-G. Beck und P.-P. Joannou), Hamburg errichtete neu eine Professur für byzantinische und neugriechische Philologie (St. O. Caratzas)<sup>122</sup>, während außerdem Lektorate und Lehraufträge in Bonn, Erlangen, Freiburg, Göttingen, Heidelberg (Dolmetscherinstitut), Kiel, Köln, Marburg und Tübingen bestehen. Auch die Universität in Westberlin pflegt das Neugriechische. In der Deutschen Demokratischen Republik wird Neogräzistik an den Universitäten Berlin, Leipzig und Rostock gelehrt. Die Arbeitsgruppe Byzantinistik im Institut für griechisch-römische Altertumskunde (Johannes Irmischer) der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin hat auch die neugriechischen Studien in ihr Aufgabengebiet einbezogen und ihnen entsprechend auch in ihrer Reihe „Berliner byzantinistische Arbeiten“ Raum gegeben.

In beiden deutschen Staaten ist neugriechisches Schrifttum — vor allem der Gegenwart — in angemessenem Umfang in deutschen Übertragungen herausgebracht worden. Dagegen fehlt es trotz der institutionellen Erweiterungen bis zur Stunde an synthetischen wissenschaftlichen Werken vor der Art und Bedeutung, wie sie in der ersten Hälfte des Jahrhunderts für viele Zweiggebiete der Neogräzistik entstanden.

18 Mai 1966

<sup>120</sup> *Griechische Landschaften*, 2 Bände, Stuttgart 1914.

<sup>121</sup> K. Baedeker, *Griechenland*, 4. Aufl. 1904, VI.

<sup>122</sup> Ein Lektorat besteht bereits seit 1925 (vgl. Ziebarth „Hellas“ 5, 1925, 15).

## MARKELLAI-MARCELLAE UN TOPONYME LATIN MÉCONNU

I. DUJČEV  
(Sofia)

A propos des guerres byzantino-bulgares de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> et du début du IX<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'à l'occasion de l'invasion des Petchenègues dans les territoires balkaniques en 1089, on trouve mentionnée dans l'Est de la Bulgarie une place forte du nom de Μαρκέλλαι. En analysant les renseignements des sources byzantines concernant ces événements les chercheurs se sont efforcés avant tout, sinon même exclusivement, de localiser la forteresse en question, sans toucher cependant au problème de l'étymologie de son nom. Or, ce serait sans doute justement l'étymologie du toponyme qui pourrait nous orienter, non moins que tous les arguments de caractère archéologique et historique, aussi vers une solution raisonnable du problème de la localisation. Les témoignages des sources historiques sur ce toponyme ne sont pas nombreux et méritent d'être rappelés ici brièvement. C'est ainsi que le patriarche Nicéphore nous informe<sup>1</sup>, à propos de la guerre byzantino-bulgare de 756, que l'empereur Constantin V Copronyme (741—775) livra une bataille contre les Bulgares près de la forteresse de Markellai (κατὰ τὰς λεγομένας Μαρκέλλας), qui était située tout près de la frontière bulgare, les mit en fuite et tua plusieurs d'entre eux. Théophane le Confesseur nous dit<sup>2</sup> que l'empereur

<sup>1</sup> *Nicephori archiep. Constantinopolitani Opuscula historica*, ed. C. de Boor, Lipsiae, 1880, p. 66, 25 — 27, 1. Sur les événements en général v. V. N. Zlatarski, *Istorija na bălgarskata dăržava prez srédnitě vėkove*, I, 1, Sofia, 1918, p. 202—204.

<sup>2</sup> *Theophanis Chronographia*, I, ed. C. de Boor, Lipsiae, 1883, p. 467, 27 — 28 = Anastasius Bibliothecarius, *Historia tripartita*; *ibidem*, p. 311, 9—10; «Iulio vero mense exercitus movit adversus Vulgares et construxit castrum Marcellorum». Sur les événements cf. Zlatarski, *op. cit.*, p. 243 — G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, München, 1963, p. 152 : «bei der Grenzfestung Markellai».



Constantin VI (780—797), partant en expédition contre les Bulgares en 792, construisit la forteresse de Markellai (κάστρον Μαρκέλλων). L'indication de l'auteur byzantin devrait être interprétée dans le sens que l'empereur avait renforcé Markellai, et non dans le sens littéral qu'il avait fait bâtir une forteresse qui existait avant cette date. Quelques années plus tard, en 796, le même empereur byzantin fit annoncer au prince bulgare Kardam (777—803), qu'il viendrait « jusqu'au Markellai » (ἕως Μαρκέλλων), et l'invitait d'y venir aussi, pour y mesurer ses forces avec les siennes<sup>3</sup>. La forteresse se trouvait encore entre les mains des Byzantins en 811, quand Nicéphore I<sup>er</sup> entreprit sa grande expédition contre les Bulgares. Théophane nous informe<sup>4</sup> que l'armée byzantine était concentrée ἐν μαρκέλλαις. Un peu plus tard, selon le même chroniqueur<sup>5</sup>, un des serviteurs de l'empereur, du nom de Byzantios, s'enfuit « de Marcellis » (ἀπὸ Μαρκέλλων) chez les ennemis, emportant avec lui des vêtements précieux et une somme d'argent. Une dernière mention de la forteresse nous est fournie par Anne Comnène à propos de la guerre entre les Byzantins et les Petchenègues<sup>6</sup>. La princesse nous apprend que les Scythes, c'est-à-dire les Petchenègues, après « avoir traversé la vallée qui se trouve à mi-chemin entre Goloé et Diampolis, établirent leur camp près de Markella »<sup>7</sup> (κατὰ τὴν λεγομένην Μαρκέλλαν).

Les mentions du reste peu nombreuses de ce toponyme nous permettent de reconstruire d'une manière précise la forme exacte, au nominatif, du nom : Markellai, comme l'avait proposée déjà C. de Boor<sup>8</sup>, contre une graphie erronée : Markelli ou même Markeli<sup>9</sup>. La forme plus récente du nom Markella, fournie par Anne Comnène, est à considérer, sans aucun doute, comme moins exacte. On doit reconnaître que les renseignements dont nous disposons sur la forteresse sont extrêmement pauvres et insuffisants aussi bien qu'un peu confus. On peut donc s'expliquer pourquoi

<sup>3</sup> Theophanes, *op. cit.*, p. 470, 14 — 15 = Anastasius Bibliothecarius; *ibidem*, p. 313, 1 — 2; « Ego venio usque Marcella, et tu exi, et quicquid iudicaverit deus ». Cf. Zlatarski, *op. cit.*, p. 243, sqq. Sur l'interprétation du texte grec, cf. aussi D. Tabachovitz, *Sprachliche und textkritische Studien zur Chronik des Theophanes Confessor*, Upsala, 1926, p. 22—23.

<sup>4</sup> Theophanes, *op. cit.*, p. 490, 7 — 8 = Anastasius Bibliothecarius; *ibidem*, p. 328, 30 — 31 : « Crumnus autem multitudinem timens, cum essent Marcellis ». Cf. Zlatarski, *op. cit.*, p. 255.

<sup>5</sup> Theophanes, *op. cit.*, p. 490, 14 — 17 = Anastasius Bibliothecarius, *ibidem*, p. 329, 1 — 4.

<sup>6</sup> Anna Comnena, *Alexias*, éd. A. Reifferscheid, I, Lipsiae, 1884, p. 243, 32 — 244, 2 = Anne Comnène, *Alexiade. Règne de l'empereur Alexis I Comnène (1081—1118)*. II. Texte établi et traduit par B. Leib, Paris, 1943, p. 105, 26 — 29. Le nom est encore mentionné une fois immédiatement après : Anna Comnena, p. 244, 20 = Anne Comnène, p. 105, 17, toujours sous la même forme. Sur les événements en général voir Zlatarski, *Istoriija*, II, Sofia, 1934, p. 195—198.

<sup>7</sup> D'après la version française de B. Leib : Anne Comnène, *op. cit.*, p. 105.

<sup>8</sup> *Theophanis Chronographia*, II, Lipsiae, 1885, p. 666; *Nicephori archiep. Constan. Opuscula*, s. v. (Index.).

<sup>9</sup> Zlatarski, *op. cit.*, p. 203, 204, 243, 244, etc. : « Markelli ». P. Mutafčiev, *Istoriija na bŭlgarskija narod.*, I, Sofia, 1943, p. 156, 173, 180 : « Markela », etc.

presque toutes les tentatives de localisation ont été données comme des hypothèses plus ou moins plausibles, ou bien manquent de bases solides. En écartant d'emblée, comme peu probables, toutes les autres hypothèses<sup>10</sup>, on peut donner sa préférence uniquement à celle que l'ancienne forteresse de Markellai serait identique aux ruines de Karnobadski Hisarlûk, situées à environ 7 km à l'ouest de l'actuelle ville de Karnobad, dans l'est de la Bulgarie. Formulée tout d'abord par l'excellent connaisseur de l'histoire balkanique Constantin Jireček<sup>11</sup>, elle fut soutenue plus tard, non sans hésitation<sup>12</sup>, seulement par quelques autres savants<sup>12</sup>.

En faveur de cette localisation on a allégué des arguments historiques et archéologiques, comme, par exemple, les données des auteurs byzantins sur la position géographique de la forteresse, les dimensions imposantes des restes que l'on trouve aujourd'hui encore à Karnobadski Hisarlûk, l'orientation du système de défense vers le nord — c'est-à-dire pour faire face à un ennemi qui attaquerait du nord des Balkans, enfin le fait que c'est ici le nœud des chemins venant de toutes les directions. Il y a cependant encore quelques autres arguments qui sont connus seulement en partie et qui, pour cette raison, ont été relégués décidément au second plan. Il faut rappeler, tout d'abord, qu'au pied de cette énorme colline que l'on appelle à présent Karnobadski Hisarlûk, passe une rivière aux eaux stagnantes, connue surtout par son nom turc d'Asmak. Or, on sait bien que les noms turcs tels que « Azmağa », « Azmak-deré », « Čoban-azmak », etc., sont donnés aux rivières des eaux stagnantes et marécageuses<sup>13</sup>. Le nom turc a pour racine le verbe *azmak* « déborder, s'égarer », et désigne ensuite une rivière dont les eaux débordent de son lit et deviennent, pour cette raison, stagnantes et marécageuses. Il faut ajouter également que non loin de la colline se trouve aussi un vaste marais (Straldžansko blato). Ce qui mérite d'être mentionné tout particulièrement, c'est que la rivière en question est connue par la population locale sous un nom pré-turc, notamment *Marcil*, *Marsil* ou même *Mârcil*, dénomination attestée par

<sup>10</sup> On trouvera des indications sur ces hypothèses chez V. Avramov, *Jubileen sbornik Pliska-Preslav*, I, Sofia, 1929, p. 191—225; Zlatarski, *Istorija*, I, 1, p. 204, n° 1.

<sup>11</sup> K. Jireček, *Pûtuvanija po Bâlgarija*, Plovdiv, 1899, p. 751, donne la forme « Markelli » et propose la localisation comme une probabilité, en considérant la forteresse d'origine romaine.

<sup>12</sup> Par exemple: V. i K. Škorpil, *Nékoj běléžki vârchu archeologičeskite i istoričeskite izslédvanija v Trakija*, Plovdiv, 1885, p. 48; « Izvestija Russkago archeologičeskogo instituta v Konstantinopole », X, 1905, p. 564, 565; J. B. Bury, *A History of the Eastern Roman, Empire from the Fall of Irene to the Accession of Basil I (802—867)*, London, 1912, p. 339 n1 = « Izvestija na Istoričeskoto družestvo v Sofia », IV, 1915, p. 112 n° 3; N. P. Blagoev, « *Knjaz Krum. Godišnik* » (= Annuaire) de l'Université de Sofia, faculté de droit, XIX, 1923/24, p. 64; Avramov, *op. cit.*, p. 191; A. Ignatiev, *Gradišteto pri s. Komarevo, Karnobadsko*, « *Izvestija* (= Bulletin) de l'Institut archéologique bulgare », I, 1912/22, p. 207; St. Atanasov, I. Dujčev, D. Angelov, etc., *Bâlgarskoto voenno iskustvo prez feodalizma*, Sofia, 1958, p. 161 sqq., avec une carte.

<sup>13</sup> Cf. V. Mikov, *Proizchod i značenie na imenata na našite gradove, sela, rêki, planini e mēsta*, Sofia, 1943, p. 180 sqq.

divers témoignages<sup>14</sup>. Un linguiste bulgare connu, feu le professeur St. Mladenov, avait relevé le lien existant entre le nom de Marcil-Marsil et Markellai<sup>15</sup>, sans pousser cependant plus loin son explication, et sans rien dire de l'étymologie probable des deux noms.

S'appuyant sur la forme byzantine de Μαρκέλλαι, le grand byzantinologue anglais J. B. Bury a restitué, il y a plus d'un demi-siècle, la forme latine respective « Marcellae ». On peut indiquer à l'appui de cette restitution certains noms d'origine latine enregistrés par les auteurs byzantins, comme par exemple Μάρκελλος = Marcellus, ou Μαρκελλῖνος = Marcellinus chez Théophane le Confesseur<sup>16</sup>. Il est clair, d'autre part, que la terminaison de la forme byzantine -αι = ae, est exprimée phonétiquement. On a très bien interprété le nom turc d'Azmak- (ou Azmak-deré), traduit en bulgare tantôt par Močurica ou Močurnica tantôt par Blatnica<sup>17</sup>. Est-il cependant possible de mettre en rapport entre eux les noms d'Azmak (Azmak-deré), de Močurnica (Močurica) et le nom local de Marcellae (Μαρκελλαι) ? Pour y répondre, il faut prendre en considération quelques formes latines bien connues<sup>18</sup>, à savoir le verbe *marceo* = « εὐρωπιάω, σαπρίζω, « flaccidus, aut vietus sum, torpeo, languo : ac videtur proprie dici de iis, quae vetera sunt, et proxime ad putredinem accedunt » ; *marcens* = « flaccidus, vietus, putrescenti similis » ; *marcero* = « marcidum reddo » ; *marcesco* = « μαραινομαι, flaccesco, vigorem amitto, ad putrefactionem accedo, putresco » ; *marcidus* = « σαπρὸς, ἔωλος, marcens, flaccidus, vigore carens, putrefactus » ; *marcor* = « μαρασμός, putredo, tabes » ; *marculentus* = « marcidus », etc. Le nom de personne *Marcellus* est interprété comme provenant d'une racine diverse (« Marcellum interpretatur bellicosum, id est quasi Martialem »). En laissant aux linguistes la tâche de trouver une explication plus vraisemblable, on doit relever ce qui est commun, au point de vue sémantique, entre les différentes formes en question, c'est-à-dire : *Marcil* (Marsil, Mârcil), *Azmak* (Močurica, Močurnica), d'une part et le nom de la forte-

<sup>14</sup> K. Škorpil, dans « Izvestija (Bulletin) de l'Institut archéologique russe de Constantinople », X, 1905, p. 565 ; *Starobŭlgarskata suobštitelna mreža okolo Prestlav i krepostite po neja*, Bŭlgarska istoričeska biblioteka, II, 2, 1929, p. 84, 101 ; I. Pandaleev, *Po vŭprosa za mŕstonachoždenieto na krepostta Markeli* dans « Izvestija (= Bulletin) de l'Institut archéologique bulgare », I, 1921/22, p. 237 sqq. ; Avramov, *op. cit.*, p. 205, 207, 209.

<sup>15</sup> Voir Avramov *op. cit.*, p. 208.

<sup>16</sup> Theophanes, *op. cit.*, p. 43, 25 ; 34, 22 ; 71, 31 ; 189, 12 ; 236, 26 ; 237, 18 ; 238, 2 ; 7, 7 ; 420 = Anastasius Bibliothec. ; *ibidem*, p. 90, 8 ; 147, 5, 11, 17, 22 ; 274, 17.

<sup>17</sup> Voir les interprétations proposées par V. Georgiev, *Bŭlgarska etimologija i onomastika*, Sofia, 1960, p. 47 — 48, du nom de la rivière qui coule près de Karnobadski Hisarlŭk (l'affluent le plus grand porte le nom de Maraš, selon Georgiev d'origine thrace ; cf. aussi D. Detschew, *Die Thrakischen Sprachreste*, Wien, 1957, p. 288, 520 : « Zu idg. *mari-sca* in ags. *mer(i)sk* « Sumpf », mnd. *marsch, mersch*, ds. ») ; p. 57 : « Azmak = Blatnica » ; p. 138 ; « Azmak = marais ».

<sup>18</sup> Pour les détails, v. Aeg. Forcellinus, *Totius Latinitatis Lexicon*, III, Schneebergae, 1833, p. 29 — 30.

resse *Marcellae* d'une autre. En admettant que la forteresse, qui se trouvait à la frontière byzantino-bulgare, mais avait été construite fort probablement dès l'époque romaine, avait reçu son nom de la rivière voisine, on doit conclure avec une certaine vraisemblance que cette rivière, pour ne pas parler aussi du grand marais situé aux environs de la forteresse, portait le nom de « Marcellae » ou d'« Aquae Marcellae », c'est-à-dire qu'elle avait un nom qui signifiait « eaux stagnantes » ou « eaux marécageuses ». C'est par cette voie que l'on arrive à restituer encore une forme du nom de la rivière : depuis la forme thrace, à travers la forme latine de « (Aquae) Marcellae », la forme turque d'Azmak (Azmak-deré), pour parvenir à la forme slavo-bulgare de Močurica (Močurnica), toute une série de noms qui expriment immuablement l'idée d'eaux marécageuses. Une telle interprétation du nom de Markéllai = Marcellae constituerait une preuve de plus en faveur de l'hypothèse que la forteresse devrait être identifiée avec les ruines de Karnobadski Hisarlûk.

## UN PRIVILÈGE ACCORDÉ PAR SULEYMAN I<sup>ER</sup> APRÈS L'OCCUPATION DE BUDE (1526)

M. M. ALEXANDRESCU-DERSCA

Le 10 septembre 1526 Suleyman I<sup>er</sup> surnommé par les Ottomans « el-kanuni » et par les Occidentaux « le Magnifique » s'approchait à la tête de ses armées victorieuses de la ville royale de Bude, après avoir anéanti à Mohács<sup>1</sup>, le 29 août 1526, les forces rassemblées en hâte par l'infortuné Louis II de Hongrie.

À la nouvelle de l'effondrement de la puissance militaire magyare et de la disparition du roi, la reine de Hongrie Marie de Habsbourg avait abandonné en secret la capitale dans la nuit du 30 au 31 août. Accompagnée par le chancelier Etienne Broderics, évêque de Vespem, le trésorier Alexis Thurzó et le nonce apostolique Antonio Burgio, elle se dirigeait le long du Danube vers Pozsóny (Pressburg, Bratislava)<sup>2</sup>.

Frappés d'épouvante par la nouvelle du massacre de Mohács<sup>3</sup> et du pillage et des crimes commis par les akhingis qui passaient au fil de l'épée tous ceux qui leur tombaient sous la main au cours de leur marche victorieuse vers la capitale<sup>4</sup>, presque tous les habitants de Bude et de

---

<sup>1</sup> Cf. Jenő Gyalókey, *La catastrophe de Mohács au point de vue de l'histoire militaire dans la Revue des études hongroises et finno-ougriennes*, V, Paris, 1927, p. 324 — 342.

<sup>2</sup> St. Broderics, *De conflictu Ungarorum cum Turcis ad Mohács verissima* dans *Acta Tomiciana*, VIII, doc. CCXCII, p. 246, 252; Hurmuzaki, *Documente*, II/3, p. 559, doc. CCCXCIII; Marino Sanudo, *Diarii*, XLIII, Venise, 1895, p. 226 — 227; *Monumenta Vaticana Hungariae*, II<sup>e</sup> série, I, p. 452, doc. CXXXI du 6 septembre 1526.

<sup>3</sup> Le lieutenant du comte Christophe Frangipani précise que Suleyman demeura pendant trois jours sur le champ de bataille de Mohács où il fit élever trois monticules avec les corps et les têtes des morts. Cf. Marino Sanudo, *Diarii*, XLIII, p. 277, lettre du 22 octobre 1526; *Acta Tomiciana*, VIII, p. 228 — 230, doc. CXCII; *Tarikh-i Pečevi* (Chronique de Pečevi), éd. Kemal effendi, Istanbul, 1281 — 1283 H (= 1864 — 1865, 1866 — 1867), II, p. 14, 54 et suiv.

<sup>4</sup> Marino Sanudo, *Diarii*, XLIII, p. 278.

Peste avaient abandonné leurs foyers <sup>5</sup>, errant à l'aventure sur les routes. Paul de Varda, évêque d'Agria, envoyé par le roi en mission à Bude avant la catastrophe, avait tenté vainement d'arrêter l'exode <sup>6</sup> dans l'espoir que l'arrivée de renforts permettrait à la faible garnison de la ville royale de résister à l'ennemi.

Son espoir fut déçu. Car dans ces moments dramatiques où le sort de leur patrie était en jeu, les nobles hongrois, préoccupés uniquement de leurs intérêts <sup>7</sup>, n'essayèrent même pas d'organiser la défense de la capitale <sup>8</sup> qui fut abandonnée à son triste sort. De tous les habitants de la ville royale de Bude, les Juifs seuls demeurèrent sur place <sup>9</sup>. Membres d'une communauté dont l'importance remontait au XV<sup>e</sup> siècle <sup>10</sup>, ils attendaient pleins d'espoir la venue des Turcs. Car en comparaison avec la triste condition de leurs coreligionnaires établis en Europe Centrale et Occidentale — surnommée par eux « le grand cabinet des supplices » <sup>11</sup> — la Turquie des sultans faisait figure, depuis le règne de Mehmed II Fatih (1451—1481), d'un « vrai paradis » pour les « Yehudi » ou « Beno Yehud ».

Par suite de la circulaire d'Isaac Zarfati <sup>12</sup>, nombre de Juifs originaires des régions rhénanes, de Souabe, de Styrie, de Moravie et de Hongrie s'étaient établis dans l'Empire Ottoman où ils n'étaient pas astreints à payer, comme en Occident, l'impôt dit « Guldener Pfennig », ni les droits envers la couronne, ni à donner au prince un tiers de leur fortune. Sous le règne des sultans qui les préféraient à leurs sujets chrétiens, les Juifs jouissaient pleinement du droit d'exercer le commerce. Ils pouvaient s'adonner en toute liberté aux arts et aux métiers, s'enrichir, disposer de leur argent et voyager sans aucune restriction, moyennant paiement du kharadj et de certains impôts dont le taux était d'ailleurs assez modique à cette époque. Par suite des services insignes rendus par les Juifs émigrés

<sup>5</sup> « Tantusque tumultus et terror factus est in utraque urbe Budensi et Pestiensi, ut eis ita passim ab omnibus migraretur ac si hostis in tergo instaret » écrit l'évêque Paul de Agria. *Acta Tomiciana*, VIII, p. 216; Hurmuzaki, II/3, p. 559, doc. CCCXCIII; Kemal Paşa-zade, *Mohácsname* (Histoire de la campagne de Mohács), éd. et trad. par Pavet de Courteille, Paris, 1859, p. 108.

<sup>6</sup> Hurmuzaki, II/3, p. 558, doc. CCCXVIII.

<sup>7</sup> *Acta Tomiciana*, VIII, p. 216; Hurmuzaki, II/3, p. 559.

<sup>8</sup> Ni Jean Zapolya qui se trouvait le 29 août 1526 dans les environs de Sziget (*Acta Tomiciana*, VIII, p. 252), ni Christophe Frangipani qui avait rassemblé une armée dans la région de Zagreb (Vl. Tkalčić, *Monumenta Historiae Zagrabiae*, III, p. 251—252) ne se sont empressés d'organiser la résistance. La « plainte » de 1526 portant sur la bataille de Mohács (« Revista de arhivov, bibliotecas y museos », XXXII, janvier-mars 1928) critique sévèrement les nobles et les clercs qui se sont refusé à venir en aide à leur patrie.

<sup>9</sup> Cf. Joseph Cohen, *Dibre ha-Jamin le Malche Zarfati u-Malche bet Ottoman ha-Tugar*, Amsterdam, II, p. 76, trad. par A. Galante, *Turcs et Juifs. Étude historique, politique*, Istanbul, 1932, p. 28—29; cf. aussi Dorotheos de Monembasie, *Χρονογράφος*, Venise, 1818, p. 437.

<sup>10</sup> *Encyclopedia Judaica. Das Judentum in Geschichte und Gegenwart*, Berlin, 1928—1934, II, p. 511, s. v. *Alt Ofen*.

<sup>11</sup> Fr. Babinger, *Mahomet II le Conquérant et son temps (1432—1481). La grande peur du monde au tournant de l'histoire*, Paris, 1954, p. 344.

<sup>12</sup> Bibliothèque Nationale Paris, ancien fonds ture n° 291.



d'Espagne et par les Maranes en qualité d'artilleurs, d'interprètes et de médecins<sup>13</sup>, ils bénéficiaient de la confiance particulière des sultans et des grands vizirs ottomans si bien que pendant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle le commerce en gros était passé entre leurs mains — au détriment des marchands vénitiens<sup>14</sup> — ainsi que le recouvrement des contributions.

Suivant l'exemple des communautés juives de Constantinople<sup>15</sup> et de Rhodes<sup>16</sup>, dont l'appui prêté aux armées ottomanes lors du siège de ces places avait été récompensé par d'insignes privilèges, les Israélites de Bude, escomptant une récompense, se décidèrent à faire leur soumission au sultan et à lui livrer la ville. Deux versions nous sont parvenues ayant trait à la remise des clefs de Bude.

Suivant la version sommaire d'un écrivain contemporain, Joseph Cohen, qui ne se trouvait pas sur les lieux, les Juifs demeurés seuls dans la ville après la fuite de la population hongroise l'auraient livrée, sous l'empire de la peur, au sultan<sup>17</sup>.

Une seconde version, étayée de sources juives<sup>18</sup> et turques<sup>19</sup> et de plusieurs confirmations du firman délivré par Suleyman le Magnifique au chef de la députation juive, un certain Joseph ben Schelomo, acquiert de ce fait une autorité indiscutable. Suivant cette version, Joseph ben Schelomo se serait rendu dans le village de Földvár (Dunaföldvár), à trois kilomètres environ au sud-ouest de la commune de Majss<sup>20</sup>, afin de remettre en personne au sultan les clefs de la ville de Bude<sup>21</sup>.

<sup>13</sup> N. J. Nicolay, *Les navigations en Turquie*, 1564, p. 169; cf. aussi H. Graetz, *Geschichte der Juden von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart*, Leipzig, 1870 — 1909, IX, p. 25.

<sup>14</sup> E. Alberi, *Relazioni degli ambasciatori veneti*, Florence, 1840, XII, p. 101 — 102 (relation de Bernardo Navagero); N. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, Gotha, 1910, III, p. 249.

<sup>15</sup> A. Galante, *Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, Istanbul, 1931, p. 164, doc. de la fin du mois de Šavval 1011 H (fin du mois de juin 1603); idem, *Türkler ve Yahudiler* (Turcs et Juifs), p. 34 — 36.

<sup>16</sup> Pour l'aide accordée par les Juifs pendant le siège de Rhodes (25 décembre 1522) cf. A. Galante, *Histoire des Turcs de Rhodes, Chios, Cos*, Istanbul, 1935, p. 11 — 12.

<sup>17</sup> Joseph Cohen, *op. cit.*, II, p. 76, cité par A. Galante, *Documents officiels turcs*, n° 2, p. 163.

<sup>18</sup> S. Marius, « Sinai », XVIII, 1954, n° 3, p. 187; XXII, 1959, n° 13, p. 383 — 386, cité par A. Schreiber, *Neuere Jüdische Grabsteine in Offen aus der Zeit der Türkenherrschaft* dans « Acta Orientalia », XII, Budapest, 1961, n° 1, p. 107, ne nous a pas été accessible.

<sup>19</sup> Ibrahim Pečevi, *Tarikh*, Istanbul, 1281, I, p. 98.

<sup>20</sup> Cette localisation, établie par Jenő Gyalókay (*op. cit.*, p. 330, n° 5) sur la base de la relation de Broderics (*Acta Tomicianiana*, VIII, p. 248) et de certains documents du XIV<sup>e</sup> siècle (Archive Zichy, I, p. 524), écarte l'ancienne localisation des historiens hongrois qui emplaçaient le village disparu de Földvár à 6 km au sud-ouest de Mohács, près de la ferme de Földvár (Sátorhely) élevée en 1823.

<sup>21</sup> Ibrahim Pečevi (*loc. cit.*) mentionne la présence de deux mandataires des « infidèles » de Bude qui auraient remis au sultan, à Földvár, les clefs de la ville de Bude. Par contre Kemal Paša-zade (*op. cit.*, p. 108 — 109) relate que les habitants des basses classes de Bude, les seuls restés sur place, auraient remis au grand vizir Ibrahim les clefs de la ville que ce dernier aurait envoyées au sultan. Cette relation est résumée par Solak-zade, *Tarikh-i al-i osman*, Istanbul, 1292, p. 458 et suiv. ainsi que par Ali, *Kühn ül-akbar*, Le Caire, 1248, p. 92. Evliya Çelebi (*Seyahat-name*, éd. Neğib Asim, VI, p. 214) combine ces deux versions.

Sans rencontrer aucune résistance, Suleyman I<sup>er</sup> pénétrait le 12 septembre dans la capitale de la Hongrie, épargnant la vie des habitants. Il se contenta de s'emparer de l'ancienne artillerie, des statues de bronze et des cloches des églises qu'il fit envoyer à Belgrade <sup>22</sup>. A son départ (22 septembre), il fit mettre le feu aux villes de Bude et de Peste, emmenant à sa suite les membres de la communauté israélite qui n'osaient rester sur place <sup>23</sup> de peur d'être accusés de trahison par les Hongrois.

Parmi les fugitifs se trouvait aussi Joseph ben Schelomo qui s'établit avec sa famille à Constantinople, dans le quartier juif de Balat, près de la Corne d'Or. Ses autres compatriotes s'établirent soit dans la capitale où ils renforcèrent les rangs de l'importante colonie israélite <sup>24</sup>, soit dans les villes de province telles qu'Andrinople, Sofia, Plevna, Nicopoli, etc.

Ce déplacement de population s'encadrait dans la politique économique, sociale et démographique des sultans qui cherchaient à coloniser les villes moins peuplées de la péninsule des Balkans et Constantinople en premier lieu avec des éléments habiles en matière de commerce et entendus aux métiers et aux professions libérales. Par ailleurs, cette mesure était destinée à protéger les Juifs, exposés aux représailles des nobles et des magnats magyars qui décidèrent à la diète de Székesfehérvár (Alba regalis) de les expulser de toutes les régions, les cités et les villes de Hongrie <sup>25</sup>. Par leur transfert dans l'Empire Ottoman, les Juifs échappèrent aussi aux conséquences imprévues du soulèvement populaire dirigé contre la noblesse, accusée d'avoir causé l'effondrement du royaume de la couronne de Saint Étienne <sup>26</sup>.

<sup>22</sup> *Acta Tomiciana*, VIII, p. 226, doc. CLXXXIX, 2 octobre 1526; Marino Sanudo, *Diarii*, XLIII, p. 227, 228; Kemal Paşa-zade, *op. cit.*, p. 109 — 110.

<sup>23</sup> Un document du 22 septembre 1526 (14 Du'l-hiğge 932) publié par Ahmed Feridun (*Munša'at*, Istanbul, 1274, I, p. 546) relate que les habitants juifs de Bude avaient été embarqués sur le Danube et s'étaient établis dans l'Empire Ottoman. Cette information est reproduite par Ibrahim Pečevi (*op. cit.*, p. 99) et par Kemal Paşa-zade (*op. cit.*, p. 120) qui précisent tous deux que les marchands et les artisans avaient demandé au sultan la permission de s'établir dans son empire. Evliya Çelebi (*op. cit.*, p. 216) relate que trois mille Juifs et chrétiens, tant laboureurs qu'artisans, s'étaient établis dans les quartiers de Yedikule, Galata et Hasköy. Ce chiffre se rapproche de celui mentionné dans un document transcrit par Marino Sanudo (*Diarii*, XLIII, p. 228) qui apprécie à 2 500 le nombre des Juifs emmenés de Bude, de Gran et d'autres localités de Hongrie par Suleyman I<sup>er</sup>. Cf. aussi H. Dernschwam, *Tagebuch einer Reise nach Konstantinopel und Klein Asien (1553 — 1555)*, éd. Fr. Babinger, München und Leipzig, 1923, p. 110.

<sup>24</sup> Dans le premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle il y avait à Constantinople 8 070 maisons juives, 46 695 maisons musulmanes et 25 292 maisons chrétiennes. Ö. L. Barkan, *Essai sur les données statistiques des registres de recensement dans l'Empire Ottoman au XVI<sup>e</sup> siècle*, J.E.S.H.O., -I/1, p. 20, n<sup>o</sup> 1. Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle l'écrivain espagnol Cristóbal de Villalón, devenu le médecin du grand vizir Sinan Paşa, relate que les Juifs possédaient 10 000 maisons à Constantinople (*Viaje de Turquia*, Madrid, 1919, II, p. 266). En 1553 H. Dernscham évaluait la colonie juive à 15 035 membres sans femmes ni enfants (éd. Fr. Babinger, p. 111).

<sup>25</sup> Cf. le rapport adressé par Christophe Raube, évêque de Laibach, au roi de Bohême Ferdinand I<sup>er</sup> de Habsbourg (*Monumenta comitialia Regni Hungariae*, I, p. 29); Hurmuzaki, II/3, p. 595, doc. CCCII.

<sup>26</sup> Marino Sanudo, *Diarii*, XLIII, p. 280.



Comme récompense pour la remise de la ville de Bude, Suleyman I<sup>er</sup> octroya à Joseph ben Schelomo et à ses descendants un privilège dont l'original ne nous est malheureusement pas parvenu. Son contenu nous est cependant connu par deux copies de l'acte impérial d'exemption (maafname-i humayun) promulgué par le sultan Abdul Meğid (1839—1861) entre le 8 et le 17 novembre 1839 (11—20 Ramadan 1255 H.) qui reproduisent un privilège confirmé en 1615 par le sultan Ahmed I<sup>er</sup> (1603—1617) <sup>27</sup>.

En 1818 une copie du privilège confirmé par le sultan Abdul Meğid, mentionné par M. Franco <sup>28</sup>, a été publiée, avec certaines rectifications, par le turcologue bien connu J. H. Mordtmann, d'après la transcription de l'acte original présenté en 1880 par les descendants de Joseph ben Schelomo à l'occasion d'un procès intenté à Smyrne (Izmir) <sup>29</sup>. Une autre copie légalisée par le kadi Es-Seïd Hasan Refet du quartier Mahmud Paşa d'Istanbul se trouve aux Archives d'Etat de Bucarest <sup>30</sup>. Ces deux copies confirment le privilège de 1615, reconnu et sanctionné par tous les sultans à partir d'Ahmed I<sup>er</sup> jusqu'à Mahmud II (1808—1839), à l'exception des sultans Mustafa III (1757—1774) et Mustafa IV (1807—1808).

En 1932 Abraham Galante publiait un acte d'exemption du 25 juillet 1868 (début du mois de Rebi ul-evvel 1281 H) par lequel le sultan Abdul Aziz (1881—1876) confirmait le privilège des Alamans <sup>31</sup>, bien qu'il fût en contradiction avec l'esprit du Tanzimat qui n'autorisait que l'exemption de la capitation (ğiziye ou kharadj). Dans l'exposé de motifs, le sultan Abdul Aziz rappelle les services rendus par Joseph ben Schelomo à Bude ainsi que ceux de son descendant Israïl, fils de Joseph, connu sous le nom d'« Alaman ». Il est probable que les récents services rendus par un autre descendant de Joseph ben Schelomo eurent aussi une influence favorable. Il s'agit du caïmacam Yakir Gueron (1863—1872) qui rétablit en 1863, après la déposition du grand rabbin (Haham Baši) Jacob Avigdor, la paix au sein de la communauté juive <sup>32</sup> et joua un rôle important dans

<sup>27</sup> Les actes d'exemption publiés par J. H. Mordtmann et A. Galante attribuent par erreur la confirmation du privilège des Alaman-oghlu au sultan Mehmed III (1595—1603) et non au sultan Ahmed I<sup>er</sup> (1603—1617). Cette erreur résulte clairement de la date indiquée pour cette confirmation (Ğumada II 1024 H=28 juin—26 juillet 1615) par le document turc du 8—17 novembre 1839 qui se trouve aux Archives d'Etat de Bucarest, rouleau 91, inv. 76, p. 12 v, ainsi que par le privilège publié par A. Galante (*Turcs et Juifs*, p. 29—31).

<sup>28</sup> Dans l'ouvrage *Essai sur l'histoire des Israélites de l'Empire Ottoman depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris, 1897, p. 49—51, M. Franco reproduit le contenu du privilège tout en commettant certaines fautes de traduction.

<sup>29</sup> J. H. Mordtmann, *Adđlek Buda 1526-iki elfogalásához*, Budapest-Konstantinápoly, 1918, p. 4—5. Nous tenons à remercier notre collègue M. L. Démeny qui a bien voulu nous aider à consulter cette étude rédigée en langue hongroise.

<sup>30</sup> Archives d'Etat de Bucarest, doc. turc rouleau 91, p. 12 v. (11—20 Ramadan 1255 H (= 18—27 novembre 1830)), communiqué par M<sup>r</sup> H. Dj. Siruni auquel nous adressons ici nos remerciements les plus vifs.

<sup>31</sup> A. Galante, *Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, p. 167—169.

<sup>32</sup> G. Young, *Corps de droit ottoman*, Oxford, 1905, II, p. 145—146.

l'élaboration du statut organique (nizam name) de la communauté israélite d'Istanbul, approuvé par le sultan Abdul Aziz le 5 mai 1865<sup>33</sup>.

De toutes ces confirmations successives il résulte que les descendants de Joseph ben Schelomo, issus des deux branches de Salti et de Israël, connus sous le nom d'Alaman<sup>34</sup>, Alaman-oghlu ou Askenazi, étaient exemptés de nombre de prestations en nature, en travail et en argent auxquelles étaient soumis leurs coreligionnaires. En plus ils jouissaient aussi de certains privilèges réservés exclusivement aux musulmans.

D'après les actes législatifs et les registres de l'administration ottomane, la rente féodale due au fisc par les sujets non musulmans (dhimmi) revêtait des formes de prestations en nature, prestations en travail et prestations en argent<sup>35</sup>.

Les prestations en nature faisaient partie de la catégorie d'impôts connue dans la littérature historique sous le nom d'«avariz-i divaniye<sup>36</sup> ve tekâlif-i örfiye»<sup>37</sup>, perçue par le fisc<sup>38</sup>. La plupart de ces charges consistaient en réquisitions forcées (iştirâ, mubaya) telles que la livraison forcée de céréales, de provisions et de produits réclamés par l'entretien de l'armée, de l'administration et de la population, ainsi qu'en réquisitions de logements pour les soldats en campagne ou pour les dignitaires en mission.

Lorsque Suleyman le Magnifique fit venir l'ancêtre des Alamans à Constantinople, il l'exempta, lui et ses descendants de sexe masculin et féminin, de génération en génération et de progéniture en progéniture, de l'occupation forcée (suhre) de leurs foyers ainsi que de l'obligation d'héberger gratuitement les janissaires<sup>39</sup> et les ağami-

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 148 — 155.

<sup>34</sup> Le nom de Ἀλαμνοί avait été donné par les Byzantins aux Allemands à l'époque des croisades. Cf. C. Jireček, *Conventionelle Geheimsprachen auf der Balkanhalbinsel*, dans «Archiv für slavische Philologie», VIII, 1885, p. 101.

<sup>35</sup> Cf. B. Svetkova, *Извънредни данъци и държавни повинности и българските земи под турска власт*. Sofia, 1958.

<sup>36</sup> Prestations extraordinaires imposées par l'Etat dont le montant variait par rapport aux besoins de l'Etat, étant considéré accidentel (ariz) d'où vient le terme d'«avariz». Cf. *L'Encyclopédie de l'Islam*, éd. B. Lewis, Ch. Pellat, J. Schacht, Leyde, 1958, I, p. 783 s. v. (art. H. Bowen).

<sup>37</sup> Impôts perçus par l'Etat en vertu de l'autorité du sultan (örfi) et non prévus par le droit «şer». J. von Hammer, *Des osmanischen Reiches Staatsverfassung und Staatsverwaltung*, Vienne, 1815, I, p. 180, 214.

<sup>38</sup> A l'encontre des redevances dues aux timariotes (rūsüm-i raiyet). Cf. M. Akdağ, *Osmanlı İmparatorluğunun Kuruluş ve İnkisafı devrinde Türkiyenin İktisadi İvaziyeti* (La situation économique en Turquie au temps de la fondation et de l'ascension de la puissance ottomane) dans «Belleten», XIII, 1949, p. 540 — 541.

<sup>39</sup> Le privilège publié par J. H. Mordtmann (*op. cit.*, p. 7—10) ainsi que celui du 11—20 Ramadan 1255 H (18—27 novembre 1839) (Archives d'Etat de Bucarest, doc. turc, rouleau 91, p. 12 v.) porte la transcription erronée  $\text{الچی}$  = elçi, ambassadeur, au lieu de  $\text{يكنجی}$  = yenî. çeri. Cette rectification, proposée par J. H. Mordtmann, est confirmée par le privilège du sultan Abdul Aziz (A. Galante. *Documents officiels turcs*, p. 167)

oghlan<sup>40</sup>. Cette obligation semblable aux prestations byzantines connues sous le nom de *μιτάτον* et *ἀπληκτον*<sup>41</sup>, comportait en dehors du gîte gratuit (konak), l'entretien gratuit (zakhire hakki) ainsi que la livraison gratuite d'orge, de fourrage et de paille (salgun) pour les chevaux, analogue à la prestation *ποσόβιτσα* naguère en vigueur en Serbie. La répartition de cette prestation s'effectuait en tenant compte des maisons et non de la fortune des sujets<sup>42</sup>.

En vertu du privilège de Suleyman I<sup>er</sup>, les Alamans jouissaient de la sûreté et de la tranquillité du domicile, étant mis à l'abri de tous les abus, les exactions et les oppressions auxquels étaient soumis les sujets non musulmans (raïas) en vertu des discriminations religieuses et nationales en vigueur à l'époque de la décadence de l'Empire Ottoman. Il suffit de rappeler à titre d'exemple le cas de l'ancien muhafiz de Vidin, Ali Paşa qui séjourna en 1781 pendant huit jours avec sa suite dans les maisons des sujets non musulmans des environs de la localité de Štip, les obligeant de lui livrer à titre gratuit aliments et fourrage à discrétion et à lui verser en plus la somme de 3 500 piastres à titre de « kudumiye » (kudum = arrivée) et de « tešrifiye » (tešrif = visite)<sup>43</sup> — redevances en espèces qui avaient remplacé au XVIII<sup>e</sup> siècle l'obligation d'héberger gratuitement les dignitaires ottomans.

A ces réquisitions forcées s'ajoutaient nombre de corvées et de services gratuits, imposés par le développement de l'administration ottomane et surtout par l'organisation militaire, maintenue à un niveau élevé à l'apogée de l'expansion ottomane. En effet, les expéditions turques dirigées contre les Hongrois, les Autrichiens et les Polonais avaient imposé à la Porte certaines mesures en vue de renforcer la défense des places fortes et de hâter la construction de fortifications dans les régions de frontière. Ces travaux s'exécutaient en soumettant la population asservie au travail forcé.

Par ailleurs, les marches et les contre-marches exécutées par les armées turques dans la péninsule des Balkans au cours des expéditions militaires imposaient aux gouverneurs de provinces des mesures rigoureuses

<sup>40</sup> Ağami-oghlan, jeunes chrétiens recrutés par « devşirme » ou conscription, employés dans l'infanterie et la cavalerie ottomane ou dans le corps des bostangîs ou comme futurs janissaires. Cf. I. H. Uzunçarşılı, *Osmanlı Devleti Teşkilâtından Kapukulu Ocakları* (Institutions de l'Etat ottoman : les organismes militaires), Ankara, 1949, I, 1—141 ; Ahmed Ğevad, *Tarikh-i Askeriyi Osmani* (Histoire de l'armée ottomane), Istanbul, 1297, p. 174 ; *Encyclopédie de l'Islam*, éd. Paris, 1960, I, p. 212—213 sub voce (art. H. Bowen).

<sup>41</sup> Cf. Fr. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung besonders des 10. und 11. Jahrhunderts*, Berlin, 1927, p. 61 ; D. A. Kanalatos, *Beiträge zur Wirtschaft und Sozialgeschichte Makedoniens im Mittelalter, hauptsächlich auf Grund der Briefe des Erzbischofs Theophylaktos von Achrida*, München, 1937, p. 48—49 ; G. Ostrogorsky, *Die ländliche Steuergemeinde des byzantinischen Reiches im X. Jahrhundert* dans « Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte », XX, 1927, p. 60.

<sup>42</sup> A. Hanavel, E. Eskenazi, *Evreiski izvori. Fontes hebraici ad res oeconomicas socialesque Terrarum Balcanicarum saeculo XVI pertinentes*, Sofia, 1958—1960, p. 138.

<sup>43</sup> Bibliothèque Nationale de Sofia, Section orientale, Бойна II A. 2. њ., doc. du 2 Šavval 1198 H (= 25 août 1789).



pour entretenir en bon état les chemins carrossables et les ponts, en faisant appel toujours à la main-d'œuvre des sujets non musulmans. De ce fait ces habitants se voyaient forcés d'abandonner leurs foyers et leurs occupations pour se rendre dans des régions parfois assez éloignées.

En vertu de leur privilège ancestral, les Alamans étaient exemptés des prestations correspondant à l'ancienne ἀργαρεία byzantine, telles que l'obligation de travailler à la construction des routes (čerahor)<sup>44</sup> ainsi que de la taxe désignée par le nom de « çerahor akčesi ». Ils étaient aussi exemptés de l'obligation de travailler à la construction des forteresses (hisar) et des retranchements, étant exonérés des corvées (suhra)<sup>45</sup> et du fauchage de l'herbe des prairies ou des pentes des montagnes<sup>46</sup> pour l'approvisionnement en fourrage de l'armée ottomane. Ils étaient aussi exemptés du service de courrier (ullak) ainsi que de la taxe instituée pour le rachat de cette obligation<sup>47</sup>.

En ce qui concerne les charges gratuites imposées par le développement de l'administration urbaine, ils étaient dispensés de l'obligation de monter la garde devant le palais (Sérail) et le tribunal tout comme du service de garde du subaşı<sup>48</sup>, du kadi<sup>49</sup> et du naib<sup>50</sup>, chargés de l'administration, de la police et du jugement des différends dans leur quartier de résidence. Avec le temps, ces prestations furent transformées en taxes de rachat dont les Alamans furent exemptés ainsi qu'il ressort du privilège confirmé par le sultan Abdul Aziz<sup>51</sup>.

Cependant la catégorie la plus importante d'exemptions dont le poids augmentait au cours du procès d'effondrement du féodalisme et

<sup>44</sup> Dans l'*Historia Musulmana Turchorum* (Francfort, 1591, p. 514 r. 32 — 35) qui est une compilation basée sur deux textes turcs, notamment sur une version des chroniques anonymes ottomanes et sur une version plus ancienne de la chronique de Neşri (cf. V. L. Ménage, *The Beginnings of ottoman Historiography* dans *Historians of the Middle East*, éd. B. Lewis et P. M. Holt, Londres, p. 178 — 179), Leunclavius précise que le terme de « çerahor » (Sarchores) désigne « qui vias sternunt, fossas complanas, cuniculos agunt, aliasque sordidas obeunt operas ». Cf. aussi *ibidem*, p. 346, r. 52 — 55. Le terme de σαρραχόριδες employé par le chroniqueur byzantin Chalcocondyle (éd. Bonn, p. 344, 345) est traduit par V. Grecu (*Laonic Chalcocondil, Expuneri istorice*, Ed. Acad. R.P.R., 1958, p. 203, 204) par « salahori » (mains-d'œuvre, hommes de peine).

<sup>45</sup> Archives d'État de Bucarest, doc. turc, rouleau 91, p. 12 v., 11 — 20 Ramadan 1255 H (= 18 — 27 novembre 1839); J. H. Mordtmann, *op. cit.*, p. 10; A. Galante, *Turcs et Juifs*, p. 29.

<sup>46</sup> A. Galante, *Turcs et Juifs*, p. 29 — 30.

<sup>47</sup> Archives d'État de Bucarest, doc. turc, rouleau 91, p. 12 v., 11 — 20 Ramadan 1255 H (18 — 27 novembre 1839); J. H. Mordtmann, *op. cit.*, *loc. cit.*

<sup>48</sup> A Constantinople le « subaşı » était chargé d'assurer l'ordre dans la ville. R. Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1962, p. 157.

<sup>49</sup> Outre ses fonctions judiciaires, le kadi exerçait un contrôle sur l'administration. Ó. L. Barkan, *XV ve XVI inci asırlarda osmanlı imparatorluğunda zırat ekonominin hukukt ve mali eğasları* (Les bases juridiques et financières de l'économie agraire dans l'Empire ottoman au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle), Istanbul, 1945, sub voce *Kadı*. Sur le rôle du kadi à Constantinople cf. R. Mantran, *op. cit.*, p. 133 et suiv.

<sup>50</sup> Le naib était le délégué du kadi. Il avait dans les districts (nahiyec) le rôle qui revenait au kadi dans sa circonscription (kaza). R. Mantran, *op. cit.*, *loc. cit.*

<sup>51</sup> A. Galante, *op. cit.*, p. 29 — 30.



d'apparition du capitalisme a trait à la forme la plus courante de la rente féodale perçue par l'État, notamment aux impôts payés en argent comptant.

Jusqu'au dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle, lorsque l'importance des prestations en espèces de la catégorie « avariz-i divaniye ve tekâlif-i örfiye » s'accroît, le cens personnel ou la capitation nommée « ğiziye » ou « kharadj » (census capitis) reste l'élément principal de la rente féodale perçue par l'État. C'était un impôt annuel qui frappait les « dhimmis » adultes, c'est-à-dire les non musulmans, chrétiens ou juifs, de sexe masculin, libres, sains d'esprit et de corps et en état de travailler <sup>52</sup>.

Pendant de longues années le taux du ğiziye demeura fixe nonobstant l'accroissement de la population. Certaines communautés (tayife) israélites de l'Empire Ottoman évaluées à un certain nombre de personnes — 103 à Rhodes en 1823 <sup>53</sup>, 11 300 à Constantinople en 1590 <sup>54</sup> — étaient tenues de payer au fisc une somme globale fixée d'avance, par exemple 3 000 sequins à Constantinople. Cette somme était remise chaque année au gouvernement ottoman par l'administration de la communauté israélite. Cette dernière la recouvrait conformément aux prescriptions du chériat d'après la division tripartite des contribuables selon leur fortune évaluée à 200 aspres ou 50 ducats, à 100 aspres ou deux ducats et à 20 aspres ou 2/5 ducat <sup>55</sup>.

L'estimation des fortunes avait lieu tous les trois ans par l'intermédiaire des délégués désignés par la « tayife » <sup>56</sup>. Au cours des siècles, le taux du ğiziye fut adapté aux modifications subies par le système monétaire ottoman <sup>57</sup>. En 1691 le grand vizir Mustafa Paşa Köprülüzade en fixait le montant à 4 šerif altyn, à 2 šerif altyn et à 1 šerif altyn (= 360 aspres ou trois piastres) pour les trois classes de contribuables israélites <sup>58</sup>. Par suite de cette disposition, le montant du kharadj s'élevait de 2 000 000 de piastres à 4 000 000 de piastres pour les Grecs, les Arméniens et les Juifs.

Le recouvrement de cet impôt confié à un entrepreneur général (ğiziyedar) s'exécutait dans les conditions les plus vexatoires. Suivant les prescriptions du Koran, le contribuable non musulman était tenu de se présenter en personne et de rester debout devant l'agent du ğiziyedar le-

<sup>52</sup> H. Heidborn, *Manuel de droit public et administratif de l'Empire Ottoman*, Vienne-Leipzig, 1912, II, p. 5 — 6.

<sup>53</sup> A. Galante, *Histoire des Juifs de Rhodes, Chios, Cos*, p. 53.

<sup>54</sup> J. W. Zinkeisen, *Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*, Hamburg, Gotha, 1840 — 1863, III, p. 368.

<sup>55</sup> H. Graetz, *Geschichte der Juden von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart*, IX, p. 28 — 29.

<sup>56</sup> A. Hanavel, E. Eskenazi, *Evreiski izvori. Fontes hebraici ad res oeconomicas sociales-que Terrarum Balcanicarum saeculo XVI pertinentes*, II, p. 176.

<sup>57</sup> *Ibidem*, II, p. 373.

<sup>58</sup> F. A. Belin, *Essais sur l'histoire économique de la Turquie d'après les écrivains originaux*, Paris, 1865, p. 176.

quel, assis, lui disait la phrase sacramentale : « Paie ta capitation, oh dhimmi, ennemi de la foi ! ».

Outre le grand rabbin et cinq de ses employés — l'officiant, le professeur, le sacrificateur, l'administrateur de la nation (millet čauš) et celui des affaires rabbiniques (haham čauš) — seuls les contribuables exemptés par firman spécial étaient exonérés du paiement du « ğiziye ». Tel était le cas des Alaman-oghlu des deux sexes qui se trouvaient, de ce fait, à l'abri de toutes les avanies qu'entraînait le paiement de la capitation.

En vertu de leur privilège, les descendants de Joseph ben Schelomo étaient exonérés aussi de certains impôts de la catégorie « avariz-i divaniye ve tekâlif-i örfiye », payés en espèces. Le plus connu était l'impôt désigné sous le nom d'« argent ou taxe du boucher » (kasap akčesi)<sup>59</sup>, perçu pour le ravitaillement en bétail de la population constantinopolitaine. Tous les habitants de la capitale, musulmans, chrétiens et Juifs y étaient soumis par rapport à leur situation pécuniaire.

Lorsqu'en 1566 Suleyman le Magnifique réclamait aux Juifs d'Istanbul la somme de 10 000 florins pour assurer le ravitaillement en bétail de la capitale, il en exemptait les membres de la synagogue Askenazi<sup>60</sup> dont faisaient partie les Alamans. Ajoutons qu'en 1586 le montant de cet impôt s'élevait à cinq charges (iuk), soit 500 000 aspres pour la « tayife » juive d'Istanbul<sup>61</sup>.

Les Alamans étaient exemptés aussi de la taxe du « ğeleb » destinée à alimenter le fonds nécessaire à l'achat des moutons<sup>62</sup> réclamés pour l'entretien du Sérail, de l'« oğak » des Janissaires et de la population de la capitale ottomane.

En outre, les Juifs étaient tenus de payer chaque année à l'amirauté certains impôts de la catégorie « avariz-i divaniye ve tekâlif-i örfiye », tels que l'« avariz akčesi », impôt extraordinaire introduit par Bayazid II (1481 — 1512)<sup>63</sup>. Perçu une seule fois sous le règne de Selim I<sup>er</sup> (1512 — 1520), cet impôt s'élevait à 20 akče pendant le règne de Suleyman I<sup>er</sup> (1520 — 1566), étant acquitté tous les quatre ou cinq ans<sup>64</sup>. Au XVII<sup>e</sup> siècle,

<sup>59</sup> Archives d'État de Bucarest, doc. turc, rouleau 91, p. 12 v., 17—20 Ramadan 1255 (=18—27 novembre 1839).

<sup>60</sup> A. Galante, *Documents officiels turcs*, p. 141 ; Ahmed Refik, *Onoundju asr-i hidjride Istanbul hayati* (La vie à Constantinople au XVI<sup>e</sup> siècle), Constantinople 1333 (1917), p. 88, doc. 19.

<sup>61</sup> A. Galante, *op. cit.*, p. 100.

<sup>62</sup> Archives d'État de Bucarest, doc. turc, rouleau 91, p. 12 v., 11—20 Ramadan 1255 H (=18—27 novembre 1839).

<sup>63</sup> J. von Hammer, *Des osmanischen Reiches Staatsverfassung und Staatsverwaltung*, I, p. 179, 216, 258, 301.

<sup>64</sup> *Das Asafname des Lutfi Pascha*, éd. D<sup>r</sup> Rudolf Tschudi, Berlin, 1910, p. 23—24 L'« avariz » était payé par quartier pour les maisons détenues en pleine propriété (A. Hanavel E. Eskenazi, *Fontes Hebraici*, p. 363).

le montant de cet impôt était affecté à l'équipement d'une flotte de deux cents galères<sup>65</sup>.

Les Juifs payaient aussi le « yave »<sup>66</sup> et le « rev akčesi », pour le droit d'avoir un rabbin, ainsi que le « lagunği akčesi », impôt perçu pour l'entretien des soldats (lagunği) cantonnés à Constantinople. Le privilège confirmé par les sultans Abdul Meğid et Abdul Aziz ne mentionne aucun de ces impôts, d'où il ressort que les Alamans les payaient nécessairement. Mais à l'encontre des Juifs de Constantinople et des villages voisins, tels qu'Arnavutköy<sup>67</sup>, les descendants de Joseph ben Schelomo étaient exemptés d'une ancienne obligation fort lourde, héritée de Byzance<sup>68</sup>, qui imposait à la population assujettie de fournir les hommes nécessaires pour assurer le service des vaisseaux et des galères en qualité de rameurs (kürekği) et de pilotes ou de timoniers (dumenği), à côté des prisonniers de guerre et des criminels. Le chroniqueur turc Lutfi Paşa qui a été le grand vizir de Suleyman I<sup>er</sup> de 1538 à 1540, relate dans son ouvrage intitulé « Asafname » que les raïas étaient tenus de livrer pour chaque groupe de quatre maisons (khane) un jeune homme vigoureux pour faire le service de rameur contre une paye de dix akče<sup>69</sup>. Les kürekği étaient entretenus pendant leur service par les contributions des membres de leurs unités fiscales (avrizkhane). Le montant de ces contributions était fixé chaque année de commun accord avec le « ketkhuda », les chefs de la communauté israélite et le « mubaşir »<sup>70</sup> nommé par l'amirauté pour l'entretien des rameurs des vaisseaux chargés de la garde du littoral du Bosphore. En 1646, pendant la guerre de Crète, le grand vizir Salih Paşa obligeait les Juifs à supporter le coût de l'entretien et la paye de 1 600 rameurs de la flotte impériale<sup>71</sup>.

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle les percepteurs désignés par l'émir de l'amirauté tiraient profit de l'affaiblissement du pouvoir central pour élever de leur propre gré le montant de cet impôt<sup>72</sup>, si bien qu'en 1765 il

<sup>65</sup> N. Barozzi et G. Berchet, *Le relazioni degli stati europei lette al Senato dagli ambasciatori veneti nel secolo decimo otto, Turchia*, Venise, 1871, I, p. 272. Au XVII<sup>e</sup> siècle il y avait à Constantinople 3 242 maisons de Juifs payant l'avariz en raison de 429 aspres par maison. A. Galante, *Documents officiels turcs*, p. 103-104.

<sup>66</sup> « Yave » a le sens de « perdu, disparu ». J. P. Desmaisons, *Dictionnaire persan-français*, IV, p. 386; M. Arif, *Kanunname-i al-i osman* (Règlement de la dynastie d'Osman) dans « Tarih-i osmani enğümeni meğmu'asi » (Revue historique publiée par l'Institut d'histoire ottomane), XVI, 1912, p. 19, n<sup>o</sup> 2. Ce terme s'appliquait au bétail disparu au cours des razzias et pour lequel, en cas de restitution, les maîtres payaient l'impôt « muştuluk » au terme d'un mois à partir de sa découverte. En cas de vente de ces « res nullius » le fisc percevait la redevance « yave ».

<sup>67</sup> A. Galante, *Documents officiels turcs*, p. 99; cf. aussi Manouil Jo. Gédéon, *Ἐκκλησιὰ Βουζαντινὰ ἑξακριβοῦμενα*, Constantinople, 1900, p. 93.

<sup>68</sup> F. Miklosich, J. Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, Vienne, 1871, IV, p. 251, 30-252, 11.

<sup>69</sup> Lutfi Paşa, *op. cit.*, p. 34.

<sup>70</sup> A. Galante, *Documents officiels turcs*, p. 105, firman du 27 Rebi ul akhir 1191 H (= 3 mai 1777)1.

<sup>71</sup> I. Duicev, *Avisi di Ragusa*, Rome, 1935, p. 59 (doc. du 30 mai 1646).

<sup>72</sup> A. Galante, *op. cit.*, p. 103, firman du 29 Gemazi ül-evvel 1178 H (= 24 novembre 1764).

s'élevait à 54 1/2 piastres par tête<sup>73</sup>. Les contribuables qui refusaient de s'y soumettre étaient saisis et jetés dans les prisons d'Istanbul et de Galata jusqu'au paiement complet de leurs dettes<sup>74</sup> et d'un droit de sortie perçu d'une manière illégale. De ce fait, l'importance de l'exemption dont bénéficiaient les Alaman-oghlu de Constantinople et des villages voisins, tels qu'Arnavutköy, en était accrue.

Les privilèges confirmés par les sultans Abdul Meğid et Abdul Aziz comprenaient l'exemption de l'impôt perçu pour l'entretien de la circonscription administrative (kaza) dont ils faisaient partie ainsi que l'exonération des impôts perçus pour l'armée (ordu)<sup>75</sup> et pour les troupes auxiliaires<sup>76</sup>.

Outre ces exemptions insignes, ayant trait aux prestations en nature, en travail et en espèces auxquelles étaient soumis les Juifs dans l'Empire Ottoman, le firman délivré par Suleyman le Magnifique à l'ancêtre des Alamans leur conférait un privilège réservé aux musulmans. Il s'agit du droit d'acheter jusqu'à dix esclaves de sexe féminin (ğariye) et cinq esclaves de sexe masculin (fursi esiri) parmi les captifs vendus par les pirates, pourvu qu'ils n'eussent point embrassé l'islamisme, précisait le firman promulgué au début du mois de Rebi ül-evvel 1281 H (9—18 août 1864)<sup>77</sup>. Cette concession était d'importance, car les décrets somptuaires de Suleyman I<sup>er</sup> interdisaient — à partir de 1560 — aux Juifs comme aux chrétiens d'acheter et de posséder des esclaves<sup>78</sup>. Afin de préserver ces derniers d'être convertis par leurs maîtres, les peines les plus sévères — notamment la condamnation aux galères — frappaient non seulement les acheteurs, chrétiens ou Juifs, mais aussi les membres de la corporation (esnaf) chargée de la vente des esclaves qui auraient enfreint ces dispositions<sup>79</sup>. En 1560 Suleyman le Magnifique ordonnait à ce sujet une enquête sévère<sup>80</sup> au terme de laquelle les permis furent retirés des mains des non musulmans, tandis que les esclaves de ces derniers étaient vendus à des musulmans, à charge pour ceux-ci d'en verser le prix aux anciens propriétaires dépossédés<sup>81</sup>. Il semble toutefois que ces dispositions ne furent pas appliquées aux Alamans ni à certains grands Juifs tels que don José

<sup>73</sup> *Ibidem*, p. 104. À cette époque il y avait 150 rameurs juifs.

<sup>74</sup> *Ibidem*, p. 105—107, firman du 27 Rebi ül-akhir 1197 H (=3 mai 1777).

<sup>75</sup> A. Galante, *Turcs et Juifs*, p. 29. J. H. Mordtmann (*op. cit.*, p. 10) affirme que cet impôt était payé pour suppléer au service militaire.

<sup>76</sup> *Ibidem*, *loc. cit.*

<sup>77</sup> A. Galante, *Documents officiels turcs*, p. 105—107, firman du 27 Rebi ül-akhir 1191 H (=3 mai 1777).

<sup>78</sup> Ahmed Refik, *On altıncı asırda İstanbul hayatı (1553—1591)* (La vie à Constantinople au XVI<sup>e</sup> siècle), Istanbul, 1935, p. 50, doc. XI de 983 H (=1575). Cf. aussi la relation du baile Ottaviano Bono apud N. Barozzi et G. Berchet, *op. cit.*, I, p. 103.

<sup>79</sup> A. Galante, *op. cit.*, p. 123—124, doc. du 27 Ramadan 983 H (=30 décembre 1675).

<sup>80</sup> *Ibidem*, p. 121—122, firman du 25 Sefer 967 H (=26 novembre 1559).

<sup>81</sup> *Ibidem*, p. 122—123, firman du 2 Ğumazi ül-evvel 967 H (=30 janvier 1560).

Nassi <sup>82</sup>, duc de Naxos, Esther Kyra <sup>83</sup>, Solomon Askenazi de Udine, médecin particulier du grand vizir Mehmed Sokoli <sup>84</sup>, etc.

Afin de les préserver contre toute ingérence des autorités musulmanes et juives, le firman délivré aux Alamans précise que tous ceux qui tenteraient de porter atteinte à leurs privilèges seraient jugés en présence du Šeikh ul Islam, conformément aux lois du chériat <sup>85</sup>.

Après la promulgation du khatt-i šerif de Topkapu (3 novembre 1839) qui consacrait les réformes du Tanzimat, le sultan Abdul Aziz étendait cette disposition à tous les procès intentés aux membres de cette famille <sup>86</sup>. Cependant en 1871, lors d'un procès intenté pour dettes à un descendant des Alamans — un certain Michon — le privilège de juridiction invoqué par ce dernier était repoussé comme étant contraire à la procédure des tribunaux de commerce fondés par « irade » impériale <sup>87</sup>.

En 1880, le privilège de juridiction était à nouveau invoqué par les descendants de Joseph ben Schelomo au cours d'un procès intenté à Smyrne (Izmir). Bien que le tribunal eût suspendu le jugement dans l'attente de la décision des instances supérieures concernant l'exception invoquée, la réponse n'arriva pas <sup>88</sup>.

Une dernière disposition du privilège des Alamans défend au « kasam » chargé de liquider les successions de percevoir des droits sur l'héritage de leurs parents.



Malgré les rivalités suscitées en 1846 et en 1865 parmi les membres de la communauté israélite (tayife) du village de Hasköy (kaza de Čekmeğe-i Dagher nommée ensuite Kūčük Čekmeğe) qui voulaient astreindre les Alamans établis dans cette localité au paiement du ğziye et des autres impôts <sup>89</sup>, le privilège octroyé par Suleyman le Magnifique et confirmé par ses successeurs continua à rester en vigueur. Basé sur la décision de la cour des comptes et le rapport du ministre des finances Mehmed Kiani Paša <sup>90</sup>, il avait été confirmé en 1868 par Abdul Aziz. Tous les descendants de Joseph ben Schelomo qui formaient à cette époque 65 familles dont 59

<sup>82</sup> N. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, III, p. 193—196; cf. A. Galante, *Don Joseph Nassi, duc de Naxos, d'après de nouveaux documents*, Constantinople, 1913.

<sup>83</sup> Idem, *Esther Kyra, d'après de nouveaux documents. Contribution à l'histoire des Juifs de Turquie*, Constantinople, 1926; J. H. Mordtmann, *Die Jüdische Kira im Serai der Sultan* dans *M.S.O.S.*, XXXII/2, 1929.

<sup>84</sup> E. Alberi, *op. cit.*, XIII, p. 188—189.

<sup>85</sup> Archives d'État de Bucarest, doc. turc, rouleau 91, p. 12 v., 11—20 Ramadan 1255 H (= 8—17 novembre 1859).

<sup>86</sup> A. Galante, *Documents officiels turcs*, p. 167—168.

<sup>87</sup> *Ibidem*, p. 213, doc. du 24 et 29 Reğeb 1287 H (= 20 et 25 octobre 1870).

<sup>88</sup> J. H. Mordtmann, *op. cit.*, p. 4—5.

<sup>89</sup> A. Galante, *Turcs et Juifs*, p. 30.

<sup>90</sup> *Ibidem*, p. 30—31.

habitaient à Istanbul, Scutari et Galata, tandis que six demeuraient à Hasköy <sup>91</sup>, jouirent-pleinement de ses dispositions.

Après la libération de la Bulgarie par les armées russes et roumaines (1878), les familles Ben Jaisch de Rousciouk (Russe) et Gueron de Razgrad perdirent leurs privilèges, de même que les familles Jeruschalim et Mazliach de Constantza après la libération de la Dobroudja. Par contre, les Gueron d'Andrinople en bénéficièrent jusqu'à l'abolissement du sultanat et l'instauration de la république en Turquie (1923)<sup>92</sup>. Le privilège accordé par Suleyman le Magnifique à l'ancêtre des Alamans eut donc une durée de près de quatre siècles.

Ce cas n'est pas unique dans les annales de l'histoire de l'Empire Ottoman. En 1917, l'écrivain français Bertrand Bareilles rencontra en Turquie quelques familles grecques jouissant de certains monopoles tels que la pêche dans les eaux du Bosphore, concédée par le sultan Mehmed II à leurs ancêtres en récompense des services rendus à l'occasion du siège de Constantinople (1453)<sup>93</sup>.

Pour situer d'une manière plus précise l'importance et l'étendue des privilèges accordés par Suleyman le Magnifique à l'ancêtre des Alamans, nous pouvons les comparer à ceux dont jouissaient les médecins (hakim) juifs du Sérail. Yakub, le médecin particulier de Mehmed II <sup>94</sup>, élevé au rang de vizir <sup>95</sup>, était exempté « de toute espèce d'impôts et de charges » <sup>96</sup> en vigueur à cette époque. En raison des services personnels rendus aux sultans, Lévi, le médecin du Sérail d'Andrinople <sup>97</sup> ainsi que d'autres médecins moins connus furent exemptés de l'« ispenge », impôt payé par les sujets non musulmans (raïas) en valeur de 25 akçe <sup>98</sup>, ainsi que de l'« avariz »<sup>99</sup>, obligation exceptionnelle, de l'« aylak » et du « masdariye », taxe de 1,5 % exigée par la douane de Constantinople en plus des droits ordinaires.

Il en ressort que le privilège des Alamans, bien que fort important en soi, était cependant de moindre envergure que ceux dont jouissaient les médecins particuliers des sultans, dont l'un, Hakim Yakub, avait été élevé

<sup>91</sup> *Ibidem*, p. 30.

<sup>92</sup> *Encyclopaedia Judaica*, 1928—1934, II, p. 89—90.

<sup>93</sup> Bertrand Bareilles, *Les Turcs. Ce que fut leur empire*, Paris, 1917, p. 33.

<sup>94</sup> A. Galante, *Documents officiels turcs*, p. 195 (firman de Rebi ül-akhir 856 H) = (21 août—19 septembre 1452).

<sup>95</sup> Aşik Paşa-zade, *Tarikh*, Constantinople, 1392, p. 191—192.

<sup>96</sup> A. Galante, *Documents officiels turcs*, l.c. (firman de Rebi ül-akhir 865 H).

<sup>97</sup> *Ibidem*, p. 195—196 (firman du 15 Du'l-kade 1106 H (= 27 juin 1695); Ahmed Refik, *Hicri-i on ikinçi asırda İstanbul hayatı* (La vie à Constantinople au XI<sup>e</sup> siècle de l'hégire), Constantinople, 1930, p. 16—17, doc. 25.

<sup>98</sup> *İslam Ansiklopedisi*, fasc. 25, Istanbul, 1959, p. 393, s. v. *Çiftlik*.

<sup>99</sup> Cf. J. von Hammer, *Des osmanischen Reiches Staatsverfassung und Staatsverwaltung*, p. 216, 258, 301 et suiv. L'avariz perçu d'une manière sporadique au début, fut élevé dans la mesure de la fréquence des guerres.



au rang de vizir, tandis que huit autres médecins juifs obtinrent le rang de pachas <sup>100</sup>.

Par contre, par rapport à d'autres exemptions accordées aux Juifs par les sultans, le privilège des Alamans est unique en son genre, ainsi que le remarquait en 1864 le sultan Abdul Aziz <sup>101</sup>.

Vu le nombre élevé de ses bénéficiaires qui se sont multipliés au cours des siècles, les exemptions accordées aux Alamans représentent un sacrifice considérable imposé au trésor ottoman eu égard aux services lointains rendus par leur aïeul à l'époque de la campagne de Suleyman le Magnifique en Hongrie (1526). Par ailleurs, elles constituaient une preuve éloquente de la considération dont jouissaient au XVI<sup>e</sup> siècle les Juifs appelés à remplir dans l'Empire Ottoman les fonctions économiques et les professions libérales pour lesquelles les Turcs semblaient ressentir moins d'intérêt, étant absorbés par les conquêtes.

La persistance de ces privilèges sans aucune modification de principe ainsi que leur reconnaissance pendant près de quatre siècles s'explique aussi par l'immobilité des prescriptions juridiques et des institutions judiciaires basées sur l'Islam. L'immobilisation de la société turque a servi à maintenir à l'ombre des institutions religieuses certains privilèges anachroniques qui furent respectés jusqu'à l'effondrement de l'Empire Ottoman envers et contre toutes les tentatives de modernisation et d'égalité introduites par le Tanzimat.

---

<sup>100</sup> A. Galante, *Türkler ve Yahudiler* (Turcs et Juifs), p. 128

<sup>101</sup> Idem, *Documents officiels turcs*, p. 168.

## « LES VIES DES ROIS ET ARCHEVÊQUES SERBES » ET LEUR CIRCULATION EN MOLDAVIE

UNE COPIE INCONNUE DE 1567

ION-RADU MIRCEA

Dans la production littéraire créée par les peuples sud-slaves aux IX<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles — production du reste assez peu étendue — l'historiographie serbe se détache nettement par son originalité. Et dans le cadre de celle-ci, en tout premier lieu l'œuvre du métropolitain Danilo (1270 — 1330) et de ses continuateurs, bien connue sous le titre de « Les vies des rois et archevêques serbes », que lui a donné son premier éditeur, G. Daničić, en 1866<sup>1</sup>. Cette œuvre s'inscrit dans la série des ouvrages historico-hagiographiques, inaugurée par les « vies » et « l'éloge » des fondateurs de l'Etat et de l'Eglise nationale serbes, dus à la plume de Théodose et de Domentien — véritables chefs-d'œuvre du genre.

Danilo, d'abord simple moine, ensuite higoumène du monastère de Chilandar au Mont Athos, évêque de Banja (1311—1315) et de Hum (1317—1323) et, enfin, archevêque (1324 — 1330)<sup>2</sup>, se proposait, vers les années 1313 — 1314, de rédiger par écrit, d'après des informations orales, des témoignages contemporains et ses propres souvenirs, les biographies des rois serbes, depuis Uroš I<sup>er</sup> jusqu'au roi Etienne Milutin, ainsi que les vies des archevêques qui avaient succédé à Sava Nemanja, jusqu'en 1317. Son travail fut repris par ses disciples et poussé jusqu'à Etienne Dušan ;

<sup>1</sup> *Животи краљева и архиепископа српских*, éditée par G. Daničić, Zagreb, 1866—ci-après, abr. éd. Daničić.

<sup>2</sup> Au sujet de Danilo, v. la préface de Nikola Radojčić à la traduction de Lazar Mirković, *Архиепископ Данило, Животи краљева и архиепископа српских* dans la collection, *Српска књџевна задруга*, série XXXVIII, n° 257, Belgrade 1935 ; ainsi que l'article du professeur G. Sp. Radojčić, dans « *Enciklopedija Jugoslaviji* », vol. II, 1956, Zagreb, p. 662. V. aussi *Историја народа Југославије*, vol. I, Belgrade, 1953, p. 494—495.

il prend fin brusquement, en 1345<sup>3</sup>. Quant aux « Vies » des métropolitains et patriarches, elles vont jusqu'en 1376 (unique date mentionnée dans l'ouvrage), y compris la biographie détaillée de l'archevêque Danilo II.

Bien que rédigés dans l'esprit de la tradition hagiographique de leurs devanciers, alourdis par l'érudition des écrivains ecclésiastiques du Moyen Âge, ces textes littéraires ouvrent une nouvelle voie à la création balkanique de langue slave, grâce à leur conception fondée notamment sur les mémoires, ainsi qu'à l'ardent patriotisme qui les anime. Leurs auteurs (et dans une moindre mesure ceux qui écrivent les vies des patriarches) visent à magnifier l'Etat serbe dans la personne de ses chefs politiques et ecclésiastiques, en exaltant leur rôle positif, en passant sous silence ou en tâchant d'excuser leurs erreurs. Il va de soi que la première place est accordée aux « actions pouvant plaire à Dieu », car il convient de n'oublier ni l'époque, profondément religieuse, où ces « Vies » ont été rédigées, ni la formation ecclésiastique des lettrés qui en sont les auteurs. Et cependant, il y a un progrès nettement marqué au point de vue qualitatif par rapport à l'idéologie de l'époque, à savoir : le respect pour le fait historique, la description exacte de la société et des événements, l'effort visant à attester les mérites des héros et à atténuer ce qui pourrait ternir la gloire de la « patrie ». Des pages de ce « Sbornik », un message se détache pour nous, message révélant la peine que se donnaient ses auteurs afin d'offrir aux lecteurs l'exemple de la brillante époque des Némanides (1243—1354) au moment même où commence — après la mort d'Etienne Dušan — le démembrement féodal de l'Etat. Le texte même rend sensible cette intention ; et l'on constate chez celui qui a continué les notes sur les patriarches un changement d'attitude envers la politique serbe d'Etienne Dušan, qui éleva le siège métropolitain au rang de patriarcat<sup>4</sup>. Il déplore l'incongruité de la rupture avec Byzance et exalte la réconciliation en glorifiant les auteurs. Il semble donc que le « Sbornik » était achevé en 1345, tandis que les « Vies » des patriarches, rédigées dans un tout autre esprit, y furent ajoutées après cette date.



Mais le rôle joué par Danilo et ses successeurs dans la rédaction des « Vies », le processus de la constitution du « Sbornik », sa forme initiale et les additions ultérieures nous sont incomplètement connues, car les études entreprises à ce sujet laissent à désirer, comme le montre N. Radojčić<sup>5</sup>, faute d'une recherche systématique des copies englobant cette rédac-

<sup>3</sup> L'histoire de la vie d'Etienne Dušan continue dans l'exposé ayant trait aux patriarches Joachim et Sava : *список повѣсть царя Стефанъ* (éd. Daničić, p. 380).

<sup>4</sup> *Ed. Daničić*, p. 381 et suiv.

<sup>5</sup> La préface à la traduction de Mirković, p. XIX.

tion. G. Daničić, son éditeur de 1866, s'est borné à prendre pour bases de son texte des copies récentes, remontant au XVIII<sup>e</sup> siècle, accordant une attention moindre à celle du XVI<sup>e</sup> siècle conservée à Lvov, à cause de son contenu plus restreint. De même, bien qu'on connût la présence d'une quatrième copie faite en 1553 au monastère de Chilandar, elle demeura inutilisée et les chercheurs qui l'ont eue à leur disposition à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ne lui accordèrent guère plus d'intérêt.

De nos jours, les copies les plus anciennes en date, celle de Lvov et celle de Chilandar, se sont perdues. Ceci nous empêche de nous rendre compte des variantes qu'elles présentaient et de tenter la reconstitution des archétypes, ainsi que de la forme originale (prototype) du « Sbornik », uniquement d'après l'édition de G. Daničić. La connaissance d'une copie datée de l'an 1567, copie du chroniqueur moldave bien connu Azaria, apparaît donc d'autant plus précieuse.

#### LES MANUSCRITS CONNUS

L'œuvre de Danilo et de ses continuateurs nous était révélée jusqu'à présent par les quatre manuscrits susmentionnés : les copies de 1763 et de 1780, de la bibliothèque de l'église métropolitaine de Karlovac, faites d'après un « ancien manuscrit » (въ старомъ изводѣ)<sup>6</sup>, conservé au monastère de Chilandar, copies auxquelles G. Daničić assigne les sigles *Ka* et *Kb* ; la copie de la bibliothèque de Lvov, avec le sigle *L* ; et la copie de Chilandar, rédigée en 1553 au monastère de Mileševo, que nous désignerons du sigle *H*.

a) La copie de 1763, écrite sur papier, in folio, 173 feuillets<sup>7</sup>, outre la mention de la date et des conditions dans lesquelles elle fut écrite<sup>8</sup>, contient d'autres mentions qui apportent des précisions sur la rédaction du texte remanié par le copiste et adapté au langage ecclésiastique slave du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>.

b) La copie de 1780 est rédigée en russe. On n'en connaît pas de description détaillée. Elle a appartenu au monastère de Chilandar, dont elle porte le sceau. En dehors du texte publié dans l'édition de 1866, elle renferme également un « Eloge » en vers et la « Vie du knèze Lazare », connus aussi grâce à d'autres manuscrits<sup>10</sup>.

<sup>6</sup> *Ed. Daničić*, XII—XIII, notes marginales.

<sup>7</sup> Description succincte chez P. Šafařík, *Das serbische Schrifttum*, Prague, 1865, p. 237 ; *éd. Daničić*, p. VI, XII, XIII.

<sup>8</sup> *Ed. Daničić*, p. V, VII.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. X ; v. aussi N. Dučić, *Разиу сануцу*, dans « Starine », t. XXI, Zagreb, 1889, p. 128—129.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. VI et XIII.

c) La copie de Lvov, écrite vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle en Moldavie, a été achetée en 1574 par un fonctionnaire de la chancellerie du prince Pierre le Boiteux, le scribe (uricar) Grégoire Iurașcu, à un certain prêtre de Hotin, « popa Ioan »<sup>11</sup>. Grégoire Iurașcu répara le manuscrit — usé d'avoir tant servi au long des années —, pour l'offrir ensuite au monastère de Sucevița, après sa fondation, c'est-à-dire après 1582 et avant 1587-88 quand cette pièce se trouvait déjà être la propriété dudit couvent<sup>12</sup>. A une date qu'on ne saurait préciser, cette copie disparaît du monastère, avec d'autres livres ; on la retrouvera plus tard, dans la bibliothèque de l'Université de Lvov<sup>13</sup>. Ce manuscrit nous est maintenant connu grâce seulement à des descriptions plus anciennes, car il s'est perdu de nouveau durant la seconde guerre mondiale (1944)<sup>14</sup>. Il était écrit sur papier, in octavo, 179 feuillets ; bien que rédigé en serbe<sup>15</sup>, il comportait de nombreux éléments propres au slavon employé en Moldavie au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>. Quant à son aspect extérieur, nous manquons d'autres détails. Nous ne savons rien de son filigrane, ni des mentions qu'il devait porter à l'instar des manuscrits de cette sorte, qui permettraient des dates plus précises et faciliteraient des remarques sur sa diffusion. En ce qui concerne sa date de rédaction, G. Daničić juge — d'après la langue et la graphie — qu'il fut copié au XVI<sup>e</sup> siècle, bien que P. I. Šafařík le considère du XVIII<sup>e</sup>, et que d'autres chercheurs l'attribuent au XV<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>. Heureusement, une

<sup>11</sup> Sur ces deux personnages, et notamment sur le scribe Grégoire Iurașcu, nous n'avons pas rencontré d'autres informations dans les sources documentaires et narratives de l'époque.

<sup>12</sup> Les notes du manuscrit chez Daničić, *op. cit.*, p. VI ; fac-similé chez E. Kalužniacki et A. Sobolevski, *Албом снимков съ кирилловских рукописей румынского происхождения* pl. 102, dans *Энциклопедия славянской филологии. Приложение къ выпуску, 4, 2*, Petrograd, 1916.

<sup>13</sup> On conservait dans cette même bibliothèque un volume des *Actes des Apôtres* du monastère de Sucevița, du 14 avril 1598 ; sa graphie caractéristique concorde avec celle de la copie L du *Sbornik* de Danilo (v. E. Kalužniacki et A. Sobolevski, *op. cit.*, pl. 106) et avec celle d'un *Évangélaire* de 1586 conservé à la bibliothèque du monastère de Sucevița sous le n° 44/423 IV (Dimitrie Dan, *Mănăstirea Sucevița*, Bucarest, 1923, p. 64, n° 15, avec une erreur de date, « 1693 »).

<sup>14</sup> Communication officielle de la bibliothèque de l'Université de Lvov, du 25 octobre 1965. Nous remercions pour son obligeance le directeur de cette bibliothèque, M<sup>r</sup>. V. K. Potajčuk, qui nous a communiqué ces données.

<sup>15</sup> P. Šafařík, *Das serbische Schrifttum*, p. 237, n. 195—242, n° 197, estime que ce manuscrit appartient au XVIII<sup>e</sup> siècle ; B. Dudík, *Archiv in Königreich Galizien und Lodomerien*, Vienne, 1867, p. 123, se guidant d'après la description donnée par Antoine Petrouchevitch *Cod. chart. fol. 179, saecul. XV, famil. serbicae. litter. poloustav. Sig. I A 12*, le considère du XV<sup>e</sup> siècle. A. S. Petrouchevitch, *Каталог церковно-словенских рукописей и старопечатанных книг кирилловского письма, находящихся на Археологическо-библиографической выставке въ Ставропольском заведении*, Lvov, 1888, pp. 10—11 : « du XVI<sup>e</sup> siècle, 179 pages, rédaction serbe, incomplet ». L'ancien catalogue de la bibliothèque de l'Université de Lvov, n° III 198, fournit des données sur le manuscrit, le considérant acheté en 7023 (1515) au lieu de 7083, et écrit au XV<sup>e</sup> siècle (« *manuscriptum ruthenium* », « *videtur esse Saeculi XV* »).

<sup>16</sup> V. Daničić, *op. cit.*, p. VI—XI.

<sup>17</sup> V. n. 15.

photo de la page de titre et des mentions précitées, publiée en 1916<sup>18</sup>, confirment la datation de G. Daničić.

Les trois copies que nous venons de décrire sont celles utilisées par G. Daničić dans son édition de 1866, pour laquelle il a utilisé celle de 1763, épurée des éléments dus à la rédaction russe, et complétée à l'aide de passages empruntés aux deux autres copies. L'éditeur marque en bas les variantes de langue, voire — parfois — celles de rédaction, qui sont souvent d'un contenu ample et significatif<sup>19</sup>. Ces différences de rédaction sont d'une grande importance pour l'étude de l'évolution du texte. Ainsi, le manuscrit de Lvov est plus restreint ; il lui manque la « Vie » de Danilo II<sup>20</sup>, quelques passages des biographies d'Etienne de Dečiani<sup>21</sup>, d'Etienne Dušan<sup>22</sup>, du métropolite Eustathe I<sup>er</sup><sup>23</sup>, auxquels s'ajoutent d'autres omissions de moindre étendue, dispersées dans le reste du « Sbornik » à partir notamment de la biographie d'Etienne Milutin<sup>24</sup>. Caractéristique pour la copie *L* est l'omission, dans le titre, du passage qui dans les copies plus récentes attribue à l'archevêque Danilo toute la partie concernant les rois serbes<sup>25</sup>. D'une importance égale est l'adjonction dans la copie *L* d'un épilogue à la « Vie » d'Etienne Dušan, absent des deux autres manuscrits<sup>26</sup>. Il y a aussi bon nombre d'omissions et d'amplifications dans la copie *Kb*, de 1780, par rapport à *L* et *Ka*, mais elles apparaissent seulement jusqu'au commencement de la biographie d'Etienne Milutin<sup>27</sup> ; le copiste a laissé de côté l'introduction de quatre pages de la narration sur la reine Hélène<sup>28</sup> et celle de trois pages de la narration sur Etienne Milutin<sup>29</sup>. C'est seulement après les huit premières pages de cette dernière biographie que les grandes différences entre la copie *Ka* et *Kb* disparaissent presque complètement, pendant que celles entre ces deux copies et la copie *L* arrivent à compter des pages entières<sup>30</sup>. Il s'ensuit qu'on ne saurait attribuer un prototype commun aux trois copies. Celles offrant entre elles le plus de similitudes au point de vue du contenu sont les copies du XVIII<sup>e</sup> siècle (*Ka* et *Kb*), mais seulement après le premier

<sup>18</sup> V. n. 12.

<sup>19</sup> *Ed. Daničić*, p. X.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 328, n. 1 et p. 377, n. 3.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 206.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 231.

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 292—293 et 307.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 136, 151, 252, etc.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 1.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 231 ; G. Daničić mentionne dans sa n. 2 que le passage qui donne cependant une conclusion littéraire à cette « Vie » (fondée sur des généralités ne correspondant point à la réalité), a été « ajouté par une autre main ».

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 110.

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 54—58.

<sup>29</sup> *Ibidem*, p. 102—105.

<sup>30</sup> Nous avons en préparation une étude approfondie des rapports de ces copies avec la copie moldave de 1567.



tiers du texte. Leur prototype semble être « l'ancien manuscrit » dont la copie de 1763 <sup>31</sup> fait mention. Comment expliquer toutefois les ressemblances entre la copie *L* — la plus ancienne en date — et la copie *Ka*, dans la partie initiale du « Sbornik » ? Seraient-elles le résultat des réductions voulues du texte de « l'ancien manuscrit » dues au copiste moldave anonyme ? Ou bien avons-nous affaire à une deuxième version, différente de celle des manuscrits *Ka* et *Kb*, version d'où manquait la narration concernant l'archevêque Danilo II ? Nous sommes enclins à accepter cette dernière hypothèse, puisque la partie finale de cette « Vie » — commune aux trois copies — semble indépendante du reste de la narration : outre son titre ordinaire, elle porte un second titre (« A propos de la mort de l'archevêque Danilo ») <sup>32</sup>, fait unique dans le « Sbornik », titre qui revient à peu près identique dans les courtes mentions qui lui font suite, ce qui est un indice de leur unité de rédaction <sup>33</sup>. De même, le schéma de rédaction de la narration concernant la mort de Danilo II est semblable à l'exposé antérieur concernant Danilo I <sup>34</sup>. Nous avons donc une preuve que la rédaction du texte était toute autre avant l'intercalation de la « Vie » de Danilo II dans le « Sbornik ». Il se pourrait que les autres amplifications contenues par les copies *Ka* et *Kb* soient, elles aussi, de date plus récente, les unes issues de la plume des copistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, les autres appartenant même à « l'ancien manuscrit » <sup>35</sup>.

d) La quatrième copie est la plus ancienne en date et se trouvait au monastère de Chilandar dès l'an 1553 (« 7061 ») ; elle fut écrite, fort probablement, d'après un autre manuscrit, au couvent de Mileševo et dédiée au centre culturel serbe du Mont Athos <sup>36</sup>. A l'instar du manuscrit de Lvov, nous ne disposons, pour celui-ci non plus, que de descriptions lacunaires. Quant à son contenu, nous n'avons que les titres des chapitres respectifs, tels que Sava Chilandarec les a publiés en 1896. Le manuscrit in-folio, 210 feuillets, était rédigé en slavon ecclésiastique, avec l'orthographe de Constantin le Philosophe ; il porte le même titre que les autres copies (f. 1), mais, ensuite, il connaît différents titres pour la « Vie » de la

<sup>31</sup> Le titre de la « Vie » est différent dans les copies *Ka* et *Kb* (*éd. Daničić*, p. 328 et n. 1).

<sup>32</sup> *Ibidem*, p. 377.

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 378, 380, 384 : « A propos de l'avènement au trône de... » Les brèves mentions concernant les hiérarques antérieurs à Danilo II n'employaient que leurs noms (v. aussi la note suivante).

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 275 ; v. le même schéma de rédaction pour « Sava II », « Jacques », « Eustathe II », « Sava III » et « Nicodème » (*ibidem*, p. 273, 320, 322, 324).

<sup>35</sup> Peut-être, le manuscrit peu connu du monastère de Chilandar, de 1553 ; v. ci-après note 38.

<sup>36</sup> L'archimandrite Léonid dans « Glasnik srpskog učonog društva », t. XLIV<sup>e</sup>, Belgrade, 1877 p. 247 ; N. Dučić, *Hilandarske starine*, dans « Starine », t. XXI<sup>e</sup>, Zagreb, 1889, p. 128 — 129, qui donne les dernières lignes du manuscrit avec la date de 1376, juste de même que celles de l'*éd. Daničić*, p. 386 ; idem, dans Разни записи ; Sava Chilandarec, *Rukopisy a starotisky chilendarské*, dans « Vestnik české společnosti nauk », t. VI<sup>e</sup>, Prague, 1896, p. 250.

nonne Hélène (f. 27<sup>v</sup>), d'Etienne Milutin (f. 51<sup>v</sup>), d'Etienne de Dečiani (f. 86), d'Etienne Dušan (f. 116) ; pour la seconde partie (f. 126), il donne seulement le titre et l'inscription sur la dernière page (f. 210<sup>v</sup>). De nos jours, toute comparaison avec l'original est impossible, car, au début du XX<sup>e</sup> siècle, ce manuscrit a disparu à son tour <sup>37</sup>, de la bibliothèque du monastère. Les titres des chapitres et le final du texte nous indiquent, toutefois, que, dans ces grandes lignes, la copie *H* devait avoir un contenu identique à celui des autres copies connues, sans pourtant nous permettre de préciser le texte dont elle se rapprochait le plus <sup>38</sup>.

Si l'on veut approfondir les rapports qui rattachaient ces copies à l'original et restituer le texte original, on ne dispose donc que de deux copies récentes et du texte fragmentaire de la copie *L*, tel que le signalait G. Daničić dans son édition. Du moins, telle était la situation jusqu'en 1965.



Les recherches entreprises par nous dans les bibliothèques des monastères du nord de la Moldavie en 1964-1965 ont abouti à la découverte au couvent de Sucevița, d'un manuscrit fort bien conservé, qui contenait « Les vies des rois et des archevêques serbes », copié en 1567. Il porte le numéro 17/420. Brièvement décrit par Démètre Dan, en 1932, dans la monographie de ce couvent <sup>39</sup>, le manuscrit n'a pas eu l'heur d'attirer suffisamment l'attention des chercheurs, malgré son importance, à cause du titre — « Tzarstevnik » — sous lequel on l'avait signalé. Le fait provoqua une confusion quant à son contenu, car on le considéra, probablement, comme la copie d'une traduction slave du Livre des Rois de l'Ancien Testament, bien que l'indication : « chronique serbe », ainsi que le nom du copiste : « Azaria le moine » auraient dû inciter les spécialistes à rechercher un surplus d'information. Il fut naguère étudié aussi par le spécialiste renommé des manuscrits slaves de la Galicie autrichienne et de Bucovine, Antoine Petrouchevitch, celui qui a signalé également la présence de la copie de Lvov durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Le manuscrit du monastère de Sucevița porte sur la page de titre une mention de sa main <sup>40</sup>.

<sup>37</sup> G. Sp. Radojičić, *Старе српске новеле и рукописне књижевности у Хиландару*, dans « Arhivist », II<sup>e</sup> ann., t. II<sup>e</sup>, 1952, Belgrade, p. 74.

<sup>38</sup> D'après le nombre des feuillets réservés à la deuxième partie du manuscrit *H*, par rapport à celui de la copie de 1567, il est à présumer que le premier comprenait aussi « La vie de l'archevêque Daniel II » et qu'il correspondait aux manuscrits *Ka* et *Kb*.

<sup>39</sup> D. Dan, *op. cit.*, p. 84, n. 26 : « Tzarstvenik » de Daniel, chronique serbe, écrite sur parchemin < sic ! >. Il serait écrit par le moine Azarie à l'an 1567.

<sup>40</sup> V. ci-dessus, note 15 : « Tzarstvenik de l'archevêque Danilo (Les vies des tsars serbes) » ... « J'ai vu dans le couvent de Sucevița en Bucovine une copie similaire du « Tzarstvenik ».

## DESCRIPTION DU MANUSCRIT

Ecrit sur papier de bonne qualité de 31 × 20 cm, marqué au filigrane de « l'ancre dans un cercle, avec une étoile à six rayons »<sup>41</sup>, le manuscrit comporte 29 cahiers (du cahier 29, il ne reste plus que deux feuillets)

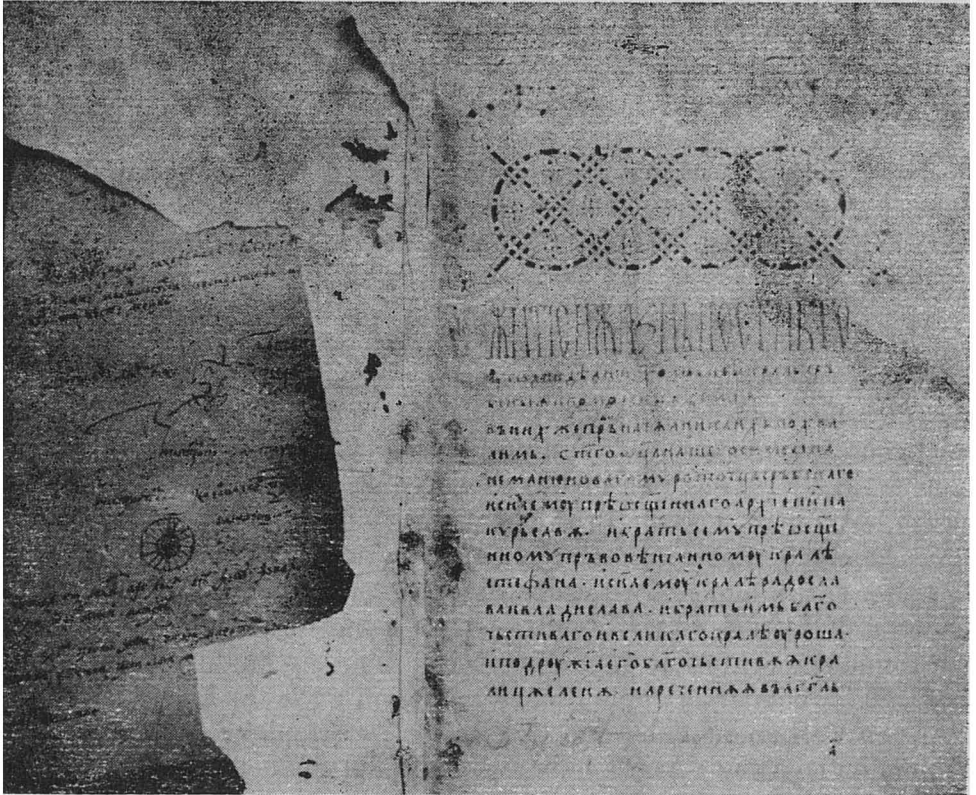


Fig. 1. — Page du début du manuscrit d'Azaria, 1567.

et 227 feuillets, numérotés — probablement par A. Petrouchevitch —, ainsi que deux autres feuillets, ceux-ci non numérotés. Il lui manque le feuillet 147. La graphie est la semi-onciale ecclésiastique moldave, avec la page de 25 lignes écrites à l'encre noire, aux dimensions de 22 × 25 cm, tandis que les titres et quelques notes marginales sont tracés à l'encre rouge. Les paragraphes plus significatifs sont parfois marqués d'initiales rouges, dans le texte ou hors-texte — lorsque le paragraphe commence à la ligne.

L'unique ornement du manuscrit, en dehors des lettres enluminées, est constitué par un frontispice (f. 1). Celui-ci comporte une rangée de

<sup>41</sup> C. Briquet, *Les filigranes*, I, Paris, 1907, n° 548, 549, 553, 554, 558 ; papier italien fabriqué en 1559–1563.





cercles entrelacés et liés entre eux par des X, s'achevant à leurs quatre extrémités par des fleurs selon une ornementation habituelle en Moldavie<sup>42</sup>. Cercles et lignes dessinent des sarments enlacés, au contour à l'encre rouge et colorés en or et noir, se détachant de la sorte sur le blanc du papier. La simplicité de l'ensemble rappelle les vignettes des impressions d'époque. Une croix avec le monogramme (Ic. Xc.) surmontait le frontispice. Les proportions de celui-ci et sa mise en page, ainsi que l'élégante simplicité du dessin trahissent les dons artistiques du copiste, visibles d'ailleurs dans le reste du manuscrit. Sous le frontispice, la première ligne du titre est écrite en lettres de grandes dimensions, or sur rouge ; les trois autres sont de l'écriture ordinaire du texte, à l'encre noire, mais mélangée d'or. L'aspect somptueux de cette copie est accentué par les rares initiales or sur rouge (f. 1<sup>v</sup>, 66<sup>v</sup>, 158, 218) ou seulement rouges, parfois ornées de quelques points noirs (f. 15, 34<sup>v</sup>, 109, 186, 199<sup>v</sup>, 219, 220<sup>v</sup>, 221<sup>v</sup>, 222<sup>v</sup>, 225), au commencement de chaque biographie. Les lettres initiales de chaque partie du « Sbornik » sont dessinées avec une ornementation discrète (B, B), les autres initiales demeurant tout à fait simples et ne se distinguant du reste des lettres que par leur dimension (Π 7 fois, C 3 fois et Д, Г, И, chacune une fois).

Sous le rapport de la technique de l'écriture, notons que le manuscrit compte bon nombre de reprises sur une lettre, que le copiste corrige soit en rasant soit en barrant d'un trait la faute, corrigeant également ou ajoutant entre les lignes les omissions. Parfois, certains mots, voire des phrases assez longues, sont répétés sans qu'on les eût barrés ensuite. D'autres fois, l'omission mutile en partie un mot, peut-être même des mots entiers, sans qu'elle soit complétée. Il semble donc que le texte, une fois écrit, ne fit point l'objet d'une révision. Dans des cas très rares, certaines omissions sont corrigées par des notes marginales.

La reliure du manuscrit est caractéristique pour les XVI<sup>e</sup> — XVII<sup>e</sup> siècles : elle comporte deux plaques de bois, fixées par un cordonnet auquel on a cousu les cahiers, et revêtues de peau brune. Ces couvertures étaient ornées de fleurs, de traits et de médaillons au voutour bicéphale imprimés au fer à chaud. Un double encadrement à éléments floraux délimite un espace rectangulaire, décoré à son tour de diagonales et de fleurs aux intersections et aux extrémités. Une mention faite dans la graphie de l'époque sur la dernière plaque de la reliure marque la date « 7078 [1570], le 4<sup>e</sup> jour du mois de Mai ». On dirait donc que la reliure fût exécutée peu après le moment où la copie a été achevée, c'est-à-dire entre 1567 et 1570.

<sup>42</sup> Le motif de type IV d'après Emil Lăzărescu, *Trei manuscrise moldovenești de la Muzeul de artă al R.P.R.*, dans « *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare*. Culegere de studii îngrijită de M. Berza » Bucarest, 1964, p. 544 et 588.

Mais ce manuscrit n'est point une simple copie. Son originalité réside dans le fait que sa rédaction en médio-bulgare est unique parmi les copies connues. Il est vrai que le moine Azaria a dû employer, selon toute probabilité, un archétype rédigé en serbe — à l'instar de la copie *L* — qu'il ne suit pourtant pas servilement, mais qu'il adapte à la langue littéraire propre aux écritures et aux lettrés moldaves : le slavon ecclésiastique de rédaction médio-bulgare, avec des éléments propres aux pays roumains. Cependant, la différence ne réside pas seulement dans la transposition du texte dans l'orthographe médio-bulgare, qui remplace certains mots ou formes grammaticales, selon ses besoins. Azaria intervient même dans le style de la narration, puisqu'il rédige autrement certains passages, remplaçant, lorsqu'il le juge nécessaire, un mot — et pas toujours avec un synonyme — voire une forme syntactique ou morphologique ; il introduit des mots nouveaux (il s'agit ordinairement de conjonctions, de pronoms, d'adverbes, etc.) et souvent, aussi il renonce à certains termes. En plus cette sorte d'omissions représente parfois des lignes entières, omissions dont bon nombre sont dues aux erreurs du copiste, à son incompréhension du prototype et souvent aussi au désir d'écourter l'exposé.

Malgré ces différences, le manuscrit d'Azaria (sigle *Az*) ne s'écarte pas trop de la copie *L*. On y rencontre, dans leur grande majorité et à peu de différences près, les variantes de celle-ci, notées par G. Daničić, dans sa préface à l'édition de 1866, ainsi que dans les notes du texte. Et quand il s'agit de différences, par rapport à la copie *L*, le copiste est d'accord avec celles des copies *Ka* et *Kb*. En ce qui concerne le parallélisme avec la copie *L*, il se manifeste notamment par l'omission des passages susmentionnés, de l'ample « Vie » de Danilo II et tout d'abord celui du titre initial se rapportant à l'auteur.

## LE TEXTE

D'après son contenu, le manuscrit se divise en deux parties : les biographies des rois — 157 feuillets, dont le feuillet portant la fin de la « Vie » d'Etienne Dečiani et le commencement de celle de son fils, Etienne Dušan s'est perdu (f. 147) ; les biographies détaillées des archevêques Arsène, Joannice et Eustathe I, suivies d'une série de notes brèves, mentionnant la durée de leur pontificat (années et mois) et la date exacte de la mort des huit autres prélats serbes (70 feuillets), comme il suit :

f. 1 « *La vie et l'existence et l'histoire des actions agréables à Dieu des très pieux rois des pays de Serbie et de la Côte* » (Житїѣ ѿ жїзнѣ <и> по вѣстїи боѳоурѳадїи дѣанїи Христолюбенкыѣхъ краљь сръбскыѣ ѿ поморскыѣ зїмљѣ) — tel est le titre de la première partie. Une explication lui fait



suite, rédigée sous forme d'un sommaire généalogique, depuis Etienne Nemanja jusqu'à Etienne Dušan. Tout comme dans la copie L, on n'y trouve aucune mention de l'archevêque Danilo en tant qu'auteur de cette partie.

f. 10 Succincte biographie d'Uroš I, sans titre (comme dans la copie L).

f. 15 *Le 12<sup>e</sup> jour du mois de mars. La vie agréable à Dieu du très vénérable roi Etienne < Dragutin > de Serbie et moine Théotiste. Bénissez, Père!* (Мѣсца марта въ днь. Житіе богоугодно благочестиватора кѣ Стѣпана сръбскаго, ѿ монахѣ теѡтиста. Благослови шъчѣ).

f. 34<sup>v</sup> *Le 8<sup>e</sup> jour du mois de février. La vie agréable à Dieu et l'existence immaculée de notre bien vénérable dame, la bienheureuse nonne Hélène. Bénissez, Père!* (Мѣсца февралѣ ѿ днь. Житіе богоугодно ѿ жъзнь непорочна благочестивѣ госпождѣ наши, блаженѣ монахѣ Елены. Благослови шъчѣ).

f. 66<sup>v</sup> *La vie et l'existence du roi bien vénérable et adorateur du Christ Etienne Uroš < Milutin >, né saint et puissant et par < la grâce de > Dieu seigneur autocrate, petit-fils de saint Siméon Nemanja et neveu au deuxième degré du premier roi couronné Etienne, fils du grand Etienne Uroš. Bénissez, Père!* (Житіе ѿ жъзнь благочестиваго ѿ Христолюбиваго ѿ сѣкторскаго ѿ крѣпкаго ѿ самодрѣжавнаго съ вогомъ господина, краля Стѣпана "Уроша, прѣвноука сѣктаго Симеона Нѣманѣ и вноукъ ѿ прѣвоукичанаго краля Стѣпана, сынъ великаго Стѣпана "Уроша. Благослови шъчѣ).

(En bas de la page) *le 29 Octobre* (ок<тобра> кѣ днь).

f. 109 (en bas de la page) *Uroš trois* ('Урошь третін)

f. 147 Le titre de la biographie d'Etienne Dušan s'est perdu avec cette page.

f. 158 *Narration des vies des très saints archevêques des pays de Serbie et de la Côte* (Сказаніе о житіи прѣвосвѣщенныхъ архієпископъ сръбскыхъ и поморскѣхъ земаля) L'auteur indique ensuite le but et le contenu de cette partie; il donne, notamment, le nom de ceux qui se sont succédés après Saint Sava sur le siège archiépiscopal, leur vie, les actions pieuses qu'ils ont accomplies, ainsi que les années durant lesquelles ils ont dirigé l'Eglise serbe et la date de leur mort.

f. 186 *Sava deuxième, archevêque de Serbie* (Сава ѿ архієпископъ сръбскыхъ).

f. 199<sup>v</sup> *L'obit de st. Eustathe, archevêque de Serbie. Bénissez, Père!* (Память сѣктаго Евстатіа, архієпископа сръбскаго) et, en haut de la page, *le 4 Janvier* (Ген<аріа> ѿ днь)

f. 218 *La parole (discours) du patriarche < sic ! > Jacques. Bénissez, Père!* ('Іакова патриарха слово. Благослови шъчѣ)

f. 219 *L'archevêque Eustathe deuxième* (ѿ Евстатіа, архієпископа)

f. 219<sup>v</sup> (en bas de la page) *L'archevêque Sava troisième* (Ҁ Сава архієпископъ)

f. 220<sup>v</sup> *L'archevêque Nicodème* (Нікодим архієпископъ)

f. 221<sup>v</sup> *A propos de la mort de l'archevêque Daniel* (О прѣставленни архієпископа Данила)

f. 221<sup>v</sup> *A propos de la mort < sic ! > du premier patriarche des Serbes, Ioannice* (О прѣставленни 7-го патриарха сръблем Іоанникіа)

f. 222<sup>v</sup> *A propos de la mort < sic ! > du deuxième patriarche des Serbes, kyr Sava* (О прѣставленни 8-го патриарха сръблем, кыр Савж)

f. 225 *A propos de l'avènement du troisième patriarche, kyr Ephraïm, avec la bénédiction du patriarche de Constantinople et de son synode* (О поставленни третіаго патриарха кыр Ефрема, съ благословеніем патриарха цариградскаго и съворум его)

Des notes dues à plusieurs mains ont contribué à sortir ce manuscrit de l'anonymat, en nous permettant de suivre son histoire jusqu'à l'heure actuelle. Ces notes appartiennent à trois catégories : a) des notes marginales, visant à l'amélioration du texte ; b) des notes révélant la date où le manuscrit fut rédigé ou celle de sa donation au monastère de Sucevița et les noms des personnes qui l'ont employé ; c) des exercices calligraphiques sur des feuillets surajoutés ou sur les couvertures.

a) L'auteur ou les lecteurs ont introduit dans le texte certaines rectifications marginales, plus ou moins développées (respectivement f. 55<sup>v</sup> et feuillets : 13, 38, 73<sup>v</sup>, 122, 137<sup>v</sup>, 139, 148<sup>v</sup>) ; ou bien ils ont attiré l'attention sur le texte, indiquant le numéro du feuillet de chaque « Vie » (f. 1<sup>v</sup>, 15, 34, 67, 109, 158, 186, 200, 218, 219, 220<sup>v</sup>, 222, 223, 225), ce qui atteste le caractère de cet ouvrage employé pour la lecture au réfectoire ; ou encore, ils ont numéroté à l'encre rouge les cinq miracles accomplis par les reliques de l'archevêque Arsène (f. 181, 182, 182<sup>v</sup>, 183<sup>v</sup>, 185).

b) Les notes les plus significatives sont celles d'Azaria et celle du donateur, le métropolite Georges Movilă.

La dernière ligne du feuillet 227<sup>v</sup> a été effacée pour ne laisser que la date . . . в лѣто 7075 (« . . . durant l'année 7075 »), c'est-à-dire 1567. Heureusement, A. Petrouchevitch, qui a examiné le manuscrit avant cette mutilation, nous a donné des indications en ce qui concerne le feuillet 1 :

Царственник Даниила Архс. Србск. списанъ монахамъ Азариємъ 1567 года, поллуставою на 229 листах. А. Петрушевитъ.

Manquant sur les lieux des moyens modernes fournis par l'examen de laboratoire, notre essai de déchiffrer la partie effacée de l'original était voué à l'échec. Mais nous avons tous les motifs de faire confiance à la précision de la lecture du savant ukrainien : les mots « moine Azaria » ne sauraient être un produit de son imagination, puisque le monde scientifique ignorait, jusqu'en 1909 — moment où le slaviste Ion Bogdan a

édité l'œuvre du chroniqueur moldave <sup>43</sup> — l'époque où Azaria avait vécu et son rôle dans l'historiographie slavo-roumaine. On peut donc attribuer à Azaria cette transposition des « Vies » en médio-bulgare.

La note du donateur commence immédiatement au-dessous de celle du copiste. Elle compte quatre lignes de ce côté-là et se poursuit sur le côté intérieur de la page :

† СІН ЛѢТОПИСЦ КЪПИ ЕГО ГЕОРГІЕ МОГНАА МИТРОПОЛИТ СОУЧАВСКІН И ДАДЕ ЕГО ВЪ МОНАСТИРН УТ СЪЧЕВНИЦИ, ИДЕЖ(Е) ЕСТ ХРАМЪ БЪСКР(Ъ)СЕНІЕ Г(ОСПОД)А Б(ОГ)А І С(П)СА НАШЕГО ІСУ(СА) Х(РИСТ)А И КТО ВЪЗХОЩЕТ ЕГО ВЪЗЪЕТ УТ МОНАСТИРН), ДА БЪДЕТ ПРОКАЛТ УТ (СВЕ)Т(О)ГО ХРАМА (*Cette chronique a été achetée par Georges Movilă, métropolit de Suceava, et offerte au monastère de Sucevița, où est la demeure de la Résurrection de Notre-Seigneur Dieu et Rédempteur Jésus-Christ; et que celui qui tenterait de la soustraire audit monastère soit maudit par la sainte demeure.*)

La date de cette note, qui semble être l'autographe du grand amateur de lettres et fondateur du couvent de Sucevița, et par conséquent celle de la donation, ne saurait être précisée qu'en se guidant d'après la période du pontificat de Georges Movilă (1587—1605). Il s'agit plus vraisemblablement de la décade 1587—1596, décade durant laquelle ses donations de livres sont très nombreuses.

Une autre note marginale se rapporte à un « archi-métropolit de Moldavie, Grégoire Movilă »; elle se trouve sur la page intérieure du feuillet 40 :

† ГРИГОРИЕ МѢГІЛА А(Р)ХИМИТРОПОЛИТ СОУЧАВСКІ М(ѢС)ЦА МАР(ТІА) 4, 7011. (« † Grégoire Movilă, archi-métropolit de Suceava, le 4 du mois de Mars, 7011 »). A en juger d'après sa graphie, ce bref texte semble appartenir au XVII<sup>e</sup> siècle. Pourtant l'identification de ce métropolit se heurte à l'impossibilité de la date (1503), puisque cette année il n'y avait d'autre métropolit en Moldavie que Théoctiste, et que l'unique métropolit Grégoire de l'époque a été un certain Grégoire Roșca, qui vécut en 1541—64. Au cas où l'on admettrait une erreur de chiffre, à savoir 7111 (1603) <sup>44</sup> au lieu de 7011, le métropolit en question ne serait plus Grégoire, mais Georges Movilă. Il se peut tout aussi bien qu'il s'agisse d'un faux de lettré, désireux d'assurer le prestige d'une plus grande ancienneté à ce manuscrit.

Les trois autres notes (f. 109<sup>v</sup>, 142<sup>v</sup>, 225<sup>v</sup>), placées toujours en marge du texte, révèlent le nom de l'un des lecteurs du manuscrit, qui écrit la mention : « Bilăi a lu lă » (Билѣн четал ест тѣка; † Билѣн четал та тѣка

<sup>43</sup> Ion Bogdan, *Lelopiseful lui Azarie*, Bucarest, 1909.

<sup>44</sup> D. Dan, *loc. cit.*, donne la traduction de la note, mais au lieu de « Grégoire », il donne le nom de « Georges », avec l'année « 7073 » (1565).

ou encore БНАЪН ЧЕГАЛ ТЪКА... СЪРБЕН). La graphie indique un lettré du XVII<sup>e</sup> siècle, dont l'écriture est assez malhabile.

Le nom de *Bilăi* était usité dans le nord-ouest de la Moldavie. Il fut porté tour à tour par : un grand « vornic », en 1577—1609 ; un certain « diak », en 1623 — celui-ci ne figure point en tant que rédacteur d'actes publics, mais il était apparenté au scribe (« uricar ») de la chancellerie princière, Cîrstea Mihăilescu (1572—1593) ; un « pan Siméon Bilăi » — mentionné comme important donateur du monastère de Sucevița <sup>45</sup>, ainsi que par d'autres possesseurs de domaines de moindre importance. Au stade actuel des recherches, on ne saurait encore préciser quel est celui d'entre tous qui aura pu lire cet ouvrage. Cependant, nous sommes enclin à supposer qu'il doit plutôt s'agir du scribe — « diak » — Bilăi qui vécut durant les trentes premières années du XVII<sup>e</sup> siècle. Quant au terme СЪРБЕН, dont la lecture semble douteuse, on pourrait l'interpréter plutôt comme une allusion à la langue slave du manuscrit, désignée sous le nom de « sirbească » dans les pays roumains, qu'à l'origine du lecteur.

c) La première couverture en bois comporte quelques notes en russe, d'ailleurs sans importance, datées du XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>46</sup>.

Le feuillet surajouté à la fin du manuscrit sert vers la fin du XVI<sup>e</sup> et le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle à d'innombrables exercices de calligraphie. Nous ne pensons pas qu'il y a lieu de les reproduire entièrement ici ; il nous faut cependant signaler une vieille note, datant de cette époque et rédigée en roumain :

† I СГ(Н) ЗА ЧИГЖТОРЕ

† S ТАЛ(ЕРЕ) ЗА ЛЪКЖЦ(Н)

La seconde couverture en bois comporte deux notes importantes pour le cercle de lettrés où ce manuscrit circulait :

I. Б Л(К)ТО ЗДН М(К)С(Е)ЦА Мана Д Д(Ъ)НИН. Бл(а)ГО... (*L'année 7078, le 4<sup>e</sup> jour du mois de Mai. Bien...*)

II. † БЪ Д(Ъ)НИ БЪНАЖЕ БЪХА Хр(и)СТІАНЕ УТ ТОГДАШНАГО Ц(а)РЪ РИМСКАГО ИНТОННА ПОГАНА СЪЦА... († *Du temps où les chrétiens étaient persécutés par l'empereur d'alors de Rome, Antonin, qui était païen.*)

Ces deux notes révèlent certaines préoccupations de chronologie de la part de ceux qui les ont rédigées et leurs connaissances particulières en ce qui concerne la phase initiale du christianisme.

Une dernière note est constituée par le titre même, écrit dans trois cartouches, sur les tranches du livre :

Цар — СТКЕ — ННК

<sup>45</sup> D. Dan, *op. cit.*, p. 174.

<sup>46</sup> Le Monastère de Sucevița était dédié au Grand Skite de Galicie ; c'est pourquoi grand nombre de moines ukrainiens ont vécu en Bucovine durant les XVII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles.

Le titre de « *Tzarstvenik* » paraît également dans la copie (*Ka*) de 1763 ... сѣмъ свѣтлѣмъ книгѣ Царственикѣ или Родословѣ ... et c'est ce qui a permis à A. Petrouchevitch et à D. Dan de considérer notre manuscrit comme tel.

Avec le manuscrit d'Azaria, le nombre des copies d'après les « Vies des rois et archevêques serbes » monte à cinq ; mais à l'heure actuelle, les chercheurs n'ont à leur disposition que les deux copies du XVIII<sup>e</sup> siècle, de l'église métropolitaine de Karlovac et celle du monastère de Sucevița qui demeure ainsi la plus ancienne (1567).

La valeur de ce dernier manuscrit, pour l'étude de l'œuvre historique de Danilo est incontestable, non seulement parce qu'il introduit dans la discussion une copie du XVI<sup>e</sup> siècle, mais encore parce qu'il permet dès à présent quelques remarques préliminaires, d'une portée particulière. Tout d'abord, la copie de 1567 fait preuve d'une similitude frappante avec la copie *L*, posant de la sorte la question de l'existence d'une version abrégée, que nous pourrions appeler « moldave », d'après le milieu savant où elle avait cours. Ses traits caractéristiques sont l'absence de l'ample exposé consacré à la carrière et à la personnalité de Danilo II (d'ailleurs très important pour la compréhension des événements et la connaissance de la vie de l'auteur de quelques-unes de ces biographies des monarques et des prélats serbes), ainsi que de certains passages d'une valeur plutôt littéraire et stylistique, qu'historique. L'archétype moldave serait plus vieux que celui ou ceux dont se sont servis les copistes de 1763 et de 1780, si l'on acceptait l'hypothèse suivant laquelle la présence de ces passages dans les autres copies, plus récentes, correspond en réalité à des interpolations. Il est avéré que le « *Sbornik* » a dû subir différentes rédactions et interpolations<sup>47</sup>. La chose est facile à saisir à l'examen attentif du texte édité en 1866. Les interpolations les plus évidentes sont celles introduites dans la copie *Kb*, la plus récente en date, celle qui comprenait aussi des ouvrages littéraires de beaucoup ultérieurs — l'« Éloge » et la « Vie du knèze Lazare », par exemple, que G. Daničić, a éliminé dans son édition.

L'aspect archaïque de la version moldave relève aussi de son caractère prononcé de *lectio* (lecture au réfectoire)<sup>48</sup>. L'exposé est maintes fois interrompu par la formule « Bénissez, Père ! », qui représente une manière de solliciter du chef de la collectivité monacale la permission de donner lecture à l'une de ces « Vies », le jour de l'obit. Si chez les copies récentes (*Ka* et *Kb*) on la trouve employée après les titres de la première partie<sup>49</sup> (et réitérée dans la copie *Ka* après le titre de l'histoire d'Etienne Milutin)<sup>50</sup>, les copies *L* et *Az* en font par contre usage plus souvent (« Vie »

<sup>47</sup> V. Nikola Radojčić, *op. cit.*, p. XVII

<sup>48</sup> Danilo parle d'un « réfectoire plein de livres » (*éd. Daničić*, p. 3).

<sup>49</sup> *Ibidem*, p. 1.

<sup>50</sup> *Ibidem*, p. 102, comme dans les copies *L* et *Az*.

d'Hélène, titre de la seconde partie, « Vie » d'Eustathe)<sup>51</sup>. Chez *Az*, on la retrouve encore dans deux autres lectures, celles concernant les « Vies » d'Etienne Dragutin et de l'archevêque Jacques. Mais cette forme de *lectio* ne saurait nous faire oublier le caractère historique du « Sbornik ». De leur côté, ses contemporains ne le négligeaient pas, non plus, puisque les possesseurs des copies *L* et *Az* — le scribe Grégoire Iuraşcu et le métropolitain Georges Movilă, qui vécurent au XVI<sup>e</sup> siècle — les considéraient des Chroniques (Лѣтописица) comme le révèle leurs notes, tandis que les copistes serbes de 1553 et du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui les appelaient « Rodoslov »<sup>52</sup>.

D'autre part, la copie *Az* offre une importance linguistique, pour les études de philologie slave. Le moine Azaria — comme nous l'avons déjà affirmé — a accompli une œuvre minutieuse, mais pas entièrement réussie, de transposition en slavon d'un archétype de rédaction serbe — le slavon étant connu et employé de préférence par le monde des lettrés dans les pays roumains. Ce manuscrit met à la disposition des slavistes un texte ample, qui leur permettra d'y puiser des données nouvelles concernant le slavon — qui était la langue littéraire du pays au XVI<sup>e</sup> siècle — et de préciser la méthode selon laquelle s'élaboraient les œuvres littéraires slavo-roumaines. Ce document vient s'ajouter, de la sorte, à la liste des vieilles chroniques moldaves de l'époque.

Au point de vue historique, outre son importance pour l'étude des « Vies des rois et archevêques serbes », ce manuscrit moldave de 1567 jette une lueur nouvelle sur un moment important de l'histoire de la culture roumaine au XVI<sup>e</sup> siècle.



A cette époque, des changements profonds interviennent dans l'évolution de la littérature roumaine. Un intérêt prononcé se dessine maintenant envers les problèmes se rattachant à l'actualité politique. Les préoccupations envisageant l'histoire en tant que genre littéraire n'étaient pas chose nouvelle : elles avaient eu cours par le passé également. Mais, à côté des versions slaves des anciennes annales byzantines ou des chroniques vieillies d'un Manassès ou d'un Hamartolos, qui faisaient remonter l'histoire de l'Empire romain d'Orient jusqu'aux origines bibliques du monde, les hommes de lettres, animés d'un esprit plus réaliste, tournaient leur attention vers les événements qui se passaient dans leur propre pays ou dans les pays du proche voisinage. Ces préoccupations innovatrices se font remarquer et sont surtout attestées en Moldavie. Les chroniqueurs

<sup>51</sup> *Ibidem*, p. V et VI; « Starine », XXI, Zagreb, 1889, p. 129.

<sup>52</sup> V. P.P.Panaiteşcu, *Les chroniques slaves de Moldavie au XV<sup>e</sup> siècle* (« Romanoslavica », I, Bucarest, 1958, p. 150–151).



Macaire, Euthime et Azaria lui-même rédigent des ouvrages littéraires, où ils retracent les événements du règne de Petru Rareș et de ses successeurs, de celui d'Alexandru Lăpușneanu, en employant encore le style prétentieux et rhétorique des écrivains byzantins. Ils brosent des portraits avec des images prises ailleurs — par exemple à la chronique de Manassès —, ils énoncent des jugements de valeur notamment sur les problèmes d'actualité, parmi lesquels en tout premier lieu se place la pression ottomane, exercée aussi bien sur les princes que sur le pays. Cependant, leurs préoccupations historiques embrassent également le passé des pays subjugués de la Péninsule balkanique, leur historiographie. Cet intérêt des lettrés et de la haute société dont ils faisaient partie, en tant qu'hommes de cour et prélats, se justifie aussi d'une autre manière. A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, c'est en Valachie, en Moldavie et en Transylvanie que l'émigration serbe trouve un abri<sup>53</sup>. Un rôle primordial pour l'histoire politique et culturelle revient maintenant à l'alliance, par les femmes, des princes roumains avec la famille du despote Branković. C'est ainsi que l'on verra accéder au trône, aux côtés de Neagoe Basarab, de Petru Rareș ou d'Alexandru Lăpușneanu, les princesses Despina-Militza, Roxande et Kiajna en Valachie, ou Hélène Brancović et sa fille Roxande en Moldavie. Et l'on verra sur-le-champ s'agiter autour d'elles les descendants des « despotes » ou de la dynastie des Balšić — qu'elles aideront, en les stipendiant et en les dotant de domaines importants. Toute cette parenté vient accompagnée de ses clients, hommes de confiance et, notamment, écrivains d'actes et de livres et apportant avec ses biens de vieux manuscrits d'une valeur inestimable. Ainsi s'explique la présence en Roumanie de manuscrits ayant appartenu à Branko Mladenović (1346), au patriarche Sava de Peć (1399—1420), à l'ex-despote Georges Branković — devenu en 1504 métropolitain à Tîrgoviște — ou au despote Etienne Berislavić (1520—1535), etc.<sup>54</sup>. Ainsi commencent, vers la moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, à circuler des copies des œuvres de la littérature historique serbe — annales et chroniques —, sorties de la plume des calligraphes moldaves. « Vies » et « Eloges » des rois et hiérarques — à l'instar de ceux rédigés par Domentien, Théodose, Grégoire Tzambiac, etc. — sont maintenant multipliés en territoire roumain. C'est de cette manière et dans cette ambiance, à coup sûr, que fut copié le « Sbornik » contenant les biographies des rois et des archevêques serbes des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, tout d'abord par « l'un de ces Serbes qui ont non seulement vécu mais sont nés et ont

<sup>53</sup> V. Ion-Radu Mircea, *Relations culturelles roumano-serbes au XVI<sup>e</sup> siècle*, dans la « Revue des études sud-est européennes », t. I, n<sup>o</sup> 3—4, Bucarest, 1963, p. 377—419.

<sup>54</sup> *Ibidem*, p. 401—407.

grandi dans les pays roumains »<sup>55</sup> (copie de Lvov), et ensuite par un autochtone, le moine Azaria. En Moldavie, l'œuvre de Danilo II et de ses continuateurs n'était pas étudiée seulement comme une lecture nouvelle et intéressante ; par elle on apprenait à connaître les aïeux des princesses moldaves et de leurs descendants, on évoquait l'époque brillante de quelques monarques orthodoxes particulièrement importants ; et une auréole de gloire enveloppait ainsi les familles princières.

De plus, « Les vies des rois et archevêques » magnifiaient, en les décrivant, leurs luttes vaillantes pour la patrie et la chrétienté, pour une affirmation nationale. C'était là un encouragement dont la Moldavie ressentait vivement le besoin en ces moments difficiles.

Le fait que l'ouvrage a connu une certaine diffusion est, aussi, particulièrement frappant ; il a été lu par des hommes de lettres — comme le scribe Grégoire Iurașcu —, par des membres du clergé — comme ce prêtre de Hotin appelé « popa Ioan » (1574) ou le métropolite Georges Movilă —, par bien d'autres personnes encore, de moindre importance, comme Bilăi<sup>56</sup> ; mais il a été lu peut-être aussi par des personnages de cour. En effet, l'aspect élégant de la copie d'Azaria ne saurait s'expliquer autrement que par le fait qu'elle était rédigée à l'usage de la cour, car on mettait à l'ordinaire moins de soins à la copie des simples ouvrages hagiographiques. Retenons d'autre part cet autre fait : le monastère de Sucevița, fondé par la famille princière des Movilă, concentrait dans sa bibliothèque deux copies de cet ouvrage, dont l'une, celle de 1567, était transposée dans une rédaction courante, le médio-bulgare, afin de lui assurer une plus large diffusion.

La copie de 1567, due à la plume de l'un des rares auteurs roumains de langue slave, jette une lumière nouvelle sur la personnalité d'Azaria. Ce moine n'était pas seulement un lettré avec tous les défauts inhérents à la régression de l'importance de la langue slave au profit du roumain<sup>57</sup>. Calligraphe et artiste très bien doué, connaisseur de la littérature historique serbe et byzantino-bulgare, disciple du chroniqueur Macaire, évêque de Roman — et peut-être aussi de son successeur, le métropolite Anastase — Azaria a vécu dans l'entourage des hautes personnalités politiques et culturelles de l'époque. L'on peut supposer qu'il entretenait des rapports avec la cour d'Alexandru Lăpușneanu et de son épouse, Roxande — cour à l'abri de laquelle vivaient les parents et les serviteurs serbes de la prin-

<sup>55</sup> G. Daničić, *op. cit.*, p. VIII

<sup>56</sup> V. ci-dessus, p. 407.

<sup>57</sup> I. Bogdan, *Letopiseful lui Azarie*, p. 28 et suiv. P. P. Panaitescu, *Cronicile slavo-române din sec. XV—XVI, publicat de Ion Bogdan*, Bucarest, 1959, p. 126—9.

cesse <sup>58</sup>, qui nourrissaient le souvenir des temps révolus et fort probablement l'espoir d'un revirement politique en leur faveur.

En tout cas, grâce à cette copie d'Azaria nous disposons maintenant — enfin ! — d'une date précise, qui permet de situer son activité dans le temps. Et en même temps, cette copie est un ample document de la langue et de la littérature de l'époque, servant de point d'appui à l'exploration de son horizon historique. Somme toute, il s'agit d'un nouveau maillon de la chaîne qui lie en un tout organique la culture commune du sud-est européen.

---

<sup>58</sup> V. Ion-Radu Mircea, *op. cit.*, p. 394 et 397.

LA FONDATION DE L'«ACADÉMIE GRECQUE» DE BUCAREST.  
LES ORIGINES DE L'ERREUR DE DATATION  
ET SA PÉNÉTRATION DANS L'HISTORIOGRAPHIE\*)

VICTOR PAPACOSTEA

II

1. *Șerban Cantacuzino et le « stolnic » Constantin Cantacuzino se plaignent de ne pas trouver de professeurs à Bucarest pour leurs fils.* Des documents contemporains très précis, émanant de personnages de premier ordre, parlent de la crise de professeurs qualifiés, tant au point de vue intellectuel que pédagogique, du temps de Șerban Cantacuzino. Ainsi, dans une lettre inédite<sup>1</sup> du prince de novembre 1686, adressée à Ioannis Karyophyllis, le grand chartophyllax de la patriarchie œcuménique, on voit la grande carence de professeurs à cette époque-là, puisque le prince même n'en avait pas pour son fils. Il y demande à l'érudit théologien de lui envoyer un professeur fort capable de Constantinople. Il le supplie de s'en occuper, de « hâter cette acquisition et de lui en écrire immédiatement, car en attendant l'enfant demeure les bras croisés »<sup>2</sup>. Il en résulte qu'à Constantinople, non plus, il n'y avait pas beaucoup de bons professeurs disponibles à s'engager en Valachie, fût-ce même à la cour du prince. Plus loin, Șerban Cantacuzino dit à Karyophyllis que, entre-temps, il a entendu parler d'un maître que Dumitrașcu Cantacuzino avait comme

\*) Cette étude étant posthume, quelques notes ont été complétées par C. Papacostea Danielopolu.

<sup>1</sup> L'Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. 974 (Codex Critias-Ralli), f. 89<sup>r</sup>—93<sup>r</sup>. Șerban Cantacuzino, prince de toute la Hongrovalachie écrit à Ioannis Karyophyllis « grand logothète », le 8 novembre 1686 (Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor grecești*, n° 54).

<sup>2</sup> *Ibidem*, f. 91<sup>r</sup>.

précepteur pour ses enfants et il insiste, faute de mieux, de le lui envoyer<sup>3</sup>. Şerban Cantacuzino lui annonce également qu'il a fait le nécessaire pour que l'agent du pays obtînt l'ordre de passage pour le professeur et qu'on mît une voiture à sa disposition pour l'amener à Bucarest. D'ailleurs, comme il ressort de cette lettre, Şerban Cantacuzino s'est adressé, au sujet du professeur, aussi à d'autres personnalités de Constantinople. Craignant que ni le précepteur des enfants de Dumitraşcu Cantacuzino ne puisse venir, Şerban Cantacuzino les prie « de lui trouver à tout prix un professeur »<sup>4</sup>.

Si la prétendue « Académie » avait vraiment fonctionné à cette date-là — l'automne de l'année 1686 — il est certain que Şerban Cantacuzino en aurait aisément trouvé une solution. Il n'aurait pas été obligé d'avoir eu recours au grand chartophillax de la patriarchie œcuménique, de faire des appels désespérés à Constantinople et de recourir éventuellement à l'expédient « d'emprunter » le précepteur de la maison de Dumitraşcu Cantacuzino.

D'autres documents aussi nous prouvent l'absence d'érudits grecs à Bucarest — de professeurs surtout — à l'époque de Şerban Cantacuzino et bien des années après. Ce fait persiste même pendant les premières années du règne de Constantin Brîncoveanu. Le « stolnic » Constantin Cantacuzino lui-même — dont l'admiration enthousiaste de certains historiens a fait le fondateur de l'« Académie » de Bucarest dès 1679 — manque de professeurs pour ses fils. Le 12 mai 1692, il envoie aussi une lettre à Karyophyllis dans le même but<sup>5</sup>. Vu l'importance pour notre problème tant du personnage que du document, nous reproduisons entièrement le passage le plus caractéristique :

« Mes fils et surtout le cadet vous saluent respectueusement et baisent votre vénérée main droite, ainsi que leur professeur qui les instruit passablement bien, mais par ailleurs, je pense que l'enseignement de la grammaire et de la logique ne convient pas à leur jeune cerveau, ce qui, à mon humble avis même si durant cent ans ils apprenaient encore la logique, serait la même chose et c'est pourquoi nous regrettons infiniment de ne pas avoir de professeurs pour leur enseigner tant soit peu le latin, dans quel but — soit dit en passant — des amis nous ont écrit de Venise que ce serait possible qu'il nous vienne de là deux professeurs pour le latin et le grec, mais jusqu'à présent on ne les a pas vus. Il est probable qu'ils aient dû affronter bien des difficultés dans leur grand voyage pour arriver chez nous<sup>6</sup> ». Par les remarques d'ordre didactique et pédagogique que le

<sup>3</sup> *Ibidem.*

<sup>4</sup> *Ibidem.*

<sup>5</sup> *Ibidem*, f. 119<sup>r</sup>—119<sup>v</sup>, La lettre du « stolnic » Constantin Cantacuzino à Ioannis Karyophyllis, grand logothète (Nestor Camariano, *op. cit.*, n° 67).

<sup>6</sup> *Ibidem*, f. 119<sup>r</sup>.

« stolnic » y fait, cette lettre constitue un précieux indice sur l'impasse où se trouvait l'instruction de ses fils ; l'absence de professeurs sérieusement qualifiés au point de vue professionnel y est catégoriquement affirmée. Son mécontentement contre la méthode du précepteur qu'il a, atteste que ni cet enseignement privé ne disposait à Bucarest, de personnes compétentes, mais que l'on se servait de professeurs improvisés ou désuets en ce qui concerne la méthode et les principes fondamentaux de pédagogie.

Il est certain que si le « stolnic » avait trouvé à Bucarest, en été 1692 un professeur et pédagogue de la valeur de Sevastos Kyminites — ancien directeur du « frondistirium » de Trébizonde et de l'Académie de Constantinople — il ne se serait plus adressé à Karyophyllis à Constantinople. Il aurait eu recours aux conseils et aux suggestions pédagogiques de l'érudit de Trébizonde, de même qu'à ses services didactiques. Celui-ci, à son tour, aurait été certainement honoré de s'occuper de l'instruction des fils du plus important des gouvernants de l'état valaque, chef d'une famille excessivement riche et influente, lui-même savant jouissant d'une grande renommée dans les pays orientaux.

Nous pouvons donc conclure qu'en mai 1692, Sevastos Kyminites ne se trouvait pas à Bucarest.

Dans les conditions susmentionnées, pouvait-il donc être question de l'existence d'une « Académie » princière à cette date-là ?

Xenopol, qui n'ignorait pas cette pénurie, a trouvé nécessaire d'atténuer, en la traduisant, la relation de Del Chiaro, selon laquelle on pouvait supposer qu'il y avait à Bucarest, sous Șerban Cantacuzino, un grand nombre de professeurs. Car, malgré toute la peine qu'il s'était donnée, disposant aussi du trésor de documentation et d'informations de Constantin Erbiceanu, Xenopol n'a pu confirmer les affirmations de l'écrivain italien que par un seul exemple : Ieremias Kacavelas <sup>7</sup> — de passage seulement dans la capitale de la Valachie. C'est ce qui a déterminé Xenopol

<sup>7</sup> On ne trouve pas de traces documentaires concernant l'activité de Ieremias Kacavelas comme professeur à l'école de Saint-Sava de Bucarest, ni comme professeur à la cour de Șerban Cantacuzino, de Constantin Brncoveanu ou dans une autre famille de la noblesse valaque. D'ailleurs il n'y a pas eu de relations de durée entre l'érudit professeur et Șerban Cantacuzino. Il y a même des indices que Ieremias Kacavelas ne s'accommodait guère avec le caractère de Șerban Cantacuzino. Ieremias Kacavelas était un ecclésiastique érudit, fortement influencé par la culture occidentale — il avait étudié en Allemagne — et sur le plan moral, par la réforme. Il ne pouvait point agréer l'atmosphère de terreur de la cour valaque que ses contemporains, soit catholiques, soit orthodoxes, dénoncent. Dans le discours prononcé par Ieremias Kacavelas à l'enterrement de Smaranda — la fille de Șerban Cantacuzino, morte après trois mois de mariage — on trouve des accents qui, indirectement, semonçaient sévèrement l'orgueilleux et sanguinaire prince (v. Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.* p. 181—184). Pour le caractère de ce prince, v. le portrait fait par le moine catholique Del Monte dans *Magazin istoric pentru Dacia*, p. 33—71, celui de Dositheos, patriarche de Jérusalem, dans Hurmuzaki XIV—N. Iorga I<sup>re</sup> partie (1320—1716), p. 349—352, doc. n<sup>o</sup> CCCI, et à la page 268—269, doc. n<sup>o</sup> CCCXXXV, l'énumération des défauts de Șerban Cantacuzino. Cf. aussi le doc. n<sup>o</sup> CCCXLVII, p. 285—287, où le patriarche Dionisios de Constantinople relate comment Șerban Cantacuzino a dépossédé en sa faveur, sa propre famille.



à remplacer le pluriel « i maestri di lingua greca » par la forme « le professeur grec ». Par cette modification dans le texte de l'ancien secrétaire princier, Xenopol a cru réduire à des limites véridiques une information exagérée. (En réalité, ni pour Kacavelas on ne peut affirmer avec certitude qu'il avait enseigné à Bucarest. Les auteurs grecs ne parlent pas de lui comme professeur dans la capitale de la Valachie, mais seulement à Jassy<sup>8</sup>). Pourtant l'assertion de Xenopol a semblé si autorisée aux historiens grecs plus récents, qu'ils l'ont encadré, eux aussi, à l'« Académie » de Bucarest<sup>9</sup>.

Pour achever la discussion sur le passage de Del Chiaro cité par Xenopol, nous pouvons ajouter : non seulement il n'atteste pas la fondation de l'« Académie » de Saint-Sava sous le règne de Șerban Cantacuzino, mais il en constitue une preuve contraire. Car si Șerban Cantacuzino avait réellement été le fondateur de cette école supérieure, comme Xenopol et les autres l'affirment, n'était-ce pas ici l'endroit le plus indiqué où Del Chiaro aurait dû insérer, sinon des détails, au moins la mention de sa fondation ? Lui, qui parle avec un tel enthousiasme de la personne de Șerban Cantacuzino et si minutieusement sur la Valachie et ses institutions — État, église, dignités, coutumes, au fond la partie utile de l'ouvrage — ne point s'arrêter sur une fondation si importante ? Il est difficile d'affirmer qu'il ait ignoré ou qu'il ait oublié cet important acte culturel, puisque nous voyons qu'il y insère d'autres fondations du même prince, comme, par exemple, le monastère de Cotroceni et même la fameuse auberge (« il han di Scerba-Vodă ») bâtie pour loger les marchands (« o sia alloggio per mercanti di ogni sorta »)<sup>10</sup>. L'Académie aurait pu s'imposer aussi à la mémoire de Del Chiaro, au moins autant que le souvenir de l'auberge.

Enfin, une dernière remarque relative aux opinions de Xenopol dans ce problème. Dans le volume X de son traité, au chapitre consacré à l'enseignement grec, ne tenant plus compte de ce qu'il avait affirmé dans le volume VIII (que Sevastos Kyminites était venu dans le pays « à l'appel de Brîncoveanu en 1689 ») le savant de Jassy dit : « A Bucarest, bien que l'école grecque soit fondée un peu plus tard qu'en Moldavie, sous le règne de Șerban Cantacuzino, elle est, dès le début plus complètement

<sup>8</sup> Pour la vie et l'activité de Ieremias Kacavelas v. C. Sathas, «Νεοελληνική φιλολογία», Athènes, 1868, p. 383. Sathas écrit d'après Dimitrie Procopiu Moscopolitul, l'ancien secrétaire de Nicolae Mavrocordat, donc un contemporain de Kacavelas ; v. aussi G. I. Zavira, « Νέα Ἑλλάς ἢ ἑλληνικὸν θέατρον », Athènes, 1871, p. 350 ; Papadopoulos Vretos, «Νεοελληνική φιλολογία», Athènes, 1854, I, p. 202 ; Constantin Erbiceanu, *Discurs rostît în aula Universității din Iași...*, Jassy, 1885, p. 15. Pour ses ouvrages, notamment la traduction du latin de l'œuvre de Platina, v. N. Iorga. *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor*, Bucarest, 1898, p. 16—57.

<sup>9</sup> Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, p. 13. En parlant du «famcux collège de Bucarest» et de ses « professeurs grecs », il dit : « l'un d'eux, du temps de Șerban Cantacuzino, était le prédicateur Ieremias Kacavelas ».

<sup>10</sup> Del Chiaro, *op. cit.*, p. 140.

organisée que celle de Jassy. Sevastos Kyminites... ouvre pour la première fois une telle école dans la capitale de la Valachie, prenant le titre de premier professeur du «frondistirium» (collège) de Hongro-Valachie<sup>11</sup>. Ce qui étonne le plus dans cette modification de position, ce n'est pas tant l'assertion complètement gratuite que l'école princière de Bucarest «était plus complètement organisée» du temps de Șerban Cantacuzino, que de voir Xenopol, qui avait affirmé dans le tome VIII que Sevastos Kyminites arrive dans le pays en 1689, amené par Constantin Brîncoveanu, le transporter dans le tome X sous le règne de Șerban Cantacuzino. Voilà comment, petit à petit, en partant dans le tome VIII d'une légère modification du texte de Del Chiaro — qui au fond ne dit pas un mot sur la fondation de l'école de Saint-Sava — et reléguant dans le sous-sol, sans la commenter, l'information transmise par Mihai Cantacuzino, Xenopol arrive au tome X à transporter la fondation de l'«Académie», ainsi que Sevastos Kyminites, de sous le règne de Constantin Brîncoveanu, sous celui de Șerban Cantacuzino. De cette façon, la confusion s'est accrue davantage, mais vu l'autorité du grand historien — en cumulant aussi celle de Constantin Erbiceanu — ce n'est pas surprenant que ces opinions fussent respectées par tous les historiographes suivants.

2. *Del Chiaro a fait une confusion, prenant Șerban Cantacuzino pour son père, le «postelnic» Constantin Cantacuzino.* Notre avis est que l'information transmise par le secrétaire florentin ne représente pas une exagération, mais un anachronisme, l'une de ces confusions qui caractérisent — comme nous l'avons montré — la partie historique de son livre. On sait que Del Chiaro est venu en Valachie en 1709 (deux décennies après la mort de Șerban Cantacuzino) et qu'il a fait imprimer ses mémoires en 1718, c'est-à-dire 30 ans après la mort du prince. Ses affirmations conviendraient mieux à l'état de choses vu par lui à la cour de Brîncoveanu et de Șerban Cantacuzino, lorsque, réellement, il y avait à Bucarest plusieurs savants grecs et occidentaux de différentes nationalités — professeurs, philosophes, théologiens, médecins, artistes, etc. Cependant cette hypothèse ne peut être non plus soutenue, car il est difficile d'admettre que Del Chiaro ait pu se souvenir de ces professeurs et de la munificence du prince à leur égard, mais complètement oublier qu'en fonction de ces professeurs il existait une école princière, qui justement jouissait à ce moment-là d'un grand éclat, dont un contemporain, Alexandru Helladius, avait dit qu'elle méritait d'être appelée Académie<sup>12</sup>. Nous pen-

<sup>11</sup> A. D. Xenopol, *op. cit.*, X, p. 167. Dans ce passage, l'historien de Jassy attribue au terme *πρωτοδιδάσκαλος* le sens chronologique, ce qui est une erreur; dans le t. VII, p. 241, n° 108, il avait donné l'interprétation correcte «le premier professeur doit être pris dans le sens hiérarchique, non pas chronologique». En modifiant son opinion sur la date de la fondation, il modifie aussi sa signification.

<sup>12</sup> Alexandru Helladius, *op. cit.*, p. 17, «Neque mirum est Bueurestium academiam vocari...» Cela veut dire que le titre d'«Académie» avait pénétré dans le langage courant.

sons plutôt que cet anachronisme se rapporte à des événements antérieurs au règne de Șerban Cantacuzino. Il y a des indices assez sérieux que les souvenirs confus de Del Chiaro au sujet des « professeurs de grec qui enseignaient aux fils des nobles (valaques) la grammaire, la rhétorique et la philosophie » se rapporte toujours à un Cantacuzino ; cependant celui-ci n'est ni Șerban ni son frère, le « stolnic », mais leur père, le « postelnic » Constantin Cantacuzino. Quant à ce dernier, nous pouvons affirmer qu'il a mis réellement les fondements d'une école supérieure en Valachie — « Schola greca e latina » — école où des professeurs érudits, humanistes grecs de la valeur de Pantelimonos Ligaridis et Ignatios Petritis (le commentateur de l'épopée byzantine « Dighenis Acritas ») enseignaient à ses fils, Drăghici et Șerban, le futur prince, ainsi qu'à d'autres jeunes gens appartenant à l'aristocratie valaque, la langue et la littérature helléniques et latines, la rhétorique et la logique, comme nous l'apprenons des documents directs (« Rethorica e Logica in lingua greca e latina »). Nous avons exposé ailleurs les circonstances qui ont forcé Pantelimonos Ligaridis à quitter Constantinople et sa tentative de fonder dans la capitale de l'empire ottoman une académie de type gréco-latin. Excommunié par le patriarche Partennios le Jeune — ancien élève de Theophilos Koridaleos — il a accepté l'offre du « postelnic » Cantacuzino de s'établir en Valachie et de fonder à Tîrgoviște une école semblable.

Il est vrai que l'historiographie roumaine — ainsi que la grecque — a négligé ce début d'enseignement humaniste par des professeurs grecs en Valachie à la fin de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle (bien que G. Călinescu eût publié déjà en 1930 une première série de documents recueillis dans les archives du Vatican, ayant trait à cette école). Mais dans un ouvrage général sur l'enseignement dans les pays roumains, il faudra qu'on lui fasse l'analyse due et qu'on lui donne la place qu'elle mérite.

On devra également mettre en valeur les mérites du malheureux « postelnic », créateur également de la première grande bibliothèque de notre pays. Pour l'instant, nous nous bornons à dire seulement que son initiative, soutenue aussi par Matei Basarab, renfermait en petit un vrai collège humaniste où, selon les affirmations de Ligaridis, avec les fils du « postelnic » apprenaient en tout douze jeunes gens.

L'ancien secrétaire princier, grand admirateur de Șerban Cantacuzino a fait de ce dernier un personnage composite, comme dans le folklore, chez qui nous trouvons les attributs de « Seitanoglu », son lointain ancêtre pendu par les Turcs à Anchialos, Mihail Cantacuzino, et ceux de fondateur de la culture et de l'enseignement humaniste en Valachie du « postelnic » Constantin Cantacuzino ou Constantin Brîncoveanu.

3. *Les opinions de N. Iorga.* En 1901 N. Iorga intervient aussi dans ce problème. Sous l'influence, bien sûr, de l'information donnée par Sathas et des « monuments » invoqués par Erbiceanu, N. Iorga transporte de nouveau la date de la fondation dix ans plus tard, de 1679 à 1689. « Arrivant maintenant aux érudits de profession, aux professeurs et aux traducteurs de livres, c'est le nom de Sevastos Kyminites qui nous apparaît avant tous, qui se nomme lui-même, « le premier professeur », c'est-à-dire le fondateur de cette Académie princière ... C'est seulement en 1689, dans la deuxième année du règne de Constantin Brîncoveanu que s'alluma cette seconde lumière de la culture supérieure orientale : l'Académie de Bucarest, toujours probablement sur le conseil du patriarche de Jérusalem. Auparavant, les fils du voïvode apprenaient à la Cour »<sup>13</sup>. Voici le raisonnement de N. Iorga : étant donné que Sevastos Kyminites arrive dans le pays « vers 1689 », selon l'affirmation de l'historien grec Constantin Sathas et de Constantin Erbiceanu, et tenant compte que lui-même signe « le premier professeur » (πρωτοδιδάσκαλος) de l'école princière, il est normal de prendre la date de son arrivée dans le pays comme date à laquelle commence à fonctionner l'école. C'est le même raisonnement qu'avait fait Xenopol dans le volume X, p. 167, à la seule différence que l'historien de Jassy, estimant exacte la date proposée par G. Chassiotis, en ce qui concerne la fondation, avait transporté l'arrivée de Kyminites à Bucarest — par conséquent le commencement de l'« Académie » aussi — dix ans plus tôt, c'est-à-dire en 1679.

Sans nous occuper pour le moment du fond du problème, la date où, selon N. Iorga, l'école commence à fonctionner, que l'on nous permette de faire une petite rectification relativement à l'argument invoqué par lui : le titre de Sevastos Kyminites πρωτοδιδάσκαλος (= le premier professeur), comme le savant de Trébizonde signe, ne signifie pas « le premier » dans le sens chronologique, mais *l'occupant* de la chaire principale ; ce qui dans l'organisation des universités occidentales était « primo loco ». Celui qui était investi du titre de πρωτοδιδάσκαλος était, en réalité, le recteur de l'école. À la bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie il y a des manuscrits où l'on trouve la signature d'autres professeurs qui succédèrent à la chaire de Sevastos Kyminites et à la direction de l'école. Tous signent du titre de πρωτοδιδάσκαλος<sup>14</sup>. Rien ne justifie, non plus, l'idée que l'arrivée de Sevastos Kyminites dans le pays en 1689 dût représenter, automatiquement, l'ouverture de l'école princière. Nous allons voir qu'à cet égard, les affir-

<sup>13</sup> N. Iorga, *Istoria literaturii românești*, II<sup>e</sup> éd., II, Bucarest, 1926, p. 53.

<sup>14</sup> N. Iorga, *Pilda bunilor domni din trecut față de școala românească*, « Analele Academiei Române », série II, XXXVII, Mem. Secției Istorice, Bucarest, 1914, p. 5.

mations que l'on a faites, ont été sans fondement et d'ailleurs ni en 1689 Sevastos Kyminites n'était encore venu dans la capitale de la Valachie.

En 1914, dans une communication faite à l'Académie, en parlant de la fondation de la grande école du Phanar, N. Iorga, situe à nouveau la fondation de l'école princière de Bucarest sous le règne de Șerban Cantacuzino. « ... en même temps on fonda l'école de Bucarest de Șerban Cantacuzino pour l'ensemble du monde hellénique, dont elle était l'université, mais seulement littéraire »<sup>15</sup>. Cependant à la même page, l'auteur de la communication, en parlant du monastère de Saint-Sava, ajoute : « l'Académie grecque inaugurée en 1689 y fonctionnait avec les meilleurs professeurs du monde hellénique ».

On pourrait en déduire que N. Iorga essaie une formule de conciliation qui puisse embrasser les deux dates et écarter, par conséquent, la controverse sur la fondation : Șerban Cantacuzino en est le fondateur, mais c'est Constantin Brîncoveanu qui l'a formellement inaugurée. En réalité, on nous offre de nouveau deux dates, les deux arbitrairement déterminées, les deux sans fondements documentaires. Aucune source contemporaine, nous le répétons, ne parle d'une « Ecole de Șerban Cantacuzino » ou d'une « Université littéraire » — comme l'appelle N. Iorga — ni de son inauguration en 1689 par Constantin Brîncoveanu. (C'est ici que l'on voit l'influence de la solution ambiguë que Xenopol a donnée au problème dans le vol. X, p. 167, que nous venons d'analyser et qui passera aussi dans les œuvres des historiens suivants).

D'ailleurs, le premier mécontent de cette solution semble avoir été N. Iorga lui-même. Dans l'esprit du savant roumain — malgré toutes les affirmations que nous venons d'enregistrer — persistait quand même l'incertitude, car dans la deuxième partie de cette communication, il pose à nouveau la question : « Qui l'avait fondée ? De qui en est venue l'exhortation, l'idée ? »<sup>16</sup> N. Iorga ne connaissant pas à la date où il écrivait ces lignes « les antécédents » de l'idée et surtout l'école de Ligaridis et de Petritis, répond de nouveau par une série d'hypothèses intéressantes, mais pour lesquelles nous manquons totalement d'indications documentaires : « Certainement de Dositheos, le patriarche de Jérusalem, qui a demeuré si longtemps chez nous et qui, sous tant de rapports, a été le dirigeant culturel dans les Principautés. Mais sûrement, d'un autre également, de ce Constantin Stolnicul, qui à grands frais et difficilement avait acquis l'instruction à Constantinople, à Venise, à Padoue et qui, en ce qui concerne l'activité de l'esprit était naturellement si obéi par son frère, Șerban, par son petit-fils, Brîncoveanu »<sup>17</sup>. Cette communication, si visiblement

<sup>15</sup> *Ibidem.*

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 5-6.

<sup>17</sup> L'édition grecque élaborée dans l'intervalle 1906-1909 fut imprimée en 1909 et l'édition roumaine, dans la traduction de G. Murnu et Const. Litzica, parut en 1914.

influencée par l'argumentation de A. D. Xenopol, n'a fait qu'augmenter la confusion relative à la date de la fondation et à la personne du fondateur.

4. *Une intervention décisive : A. Papadopoulos-Kerameus. Șerban Cantacuzino consacré fondateur de l'« Académie » grecque de Saint-Sava.* Dans l'intervalle de 1909—1914, au moment où cette confusion était bien grande, un important événement scientifique se produit chez nous. C'est la parution du volume XIII de la collection Hurmuzaki, l'œuvre du savant grec A. Papadopoulos-Kerameus, professeur à Saint-Pétersbourg, offrant un riche matériel documentaire concernant le développement de la culture grecque dans les pays roumains. L'auteur du volume a été — incontestablement — l'un des plus importants érudits européens dans le domaine des études byzantines et néo-grecques. Son œuvre, de proportions qui dépassent les forces humaines ordinaires, contient un nombre immense de découvertes personnelles. A. Papadopoulos-Kerameus occupe par ses ouvrages et ses collections de documents, une place importante parmi les plus grands chercheurs d'archive du monde entier. Le matériel publié dans Hurmuzaki XIII, exceptionnellement précieux, a été trop peu utilisé tant dans notre historiographie, que dans la grecque, quoiqu'il fût publié dans les deux langues<sup>18</sup>. Dans l'étude introductive qui précède la collection, l'auteur, en parlant de trois lettres des érudits théologiens grecs, Ieremias Kacavelas et Ioannis Karyophyllis — dont nous reproduisons le texte — dit « qu'elles ont été rédigées à Bucarest sous le règne de Șerban Cantacuzino qui, le premier ait introduit en Valachie la civilisation hellénique et ait provoqué un rapide développement de la langue et de la littérature roumaines par la culture des anciens Hellènes, en fondant dans ce but un établissement hellénique propre, divisé en deux sections, littéraire et philosophique, le fameux collège de Bucarest et y nommant des professeurs grecs de Turquie. L'un d'eux, du temps de Șerban Cantacuzino était le prédicateur Ieremias Kacavelas, polyglotte ayant fait ses études en Allemagne. Après la mort de Șerban, Kacavelas passa à Jassy, la capitale de la Moldavie, où il fut nommé professeur à l'école princière »<sup>19</sup>. Il est évident que A. Papadopoulos-Kerameus suit en tout, fidèlement, dans cette citation, le livre de Mihai Cantacuzino<sup>20</sup> auquel s'ajoute — en ce qui concerne Ieremias Kacavelas — l'influence d'Erbiceanu et de Xenopol. On est entré, de cette façon, dans un pénible cercle vicieux : les historiens roumains — Kogălniceanu, Erbiceanu, Xenopol, Iorga, etc. — ont ratifié les erreurs des historiens grecs plus anciens et les historiens grecs plus récents se sont basés dans leurs écrits sur l'autorité des historiens roumains que nous venons de nommer.

<sup>18</sup> A. Papadopoulos-Kerameus, Hurmuzaki XIII, p. 13—14.

<sup>19</sup> Mihai Cantacuzino, « *Ιστορία τῆς Βλαχίας* », p. 81.

<sup>20</sup> A. D. Xenopol, *op. cit.*, VIII, p. 240 et X, p. 169.



Mais dans le même volume, A. Papadopoulos-Kerameus publie encore huit discours inédits de Sevastos Kyminites, dont il dit dans la préface : « Nous publions ici, pour la première fois, sélectionnés, huit discours prononcés par Sevastos Kyminites à l'époque de son directorat à Bucarest, aux différentes fêtes et solennités, devant Șerban Cantacuzino et Constantin Basarab, mais surtout entre 1676—1699 . . . Le premier discours adressé à Șerban Cantacuzino se trouve entre les feuilles 48—52 d'un petit codex à nous, portant le n° II, qui a été écrit vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et renferme des travaux de Sevastos exclusivement <sup>21</sup> ».

La grande autorité dont jouissait A. Papadopoulos-Kerameus soutenait ainsi, de la manière la plus catégorique, l'opinion que l'école princière de Saint-Sava fut créée — ayant une ample organisation — sous Șerban Cantacuzino. Il attribue à ce prince toute l'organisation de l'école de Saint-Sava, telle qu'elle se reflète dans le texte du « hrisov » (*chryso-bulle*) de 1763 donné par Constantin Mihai Racoviță <sup>22</sup> et dans *Istoria Țării Românești* de Mihai Cantacuzino <sup>23</sup>. Le savant grec produisait aussi un document contemporain impressionnant : un discours de Kyminites prononcé en qualité de directeur de l'école, en présence de Șerban Cantacuzino. Comme c'est N. Iorga qui avait suggéré <sup>24</sup> le précieux ouvrage de A. Papadopoulos-Kerameus, il était normal qu'il subit le premier son influence, en acceptant l'opinion du savant grec. Par la suite, ce fut une adhésion générale à l'opinion exprimée si pertinemment et avec tant d'autorité par A. Papadopoulos-Kerameus et confirmée par un document si sensationnel <sup>25</sup>.

En 1928 N. Iorga a publié, pour la première fois chez nous, une histoire générale sur l'enseignement roumain. Le livre, édité par Casa Școalelor, fut largement répandu. Dans cet ouvrage, N. Iorga a adopté définitivement l'opinion que Șerban Cantacuzino est le fondateur de l'école princière et que ce fut même dès la première année de son règne <sup>26</sup>. Il ne parle plus de l'immixtion du patriarche Dositheos de Jérusalem à la fondation de l'École, mais attribue ce mérite seulement au « stolnic » Cantacuzino qui, comme on le sait, avait étudié à l'Université de Padoue. « Il (le « stolnic ») voulut une Académie — dit N. Iorga — pareille à celles où il avait appris. Et comme en 1678 son frère devint voïvode, Constantin put réaliser ce désir » <sup>27</sup>. Toujours en 1928, quelques mois après la paru-

<sup>21</sup> Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, p. 14—15.

<sup>22</sup> V. A. Urechla, *op. cit.*, IV, p. 46—47.

<sup>23</sup> Mihai Cantacuzino, *op. cit.*, p. 81.

<sup>24</sup> Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, XLVI.

<sup>25</sup> Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, p. 189—194. Discours panégyrique de Sevastos Kyminites, « Révérence jusqu'à terre au trop brillant, trop illustre, trop noble prince et maître de toute la Hongrovalachie, le prince Ioan Șerban Cantacuzino ».

<sup>26</sup> N. Iorga, *Istoria învățămîntului românesc*, Bucarest, 1928, p. 42.

<sup>27</sup> *Ibidem*. Cette idée a été constamment soutenue par N. Iorga jusqu'à son dernier ouvrage.

tion de *Istoria învățămîntului românesc*, N. Iorga publie un nouvel ouvrage en roumain et en français, où il commémore l'anniversaire de 250 ans de la fondation de la faculté des lettres et de philosophie de Bucarest. Il prend comme point de départ de ce quart de millénaire la date de 1678, établie sur l'affirmation transmise par Mihai Cantacuzino et dit que Șerban Cantacuzino a fondé l'école « dès le commencement de son règne »<sup>28</sup>. (Même en admettant que Șerban Vodă s'était occupé de la fondation de l'école princière dès le début de son règne, la date de 1678 était en tout cas prématurée pour la commémoration, car Șerban Cantacuzino arrive à Bucarest pour occuper le trône à peine le 16 janvier 1679)<sup>29</sup>.

En 1925, N. Bănescu, à l'occasion de précieuses contributions concernant l'origine de l'enseignement supérieur en Valachie, adopte comme date de la fondation, l'année 1679 et comme fondateur, Șerban Cantacuzino. Il dit : « Bucarest avait depuis longtemps son école grecque . . . Elle avait été fondée en 1679 par ce prince de l'Orient chrétien qu'a été Șerban Cantacuzino »<sup>30</sup>.

Cette opinion que Șerban Cantacuzino est le fondateur de l'« Académie » et que la fondation a lieu en 1679 fut admise aussi par les auteurs de différents ouvrages de synthèse parus plus tard et se généralisa ensuite dans les manuels. Parmi ces ouvrages de synthèse, nous mentionnons, dans l'ordre de la parution : *Istoria Românilor*, par Constantin C. Giurescu, *Istoria literaturii vechi*, par N. Cartoian et le volume *Viața feudală în Țara Românească și Moldova (sec. XIV—XVII)*, P. P. Panaitescu, C. Cazacu et A. Costăchel.

Const. C. Giurescu, résumant dans sa synthèse les affirmations des spécialistes cités plus haut, écrit au chapitre qu'il consacre à l'activité culturelle de Șerban Cantacuzino. « Il avait fondé à Bucarest, en 1679 — donc dès de début de son règne — une école d'enseignement supérieur, ou, comme on l'appelaient alors, une Académie, mais où les cours se tenaient en grec ancien<sup>31</sup> ». Dans la II<sup>e</sup> partie du même volume, Constantin C. Giurescu, répétant la date 1679 pour la fondation de l'école, ajoute encore : « Nous connaissons aussi le nom du premier directeur, Sevastos Kyminites, l'un des érudits grecs les plus renommés »<sup>32</sup>.

En ce qui nous concerne, nous répétons ce que nous avons déjà dit : ou bien nous admettons que l'« Académie » fut fondée en 1679 — sous

<sup>28</sup> N. Iorga, *Commémoration de deux cent cinquante ans de la fondation d'une faculté des lettres à Bucarest*, Bucarest, 1928, p. 18.

<sup>29</sup> La désignation de Șerban Cantacuzino, comme prince de Valachie, a lieu le 30 Novembre 1678, mais il occupe le trône seulement le 13 Janvier 1679. V. Const. Erbiceanu, *Efemeridele lui Ioan Cariofil...*, Bucarest, 1892, p. 11.

<sup>30</sup> N. Bănescu, « *Academia grecească din București și școala lui Gheorghe Lazăr*, Bucarest, 1925, p. 4.

<sup>31</sup> Const. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, III, I<sup>re</sup> partie, *De la moartea lui Mihai Viteazul pînă la sfârșitul epocii fanariote (1601—1821)*, Bucarest, 1942, p. 163.

<sup>32</sup> *Idem*, III, II<sup>e</sup> partie, Bucarest, 1946, p. 918.

le règne de Șerban Cantacuzino — et alors Sevastos Kyminites ne peut avoir été « le premier directeur », car il ne se trouvait pas encore en Valachie, ou bien, si vraiment le savant de Trébizonde a été le « premier directeur » de l'école, alors la date de sa fondation doit être transportée sous le règne de Constantin Brîncoveanu, lorsque — selon des sources certaines — on signale pour la première fois la présence de Kyminites à Bucarest <sup>33</sup>.

Cléobule Tsourkas, l'un des chercheurs grecs plus récents, donne pour la fondation, la date tout à fait surprenante de 1675, sans citer une source. Tenant compte de la rigueur scientifique de son livre, nous pensons plutôt qu'il a été victime d'une inadvertance typographique, <sup>34</sup> ou bien qu'il s'est laissé influencer par les dates si erronées de l'ouvrage de A. Papadopoulos-Kerameus <sup>35</sup>.

Ces derniers temps, P. P. Panaitescu, dans le volume collectif consacré à l'évolution du régime féodal dans nos pays, accepte également la date de 1679 et comme fondateur, Șerban Cantacuzino <sup>36</sup>.

Donc la date consacrée par tant d'autorités roumaines et grecques fut adoptée par tous ceux qui ont, directement ou indirectement, touché au problème de l'« Académie » de Saint-Sava. En 1928—1929, basé sur cette unanime adhésion, on fêta le 250<sup>e</sup> anniversaire de la « fondation d'une faculté de lettres à Bucarest » <sup>37</sup>.

5. *Les contradictions de A. Papadopoulos-Kerameus. Sevastos Kyminites n'a prononcé aucun discours devant Șerban Cantacuzino comme directeur de l'« Académie ».* Malheureusement l'œuvre si utile du savant helléniste de Saint-Pétersbourg, parue dans le volume XIII de la collection Hurmuzaki, présente un total désaccord entre les opinions qu'il exprime dans l'étude introductive et le matériel documentaire qui accompagne cette étude. Vu la scrupulosité bien connue de l'auteur, la seule

<sup>33</sup> De tous les chercheurs roumains, G. Călinescu est le seul qui situe l'arrivée de Sevastos Kyminites sous le règne de Constantin Brîncoveanu et non pas sous Șerban Cantacuzino, mais il donne la date de 1689, qui est erronée. G. Călinescu, *Alcuni missionari cattolici italiani nella Moldavia nei secoli XVII e XVIII*, Roma, 1925, p. 86.

<sup>34</sup> Cf. Tsourkas, *op. cit.*, p. 60. A la page suivante même, l'auteur de l'excellente étude démontre que Sevastos Kyminites fut « le premier directeur de l'Académie grecque de Bucarest ». En 1675, Sevastos Kyminites était professeur à la grande école du Phanar et en 1676, il y était « scholarh », c'est-à-dire directeur. Récemment, Cl. Tsourkas a écrit une étude *Autour des origines de l'Académie grecque de Bucarest (1675—1821)*, dans « *Balkan Studies* », 6, 1965, p. 265—280. Il place les origines de l'Académie sous le règne de Gheorghe Duca (1673—1678), en les reliant à l'activité de Ghermanos Lokros.

<sup>35</sup> A. Papadopoulos-Kerameus, Hurmuzaki XIII, *op. cit.*, p. 14. L'erreur du savant helléniste est évidente, car en 1676, en Valachie, ce n'est pas Șerban Cantacuzino qui régnait, mais Gheorghe Duca.

<sup>36</sup> V. Costăchel, P. P. Panaitescu et A. Cazacu, *Viața feudală în Tara Românească și Moldova (sec. XIV—XVII)*, Bucarest, 1957, p. 535.

<sup>37</sup> N. Iorga, *op. cit.*, (v. aussi le titre de l'œuvre commémorative).

explication serait qu'il aurait remis l'ouvrage — partiellement ou entièrement — à un collaborateur moins consciencieux. Quant à Sevastos Kyminites, les contradictions et les confusions se trouvent même à l'intérieur de l'étude, d'une page à l'autre. Ainsi, tandis qu'à la page 14 A. Papadopoulos-Kerameus présente, comme on l'a vu, Kyminites comme professeur et directeur de l'école princière dès le début du règne de Șerban Cantacuzino et ensuite, continuant sous le règne de Constantin Brîncoveanu, à la page 15, il affirme que l'érudite professeur se trouvait — exactement dans le même intervalle ! — comme professeur et directeur des écoles de Constantinople et de Trébizonde. Voilà, à une distance d'une page seulement, les deux passages qui se contredisent complètement :

Le premier passage (p. 14—15) : « Nous publions ici pour la première fois, huit discours sélectionnés prononcés du temps de son directorat à Bucarest, aux fêtes et solennités devant le prince Șerban Cantacuzino et Constantin Basarab (v. 189—225), mais surtout entre 1676—1699 ... Le premier discours adressé à Șerban Cantacuzino (p. 189—194) se trouve entre les feuilles 48—52 d'un petit codex ayant le n° II, qui a été écrit vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et contient des travaux de Sevastos exclusivement ».

Le deuxième passage (p. 15) : ... « il paraît que le directorat de Sevastos Kyminites (à l'école de Constantinople), aurait duré de 1676 jusqu'à 1682, quand, à la suite d'une révolte des élèves il a été obligé de quitter son poste de directeur. Lorsqu'il se préparait à partir pour Trébizonde, où il était appelé par les habitants pour fonder une école publique, il reçoit une lettre de Moscou d'un ancien élève, Timotei diacre russe, par laquelle il l'invite en Russie pour enseigner le grec à Moscou. Mais estimant être plus utile à sa patrie, il part pour Trébizonde et y met les fondements de l'école grecque qui prospère jusqu'à nos jours, où il a servi de 1683 jusqu'en 1689 ... D'ici probablement vers 1690, à la suite d'un appel, il s'est rendu à Bucarest, où il fut nommé directeur de l'école princière du monastère de Saint-Sava ... »<sup>38</sup>. Donc : dans le premier passage A. Papadopoulos-Kerameus affirme que Sevastos Kyminites parle devant Șerban Cantacuzino comme directeur de l'« Académie » de Saint-Sava, dans le second il affirme que Sevastos Kyminites vient en Valachie à peine en 1690, c'est-à-dire sous le règne de Constantin Brîncoveanu.

Mais toutes ces contradictions semblent n'avoir pas été remarquées par la critique historique, ni en Grèce, ni en Roumanie. Les documents publiés par A. Papadopoulos-Kerameus n'ont pas encore fait l'objet d'un examen sérieux, non plus. C'est ce qui explique le fait que presque tous

<sup>38</sup> A. Papadopoulos-Kerameus, Hurmuzaki XIII, *op. cit.*, p. 15.

ses successeurs n'ont retenu de son ouvrage que les affirmations de la page 14 — justement celles qui étaient erronées — et ont sous-évalué les dates, beaucoup plus documentées de la page 15, les seules qui mettent le chercheur sur la bonne voie.

Mais la pièce qui produisit une très grande impression fut le premier engomion, dont A. Papadopoulos-Kerameus a affirmé qu'il fut prononcé par Sevastos Kyminites en sa qualité de directeur et professeur de l'école princière, devant Șerban Cantacuzino. Ce discours est le document qui a fait baisser la balance en faveur de l'opinion que c'est quand même Șerban Cantacuzino qui est le fondateur de l'école princière de Saint-Sava. Les contradictions dont nous venons de parler nous ont déterminé à en faire l'analyse et une lecture attentive nous a donné la certitude que le savant byzantinologue de Saint-Pétersbourg s'est trompé cette fois-ci encore.

En ce qui concerne le fond du problème, nous sommes certains que ce discours n'a jamais été prononcé par l'érudit professeur devant Șerban Cantacuzino et moins encore en qualité de directeur de l'École princière de Bucarest. C'est un discours d'éloges et de conseils que Kyminites a envoyé au prince pour être prononcé par une autre personne à l'occasion d'une fête quelconque, procédé d'ailleurs assez répandu à cette époque-là. Quelquefois même, les rhéteurs âgés ou malades faisaient prononcer leurs discours par d'autres personnes — leurs disciples, d'habitude — ayant un timbre plus sonore et une meilleure diction <sup>39</sup>.

Dans le discours dont il est question, nous trouvons de nombreuses formes et nuances de style qui prouvent que l'on s'adresse de loin et comme étranger. En voici quelques exemples : « Maître et pâtre, par Dieu couronné, d'un peuple chrétien » <sup>40</sup>, « contraire à la fondation et à la formation du peuple chrétien qui vous est confié » <sup>41</sup>, ou « paré, de toute la vertu et la sagesse, prince de toute la Hongro-Valachie » <sup>42</sup>. Dans les autres discours nous trouvons, en général, un style direct qui prouve la présence de l'orateur dans le pays : « Dans ce pays et cette principauté » <sup>43</sup>, « ce qui manque

<sup>39</sup> Le deuxième discours de ceux que A. Papadopoulos-Kerameus a publiés « prononcé quand son Altesse est rentrée à Bucarest de l'expédition qu'il avait faite », en 1695, fut prononcé par Neofit, certainement l'un des élèves de Sevastos ou l'un des moines de Saint-Sava, doué d'un timbre et d'une diction remarquables. De même le VI<sup>e</sup> discours, prononcé toujours en 1695, porte à la fin la notice « il a été prononcé par Șerban, le fils du grand trésorier ». V. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, p. 215—217 et 240—243 et Const. Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 25, où l'on parle aussi d'autres discours de Sevastos Kyminites prononcés par des élèves. Le 5 juillet 1697, à la Saint Athanase, Șerban, le fils du grand trésorier — probablement un jeune homme qui se distinguait par son talent — a prononcé un autre discours « dans la salle princière, après la liturgie » (*Ibid.*).

<sup>40</sup> Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, p. 213, paragraphe 7. (Pour rendre le contrôle plus facile, nous donnons les indications et le texte des citations d'après l'édition grecque).

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 214, paragraphe 8.

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 213, paragraphe 7.

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 220, paragraphe 5.

à ce pays »<sup>44</sup>, « dans ce renommé et par Dieu protégé gouvernement et règne »<sup>45</sup>.

Mais à part ces fragments, le discours en question renferme un passage tout entier d'où il résulte très clairement que l'éminent rhéteur ne se trouvait pas en présence de Șerban Cantacuzino quand il l'a composé : « Car de partout résonne à nos oreilles et chaque jour nous apprenons des récits sur ton très merveilleux, pieux et trop sage gouvernement du troupeau que l'on t'a confié de la part de Dieu »<sup>46</sup>.

Peut-on encore soutenir que Sevastos Kyminites était en présence de Șerban Cantacuzino ? Du reste, dans tout son discours — plus de cinq pages du vol. XIII de Hurmuzaki — Sevastos Kyminites ne dit pas un mot sur l'école ou sur l'enseignement, tandis que tous les autres discours qui nous en restent du temps qu'il était réellement professeur et directeur de l'école princière, abondent en références à l'« Académie »<sup>47</sup>. Pédagogue et professeur avant tout, l'érudit de Trébizonde n'aurait pas manqué de relever un pareil mérite dans l'éloge qu'il faisait au prince. Une preuve semblable, par l'absence, nous offre également un discours de Sofronios Licudis de Céphalonie prononcé le 23 décembre 1683 en l'honneur de Șerban Cantacuzino. Dans ce discours, prototype de décadence et d'obséquiosité, l'orateur, faisant l'éloge des réalisations du prince, mentionne « le trop brillant monastère » (de Cotroceni), « différents palais et bâtiments », « bien des ponts »<sup>48</sup>, etc., mais ne parle point de la fondation ou de l'existence d'une « Académie » princière à Bucarest du temps de Șerban Cantacuzino.

6. Où se trouvait Sevastos Kyminites pendant le règne de Șerban Cantacuzino. Mais il y a aussi des témoignages documentaires positifs qui nous prouvent que, du temps de Șerban Cantacuzino, Sevastos Kyminites n'était à Bucarest, ni comme professeur du beizadé Gh. Cantacuzino<sup>49</sup> — comme on l'a affirmé — ni comme directeur de quelque « Académie » princière, comme presque tous les historiens grecs ou roumains ont

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. 226, paragraphe 14.

<sup>45</sup> *Ibidem*, p. 229, paragraphe 221.

<sup>46</sup> *Ibidem*, p. 213, paragraphe 7.

<sup>47</sup> A. Papadopoulos-Kerameus — Hurmuzaki XIII, p. 175—179 : *La joie publique (générale)*, discours panégyrique à l'occasion du bienheureux retour de notre trop pieux, trop glorieux et trop brillant prince Ioan Șerban, prince de toute la Hongro-Valachie, rédigé et prononcé par le trop savant et sage entre les « ieromonah » Sofronios Licudis de Chéfalonie (le 23 décembre 1683). Pour Sofronios Licudis et son frère Ioanichios, relativement à leur voyage dans nos pays et à Moscou et à leur activité didactique v. Papadopoulos Hrisostomos, « Οἱ πατριάρχαι Ἱεροσολυμῶν », Jérusalem, 1907, p. 194—195.

<sup>48</sup> Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, p. 178.

<sup>49</sup> N. Iorga, *Istoria literaturii românești*, II<sup>e</sup> éd., II, Bucarest, 1926, p. 40.



soutenu depuis 1861 jusqu'à nos jours. Malheureusement sa vaste correspondance, qui nous aurait été si utile, est éparpillée et sa plus grande partie n'est pas publiée. Nous avons utilisé quelques ouvrages qui se trouvent à l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, des manuscrits — originaux ou copies — des œuvres de Sevastos Kyminites (discours, ouvrages ayant ou caractère religieux ou philosophiques, cours, etc.) et certaines informations recueillies dans les publications grecques plus anciennes.

Puisque les historiens grecs et roumains, dont nous avons parlé, attachent à la date de l'arrivée à Bucarest de Kyminites la date de la fondation de l'école et puisque pour soutenir l'idée que c'est Șerban Cantacuzino qui a fondé l'école, ils devancent de plus de dix ans l'arrivée de Kyminites dans le pays, il convient d'énumérer ces témoignages. Si laconiques qu'ils soient, ils indiquent quand même, année après année à peu près, la localité où se trouvait Kyminites sous le règne de Șerban Cantacuzino :

a) En janvier 1679, lorsque Șerban Cantacuzino prenait possession du trône de Valachie, Sevastos se trouvait à Constantinople, professeur à la grande école du Phanar <sup>50</sup>.

b) En 1680, Sevastos continue d'être professeur au « frondistirium » de Constantinople <sup>51</sup>.

c) En 1681, il enseignait encore au « frondistirium » de Constantinople <sup>52</sup>.

d) En 1682, Sevastos Kyminites quitte Constantinople et se trouve au monastère de Sumela <sup>53</sup>.

<sup>50</sup> Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, éd. grecque, p. XXIV, n° 107/9, cf. éd. roum., p. XXVIII.

<sup>51</sup> *Ibidem*, p. 16, 10 ; éd. roum., p. XIX, 11. La notice a été trouvée dans le codex 582 de la bibliothèque de Patmos, publiée par I. Sakkelion dans « Πατριμική Βιβλιοθήκη », Athènes, 1890, p. 242, d'où elle a été prise par A. Papadopoulos-Kerameus. On voit, une fois de plus, le large éparpillement des copies renfermant l'œuvre de Sevastos.

<sup>52</sup> *Ibidem*, p. XVII, 19 ; éd. roum., p. XX, n° 20. Une notice de Chrisantos Notaras, ancien élève de Sevastos Kyminites à Constantinople : « Ηκρόχμι δὲ τούτων παρὰ τοῦ λογιστάτου διδασκάλου κύρ Σεβαστοῦ (σῦτινος καὶ πόνημι) ἐν Κωνσταντινουπόλει 1681, μηνὶ Σεπτεμβρίῳ πρῶτε » ; que Chrisantos a été l'élève de Sevastos à l'école de Constantinople et non pas à Bucarest, comme avait affirmé N. Iorga dans *Istoria literaturii române*, II, p. 53, basé sur une notice qui se trouvait dans le ms. n° 75, f. 123 (Académie de la République Socialiste de Roumanie).

<sup>53</sup> Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, (éd. gr.), XXVI. La lettre qu'il a reçue à Sumela a été trouvée dans le codex Nicodimos Myridis au monastère de Sumela (éd. roum., p. XXIX).

e) En 1683 il enseigne à Trébizonde <sup>54</sup> où il reçoit les lettres de Ioannis Karyophyllis et de Efremos Decarhos <sup>55</sup>.

f) En 1687 il est toujours à Trébizonde <sup>56</sup>.

g) En 1688 Sevastos est encore professeur et directeur à Trébizonde <sup>57</sup>.

h) En 1688 et 1689 il se trouve au monastère de Theoskepastos <sup>58</sup>.

Voilà donc des documents de 1679, 1680, 1681, 1682, 1683, 1687, 1688 et 1689 qui prouvent que dans l'intervalle du règne de Șerban Cantacuzino et — comme nous allons le montrer — même après la mort du prince, Sevastos Kyminites remplissait encore ses emplois de directeur, professeur et orateur religieux à Constantinople ou à Trébizonde. Donc on ne peut plus soutenir l'affirmation qu'il était en Valachie du temps de Șerban Cantacuzino. Si sa présence sera jamais signalée par des preuves certaines, cela ne signifiera pas autre chose qu'une visite quelconque, comme cela arrivait bien des fois au clergé et aux érudits grecs de cette Byzance ressuscitée. Mais jusqu'à présent aucun document ne signale la visite ou du moins le passage de Sevastos Kyminites en Valachie sous le règne de Șerban Cantacuzino.

<sup>54</sup> L'Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. grecs, 167, f. 38<sup>r</sup> διγλωσμεν ὡς δυνατὸν τελεώσαντες τὰ χρυσᾶ τοῦ Πυθαγόρου ἐπη ἐν θεῷ συλλαμβάναντι παρὰ τοῦ σοφοτάτου ἡμῶν καθηγητοῦ κυρίου Σεβαστοῦ ἐν ἔτει ἀρχῆς (1683) μηνὶ αὐγούστου κη (28) ἡμέρα τρίτη. (Cf. Const. Litzica, *op. cit.*, p. 311, n° 616—167). Les cours de Sevastos Kyminites ont circulé dans de nombreuses copies entre Constantinople, Trébizonde et Bucarest, les trois villes où il fut professeur. Ces copies sont devenues une source de confusion en ce qui concerne la date et le lieu où ces cours avaient été faits. Quelquefois on donne la date et le lieu où l'on a fait la copie, mais aucune indication sur la date et le lieu où le cours a été tenu. (Les cours de littérature de Sevastos Kyminites ont été utilisés aussi à des écoles de différentes villes ou même par des précepteurs). Quelquefois les élèves d'une école transcrivaient non seulement le texte, mais aussi les annotations faites par les élèves d'une autre école, en modifiant seulement la date. C'est le cas du manuscrit 167, f. 35<sup>r</sup> (Académie de la République Socialiste de Roumanie). Ce manuscrit, de 1683, trouvé à Bucarest dans les débris de la bibliothèque des Mavrocordat, est en possession du Séminaire central et renferme la notice que nous venons de reproduire, transcrit mot à mot aussi dans une autre copie de 1690, cod. 9 du monastère de Horta (Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, éd. roum. p. XXIX). Comme le manuscrit 167 fut trouvé à Bucarest, on a cru qu'il renfermait un cours fait par Sevastos à Saint-Sava (erreur explicable, puisque l'idée que la soi-disant «Académie» avait été fondée sous le règne de Șerban Cantacuzino s'était enracinée). D'où l'affirmation que l'érudit de Trébizonde est venu en Valachie dès le règne de Șerban, qu'il a été le professeur du beizadé Gheorghe Cantacuzino et, une fois le cercle vicieux créé, encore une confirmation de l'erreur concernant la date de la fondation de l'école. V. plus bas les références sur le manuscrit nr. 75, f. 123 (Académie de la République Socialiste de Roumanie). Sur ce manuscrit Chrisantos a écrit la notice que nous reproduisons plus loin et qui a fait croire à N. Iorga que Chrisantos a été l'élève de Sevastos à Bucarest.

<sup>55</sup> Il reçoit à Trébizonde les lettres de Ioannis Karyophyllis et de Efremos Decarhos, v. Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, éd. roum., p. XXIX.

<sup>56</sup> Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. 75, f. 123<sup>r</sup>—147<sup>v</sup>. À la page 147<sup>r</sup>: «Ὁ ἐλάχιστος ἐν σπουδαίους καὶ σὸς ποτε χρηματίας, εἰ καὶ εὐτελής, ὅμως εἶψα καθηγητής, Σεβαστὸς Τραπεζοῦντιος ὁ Κυμινήτης, ἀρχὴ, Νοεμβρίου κε', ἀπὸ Τραπεζοῦντος εἰς Κωνσταντινούπολιν». Cf. Const. Litzica, *op. cit.*, p. 310.

<sup>57</sup> Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, éd. gr. p. XXII, 57 (éd. roum. p. XXIV).

<sup>58</sup> *Ibidem*, éd. gr. p. XXIII, 71 (éd. roum. p. XV, XVI et XXV, XXIII—XXIV, n° 52).

Par conséquent, Șerban Cantacuzino n'est pas le fondateur de cette institution ; il l'aurait désiré ou en aurait fait des projets, lui, le « stolnic » ou le patriarche Dositheos de Jérusalem, c'est possible, mais nous ne pouvons pas nous lancer en conjectures et hypothèses pour lesquelles nous n'avons pas de preuves documentaires. La fondation de l'« Académie » grecque de Saint-Sava représente — nous le répétons — le couronnement avec succès de longs efforts réitérés dans cette direction, reflet d'anciens et d'impérieux besoins intérieurs ; et s'il s'agit de relever la personnalité à qui nous devons l'acte d'énergie créatrice et cette générosité sans laquelle une telle institution n'aurait pu être créée — ce n'est pas Șerban Cantacuzino, mais Constantin Brîncoveanu.

7. *La fondation de l'école princière de Saint-Sava a lieu sous Constantin Brîncoveanu.* La crise de professeurs dont nous avons parlé lésait profondément l'aspiration à la culture de la classe dirigeante. Les commerçants grecs et levantins en souffraient aussi, souvent même davantage, ne voulant pas que leurs fils restassent sans instruction. C'est ainsi que l'idée du « postelnic » — une école d'un niveau élevé à Bucarest — devait être reprise. C'est à Constantin Brîncoveanu que revient le mérite d'avoir réalisé cette institution tellement nécessaire.

Il est vrai que l'acte de fondation de cet établissement de haute culture humaniste est perdu. Quant à son contenu, il peut être reconstitué dans ses points essentiels à l'aide d'actes ultérieurs, de différents discours prononcés à des festivités, de correspondance, etc., de même que le programme d'enseignement de l'école dans cette première phase.

On a conservé deux chrysobulles princiers ultérieurs d'une rare importance, relatifs à la dotation et à la réorganisation que Constantin Brîncoveanu lui en donne au commencement de l'année 1707, actes importants aussi pour le problème de la fondation. À l'occasion de deux décennies de son avènement au trône, le prince désirait que l'on fit un bilan aussi satisfaisant que possible de ses réalisations<sup>59</sup>.

Dans le premier chrysobulle du 1<sup>er</sup> septembre 1707, le prince montre qu'il a doté le monastère de Saint Georges de Bucarest de 30 000 ducats, déposés à la « zecca » San Marco de Venise, pour assurer de leur revenu tout premièrement les appointements des professeurs de l'école princière de Saint-Sava. Dans le second<sup>60</sup>, du 9 septembre de la même année, il

<sup>59</sup> En dehors de la nouvelle construction du monastère de Saint-Sava (auquel il ajoute les pièces pour l'école, à une date que nous n'avons pas réussi à préciser), Constantin Brîncoveanu s'occupe dans l'intervalle de 1707 — 1708 — toujours en vue du jubilé, probablement — d'autres travaux aussi. Il fait réparer la métropole et — dans des conditions de grand éclat artistique — le monastère de St. Gheorghe Nou. Toujours en 1717 il fait aménager, par de grands spécialistes, les jardins de la Cour « qui s'étendaient sur une superficie de 800 m, jusqu'au rives de la Dîmbovița.

<sup>60</sup> V. la note bibliographique pour les deux actes au chapitre de cette étude : *Aucun document contemporain n'atteste Șerban Cantacuzino en tant que fondateur.*

passé à l'école aussi les revenus du lac de Greaca, pour l'entretien de l'internat, peuplé d'enfants pauvres et étrangers.

Le chrysobulle du 1<sup>er</sup> septembre semble avoir été le résultat d'une séance de divan d'une exceptionnelle solennité, qui eut lieu à Tîrgoviște. Outre le prince et ses quatre fils, y ont participé le patriarche Hrisantos Notaras de Jérusalem, le métropolite Theodosios de la Hongro-Valachie, l'évêque Anthimos de Rîmnîc, Damaschinos de Buzău et tous les membres du divan. Cinq Cantacuzènes y étaient présents : le « stolnic » Constantin Cantacuzino, le grand « spatar » Mihai Cantacuzino, le grand « vornic » Șerban Cantacuzino, le grand « spatar » Toma Cantacuzino et le grand « postelnic » Ștefan Cantacuzino<sup>61</sup>. Les trois derniers sont mentionnés aussi dans le chrysobulle du 9 septembre. Dans les deux chrysobulles, Constantin Brîncoveanu se présente comme le fondateur de l'école princière. Il ne nomme personne qui l'eût précédé, de quelque manière que ce fût, à cette fondation. Si Șerban Cantacuzino avait été son premier fondateur, le pieux prince l'aurait certainement mentionné. C'était un devoir dont il ne pouvait point reculer, car il rappelle dans le même chrysobulle, l'ancien patriarche de Jérusalem, Dositheios, rien que pour avoir participé avec une somme d'argent à la réparation des cellules du monastère de Saint-Georges. De plus, lui-même avoue sincèrement par le chrysobulle du 9 septembre le but de cette fondation : « pour la satisfaction de notre âme et notre éternel souvenir après la vie d'ici-bas . . . »<sup>62</sup> et demande à celui qui lui succédera au trône de confirmer sa fondation scolaire et, éventuellement, « d'y ajouter encore », pour que, à leur tour, les fondations et les dons que laissera le futur prince soient aussi commémorés par ses successeurs.

Comment Brîncoveanu aurait-il commis cette impiété envers ses prédécesseurs dans le même acte où il demande à son successeur de la piété pour sa propre fondation ? Et comment les cinq Cantacuzènes, si orgueilleux, et les autres membres du divan — leurs parents — auraient-ils admis une telle impiété et usurpation, si le prince avait voulu la commettre. Et s'il l'avait faite, tout de même, comment expliquer l'absence de réaction de la part des Cantacuzènes ? Et si une réaction s'était produite, aussi sourde qu'elle eût été, elle aurait dû laisser une trace dans le vaste dépôt de documents que nous avons de cette époque.

Mais nous avons aussi cette grammata du patriarche Hrisantos Notaras, le directeur intellectuel de l'école après la mort de Sevastos Kyminites, qui, comme nous l'avons montré, reproduit dans la plus grande partie le chrysobulle princière du 1<sup>er</sup> septembre 1707 et où l'érudite

<sup>61</sup> Hurmuzaki XIV<sup>1</sup> — N. Iorga, n° CCCCXXVII, p. 395.

<sup>62</sup> Hurmuzaki XIV<sup>1</sup> — N. Iorga, n° CCCCXXV, p. 390.

patriarche glorifie l'acte de Brîncoveanu — en mentionnant aussi la contribution pécuniaire de Dositheios à la reconstruction de l'église Saint-Georges — mais ne dit pas un mot sur le mérite de premier fondateur de l'école Saint-Sava de Șerban Cantacuzino. Il est difficile d'admettre que Hrisantos Notaras eût pu oublier ou usurper les mérites de fondateur de Șerban Cantacuzino, qui a été l'un des plus acharnés protecteurs de la patriarchie de Jérusalem dans sa longue lutte avec les « latins » pour garder les « lieux saints »<sup>63</sup>. Si Șerban Cantacuzino avait été le fondateur de l'« Académie » installée dans le métoque que la patriarchie de Jérusalem avait à Bucarest — Saint-Sava — Hrisantos l'aurait mentionné dans ce chrysobulle. Mais il ne l'a fait ni dans la grammata qu'il a donnée en août 1707. C'était tout naturel, Șerban Cantacuzino n'étant pas le fondateur de l'école de Saint-Sava.

Mais les mérites de Constantin Brîncoveanu à la fondation de la première institution d'enseignement supérieur en Valachie sont reconnus aussi par des contemporains, Sevastos Kyminites, le témoin le plus précieux, l'organisateur de l'école, en tête. Dans ses « engomion »<sup>64</sup> que lui ou ses disciples prononcèrent devant le prince et la cour, à différentes occasions, ils ont instamment souligné la passion et la persévérance de Brîncoveanu pour réaliser cette importante fondation de sa vie. En 1695<sup>65</sup>, il achève son discours par un chaleureux éloge de la politique culturelle

<sup>63</sup> Dumitru Stăniloae, *Viața și activitatea patriarhului Dosoftei al Ierusalimului și legăturile lui cu Țările Românești*, Cernăuți, 1929, p. 32—33.

<sup>64</sup> Dans la collection de manuscrits de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie on garde quatre discours de ce genre dédiés par Sevastos Kyminites à Constantin Brîncoveanu. V. ms. 179, f. 85, f. 87, f. 90 et f. 92<sup>v</sup>. Le premier fut prononcé le 5 juillet 1696, « Ἐπὶ τῆ εἰσόδῳ τοῦ ἐκλαμπροτάτου ἢ τῆ εἰσομπῆ ». La date de ce discours a été transcrite d'une manière erronée par Constantin Erbiceanu — 1687 — ce qui a contribué à confirmer son opinion que Sevastos Kyminites se trouvait encore dans le pays sous le règne de Șerban Cantacuzino (v. Const. Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 25 et le même dans « Revista teologică » III<sup>e</sup> année, p. 399). Le deuxième fut prononcé le 29 août 1696, « Ἐπὶ τῆ ἐξέδῳ τοῦ ἐκλαμπροτάτου ἢ τῆ ἐκπομπῆ ». Le troisième (f. 90) est toujours un « ἐγκώμιον εἰς τὸν αὐθέντην ». Const. Litzica (*Catalogul manuscriselor grecești*, p. 314, ms. 179—618) considère ce discours comme appartenant probablement à Sevastos. Mais en confrontant le manuscrit 179 (f. 90) avec le texte du discours n<sup>o</sup> II publié par A. Papadopoulos-Kerameus dans Hurmuzaki XIII, p. 194—196, nous avons constaté que c'est le même « engomion ». Il a été rédigé par Sevastos Kyminites et prononcé par Neofit en 1695. Dans l'exemplaire publié par A. Papadopoulos-Kerameus, cet « engomion » porte le titre : « Le premier discours de louanges prononcé quand son Altesse est rentrée à Bucarest de l'expédition qu'elle avait faite. En sa présence » (*Ibid.*, p. 194). Mais aussi le manuscrit n<sup>o</sup> 179, f. 85 de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie a le même titre, à une seule différence que le discours a été prononcé en 1696, non pas en 1695. Ce discours est-il — en jugeant d'après son titre — dans la variante de A. Papadopoulos-Kerameus, Hurmuzaki XII, p. 215, le premier de ce genre prononcé par Kyminites à Brîncoveanu? Toujours dans la série des discours rédigés par l'éminent professeur de Trébizonde et publiés par A. Papadopoulos-Kerameus, il y en a encore quatre, ayant un caractère de louange (III, IV, VI et VII). Le troisième a été prononcé par Sevastos lui-même, le quatrième n'a pas d'indications, le sixième, de 1695, « fut prononcé par Șerban, le fils du boyard trésorier », et le dernier de 1696 a la mention : « n'a pas été prononcé ».

<sup>65</sup> Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, p. 194—196, éd. gr. p. 215—217.

menée par Constantin Brîncoveanu, en tête de laquelle il situe l'école princière : « ... même dans les circonstances actuelles, qui sont remplies de difficultés, de troubles et de malheurs, en un pareil règne asservi et dépourvu de défense et de murailles, vous avez voulu, en outre fonder un collège, ou pour mieux dire, une école pour élever et rendre sages les âmes, afin que par les maîtres, avec la lumière et le supplément d'instruction, vous instruisiez les jeunes gens nobles et avides de culture et tous ceux qui le veulent, étrangers et autochtones ... »<sup>66</sup>

Cet éloge adressé à Constantin Brîncoveanu revient sept fois dans les discours de Sevastos Kyminites pour le mérite d'avoir réalisé « le premier » („,πρῶτοι”) et « le seul » („,μόνοι”) l'école princière de Saint-Sava<sup>67</sup>.

En 1696, l'érudit de Trébizonde, dans un autre « engomion », répète l'éloge fait à Constantin Brîncoveanu « qui en outre a fondé une école d'enseignement et de culture des âmes pour le bien et pour l'utilité de ceux qui veulent apprendre et étudier dans ce pays et ce règne renommés ; ce qui est un grand et merveilleux bienfait, dont ce pays ne s'est rendu jamais capable, pas même dans les meilleurs temps et les plus heureux »<sup>68</sup>.

Dans le troisième discours, le plus long, mais sans date, en relevant de nouveau le mérite de Constantin Brîncoveanu pour avoir fondé le « frondistirium » hellénique, Sevastos Kyminites se sert de l'expression « votre droit de premier père et auteur de ce bien, dans ce pays bien renommé »<sup>69</sup>.

Une seule fois (dans le troisième discours publié par A. Papadopoulos-Kerameus), Sevastos, après avoir fait l'éloge de Constantin Brîncoveanu pour ce qu'il a réalisé dans la langue du peuple<sup>70</sup>, ajoute : « Mais de tous les bienfaits humains que vous avez entrepris, Votre Altesse, le plus grand, le plus salutaire et le plus nécessaire c'est l'établissement que presque le premier et le seul de tous les autres, vous avez décidé de

<sup>66</sup> *Ibidem*, p. 195, éd. gr. p. 217, « ὅπου εἰς τρεῖς ἀνωμαλίαις καὶ ἀκαταστασίαις καὶ δυστυχίαις, τοῦ νῦν καιροῦ, σὲ τέτοιαν ἀπερίκλειστον καὶ ἀπεριτέλιστον καὶ ὑπόδουλον αὐθεντεῖαν, ἠθελήσατε κοντὰ εἰς τὰ ἄλλα νὰ καταστήσετε καὶ σπουδαστήριον, ἢ διὰ νὰ διδάσκατε μὲ τὸ μέσον τῶν διδασκάλων καὶ τὸ φῶς καὶ τὴν προκοπὴν τῶν γραμμάτων, τοὺς εὐγενεῖς τε καὶ φιλομαθεῖς τῶν νέων καὶ πάντας τοὺς βουλομένους καὶ ξένους καὶ ἐντοπίους. πρᾶγμα ὅπου καλὸν μεγαλύτερον ἢ ἐδόθηκε ποτὲ εἰς τὸν κόσμον ».

<sup>67</sup> *Ibidem*, p. 195, 196, 206, 207, 208, 220 et 224.

<sup>68</sup> *Ibidem*, p. 224, éd. gr. p. 246, « ἀπάνω εἰς ὅλα τὰ ἄλλα νὰ καταστήσετε καὶ μαθημάτων σχολεῖον καὶ ψυχῶν φροντιστήριον διὰ προκοπὴν καὶ ἐπίδοσιν τῶν φιλομαθῶν καὶ σπουδαίων τῆς περιφήμου ταύτης πολιτείας καὶ αὐθεντείας ἕνα καλὸν τοιοῦτον, μέγα καὶ θαυμαστόν, ὅπου εἰς τοὺς εὐτυχισμένους καιροὺς τε καὶ χρόνους, δὲν ἀξιώθηκεν ποτὲ νὰ κάμῃ καὶ νὰ τὸ καταστήσῃ εἰς ταύτην τὴν πολιτείαν ».

<sup>69</sup> *Ibidem*, p. 208, éd. gr. p. 229, « ὡς πρῶτος αἰτίας καὶ πρόξενος τοῦ τοιοῦτου καλοῦ εἰς ταύτην τὴν περίφημον πολιτείαν ».

<sup>70</sup> *Ibidem*, p. 197, éd. gr. p. 219, « τὰς ἱεράς ταύτας τῆς Ἐκκλησίας βίβλους ἀπὸ τῆς Ἑλληνικῆς διαλέκτου πρὸς τὴν τῶν ἐγχωρίων γλώτταν μεθερμηνεύοντες καὶ ἐντοποῦντες ».



fonder dans cet état et cette principauté : j'entends par là, le « frondistrium » hellénique, ce bâtiment ... ».

L'emploi de « presque le premier et le seul de tous les autres, vous avez décidé de le fonder ... » (« δ και πρώτοι μονουχι και μόνοι τῶν ἄλλων ἐν τῆδε τῇ πολιτεία και ἀθθεντεία προέγνωτε καταστήσαι ») nous montre que Sevastos Kyminites savait tout de même que l'idée d'un pareil établissement scolaire était soutenue en Valachie — mais sans succès — depuis longtemps et pas seulement par Constantin Brîncoveanu, mais aussi par d'autres. Qu'il ait existé donc un courant plus ancien pour la fondation d'une école supérieure du type des « frondistiri » qui faisaient leur apparition à cette époque dans toutes les grandes métropoles de l'hellénisme ? <sup>71</sup>. On se demande alors quelles ont été « les autres » personnes qui avaient désiré fonder une telle école et que Constantin Brîncoveanu a dépassées par son esprit d'initiative et, surtout, par son inégalable générosité ? Sevastos Kyminites avait-il eu présente dans sa mémoire cette « Schola greca e latina » fondée par le « postelnic » Constantin Cantacuzino sous le patronage de Matei Basarab et avec le concours des deux humanistes de Chios : Pantelimonos Ligaridis et Ignatios Petritis ?

On pourrait interpréter les paroles de Sevastos Kyminites également dans le sens de la préexistence d'un projet, dont la réalisation avait été toujours empêchée, soit par la cruauté des temps, soit par l'absence d'énergie créatrice des facteurs dirigeants.

Il n'y a pas de doute qu'une pareille école était — encore du temps de Mathieu des Myres <sup>72</sup> — un ancien desideratum de la classe dirigeante de Valachie ; malheureusement, aucune des tentatives mentionnées dans un chapitre antérieur n'avait mené à une réalisation de durée ou au niveau des buts poursuivis. C'est seulement maintenant, du temps du règne de Constantin Brîncoveanu qu'il fut réalisé par sa volonté et sa magnanimité. D'ailleurs Kyminites précise, quelques lignes plus bas, que le mérite de la « réalisation de cette idée » revient à Brîncoveanu : « donc la première et

<sup>71</sup> *Ibidem*, p. 197, éd. gr. p. 219, « Τὸ δὲ μέγιστον, πάντων, σωτηριωδέστατόν τε και ἀναγκαϊότατον ὢν προελεσθε τῶν ἐν ἀνθρώποις καλῶν, ἐκεῖνὸ ἐστίν, δ και πρώτοι μονουχι και μόνοι τῶν ἄλλων ἐν τῆδε τῇ πολιτεία και ἀθθεντεία προέγνωτε καταστήσαι, τὸ Ἑλληνικὸν φημι, Φροντιστήριον.

<sup>72</sup> Pendant les dernières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle, l'enseignement grec prit un grand essor. On voit apparaître des collèges et des académies dans les îles et dans les pays orthodoxes libres. C'est à Padoue — centre d'études helléniques et de concentration de l'intellectualité hellénique au XVII<sup>e</sup> siècle — que l'on met les bases, en 1653, de ce « Hellénomusée » cothunien (fondé par Ioan Cothunios de Vcia), où le « stolnic » Constantin Cantacuzino y fit ses études (v. Matei Parania, *op. cit.*, p. 192 ; G. Chassiotis, *op. cit.*, p. 87 et N. Iorga, *Istoria învățămîntului românesc*.) A Corfou qui, comme Venise, était un point de contact entre les cultures grecque et occidentale, se développe en 1665 « Academia degli assicurati », qui a fonctionné jusqu'en 1732 (v. Spon Wheler, *Voyage d'Italie*, I, p. 74). Un collège grec fonctionnait à Moscou en 1669—1670 ; quelques années plus tard, il prit le nom d'« Académie ». C'est ici que vinrent les frères Licudis de Céphalonie après 1685, lorsqu'ils passèrent aussi dans les pays roumains.

seule Votre Altesse par Dieu veillée et protégée dans cet état et cette principauté, vous avez réalisé cet énorme et divin bienfait pour prouver vraiment votre sincère amour pour Dieu et pour notre prochain »<sup>73</sup>.

Mais il y a encore d'autres contemporains de Constantin Brîncoveanu qui, en faisant l'éloge de son philhellénisme, relevaient le rôle exceptionnel que le prince valaque a eu dans l'action de résurrection de la culture grecque en général et de l'enseignement, en spécial. Voici, par exemple, ce que le célèbre typographe et éditeur vénitien, Antonio Bartoli écrit dans la préface du dictionnaire Varini<sup>74</sup>, paru à Venise. Après avoir parlé de la manière la plus élogieuse du philhellénisme de Constantin Brîncoveanu, il dit : « Aussi, l'enseignement grec, auquel vous avez donné non seulement le nécessaire et l'estime, mais lui avez évité, tant que possible, toute pénurie, a été rétabli comme par avant . . . ».

Antim Ivireanu reconnaît dans sa préface au manuel de I. Karyophyllis que Constantin Brîncoveanu a le mérite d'avoir fondé l'École princière de Saint-Sava. Antim dit encore qu'il s'est adressé à l'érudit de Trébizonde comme à un « connaisseur parfait des dogmes orthodoxes » et comme professeur de « la fameuse école d'ici, que votre Altesse trop pieuse, avec suffisamment de frais, avec amour pour Dieu, vous avez établie pour le profit général des autochtones et des étrangers avides d'instruction »<sup>75</sup>.

Il est difficile d'admettre qu'une conspiration de tous les contemporains — où entraient aux côtés de Constantin Brîncoveanu tous les Cantacuzènes, les grands ecclésiastiques de l'église orientale, les érudits et les éditeurs de l'époque — s'était organisée pour ravir à Șerban Cantacuzino le mérite d'avoir fondé le « frondistirium » de Bucarest et l'attribuer injustement à Brîncoveanu<sup>76</sup>.

Si une ancienne tradition de famille sur un Cantacuzino qui eût fondé une école grecque a pénétré jusqu'aux jours du « ban » Mihai — qui l'a enregistrée dans l'histoire de Valachie — elle ne concerne pas Șerban Cantacuzino, mais son père, le malheureux « postelnic », tué en 1660 par Grigore Ghica. Il a réellement tâché et partiellement réussi de donner à la génération de Șerban une école fondée sur des études classiques gréco-latines.

<sup>73</sup> Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Keramcus, éd. roum., p. 198.

<sup>74</sup> Constantin Erbiceanu, *Bibliografia greacă*, Bucarest, 1901, p. 79—81.

<sup>75</sup> Emile Legrand, *Bibliographie hellénique*, XVIII<sup>e</sup> siècle, III, p. 49. V. aussi Ioan Bianu-Nerva Hodoș, *Bibliografia românească veche*, Bucarest, 1903, I, p. 350.

<sup>76</sup> Si Constantin Brîncoveanu avait vraiment commis une pareille usurpation, elle aurait été sûrement relevée durant et après la catastrophe du 14 août 1714 — quand tant d'actes d'inimitié et de vengeance se sont produits. En réalité personne, jamais n'a prononcé un seul mot de contestation parmi ses contemporains, quant à sa qualité de fondateur de l'école.

## CONCLUSIONS

L'« Académie » princière de Saint-Sava a été fondée sous le règne de Constantin Brîncoveanu et non sous celui de Șerban Cantacuzino.

L'année 1679 si arbitrairement fixée et conservée comme date de sa fondation, ne peut donc plus être soutenue.

La date de 1689, mise en circulation pour la première fois chez nous par Erbiceanu et adoptée pendant un certain temps aussi par N. Iorga, ne peut non plus être acceptée.

La perte de l'acte de fondation et l'absence de toute autre source directe concernant les débuts de cette école, nous mettent dans l'impossibilité de préciser l'année de sa fondation, mais nous pouvons, à l'aide d'indications documentaires indirectes, déterminer la date approximative à laquelle Constantin Brîncoveanu l'a créée.

La lettre inédite du 12 mai 1692 du « stolnic » Constantin Cantacuzino dans laquelle l'érudit valaque se plaignait qu'il n'avait pas de professeurs, pour ses enfants, nous donne une indication post quem. Nous pouvons en déduire avec certitude que jusqu'au mois de mai 1692, Sevastos Kyminites ne se trouvait pas à Bucarest et que l'école princière ne fonctionnait non plus.

Il est probable que c'est en 1695 environ que l'« Académie » princière de Saint-Sava fut fondée.

## L'ACADÉMIE DE SAINT-SAVA DE BUCAREST AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE\*. LE CONTENU DE L'ENSEIGNEMENT

GHEORGHE CRONȚ

Pour pouvoir porter un jugement historique sur l'enseignement professé à l'Académie Princièrè de Bucarest, il nous faut tenir compte du fait que cette institution scolaire comportait tous les degrés d'enseignement. Au Moyen Age la structure de l'enseignement était la même dans beaucoup d'universités européennes, organisées en institutions d'enseignement en vue de la diffusion de la culture générale. On y professait également l'enseignement élémentaire, en commençant par l'écriture et la lecture et on n'y faisait aucune différence entre l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur<sup>1</sup>. L'Académie Princièrè était une école de culture générale selon les conceptions médiévales. L'enseignement avait un caractère encyclopédique, les disciplines se combinaient et les professeurs pouvaient enseigner toutes les matières d'études<sup>2</sup>.

\* Selon les nouvelles recherches sur les origines de l'enseignement supérieur en Valachie, l'Académie de Bucarest fut fondée vers l'an 1694 par Constantin Brâncoveanu, prince régnant de Valachie, suivant le conseil et l'insistance de son érudit oncle Constantin Cantacuzino. Voir Victor Papacostea, *Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie*, dans *Revue des études sud-est européennes* I, 1963, n<sup>o</sup> 1—2, p. 24—36. Voir aussi notre article *Inceputurile Academiei de la Sf. Sava din București* [Les débuts de l'Académie de Saint-Sava de Bucarest], dans *Materiale de istorie și muzeografie*, Bucarest, 1966 (sous presse). Dans le même sens, Ion Ionașcu, *Cu privire la data întemeierii Academiei Domnești de la Sf. Sava din București* [Sur la date de la fondation de l'Académie de Saint-Sava de Bucarest], dans *Studii*, XVII, 1964, p. 1251—1271. Dans un récent article intitulé *Autour des origines de l'Académie Grecque de Bucarest*, publié dans *Balkan Studies*, VI, 1965, p. 265—280, le savant grec Cléobule Tsourkas soutient que cette Académie fut fondée en 1675 sous le règne du prince Georges Doucas. Mais ses arguments n'ont pas une base documentaire convaincante.

<sup>1</sup> Istvan Hajnal, *L'enseignement de l'écriture aux universités médiévales*, éd. revue par László Mezey, Budapest, 1959, p. 60—117.

<sup>2</sup> Sous l'influence des conceptions de l'époque, selon lesquelles les professeurs étaient les maîtres de toutes les sciences, le métropolitain Ștefan de Valachie a pu parler dans la préface du Code de 1652 « des maîtres professeurs, c'est-à-dire de ceux qui ont appris la grammaire, la philosophie et la médecine et... la musique ». *Indreptarea legii 1652* [Guide de la Loi], Bucarest, 1962, p. 41.

La plupart des professeurs, ayant fait leurs études dans les collèges et les universités d'Occident, disposaient d'une vaste préparation intellectuelle et employaient les méthodes d'enseignement qu'ils avaient connues eux-mêmes dans les écoles européennes. Beaucoup d'entre eux étaient polyglottes et connaissaient, outre les langues classiques, quelques langues modernes, surtout l'italien et le français. Certains étaient « iatro-philosophes », possédant le titre de docteur ès sciences et docteur en médecine. Ils se tenaient au courant du développement et du progrès des matières d'enseignement de leur temps et correspondaient avec des érudits de l'étranger ou empruntaient leurs cours et leurs livres.

Le succès de l'enseignement ne dépendait pas seulement du volume et du niveau scientifique des connaissances des professeurs, mais aussi de leur manière d'enseigner. Leurs cours nous font voir que beaucoup de professeurs préparaient leurs leçons, en s'efforçant de faire à leur auditoire des cours convaincants, de parler clairement et de leur transmettre autant de connaissances que possible. Toutefois ne faisaient pas défaut les professeurs pédants, qui employaient des expressions impropres, insistaient sur des choses insignifiantes et faisaient de mauvaises leçons. Le procédé habituel de ceux-ci était la dictée du cours, s'imaginant qu'« enseigner » n'était autre chose que réciter leurs leçons et exposer tels quels les textes classiques et leurs commentaires consacrés. Les notes des écoliers reflètent les difficultés qu'ils rencontraient, surtout à comprendre les expositions abstraites et à retenir les leçons. Mais il y a aussi de nombreuses notes qui expriment la satisfaction des auditeurs à l'égard des leçons bien faites et de la nouveauté des connaissances qu'on leur transmettait.

L'Académie Princière de Bucarest était avant tout une institution destinée à initier les élèves à la culture grecque. Avec les caractères qu'elle avait acquis dès les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles sous l'influence de la Renaissance, tels qu'ils se reflètent dans les leçons des professeurs de l'Académie, cette culture grecque avait une marque prononcée d'universalité et elle a créé par son contenu humaniste un milieu intellectuel savant qui a mis la civilisation roumaine en contact avec les courants de culture universelle de la période historique respective. En transmettant aux élèves une pareille culture et en préparant des intellectuels pour tous les pays balkaniques, l'Académie Princière de Bucarest, comme d'ailleurs celle de Jassy, a effectivement contribué à la diffusion de la culture universelle et à la formation d'une classe d'intellectuels aux conceptions plus larges, laquelle devait se manifester par des activités progressistes dans la vie sociale et politique des peuples sud-est européens du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le contenu du processus d'enseignement de cette institution scolaire de Valachie a été déterminé dans une mesure appréciable par le caractère

des relations sociales des pays du sud-est de l'Europe et a subi les adaptations imposées par les transformations de structure de la société roumaine dans les conditions de la dissolution du régime féodal de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle. L'histoire nous montre, en effet, qu'après la réforme d'Alexandre Ypsilanti de 1776, l'enseignement de l'Académie Princière aura un contenu moins théorique, plus scientifique et plus pratique que dans la période antérieure. On sait qu'après 1774, l'économie et la société roumaines ont connu des transformations de structure qui ont eu pour résultat le fait que notre peuple s'est manifesté de plus en plus activement dans la vie internationale, ce qui se reflète dans la réorganisation de l'Académie Princière par la réforme de 1776. Nous étudierons donc le contenu des cours professés à l'Académie de Bucarest, en tenant compte de cette division en périodes. Cette étude aura pour base les cours des professeurs conservés dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie <sup>3</sup>.

#### I. PÉRIODE 1694—1776

Les matières d'enseignement établies par le règlement de 1707 de l'Académie Princière sont dominées par les études de philosophie, de grammaire et de littérature grecques <sup>4</sup>. Dans le programme d'enseignement de 1707, les matières d'étude sont indiquées dans une succession qui commence par les plus ardues et s'achève par les plus accessibles, leur ordre étant établi en rapport avec les tâches didactiques des trois professeurs, mentionnés eux-mêmes dans une succession hiérarchique. Le premier, appelé aussi le grand maître ou le maître de philosophie, devait enseigner sept matières de philosophie. La grammaire et la littérature grecques étaient enseignées par le second et le troisième professeur, appelés d'habitude maîtres de grammaire. On comprend que les leçons de langue et de grammaire grecques, qui devaient embrasser également beaucoup de connaissances de littérature classique, ont prédominé par rapport aux autres matières. Le fait que ce programme mentionne en premier lieu les études philosophiques, reflète l'intention des organisations de mettre l'accent sur le caractère académique de l'enseignement de l'École Princière. Mais le programme contient des indications précises quant à la succession et

<sup>3</sup> Pour l'identification des cours, nous avons utilisé les inventaires suivants : C. Litzica, *Catalogul manuscriselor grecești*, Bucarest, 1909 ; N. Camariano, *Catalogul manuscriselor grecești*, II, Bucarest, 1940 ; *Inventarul manuscriselor grecești* (Registre de la Section des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie).

<sup>4</sup> *Le Règlement*, rédigé en langue grecque par le patriarche Chrysantos Notara de Jérusalem, comprenant l'organisation et le programme d'études de l'Académie de Bucarest, a été publié par Eudoxe Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Românilor* [Documents sur l'histoire des Roumains], XIV/1, p. 392—397.



à l'accessibilité des connaissances dans le processus d'enseignement et fait preuve de principes didactiques et méthodologiques judicieux.

Le règlement de 1707 exigeait en premier lieu que l'on tînt compte, dans l'enseignement des matières, du degré de préparation de l'élève. Il est recommandé que les connaissances nouvelles soient combinées avec les anciennes et les notions les moins compréhensibles avec les plus accessibles «selon la capacité de l'écolier». On demandait qu'on eût en vue dans la succession des objets d'étude le degré d'abstraction des connaissances respectives, en enseignant les notions plus difficiles aux élèves les plus avancés et les notions plus aisément assimilables aux élèves plus faibles. On recommandait instamment les exercices pratiques et les applications : les connaissances de logique devaient être consolidées par des exercices basés sur des schémas syllogistiques, les règles de la rhétorique devaient être déduites de l'étude des discours célèbres ; les élèves devaient préparer leurs leçons de philosophie par des discussions contradictoires ; on devait faire des lectures littéraires avec les élèves dont ceux-ci feraient des résumés ; les leçons de grammaire devaient être étayées par des exemples et les thèmes corrigés par les professeurs <sup>5</sup>.

En tenant compte de l'ordre dans lequel les matières d'enseignement ont pu être accessibles aux élèves de l'Académie, nous examinerons en premier le contenu des cours de langue et de littérature grecques. Nous étudierons ensuite le contenu des études philosophiques et les disciplines appelées « scientifiques ».

### A. L'étude de la langue et de la littérature grecques

À l'Académie Princière, toute les leçons se faisaient jusqu'en 1776 en langue grecque, tout comme elles se faisaient en latin dans beaucoup d'institutions scolaires occidentales, un enseignement académique dans la langue du peuple respectif étant inconcevable. On comprend pourquoi le règlement de 1707 prévoyait deux maîtres de grammaire et de littérature grecques, en décidant que les leçons de grammaire commençassent par des connaissances élémentaires <sup>6</sup>. La grammaire de la langue grecque a été un objet d'étude très difficile, étant donné les grandes différences structurales existant entre *la langue ancienne* (ἡ ἀρχαῖα) de la littérature

<sup>5</sup> Le texte grec dans Hurmuzaki, XIV/1, p. 393–394.

<sup>6</sup> Les connaissances élémentaires de grammaire et de littérature grecques devaient être enseignées aux élèves commençants par le troisième professeur, mais il n'y a eu de poste dans le budget de l'Académie pour ce professeur qu'à partir des années 1763–1764, comme cela résulte des documents (Archives de l'État de Bucarest, *Diplomatica*, n<sup>os</sup> 36 et 39).

classique, la langue pure (ἡ καθαρεύουσα) des Grecs instruits à partir du XIV<sup>e</sup> siècle et la langue populaire (ἡ δημοτική) parlée par les Grecs modernes en général et qui a été la langue des masses populaires.

L'histoire de la langue grecque des XVII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles connaît la vive polémique qui a mis aux prises les partisans de la langue pure et ceux de la langue populaire. La « diglossie », c'est-à-dire l'utilisation des deux langues grecques—la langue pure et la langue populaire—se compliquait dans l'enseignement de la grammaire et de la littérature par la nécessité d'étudier d'une manière savante la grammaire des textes classiques écrits dans la langue ancienne. Il fallait étudier des textes classiques malaisés à comprendre ; on faisait des leçons en néo-grec, c'est-à-dire dans la langue pure des hommes instruits qui employaient parfois des formes classicisantes ; on donnait également des explications en langue parlée que les élèves des familles grecques comprenaient mieux.

Pour cette phase historique de la langue grecque, les manuscrits des cours de l'Académie de Bucarest représentent une grande valeur documentaire et attendent d'être étudiés par des linguistes compétents. Après la chute du peuple grec sous la domination turque, la langue et la littérature grecques ont trouvé dans les Pays Roumains des conditions de développement qu'ils n'ont eues dans aucun autre pays. L'Académie de Bucarest, comme l'Académie Princière de Jassy, a eu un rôle actif dans l'étude de la langue et de la littérature grecques et a contribué par cela au progrès de la culture universelle. On peut étudier maintenant à Bucarest des grammaires grecques des XVII<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles, qu'on ne peut trouver même dans les pays occidentaux ayant une ancienne tradition scientifique en ce qui concerne l'étude historique de la langue grecque.

Pour les premières leçons de lecture on employait ce qu'on nommait Πινακίς, qui signifiait *tablette*, utilisée dans les écoles grecques. Un pareil abécédaire contenait l'alphabet grec, des mots usuels et des expressions simples correspondant à l'intelligence des commençants. Des abécédaires grecs, rédigés en Valachie, comprenant des règles de lecture et de prononciation basées sur des morceaux de lecture, ne se sont conservés chez nous que du début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. Le règlement de 1707 disposait que l'on fasse aux commençants des leçons en langue « apla », c'est-à-dire en langue grecque parlée, les élèves étant obligés de résumer par écrit les explications du maître, et celui-ci de corriger les résumés. On recommandait l'emploi de la *Grammaire de Laskaris*. On enseignait également aux débutants des leçons de prosodie. On possède des témoignages selon lesquels la grammaire de Constantin Laskaris du XV<sup>e</sup> siècle a effectivement été

<sup>7</sup> Ms. gr. 619.

utilisée, conformément au règlement<sup>8</sup>. Une méthode basée sur cette grammaire a été élaborée « avec des questions et des réponses pour les élèves commençants et jeunes »<sup>9</sup>.

L'Académie de Saint-Sava faisait un grand emploi du cours Γραμματικὴ περὶ συντάξεως (La grammaire de la syntaxe), rédigée par Alexandre Mavrocordato l'Hexaporite pour l'Académie de la Patriarchie de Constantinople dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Le plus ancien manuscrit contenant cette syntaxe, qui se trouve à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, date de 1682 et aura été apporté à Bucarest à partir de 1694 peut-être même par Sévastos Kyminitis, le premier directeur de l'école, qui était également professeur de grammaire<sup>10</sup>. D'autres manuscrits datent du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup><sup>11</sup>. L'emploi de cette syntaxe s'explique non seulement par sa valeur méthodologique pour l'époque respective, mais aussi par le prestige des Mavrocordato dans les Pays Roumains; deux des fils de l'auteur, à savoir Nicolas Mavrocordato et Jean Mavrocordato, avaient occupé le trône de Valachie entre les années 1716 — 1730. L'Académie possède aussi des manuscrits comprenant des thèmes d'applications grammaticales helléno-grecques basés sur la Syntaxe d'Alexandre Mavrocordato<sup>12</sup>.

Les professeurs faisaient des lectures d'Homère, de Pythagore, d'Esopé, des Actes des Apôtres, de Xénophon, de Plutarque et de Thucydide, et enseignaient également la poétique. Ils devaient expliquer les discours d'Isocrate et de Démosthène, les tragédies de Sophocle et d'Euripide, les discours de Grégoire de Nazianze et les odes de Pindare, en « combinant toujours les connaissances plus accessibles avec celles plus difficiles ».

Sévastos Kyminitis nous a laissé quatre manuscrits avec des explications grammaticales, dont trois constituent des paraphrases de la grammaire d'Appollonios<sup>13</sup>. On a encore employé la grammaire de Gheorghios Lekapinos *De la syntaxe des noms*<sup>14</sup>. Il en est de même de la *Grammaire grecque de Théodore Gazis* du XV<sup>e</sup> siècle, accompagnée de traductions et d'adaptations néo-grecques. Dans les manuscrits qui contiennent cette grammaire et qui ont été utilisés par les professeurs et les élèves de l'Académie au XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> figurent de nombreuses

<sup>8</sup> Ms. gr. 858, 4516. En 1715, le second professeur Gheorghios Chrysogon de Trébizonde faisait ses leçons d'après cette grammaire. La grande utilisation de cette grammaire résulte du fait qu'en 1808 elle a été éditée à Pest, sous le titre Νέος Λάσκαρις, avec des notes en grec populaire par le professeur macédonien Eufonie Popovitz. Voir D. Russo, *Studii istorice greco-române*, œuvres posthumes, II, Bucarest, 1939, p. 386.

<sup>9</sup> Ms. gr. 372<sup>2</sup>.

<sup>10</sup> Ms. gr. 355 de la Bibliothèque de l'Académie, écrit à Constantinople en 1682.

<sup>11</sup> Ms. gr. 85<sup>4</sup>, 184<sup>13</sup>, 544<sup>2</sup>, 576<sup>1</sup>, 600, 614<sup>1</sup>, 616<sup>1</sup>, 647<sup>2</sup>, 1007<sup>1</sup>, 1213<sup>2</sup>, 1379.

<sup>12</sup> Ms. gr. 545 et 1213<sup>2</sup>.

<sup>13</sup> Ms. gr. 70, 86, 461, 1224.

<sup>14</sup> Ms. gr. 372.

notes explicatives en néo-grec, certaines écrites même en caractères latins. Quelques-uns contiennent des explications interlinéaires<sup>15</sup>. Le besoin d'interprétations en langue grecque parlée s'est également fait sentir. Le commentaire de cette grammaire rédigé par Neophyte Kavsokalivitis, qui s'en est aussi servi pour ses leçons<sup>16</sup>, a été imprimé à Bucarest en 1768<sup>17</sup>. Pour l'usage de quelques collèges occidentaux, certaines parties de cette grammaire ont été traduites en latin, dont Evghenis Voulgaris a tiré une version en néo-grec, imprimée en 1805 à Vienne<sup>18</sup>.

L'enseignement de la grammaire présentait des difficultés non seulement à cause du développement historique millénaire de la langue grecque, mais aussi à cause de l'ampleur des livres de grammaire et de la pédanterie de certains professeurs. Fr. J. Sulzer, professeur à la cour princière de Bucarest en 1776, examinant une grammaire grecque en quatre volumes, a eu raison de faire la réflexion suivante : « je comprends maintenant pourquoi les Grecs et les Roumains apprennent cette langue durant 20 ans »<sup>19</sup>.

L'étude de la grammaire était dans une grande mesure aussi une étude de la littérature classique. Pour les applications grammaticales on faisait appel à des textes d'auteurs anciens. Ils étaient commentés en langue grecque parlée. De nombreux manuscrits de l'ancienne Bibliothèque de l'Académie de Saint-Sava, comprenant des textes classiques avec des versions interlinéaires néo-grecques, ont été conservés. On retrouvera ainsi des manuscrits avec des textes, des traductions néo-grecques, des paraphrases interlinéaires, parfois accompagnés de commentaires, d'Homère<sup>20</sup>, d'Esopé<sup>21</sup>, de Pythagore<sup>22</sup>, de Xénophon<sup>23</sup>, d'Euripide<sup>24</sup>, de Thucydide<sup>25</sup>, d'Isocrate<sup>26</sup>, de Démosthène<sup>27</sup> et de Plutarque<sup>28</sup>. Les cours écrits en grec pur contiennent parfois des explications marginales en grec parlé, quoique ce dernier emploie aussi souvent des formes archaïsantes.

<sup>15</sup> Ms. gr. 189<sup>2</sup>, 267, 471, 610, 1006, 1007<sup>2</sup>, 1213<sup>1</sup>.

<sup>16</sup> Ms. gr. 1462.

<sup>17</sup> I. Bianu et N. Hodoş, *Bibliografia românească veche* [La bibliographie roumaine ancienne], II, Bucarest, 1910, p. 190—191.

<sup>18</sup> Nestor Camariano, *op. cit.*, p. 149.

<sup>19</sup> Apud Aron Densusianu, *Istoria limbii și literaturii române* [Histoire de la langue et de la littérature roumaines], p. 149.

<sup>20</sup> Ms. gr. 24, 167<sup>10-14</sup>, 228<sup>4-6</sup>, 242<sup>17-18</sup>, 274<sup>18</sup>, 316<sup>10</sup>, 365<sup>4</sup>, 406<sup>18-21</sup>, 424<sup>3</sup> et <sup>6</sup>, 451<sup>18</sup>, 807<sup>3</sup>, 882<sup>5</sup>, 1029.

<sup>21</sup> Ms. gr. 503<sup>2</sup>, 511<sup>3</sup>, 542<sup>1,3</sup>, 591<sup>1</sup>, 864<sup>4</sup>, 1024<sup>5</sup>.

<sup>22</sup> Ms. gr. 167<sup>3,8</sup>, 334<sup>3</sup>, 406<sup>4</sup>, 882<sup>4</sup>.

<sup>23</sup> Ms. gr. 27<sup>3</sup>, 208<sup>18</sup>, 373<sup>2-3</sup>, 402<sup>7</sup>, 893<sup>2-3</sup>, 1022<sup>14</sup>.

<sup>24</sup> Ms. gr. 316<sup>1</sup>, 406<sup>18</sup>, 503<sup>5</sup>, 519<sup>2</sup>, 882<sup>7</sup>.

<sup>25</sup> Ms. gr. 208<sup>18</sup>, 1026<sup>2</sup>.

<sup>26</sup> Ms. gr. 15<sup>5-8</sup>, 185<sup>1</sup>, 208<sup>6-8</sup>, 274<sup>5-6</sup>, 275<sup>4-6</sup>, 406<sup>26-27</sup>, 451<sup>8</sup>, 460<sup>8</sup>, 462<sup>8-10</sup>, 672<sup>15-19</sup>, 503<sup>4</sup>, 871, 1022<sup>5</sup>, 1023<sup>9</sup> et <sup>12</sup>, 1027<sup>2</sup>.

<sup>27</sup> Ms. gr. 56<sup>3</sup>, 64<sup>1-6</sup>, 208<sup>11-13</sup>, 242<sup>1-4</sup>, 423<sup>3</sup>, 451<sup>10</sup>, 864<sup>1, 8, 9, 10</sup>.

<sup>28</sup> Ms. gr. 15<sup>13</sup>, 56<sup>4</sup>, 242<sup>7-8</sup>, 322<sup>20-21</sup>, 357<sup>3</sup> et <sup>4</sup>, 519<sup>1</sup>, 672<sup>11</sup>, 736<sup>4</sup>, 864<sup>1, 8, 9, 11</sup>.

Dans l'enseignement du grec classique on accordait beaucoup d'attention aux thèmes écrits. De nombreux manuscrits nous ont été conservés, contenant des thèmes d'école avec des exercices de grammaire et de style et surtout avec des traductions du grec ancien en grec nouveau, et inversement<sup>29</sup>. Des dictionnaires helléno-grecs et greco-hellènes étaient utilisés, certains sous forme de simples glossaires, d'autres comprenant des citations des textes classiques<sup>30</sup>. On insistait pour que l'étude du grec classique fût sérieuse et que les textes fussent bien fixés dans la mémoire des élèves, après que ceux-ci eussent bien compris leur sens à la suite de leur transposition par les professeurs en grec parlé. Les professeurs vérifiaient également, au point de vue grammatical, les textes classiques aussi bien que la traduction en néo-grec copiées par les élèves.

Parmi les manuscrits grecs provenus de la Bibliothèque de l'Académie de Saint-Sava, on en trouve qui contiennent des manuels et des thèmes d'école d'« *épistolographie* » ; ceux-ci servaient à l'étude accessoire de la grammaire et tendaient en même temps à familiariser les élèves avec ce style. Le plus ancien manuscrit conservé à cette école a été rédigé à Venise en 1666 et est intitulé Βραχεῖα μέθοδος πῶς δεῖ συντάττειν ἐπιστολήν, c'est-à-dire *Brève méthode de la manière dont doit être écrite une lettre*<sup>31</sup>. On se servait de ce qu'on appelait des *épistolaires*, comprenant des modèles de lettres, les titres des dignitaires laïques et ecclésiastiques et les formules respectueuses qui devaient être employées dans les lettres respectives<sup>32</sup>. Un épistolaire très recherché était celui qui était dû à Théophile Corydalée, dont les œuvres ont généralement joui d'une grande utilisation didactique à l'école de Saint-Sava. Les manuscrits de cet épistolaire comprennent des commentaires interlinéaires et marginaux en néo-grec, écrits par les professeurs et peut-être par les élèves de l'école<sup>33</sup>, mais le texte lui-même semble avoir été copié d'après l'une ou l'autre des quatre éditions imprimées au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup>. En tant que matière d'étude le genre épistolaire enseignait les connaissances nécessaires à ceux qui devaient servir dans les chancelleries de l'Etat ou de l'Eglise, dans lesquelles le style solennel et protocolaire constituait une

<sup>29</sup> Ms. gr. 15<sup>46</sup>, 67<sup>1</sup>, 172<sup>1-3</sup>, 296, 299, 304<sup>1</sup>, 316<sup>22</sup>, 325<sup>1</sup>, 373<sup>1</sup>, 406<sup>35</sup>, 424<sup>1, 7</sup>, 427<sup>3</sup>, 451<sup>1</sup>, 575<sup>1</sup>, 584<sup>6</sup>, 737<sup>1</sup>, 1011, 1012.

<sup>30</sup> Ms. gr. 193<sup>1</sup>, 221, 385, 462<sup>1</sup>, 575<sup>2</sup>, 1010<sup>3</sup>.

<sup>31</sup> Ms. gr. 530.

<sup>32</sup> Ms. gr. 67<sup>2</sup>, 73<sup>3</sup>, 288, 325<sup>24</sup>, 332<sup>5</sup>, 413<sup>1</sup>, 432<sup>1</sup>, 535<sup>3</sup>, 603, 606<sup>7</sup>, 812, 1022<sup>2</sup>.

<sup>33</sup> Ms. gr. 44<sup>13</sup>, 82<sup>1</sup>, 207<sup>2</sup>, 451<sup>12</sup>, 711<sup>1</sup>. V. aussi C. Erbiceanu, *Manuscripte grecești*, dans « *Revista Teologică* », III (1885), p. 30, 76—77.

<sup>34</sup> Cet ouvrage de Théophile Corydalée, intitulé Περὶ ἐπιστολικῶν τύπων [Des modèles épistolaires], a été imprimé à Londres en 1624, à Moschopolis en 1743, à Halle en 1768 et à Venise en 1786.

pratique internationale, ainsi qu'à ceux qui allaient se consacrer aux activités économiques <sup>35</sup>.

Le grand intérêt porté à l'étude de la langue grecque par les intellectuels grecs et par les dirigeants de la Valachie dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, n'a pas été partagé dans la même mesure par les Roumains désireux de s'instruire. La culture roumaine avait déjà depuis longtemps adopté la langue roumaine comme moyen naturel d'expression. En outre, étant donné les difficultés de l'étude de la grammaire classique, la langue grecque paraissait très malaisée à la jeunesse roumaine. Même les fils de boyards ne s'y sentaient guère attirés, quoique les boyards eussent un intérêt politique à l'apprendre, à l'époque des règnes phanariotes. Dans leur rapport adressé à Constantin Mavrocordato, les grands boyards exprimaient leur inquiétude en présence de « l'abîme du manque d'instruction », relevaient la paresse des fils de boyards à l'égard de la culture grecque et proposaient comme sanction pour les boyards qui n'envoyaient pas leurs fils à l'école grecque, qu'ils fussent éloignés des fonctions publiques. Le rapport était signé par les grands boyards, à commencer par le grand vornic Iordake Cretzulesco et le grand ban Grigore Greceanu. En approuvant ce rapport <sup>36</sup>, le prince confirmait le fait que l'instruction en grec était devenue une nécessité d'État dans l'intérêt des boyards eux-mêmes, lesquels appuyaient l'autorité du prince.

Le préjugé contre la langue et la littérature grecques n'était cependant pas général. Beaucoup de Roumains ont appris cette langue et ont connu cette littérature, comme d'ailleurs de nombreux intellectuels appartenant aux peuples balkaniques. C'était la langue qui leur donnait la possibilité d'accéder à la plus haute culture, dans les conditions de la société roumaine de cette époque. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les écoles d'aucun autre pays du monde, les œuvres de la littérature grecque ancienne n'ont fait l'objet de lectures aussi amples qu'à l'Académie Princièrè de Valachie. Ces lectures ont présenté aux auditeurs l'image de l'homme de l'antiquité, épris de liberté et d'indépendance, les vertus du ménage heureux et la sagesse qui devait être recommandée dans le gouvernement des peuples. Ces lectures ont contribué au développement de l'esprit laïque parmi les intellectuels roumains, du goût pour la littérature et ont élevé le niveau culturel de la société roumaine. Ce contact avec les œuvres des classiques grecs, en tant qu'aspect de l'humanisme roumain à l'époque de la décadence du régime féodal, n'a pas encore été étudié.

<sup>35</sup> Un autre épistolaire grec connu en Valachie est celui rédigé par l'évêque Synesios et imprimé à Venise en 1782. Voir N. Camariano, *op. cit.*, p. 158.

<sup>36</sup> Le texte du rapport et de la résolution du prince, aux Archives de l'État, Bucarest, *Documente*, n<sup>o</sup> 20.



## B. Les disciplines de l'enseignement philosophique

Le programme d'études de 1707 a fixé à sept le nombre des matières que le professeur de philosophie — le premier professeur de l'Académie — devait enseigner, à savoir : la logique, la rhétorique, la physique, l'étude du ciel, de la génération et de la corruption, de l'âme, et la métaphysique. Il résulte des manuscrits que toutes ces matières d'enseignement étaient basées sur les œuvres du philosophe Aristote, telles qu'elles avaient été commentées par les penseurs néo-aristotéliens et en particulier par Théophile Corydalée.

1. *La logique.* Dans le règlement de 1707, la logique figurait comme la première matière d'études et constituait la première tâche didactique du grand maître <sup>37</sup>. De l'ancienne bibliothèque de l'Académie de Saint-Sava nous sont parvenus de nombreux manuscrits contenant des présentations et des synthèses didactiques basées sur la philosophie d'Aristote. Les cours de logique enseignés à cette Académie expliquent en général la pensée d'Aristote, que l'interprète dépasse par endroits et parfois même la dénature.

Douze manuscrits contiennent en tout ou en partie le traité de Gheorghios Sougdouris de Janina, intitulé *Εἰς ἅπασαν τὴν λογικὴν τοῦ Ἀριστοτέλους μέθοδον προδιοικήσεις ἢτοι εἰσαγωγή* [Préparation, c'est-à-dire introduction dans toute la méthode logique d'Aristote]. Les manuscrits datent du XVIII<sup>e</sup> siècle; certains ont des notes des professeurs et des élèves de l'école <sup>38</sup>. Onze manuscrits contiennent en tout ou en partie l'important traité de Théophile Corydalée intitulé *Προοίμιον εἰς λογικὴν* [Introduction à la logique]<sup>39</sup>. Portant un autre titre grec <sup>40</sup> qui signifie *Mémoires et questions concernant toute la logique d'Aristote*, ce traité a été imprimé à Venise en 1729 et représente l'exposé le plus développé de la logique aristotélienne utilisé à l'Académie de Saint-Sava. Des manuscrits de ce traité antérieurs à l'édition vénitienne ont également été employés ici <sup>41</sup>, mais certains manuscrits ont pu être copiés ultérieurement, d'après cette édition même.

Nous examinons le traité de logique aristotélienne de Théophile Corydalée, en nous servant du manuscrit portant la cote 47 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, qui est assez ample et représente une copie à graphie claire faite à Bucarest en 1743. Ce manuscrit contient des parties d'exposition intégrale, ainsi

<sup>37</sup> Le texte grec dans Hurmuzaki, XIV/1, p. 392.

<sup>38</sup> Ms. gr. 17<sup>10</sup>, 180<sup>1</sup>, 191<sup>2</sup>, 207<sup>3</sup>, 246<sup>-3</sup>, 473<sup>3</sup>, 489, 497, 520<sup>1</sup>, 563, 1226, 1433.

<sup>39</sup> Ms. gr. 47<sup>3</sup>, 419, 429, 442, 484, 510<sup>1-2</sup>, 562<sup>3</sup>, 1214, 1226, 1305, 1415, 1454.

<sup>40</sup> En grec *Εἰς ἅπασαν τὴν λογικὴν τοῦ Ἀριστοτέλους, ὑπομνήματα καὶ ζητήματα*, Venise, 1729.

<sup>41</sup> Le ms. gr. 510 date de l'année 1708 et le ms. 442 de 1725.

que des résumés de la logique d'Aristote que Corydalée à enseignée à l'Académie de Constantinople. Dans la préface du traité, l'auteur s'adresse aux « étudiants » (φοιτηταί), en les invitant à étudier la philosophie page par page, comme étant « l'unique moyen par lequel les hommes maîtrisent leurs passions désordonnées et mettent un frein aux instincts animaux »<sup>42</sup>. Il montre que pour les commençants, la logique constitue une matière introductive à l'étude de la philosophie, en fournissant « des instruments pour la différenciation de la vérité du mensonge ». Il critique la théorie platonicienne selon laquelle la logique serait une science innée et il soutient que la logique est un art acquis par l'exercice de la raison : « l'usage de la logique nous fournit des règles et des méthodes pour la formation des syllogismes et des démonstrations »<sup>43</sup>. L'homme connaît le monde, non par la révélation divine, mais par la recherche et la démonstration logique. La connaissance philosophique doit être accompagnée de la pratique philosophique ; l'une et l'autre sont presque impossibles en l'absence de l'instrument de la logique<sup>44</sup>. Interprétant la pensée d'Aristote, Corydalée insiste dans son traité sur le fait que la logique poursuit l'établissement de la vérité, ainsi que l'identification et l'élimination des erreurs<sup>45</sup>.

Dans l'histoire de la philosophie, Aristote est considéré comme le fondateur de la logique formelle<sup>46</sup>, quoique le philosophe grec ait également débattu dans ses ouvrages des problèmes de logique gnoséologique. Sans avoir utilisé lui-même l'expression « logique formelle », Aristote détermina effectivement l'objet de cette science, en étudiant la structure et le fonctionnement du syllogisme, c'est-à-dire qu'il a formulé ce qu'on appelle maintenant la théorie du raisonnement. Il a formulé les lois du syllogisme, il a mis en lumière sa signification générale et la valeur des déductions logiques pour l'établissement de la vérité. Dans sa lutte contre les sophistes anciens, il a mis à la base de la logique les lois de la non-concordance et du tiers exclu, formulées par lui pour la première fois. Les leçons de logique aristotélicienne faites à l'Académie Princière de Bucarest, les leçons basées sur le cours de Sougdouris, mais surtout les leçons basées sur le cours de Corydalée comprennent des schémas, des propositions et des axiomes tirés des écrits mêmes du philosophe grec, mais la présentation de ceux-ci se ressent de l'influence des traités occidentaux de logique, explicable par les études faites par les auteurs des

<sup>42</sup> Ms. gr. 47, f. 24<sup>v</sup> : « φιλοσοφίας... δι' ἧς ἄνθρωποι τὰς ἀτάκτους ὀρμὰς ἀναστελλοῦσι καὶ τὰς ὀρέξεις... τῶν ἀλόγων παθῶν εὐλόγως κατακρατοῦσι... ».

<sup>43</sup> Ms. gr. 47, f. 67<sup>v</sup> : « ...ἡ λογικὴ ἐξίς παραδίδωσιν ἡμῖν κανόνας καὶ μέθοδον εἰς ἐργασίαν συλλογισμῶν, ἀποδείξεων... ».

<sup>44</sup> Ms. gr. 47, f. 111<sup>v</sup> : « Ἀμφοτέρω δὲ τούτων δυσχερῶν ὄντων καὶ σχεδὸν ὑπὲρ ἄνθρωπον χωρὶς ὀργάνου ἀποκτηθῆναι... ».

<sup>45</sup> Ms. gr. 47, f. 216<sup>v</sup> – 347<sup>r</sup>.

<sup>46</sup> I. M. Bokenski, *Formale Logik*, Freiburg-München, 1956, p. 58.

cours en Italie. Les leçons de logique de l'Académie de Bucarest avaient le même niveau scientifique que celles qu'on faisait dans les institutions d'enseignement occidentales de la période respective, mais elles étaient teintées de matérialisme, sous l'influence des ouvrages des philosophes nominalistes. Durant plus de deux mille ans, la logique d'Aristote s'est avérée être un système de pensée bien construit, où les éléments matérialistes prédominaient par rapport aux éléments idéalistes, les théories de la connaissance et du raisonnement étant basées sur la philosophie de la nature<sup>47</sup>. La solidité de la logique aristotélicienne, avec ces caractères, se reflète puissamment dans les cours des professeurs bucarestois du XVIII<sup>e</sup> siècle.

2. *La rhétorique*. Comme matière d'étude, la rhétorique a été considérée comme une discipline philosophique destinée aux hommes cultivés, l'art de bien parler étant une manifestation de la sagesse, un instrument de succès dans la vie politique et sociale, ainsi qu'un moyen didactique de communiquer aux autres les connaissances et les préceptes des érudits. Dans le règlement de 1707, la rhétorique figurait en second lieu comme matière d'étude, après la logique. Cette matière était également enseignée dans les écoles occidentales du Moyen Age, figurant dans le « trivium », c'est-à-dire dans le groupe des trois arts qui constituaient l'objet de l'enseignement élémentaire.

Les manuscrits à caractère didactique provenus de la bibliothèque de l'Académie de Saint-Sava avèrent la préoccupation constante des professeurs de communiquer aux élèves des exemples de discours, d'allocutions et de sermons demeurés célèbres dans l'histoire de la culture humaine, utilisés pour enseigner l'art de bien parler et d'une façon convaincante. Pour les leçons de rhétorique, les professeurs se servaient de préférence du traité de Théophile Corydalée Προοίμιον εις την ρητορικην τέχνην (Introduction à l'art rhétorique), ce traité n'étant autre chose qu'un vaste commentaire des trois livres d'Aristote sur *l'Art rhétorique*. Nous avons 11 manuscrits de ce traité<sup>48</sup>.

D'autres manuscrits contiennent des cours de rhétorique rédigés par des auteurs non identifiés. L'un des plus anciens traités de rhétorique grecque connus en Valachie date du XVI<sup>e</sup> siècle, ayant été apporté ici probablement par les premiers professeurs de l'école<sup>49</sup>. Parmi les manuscrits grecs provenus de la bibliothèque de cette école, certains contiennent des traités de rhétorique<sup>50</sup>, dont l'un représente une traduction

<sup>47</sup> Cf. Dan Bădărău, *Categorile lui Aristotel*, dans « Revista de filozofie », XII, 1965, n° 1, p. 14 et 25.

<sup>48</sup> Ms. gr. 82<sup>a</sup>, 247, 312, 397, 439<sup>a</sup>, 441<sup>a</sup>, 458<sup>a</sup>, 473<sup>a</sup>, 506<sup>a</sup>, 510<sup>a</sup>, 1454. Voir aussi ms. gr. 59 et 452<sup>a</sup>.

<sup>49</sup> Ms. gr. 1014.

<sup>50</sup> Ms. gr. 400, 613, 1225, 1375.

du latin <sup>51</sup>, d'autres contiennent des notions introductives avec des applications tirées des discours classiques <sup>52</sup>, ou bien de simples exercices rhétoriques d'école ; l'un contient des exemples pris aux événements historiques du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'autres sont basés sur les textes classiques ou même sur des compositions aux sujets fictifs <sup>53</sup>. Particulièrement révélatrices de la signification de l'étude de la rhétorique sont les manuscrits qui comprennent ce qu'on appelait *Λευχειμονοῦσα Ῥητορικὴ*, c'est-à-dire la *Rhétorique blanchissante*, destinée à préparer les jeunes élèves à l'art de faire passer le mensonge pour la vérité, de sorte que ce qui est noir paraisse blanc. Deux manuscrits de ce genre contiennent une rhétorique traduite du latin par Anastase Papavasiloopoulos de Janina, lequel avait fait des études en Italie vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'un de ces manuscrits est daté de 1758 et l'autre de 1770. Ce dernier a été écrit en Valachie <sup>54</sup>. Un troisième, datant toujours du XVIII<sup>e</sup> siècle, comprend seulement un fragment d'une pareille rhétorique <sup>55</sup>.

En tant que discipline d'étude, telle que nous la présentent les traités et les exercices d'art oratoire utilisés à l'Académie de Saint-Sava, la rhétorique était destinée à habituer les élèves à parler d'une façon coulante et captivante, à préparer les orateurs et les prédicateurs dont la société respective avait besoin, à flatter la vanité des gouvernements par des discours laudatifs et à pouvoir cacher la vérité par des phrases et des arguments artificieux lorsque les circonstances imposaient aux orateurs publics de soutenir des conceptions contraires à leurs convictions ou contraires aux intérêts légitimes des masses populaires. L'art de la rhétorique a été l'instrument des bonnes relations et des bonnes manières dans une société divisée en classes, en préparant ceux qui représentaient et appuyaient la classe dirigeante et les hommes s'adonnant à des activités commerciales d'employer avec succès, sans scrupules de conscience, même les faux arguments à l'appui de leurs propres intérêts.

3. *La physique*. Dans le règlement de 1707, la physique figure comme troisième objet d'études, après la logique et la rhétorique. 19 manuscrits nous ont été conservés, dont certains ont été écrits en Valachie et contiennent le cours de Théophile Corydalée sur la physique aristotélicienne, comprenant des expositions sur tous les huit livres du traité d'Aristote ou seulement des présentations partielles<sup>56</sup>. La plupart de ces manuscrits sont copiés d'après le traité de Corydalée, avant l'impression de son

<sup>51</sup> Ms. gr. 596. Voir aussi ms. 506.

<sup>52</sup> Ms. gr. 17<sup>9</sup>, 73<sup>16</sup>, 244<sup>1-2</sup>, 441<sup>6</sup>, 457<sup>7</sup>, 543<sup>1</sup>.

<sup>53</sup> Ms. gr. 164<sup>7-8</sup>, 242<sup>9-10</sup>, 266<sup>9</sup>, 511.

<sup>54</sup> Ms. gr. 65 et 283<sup>1</sup>.

<sup>55</sup> Ms. gr. 485<sup>1</sup>. Voir aussi C. Erbiceanu, *op. cit.*, p. 78—79.

<sup>56</sup> Ms. gr. 49, 180, 376, 420, 426, 430, 440, 459<sup>7</sup>, 539<sup>2</sup>, 674, 707, 856, 868, 894, 1272, 1319, 1383, 1384, 1415<sup>1</sup>.

ouvrage à Venise en 1779 sous le titre *Εἰσὸδος φυσικῆς ἀκροάσεως κατ' Ἀριστοτέλην* [Introduction à la physique d'Aristote]. On s'est encore servi à l'Académie Princière de la physique de Nicéphore Blemydes du XIII<sup>e</sup> siècle, basée toujours sur la pensée d'Aristote<sup>57</sup>. Les notes du manuscrit indiquent parmi les professeurs qui ont enseigné la physique aristotélicienne d'après le cours de Corydalée, Sévastos Kyminitis, Alexandre Papanastasiou vers 1750 et Manasse Iliade après 1754.

Dans la conception d'Aristote, la physique est la philosophie de la nature. Ne comprenant donc pas ce que l'on entend aujourd'hui par physique, l'ouvrage d'Aristote qui en traite apparaît comme une discipline philosophique formant la transition entre les sciences de la nature et les abstractions et les spéculations théoriques de la métaphysique. Selon la pensée aristotélicienne, la physique, en tant que science de la nature, s'occupe des lois générales des corps soumis au mouvement. Les corps physiques ont comme substrat la matière et comme aspect la forme, dont nous prenons connaissance par la perception sensorielle. N'étant pas une science basée sur des idées aprioriques, la physique ne saurait user de la méthode déductive, et doit se servir de l'induction pour que, en partant des données fournies par les sens, elle formule des généralisations concernant les corps de la nature et les causes du mouvement universel. On trouve ici implicitement le principe qui allait dominer la psychologie et la pédagogie modernes, à savoir que la connaissance n'est autre chose que l'élaboration mentale des perceptions des sens.

Nous nous servons, comme étant le plus complet, du manuscrit grec n° 894, écrit à Bucarest en 1744, et employé par le professeur Manasse Iliade. Les principales notions figurant dans la physique aristotélicienne sont φύσις (la nature), ὕλη (la matière), εἶδος (la forme), τόπος (le lieu), χῶρος (l'espace), κενόν (le vide), χρόνος (le temps), μεταβολή (la transformation). Dans son cours, Corydalée examine en détail les conceptions d'Aristote en en présentant une interprétation matérialiste<sup>58</sup>. Il s'en prend aux théories occidentales selon lesquelles la physique doit se servir de la méthode déductive et partir des phénomènes universels pour arriver aux choses sensibles. En physique, la connaissance est avant tout empirique. La nature est matière et forme, la matière est la substance virtuelle, dont l'essence ne peut être connue par les sens. Nous ne connaissons que les formes des choses sensibles. La matière se transforme par le mouvement et aspire à se concrétiser dans des formes. Ce mouvement de la matière n'a pas de causes externes, étant inhérent à celle-ci.

<sup>57</sup> Ms. gr. 10, 17<sup>12</sup>, 447, 483.

<sup>58</sup> Cf. Cl. Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique dans les Balkans*, Bucarest, 1948, p. 151—154.

L'âme humaine elle-même est une forme active de la matière, quoique son essence ne soit pas matérielle<sup>59</sup>.

Mais en divinisant le mouvement et en soutenant que son moteur principal se trouve en dehors de l'univers, Corydalée entendait se conformer au dogme chrétien, lequel voyait dans la divinité la cause première du monde, extérieure à l'univers<sup>60</sup>. En considérant en même temps la causalité comme un principe inhérent à la nature, Corydalée admettait que la divinité en tant que moteur initial du mouvement, est demeurée immobile en dehors de l'univers. Il critique l'utilisation des sciences occultes, basées sur les croyances religieuses, pour l'explication de la causalité, et désapprouve les explications fondées sur les superstitions qui avaient été proposées en Occident par les adeptes de la philosophie platonicienne. Le hasard n'est pas dû à une cause surnaturelle, mais s'explique par des causes accidentelles, inaccessibles à l'esprit humain. La physique aristotélicienne, ainsi interprétée, constitue une anticipation de la conception évolutionniste moderne de la nature<sup>61</sup>.

4. *Du ciel*. Dans le règlement de 1707 figure un cours intitulé *Du ciel* mais ce n'était pas un cours d'astronomie dans l'acception moderne du mot. Suivant la systématisation qui se trouve dans les écrits d'Aristote, Théophile Corydalée a conçu son cours *Περὶ οὐρανοῦ* comme un développement d'une partie de la physique aristotélicienne, considérée elle-même comme étant une branche de la philosophie de la nature. Le cours de Corydalée nous a été conservé en dix manuscrits, la plupart datant de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>62</sup>.

Aristote soutenait que le monde a été créé de cinq éléments : le feu, la terre, l'air et l'eau comme éléments matériels et l'éther comme élément immatériel. De la combinaison de ces éléments ont résulté les corps et les êtres qui composent l'univers ; celui-ci est éternel, ne connaissant ni la naissance, ni la mort. L'univers d'Aristote est composé d'un immense corps céleste et des corps dits sublunaires. Le corps céleste est composé d'éther, il comprend les sphères surlunaires des planètes et des étoiles, celles-ci ayant un mouvement circulaire et étant impondérables. Le monde sublunaire est matériel et pondérable.

Corydalée a donné aux conceptions d'Aristote une explication assez avancée par rapport aux anciennes interprétations, en dépassant même par endroits le sens certain des textes aristotéliques. Corydalée soutient dans son cours que l'univers est infini et unique et que le corps céleste lui-même est formé de matière et de forme, sa matière étant toutefois

<sup>59</sup> Ms. gr. 894, f. 177<sup>v</sup> — 843<sup>v</sup>.

<sup>60</sup> Ms. gr. 294, f. 288<sup>v</sup> — 445<sup>v</sup>.

<sup>61</sup> Cf. Tsourkas, *op. cit.*, p. 161.

<sup>62</sup> Ms. gr. 216, 227, 291, 393, 428, 435, 493, 1318, 1389, 1391.



d'une essence supérieure<sup>63</sup>. L'être suprême, dénommé divinité, n'est pas la cause efficiente de l'univers, mais sa cause finale, considérée comme étant la perfection suprême vers laquelle tendent toutes les choses et tous les êtres. Corydalée critique la conception des scolastiques selon laquelle « l'être suprême » serait d'essence immatérielle et qu'il gouvernerait et surveillerait le monde par la toute-puissance et l'omniscience. Il montre que la personnification de la divinité est en contradiction avec la pensée aristotélicienne et il soutient que la divinité fait partie intégrante du système cosmique, mais qu'elle constitue la finalité et non pas la causalité de l'univers<sup>64</sup>. La pensée néo-aristotélicienne de Corydalée reflète ainsi une conception finaliste et panthéiste de l'univers. Comme matière didactique, à l'Académie Princière, ce cours « Du ciel » contenait donc un enseignement opposé à la doctrine de l'Eglise au sujet de la création du monde et de la providence divine.

Ce cours était destiné à l'élargissement de l'horizon philosophique des auditeurs, mais ne leur fournissait pas de connaissances scientifiques. Il semble que les élèves ne possédaient même pas, quant aux phénomènes célestes, les notions élémentaires d'astronomie. Lors de l'éclipse de soleil du 14 juillet 1748, un élève est tombé si gravement malade de peur qu'il a été nécessaire de faire venir le meilleur médecin de Bucarest pour le soigner<sup>65</sup>.

5. *De la génération et de la corruption.* Parmi les disciplines philosophiques inscrites au programme d'études de 1707 et qui ont été enseignées au début par Sévastos Kyminitis<sup>66</sup>, figure aussi le cours *De la génération et de la corruption*. La dénomination de ce cours est celle du traité Περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς rédigé par Théophile Corydalée, d'après l'écrit d'Aristote portant le même titre. Dans ce cours est analysée la seconde partie de la physique aristotélicienne. Nous possédons six manuscrits grecs contenant ce cours<sup>67</sup>, dont certains ont été copiés à Bucarest d'après des exemplaires plus anciens, bien avant l'impression de l'ouvrage de Corydalée à Venise en 1780<sup>68</sup>. Tous les six manuscrits attribuent ce cours à Alexandre Mavrocordato l'Hexaporite, mais ils contiennent le traité de Corydalée sur ce sujet<sup>69</sup>.

Dans son traité « De la génération et de la corruption », Aristote continue à développer ses conceptions de la philosophie de la nature, de la génération et la corruption des choses, de la causalité cosmique. Les

<sup>63</sup> Ms. gr. 393, f. 50–57; ms. gr. 435, p. 94–108.

<sup>64</sup> Ms. gr. 393, f. 110–116; ms. gr. 435, p. 204–216.

<sup>65</sup> N. Iorga. *Studii și documente*, XXII, p. 89.

<sup>66</sup> On trouve au ms. gr. 405, p. 734, la note d'un élève, qui indique qu'il a suivi en 1707 ce cours, professé par Sévastos Kyminitis.

<sup>67</sup> Ms. gr. 171, 216<sup>2</sup>, 405, 464, 474<sup>2</sup>, 515.

<sup>68</sup> Εἰς τὸ περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς τοῦ Ἀριστοτέλους, Venise, 1780.

<sup>69</sup> Le fait a été prouvé par Tsourkas, *op. cit.*, p. 62 et 73.

conceptions aristotéliennes ont été interprétées par les scolastiques dans un sens idéaliste et ont constitué un important support philosophique de la théologie catholique.

Corydalée rejette la thèse des scolastiques sur la création du monde du néant et interprète la pensée aristotélienne dans le sens que le monde a été créé de la matière impérissable, la création étant la composition de la matière dans des formes sensibles. Il critique les interprétations données par les astrologues et les occultistes et il rejette les explications idéalistes des adeptes du platonisme au sujet de l'intervention de causes surnaturelles dans les transformations du monde naturel. La lumière et le mouvement, ainsi que la chaleur et le froid sont les effets de la transformation de la matière <sup>70</sup>. Avec de telles interprétations, les leçons sur « la génération et la corruption » poussaient encore plus loin l'orientation matérialiste et antispiritualiste de l'enseignement philosophique de l'Académie de Saint-Sava.

6. *De l'âme*. Les leçons de psychologie ont été faites à l'Académie Princière de Bucarest d'après le traité de Théophile Corydalée *Περὶ ψυχῆς* (De l'âme), lequel interprète l'œuvre au même titre d'Aristote. Dans la conception du penseur ancien, l'âme est le principe actif de la vie. S'éloignant de la conception idéaliste de Platon, il soutient que l'âme est inséparable du corps et se manifeste par la totalité des fonctions qui expriment la vie. À l'Académie de Bucarest, la psychologie aristotélienne a bénéficié d'une ample interprétation. Des dix manuscrits grecs dans lesquels nous a été conservé le cours de Corydalée « De l'âme » <sup>71</sup>, certains datent de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et contiennent des notes des professeurs et des élèves de l'Académie. L'auteur du cours interprète presque toutes les notions aristotéliques dans un sens matérialiste. Il définit la psychologie comme étant la science des êtres animés, qui font partie intégrante de la nature. Il soutient que la science de l'âme compte parmi les sciences de la nature et qu'elle est plus utile à l'homme que les autres sciences, étant donné qu'elle s'occupe de son propre être. Corydalée insiste sur la démonstration de la matérialité de l'âme, en invoquant la conception d'Aristote selon laquelle la psychologie constitue une étude de physique, et non pas de métaphysique <sup>72</sup>.

Telle qu'elle a été enseignée à l'Académie Princière, la psychologie néo-aristotélienne avait un caractère plus scientifique que ce qu'on apprenait dans beaucoup de collèges et d'universités occidentales. Les leçons de psychologie communiquaient aux auditeurs des connaissances opposées à celles qui étaient contenues dans l'instruction religieuse, laquelle

<sup>70</sup> Ms. gr. 515, f. 167<sup>v</sup>–248<sup>v</sup>; 171, f. 133–195.

<sup>71</sup> Ms. gr. 48, 227<sup>1</sup>, 255, 277, 280, 468, 485, 507, 1418, 1426.

<sup>72</sup> Ms. gr. 48, f. 11<sup>r</sup>; 255, f. 8<sup>v</sup>.

affirmait l'immatérialité de l'âme. Les élèves apprenaient que l'âme exprimait la vie organique et se développait par l'expérience et la pratique de la vie humaine, que les abstractions avec lesquelles opère l'intellect sont des produits de l'esprit humain tirées des données sensibles, que les idées ne sont pas inspirées à l'homme par un être suprême, mais sont le résultat de ses opérations intellectuelles, que la raison agit au moyen de synthèses créatrices orientées vers des fins pratiques. Avec un pareil contenu, le cours « De l'âme » a pu diriger la préparation philosophique des élèves vers des conceptions scientifiques opposées aux doctrines de l'Eglise.

7. *La métaphysique.* Dans le règlement de 1707, la métaphysique figure comme objet d'étude à la charge du premier professeur. Les leçons étaient faites d'après le cours de Théophile Corydalée intitulé Προοίμιον εἰς τὰ μετὰ τὰ φυσικὰ Ἀριστοτέλους, c'est-à-dire *Introduction à la métaphysique d'Aristote*, qui nous a été conservé dans quatre importants manuscrits grecs <sup>73</sup>. Corydalée interprète également certaines conceptions métaphysiques d'Aristote dans un autre cours <sup>74</sup>. Deux autres manuscrits contiennent des éléments de métaphysique aristotélicienne rédigés par un autre auteur <sup>75</sup>. Dans la conception d'Aristote, la métaphysique est la « philosophie première », ayant pour objet la connaissance de l'être en soi, des principes, des causes et des effets. Comme objet d'étude, la métaphysique d'Aristote dans l'interprétation de Corydalée représente un progrès scientifique dans l'histoire de l'enseignement philosophique en Valachie, car elle contient une théorie de la connaissance qui fait ressortir le côté réaliste et dialectique de la pensée du philosophe grec.

Telle qu'elle nous apparaît aussi dans le traité de Corydalée, la métaphysique aristotélicienne rejette la théorie de Platon sur les idées innées. La théorie de la connaissance d'Aristote est démontrée sur la base d'arguments nouveaux. Corydalée insiste sur la conception de l'acquisition des connaissances par les sensations reçues des objets et sur l'origine empirique des connaissances, la perception par les sens étant à la base des représentations exactes <sup>76</sup>. L'universel existe dans les choses particulières. L'essence des choses ne se trouve pas dans les idées générales, mais dans les choses elles-mêmes, dans le concret individuel. La connaissance ne doit pas être basée sur des idées à priori, mais sur des notions tirées des faits. En combattant la doctrine platonicienne du monde suprasensible des idées, en soutenant que les « idées » platoniciennes ne consti-

<sup>73</sup> Ms. gr. 45, 431, 404, 522<sup>2</sup>. Le premier de ces manuscrits porte la mention : « Ex libris Ioannis Vaccarescul ».

<sup>74</sup> Le cours Περὶ ψυχῆς (De l'âme), dans les ms. grecs 48, 227, 255, 277, 280, 468, 485, 507, 1418, 1426.

<sup>75</sup> Ms. gr. 56<sup>6</sup>, 522<sup>1</sup>.

<sup>76</sup> Ms. gr. 522, f. 28-35.

tuent pas l'essence immuable des choses et que ces dernières ne doivent pas leur existence aux idées, mais existent en dehors de notre connaissance, Aristote a fondé une épistémologie proche de la pensée matérialiste <sup>77</sup>.

Interprétant la métaphysique aristotélicienne contrairement à la scolastique, Théophile Corydalée soutient que le mouvement a sa source dans la causalité matérielle et non pas dans une force extérieure <sup>78</sup>, en anticipant ainsi la notion moderne des lois de la nature et l'orientation positiviste de la pensée philosophique <sup>79</sup>.

8. *L'éthique*. Bien que ne figurant pas en tant qu'objet d'étude dans le règlement de 1707, *l'éthique* apparaît comme matière d'enseignement dans le cadre de la philosophie néo-aristotélicienne professée à l'Académie de Saint-Sava. L'écrit d'Aristote *Περὶ ἀρετῶν καὶ κακιῶν* (Des vertus et des vices), traduit et commenté en grec parlé par Sévastos Kyminitis, aura été utilisé dans les leçons de ce premier professeur de philosophie, qui a dédié en 1698 à Constantin Brîncoveanu sa traduction portant le même titre, et qui nous a été conservée dans deux manuscrits provenus de l'ancienne bibliothèque de cette Académie <sup>80</sup>. On a retrouvé à la même bibliothèque deux autres manuscrits traitant de l'éthique d'Aristote <sup>81</sup>. Un manuscrit grec contient la philosophie éthique d'Aristote traduite du latin par Dimitrios Notara, en 1717 à Bucarest <sup>82</sup>.

Les leçons d'éthique auront été faites dans le cadre de l'une des sept matières d'enseignement philosophique qui figuraient dans le programme d'études de 1707. Comme objet d'enseignement, ayant le caractère d'étude théorique, l'éthique aristotélicienne offrait aux auditeurs de l'Académie Princière des préceptes de morale laïque, comportant un autre fondement théorique que les préceptes de morale religieuse. L'étude de l'éthique, comme matière d'enseignement, ayant été introduite dans le programme de l'Académie seulement en 1776, à la suite de la réforme d'Alexandre Ypsilanti, nous nous en occuperons dans la seconde partie de notre étude.

### C. La religion et les connaissances théologiques

Le programme d'études établi par le règlement de 1707 ne fait pas mention de la religion comme objet d'enseignement. On prévoit des lectures de l'Évangile, des Actes des Apôtres, des Épîtres des Apôtres

<sup>77</sup> Cette caractérisation est due à V. I. Lénine, *Caiete filozofice*, Éd. roumaine E.S.P.L.P., Bucarest, 1956, p. 260.

<sup>78</sup> Ms. gr. 48, f. 22—208.

<sup>79</sup> Cf. Tsourkas, *op. cit.*, p. 105—112.

<sup>80</sup> Ms. gr. 179<sup>1</sup> et 615. Voir aussi ms. gr. 394<sup>2-3</sup>.

<sup>81</sup> Ms. gr. 286<sup>3</sup> et 551.

<sup>82</sup> Ms. gr. 422.

et des discours de Saint Grégoire de Nazianze, mais ces lectures étaient faites dans le cadre des cours de langue et de littérature grecques et les textes respectifs formaient l'objet des résumés des écoliers que les maîtres étaient obligés de corriger<sup>83</sup>. Toutefois la préoccupation constante de l'éducation et de l'instruction religieuse des élèves de l'Académie n'était pas absente. Les prières quotidiennes habituelles et la participation aux messes les jours de fête faisaient partie du programme religieux de l'Académie. Un acte du prince de 1760 disposait que les prêtres desservants de l'église de Saint-Sava, dans les maisons et les cellules desquels fonctionnait l'Académie, soient élus « parmi les hiéromonaques écoliers »<sup>84</sup>. De l'ancienne bibliothèque de cette institution nous ont été conservées des centaines de manuscrits grecs, qui comprennent des écrits à caractère religieux, la plupart ayant un contenu théologique savant.

De nombreux manuscrits contiennent des textes intégraux ou des fragments de la Bible, certains étant accompagnés de commentaires<sup>85</sup>. On y trouve des textes et des exégèses patristiques, ainsi que des poésies religieuses<sup>86</sup>. Certains manuscrits contiennent des exposés de foi, des sermons sur l'éducation des enfants et des catéchismes<sup>87</sup>, d'autres des lettres et des traités théologiques<sup>88</sup>.

On ne peut pas dire qu'à l'Académie Princière aient existé des contradictions entre la philosophie et la théologie, qui se soient manifestées sous une forme vexatoire pour les autorités ecclésiastiques. On constate toutefois qu'à la philosophie étaient consacrés sept cours spéciaux, tandis qu'à la théologie aucun, les connaissances théologiques étant acquises uniquement par les lectures et les thèmes recommandés dans le cadre des cours de grammaire et de littérature grecques. Les professeurs de philosophie estimaient que les « vérités révélées » étaient insuffisantes pour la raison humaine. Afin de répondre aux exigences de la raison, ils essayaient parfois de soutenir que la théologie elle-même offrait à l'esprit humain des certitudes rationnelles ; ils s'efforçaient de trouver une concordance entre la théologie et la science ; ils évitaient les absurdités, mais tâchaient de demeurer fidèles aux dogmes de l'Eglise qu'ils ne pouvaient pas critiquer. Sans faire l'apologie des dogmes, les professeurs restaient « chrétiens », tout en ayant des préoccupations philosophiques et scientifiques ; ils ne faisaient pas preuve d'un dévouement particulier à l'égard

<sup>83</sup> Le texte du règlement dans Hurmuzaki, XIV/1, p. 394.

<sup>84</sup> Archives de l'État de Bucarest, *Documents*, ms. 39.

<sup>85</sup> Ms. gr. 234, 238, 310, 353, 360, 382, 394, 666, 673, 695, 703.

<sup>86</sup> Ms. gr. 259, 263, 317, 362, 390, 392, 766.

<sup>87</sup> Ms. gr. 52, 135, 137, 230, 528, 710, 716.

<sup>88</sup> Ms. gr. 132, 173, 196, 226, 260, 267, 298, 303, 335, 336, 521, 713, 714.

des rites religieux et ils ne semblent pas avoir été des admirateurs de la religion des renonciations et des subtilités théologiques dans leur activité didactique et leur vie privée.

#### D. Les études mathématiques

Le programme d'enseignement de 1707 ne contient aucune des sciences mathématiques. Nous ne connaissons pas les dispositions par lesquelles ont été introduites certaines disciplines mathématiques au programme de l'Académie. Il est probable qu'on a commencé par l'arithmétique. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, Helladius, se rapportant aux matières d'enseignement de cette Académie, mentionne aussi l'« arithmétique »<sup>89</sup>. Un manuscrit du XVII<sup>e</sup> siècle, se trouvant à l'ancienne bibliothèque de l'Académie Princièrè, contient d'importantes connaissances d'*astronomie*, avec des données sur les éclipses de soleil, des notions concernant l'instrument appelé *astrolabe*, pour le mesurage de la position des astres, avec des indications sur la longitude et la latitude<sup>90</sup>.

Des manuscrits contenant des cours de géométrie et de trigonométrie, datant du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous ont été conservés<sup>91</sup>. Le manuel de Nicéphore Théotakis, inclus dans un manuscrit de 1764, comprend des éléments de géométrie euclidienne, des notions de géométrie plane et de géométrie dans l'espace, ainsi que des notions de trigonométrie<sup>92</sup>. Un cours de géométrie porte le titre *Du compas analogique*<sup>93</sup>. D'autres cours contiennent aussi des figures pourvues de légendes<sup>94</sup>. On constate qu'avant la réforme d'Alexandre Ypsilanti de 1796, les leçons d'arithmétique, de géométrie et de trigonométrie étaient surtout basées sur les cours rédigés par les professeurs grecs. On a fait aussi, sous le règne de Brincoveanu, des cours de médecine théorique mais sans applications pratiques\*.



Depuis sa fondation en 1694 jusqu'à la réforme d'Alexandre Ypsilanti de 1776, l'Académie de Saint-Sava a offert à ses élèves un enseignement encyclopédique, ayant un caractère littéraire et philosophique prononcé. Cet enseignement présentait des traits contradictoires, comprenant des éléments conservateurs basés sur l'idéologie de la société féodale, mais aussi des conceptions avancées tirées surtout de la philosophie néo-

\* Voir l'ouvrage de N. Vătămănu, *De la începuturile medicinei românești* [Le début de la médecine roumaine], Bucarest, 1966, p. 215–237.

<sup>89</sup> Al. Helladius, *Status praesens Ecclesiae Graecae*, Altdorf, 1715, p. 60.

<sup>90</sup> Ms. gr. 493<sup>b</sup>–2<sup>b</sup>.

<sup>91</sup> Ms. 520<sup>2</sup>–3.

<sup>92</sup> Ms. gr. 396.

<sup>93</sup> Ms. gr. 434.

<sup>94</sup> Ms. gr. 438 et 620.



aristotélicienne. Cet enseignement reflète la lutte idéologique qui mettait aux prises le dogmatisme et l'esprit scientifique, le conservatisme de la culture féodale et la nécessité de l'assimilation des nouvelles connaissances acquises par l'esprit humain.

## II. LA PÉRIODE 1776—1817

Le nouveau programme de l'Académie de Saint-Sava, établi par la réforme d'Alexandre Ypsilanti de 1776, exprime les tendances qui se manifestaient dans la science et la technique vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi que l'orientation du processus d'enseignement déterminée par la dissolution des relations féodales dans la société roumaine. Le décret du prince fait l'apologie de l'enseignement, en affirmant que celui-ci « enseigne aux êtres pensants comment ils doivent vivre et comment ils doivent vraiment agir selon la raison pour les habituer à distinguer par des règles sûres ce qui est vrai et utile ». On y préconise une instruction scolaire fondée sur la raison pour servir de guide « à la justice, à la sagesse et aux autres vertus humaines, en perfectionnant l'économie et la politique elle-même ». On fait ressortir le vaste horizon intellectuel que l'instruction ouvre aux hommes, « en leur enseignant à mesurer les distances de la terre, des montagnes et des mers ... en suivant les mouvements des corps célestes ». On y relève l'utilité de l'instruction pour les « hommes de l'autel », mais on met l'accent sur la nécessité de l'instruction en vue de faire « de bons citoyens de ceux qui ont la charge des intérêts généraux »<sup>95</sup>. L'éloge de la raison en tant que base de l'instruction scolaire reflète dans le décret de 1776 les conceptions humanistes dont étaient pénétrés certains lettrés roumains de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, lesquels préconisaient la diffusion de l'instruction et la lutte contre l'obscurantisme dans l'esprit de la philosophie des lumières.

Partant de ces conceptions, la réforme d'Alexandre Ypsilanti de 1776 exigea en premier lieu que l'on tienne compte dans l'instruction des degrés de l'enseignement. En établissant quatre cycles comportant chacun trois ans, la réforme réduit les études de philosophie et introduit au programme les sciences mathématiques pour lesquelles sont prévus deux professeurs. L'étude de la grammaire et de la littérature grecques est maintenue, mais on y ajoute l'étude du latin, du français et de l'italien, à raison d'un professeur pour chacune de ces langues.

La théologie figure également au programme, mais cette matière sera enseignée en dehors de l'Académie, à savoir à l'Archevêché par un professeur « apprécié pour sa piété et sa conformité aux dogmes ». Les élèves

<sup>95</sup> Hurmuzaki, XIV/2, p. 1271.

qui désiraient prendre l'habit devaient suivre aussi un cours de musique, enseigné toujours à l'Archevêché. Le professeur de théologie aussi bien que le professeur de musique recevaient leur traitement de l'Archevêché. L'inclusion de la théologie au programme de l'Académie était destinée à assurer la concordance de principe de l'enseignement de l'Académie avec la doctrine de l'Eglise. Toutefois, la mise de la théologie sous le contrôle direct et aux frais de l'Eglise exprimait la volonté du prince de maintenir le caractère strictement laïque de l'enseignement à cette institution scolaire.

### A. L'étude de la langue et de la littérature grecques

Le programme des études de 1774 établit l'enseignement de la langue et de la littérature grecques par deux professeurs de grammaire, auxquels il était recommandé de tenir compte du degré d'instruction des élèves des premiers trois cycles de trois ans. Le décret mentionne comme premiers maîtres de l'Académie ceux qui enseignaient la grammaire grecque. On se servait, même après la réforme de 1776, des cours de grammaire de la période antérieure, mais vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup>, l'étude de la grammaire et de la littérature grecques assurait aux auditeurs une préparation intellectuelle plus vaste. Les professeurs ne se bornaient plus à indiquer en néo-grec l'équivalence des mots du grec ancien, mais expliquaient les notions et leurs sens variés et donnaient souvent aux élèves des explications historiques tirées des éditions occidentales des œuvres classiques et des encyclopédies modernes. Cette orientation, donnée à l'enseignement de la langue et de la littérature grecques par des professeurs comme Lambros Photiadès et Néophyte Doucas, se reflète dans les habituels Τετράδια ἐξηγήσεων (Cahiers d'explications<sup>96</sup>) des élèves et avère même le progrès réalisé dans la pratique de l'enseignement.

Le décret du mois de septembre 1814, par lequel le prince Ion Gheorghe Caradja a conféré à l'Académie Princière le nom de *Gymnase*, attribue à l'étude de la langue et de la littérature grecques une importance particulière parmi les autres matières d'enseignement. La grammaire grecque devait être enseignée dans toutes les classes, et comprenait la morphologie, l'étymologie, la syntaxe et la composition<sup>97</sup>. La lecture des textes grecs classiques deviendra obligatoire pour tous les élèves. L'insistance mise par les gouvernants phanariotes au maintien et à l'amplification de l'étude de la langue grecque à l'Ecole Princière prouve que l'intérêt porté par les Roumains à cette étude avait sensiblement diminué.

<sup>96</sup> Ms. gr. 1010<sup>2</sup>, 1011 et 1012.

<sup>97</sup> • Buletinul Ministerului Cultelor •, 1863—1864, p. 264.

On assistait en Valachie à l'éclosion d'une opinion publique de plus en plus pressante qui exigeait la création et l'organisation d'un enseignement public en langue roumaine.

L'étude de la langue grecque présentait une importance particulière pour les Roumains. La langue grecque était considérée comme la seconde langue officielle à côté de la langue roumaine, étant employée surtout à la chancellerie princière et dans les lois. D'importantes œuvres littéraires, philosophiques et scientifiques d'Europe occidentale arrivaient à la connaissance des intellectuels roumains par des traductions grecques<sup>98</sup>. Par le canal de la langue grecque ont pénétré dans la société roumaine maintes créations de la culture bourgeoise, lesquelles ont stimulé l'intérêt pour le développement de la culture nationale roumaine. La contribution de l'enseignement du grec au développement de la culture roumaine dans le sens de l'élargissement de son contenu scientifique et philosophique prouve que l'Académie Princière a eu à ce point de vue aussi un rôle culturel positif dans l'histoire de notre peuple.

## B. L'étude de la langue latine et des langues modernes

La réforme de 1776 introduisit *la langue latine*, comme matière d'enseignement obligatoire, avec un professeur. Les professeurs de mathématiques qui ne connaissaient pas le grec pouvaient faire leurs leçons en latin, ou bien en français ou en italien. Par l'étude du *français* et de *l'italien* avec des professeurs compétents, les élèves de l'Académie ont pu connaître des parties importantes de la littérature occidentale et particulièrement des œuvres des encyclopédistes français. Par cette voie et par des traductions, beaucoup de créations de la culture européenne moderne ont pénétré dans la société roumaine.

Quoique l'étude de la langue turque n'eût pas constitué une matière d'enseignement à cette Académie, la décision du prince Nicolas Mavrogheni (1786—1789) d'introduire l'étude de cette langue au programme de l'école n'ayant pas eu de suite après la chute du prince, le fait que la Valachie se trouvât sous la souzeraineté ottomane et que la langue turque fût employée surtout par les Grecs dans leurs relations politiques et économiques avec les Turcs a déterminé certains professeurs grecs d'indiquer à leurs leçons de langue et de littérature grecque les correspondants turcs de certains mots grecs. C'est ce qui explique le fait qu'à la bibliothèque de l'école ont été conservés des vocabulaires greco-turcs et turco-grecs, dont certains expriment les mots turcs au caractères grecs et d'au-

<sup>98</sup> K. I. Amantos, *Oi Έλληνες εις την Ρουμανίαν πρό του 1821*. dans «Πρακτικά 'Ακαδημίας 'Αθηνών», 19, 1944, p. 413—434.

tres indiquent le sens de mots turcs en grec ancien<sup>99</sup>. Certains manuscrits contiennent des explications lexicales en grec, en latin et en turc<sup>100</sup>. On connaissait aussi une grammaire turque en langue grecque<sup>101</sup>.

### C. Les disciplines de l'enseignement philosophique

Au programme d'études établi par la réforme d'Alexandre Ypsilanti de 1776 ne figurent plus toutes les matières d'enseignement philosophique prévus au règlement de 1707, avec les dénominations respectives : la logique, la rhétorique, la physique, du ciel, de la génération et de la corruption, de l'âme, la métaphysique. La philosophie aristotélicienne, comme matière didactique, ne présentait plus dans sa totalité le même intérêt que dans la période antérieure, lorsque le premier professeur était le maître de philosophie, lequel devait faire sept cours pour interpréter la pensée aristotélicienne et lorsque les traités de Théophile Corydalée étaient utilisés fidèlement pour l'enseignement de la philosophie néo-aristotélicienne. Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'enseignement philosophique de l'Académie Princière présente une orientation moins abstraite et plus pratique. Au programme d'études de 1776 ne figurent plus que trois matières basées sur la pensée aristotélicienne : la philosophie, l'éthique et la physique. Au lieu de sept matières, on n'en trouve donc plus que trois, et parmi celles-ci l'éthique aristotélicienne constitue un nouvel objet d'étude, fait qui indique par lui-même la nouvelle orientation donnée à l'enseignement philosophique dans cette Académie.

1. *La philosophie aristotélicienne.* Sous cette dénomination, mais avec la réduction graduelle découlant du fait que la pensée d'Aristote avait commencé à être dépassée, étant donné le progrès des sciences dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les leçons de logique, de psychologie et de métaphysique ont continué à être faites à l'Académie Princière, certains cours de la période antérieure étant encore utilisés. On peut constater qu'après la réforme de 1776, la philosophie néo-aristotélicienne, basée sur les traités de Théophile Corydalée a graduellement fait place aux leçons de philosophie basées sur des traités occidentaux. Mais l'orientation matérialiste des leçons de philosophie n'a guère progressé. On possède de l'ancienne bibliothèque de l'Académie Princière un manuscrit grec du XVIII<sup>e</sup> siècle contenant la *Métaphysique de Baumeister*, traduite du latin par Démètre Darvari<sup>102</sup>. Ayant aussi des notes en roumain, le manuscrit

<sup>99</sup> Ms. gr. 436<sup>1</sup>, 466, 526, 607.

<sup>100</sup> Ms. gr. 116<sup>25</sup>, 203, 443.

<sup>101</sup> Ms. gr. 1441.

<sup>102</sup> Ms. gr. 248. Cf. C. Erbiceanu, *Manuscrise grecești*, dans « Revista Teologică », III<sup>e</sup> année (1885), p. 338.

a été utilisé pour les leçons de philosophie. Le penseur allemand Christian Baumeister, disciple des philosophes allemands Leibniz et Wolff, avait conçu dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle un système philosophique éclectique, fondé également sur la métaphysique, la cosmogonie, la psychologie et sur ce qu'il a nommé « la théologie naturelle », et qui critiquait sévèrement l'athéisme.

Par rapport à l'orientation matérialiste des leçons de philosophie néo-aristotélicienne basées sur les traités de Corydalée, les conceptions favorables à la théologie comprises dans le traité de Baumeister représentent un recul dans l'enseignement philosophique de l'Académie Princièrè, fait explicable par la réaction idéaliste contre la philosophie néo-aristotélicienne survenue à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La surveillance exercée par le gouvernement et l'Église sur l'enseignement de l'Académie ne laisse plus aux professeurs la liberté de pensée qu'elle accordait dans la première moitié du siècle. Le laïcisme professé par cet enseignement, en tant qu'expression de relations sociales et d'influences idéologiques antiféodales, avait commencé à être considéré comme dangereux par les représentants de la classe dominante, qui entendaient maintenir intact aussi à l'école le respect de la religion, et estimaient que l'indifférence religieuse et l'athéisme constituaient des menaces à l'adresse de l'ordre social existant.

2. *L'étude de la physique.* Le programme des études de 1776 disposait que « le maître de physique devait faire des leçons en grec, en suivant Aristote et ses disciples ». On devait donc employer les cours de la période antérieure, en particulier celui de Théophile Corydalée. On ne possède que peu de preuves du fait qu'il en ait été ainsi, surtout vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'Académie Princièrè se tenait au courant du développement de la science européenne. Lors de son premier règne (1774—1782), Alexandre Ypsilanti avait envoyé en Italie et en Allemagne Manasse Iliade, professeur à l'Académie, en vue de son perfectionnement dans les sciences physico-mathématiques et de l'achat des appareils nécessaires à l'enseignement de ces matières. L'érudit professeur a montré plus tard que ce prince de Valachie s'était efforcé de perfectionner le contenu des cours de philosophie, de les adapter à son époque, d'assurer à l'enseignement philosophique une base scientifique et d'introduire même l'étude de la chimie dans l'enseignement<sup>103</sup>.

Nous trouvons ainsi, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un commencement d'*études physico-chimiques* dans l'enseignement de l'Académie. Manasse Iliade lui-même, qui, avant la réforme de 1776 avait fait à cette Académie des cours de philosophie néo-aristotélicienne, en enseignant la logique, la rhétorique, la physique et la cosmographie, s'est ultérieurement

† <sup>103</sup> *Oratio panegyrica ad D.I.A. Hysilantom*, Lipsiae, 1781, p. 79.

consacré aux études scientifiques appartenant au domaine de la physique et des mathématiques et a traduit du français en néo-grec pour les besoins didactiques de l'Académie l'ouvrage du savant chimiste Antoine-François de Fourcroy, *La philosophie chimique*<sup>104</sup>. La traduction était utilisée en 1802. Il ne pouvait plus être question de l'étude de la physique basée uniquement sur la pensée aristotélicienne, selon laquelle la physique comprenait les théories abstraites de la philosophie de la nature, ces théories étant dépassées du fait du progrès des recherches scientifiques modernes. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, d'importants éléments de physique moderne ont été inclus dans les manuels<sup>105</sup>.

3. *L'éthique aristotélicienne*. Comme matière nouvelle introduite au programme de l'Académie par la réforme de 1776, l'éthique était enseignée par le professeur de philosophie<sup>106</sup>, celui qui faisait les leçons de philosophie et de physique aristotélicienne. Telle qu'elle est présentée dans les traductions néo-grecques plus anciennes qui auront été utilisées par les professeurs de philosophie de la période antérieure<sup>107</sup>, l'éthique aristotélicienne traite les problèmes de morale surtout du point de vue de leur rapport avec la vie sociale. Aristote considère en même temps que le droit, tout comme la morale, est une élaboration de l'esprit humain et il ajoute que le droit naturel est préférable au droit positif, et l'équité à la justice légale. Cette conception correspond aux vues des tenants de la philosophie des lumières, ce qui explique en partie l'intérêt porté par l'auteur de la réforme de 1776 à l'étude de l'éthique aristotélicienne. Alexandre Ypsilanti lui-même invoquera dans son code de 1780 la priorité du droit naturel par rapport au droit positif, cherchant ainsi une justification philosophique à l'élimination de certaines règles anciennes du droit féodal<sup>108</sup>. Les vertus étudiées dans l'éthique d'Aristote apparaissaient aux dirigeants de la Valachie comme très recommandables à leur subordonnés, ceux-ci devant être corrects, modérés, généreux et sincères dans les conditions de l'ordre social existant, étant tenus de respecter la hiérarchie politique et religieuse consacrée.

Comme matière d'enseignement à l'Académie Princière, l'éthique aristotélicienne, accompagnée en même temps de l'interprétation des conceptions politico-juridiques du philosophe grec, représente une étude de morale laïque, ayant un contenu autre que celui de la morale religieuse. Il résulte des manuscrits de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'on tendait à donner, par cette orientation humaniste de l'étude de l'éthique, un nouveau

<sup>104</sup> N. Iorga, *Studii și documente*, XII, p. 167—168.

<sup>105</sup> Ms. gr. 1200 et 1203.

<sup>106</sup> Archives de l'État de Bucarest, ms. roum. 8, f. 324.

<sup>107</sup> Ms. gr. 286<sup>2</sup>, 394<sup>2-3</sup>, 422, 551, 615.

<sup>108</sup> *Istoria gândirii sociale și filozofice din România* [Histoire de la pensée sociale et philosophique en Roumanie], Bucarest, 1964, p. 112.



support idéologique à l'institution de la monarchie elle-même. Les écrits intitulés 'Η ἠθικὴ τοῦ ἡγεμόνος (L'éthique du prince)<sup>109</sup> et 'Η πολιτικὴ τοῦ ἡγεμόνος (La politique du prince)<sup>110</sup>, de l'ancienne bibliothèque de l'Académie Princière, nous montrent comment étaient conçues les relations morales entre gouvernés et gouvernants dans les conditions de l'ordre social roumain à cette époque. Les gouvernants se proclamaient facteurs de l'harmonie sociale et se déclaraient protecteurs de leurs sujets dans l'intérêt de la concorde de toutes les couches sociales. L'éthique aristotélicienne affirmait que le bonheur ne s'acquerrait pas seulement par l'activité rationnelle qui élève l'homme vers le bien suprême, mais aussi par les activités pratiques attachées aux conditions et aux biens matériels de la vie, telles la fortune, la santé, la beauté<sup>111</sup>. Il est évident que par ces conceptions, l'enseignement de l'éthique aristotélicienne à l'Académie Princière ne répondait pas seulement aux désirs de la classe dominante, mais également aux buts des couches sociales actives dans la vie économique du pays et en premier lieu aux aspirations des marchands et des artisans.

#### D. Les sciences mathématiques

En vertu du règlement de 1776, les deux professeurs de mathématiques devaient enseigner l'*arithmétique*, la *géométrie* et l'*astronomie*, avec la latitude de faire leurs leçons, s'ils ne connaissaient pas le grec, en latin, français ou italien, c'est-à-dire dans la langue « qu'ils possédaient le mieux ». Aux notions mathématiques étaient jointes des indications pour leur application pratique. Les manuels et les cours d'arithmétique eux-mêmes indiquaient qu'ils comprenaient aussi la « partie pratique »<sup>112</sup>. Les maîtres de mathématiques faisaient aussi des leçons d'*algèbre* et de *trigonométrie*.

Les professeurs de mathématiques commencèrent à employer pour leurs leçons les traités français et allemands, traduits en néo-grec ou adaptés dans cette langue. Le cours de géométrie traduit du français par l'érudite grec Ioanos Fornaios de Thessalie, également utilisé à l'Académie Princière de Jassy, comprenait des notions pratiques concernant le lever des plans et l'arpentage des surfaces<sup>113</sup>. En 1780 a été traduit à Bucarest du français en néo-grec par Constantin Stamatis un livre de cosmographie, comprenant des notions sur le mouvement des astres, les systèmes du monde anciens et nouveaux, ainsi que l'utilisation des globes

<sup>109</sup> Ms. gr. 441<sup>2</sup> et 529<sup>2</sup>.

<sup>110</sup> Ms. gr. 441<sup>4</sup> et 513<sup>1</sup>.

<sup>111</sup> *Istoria filozofiei*, I, Bucarest, 1958, p. 111.

<sup>112</sup> Ms. gr. 487 et 1198.

<sup>113</sup> Ms. gr. 740. Cf. C. Erbiceanu, *op. cit.*, p. 31.

et des mesurages des géographes<sup>114</sup>. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, on y traitait aussi « de la partie mathématique de la géographie »<sup>115</sup>. L'orientation des études mathématiques vers les applications pratiques constituait une exigence de la société roumaine de la période historique de la dissolution des relations féodales.

### E. L'étude de l'histoire

En tant que matière d'enseignement, *l'histoire*, à laquelle était jointe *la géographie historique*, a été introduite au programme de l'Académie Princière, par la réforme de 1776. Conformément à ce programme, les professeurs de mathématiques devaient aussi enseigner l'histoire, les leçons comportant « les lignes générales de l'histoire et la géographie de l'histoire ». Tout comme les mathématiques, cette matière était enseignée dans le cycle des trois dernières années, le professeur pouvant faire ses leçons en latin, français ou italien, s'il ignorait le grec<sup>116</sup>. L'enseignement de la géographie de l'histoire par les professeurs de mathématiques est demeuré en vigueur même après l'arrivée de Gheorghe Lazăr à cette école. En 1818, ce dernier avait commencé à professer « ici, dans ce pays... l'arithmétique et la géographie historique sur des cartes »<sup>117</sup>.

De nombreux manuscrits provenus de l'ancienne bibliothèque de l'Académie Princière nous ont été conservés, contenant des chronologies et des chroniques « depuis la création du monde »<sup>118</sup>, des récits historiques et des chroniques romano-byzantines<sup>119</sup>, des listes d'empereurs romains et byzantins<sup>120</sup>, des fragments d'histoire ottomane avec des listes de sultans, de vizirs et de drogmans<sup>121</sup>, des données et des commentaires concernant l'histoire de la Russie<sup>122</sup>. Particulièrement intéressants sont les manuscrits ayant trait à l'histoire de la Moldavie, de la Valachie et de la Transylvanie<sup>123</sup> et surtout l'ouvrage intitulé *Istoria Țării Românești dintru început* [L'histoire de la Valachie depuis les origines] de Michel Cantacuzène.

Pour les leçons d'histoire roumaine on trouve des développements plus amples dans l'ouvrage écrit en grec à Jassy en 1734 *Histoire synop-*

<sup>114</sup> Ms. gr. 17<sup>13</sup>.

<sup>115</sup> Ms. gr. 97<sup>1</sup>.

<sup>116</sup> Hurmuzaki, XIV/2, p. 1238.

<sup>117</sup> G. Bogdan-Dulcă et G. Popa Lisseanu, *Viața și opera lui Gheorghe Lazăr* [La vie et l'œuvre de Gheorghe Lazăr], Bucarest, 1924, p. 209, 210.

<sup>118</sup> Ms. gr. 174, 183, 323<sup>2</sup>, 386, 580<sup>1</sup>.

<sup>119</sup> Ms. gr. 4, 165<sup>24</sup>, 266<sup>3</sup>, 356<sup>3</sup>, 359<sup>11</sup>, 533, 622<sup>9</sup>.

<sup>120</sup> Ms. gr. 74<sup>10</sup> et 662<sup>9</sup>.

<sup>121</sup> Ms. gr. 83<sup>4-5</sup>, 116<sup>11</sup>, 436<sup>3-4</sup>.

<sup>122</sup> Ms. gr. 90<sup>1</sup>, 27<sup>16</sup>, 20, 22, 26.

<sup>123</sup> Ms. gr. 83<sup>7-8</sup>, 164<sup>13</sup>, 229.

*tique parallèle des princes de Valachie et de Moldavie*<sup>124</sup>, dont l'auteur est Lazăr Scriba. Ce dernier a été professeur et directeur de l'Académie de Bucarest avant 1767 et c'est en cette qualité qu'il a apporté à l'école son ouvrage d'histoire, basé sur les chroniques valaques et moldaves et présentant le caractère d'un manuel didactique. À la suite de l'introduction de l'histoire au programme de 1776, l'ouvrage a été utilisé par les professeurs.

La disposition comprise au programme d'études de 1776, au sujet de l'enseignement de l'histoire en même temps que celui de la géographie de l'histoire, a été respectée à l'Académie Princière. On a trouvé à la bibliothèque de cet établissement scolaire d'importants manuscrits contenant des éléments de géographie, certains datant du XVII<sup>e</sup> siècle, la plupart du XVIII<sup>e</sup>. On y apprenait les noms des villes et des localités, ainsi que les distances séparant les villes entre elles<sup>125</sup>. On connaissait les départements de la Moldavie et de la Valachie<sup>126</sup>. On employait un lexique des villes, des pays et des rivières avec leurs noms anciens et nouveaux<sup>127</sup>; Trois manuscrits ont trait au voyage du spatar Nicolae Milescu en Asie<sup>128</sup>; un autre contient la topographie de Constantinople, traduite du latin en grec par le même lettré roumain, d'après l'ouvrage de Pierre Gilles<sup>129</sup>. On a employé de même le volumineux livre de géographie rédigé par le métropolite Mélétiós d'Athènes et résumé par le secrétaire princier Panaït au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>130</sup>.

Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, surtout après la pénétration des idées de la révolution bourgeoise de France dans la société roumaine, les professeurs de l'Académie de Bucarest faisaient de plus en plus appel à l'histoire pour inculquer à leurs élèves des sentiments patriotiques. Les Grecs préparaient les esprits en vue de la lutte contre la domination turque, en poursuivant d'une façon de plus en plus pressante l'élargissement du mouvement politique pour l'indépendance de leur pays. Des auditeurs du dehors assistaient aussi à cette époque aux leçons des professeurs qui mettaient à profit les explications historiques pour exprimer leurs sentiments patriotiques et critiquer la domination turque. En devenant une tribune du nationalisme grec, l'Ecole princière a également contribué à inspirer à beaucoup d'élèves roumains des sentiments patriotiques, qui allaient se manifester ensuite de plus en plus vigoureusement sous l'influence des leçons de Gheorghe Lazăr.

† <sup>124</sup> Ms. gr. n° 516 sous le titre 'Ιστορία συνοπτική παράλληλος τῶν ἡγεμόνων Οὐγγρο-ελλαχίας τε καὶ Μολδαβίας.

<sup>125</sup> Ms. gr. 74<sup>4</sup>, 75<sup>7</sup> et 116<sup>1, 4, 5, 7</sup>.

<sup>126</sup> Ms. gr. 116<sup>3</sup>.

<sup>127</sup> Ms. gr. 632<sup>3</sup>.

<sup>128</sup> Ms. gr. 3, 154<sup>3</sup> et 549<sup>1</sup>.

<sup>129</sup> Ms. gr. 580<sup>3</sup>.

<sup>130</sup> Ms. gr. 536.

## F. L'étude du droit

Le droit a été introduit comme matière d'étude à l'Académie Princièrè par le décret de 1814 de Ion Gheorghe Caradja. Le prince et les boyards estimaient que la science du droit était nécessaire aussi bien aux juges et aux plaideurs qu'à tous les hommes en général. Ils invoquaient le « principe naturel » selon lequel le droit se trouve être « l'appui le plus sain pour l'humanité ». Dans cette affirmation de la priorité du droit naturel par rapport au droit positif, se fait ressentir le raisonnement utilisé par l'éthique aristotélicienne. On ne saurait de même contester l'influence de la philosophie des lumières.

C'est alors qu'a été nommé professeur le grand clucer Nestor Craiovescu, apprécié pour ses connaissances juridiques<sup>131</sup>. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le droit en vigueur comprenait encore des principes et des institutions féodaux, mais contenait également des dispositions destinées à réglementer les nouvelles relations sociales déterminées par la dissolution de la féodalité. Des mesures étaient prévues pour faciliter les actes de commerce, pour garantir le crédit, pour aider au développement des activités économiques basées sur l'initiative individuelle. Les leçons de droit invoquaient aussi les principes du droit naturel, mais n'indiquaient pas leur application pratique en vue de procéder à la critique de la société existante. Dans ces limites, la science du droit se plaçait pour la première fois parmi les matières d'enseignement et elle a contribué au développement de la pensée juridique roumaine dans la période précapitaliste de l'histoire de notre peuple.



Après la réforme de 1776, l'enseignement de l'Académie de Bucarest a pris de l'ampleur en premier lieu par le fait que le nombre des matières à étudier a augmenté, en rapport avec les nouvelles nécessités de la société. En même temps le volume des connaissances dans le cadre de chaque discipline prenait de l'extension. Le développement de l'Académie reflète également son orientation vers les études scientifiques et pratiques. Les méthodes d'enseignement s'améliorent aussi peu à peu, par l'emploi de plus en plus fréquent de manuels et de cours traduits d'ouvrages occidentaux. Le caractère laïque de l'enseignement académique s'est accentué. L'introduction des langues française et italienne exprime la tendance à la modernisation de cet enseignement. L'intérêt porté à la langue roumaine, en tant que langue accessible aux élèves, a constamment augmenté, fait avéré par les notes écrites en roumain dans les manuscrits contenant des

<sup>131</sup> • Buletinul Ministerului Cultelor », 1863—1864, p. 265. Voir aussi Andrei Rădulesco, *Logofătul Nestor. Viața și activitatea lui* [Le chancelier Nestor. Sa vie et son activité], Bucarest, 1910; I. C. Filitti, *Juristul Nestor*, dans « Revista Arhivelor », n° 4, 1927, p. 234.

cours et des cahiers d'école. Cet intérêt a été encouragé aussi par les professeurs roumains venus de Macédoine, ensuite par ceux de Transylvanie, qui connaissaient mieux les langues et les cultures occidentales.

La vérification des connaissances était faite par les professeurs respectifs, qui jugeaient de la possibilité des élèves de passer dans un cycle plus avancé. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle furent institués les examens publics. Au cours de son premier règne en Valachie (1793 — 1796), Alexandre Morouzi disposa que chaque année au mois de janvier fussent tenus des examens en présence du métropolite et des boyards administrateurs de l'école. L'acte princier de 1795 donne à la nécessité des examens la justification suivante : « la vérification de l'intelligence des élèves est une cause de stimulation et de plus d'application d'émulation dans l'étude ». Les élèves devaient se préparer aux examens et répondre aux matières enseignées « devant leurs professeurs, à l'intérieur de l'école, pour que l'on puisse voir lesquels montrent de l'application pour le savoir et pour le progrès et lesquels n'apprennent pas ». On prévoyait aussi des prix en livres et en argent pour les élèves appliqués.

### III. L'IMPORTANCE HISTORIQUE DE L'ENSEIGNEMENT ACADÉMIQUE<sup>1</sup>

Depuis sa fondation en 1694 et jusqu'en 1821, l'Académie Princière de Bucarest a été un *centre scolaire comprenant tous les degrés d'enseignement*. Au programme de 1707 ont figuré les études de grammaire grecque, qui embrassaient les connaissances élémentaires, ainsi que la syntaxe et la littérature. Certaines études de philosophie du niveau de l'enseignement secondaire y figuraient également ainsi que d'autres du niveau de l'enseignement supérieur. Ultérieurement furent introduits au programme des cours scientifiques dont le nombre et le volume de connaissances ont été augmentés par la réforme d'Alexandre Ypsilanti de 1776 laquelle a réparti les matières d'enseignement en cycles, la durée totale étant de 12 ans. Les nombreux cours qui nous ont été conservés dans les manuscrits grecs justifient la constatation selon laquelle le niveau général des leçons faites à cette institution scolaire était celui de l'enseignement supérieur.

L'Académie Princière a été dès le début et est demeurée jusqu'en 1821 un centre scolaire à caractère *international*, destiné également aux Roumains et aux étrangers. Sévastos Kyminitis, le premier directeur de cette institution, faisait en 1695 l'éloge de Constantin Brîncoveanu pour son initiative d'avoir fondé cet *établissement scolaire*, pour les « jeunes gens nobles et épris d'instruction, étrangers et indigènes »<sup>132</sup>. Dans son décret du 9 septembre 1707, Brîncoveanu lui-même affirmait qu'il avait fondé

<sup>132</sup> Hurmuzaki, XIII, p. 217.

cette haute école également pour les écoliers « indigènes et étrangers »<sup>133</sup>. Le décret de 1776 d'Alexandre Ypsilanti précise de même que l'Académie était destinée aux uns et aux autres<sup>134</sup>. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous le directorat de Lambros Photiadès, l'Académie continuait à avoir « une foule d'élèves des différentes parties de la Grèce subjuguée, d'Europe et d'Asie »<sup>135</sup>.

L'Académie a toujours eu *une population scolaire nombreuse*. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, Helladius montrait que l'Ecole Princièrè de Bucarest, qu'il nommait « Académie » était fréquentée par beaucoup d'« étudiants »<sup>136</sup>, leur nombre dépassant parfois 150 et 200. Après la réforme d'Alexandre Ypsilanti de 1776, l'Académie a continué à être fréquentée par de nombreux élèves externes, en plus des élèves internes dont le nombre avait été fixé à 75. Grâce à cette institution scolaire, la capitale de la Valachie était devenue un important centre de préparation des jeunes intellectuels des pays balkaniques et du Proche Orient, auxquels elle offrait un enseignement de culture universelle, ayant un niveau scientifique à la hauteur des collèges académiques européens.

L'Académie a eu en général *des professeurs instruits*. Beaucoup d'entre eux étaient des polyglottes érudits, connaissant, outre le grec et le latin, quelques langues modernes, comme l'italien, le français et l'allemand ; certains connaissaient aussi la langue slave, d'autres l'hébraïque et d'autres le turc et l'arabe. Quelques-uns possédaient des titres supérieurs, obtenus aux universités italiennes. Nombreux étaient ceux qui avaient maintenu des relations avec des érudits étrangers, faisant venir et utilisant des cours des professeurs occidentaux. D'autres ont été des lettrés éminents, ayant écrit des œuvres de valeur reconnue comme telles dans l'histoire de la culture universelle.

Des études sur l'activité des professeurs restent encore à faire. Sont mieux connus ceux qui avaient une réputation consacrée, comme Sévastos Kyminitis, Dimitrios Procopiou, Alexandros Tournavitou, Lazăr Scriban, Manasse Iliade, Lambros Photiades, Neophyte Doucas. Il y en a encore d'autres dont les ouvrages méritent d'être étudiés et inclus dans le patrimoine de la culture universelle, en tant qu'œuvres créées dans la capitale de la Valachie. On sait peu de chose sur les Roumains de Macédoine engagés comme professeurs, comme d'ailleurs sur les Roumains de Transylvanie qui ont fonctionné avant l'arrivée de Gheorghe Lazăr à cette école. Grecs et Roumains, et au début du XIX<sup>e</sup> siècle également quelques étrangers venus d'autres pays, les professeurs de l'Académie ont fait preuve

<sup>133</sup> Hurmuzaki, XIV/1, p. 394.

<sup>134</sup> Hurmuzaki, XIV/2, p. 1274.

<sup>135</sup> C. Erbiceanu, *Bărbații cuțli, greci și români* [Hommes instruits grecs et roumains], p. 29.

<sup>136</sup> *Status praesens Ecclesiae graecae*, p. 17, cité d'après C. Erbiceanu, *Cronicarii greci* [Les chroniqueurs grecs], Bucarest, 1888, p. 35.



d'une solidarité intellectuelle comparable à celle des lettrés de la Renaissance et ont créé à cette école un milieu savant, rehaussant le prestige de l'enseignement par leur érudition et faisant oublier le pédantisme et la superficialité d'un petit nombre.

L'Académie Princière de Bucarest a été un important *centre d'études classiques*. Le cours de langue grecque était également un cours de littérature grecque ancienne. On y étudiait les œuvres d'Homère, de Pindare, d'Esopé, de Pythagore, de Xénophon, d'Euripide, de Thucydide, d'Isocrate, de Démosthène et de Plutarque. La langue latine était étudiée ; des parties importantes de la littérature latine étant connues dans des versions grecques, choisies parmi les œuvres de Caton, de Cicéron, de César, d'Ovide, de Boèce. Beaucoup d'œuvres littéraires classiques, faisant partie du patrimoine de la culture universelle, ont ainsi été étudiées. Les centaines de manuscrits des classiques utilisés par les professeurs et les élèves attendent d'être explorés par les spécialistes. Les manuscrits avèrent une érudition qui n'a pas encore été mise en lumière, de même que le remarquable développement des études de grammaire grecque et le phénomène critique de la diglossie grecque sur le territoire de notre pays. Les influences grecques sur la langue roumaine du XVIII<sup>e</sup> siècle doivent être étudiées à l'aide de ces manuscrits. L'attention accordée à l'étude du latin prouve combien s'était accentuée la conscience de la romanité parmi les lettrés roumains du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les études latines de cette période de l'histoire de notre peuple n'ont pas encore fait l'objet de recherches.

L'Académie de Bucarest a été aussi *un centre d'études philosophiques et scientifiques* qui a contribué au développement de l'esprit laïque dans la pensée roumaine. Jusqu'en 1776 ont prédominé les cours de philosophie néo-aristotélicienne basés sur des interprétations matérialistes, dans le cadre desquels sont critiquées les thèses principales de la pensée idéaliste et les gloses scolastiques. Ces cours ont augmenté la confiance des auditeurs dans le caractère objectif de la connaissance, ils ont démontré la matérialité de l'âme, expliqué les phénomènes de la nature par leurs causes matérielles et démontré l'éternité de la matière et le déterminisme de la vie sociale.

Les disciplines scientifiques sont graduellement passées des expositions abstraites à des présentations pratiques. Des cours de mathématiques, de physique et d'astronomie basés sur des ouvrages occidentaux ont été introduits à l'Académie. Des appareils destinés à faciliter l'enseignement des sciences ont été apportés. Une exploration approfondie des disciplines enseignées à cette Académie mènerait à de nouvelles conclusions. La pensée scientifique roumaine doit à cette Ecole une partie de son essor, de même que le rationalisme et la philosophie des lumières y ont trouvé un

milieu intellectuel favorable, l'École étant surtout une institution de culture laïque. Par les études scientifiques, l'Académie a montré la valeur de la raison humaine et la nécessité de la vérification des théories par l'expérience.

Cependant l'Académie Princière a été une *institution scolaire de la classe dominante*, qui a voulu se servir de l'instruction surtout pour la formation de ses propres supports, pour la formation des fonctionnaires administratifs et pour l'augmentation de son prestige aux yeux des peuples balkaniques. Les documents ayant trait à cette institution scolaire font parfois mention de facilités accordées aux élèves «pauvres», mais ces derniers n'étaient pas des enfants du peuple, appartenant à des familles vraiment indigentes. Le décret d'Alexandre Ypsilanti prévoyait que les élèves bénéficiant de bourses de l'Académie fussent choisis parmi les enfants intelligents et appliqués «enfants des bons patriotes, des boyards se trouvant dans la gêne, des successeurs des boyards déchus de leurs fonctions, ou même des étrangers pauvres, mais pas des enfants de laboureurs et de paysans, qui doivent travailler la terre et élever le bétail ».

Pénétrés de la même conception de classe, les auteurs de la réforme de 1776, ne permettaient ni aux fils de marchands ou d'artisans de suivre comme boursiers tous les cours de l'École. Ils pouvaient toutefois apprendre à l'Académie seulement la grammaire «à la suite de quoi qu'ils quittent l'école et que chacun aille embrasser le métier choisi par ses parents, d'après ses dispositions naturelles»<sup>137</sup>. Par ces mesures concernant le recrutement des élèves boursiers, les réformateurs ignoraient leur propre déclaration de principe quant à la préparation scolaire des «jeunes gens doués du pays», et des fils «des bons patriotes», ne réservant une instruction substantielle qu'à ceux qui étaient censés devenir les soutiens de la classe dirigeante. Dans l'intérêt de cette classe, les fils de paysans, d'artisans et de marchands devaient continuer la profession de leurs parents. Les commerçants et les artisans enrichis pouvaient toutefois faire suivre à leurs enfants les cours de l'Académie comme externes.

Beaucoup d'élèves de l'Académie étaient des fils de réfugiés des pays balkaniques. Persécutés par les Turcs, nombre de Grecs, de Macédoniens, d'Albanais, de Bulgares et de Serbes quittaient leur patrie et s'établissaient dans les Pays Roumains. Quelle qu'eût été leur situation sociale dans leur pays, ils étaient ici des gens «pauvres». Ils voyaient dans l'instruction un moyen d'assurer leur existence et de combattre pour la liberté. Ils tenaient à trouver une bonne école pour leurs enfants. S'ils réussissaient à s'enrichir, ils pouvaient entretenir leurs enfants comme élèves externes de l'Académie. On comprend donc qu'avec les fils de

<sup>137</sup> Hurmuzaki, *op. cit.*, XIV/2, p. 1273–1274.

boyards, de marchands et d'artisans riches et avec les fils des réfugiés établis dans le pays, l'Académie n'était pas une institution d'enseignement destinée aux masses populaires.

Pour ce qui est des *influences idéologiques* exercées par cet enseignement sur la société roumaine, leur effet doit être dialectiquement interprété à la lumière de la structure de cette société. Certaines influences étaient teintées d'esprit conservateur, mais d'autres ont constitué des stimulants de progrès pour toute la société roumaine. L'enseignement de l'Académie était complexe ; il a reflété et en même temps a stimulé les aspirations contradictoires de la société roumaine de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>. Les classes fondamentales — les boyards et les paysans — avaient une structure hétérogène en transformation continue, étant composées de couches aux intérêts divergents et en général contradictoires. Les couches sociales intermédiaires — les artisans et les marchands — luttèrent pour conquérir des positions propres dans la hiérarchie sociale, tandis que l'État et le droit, qui étaient censés défendre les intérêts généraux du pays, se manifestaient comme des instruments de la classe dominante, en prévenant et surtout en réprimant les actes de protestation sociale dirigés contre l'ordre fondé sur la propriété privée et la division de la société en classes antagonistes. En tant qu'institution scolaire appartenant à l'État, l'Académie Princière assurait en premier lieu à la Valachie un enseignement basé sur la conception de l'harmonie des classes et le respect de la hiérarchie sociale existante, l'instruction étant considérée comme l'attribut nécessaire des hommes destinés à diriger les institutions publiques dans les conditions de l'ordre social existant. C'était le sens conservateur de l'enseignement académique.

Mais en même temps, en tant qu'institution de culture générale, l'Académie de Valachie enseignait aux auditeurs beaucoup de connaissances et de préceptes à l'appui des conceptions de justice sociale et d'indépendance économique et politique, partagées par certains lettrés, par les couches sociales intermédiaires et surtout par la paysannerie opprimée. Dans les œuvres classiques des Grecs et des Romains sont relevés avec admiration les grands idéaux et les vertus humaines, le sentiment de la liberté et de la dignité humaine, l'héroïsme des combattants pour la patrie, l'abnégation des défenseurs de la vérité et de la justice dans l'histoire de l'humanité. Les professeurs flétrissaient souvent l'oppression ottomane. Dans leurs leçons, beaucoup d'entre eux se faisaient l'écho des opprimés, et les auditeurs communiquaient leurs sentiments émus à leurs familles et à ceux qui appartenaient à leur couche sociale. L'écho allait plus loin dans le monde des campagnes. L'Académie Princière a pu contribuer, par cette voie, à la diffusion des nouvelles idées dans toute la société roumaine, de même que dans le monde sud-est-européen subjugué par les Turcs.

La classe dirigeante de Valachie consolidait avec les hommes préparés à l'Académie de Saint-Sava ses positions dans l'État et la société. Les anciens élèves de l'École constituaient des élites au service de la classe dirigeante. Ces élites allaient rehausser le prestige du gouvernement, mais en se gardant de demander que l'on donne aux masses populaires des écoles de culture générale du même niveau que celles où elles avaient reçu leur préparation scolaire. Beaucoup de fils de boyards roumains ont reçu cette haute instruction et sont devenus les chefs de la classe dirigeante. Bon nombre d'entre eux se sont confinés dans l'esprit de l'idéologie féodale. Mais nombreux sont ceux qui sont arrivés à l'érudition, ainsi que ceux qui ont exercé leur activité dans l'esprit général des aspirations du peuple roumain.

L'Académie a préparé des hommes qui ont contribué au développement de l'historiographie gréco-roumaine. Les problèmes d'histoire ont préoccupé beaucoup de professeurs de l'École et ont fait l'objet des études de maints anciens élèves. Parmi les élèves grecs de cette Académie, certains sont devenus des érudits renommés, dont les ouvrages présentent une réelle utilité pour l'étude de l'histoire et de la culture du peuple roumain. Le savant grec Kézarios Daponte (1714 — 1784), qui a longtemps vécu en Valachie et a été boursier de l'Académie Princière, nous a laissé des écrits contenant un matériel historique, très précieux pour la connaissance de la société roumaine du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Doivent également retenir l'attention de ceux qui s'occupent de l'histoire de l'Académie Princière les intellectuels roumains qui ont étudié à cette institution d'enseignement et qui se sont distingués par leur activité intellectuelle et leur persévérance dans l'étude des origines de notre peuple, tels Kezarie, évêque de Rîmnic (1773—1780) et Naum Rîmniceanu (1764—1839).



La valeur historique du processus d'enseignement qui s'est déroulé à l'Académie Princière de Bucarest consiste dans le fait que cette institution scolaire a contribué à la diffusion de la culture classique dans la société roumaine par des études au niveau de l'enseignement secondaire et supérieur, qu'elle a cultivé les disciplines scientifiques et philosophiques dans un sens matérialiste dans son ensemble, qu'elle a eu un caractère laïcisant prononcé, qu'elle a renforcé la solidarité des intellectuels des pays sud-est européens, qu'elle a stimulé les sentiments patriotiques des pays subjugués, et qu'elle a maintenu la Valachie sous une forme agissante dans la communauté de la culture universelle.

# LE RÉGIME PRIVILÉGIÉ DES MARCHANDS BULGARES ET GRECS EN OLTÉNIE PENDANT L'OCCUPATION AUTRICHIENNE (1718 — 1738)

CORNELIA PAPACOSTEA DANIELOPOLU

Les immigrations bulgares au nord du Danube sont un ancien phénomène de cette région. Leur principale cause a été, sans doute, le régime d'exploitation auquel était soumise la population de l'empire ottoman.

Une poussée importante d'émigration bulgare vers les pays roumains eut lieu à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Les Bulgares catholiques de Chiprovatz, Cobilovatz, Zelesna et Clisura, accusés par les Turcs d'avoir pactisé avec les Autrichiens, ont été impitoyablement décimés. Ceux qui ont échappé au massacre ont été forcés de s'enfuir au-delà du Danube, avec leurs prêtres (1688)<sup>1</sup>. Ils y furent bien reçus par Constantin Brîncoveanu et le « stolnic » Cantacuzino<sup>2</sup>, qui leur créèrent de grands avantages matériels<sup>2bis</sup>. Les Bulgares catholiques de Chiprovatz et de Cobilovatz bénéficiaient, comme les Arméniens et les Juifs, d'un système de contributions fixes (« ruptoare »)<sup>3</sup>. « Nous ne savons pas exactement les privilèges que chacun d'eux a reçus — dit N. Iorga — dans des conditions évidemment plus favorables que celles des marchands roumains, pour pouvoir retenir dans le pays ce productif troupeau du prince »<sup>4</sup>.

En Valachie, ils eurent cependant beaucoup à souffrir, tant à cause des mécontentements des habitants, que des persécutions que leur infligèrent les Turcs.

---

<sup>1</sup> I. Moga, *Știri despre Bulgarii din Ardeal*. Extrait de « Anuarul Institutului de Istorie Națională », V, Cluj, 1930, p. 513.

<sup>2</sup> Fermeșiu, *Acta Bulgariae ecclesiastica*. Dans *Monumenta sp. hist. slavorum meridionalium*, XVIII, CXCIV, apud I. Moga, *op. cit.*

<sup>2bis</sup> Pour le privilège accordé par Const. Brîncoveanu aux colonistes bulgares, v. *Revista Istorică*, 1925, p. 305—306 et *Arhivele Olteniei*, 1936, p. 396—397.

<sup>3</sup> N. Iorga, *Istoria comerțului românesc*, Bucarest, 1928, I, p. 308.

<sup>4</sup> *Ibidem*.

gèrent les soldats calvins de Tököli. Une attaque des Tatars qui les a surpris, après le départ en Transylvanie des troupes de Heissler (leur protecteur), les a obligés de se réfugier aux environs de Braşov <sup>5</sup>. Ici ils jouirent de la protection du général autrichien Veterani, qui leur créa un régime de faveur, au grand mécontentement des villes saxonnes « minées par les corvées et les impôts nécessités par l'approvisionnement des armées impériales » <sup>6</sup>. Ils n'y restèrent pas longtemps, non plus, car « les Saxons ont commencé à les chasser de leurs villes, en les empêchant de s'acheter le nécessaire pour leur existence » <sup>7</sup>. Après la paix de Karlowitz (1699), la Transylvanie étant soumise par les Habsbourg, les Bulgares furent colonisés par les Autrichiens à Vinţ, en dépendant de l'évêché catholique d'Alba Iulia <sup>8</sup>. Par le diplôme du 15 mai 1700, l'empereur Léopold leur donna un privilège qui les plaçait sous la juridiction de la Chambre Aulique et du fisc. Ils recevaient aussi des terres cultivables et des exemptions d'obligations et d'impôts pour trois ans <sup>9</sup>. Ils en furent chassés plus tard par une révolte des habitants <sup>10</sup>.

Voilà donc qu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle l'immigration des Bulgares catholiques en Valachie et en Transylvanie était vue d'un bon œil par le gouvernement (Constantin Brîncoveanu, le « stolnic » Cantacuzino, les Autrichiens) et encouragée par tout un système de privilèges fiscaux et religieux. Mais la différence de régime entre les Bulgares et la population locale, chargée d'impôts et d'obligations, mène en Valachie, comme dans les villes saxonnes et à Vinţ, à des mécontentements, à des révoltes de la population locale et même au bannissement des Bulgares.

Pourtant, dès la seconde année de la domination des Habsbourg en Olténie (1719), les autorités autrichiennes appliquent à nouveau, et cette fois avec plus d'efficacité, le même régime de protection des marchands bulgares (auxquels s'ajoute maintenant une compagnie grecque). On s'explique aisément cette politique si on pense aux intérêts économiques qu'avait la domination autrichienne dans cette province récemment conquise, épuisée par la guerre et les impôts. Un redressement du commerce de ce pays s'imposait pour lui assurer la prospérité économique nécessaire au nouveau gouvernement. D'ailleurs la protection des marchands balkaniques (Grecs et Aroumains surtout) sera, tout le long du XVIII<sup>e</sup> siècle, une constante de la politique autrichienne <sup>11</sup>. La triste expérience qu'avait été la création d'une compagnie orientale pour le commerce avec l'Empire

<sup>5</sup> I. Moga, *op. cit.*, p. 513.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 514.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 515.

<sup>8</sup> *Ibidem*.

<sup>9</sup> Hurmuzaki VI, Apendice I, p. 615—616. Une année plus tard (1701), Léopold I<sup>er</sup> a donné un diplôme avec des privilèges aux marchands grecs de Transylvanie.

<sup>10</sup> I. Moga, *op. cit.*, p. 515.

<sup>11</sup> N. Svoronos, *Le commerce de Salonique au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1956, p. 197.



Ottoman, avait décidé l'Autriche à utiliser pour ce commerce des éléments balkaniques, familiarisés aux usages du marché oriental<sup>12</sup>. Les privilèges de Marie Thérèse (1776), de Joseph II (1782) de Léopold (1791) et de François (1794)<sup>13</sup> ont déterminé un puissant développement des colonies grecques et aroumaines de Vienne, Peste<sup>14</sup> et d'autres villes de l'empire, colonies qui ont joué un rôle important dans la vie de ces centres<sup>15</sup>.

La hâte des Autrichiens pour un rapide redressement économique de l'Olténie est visible « dès l'époque des hostilités, en août 1717 », quand « on prenait des mesures urgentes pour nettoyer l'ancienne route de commerce passant par Turnul-Roșu et Ciineni »<sup>16</sup>. Nicolas de Porta, l'un des administrateurs impériaux, caractérisé par Iorga « le sagace et entreprenant Grec de Chios », exigeait la construction d'auberges officielles, au grand-chemin, pour y abriter les marchands. Les boyards valaques s'opposent à cette mesure qui rééditait leurs obligations d'entretenir ponts, puits et routes princières et même de loger des marchands dans leurs maisons<sup>17</sup>.

Il est certain aussi qu'à cette époque d'intense propagande catholique dans l'empire des Habsbourg<sup>18</sup>, l'attitude bienveillante des Autrichiens s'explique aussi par le rôle que pouvaient jouer les Bulgares catholiques dans cette œuvre de prosélytisme religieux.

Dans son ouvrage « l'Olténie sous les Autrichiens 1716—1739 »<sup>19</sup>, Alexandru A. Vasilescu, se basant sur « Material pentru istoria Olteniei supt Austrieci » de Const. Giurescu<sup>20</sup>, dont seul le premier volume venait de paraître et sur les documents du VI<sup>e</sup> volume de Hurmuzaki<sup>21</sup>, brosse un tableau de ce régime privilégié créé par le gouvernement autrichien aux compagnies bulgares et grecques d'Olténie<sup>22</sup>. Installés à Craiova, Rîmnic et Brădiceni, les Bulgares d'Olténie étaient organisés en trois communautés et chacune était dirigée par un commandant. Ils avaient un endroit séparé du reste des habitants pour leurs maisons, jardins et champs de labour. On leur permettait d'élever à leurs frais des églises, des écoles et des monastères, leurs paroisses étant dirigées par des prêtres franciscains,

<sup>12</sup> I. Moga, *Les antécédents du traité de commerce de Passarowitz* [Extrait], p. 123—128.

<sup>13</sup> N. Svoronos, *Ibidem*, p. 198—199.

<sup>14</sup> Σπυριδώνος Π. Λάμπρου, *Σελίδες εκ τῆς ιστορίας τοῦ ἐν Οὐγγαρία καὶ Αὐστρία Μακεδονικοῦ ἐλληνισμοῦ*. Athènes, 1912, 46 p.

<sup>15</sup> Odon Füves, *Hungarian-Greek Medical Relations in the 18—19<sup>th</sup> centuries*, «Balkan Studies», 6, n<sup>o</sup> 1, p. 79—82.

<sup>16</sup> N. Iorga, *Istoria comerțului*, Bucarest, 1928, p. 7.

<sup>17</sup> *Ibidem*.

<sup>18</sup> Ioan Józsa, *Ordinul Piaristilor în capitala Olteniei*, «Arh. Olteniei», XII, janvier-avril 1933, p. 47—53, pour l'activité de l'ordre des Piaristes, à Craiova, à cette époque.

<sup>19</sup> Al. A. Vasilescu, *Oltenia sub Austrieci, 1716—1739*, I, Bucarest, 1929, 240 p.

<sup>20</sup> C. Giurescu, *Material pentru istoria Olteniei supt Austrieci, 1716—1725*, I, Bucarest, 1913, XXVII, 690 p.

<sup>21</sup> E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Românilor, 1700—1750*, VI, Bucarest, 1878, XXIII + 697 p.

<sup>22</sup> Al. A. Vasilescu, *op. cit.*, p. 113—114. Le nombre des familles de ces marchands bulgares ne dépassait pas 157 au commencement de la domination autrichienne.

nés en Bulgarie. Chaque année ils éalisaient leur juge et les quatre jurés, qui devaient être des gens aisés. On leur permettait de concourir au fermage des impôts, de construire des moulins et de prendre à ferme les cabarets. Les terres de labour qu'ils possédaient devaient être travaillées par les paysans qui supportaient les impôts et les charges publiques au même titre que les autres habitants. Le droit de vie et de mort (*jus gladii*) devait appartenir seulement à la nation bulgare des trois localités, ayant droit de recours à la Chambre Aulique. Enfin, ils étaient exemptés de toute contribution à l'administration provinciale, mais obligés à payer une taxe annuelle à la Chambre Aulique.

Pour mieux pénétrer la situation réelle d'un problème simplement énoncé ici, nous tâcherons de montrer comment ces mesures furent appliquées et quelle réaction elles provoquèrent parmi les habitants valaques. Nous avons utilisé les volumes II et III du matériel pour l'histoire d'Olténie de C. Giurescu, ainsi qu'un fonds documentaire inédit, particulièrement intéressant pour notre sujet. Il s'agit de l'Archive Hurmuzaki, de la Section de Manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, qui contient les copies des protocoles de l'administration olténienne, rédigés, pour la plupart, en latin et partiellement en allemand <sup>22 bis</sup>.

Ces rapports, requêtes et plaintes de l'administration valaque, ainsi que les réponses et les dispositions de la Chambre Aulique, confrontent l'attitude des deux unités dirigeantes de la province occupée. Pour les boyards valaques, représentants du pouvoir à Craiova et les commandants autrichiens de Sibiu, le problème des compagnies bulgares et grecques est la cause d'une grave discorde. Les protecteurs autrichiens, en maintenant ces marchands dans leur sphère d'influence, empiétaient sur les droits que la province avait sur ces derniers.

Tout lésés qu'ils fussent par les privilèges des Bulgares, les boyards valaques se voyaient dans l'incapacité d'apporter une solution aux différends que provoquaient ces privilèges, en raison même de la manière dont les Autrichiens avaient distribué l'autorité et les responsabilités civiles <sup>23</sup>.

Dans ce qui suit, nous ferons ressortir l'écho que les privilèges des compagnies bulgares et grecques ont eu dans la vie de la province.

<sup>22 bis</sup> Nous remercions Șerban Papacostea de nous avoir signalé cette intéressante archive.

<sup>23</sup> Les Autrichiens ont cherché par d'autres moyens aussi à diminuer le pouvoir de la noblesse locale. La qualité même des « boyards » est discutée à cette époque et on demande à ceux-ci de prouver leur noblesse. V. C. Giurescu, *Studii de istorie socială*, Bucarest, 1943, p. 227–228, p. 231.

## LES PRIVILÈGES FISCAUX

La politique de protection du commerce bulgare et grec en Olténie est exposée, en termes précis, dès le commencement de l'occupation de la province par l'inspecteur de la Chambre Aulique, Haan. Celui-ci dit (en 1719) que « les Bulgares détiennent la plupart du commerce et de l'économie du pays »<sup>24</sup>. D'où la nécessité pour le gouvernement de les délivrer d'une série des lourdes obligations fiscales, qui pesaient sur le reste de la population et de créer un statut privilégié, qui leur permette de développer leur activité économique. Le point de vue autrichien est admis — pour la forme du moins — car l'administration valaque au cours de la même année, écrit à Nicolas de Porta que « les immunités et privilèges accordés aux marchands bulgares et grecs pour les facilités du commerce » peuvent, en effet « augmenter tant le revenu de Sa Majesté que le développement du pays »<sup>25</sup>. (Nous verrons que cette compréhension est plutôt formelle, car nous trouvons bien des protestations de la part des boyards contre ces privilèges).

La plus importante des faveurs accordées aux marchands bulgares et grecs dont découlent tous leurs autres avantages, c'est leur dépendance de la Chambre Aulique<sup>26</sup>. Tandis que les autres habitants payaient leur contribution à l'administration provinciale, étant soumis par conséquent, à tous les désagréments qu'impliquait l'arbitraire de ce genre d'impôt, on fixait aux compagnies bulgares une somme, par tête d'habitant, qu'elles payaient une fois par an à la Chambre Aulique<sup>27</sup>.

Le fait que les marchands bulgares et grecs étaient à l'abri de tant d'impôts et d'obligations qui pesaient, dans leur totalité, sur les contribuables roumains, a déclenché une série d'adresses des administrateurs valaques, dans lesquelles on demandait aux gouvernants autrichiens de faire dépendre les compagnies de ces marchands étrangers de l'administration provinciale. Nous y trouvons la persévérance des boyards valaques à ce sujet, ainsi que la variété des arguments qu'ils emploient pour faire fléchir le commandant autrichien. « Nous répétons à Votre Excellence, avec tout notre respect, la requête que la ville d'Ocna et les compagnies des Bulgares et des Grecs payent ce qu'ils doivent à la province »<sup>28</sup>. Dans l'un de ces documents ils demandent même « l'aide » des chefs autrichiens, car les compagnies des Bulgares et des Grecs, auxquelles on permet d'avoir des « praedia » en Olténie et de faire le commerce dans cette pro-

<sup>24</sup> C. Giurescu, *Material . . .*, I, p. 395, doc. 334, le 14 novembre 1719.

<sup>25</sup> *L'Administration valaque à N. de Porta*, Arhiva Hurmuzaki, Begnini, 24/2, 1719.

<sup>26</sup> C. Giurescu, *Material . . .*, I, p. 391, doc. 333, le 4 novembre 1719.

<sup>27</sup> *Ibidem*, I, p. 362.

<sup>28</sup> *L'Administration valaque au directeur suprême*, Arh. Hurm., Bg. 25/15, le 30 septembre 1723.

vince, « ne contribuent pourtant pas du tout au Trésor provincial »<sup>29</sup>. Ceci leur semble d'autant plus injuste, que ces compagnies « par le passé, ont toujours contribué avec la province, mais depuis quelque temps en sont séparées »<sup>30</sup>. (A plusieurs reprises, les habitants demandent une réduction de l'impôt, car certaines catégories, comme les habitants de la ville d'Ocna, du village de Gherla et les compagnies des Bulgares et des Grecs « ne contribuent pas du tout à la caisse provinciale »<sup>37</sup>).

L'administration valaque aurait peut-être accepté cette situation, si elle avait été justifiée par la condition matérielle précaire des marchands bulgares et grecs. Mais il n'en est rien. Ces derniers sont « viri opulenti »<sup>32</sup> et on sait qu'ils ont de l'argent en quantité (« pecuniis abundant »)<sup>33</sup>. Pourtant ils ne payent qu'une somme infime (« taxam exiguam »)<sup>34</sup>, ce qui constitue un grave préjudice pour les autres habitants<sup>35</sup>, qui « serait si facilement évité, si les dites compagnies unissaient leurs forces, en contribuant avec la province »<sup>36</sup>. Un grand nombre d'adresses de l'administration valaque demandent donc que les marchands bulgares et grecs « contribuent aussi au Trésor provincial »<sup>37</sup>. Parfois, à cause de l'aggravation de la situation, une grande somme étant restée au débit de la province, le document précise la somme que les compagnies bulgares et grecques devraient donner pour que cette dette soit payée<sup>38</sup>. On invoque aussi le précédent créé pour les compagnies de Transylvanie, où celles-ci « même si elles ne sont pas « possessionatae », du simple fait qu'elles se nourrissent dans la province, payent en dehors de la taxe camérale, une certaine somme à la province »<sup>39</sup>.

Comme tout régime d'exception, le statut des marchands bulgares et grecs d'Olténie a éveillé l'intérêt des catégories moins privilégiées, comme une possibilité d'évasion fiscale. Nous voyons également certains Roumains s'introduire dans ces compagnies bulgares et grecques, pour bénéficier de leurs exemptions d'impôts et obligations. C'est pourquoi les documents précisent que les privilèges accordés aux marchands bulgares et grecs ne concernent que ces derniers et ordonne « ne sub nomine suae communitatis aut compaigniae etiam Vallachos mercatores misceant »<sup>40</sup>,

<sup>29</sup> *L'Administration valaque à Königsegg*, Arh. Hurm., Bg. 26/54, le 6 février 1725.

<sup>30</sup> *L'Administration valaque au commandant suprême*, Arh. Hurm., Bg. 25/77, 1725.

<sup>31</sup> *L'Administration à de Tige*, Arh. Hurm., Bg. 26/71, le 4 février 1726.

<sup>32</sup> *L'Administration valaque à de Tige*, Arh. Hurm., Bg. 26/64, le 1 février 1726.

<sup>33</sup> *Ibidem*, Arh. Hurm., Bg. 27/114, le 17 janvier 1729.

<sup>34</sup> *L'Administration valaque à de Tige*, Arh. Hurm., Bg. 26/71, le 4 février 1726.

<sup>35</sup> *Ibidem*.

<sup>36</sup> *Ibidem*.

<sup>37</sup> *L'Administration valaque à la Chambre Aulique*, Arh. Hurm., Bg. 25/105, le 1 février 1728.

<sup>38</sup> *L'Administration valaque à la Chambre Aulique*, Arh. Hurm., Bg. 25/5, le 6 mars 1723.

<sup>39</sup> *Ibidem*

<sup>40</sup> Arh. Hurm., Bg. 26/2, le 17 octobre 1719.

car les privilèges ne s'étendent pas sur eux. « Que les marchands (bulgares) ne reçoivent pas de Roumains, mais seulement des hommes de leur propre nation, car beaucoup d'autres s'y joignent, en prétendant qu'ils sont commerçants »<sup>41</sup> (donc non seulement ils n'étaient pas Bulgares, mais ils n'étaient même pas marchands, bien qu'ils eussent pénétré dans une compagnie commerciale). On prend la même mesure aussi contre ceux qui, travaillant au service des Bulgares et des Grecs (Roumains en général), sont obligés « suam contributionem provinciae praestare »<sup>42</sup>.

Il est probable que, de cette manière un système d'évasion fiscale s'était créé, car deux ans après cette adresse, nous trouvons la requête suivante de l'administration valaque : que tous les Bulgares catholiques d'Olténie « nomina sua ad administrationem dare teneantur, quibus datis compagna constituendam esse ». « De cette façon, dit l'acte, nous saurons leur nombre, car s'ils ont des « pagos rusticos et iobagiones », ceux-ci doivent dépendre de la province et contribuer avec les habitants ». On demande aussi que « omnes alii pariter Mercatores extranei ritus valahici compagniam forment, et datis nominibus in Administrationis Cancellaria regestantur, ne Valachi et alii, qui Mercatores non sunt, illis immisceantur »<sup>43</sup>. (Il est clair que l'administration provinciale ne pouvait prétendre avoir une évidence des compagnies bulgares — qui n'entraient pas sous sa juridiction — que pour y découvrir les contribuables de la province qui s'y cachaient).

A ce qu'il paraît, cette habitude ne fut pas tout à fait déracinée et les Roumains continuèrent à pénétrer dans les compagnies étrangères. Bien plus tard, l'administration exige que « si dans les compagnies des marchands bulgares et grecs se joignent aussi beaucoup de Roumains, qui ne contribuent pas avec la province, il faut que dans la compagnie bulgare il n'y ait que des Bulgares, comme dans la compagnie grecque, rien que des Grecs »<sup>43 bis</sup>. Les « Valaques » qui sont dans ces compagnies doivent donner leur contribution par rapport à leurs possibilités, de l'endroit où ils habitent, « ut non amplius ut hactenus Provincia eorum Contributiones, et onera supportet »<sup>44</sup>. En 1730, l'administration valaque expose la situation trouble d'une compagnie grecque, où l'on trouve aussi des Roumains et demande que les marchands soient séparés d'après leur nationalité, en constituant « ex Valachis aliam compagniam »<sup>45</sup>.

Mais si les marchands bulgares et grecs sont assez mal traités par la population roumaine, accablée d'impôts, taxes et différentes obligations,

<sup>41</sup> *Ibidem.*

<sup>42</sup> *Ibidem.*

<sup>43</sup> *Ibidem*, *L'Administration au comte de Virmont*, Bg. 26/22, le 12 décembre 1721.

<sup>43 bis</sup> En 1733 on compte 142 familles de Grecs en Olténie. Arh. St. Sib. ms. L 5/205, f. 50 v., communiqué par S. Papacostea.

<sup>44</sup> C. Giurescu, *Material...*, II, p. 295, doc. 100, *l'Administration à Tige et Czeyka*.

<sup>45</sup> Arh. Hurm., Bg. 27/141, le 17 avril, 1730.

ils sont tout aussi incommodes pour les boyards valaques. Ces marchands profitaient de leur situation privilégiée et en abusaient pour donner une extension à la loi, lorsque ceci leur était utile. Dès 1719 nous trouvons de nombreux documents dans lesquels les boyards d'Olténie demandent que l'on fasse cesser ces abus. « Les marchands (bulgares et grecs) doivent s'occuper de leur commerce et respecter leur statut et leur propre régime, sans se mêler aux affaires provinciales »<sup>46</sup>. Le ton révolté des boyards est provoqué par l'attitude du Bulgare Lilla. Ce « mercator » et « capitaneus »<sup>47</sup>, est un perpétuel révolté, se mêlant des « res provinciales » qui « ne regardent que les boyards »<sup>48</sup>. Et ce qui est plus grave encore, Lilla soulève à ses côtés, dans cette insoumission, différents autres hommes, Roumains, Grecs ou Bulgares de Chiprovatz. C'est pourquoi, exaspérés, les administrateurs valaques d'Olténie demandent à de Porta que « mercator maneat mercator, nec se immisceat in negotia et acta provinciae, neque subiungat sibi Valachos provinciales »<sup>49</sup>. On y surprend l'irritation croissante de la noblesse du pays, qui prenait mal cette diminution de son autorité par l'ingérence des marchands.

Une autre cause du mécontentement des boyards est la tendance de ces marchands bulgares enrichis de devenir propriétaires terriens. A cette époque où le problème de la main d'œuvre était si aigu (les Bulgares venaient ici parce qu'ils y trouvaient des « loca inculta et deserta »)<sup>50</sup>, l'un des moyens par lesquels les boyards attiraient les paysans était l'allègement de la fiscalité<sup>51</sup>. Or les marchands bulgares devenus aussi possesseurs de terres offraient aux Roumains qui travaillaient sur les domaines des boyards un régime meilleur. L'administration fait savoir à la Chambre Aulique que « ex pagis boeronum homines refugerent ad pagos illorum, ut sollum immunes redderentur a contributionibus »<sup>52</sup>. Nous avons vu aussi, d'autre part, les requêtes répétées de l'administration adressées au commandement autrichien pour empêcher une évasion fiscale semblable, celle des Roumains engagés par les compagnies bulgares. Ceci nous aide à mieux comprendre la situation de l'administration fiscale, sans cesse aggravée, car elle avait à remplir non seulement le vide causé par les catégories légales d'exemptés, mais aussi par le grand nombre d'évasions entraînées par l'abus de ces dernières.

<sup>46</sup> Arh. Hurm., Bg. 24/2, 1719.

<sup>47</sup> Commandant de compagnie.

<sup>48</sup> Arh. Hurm., Bg. 24/2, 1719.

<sup>49</sup> *Ibidem*

<sup>50</sup> Hurmuzaki, VI, p. 464. Doc. CCLXVI, juillet 1731 (la requête des Pavliciens pour leur colonisation à Severin, p. 466).

<sup>51</sup> *Istoria României*, III, p. 468.

<sup>52</sup> Arh. Hurm., Bg. 24/24, 1719.



## LE FERMAGE DES IMPÔTS

La rivalité des boyards olténiens et des marchands bulgares devient manifeste au sujet du fermage des impôts. Comme pour la dépendance fiscale, où l'on invoquait l'ancienneté de la coutume (*antiquitus*), cette fois encore les boyards s'évertuent à garder un de leurs anciens droits. Car, disent-ils, « *semper fuisse consuetudinem, ut oërta boeronibus et non ab extraneis arendatur* ». Le fait que les marchands bulgares aient obtenu, en 1720, le fermage de la dîme des moutons (« *oieritul* ») a provoqué un grave conflit, amplement relaté dans plusieurs documents. Deux camps se dessinent : d'un côté les boyards, pour lesquels le colonel Schram s'est donné beaucoup de peine, disent-ils, « afin que le fermage de cette dîme (« *l'oierit* ») nous soit donné à nous et non à des étrangers »<sup>53</sup> ; d'autre part les Bulgares qui sont aidés par l'inspecteur de la Chambre Aulique. Ce dernier « *cum dedecore nostro et abolita patriae consuetudine* »<sup>54</sup> ne voulait rien entendre, en disant qu'il avait déjà fait le contrat avec les Bulgares et qu'il ne voulait pas le résilier. Défendant leur cause, les boyards valaques demandent à la Chambre Aulique de respecter leur ancien droit et de ne pas permettre aux marchands bulgares de concourir à la licitation des fermages. Ils attirent à nouveau l'attention du gouvernement sur les grands avantages que ces marchands ont, à tous les points de vue, tandis qu'eux, les boyards, sont « *pauperes* » et le fermage pourrait leur procurer, s'ils l'administraient, « un certain allègement matériel et la perspective d'un profit »<sup>55</sup>. Dans une autre lettre, ils se plaignent d'avoir à supporter « ce préjudice et cette humiliation », eux précisément, qui ont toujours eu le droit du fermage de ces impôts sur les moutons et qui sont tellement chargés d'obligations (à l'encontre des Bulgares)<sup>56</sup>. La même situation se répète aussi pour le fermage d'autres impôts moins importants<sup>57</sup>.

## LE DROIT DE PRÉEMPTION

Un autre aspect de la cohabitation des marchands bulgares et grecs avec les Roumains, est celui de l'achat de terrains et de maisons, dans les endroits qu'ils habitent. A Craiova, surtout, en se prévalant de leur situation privilégiée, les marchands bulgares refusent de s'installer au nord de la ville, où on leur avait désigné une place spéciale et prétendent qu'on leur cède et qu'on leur vende, dans le voisinage, sur une grande étendue, des

<sup>53</sup> *Ibidem*.

<sup>54</sup> *Ibidem*.

<sup>55</sup> Arh. Hurm., Bg. 24/104, le 2 mars, 1728.

<sup>56</sup> *Ibidem*, Bg. 24/111, le 25 mars 1720.

<sup>57</sup> *Ibidem*, Bg. 27/167, le 14 juillet 1730.

terres qui sont pleines de maisons appartenant tant aux habitants de la ville que même à de grands boyards, avec les étangs et les terrains afférents <sup>58</sup>. L'administration montre à la Chambre que cette chose n'est pas possible, les propriétaires ne pouvant pas être obligés à les vendre.

La situation est encore plus grave à Brădiceni, qui n'était pas « opidum fiscale aut camerale » <sup>59</sup>, mais « pagus libertinus ad homines Medschiasios <sup>60</sup> seu libertinos ibidem compossessores ab immemorabili tempore pertinens » <sup>61</sup>. Il se trouve encore des Roumains ici, dit le document, qui ne veulent pas accepter de vendre aux Bulgares « aviticas possessiones » <sup>62</sup>. L'administration appuie le refus des habitants, considérant les prétentions des Bulgares d'autant plus exagérées, qu'on leur avait donné la liberté d'acheter « in viciniam communitatum suarum agros vineas, fundos » <sup>63</sup>. C'est pourquoi l'administration demande que « secundum antiquam provinciae consuetudinem liberum relinquatur consangvineis et vicinis ius praemptionis » <sup>64</sup>. Si un marchand bulgare veut acheter une propriété, il pourra le faire seulement dans le cas où les voisins ou les parents eussent refusé de le faire (« vicinus vel consangvineus emere noluerit ») <sup>65</sup>. Ce conflit est signalé par Valentin Georgescu, qui pense que dans cette action d'accapuration, « les Bulgares invoquaient, eux aussi, le „protimissis” de voisinage » <sup>66</sup>.

L'administration exige la limitation de ces ventes, car « domini Bulgari ex divina benedictione pecuniis abundant, certum est » et grâce à leur fortune « multa praedia coempturi sint, unde cum secundum mentem privilegii praeter annuam ordinariam taxam nihil contribuant » <sup>67</sup>. De telles transactions deviendraient nuisibles au Trésor, si on n'y mettait pas de freins.

En devenant propriétaires terriens, les membres des compagnies bulgares et grecques avaient une situation équivoque, que ce document nous révèle. Le privilège d'exemption de la contribution provinciale n'appartenait qu'aux marchands bulgares, les Bulgares agriculteurs étant obli-

<sup>58</sup> *Ibidem*, Bg. 27/114, le 17 janvier, 1729.

<sup>59</sup> A. Vasilescu, *op. cit.*, p. 113, attire l'attention sur le statut différent du bourg de Brădiceni.

<sup>60</sup> Paysans libres.

<sup>61</sup> Arh. Hurm., Bg. 27/114, le 17 janvier, 1729.

<sup>62</sup> La plupart des habitants de cette bourgade avaient reçu les Bulgares et leur avaient vendu des maisons et des terrains. Il ne restait ici que quelques familles roumaines.

<sup>63</sup> Arh. Hurm., Bg. 27/114.

<sup>64</sup> *Ibidem*.

<sup>65</sup> *Ibidem*.

<sup>66</sup> Val. Georgescu, *La préemption dans l'histoire du droit roumain. Le droit de protimissis en Valachie et en Moldavie*, Bucarest, Ed. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, 1965, p. 105. Nous croyons qu'il s'agit là d'un cas isolé, celui où ils invoquaient le droit de préemption en tant que voisins. Il leur arrive aussi d'accaparer des propriétés sans avoir la qualité de voisins. V. Arh. Hurm., Bg. 27/114.

<sup>67</sup> Arh. Hurm., Bg. 27/114.

gés de la payer. L'Administration valaque demande à la Chambre Aulique d'éclaircir le statut de ces Bulgares qui, n'exerçant plus leur commerce, « ex fructu terrae, proventibus possessionum, agri aut vinicultura vel pecoribus se intertenent ». Doivent-ils rester « sub privilegio comprehensi consequenter a iurisdictione administrationis et omnibus provincialibus praestationibus exempti habeantur ? »<sup>68</sup> Le problème est d'autant plus difficile, que le nombre des agriculteurs bulgares s'accroissait par vagues successives venues d'au-delà du Danube<sup>69</sup>.

Ces derniers bénéficiaient eux aussi d'autres avantages, parmi lesquels l'exemption d'impôts pour les premières années de leur installation en Olténie. Si on avait cumulé les privilèges des membres des compagnies avec ceux des agriculteurs, cela aurait gravement préjudicié le Trésor.

### L'ORGANISATION JUDICIAIRE

Une telle matière susceptible de conflits posait, sans doute, la question de l'organisation judiciaire de ces compagnies bulgares. Comme pour la fiscalité, dans ce domaine aussi, on donna aux marchands bulgares et grecs une totale indépendance par rapport à la province. Les boyards valaques prenaient mal l'idée d'une pareille extraterritorialité qui aurait pu être acceptée plutôt dans les régions de l'empire ottoman déjà familiarisées avec le régime des capitulations. Ils s'opposent à la décision de la Chambre, selon laquelle « les juges bulgares n'auraient pas à juger seulement les causes commerciales », mais aussi « les litiges concernant les fortunes, les vignes, les moutons ou autres choses, sans paraître devant l'administration »<sup>70</sup>. Ils exigent que les Bulgares « ne separentur a provinciali directione novae consuetudinis diversique iudicii introductione » et que les autorités camérales aient à juger seulement les litiges commerciaux et douaniers (« ad mercaturam teloniaque spectantes »)<sup>71</sup>. Aussi, trouvons-nous de nombreux documents où les boyards de l'administration valaque insistent auprès de la Chambre Aulique de leur attribuer le droit de juger certains procès entre Roumains (boyards, en général) et Bulgares<sup>72</sup>. Ils considèrent leur traitement bien injuste, car ils n'ont ni l'avantage dont profitent les juges et les jurés bulgares, qui sont totalement exemptés des dîmes, ni le droit de juger les questions supérieures (jus gladii), qui ont toujours été de leur compétence. Le problème du « jus gladii » est posé avec persévérance, dans presque tous les documents ayant trait aux questions juridi-

<sup>68</sup> *Ibidem*.

<sup>69</sup> Hurmuzaki, VI, p. 464—466.

<sup>70</sup> Arh. Hurm., Bg. 26/38, le 16 juin 1723.

<sup>71</sup> *Ibidem*.

<sup>72</sup> *Ibidem*, Bg. 25/91, le 10 décembre 1725.

ques, à commencer par les premiers efforts de la « délégation »<sup>73</sup> provinciale, en 1719, par lesquels ils essayaient de garder quelques-unes de leurs anciennes prérogatives. L'administration valaque se déclarait alors prête à céder certains droits fiscaux à la Chambre, mais exigeait que les habitants dépendent d'elle pour la contribution et l'administration de la justice<sup>74</sup>. Sans cela « son autorité juridique en serait par trop diminuée et ne pourrait plus être utile à la province ». Ailleurs on exige que les « marchands » jouissent de tous les privilèges reçus de l'empereur, mais quant à l'exécution des peines corporelles, d'avoir droit d'appel à l'administration.

### CONCLUSIONS

Les problèmes et les conflits créés par les privilèges des marchands bulgares et grecs d'Olténie, pendant l'occupation autrichienne (1718—1738) font ressortir quelques aspects intéressants de cette période.

Ils montrent, en premier lieu, combien aiguë était la tension entre la Chambre Aulique et l'Administration provinciale, représentée par les boyards valaques. Ces derniers luttèrent âprement pour garder au moins quelques-unes de leurs anciennes prérogatives que le gouvernement autrichien était en train d'accaparer<sup>75</sup>.

On y trouve, également, bien marqué, le conflit entre les boyards valaques et les marchands bulgares privilégiés, devenus aussi propriétaires fonciers, qui menaçaient les droits ancestraux des boyards<sup>76</sup>.

Enfin, ces documents démontrent, une fois de plus, la situation désespérée de la fiscalité, devenue irrémédiable dans ce cercle vicieux de l'aggravation de l'évasion fiscale et de la permanente hausse des impôts.

<sup>73</sup> L'Administration valaque de Crajova a gardé pendant les premières années de l'occupation autrichienne le nom de « deputătie » (délégation), qu'elle avait reçu à l'époque des pourparlers qui ont précédé l'occupation.

<sup>74</sup> Arh. Hurm., Bg. 24/2, 1719

<sup>75</sup> « Les privilèges des Bulgares ont longtemps tardé à être publiés (en 1727) en Olténie, à cause de l'opposition des boyards ». Cette opposition a été bien violente, car l'un d'eux déclare préférer plutôt « patietur sibi abscondi tres manus dexteræ digitos, quam subscribere talium privilegiorum subscriptionem ». V. C. Giurescu, *Material...*, II, p. 264, doc. 91, le 26 mai 1728. On croit généralement que le diplôme de privilèges que l'empereur Charles VI a donné aux Bulgares en 1727 (v. Hurmuzaki, VI, p. 396—400) est un renouvellement du diplôme de 1719 (v. C. Şerban, *Ştiri despre activitatea unor meşteşugari şi negustori bulgari în Ţara Românească în sec. al XVIII-lea*. In : *Omagiul lui P. Constantinescu-Iaşi cu prilejul împlinirii a 70 de ani*, Bucarest, Ed. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, p. 357—362). En réalité, ce qu'on prend pour le diplôme de 1719 n'est qu'un mémoire adressé par les trois chefs des communautés bulgares à Steinvill et Haan. (V. Hurmuzaki, doc. VI, p. 338 ; C. Giurescu, *Material...*, I, p. 409 et Al. Vasilescu, *op. cit.*, p. 113). Nous supposons donc que jusqu'en 1727, les privilèges des Bulgares ont été fondés sur les anciens règlements de Brincoveanu et une série de dispositions autrichiennes qui les favorisaient, sans qu'il y ait de diplôme proprement dit.

<sup>76</sup> Ces « viri opulenti » bulgares deviennent même fondateurs d'églises. V. C. Şerban, *op. cit.*, p. 360. D'ailleurs, le portrait fait par les boyards au marchand bulgare Lilla est édifiant « se tanquam mercator et boero gerit, exercendo ipsam mercaturam et oconomiam et miscendo se in res provinciales, solos boerones legitime sic dictos concernentes ». Arh. Hurmuzaki, Bg. 24/24, 1719.

## ANEXA I

Litterae ad excellentissimum dominum supremum directorem in materia privilegii Bŭlgarorum.

Excellentissime domine domine nobis gratiose gratiosissime.

Conqueri nationem Bulgaricam, quod pro exstruendis aedibus et incolatu suo secundum tenorem clementissimi privilegii caesarei in hac provincia tandem stabiliendo separatam ei spatium assignatum nec dum fuerit, ex literis Excellentiae vestrae uberius intelleximus. Ad quas eandem Excellentiam vestram pro gratioso suo mandato hisce obsequiose informandam duximus. Administrationem hance caesareo-regiam praeterita adhuc aestate, dum scilicet privilegium illud exhibitum isthic fuisset operam omnino adhibuisse, quatenus puncta eiusdem, quae provinciale respiciebant, et consequenter vel maxime punctum assignationis separati loci effectui traderetur, et in oppido quidem Rimnik, rem cum satisfactione partium utcunque terminare potuit; at vero hic Crajovae, in maiores difficultates incidit, quod enim spatium administratio dominis Bulgaris a loco illo ubi nunc aliunde habitant septemtrionem versus assignaverat, iidem acceptare noluerunt, sed se privilegio nimium praevalentes, a loco ubi nunc sunt omnem circum iacentem late viciniam ex omni parte sibi cedi sive vendi praetenderunt, quae tamen cum plena domibus sit tam ad oppidanos quam etiam quosdam primarios boiarones pertinentibus, allodiis item piscinis etcetera ad hos spectantibus, quas nullus libenter cedere potest, administratio proprietarios ad resignandas aut dividendas illas potentiose adstringere non potuit, sed ulteriorem potius aliquam subsecuturam resolutionem exspectandam esse maluit, cum praesertim punctum privilegii separatam solum locum dictis Bulgaris assignari iubeat, absque quod ipsum cum exturbatione incolarum ex propriis suis domiciliis fieri innuat. Et quantacunque hic Crajovae difficultas fuit, multo maior tamen se obtulit Bradicseni, qui locus Tîrgul Syli duabus, aut tribus circiter horis distans, nullatenus oppidum fiscale, aut camerale, sed pagus est Medschiasesti seu libertinus ad homines Medschiasios seu libertinos ibidem compossessores ab immemorabili tempore pertinens, qui licet Bulgaros ex partibus Transdanubianis in hanc provinciam advenientes ibidem receperint iisdemque succesive domos et fundos hactenus divididerint, sunt tamen plures adhuc Valachi, qui sua in praesens usque conservarunt, iam domini Bulgari illa etiam maiori et meliori ex parte, erga paratam quidem solutionem sibi cedi praetendunt, ad quod tamen incolae se hucusque accomodare noluerunt, et nos etiam si illos ad vendendas aviticas possessiones cogere non possumus, nisi specialius fors mandatum eatenus subsequatur, cum tenor clementissimi privilegii, ubi et superius declaratum ad tales violentias obligare non videatur, et angusta quoque aula sinistre de pago illo Bradicsen a dominis Bulgaris informata esse apparet, non enim oppidum liberum ut Rimnik, Crajova, aut Tîrgul Syl, sed pagus specialis est ad particulares compossessionatos libertinos pertinens. Caeterum ut saepe fatis dominis Bulgaris liberum sit in vicinia communitatum suarum agros sibi, vineas, fundos coemere

administratio difficultatem nullam reperit, id tamen pro parte provinciae rogandum humillime censet, ut secundum antiquam provinciae consuetudine liberum relinquatur consanguineis et vicinis ius praemptionis. Quod si vero fundo aliquo venali existente vicinus eum vel consanguineus emere noluerit, tunc omnino Bulgarus cum venditore conveniens eundem emere valeat, licet Excellentiae vestrae candide detegere possimus ex similibus emptionibus non modicum aerario detrimentum accessurum, cum enim domini Bulgari ex divina benedictione pecuniis abundant, certum est, quod multa praedia coempturi sint, unde cum secundum mente privilegii praeter annuam ordinariam taxam nihil contribuant, quantum quod ab illis praediis possessores provinciales qua Medschiasi praestare debebant, deficient, vel saltem in alios cadet, et sic vel provinciae vel aerario praeiudicose erunt praedictae emptiones, nisi praeiudiciis hisce emerisur aliis mediis praecavetur. Quod attinet exemptiones iudicis ac iuratorum procul quidem absit, ut administratio haecce caesareo-regia praesumat, praeiudicium autem videtur administrationi, si cum antelati iudices ac iurati ab omnibus decimis exempti fuerint, nonetiam in supremis provinciae constituta administrationis membra, si non maiori saltem pari cum iisdem iudicibus immunitate gaudeant. Quemadmodum et punctum iurisdictionis criminalis seu iuris gladii, quod hactenus in hac provincia solummodo penes administrationem fuit, et ei ab excellentissimis dominis supremis directoribus singulariter semper reservatum fuerat, ut iam Bulgari quoque concedatur, uti nullo modo necessarium, ita iurisdictioni antelatae administrationis praeiudicium esse videtur et profecto ipsam et Bulgari maiorem fiduciam habere possent erga iustitiam moderni cum administratione praesidii et auditoriatus provinciae, quam aliquot in similibus negotiis nunquam versatorum hominum, quod utique ulteriori iudicio altiorum instantiarum humillime subiicitur.

Molendina ut extruere possent, cum ea partim pro usu publico cedant, difficultare nemo potest, neque difficultat, id autem rogamus, ut ea in propriis territoriis erigant, nec se domini Bulgari ad aliena extendant, quemadmodum et ratione silvarum praecavendum deprecamur, ne iidem Bulgari privilegio se nimium praevalentes silvas particulares proprietariorum absque scitu aut praevia cum hisce conventione invadant, aut devastent, quod idem de pascuis etiam intelligendum. Praeterea ut Bulgaros omnes hinc inde per provinciam dispersos, ac loca communitatum suarum congregare eosque ut patriotas iisdem communitatibus incorporare possint bonum omnino est, quam autem in hic puncto abutatur domini Bulgari vel ex hinc conici potest, quid hic in oppido Crajova quendam Graecum ex Morea, ritus itidem Graeci nomine Nicetam non solum in societatem suam assumpsissent, sed eum plane iuratum constituerint, qua occasione, cum hic plures fors Bulgari reperiantur qui nullam penitus mercaturam exercent, sed velut reliqui coloni ex fructu terrae, proventibus possessionum, agri aut vinctura, vel pecoribus se intertenent, quaerendum hic occurrit, num hi plane omnes sub privilegio comprehensi consequenter a iurisdictione administrationis, et omnibus provincialibus praestationibus exempti habeantur? ubi in casu affirmativo nos ad ea referimus, quae superius, ubi de emptionibus tractabamus, declaravimus. Legitur quidem puncto privilegii septimo positiva haec explicatio: liberum sit Bulgariis coemptos hunc in finem hinc inde his prae-



teritis annis in provincia agros, vineas, prata, molas aliosque similes fundos aut imposterum adhuc coemendos imperturbate retinere et ab his nihil plus ampliusque, nisi hic conventam taxam et quae aliunde fundis his ex provinciae vel dominorum terrestrium iure inhaerent onera praestare tenebuntur. Ius provinciae vel potius (cum provincia hoc in passu pro se nihil praetendat) ius sacratissimae suae maiestatis provincialis aerarii hoc esset, ut qui in provincia possessionatus, se ex fructibus provinciae alit, ad aerarium provinciae etiam aliquid contribuat, quemadmodum de companiis in Transilvania existentibus praecise scimus, quod omnes earum familiae, licet possessionatae non sint, ex eo solum, quod se in provincia alant, extra taxam cameralem ad aerarium etiam provinciae summam aliquam praestant, daturi si possessiones haberent de iis a parte suum contingens, quid ergo hoc in passu ius provincialis aerarii hic quoque sit et an non isthic etiam modum in Transilvania usitatum introducere expediat? discernent procul dubio altiores instantiae. Quarum itaque alto iudicio ac arbitrio omnia resignantes sub humillima nostra in gratias Excellentiae vestrae commendatione perseveramus.

Excellentiae vestrae

Craiovae, 17 ian. 1729

humillimi servi

I. Baron, V. Czeika general.  
D. Brailojul, Elias de Ştirbei,  
G. de Vlasto, Con. Strembanul.

Kanzleiprotokoll, Brukenth. Bibliothek in Hermannstadt. Bg. 27, 114'.

## ANNEXE II (fragment)

L'administration valaque au commandant suprême.

Hoc tempore idem dominus inspector clam egit cum bulgaris mercatoribus, dando ipsis oërit arendam pro triginta bursis, quo audito nos omnes cum aliis boeronibus ad dominum colonellum accessimus et requisimus etiam dominem inspectorem, ut illuc veniret, cui adveniendi diximus, semper fuisse consvetudinem, ut oërita boeronibus et non ab extraneis arendaretur, quod praesertim modo fieri deberet, quatenus pauperes boërones, qui extra consvetudinem hoc anno praestare coguntur oërit haberent aliquam consolationem et spem lucri in eiusdem persolutione. Nam licet mercatores bulgari 30 bursas promiserant, nostamen una bursa adhuc plus obtulimus et multum diximus, multum etiam laboravit ipse dominus colonellus, ut arendatio oërit remaneret apud nos et non apud estraneos cum dedecore nostro et abolita patriae consvetudine, dominus inspector tamen nullatenus volebat hoc audire, dicit iam fecisset se contractum cum mercationibus bulgaris et nolle eum revocare.

Si quidem dominus capitaneus Lilla cum aliis bulgaris mercatoribus arendavit hoc ipsum oërit, in praesentiam domini colonelli et nostri est vocatus, cui diximus nos plus voluisse dare, ille tamen cum arrogantia respondebat, se nec plus dare nec contractum velle restituere et dominus

inspector quoque affirmabat, quod nec ipse velit annihilare eandem contractum et sic res remansit. Proinde apud illustritatem vestram humillime instamus, dignetur nostri tanquam patriae boeronum gratiosam reflexionem habere, ut hanc arendationem nec oërit consequamur, siquidem ea antiquitus etiam (ut superius allatum) semper a boeronibus et non ab extraneis solebat arendari, cum sit res provincialis, quamobrem nec competit, mercatoribus bulgaris id arendare, sua caesarea maiestas enim existimando ipsos mercaturam exercere, permisit sub privilegiis et imunitatibus, ut cum camera essent, illi nihilominus et mercaturam exercent, et sese in res provinciales miscent proque arendatione oërit tantopere sunt solliciti.

Craiova, le 2 Mars 1720

*Kanzleiprotokoll, Brukenth. Bibliothek in Hermannstadt. Bg. 24/104*

## LE GOUVERNEMENT YOUGOSLAVE, LES NÉGOCIATIONS DU TRAITÉ SOVIÉTO-ROUMAIN D'AIDE MUTUELLE ET LA CHUTE DE TITULESCU

ŽIVKO AVRAMOVSKI  
(Belgrade)

La question du règlement des rapports avec l'Union Soviétique a mis à l'épreuve la fermeté de l'alliance entre les Etats membres de la Petite-Entente. Cette question est devenue, après l'arrivée de Hitler au pouvoir en Allemagne, essentielle non seulement pour la situation des pays de la Petite-Entente, mais aussi pour l'organisation du système de sécurité collective d'Europe en général. Après l'introduction du service militaire obligatoire en Allemagne, le 16 mars 1935, la France tâchait d'organiser un système de sécurité collective qui empêchât l'expansion allemande dans l'Europe centrale, garantît la situation créée par le Traité de paix de Versailles et, de ce fait, aussi les positions françaises dans cette partie de l'Europe. Les chefs d'Etat de France, d'Angleterre et d'Italie se sont réunis du 11 au 15 avril 1935 à Stresa, en vue de prendre une attitude commune envers la dénonciation unilatérale des clauses militaires du traité de paix de Versailles de la part de l'Allemagne, mais ils n'arrivèrent à aucune décision efficace. La recommandation de conclure un Pacte danubien, formulée à cette réunion, ne put être réalisée à cause du refus de l'Allemagne de prendre tout engagement prévoyant la non-ingérence dans les affaires intérieures des Etats signataires, car elle y voyait une tendance à faire échouer ses visées concernant l'Anschluss de l'Autriche.

Dans de telles circonstances, la France faisait des efforts pour garder l'Italie à ses côtés en vue d'une action commune contre une tentative éventuelle de l'Allemagne de s'étendre dans le bassin du Danube. A cet effet, le gouvernement français ne voulut pas s'opposer aux préparatifs

italiens pour la conquête de l'Éthiopie, afin de « canaliser » les aspirations italiennes à l'expansion et à l'occupation des territoires pour sa colonisation dans l'Afrique orientale<sup>1</sup>. En même temps, les négociations étaient en cours entre les Etats-majors généraux français et italien pour le cas d'un conflit armé avec l'Allemagne<sup>2</sup>. Cette combinaison prévoyait aussi la participation des Etats de la Petite-Entente<sup>3</sup>.

La France avait simultanément entamé les négociations avec l'Union Soviétique. Vu qu'après la réunion de Stresa il devint manifeste que le « Locarno de l'Est » — auquel l'Angleterre ne portait pas assez d'intérêt, tandis que l'Allemagne s'y opposait ouvertement<sup>4</sup> — ne pouvait pas être réalisé, la France poursuivit ses pourparlers bilatéraux avec l'Union Soviétique et ils furent conclus, le 2 mai 1935, par la signature du pacte sur l'aide mutuelle. Deux semaines plus tard eut lieu la conclusion d'un pacte analogue entre l'Union Soviétique et la Tchécoslovaquie. Ces pactes représentaient le tournant dans les rapports entre les Etats de la Petite-Entente ou plutôt entre la Yougoslavie d'un côté et la Tchécoslovaquie et la Roumanie de l'autre.

Lorsque les pactes d'aide mutuelle franco-soviétique et tchécoslovaque-soviétique furent signés, l'importance stratégique du territoire roumain fut considérablement augmentée, car il séparait l'Union Soviétique de la Tchécoslovaquie et dans le cas d'une mise en action des engagements sur l'aide mutuelle, les troupes soviétiques n'auraient pu arriver au secours à la Tchécoslovaquie attaquée que par le territoire roumain, car on ne s'attendait pas à ce que la Pologne, — dont le gouvernement menait une politique hostile envers l'Union Soviétique et la Tchécoslovaquie — créât une possibilité pareille. C'est pourquoi la question du règlement des rapports soviéto-roumains et la garantie du droit de passage des troupes soviétiques par le territoire roumain devinrent si aiguës. Cette question avait provoqué d'âpres luttes internes en Roumanie, car les forces de la réaction, particulièrement les partis de droite, secondés par l'Allemagne, manifestaient une vive opposition à tout rapprochement avec l'Union Soviétique. Ils cherchaient leur salut dans une étroite liaison avec les puissances qui s'étaient proclamées protagonistes de la lutte contre la « menace communiste ». Un autre courant, plus faible, pourrait-on dire, soutenait la politique de coopération avec la France et était prêt à signer le pacte avec l'Union Soviétique. Un éminent représentant de cette orien-

<sup>1</sup> В. П. Потемкин, *История дипломатии*, Moscou, 1945, tome III, p. 516.

<sup>2</sup> Gamelin, *Servir*, Paris, 1946, t. II, p. 171; Carr, *International relations between the two world wars, 1919—1939*, Londres, 1959, p. 224.

<sup>3</sup> Gamelin, *op. cit.*, 163.

<sup>4</sup> Cf. В. П. Попов, *Английская дипломатия и восточный пакт*, in «Новая и новейшая история», Moscou, t. III, 1963.

tation politique fut le ministre des affaires étrangères Titulescu, connu pour champion de la lutte pour la sécurité collective et de l'observation des principes du Pacte de la Société des Nations. Il a lui-même contribué activement aux efforts de mener à bonne fin le pacte franco-soviétique<sup>5</sup> et immédiatement après, le mois suivant déjà, c'est-à-dire au commencement de juin 1935, il a entamé avec Litvinov les négociations en vue de la conclusion du pacte soviéto-roumain. On a également projeté son voyage à Moscou<sup>6</sup>.

Il n'y a ni besoin ni possibilité de dissenter ici, de façon plus circonstanciée, sur le cours des négociations soviéto-roumaines, car ce problème fait l'objet d'une étude spéciale. Nous nous arrêterons sur la question de l'attitude du gouvernement yougoslave envers ces négociations.

Le pacte déjà signé entre la Tchécoslovaquie et l'Union Soviétique et le commencement des négociations roumaino-soviétiques posaient impérativement la question du règlement des rapports entre l'Union Soviétique et la Petite-Entente dans son ensemble, ou plutôt d'un éclaircissement de l'attitude de la Yougoslavie. Les différences au sujet des rapports avec l'Union Soviétique se manifestaient même avant cette époque au sein de la Petite-Entente ou plutôt entre la Yougoslavie d'un côté et la Roumanie et la Tchécoslovaquie de l'autre. Il n'est pas possible d'approfondir ici davantage l'évolution historique de ces rapports, mais il est nécessaire de montrer l'attitude de la Yougoslavie au sujet de l'admission de l'U.R.S.S. dans la Société des Nations et de l'établissement des relations diplomatiques avec cet Etat.

La question de la normalisation des rapports diplomatiques avec l'Union Soviétique s'est posée lors de la réunion du Conseil permanent de la Petite-Entente, fin mai 1933, à Prague. Comme base de départ ont servi le traité franco-soviétique de non-agression du 29 novembre 1932 et la signature de la Convention sur la définition de l'agresseur, proposée par le gouvernement soviétique et signée par les Etats de la Petite-Entente, par conséquent aussi par la Yougoslavie qui voyait dans son article 5 — stipulant la défense d'organiser et de tolérer ou favoriser l'irruption de groupes armés dans le territoire des autres Etats — un avantage direct pour elle-même. A cette époque, Beneš avait entamé, au nom de la Petite-Entente, les négociations avec l'U.R.S.S., mais cette question dut être suspendue à cause de l'opposition de la part de la Yougoslavie<sup>7</sup>. La normalisation des rapports avec l'U.R.S.S. devint beaucoup

<sup>5</sup> *История дипломатии*, т III, р. 540.

<sup>6</sup> *Documents on German Foreign Policy*, Series C, vol. IV, No. 160. V. aussi *Dictionnaire diplomatique*, t. V, р. 1122.

<sup>7</sup> В. К. Волков, *Германо-югославские отношения в 1933—1938 годах и развал Малой Антанты*, «Славяно-германские исследования», Академия Наук СССР Изд-во славяноведения, Moscou, 1963.

plus aiguë lorsque, après la sécession de l'Allemagne de la Société des Nations, commença l'activité visant à la conclusion du Locarno de l'Est. A l'insistance de Beneš et Titulescu, le Conseil permanent de la Petite-Entente a recommandé pendant la séance tenue à Zagreb les 22 et 23 janvier 1934 aux pays membres d'établir des relations diplomatiques avec l'Union Soviétique. La Yougoslavie a de nouveau fait ses réserves à ce sujet, en se réservant le droit de décider elle-même si elle établirait ou non les relations diplomatiques<sup>8</sup>. Au commencement de juin 1934, le Conseil permanent a — au cours de sa réunion de Genève — pris la décision définitive d'établir des rapports diplomatiques avec l'U.R.S.S. Immédiatement après, le 9 juin, les ministres des affaires étrangères des Etats de la Petite-Entente, donc le ministre yougoslave Jevtić aussi, se sont réunis avec Litvinov et sont convenus d'établir les relations diplomatiques, ce qui fut immédiatement réalisé par la Tchécoslovaquie et la Roumanie. Bien que le ministre yougoslave des affaires étrangères eût été présent à cette réunion, la Yougoslavie n'a pas suivi l'exemple de ses alliés<sup>9</sup>.

Le pas suivant qui a contribué au règlement ultérieur des rapports roumano-soviétiques fut l'adhésion de l'Union Soviétique à la Société des Nations. Titulescu a intercedé activement pour l'admission de l'U.R.S.S. Le représentant yougoslave à la Société des Nations a aussi voté pour l'admission de l'U.R.S.S. parmi les membres de la Société. Le gouvernement yougoslave n'était pas à même d'éviter ce pas, car c'eût été l'opposition ouverte à la politique française et une manifestation de la divergence d'opinions au sein de la Petite-Entente. Son vote contraire aurait sans doute provoqué la désapprobation de sa politique de la part des peuples yougoslaves qui ne partageaient point l'attitude de leur gouvernement envers l'Union Soviétique.

Le gouvernement yougoslave avait déjà commencé, à cette époque, d'incliner vers l'Allemagne, avec laquelle il renouait les rapports économiques de plus en plus étroits. C'est pourquoi le gouvernement yougoslave tenait à tranquilliser le gouvernement allemand par l'intermédiaire de son envoyé à Berlin, Živojin Balugdžić. Balugdžić assurait le chef du département politique de l'Auswärtiges Amt que le vote de la Yougoslavie pour l'admission de l'Union Soviétique à la Société des Nations ne signifiait point du tout un changement de son attitude envers l'U.R.S.S. et que cette attitude resterait réservée. D'après cette déclaration, le gouvernement soviétique faisait, depuis longtemps déjà, des efforts qui allaient s'intensifiant pour persuader à la Yougoslavie d'établir avec lui

<sup>8</sup> *История дипломатии*, 497, III.

<sup>9</sup> V. Z. Sladek, *Ženeva 9 Čerвна 1934*, « Slovánsky prehľad », No 3, 1964, p. 130—134, et M. Rusenescu, *Stabilitatea relațiilor diplomatice între România și U.R.S.S. în anul 1934*, dans « Studii și materiale de istorie contemporană », București, 1956, vol I, p. 202.



des relations diplomatiques. Balugdžić expliquait ces tentatives par le fait que l'Union Soviétique attachait une grande importance à la Yougoslavie à cause de sa situation géographique, sa puissance militaire et les relations historiques et de race entre les deux peuples, en raison de quoi elle désirait l'attirer de nouveau de son côté. Quant à l'attitude réservée de la Yougoslavie envers ces avances faites par l'Union Soviétique, Balugdžić l'interprétait, en premier lieu, par les égards que le gouvernement yougoslave témoignait à l'Allemagne, car il désirait attendre pour voir comment se développeraient les rapports entre l'Allemagne et l'Union Soviétique. « Belgrade n'a pas l'intention de se laisser atteler par Paris ou Moscou aux machinations franco-soviétiques contre l'Allemagne. On présume, en outre, que la tension momentanée ne durerait pas longtemps. Cependant, tant que la Yougoslavie n'aura acquis la certitude au sujet de cette question, elle gardera l'attitude d'attente. Les représentants yougoslaves à Genève n'étaient pas, bien entendu, en état de se prononcer ouvertement là-dessus, mais cela fut suffisamment mentionné dans leurs conversations »<sup>10</sup>.

Après la conclusion des pactes franco-soviétique et tchécoslovaque-soviétique et après le commencement des négociations soviéto-roumaines, la question du règlement des rapports entre la Yougoslavie et l'Union Soviétique devint aiguë. La Yougoslavie était l'unique pays parmi les Etats membres de la Petite-Entente et de l'Entente balkanique qui n'entretenait pas des relations diplomatiques avec l'Union Soviétique. À la séance ordinaire du Conseil permanent de l'Entente balkanique, tenue vers le milieu du mois de juin 1935 à Bucarest, cette question fut posée par la Turquie et la Roumanie. Dans une lettre circulaire de l'Auswärtiges Amt on affirme que la proposition turco-roumaine prévoyait que les quatre Etats devraient régler, sur un pied d'égalité, la base de l'accord à conclure avec l'Union Soviétique, qui, pourtant, n'était pas déterminée de plus près, mais que cette idée échoua à cause de l'opposition que la Yougoslavie y faisait en refusant de nouveau de reconnaître l'Union Soviétique. Néanmoins, la Roumanie et la Turquie réussirent à faire insérer dans le communiqué, publié après la séance, une phrase par laquelle on saluait le pacte franco-soviétique, en le qualifiant de base du futur système de sécurité collective dans l'Europe orientale<sup>11</sup>.

<sup>10</sup> Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Bonn (dans la suite du texte : PA AA), Politische Abteilung II b (dans la suite du texte : Pol. II b), Jugoslawien, Politische Beziehungen zwischen Jugoslawien und Rumänien, Bd. 2 (dans la suite du texte : Jug.-Rum.). Note du chef du Département politique Köpke sur son entretien avec Balugdžić du 26 sept. 1934.

<sup>11</sup> PA AA, Pol. II b, Jugoslawien, Jug.-Rum., Bd. 2, lettre circulaire de l'Auswärtiges Amt, II Balk. No 1276 G du 13 juin 1935.

Dans cette circulaire on met en relief, comme très important pour l'Allemagne, que le représentant grec dans le Conseil permanent de l'Entente balkanique a essayé d'obtenir la

Selon un document allemand, Titulescu avait également essayé d'exercer une pression sur la Yougoslavie, en menaçant Jevtić de faire sauter la Petite-Entente si la Yougoslavie ne reconnaissait pas l'Union Soviétique, mais Jevtić le refusa tout net <sup>12</sup>.

La question du règlement des rapports yougoslavo-soviétiques devait être résolue à la séance du Conseil permanent de la Petite-Entente au mois de juin 1935. Cette séance, pourtant, dut être ajournée à cause du changement du gouvernement en Yougoslavie. Au mois de juillet de cette même année le prince Paul a rendu une visite officielle au roi Carol à Sinaia. Les rapports avec l'Union Soviétique furent le sujet principal de leurs entretiens. Suivant les informations que l'envoyé yougoslave à Vienne, Nastasijević, avait données à l'envoyé allemand, von Papen, le prince Paul s'opposa au zèle de Titulescu de faire adhérer la Roumanie au système de pactes soviéto-franco-tchécoslovaques <sup>13</sup>. Milan Stojadinović qui avait, à cette époque, formé le nouveau gouvernement en se réservant le poste de ministre des affaires étrangères, n'a pas profité de cette occasion pour établir des contacts personnels avec Titulescu. De même que le prince Paul, Stojadinović était aussi un adversaire décidé de la coopération avec l'Union Soviétique, car il considérait cette coopération comme « économiquement inutile, sans objet au point de vue politique extérieure et dangereuse au point de vue politique intérieure », selon le publiciste allemand Egon Heymann <sup>14</sup>. L'abstention de Stojadinović d'accompagner le prince Paul pendant son voyage en Roumanie avait incontestablement une plus grande importance qu'un simple moyen pour éviter la rencontre avec Titulescu. De cette façon Titulescu fut aussi automatiquement exclu de ces conversations qui furent menées au niveau des souverains. Elles empruntèrent par là le caractère d'une manifestation en faveur des forces qui étaient contraires à la politique de Titulescu, visant à un rapprochement avec l'Union Soviétique, car le prince Paul aussi bien que le roi Carol étaient connus pour leur attitude antisoviétique. Carol fut le principal espoir de l'Allemagne qui s'efforçait de faire échouer, par son intermédiaire, la politique de Titulescu <sup>15</sup>.

---

cancellation de la clause sur le pacte franco-soviétique et, lorsqu'il y échoua, il a formulé une réserve, selon laquelle la Grèce ne désirait prendre part à aucune combinaison dirigée contre l'Allemagne ni faire quoi que ce soit que l'Allemagne pourrait considérer comme un acte d'inimitié.

<sup>12</sup> Ibidem, No II Ts. 1189 du 18 juin 1935.

<sup>13</sup> Ibidem, Lettre de von Papen à Hitler, copie pour l'Auswärtiges Amt, Deutsche Gesandtschaft Wien No. A. 1685 du 17 juillet 1935.

D'après ce document, l'attitude de Jevtić était plus conciliante, tandis que le prince Paul rejetait énergiquement tout rapprochement avec l'Union Soviétique.

<sup>14</sup> Egon Heymann, *Balkan's Kriege, Bündnisse, Revolutionen, 150 Jahre Politik und Schicksal*, Berlin 1938, 222.

<sup>15</sup> PA AA, Pol. II b, Rumänien, Politische Beziehungen zwischen Rumänien und Deutschland, Bd. 3, Lettre de Rente Fink à l'attaché militaire à Prague, von Stein, du 27 août

La séance du Conseil permanent de la Petite-Entente, tenue le 29 et le 30 août à Bled, ne put pas trouver une solution au problème des rapports yougoslavo-soviétiques<sup>16</sup>. Stojadinović note dans ses mémoires que Beneš tâchait de présenter sous le meilleur jour possible la situation dans l'Union Soviétique, afin de gagner la Yougoslavie à établir des relations diplomatiques avec celle-là. Titulescu soutenait Beneš et « il parlait aussi de Moscou avec la plus grande sympathie »<sup>17</sup>. Stojadinović n'accepta pourtant pas ces propositions. A l'insistance de Beneš et de Titulescu il répondit qu'il était, lui aussi, partisan d'un rapprochement avec l'U.R.S.S., mais qu'il fallait procéder avec préoccupation et compter avec « la susceptibilité de la famille royale, extrêmement mal disposée envers Moscou », particulièrement à cause de l'assassinat commis sur les membres de la famille impériale. « Mon gouvernement est formé exclusivement des opposants de la politique du feu roi Alexandre, disait Stojadinović, et il ne faudrait pas encore donner libre cours aux opinions que je suis venu pour renverser même les principes fondamentaux de la politique extérieure pratiquée jusque là par la Yougoslavie. Autrement, je suis d'avis qu'il est dans notre intérêt de normaliser nos rapports avec les Soviets, comme l'ont déjà fait tous les Etats du monde, mais cela doit être un processus graduel. De toute façon, la Yougoslavie n'adhérera à aucun pacte dirigé contre la Russie, mais elle ne peut pas, non plus, conclure une alliance avec la Russie »<sup>18</sup>.

L'attitude prise par Stojadinović à la réunion de Bled de la Petite-Entente était sans doute uniquement une manœuvre pour décliner l'établissement des relations diplomatiques avec l'Union Soviétique. La véritable raison fut le désir de ne pas perdre la faveur de l'Allemagne. Cette attitude s'est manifestée nettement dans une conversation qu'il avait eue le 3 octobre 1936 avec le journaliste allemand Heymann. Interrogé

---

1935, zu Balk. II, No. 2020 K, dans laquelle on donne des instructions concernant l'action que le prince Friedrich Hohenzollern devait exercer sur le roi Carol lors de sa visite en Roumanie ainsi que la lettre de von Papen du 11 novembre 1935, adressée à Hitler, sur les résultats des entretiens que le prince Friedrich avait eus avec Carol, copie de la lettre dans l'*Auswärtiges Amt*, II Balk. No. 3244 V. là-dessus aussi V. И. Сихов, « *План Ходжи* » (*Чехословацкий план экономического блока дунайских государств, ноябрь 1935 — март 1938*). « Из новейшей истории зарубежных стран ». Сборник статей по новейшей истории, подготовлен кафедрой Всеобщей истории Уральского Государственного Университета имени А. М. Горького. Свердловск, 1963, 13—14.

<sup>16</sup> Le Journal « *Политика* » du 30 août 1935 a publié la nouvelle qu'on avait maintenu le principe que tout Etat devait décider lui-même de ses rapports avec l'U.R.S.S., et que, pour des raisons « spéciales » la question des relations yougoslavo-soviétiques était de nouveau ajournée.

<sup>17</sup> Milan M. Stojadinović, *Ni rat ni pakt. Jugoslavijska izmedju dva rata*, Buenos Aires 1963, 361.

<sup>18</sup> « Beneš et Titulescu s'étaient contentés de cette déclaration, mais ils dissimulaient à peine le mécontentement à cause de leur échec. Il devait leur être immédiatement clair, que la Yougoslavie ne leur permettrait plus de parler aussi en son nom, sans un accord préalable avec elle », constate Stojadinović avec satisfaction. (Stojadinović, *op. cit.*, p. 363—364).

par celui-ci sur l'attitude que prendrait la Yougoslavie dans le cas d'un conflit entre l'Allemagne et l'Union Soviétique, Stojadinović répondit : « Nous ne nous tournerons jamais contre l'Allemagne. Nous n'avons aucune raison de défendre la Russie. Qui devrions-nous défendre — les bolchevistes peut-être ? »<sup>19</sup>. Stojadinović a confirmé cette attitude même dans ses mémoires. Dans ses commentaires sur la politique de Beneš et de Titulescu, il écrit : « Dans cet enthousiasme pour les pactes, la recherche de l'appui en Russie et l'adhésion aux alliances dirigées contre l'Allemagne, j'avais introduit assez de raisonnement froid ». Il accusa Beneš et Titulescu d'avoir la prétention de jouer « le rôle d'hommes d'Etat et de diplomates européens, de s'immiscer dans les rapports entre les grandes puissances » et affirma que son propre point de vue y était diamétralement opposé, c'est-à-dire qu'il ne voulait pas s'ingérer dans les conflits entre les grandes puissances. « C'est pourquoi je me rendis nettement compte, dès le premier jour de la réunion de Bled, qu'une coopération cordiale entre moi-même et Beneš et Titulescu ne pourrait jamais avoir lieu », conclut Stojadinović<sup>20</sup>.

Il se produisit bientôt l'aggression italienne contre l'Ethiopie. Au cours des négociations qui eurent lieu au sein de la Société des Nations au sujet de la prise d'attitude envers l'Italie condamnée comme agresseur, la divergence d'opinions entre Stojadinović et Titulescu ne se manifesta pas. Par contre, Stojadinović avait télégraphié au représentant yougoslave dans la Société des Nations, dr. Ivan Subotić, de faire toutes les démarches solidairement avec Beneš, Titulescu et le ministre des affaires étrangères de la Turquie, Rüstü Aras<sup>21</sup>. Ce fut, pourtant, la dernière collaboration entre Stojadinović et Titulescu. Les changements auxquels a donné lieu la guerre entre l'Italie et l'Ethiopie ont définitivement éloigné l'orientation politique de Stojadinović de celle de Titulescu. C'est que la Yougoslavie, comme le reste des membres de la Société des Nations a

<sup>19</sup> PA, Pol. IV, 20, Jugoslawien, Politische Beziehungen zwischen Jugoslawien und Italien, Bd. 1, DGB No. 172 du 6 octobre 1936.

<sup>20</sup> M. Stojadinović, *op. cit.* p. 362—363.

Considérablement plus ouvertes et pleines de désapprobation étaient les déclarations de Stojadinović concernant Titulescu, faite à une date ultérieure au cours des entretiens avec le comte Ciano à Belgrade, le 24 et le 25 mars 1937 à l'occasion de la signature du pacte italo-yougoslave d'amitié. Il accusait Titulescu de s'être occupé, par pure vanité, des affaires qui le dépassaient, en lançant par là la Roumanie souvent dans une situation difficile. « Envers ce dernier, il s'est exprimé en termes durs et méprisants. Il l'a accusé d'avoir lié la Roumanie à la Russie par calcul personnel et peut-être pour avoir été directement acheté par elle » (les Archives secrètes du comte Ciano, 1936—1942, Paris, Plon, 1949, 97).

<sup>21</sup> Cette partie du télégramme de Stojadinović était conçue comme il suit : « Prière gardez contact avec Beneš, Titulescu et Aras au sujet de l'Abyssinie de sorte que notre attitude soit en conformité avec celle de nos alliés. . . » Archives diplomatiques du Secrétariat d'Etat pour les affaires étrangères (dans la suite du texte : DASIP), fonds de la légation yougoslave à Londres (dans la suite du texte : LP), 1935, I/6, LP confid. n° 639 du 16 sept. 1935, lettre circulaire chiffrée de Milan Stojadinović, MIP str. confid. n° 1116 du 12 sept. 1935.

adopté la décision sur l'application des sanctions économiques contre l'Italie. Par la mise en œuvre de ces sanctions la Yougoslavie fut plus gravement atteinte que les autres pays, car l'Italie, participant avec 20 % à l'exportation totale de Yougoslavie, était son client le plus important. Pour cette raison, la Yougoslavie a particulièrement insisté sur l'adoption de la proposition V qui prévoyait la compensation des pertes aux pays ayant subi de graves dommages par suite de l'application des sanctions contre l'Italie. Titulescu a prêté, dans ces discussions, son appui à l'attitude yougoslave. Le représentant permanent de Yougoslavie dans la Société des Nations informait Stojadinović que le gouvernement yougoslave pouvait être content de l'attitude de Titulescu <sup>22</sup>.

Cependant, la compensation que la Yougoslavie avait obtenue de l'Angleterre et de la Tchécoslovaquie sous forme d'une augmentation de contingents pour certains articles d'exportation et la réduction des tarifs douaniers, n'était pas satisfaisante. La France n'est pas du tout allée au-devant de l'exigence yougoslave pour les compensations. Elle n'a pas montré de bonne volonté pour faire des concessions analogues à celles faites par l'Angleterre et la Tchécoslovaquie et dans une mesure au moins égale concernant l'augmentation des importations de la Yougoslavie. Une attitude pareille provoqua le mécontentement des milieux dirigeants et économiques yougoslaves, et donna lieu même à quelques réclamations de la part du représentant yougoslave dans la Société des Nations <sup>23</sup>.

L'Allemagne profita au maximum de la nouvelle situation pour assumer la part italienne dans le commerce avec les pays balkaniques — en les rattachant par là autant que possible à ses propres fins économiques — et pour s'assurer les matières premières et les denrées alimentaires dont elle avait grand besoin et que le territoire balkanique était en état de lui livrer. Elle a assumé, à elle seule, environ 60 % des anciennes exportations yougoslaves en Italie, tandis que la part prise par l'Angleterre, la Tchécoslovaquie et la France ensemble ne dépassait pas 25 % <sup>24</sup>.

En outre, l'attitude française envers la question d'une guerre éventuelle contre l'Italie a influencé davantage la volte-face de la politique de Stojadinović qui se tournait de plus en plus vers l'Allemagne. Le gouvernement anglais avait entamé les négociations avec la Yougoslavie, la Grèce et la Turquie, concernant l'aide mutuelle dans le cas où l'Italie attaquerait l'Angleterre à cause de l'application des sanctions économi-

<sup>22</sup> DASIP LP, 1935, I/2, LP, confid. n° 822 du 24 novembre 1935, rapport du d<sup>r</sup> Ivan Subotić au ministre président Milan Stojadinović, str. confid. n° 162 du 19 octobre 1935.

<sup>23</sup> DASIP, fonds du Département consulaire et économique, 1936, n° 243, f. XII, vol. VII, KP n° 1663 du 21 février 1936, Département politique, transmet le rapport du d<sup>r</sup> Ivan Subotić de Genève, confid. n° 3666 du 19 février 1936.

<sup>24</sup> V. S. Vassiliev, *L'Allemagne et le commerce extérieur des Etats Balkaniques*, Paris, 1939, p. 50.

ques. Le gouvernement yougoslave a donné en principe son consentement à prêter secours à un membre de la Société des Nations qui serait victime d'une agression de la part de l'Italie, notamment à l'Angleterre, mais elle faisait dépendre sa participation de la participation simultanée de la France dans les opérations des effectifs terrestres. Le gouvernement français, pourtant, refusait de donner la déclaration que ses propres effectifs terrestres prendraient part à la guerre contre l'Italie<sup>25</sup>. Cette hésitation produisit sur la Yougoslavie l'impression qu'elle était abandonnée par son allié et laissée seule en face de l'Italie, particulièrement et d'autant plus que l'Angleterre avait déjà notifié qu'elle n'avait point l'intention de diriger sa flotte méditerranéenne dans l'Adriatique<sup>26</sup>. Tous ces faits avaient pour résultat d'accélérer l'abandon de la collaboration avec la France de la part de la Yougoslavie qui cherchait à remplacer cette collaboration par un raffermissement des liens politiques avec l'Angleterre<sup>27</sup> ainsi que par une intensification des liens économiques et politiques avec l'Allemagne. Les milieux dirigeants anglais ne s'opposaient point à une orientation pareille de la politique étrangère yougoslave. Par contre, ils l'encourageaient davantage<sup>28</sup>, désireux d'amoindrir l'influence française et d'empêcher l'Union Soviétique de prendre un trop grand ascendant sur l'Europe. D'un autre côté, une telle orientation de la Yougoslavie convenait aussi à l'Allemagne. L'accentuation de l'orientation politique vers l'Angleterre, accompagnée de l'établissement des liens économiques de plus en plus intimes avec l'Allemagne signifiaient la formation d'une base favorable pour la réalisation de l'objectif principal de la politique allemande dans l'Europe sud-orientale — l'élimination de l'influence française et la consolidation de l'hégémonie allemande. Le renforcement de l'influence anglaise fut considéré comme provisoire et sans danger pour les buts allemands. Cette influence, après avoir joué son rôle dans le refoulement de la France, pourrait être facilement éliminée, car l'Angleterre n'était pas directement intéressée à ce territoire et elle voyait d'un mauvais œil l'établissement des relations d'amitié et d'al-

<sup>25</sup> Pour les détails v. Živko Avramovski, *Pitanje učesća Jugoslavije u vojnim sankcijama protiv Italije za vreme italijanske agresije na Etiopiju* (Question de la participation de la Yougoslavie aux sanctions militaires contre l'Italie pendant l'agression italienne de l'Éthiopie)/1935—1936/ in « Jugoslovenski istorijski časopis », Belgrade, 1/1964, p. 21—22 ; 28—30.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>27</sup> Cette politique fut inaugurée déjà à la première séance du cabinet de Stojadinović, le 17 juillet 1935 (V. J. B. Hoptner, *Yugoslavia in Crisis 1934—1941*, New York, 1962, p. 34).

<sup>28</sup> Stojadinović écrit dans ses mémoires que l'envoyé anglais à Belgrade, Henderson, avant de quitter la Yougoslavie après sa nomination au poste d'ambassadeur à Berlin, lui a donné le conseil suivant : « Dans votre politique extérieure il y a une chose que vous ne devez jamais perdre de vue : l'Angleterre est loin, l'Allemagne est près... » et que plus tard, au début de 1938, il fut « enthousiasmé » par la visite de Stojadinović à Berlin (M. Stojadinović, *op. cit.*, p. 508).



liance avec l'Union Soviétique de la part de la France et de ses alliés<sup>29</sup>.

Cette orientation de la politique étrangère yougoslave rendait ce pays de plus en plus dépendant de l'Allemagne et ses protagonistes, le prince Paul et Stojadinović, se déclaraient de plus en plus ouvertement contre la politique de rapprochement avec l'Union Soviétique, soutenue par Titulescu. Non seulement ils refusaient d'établir des relations diplomatiques régulières avec l'U.R.S.S., en faisant par là de l'obstruction et aggravant indirectement la position de Titulescu, mais aussi ils empêchaient activement la réalisation du pacte projeté entre la Roumanie et l'Union Soviétique. Un rapport de l'envoyé allemand à Belgrade, Victor von Heeren, nous renseigne là-dessus tout à fait clairement. Après l'audience qu'il a eue auprès du prince Paul, il en donne la relation suivante : « Il croit, a-t-il dit, avoir rendu récemment un bon service à la politique allemande. Lui et son premier ministre ont réussi d'empêcher, en tout dernier moment, la conclusion d'un pacte russo-roumain. Il croit avoir ouvert les yeux, cette fois, au roi Carol devant le danger communiste. Titulescu est, bien entendu, furieux contre lui et contre Stojadinović. C'est un homme très dangereux, mais il a l'impression que son influence décroît »<sup>30</sup>. Von Heeren informait ensuite que ces renseignements coïncidaient avec ceux qu'il avait reçus de Stojadinović. D'après ces informations-ci, Titulescu « a subi chez lui — non sans la participation de Stojadinović — un échec et que, pour cette raison, il lui garde rancune ». Stojadinović déclara aussi à von Heeren que le roi Carol et le président du conseil roumain Tatarescu se rapprochaient de plus en plus du point de vue yougoslave en ce qui concerne la « question russe »<sup>31</sup>.

L'attitude irréconciliable du prince Paul et de Stojadinović envers la question des rapports avec l'Union Soviétique se manifesta de nouveau lors des entretiens qui eurent lieu à l'occasion des funérailles du feu roi anglais Georges V au commencement de l'année 1936. De retour à Belgrade, le prince Paul déclara à von Heeren qu'il avait rendu de grands

<sup>29</sup> L'Allemagne pratiquait une politique identique envers la Roumanie. Le chargé d'affaires allemand à Bucarest suggérait qu'il fallait aider le rapprochement anglo-roumain. Il désignait ce rapprochement comme un moyen pour séparer la Roumanie de la France et pour arriver à un accord entre la Roumanie et l'Allemagne. (PA AA, abt. II, Rumänien, Politische Beziehungen zwischen Rumänien und Deutschland, Bd. 2, Rapport de von Pochhammer adressé à AA, DG Bukarest, n° 1790 du 10 juin 1935. V. aussi DGFP, C, IV, n° 478, p. 946.

<sup>30</sup> Deutsches Zentralarchiv, Potsdam, Auswärtiges Amt, Büro RAM, Handakten Reichsaußenminister Protoktor v. Neurath, Bulgarien, Jugoslawien, Mai 1935 — April 1937, Lettre de von Heeren à von Neurath, Belgrade, le 6 décembre 1936.

<sup>31</sup> Ibid. L'historien soviétique V. K. Volkov estime à juste titre que le prince Paul et Stojadinović avaient exagéré leur rôle en affirmant qu'ils avaient joué le principal rôle dans l'empêchement de la réalisation du pacte roumano-soviétique. В. К. Волков, *Внешняя политика Югославии в 1935 — 1936 гг.*, in « Советское славяноведение », Москва, I/1965, 39).

services à la politique allemande à Paris et à Londres, car il y a agi, entre autres, au sens de la compréhension pour l'attitude allemande et qu'il a défendu la politique yougoslave ayant en vue les intérêts allemands. « Ceci se rapporte non seulement à la question russe, mais aussi à la question autrichienne ... ». En exposant les efforts qu'il avait dû faire pour s'opposer aux tentatives de séparer la Yougoslavie de l'Allemagne, le prince Paul a suggéré qu'à son opinion, l'initiateur de la pression exercée sur la Yougoslavie sous forme de campagne menée dans les journaux français et anglais contre l'orientation de la politique étrangère de la Yougoslavie, était incontestablement Titulescu et qu'il s'en était convaincu, à plusieurs reprises, à Londres aussi bien qu'à Paris. « Man müsse sich immer wieder fragen, ob Titulescu nicht als Agent Litvinovs anzusehen sei. Leider sei König Carol zur Zeit wieder ganz im Banne Titulescus und scheine weder die Kraft noch den Willen zu haben, sich der gefährlichen Politik seines Außenministers entgegenzustellen », conclut le prince Paul <sup>32</sup>.

Dans cette conversation le prince Paul avait assumé le rôle de médiateur entre l'Allemagne et l'Angleterre en insistant sur le rapprochement anglo-allemand <sup>33</sup>. Il a déclaré qu'à son avis l'Union Soviétique était le plus grand ennemi de l'Europe, que celle-ci devait s'unir afin d'être à même de se défendre contre celle-là et que, de ce point de vue, la politique pratiquée par Hitler semblait avoir une importance décisive, particulièrement la politique « géniale » de l'Allemagne envers la Pologne. Von Heeren tira profit de ce point de vue du prince Paul pour agir en faveur d'un rapprochement entre la Hongrie et la Yougoslavie. Il a indiqué que les efforts de l'Allemagne en vue de réaliser ce rapprochement devaient être conçus comme faisant partie de la lutte allemande contre la « menace communiste » ou bien pour le rapprochement de tous les pays européens appelés à marcher un jour côte à côte dans la lutte contre le communisme. Le prince Paul fut d'accord avec l'opinion de von Heeren, mais il ajouta que c'était justement ce qui lui inspirait des soucis car il y avait certains signes que Mussolini faisait des efforts pour renverser Gömbös afin de le remplacer par le comte Bethlen, ce qui ressusciterait les tendances légitimistes en Hongrie, puisqu'elles étaient restées à Vienne sans perspectives. Cet entretien, dans son ensemble, fit croire à von Heeren que la politique yougoslave, malgré la pression exercée sur elle de plusieurs côtés, resterait certainement sans changements au sujet des questions russe

<sup>32</sup> Deutsches Zentralarchiv, Berlin, Büro RAM, Handakten des Reichsaußenministers, Bulgarien, Jugoslawien. Lettre personnelle de v. Heeren à v. Neurath, Belgrade, le 28 février 1936.

<sup>33</sup> В. К. Волков, *Внешняя политика Югославии в 1935—1936 гг.*, 38.

aussi bien qu'autrichienne et que ce pays continuerait d'éviter tout ce qui pourrait le mettre dans la position d'adversaire de l'Allemagne.<sup>34</sup>

Il est notoire qu'une telle politique poursuivie par le gouvernement de Stojadinović et les gouvernements yougoslaves antérieurs envers l'Union Soviétique était en opposition avec les sentiments des masses populaires. Cependant, nous désirons présenter ici quelques remarques de l'envoyé allemand à Belgrade, von Heeren, remarques qui nous semblent d'autant plus importantes et précieuses qu'elles ont été faites par un diplomate nazi. Il met en relief que le paradoxe selon lequel la Yougoslavie n'avait pas, jusque là, reconnu l'Union Soviétique et l'attitude plus que froide envers elle n'étaient pas fondés sur quelque conviction idéologique du peuple de la « menace communiste », mais qu'ils dépendaient en général uniquement des obstacles que les personnages compétents pour la politique extérieure yougoslave y apportaient. « De toute façon, il y a en Yougoslavie des milieux qui voient dans le communisme une maladie mortelle, souligne von Heeren, mais la majorité absolue de la population prend une attitude d'indifférence ou même de bienveillance envers l'idéologie marxiste. Pour cette raison, *si l'opinion populaire décidait en Yougoslavie de la politique extérieure du pays, le rapport entre la Yougoslavie et l'Union Soviétique serait depuis longtemps déjà normalisé.* (Souligné par Ž. A.) Pour le développement futur de la politique étrangère yougoslave ce fait pourrait être d'une importance considérable »<sup>35</sup>.

Von Heeren fait ressortir ensuite que cette disposition des peuples yougoslaves n'a aucune importance pour le moment, vu que la politique extérieure yougoslave, notamment les rapports entre la Yougoslavie et l'Union Soviétique, ne sont pas déterminés par l'opinion publique, mais par les facteurs compétents, en premier lieu par le prince Paul et Stojadinović. Pour cette raison il analyse leurs attitudes respectives envers l'Union Soviétique. Il résulte clairement de ces analyses que l'un des motifs fondamentaux qui dictaient aux milieux dirigeants yougoslaves d'orienter la politique extérieure du pays vers l'Allemagne fasciste était la crainte de l'influence révolutionnaire. Le prince Paul, souligne-t-il est par son origine même et par ses sentiments intimes, un ennemi du « danger bolcheviste ». Selon von Heeren, ce fait aurait amené le prince à s'orienter de plus en plus vers l'Allemagne. Von Heeren écrit là-dessus : « Le développement de la situation en France lui (c.-à-d. au prince Paul — Ž. A.) inspire de grands soucis et le peu de cas que l'Angleterre faisait de la menace communiste trouve en lui, qui est autrement enclin à admirer tout ce qui vient de l'Angleterre, un critique sévère. Il voit dans la nouvelle

<sup>34</sup> Deutsches Zentralarchiv, Berlin, comme dans la note 32.

<sup>35</sup> PA, Pol. IV, 48, Jugoslawien, Jug.-Rum., rapport de von Heeren adressé à AA, DG, Belgrade, n° 2396, du 15 septembre 1936.

Allemagne un bastion contre le communisme et, pour cette raison déjà, éprouve une admiration pleine de respect pour l'œuvre du Führer. Cette attitude politique saine et prévoyante est manifestée par le prince Paul non seulement dans son pays, mais aussi, à plusieurs reprises et avec la même netteté, à Londres, à Paris et à Bucarest »<sup>36</sup>.

Stojadinović partageait aussi les idées du prince Paul. « Cependant, écrit von Heeren, il ne s'y laissait guider ni par ses sentiments ni pas ses vues sur le monde, mais par son opportunisme ». Le même auteur souligne : « Sa nature sceptique est encline à ne rien prendre au sérieux, ni les agitations communistes dans le pays, qu'il considère uniquement comme une conséquence inévitable mais passagère de la stagnation économique, ni la propagande soviétique sur le plan mondial. Mais, de l'autre côté, il est également loin des sentiments panslavistes. C'est pourquoi il lui suffit la thèse, soutenue d'une façon énergique par le ministre de l'intérieur Korošec, qu'une représentation soviétique à Belgrade serait dangereuse du point de vue politique intérieure comme une centrale de propagande communiste, pour rejeter toujours de nouveau l'établissement des relations diplomatiques avec la Russie soviétique qu'on exigeait avec instance de plusieurs côtés »<sup>37</sup>. Von Heeren met en relief le fait que ce refus d'établir les relations diplomatiques avec l'Union Soviétique était pour Stojadinović d'autant plus acceptable qu'il ne voyait en elle, au point de vue économique, aucun facteur important pour la Yougoslavie, tandis que l'Allemagne était à ses yeux un acheteur absolument indispensable des produits yougoslaves. Se basant sur toutes ces observations, von Heeren conclut que la politique du gouvernement yougoslave envers le danger communiste en général et envers l'Union Soviétique en particulier, est basée sur des fondements très instables, mais que les personnages qui déterminent la ligne de cette politique offrent tout de même une certaine garantie que la Yougoslavie, du moins pour quelque temps, « ne succombera pas aux séductions russes »<sup>38</sup>.

Cette attitude du prince Paul et de Stojadinović envers l'Union Soviétique et envers l'Allemagne donnait constamment lieu à une tension des rapports avec Titulescu et à l'affaiblissement des liens à l'intérieur de la Petite-Entente. Il était évident que la Yougoslavie était le moins intéressée au maintien de l'unité des trois Etats alliés. Tandis que Beneš et Titulescu faisaient des efforts pour réaliser le rapprochement entre la Petite-Entente et l'Union Soviétique et par là aussi le système unique de sécurité collective dans cette partie de l'Europe, le gouvernement yougoslave,

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> *Ibid.*

en conformité avec les tendances allemandes<sup>39</sup>, s'écartait de l'objectif fondamental et original de la Petite-Entente et poursuivait une politique de plus en plus conciliante envers la Hongrie ainsi qu'une politique de collaboration avec l'Allemagne contre la restauration des Habsbourg en Autriche, dans laquelle elle voyait une menace pour l'intégrité de la Yougoslavie. Il se montrait même prêt à conclure, à cet effet, avec l'Allemagne, un accord militaire secret, spécial<sup>40</sup>. La crainte de la restauration influait, entre autres, sur le gouvernement yougoslave qui montrait une attitude de plus en plus conciliante envers la possibilité de l'Anschluss, considérant celui-ci comme un moindre mal<sup>41</sup>, ce qui donnait lieu à un éloignement de la Tchécoslovaquie qui voyait dans l'Anschluss le plus grand danger pour son existence, l'encerclement total de son territoire par l'Allemagne. Une telle divergence des intérêts entre les Etats membres de la Petite-Entente ne pouvait pas rester inaperçue au public. Afin de démentir ces bruits, on a projeté une réunion des chefs d'Etat et des ministres des affaires étrangères qui devait avoir lieu à Bucarest, au commencement de juin 1936. Cette réunion avait pour but de se présenter au public européen comme une nouvelle conférence de la Petite-Entente et une manifestation de solidarité de ses membres. Cependant, elle produisit un effet tout à fait opposé.

A la veille de cette réunion, le prince Paul et Stojadinović furent informés qu'à la réunion serait déterminé le terme pour la conclusion de l'accord roumano-soviétique<sup>42</sup>. Ils furent révoltés par cette nouvelle et le 29 mai 1936 ils informèrent le gouvernement roumain qu'ils ne pourraient pas venir à Bucarest. Cette nouvelle causa un grand émoi à Bucarest. Titulescu se rendit le même jour en avion à Belgrade pour essayer de sauver ce qui pouvait être sauvé. Il fut obligé de faire des concessions devant l'attitude inflexible de Stojadinović et du prince Paul au sujet des rapports avec l'Union Soviétique pour empêcher la désagrégation formelle de la Petite-Entente. Afin de persuader le prince Paul d'assister à la conférence, il dut consentir à une nouvelle suspension des négociations et déférer sa visite à Moscou, déjà annoncée dans la presse<sup>43</sup>. Il ne réussit

<sup>39</sup> Cet élément était d'une grande importance pour la politique allemande. A l'occasion de la visite de Stojadinović à Berlin, au mois de janvier 1938, dans le rapport préparé pour Hitler, l'attitude de la Yougoslavie envers la Hongrie a été prise comme un indice montrant que celle-là était le moins intéressée au maintien de la Petite-Entente, bien qu'elle ne désirât pas abandonner ouvertement cette alliance. (Bundesarchiv Koblenz, Stabsamt des Min. Präs. Generalfeldmarschall Göring, p. 131, Note de l'Auswärtiges Amt sur la politique intérieure et extérieure de la Yougoslavie).

<sup>40</sup> Der Hoehverratsprozeß gegen Dr. Guido Schmidt vor dem Wiener Volksgericht, Wien 1947, 394, Lettre de von Papen à Hitler du 21 août 1935.

<sup>41</sup> Stojadinović a déclaré sans réserve au ministre polonais des affaires étrangères, Beck, à l'occasion de sa visite à Belgrade au mois de mai 1936, qu'il ne défendrait pas l'Autriche contre une tentative allemande d'Anschluss. (J. Beck, Dernier rapport, politique polonaise 1926-1939, Neuchâtel 1951, I, 118. V. aussi Hans Roos, *Polen und Europa*, Tübingen 1957, 272).

<sup>42</sup> В. К. Волков, *Внешняя политика Югославии в 1935-1936 гг.*, 43.

<sup>43</sup> *Ibid.*

pourtant pas à assurer la présence de Stojadinović à la réunion de Bucarest, à l'exemple de deux autres ministres des affaires étrangères. L'absence de Stojadinović avait pour but de montrer d'avance qu'il ne pouvait pas être question de discuter des problèmes importants concernant les rapports entre les pays de la Petite-Entente et d'empêcher les desseins de Titulescu et de Beneš de donner à cette réunion le caractère d'une nouvelle conférence de la Petite-Entente.

En parlant de cette réunion des chefs d'Etat des pays de la Petite-Entente, J. B. Hoptner écrit que le prince Paul s'était rendu à Bucarest à l'insistance de Stojadinović qui faisait ressortir que ce voyage pourrait être une manifestation utile, « particulièrement en un temps où l'Italie a trop levé la tête » et qu'il serait utile de montrer au monde que la Yougoslavie n'était pas seule<sup>44</sup>. Il ne dit, pourtant, plus rien de cette réunion et ne mentionne point que Stojadinović n'a pas assisté à la réunion, malgré le fait que sa présence était prévue. Pour cette raison, ce document peut produire une fausse impression sur l'attitude de Stojadinović envers cette réunion ainsi qu'envers la Petite-Entente en général. Sa non-arrivée à Bucarest doit être envisagée comme une manifestation publique à un but et à un sens déterminés. Le public entier le comprit comme une désolidarisation de la politique de Titulescu. Cette désolidarisation avait, sans doute, pour objet d'affaiblir ses positions au sein du gouvernement et dans le pays en général, et pour cette raison elle doit être ajoutée aux efforts unis des diplomaties allemande, polonaise et italienne<sup>45</sup> et des partis de droite en Roumanie visant à éliminer Titulescu du gouvernement.

L'attitude antisoviétique du gouvernement yougoslave, et, par conséquent, l'attitude contre les efforts de Titulescu ayant pour but la conclusion du pacte avec l'U.R.S.S., se manifesta également dans le fait qu'à la veille de la réunion des chefs d'Etat des pays de la Petite-Entente, le ministre polonais des affaires étrangères, Joseph Beck, adversaire connu de Titulescu et ennemi de l'Union Soviétique, rendit une visite à Belgrade.

Lorsque le 29 août 1936 eut lieu la reconstruction du cabinet de Tatarescu — pour remplacer Titulescu par Victor Antonescu — ce changement fut accueilli avec soulagement au ministère yougoslave des affaires étrangères. Il accepta sans réserve l'explication que Titulescu était éliminé du gouvernement pour des raisons de politique intérieure. Bien que le changement dans le gouvernement roumain fût un événement de grande

<sup>44</sup> J. B. Hoptner, *op. cit.*, p. 53.

<sup>45</sup> Sur l'activité de l'Allemagne, de la Pologne et de l'Italie, v. : S. Mikulicz, *Wplyw dyplomacji Sanacyjnej na obalenie Titulescu*, *Sprawy miedzynarodowe*, Warszawa, 7—8/1959 ; Procès des grands criminels de guerre devant le Tribunal international militaire de Nuremberg, t. XXV, p. 15, PS—007.



importance pour la Petite-Entente et les rapports entre la Roumanie et la Yougoslavie, les rapports politiques mensuels du ministère yougoslave des affaires étrangères ne lui prêtent presque aucune importance. On n'en fait mention que dans deux brefs paragraphes dans les rapports pour les mois d'août et de septembre 1936, sous une forme purement informative. On n'y donne aucune évaluation des conséquences qu'il pourrait entraîner dans l'orientation politique de la Roumanie et dans les rapports à l'intérieur de la Petite-Entente. Tout ce qu'on en a dit, c'est que la crise du cabinet, « selon l'opinion des personnages impartiaux », a été causée par la division qui s'était produite au sein du gouvernement au sujet des mesures à prendre pour empêcher les excès ultérieurs de la droite contre les Juifs et les hommes de gauche et que le président du conseil Tatarescu, en ouvrant la crise du gouvernement, a voulu éliminer le désaccord qui se manifestait entre lui-même et Titulescu en ce qui concerne les idées « sur quelques problèmes de la politique intérieure et de la politique extérieure »<sup>46</sup>.

L'organe de Stojadinović, « Vreme », après avoir donné une introduction sur la surprise qu'avait provoquée en Europe la destitution de Titulescu, — car ce fut impossible de la passer sous silence — expose les motifs de cet acte, en suivant exactement la ligne de la déclaration donnée par le ministre président Tatarescu<sup>47</sup>. Le journal souligne qu'aucun mouvement personnel n'y a joué un rôle. Le fait que Tatarescu a pu se passer d'un collaborateur tel que Titulescu a été expliqué par le désir de mettre de l'ordre dans les conditions internes, car « l'homme de la rue a commencé à prendre le dessus » et « M. Tatarescu, pourtant, porte en lui l'instinct de l'ordre ».

« C'est pourquoi, lorsqu'il s'agissait de mettre en pratique une politique radicale d'apaisement et qu'on a pris la décision de rentrer vers le plein respect des dispositions de la loi et vers le désarmement des fronts antagonistes, il a fallu couper d'avance les influences primordiales qui auraient pu faire échouer cette politique du parti libéral. Le parti libéral désire assumer la pleine responsabilité devant l'histoire de la consolidation intérieure du pays, au moyen de son instrument légal, le cabinet homogène libéral. Comme M. Titulescu n'appartient pas au parti libéral — comme d'ailleurs, à aucun autre parti — par le jeu des événements il dut être victime

<sup>46</sup> DASIP LP 1936, I/14, confid. n° 1433 du 3 novembre 1936, rapport politique mensuel du Ministère des affaires étrangères pour le mois d'octobre 1936, confid. n° 27581 du 28 octobre 1936.

<sup>47</sup> Avant cela on exprime pharisaïquement l'espoir que Titulescu ne descendra pas de la scène politique et que c'est confirmé par les nouvelles qu'on lui avait offert le poste d'envoyé à Londres « qui lui tient tant au cœur » ou bien le rôle dirigeant dans la Société des Nations (« Vreme », le 1<sup>er</sup> sept. 1936).

d'un calcul interne »<sup>48</sup>. Ayant de cette façon justifié les motifs de la destitution de Titulescu, « Vreme » conclut que : « Chaque pays possède ses propres lois internes, intimes et impératives, sur lesquelles l'étranger n'est pas compétent à se prononcer ». Le journal a, ensuite, constaté que la continuité de la politique extérieure roumaine « n'est point du tout rompue par cette substitution personnelle » et fut plein d'éloges pour le nouveau ministre des affaires étrangères Victor Antonescu, en soulignant de nouveau que la Yougoslavie était convaincue que le départ de Titulescu était, en premier lieu, la conséquence des conditions politiques intérieures.

Cependant, la véritable attitude de Stojadinović envers la chute de Titulescu s'est manifestée dans son entretien avec l'envoyé allemand à Belgrade, von Heeren. Stojadinović manifesta, à cette occasion, sa satisfaction que Titulescu eût été éliminé de la vie politique de Roumanie, tout en exprimant son espoir qu'à l'avenir, la politique extérieure roumaine, lorsque Titulescu n'y aurait plus joué de rôle, se rapprocherait dans le cadre de la Petite-Entente de plus en plus de la ligne yougoslave (au lieu de celle suivie par la Tchécoslovaquie — *Ž. A.*), c'est-à-dire que Berlin serait placé devant Moscou. Il a souligné qu'il « éprouvait un plaisir personnel » à cause de la chute de Titulescu, avec lequel il avait eu plusieurs conflits. Il espérait que le changement du cours de la politique extérieure roumaine faciliterait son intention « d'appuyer la politique yougoslave désormais surtout sur le Pacte balkanique, auquel, il est vrai, appartient la Roumaine, mais non pas la Tchécoslovaquie — tout en développant les relations amicales avec la Bulgarie »<sup>49</sup>.

La déclaration précitée de Stojadinović est d'une grande importance pour l'évaluation de l'essence de sa politique extérieure. En soulignant que désormais, outre le développement des rapports amicaux avec la Bulgarie, la Yougoslavie appuierait sa politique surtout sur l'Entente balkanique dont la Tchécoslovaquie n'était pas membre, il a porté clairement à la connaissance de von Heeren que le but qu'il se proposait était d'annuler par là complètement l'importance de la Petite-Entente et de laisser la Tchécoslovaquie isolée, face à la pression allemande. Stojadinović traite ce sujet d'une façon plus détaillée dans son livre *Ni rat ni pakt* (Ni la guerre, ni le pacte) où il écrit :

« La Petite-Entente, créée en vue d'empêcher la restauration de la Monarchie des Habsbourg, avait déjà joué son rôle. Les trois Etats qui formaient la Petite-Entente étaient devenus, dans l'entre-temps, aussi forts que chacun d'eux fût suffisamment puissant pour empêcher la restauration. Un nouveau facteur apparut aussi sous forme de la nouvelle

<sup>48</sup> « Vreme », le 1<sup>er</sup> sept. 1936.

<sup>49</sup> PA, Pol. IV, 333, Rumänien, Allgem. ausw. Politik, Bd. 1, Lettre circulaire de AA, Pol. IV, No. 2837 du 25 sept. 1936.

Allemagne, avec Hitler à la tête, qui tendait vers l'Anschluss et non pas vers la restauration ».

« Le tableau de l'Europe en été de l'année 1935 était différent de celui qu'elle présentait au moment où fut créée la Petite-Entente. Le problème de l'Europe et, par conséquent, aussi de la Petite-Entente, ce n'était plus Otton de Habsbourg, jeune prétendant au trône de l'Autriche-Hongrie, mais le Führer du Troisième Reich, Adolf Hitler. Et, pour parer à cette menace à l'ordre existant en Europe, les Etats de la Petite-Entente n'étaient pas assez prêts ni par le nombre de leur population, ni par leurs forces militaires, ni par leur situation géographique »<sup>50</sup>.

Cependant, cette déclaration signifiait à l'Allemagne beaucoup plus, car elle annonçait un rapprochement avec la Bulgarie, ce qui montrait clairement qu'on visait par là à un relâchement des liens dans le cadre de l'Entente balkanique qui trouvait sa raison d'être justement dans la solidarité des pays balkaniques dans la lutte contre les tendances révisionnistes de la Bulgarie.

En prenant cette attitude, Stojadinović se conformait entièrement à la ligne suivie par la politique allemande par rapport à la Petite-Entente, la politique qui se proposait de rompre l'unité de cette coalition par le traitement inégal de ses membres particuliers et d'isoler de cette façon la Tchécoslovaquie qui deviendrait ainsi une proie facile. Tandis que l'Allemagne, dans la réalisation de cette politique, prenait envers la Tchécoslovaquie une attitude ouvertement hostile et développait une campagne permanente de provocations en s'efforçant de maintenir les rapports normaux avec la Roumanie et en mettant obstacle à l'adhésion de cet Etat au pacte franco-soviétique, elle favorisait la Yougoslavie et flattait Stojadinović, en encourageant ses tendances dictatoriales dans le pays et sa « sage » politique « d'émancipation » de la Yougoslavie. Une note, faite le 1<sup>er</sup> mai 1934 à l'Auswärtiges Amt, qui devait servir d'instruction à l'envoyé allemand à Bucarest sur l'attitude à prendre au sujet de la politique roumaine envers l'Union Soviétique, s'exprime sur cette politique d'une façon concrète et ouverte. Cette note est conçue en ces termes : « Le développement de la grande politique européenne, aussi s'il s'agit de la Roumanie, est déterminé en général par les grandes puissances occidentales. Ceci s'applique également aux rapports de la Roumanie avec l'Union Soviétique.

» C'est pourquoi nos intérêts politiques pour la Roumanie ne vont pas aussi loin pour que nous pensions à son sujet, en ce qui concerne les dangers dont elle est menacée de la part de la Russie soviétique, à établir des rapports qui dépasseraient la mesure normale de relations correctes

<sup>50</sup> M. Stojadinović, *op. cit.*, p. 364.

ou même à assumer des engagements spéciaux. Aussi faut-il prendre en considération nos rapports avec la Hongrie qui, dans sa politique révisionniste, suit les objectifs semblables aux nôtres et, puis, par sa situation géographique même, elle est pour nous plus importante que la Roumanie, antirévisionniste par excellence. Que nous traitons la Roumanie d'une autre façon que, par exemple la Yougoslavie... cela répond à notre intention de rompre, si possible, la Petite-Entente; le traitement différent de ses membres peut contribuer à cette fin »<sup>51</sup>.

La tendance manifestée par Stojadinović à assumer la position dirigeante dans la Petite-Entente et dans l'Entente balkanique se montra immédiatement après la chute de Titulescu, lors de sa visite en Roumanie et de sa participation à la conférence du Conseil permanent de la Petite-Entente à Bratislava. La visite de Stojadinović à Bucarest a été prévue à plusieurs reprises déjà mais il refusait constamment de la faire, car il évitait tout contact personnel avec Titulescu. Après la chute de Titulescu il entreprit immédiatement ce voyage, avec une hâte surprenante<sup>52</sup>. Au sujet du départ de Stojadinović pour Bucarest, l'envoyé allemand à Belgrade, von Heeren, informait que cette visite inattendue avait lieu, d'après les nouvelles qui lui étaient parvenues, à la demande du gouvernement roumain qui essayait d'obtenir par là une espèce de légalisation et d'augmenter son autorité dans le pays. Stojadinović profita de cette visite pour discuter le problème des rapports de la Petite-Entente avec l'Union Soviétique ou plutôt pour effectuer un rapprochement entre la politique roumaine et la politique yougoslave à ce sujet<sup>53</sup>.

Après la fin des entretiens qu'il avait eus avec Tatarescu et Antonescu, Stojadinović fit, le 11 septembre, la déclaration suivante à la presse :

<sup>51</sup> PA, Abt. II b, Rumänien, Rum. Deut., Bd. 3, Note de Heinburg du 1<sup>er</sup> mai 1936.

<sup>52</sup> A l'occasion du départ de Stojadinović pour Bucarest, son organe « Bpeme » justifiait son absence à la réunion antérieure des chefs d'Etat et des ministres des affaires étrangères des Etats de la Petite-Entente, qui avait eu lieu au mois de juin 1936 et constatait : « Son absence d'alors à Bucarest avait causé à cette époque une grande inquiétude dans certains milieux. On comprendra, donc, les manifestations actuelles de joie en voyant que M. le dr. Stojadinović n'évite pas Bucarest puisqu'il a entrepris ce voyage au-delà de la frontière », comme si dans l'entretemps il n'y avait rien de changé (« Bpeme » du 10 sept. 1936).

Au cours d'une conversation avec le correspondant de Völkischer Beobachter, Heymann, du 3 octobre 1936, Stojadinović a déclaré :

„Ich konnte ja Titulescu nicht leiden. Deshalb habe ich seinen Abgang auch sofort honoriert, indem ich nach Bukarest fuhr und das Benzinabkommen abschloß. König Carol hat das sehr wohl verstanden und mir sein Bild geschenkt". (PA, Pol. IV, 20, Jugoslawien, Jug.-It., Bd. 1, Rapport de Janson, adressé à AA, transmet la note sur la conversation entre Heymann et Stojadinović, DGB No. 172 du 6 octobre 1937).

Interrogé par Heymann sur l'attitude de la Yougoslavie dans le cas d'un conflit entre l'Allemagne et la Russie, Stojadinović a répondu : „Wir werden uns nie und nirgends gegen Deutschland exponieren. Wir haben keine Veranlassung, Rußland zu verteidigen. Wen sollen wir verteidigen — etwa die Bolschewiken?"

<sup>53</sup> PA, Pol. IV, Jugoslawien, Jug.-Rum., rapport de von Heeren adressé à AA, Dg, Belgrade, No. 2357 du 9 septembre 1936.

« J'aime les hommes énergiques, réalistes, racistes, qui, par leur disposition naturelle sont prêts aux décisions et aux actions. C'est pourquoi nous sommes vite et facilement convenus et avons mis immédiatement en pratique les décisions que nous avons prises »<sup>54</sup>.

« Il est superflu de dire que j'ai constaté, encore une fois, la pleine identité de nos vues sur les problèmes de la politique extérieure. Les objectifs, les méthodes et la politique de la Petite-Entente restent, par conséquent, sans changements »<sup>55</sup>.

Cependant, d'après les informations que la légation allemande à Bucarest avait obtenues, Stojadinović souligna, dans ses entretiens avec le gouvernement roumain, que la situation intérieure de la Yougoslavie ne permettait aucun rapprochement de l'Union Soviétique et que le gouvernement yougoslave devait garder les mains libres de pouvoir, désormais comme auparavant, et déterminer son attitude envers l'Union Soviétique en fonction de la situation intérieure de son pays. Selon cette même source, du côté roumain il fut répondu qu'il n'existait aucune intention de continuer l'activation des rapports avec l'Union Soviétique et que le gouvernement roumain renonçait à sa demande d'un rapprochement entre la Yougoslavie et l'Union Soviétique. A la fin, on a constaté que Stojadinović et Antonescu étaient tombés d'accord de prendre une attitude commune à la réunion de la Petite-Entente si Beneš soulevait la question du règlement des rapports entre la Yougoslavie et la Roumanie d'un côté, et de l'Union Soviétique de l'autre<sup>56</sup>.

<sup>54</sup> Il s'agissait d'une convention sur les livraisons mutuelles des matières premières pour l'industrie de guerre. Selon cette convention la Roumanie devait livrer à la Yougoslavie, à partir du 1<sup>er</sup> novembre 1936, 55 tonnes de dérivés de naphte par an, pour les besoins de l'armée et de l'aviation yougoslaves. La Yougoslavie s'engageait à livrer à la Roumanie, pour les besoins de son industrie de guerre, le cuivre, jusqu'à concurrence de la valeur des dérivés de naphte importés. Si la Yougoslavie ne disposait pas d'une quantité suffisante de cuivre, elle serait obligée de payer le solde en livres anglaises ou en autres devises étrangères. (DASIP, LP, 1936, I/6, confid. n° 2726/V du 21 septembre 1936 ; le journal « Политика » du 8 novembre 1936).

A cet accord yougoslavo-roumain a précédé une plus vaste proposition de coopération entre les pays de la Petite-Entente, soumise par Beneš à la veille de la réunion de la Petite-Entente au mois de mai 1936. Il a soumis quatre propositions, à savoir : a) introduction d'une fête nationale commune pour tous les pays membres ; b) réunions régulières des chefs d'Etat ; c) efforts communs pour le désarmement et d) union du commandement militaire. Stojadinović rejeta, pourtant, ces propositions, en motivant son attitude par l'affirmation que l'augmentation du nombre de fêtes diminuerait leur importance et en proposant comme la meilleure solution d'organiser aux écoles des conférences sur les pays alliés à l'occasion de leurs fêtes nationales. Il a adhéré à la proposition concernant les efforts communs pour l'armement et proposé de son côté un échange entre la Roumanie et la Yougoslavie, où celle-ci livrerait du cuivre en troc pour le naphte. Selon ce projet, la Yougoslavie pourrait livrer le cuivre et le fer à la Tchécoslovaquie qui, à son tour, livrerait le matériel de guerre à la Roumanie pour payer par là les livraisons de naphte, faites par la Roumanie à la Yougoslavie. Sur les autres propositions de Beneš on n'a fixé rien de concret (voir J. B. Hoptner, *op. cit.*, p. 53).

<sup>55</sup> « Време » du 12 septembre 1936.

<sup>56</sup> PA, Pol. IV, 48, Jugoslawien, Jug.-Rum., télégramme chiffré de la légation allemande à Bucarest, adressé à AA, copie, DG, Buk., No. 127 du 12 septembre 1936.

Que ceci fut le moment principal qui avait influé sur l'attitude du gouvernement yougoslave au sujet de la destitution de Titulescu, le montre aussi la déclaration faite par l'envoyé yougoslave à Vienne, Nastasijević, à l'ambassadeur de l'Allemagne, von Papen. Nastasijević a déclaré que le prince Paul faisait depuis longtemps des efforts pour éliminer « ce politicien indésirable », comme il avait appelé Titulescu et qu'il craignait qu'une nouvelle et plus forte pression ne fût exercée sur la Yougoslavie à la réunion de la Petite-Entente au mois de septembre à Bratislava, afin de la persuader à normaliser ses relations avec l'Union Soviétique. Pour cette raison, le gouvernement yougoslave a reçu, avec un grand soulagement, la chute de Titulescu, comme un dégrèvement de la politique dans l'Europe centrale et la fin du jeu Beneš-Titulescu. Quant à Antonescu, il a déclaré que celui-ci fut comme un ami de la France, mais qu'il suivrait absolument la ligne qui serait tracée par le roi Carol<sup>57</sup>.

Les documents cités montrent nettement que le plus grand « péché » de Titulescu, que Stojadinović ne pouvait pas lui pardonner, fut sa politique de rapprochement avec l'Union Soviétique et pour cette raison les rapports mutuels entre les deux hommes d'Etat étaient perpétuellement très tendus et les expectatives sur le rôle à jouer par Antonescu furent réalisées.

Pour mieux démontrer la conformité de vues entre la Roumanie et la Yougoslavie, au mois d'octobre eut lieu aussi la visite de Tatarescu à Belgrade. Dans les milieux politiques allemands on y voyait une preuve de la communauté d'intérêts toujours plus grande et de l'union entre la Yougoslavie et la Roumanie ainsi que de leur initiative synchronisée. Vu la double qualité de la Yougoslavie et de la Roumanie comme membres de la Petite-Entente aussi bien que de l'Entente balkanique, leur politique commune, d'après les commentaires allemands, restait « l'axe principal de la politique du sud-est européen ». En tout cas, on considérait que la situation de la Yougoslavie était considérablement renforcée, car avant la chute de Titulescu, elle se trouvait isolée au sein de la Petite-Entente avec son attitude envers l'Union Soviétique, tandis qu'après cet événement, à cause du refroidissement survenu dans les rapports roumano-soviétiques, la Yougoslavie et la Roumanie exercèrent en commun la pression sur la Tchécoslovaquie<sup>58</sup>.

<sup>57</sup> Holldack, H., *Was wirklich geschah. Die diplomatischen Hintergründe der deutschen Kriegspolitik*, München 1949, p. 305.

<sup>58</sup> DASIP, LP, 1936, I/14, confid. No. 1653 du 2 décembre 1936, rapport politique mensuel du ministère des affaires étrangères pour le mois d'octobre 1936, MIP, confid. No. 27973 du 24 novembre 1936.



## UN LIVRE DE CHEVET DANS LES PAYS ROUMAINS AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE: «LES DITS DES PHILOSOPHES»

ALEXANDRU DUȚU

L'activité soutenue des imprimeries moldaves, valaques et transylvaines ne reflète certainement que d'une manière partielle le mouvement des idées dans les provinces roumaines. Ce sont les collections actuelles de manuscrits qui nous permettent de saisir quelques aspects significatifs de la mentalité des hommes de l'époque : les traductions, les compilations, les écrits originaux parvenus jusqu'à nous sont révélatrices pour les aspirations, les besoins intellectuels et les confrontations entre les diverses doctrines qui sollicitaient l'attention des hommes en train de se frayer leur petit bout de chemin dans la vie quotidienne à travers le brouillard et les coups de foudre. Quelquefois de nombreuses copies manuscrites accusent un penchant ou une préférence pour un certain livre qui a pénétré pour plusieurs générations dans la conscience des lecteurs ; refaire son histoire n'est pas chose trop simple, mais les données, une fois rassemblées, reconstituent souvent d'elles-mêmes une partie de la fresque noircie par le temps. C'est le cas du livre publié en Valachie, dans deux éditions successives en 1713 : l'une en grec (Γνωμικὰ παλαιῶν τινῶν φιλοσόφων), l'autre en roumain (*Pildele filosofești*).

Comme nous l'avons signalé ailleurs<sup>1</sup>, il s'agit d'une traduction de l'œuvre d'Antoine Galland, *Les maximes des Orientaux*, seconde partie de l'opuscule que le célèbre orientaliste français publiait en 1694 sous le titre : *Les bons mots et les Maximes des Orientaux. Traduction de leurs ouvrages en Arabe, en Persan, et en Turc. Avec des Remarques. Par Mons.*

---

<sup>1</sup> Dans la revue « Steaua », Cluj, 1965, 9, p. 118—120. Nous y avons relevé l'intérêt porté au problème de l'identification du texte originel par M. Gaster, N. Cartojan, Ramiro Ortiz, Dem. Russo et N. Iorga.

A. Galland, à Paris. Du français le livre fut traduit en italien par Del Chiaro, le secrétaire du prince Constantin Brancovanu; ensuite en grec par Jean Avramios et, enfin, en roumain par Anthime, le métropolitain valaque<sup>2</sup>.

Paru dans un format de « poche », le livre était publié à la suite de *Învățăturii creștinești* (Enseignements chrétiens), qu'on recommandait de lire après la technique des « apophtegmata », bien connues dans la tradition chrétienne; « Ces conseils ne sont pas adressés seulement à ceux qui ont fui le monde et qui vivent en priant sans cesse, mais aussi à ceux qui vivent dans le monde et ne connaissent pas très bien les mystères de Dieu, car ceux-là peuvent à leur tour les lire après avoir abandonné les troubles du monde... S'ils ne peuvent pas les lire tous dans un seul jour, qu'ils lisent chaque jour un chapitre, avant d'être enveloppé par les soucis quotidiens... Si vous n'avez pas le loisir de lire le matin, alors lisez-le le soir, avant de vous coucher<sup>3</sup> ». Les « Enseignements » ont vu le jour en 1700; *Învățătura bisericească* (Enseignement ecclésiastique) fut publiée en 1710; cinq années plus tard, Anthime dédie au prince Etienne Cantacuzène un ouvrage en grec sur les devoirs du prince. Par ces trois opuscules, l'église fournissait aux lecteurs trois sortes de maximes: des indications pratiques à l'usage de tous les laïques, des normes pour les prêtres, des conseils destinés aux princes. En ce qui concerne la première catégorie, le métropolitain s'ingéniait à réveiller l'intérêt d'un public plus vaste, en adaptant aux besoins de la cause les apophtegmes recueillies par les clercs dans « les miroirs » classiques: la *Mélissa* d'Antonios et le *Dioptra* de Philippos Monotropos (le Solitaire)<sup>4</sup>.

Cependant, au profit de ce nouvel public, les presses valaques ont publié, pour la première fois, d'autres livres encore, appelés à enseigner tout en délectant: *Alexandria* (le Roman d'Alexandre) et *Floarea Daru-*

<sup>2</sup> Anton Maria Del Chiaro, au service du prince dès l'an 1697 (cf. *Enciclopedia italiana*, 1931, vol. XII) décrit lui-même l'itinéraire compliqué de ce livre dans son ouvrage *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, édition N. Iorga, Bucarest, 1914, p. 52: « *Le Massime degli Orientali*, traduzione dalla lingua franzese nella italiana, fatta da me e dedicata al principe Constantin Brancovani, per di cui comando il P. Giovanni Abrami (allora predicatore al servizio di detto principe) le tradusse in greco volgare ma non senza notabile alterazione furono poi tradotte dalla greca nella valacca favella per opera dell'arcivescovo di Valachia Antimo, il quale fece stamparle in amendue le sudette lingue a spese di Maano Apostolo, in Bucarest, in 16 ». D. V. Economides, *Ioan Avramie*, « Biserica ortodoxă română », 1944, p. 141—159, a renoncé à l'identification de la source française; la liste des éditions grecques et roumaines est lacunaire. Le problème a été signalé de nouveau par Damian Bogdan dans « Studii », 1951, 4, p. 131—163 et par N. Șerbănescu dans « Biserica ortodoxă română », 1956, 8—9, p. 743. Börje Knös, *Histoire de la littérature néogrecque*, Uppsala, 1962, p. 344, estime que, « le but de ce Recueil était l'enseignement de la foi et de la morale chrétienne »; les extraits que nous citons plus bas démontrent clairement le but du livre.

<sup>3</sup> La préface est reproduite dans *Bibliografia românească veche* (la Bibliographie roumaine ancienne) de Ion Bianu et Nerva Hodoș, I<sup>er</sup> vol., Bucarest, 1903, p. 392.

<sup>4</sup> Voir H. G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München, 1959, p. 642.

*rilor* (Fiore di virtù). C'est la première fois que les laïques ont à leur disposition des livres qui leur soient spécialement destinés, d'une nature toute autre que les textes qu'on pouvait lire ou entendre jusqu'alors à l'église ou dans les maisons des sachants-lire.

Tout en gardant le privilège de guider les laïques, l'Église fut entraînée, à cette époque, dans le mouvement initié par les intellectuels qui — en Valachie, de même qu'en Moldavie — formulaient de nouveaux concepts, plus conformes à l'essor culturel et aux objectifs visés par la politique extérieure des deux pays. Les plans d'un Șerban Cantacuzène et la politique habile de Constantin Brancovanu tendaient à libérer la Valachie de la domination ottomane, but que l'alliance de Démètre Cantemir avec le tsar Pierre le Grand a rendu manifeste en ce qui concerne la Moldavie. Cette politique qui envisageait une intervention directe dans les pays balkaniques<sup>5</sup>, marchait de concert sur le plan culturel avec toute une série d'œuvres littéraires et architecturales aptes à exprimer l'éclat des cours princières ralliant l'espérance des peuples « chrétiens ». Sous la pression exercée par cette pléiade des lettrés, qui maniaient plutôt la plume que le sabre, la typographie métropolitaine s'est conformée aux nouvelles initiatives et durant plusieurs décennies ses presses allaient sortir à côté des ouvrages de polémique anticatholique — mouvement dirigé par Dosithée de Jérusalem — les chapitres attribués à Basile le Macédonien, les Parallèles de Plutarque, ainsi que les livres susmentionnés; bon nombre de travaux historiques, parmi lesquels « l'Histoire du Pays Roumain » de Constantin Cantacuzène, ont circulé, en des copies manuscrites, sources d'inspiration pour les auteurs qui préfaçaient les livres religieux. « L'horizon intellectuel de la société roumaine s'était sensiblement amplifié; les hommes se préoccupaient de certains problèmes nouveaux; leur capacité de comprendre et d'exprimer ces problèmes s'était accrue. Le phénomène reflète directement l'étape importante atteinte par le processus de développement de la conscience sociale et, notamment: l'homme médiéval commence à se transformer<sup>6</sup> ». Le développement de la conscience culturelle fut considérablement poussé par l'essor de l'humanisme épanoui d'abord à Padoue et ensuite dans les académies de Constantinople et de Bucarest. Les traductions de Nicolas Milescu, ses investigations sur les questions de foi orthodoxe<sup>7</sup>, ainsi que sur l'origine du peuple

<sup>5</sup> Voir Virgil Cădea, *Semuificația politică a unui act de cultură feudală* (La signification politique d'un acte de culture féodale), « Studii », 1963, p. 651—671.

<sup>6</sup> Eugen Stănescu, *Studiu introductiv* (Etude introductive) aux *Cronicari mușteni* (Chroniqueurs valaques), 1<sup>er</sup> vol., Bucarest, 1961, p. CIV, Pour le contexte sud-est européen, voir Cl. Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Korydalée*, Bucarest, 1948.

<sup>7</sup> Voir Virgil Cădea, *Nicolae Milescu și începuturile traducerilor umaniste în limba română* (Nicolas Milescu et les premières traductions humanistes en roumain), « Limbă și literatură », 1963, p. 29—76.

roumain<sup>8</sup>, ont été continuées par Constantin Cantacuzène dans sa synthèse et par Démètre Cantemir, ce dernier heureusement caractérisé par N. Iorga comme « le dragoman des deux cultures » — orientale et occidentale.

Notons un autre fait significatif : la fréquence des écrits dialogués sur des questions de foi orthodoxe ; le modèle proposé par Miclescu fut suivi par Constantin Cantacuzène, qui patronna la publication du « Manuel sur quelques questions obscures », rendues claires par Jean Karyophyllos<sup>9</sup>. Ce dialogue qui est, en réalité, une discussion, un débat, marque clairement une tendance de raisonner la foi, une nécessité d'établir les droits de l'argument rationnel même dans ce domaine. La publication du « Manuel » est d'autant plus significative que Jean Karyophyllos avait été condamné, quelques années auparavant, par le patriarche de Jérusalem<sup>10</sup>. On a remarqué comme de juste que les questions discutées par Cantacuzène et Karyophyllos représentaient le summum de la science de l'époque<sup>11</sup>. Il ne s'agit pas seulement d'une pénétration du criticisme protestant dans les problèmes concernant la foi, mais en tout premier lieu d'un véritable débat à propos de la place assignée à l'homme ici-bas, préoccupation fondamentale des intellectuels qui se séparent de plus en plus des positions adoptées par les clercs.

Il est vrai que la version en langue roumaine des « Fiore di virtù » circulait depuis plusieurs siècles, mais sa multiplication grâce à l'imprimerie a soudain élargi le cercle des lecteurs et l'œuvre a dépassé de la sorte les murs des cloîtres ; par la publication des *Dits des philosophes*, l'intention de constituer une littérature à l'usage des laïques devient manifeste et l'invite à la méditation sur les questions sociales est tout aussi claire. L'évolution des livres sur la sagesse parvient maintenant à un point crucial ; l'on constate, dans ce genre littéraire, ainsi que dans toute la littérature de l'époque de Brancovanu, que d'une part, le nombre des éléments laïques augmente, et d'autre part, les œuvres se diversifient<sup>12</sup>.

<sup>8</sup> Voir, par exemple, la remarque de Miclescu concernant l'origine du mot Dieu en roumain (Dumnezeu) : « mot qu'on a emprunté aux Latins, comme on a emprunté aux Latins plus qu'une moitié de la langue roumaine ... » dans le Ms. 494, f. 269 v, de la Bibliothèque de l'Académie : *Întrebări foarte de folos pentru multe trebi ale credinței noastre, tâlmăciti de Nicolae Spătarul Miclescu din limba greacă, 1661* (Questions utiles se référant à beaucoup de choses de notre foi, traduites par Nicolas Miclescu le Spathaire, de la langue grecque). Le texte a été publié par P. V. Haneș dans « Glasul Bisericii », 1962, 1-2, p. 80-91 ; la partie initiale du texte dans l'ouvrage de C. C. Giurescu sur le Spathaire, Bucarest, 1927.

<sup>9</sup> Publié en 1697, le *Ἐγχειρίδιον περί τινων ἀποριῶν καὶ λύσεων* fut traduit en roumain avant 1768 (Ms. 458). N. Chișescu a consacré une étude au « Manuel » (Bucarest, 1945).

<sup>10</sup> Dans le livre publié à Jassy en 1694 : *Ἐγχειρίδιον κατὰ Ἰωάννου τοῦ Καρυοφύλλου*. Quelques détails chez Dem. Russo, *Studii istorice greco-române* (Études historiques gréco-roumaines), Bucarest, 1939, I<sup>er</sup> vol., p. 181-191.

<sup>11</sup> Constantin Erbiceanu, *Bibliografia greacă ...* (La bibliographie grecque ...), Bucarest, 1903, p. 23-30.

<sup>12</sup> Cf. *Istoria României* (Histoire de la Roumanie), III<sup>e</sup> vol., Bucarest, 1964, p. 278.

Un fait destiné à souligner l'esprit novateur des intellectuels valaques est qu'en 1698 Iérothé Comnène offre au prince Brancovanu une collection de « maximes des rois, des généraux, des philosophes et des orateurs »<sup>13</sup>; toutefois, ce n'est pas ce recueil imbu d'un air vétuste qui a vu le jour, mais la traduction donnée par le secrétaire italien du prince.

Les *Fiore di virtù* et *Les dits des philosophes* ont été acceptés d'emblée par les lecteurs; leur réédition et leur circulation manuscrite confirme l'adhérence à la mentalité de l'époque. Un exemplaire des *Fiore di virtù*, parvenu par la suite des pérégrinations d'un certain marchand Pierre de Bucarest à Constantinople, rentre de main en main en Valachie<sup>14</sup>. *Les dits des philosophes* furent réédités plusieurs fois, en grec comme en roumain, et presque chaque exemplaire conservé à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie porte d'innombrables annotations dues aux divers possesseurs.

En 1783, l'opuscule est publié de nouveau à Rîmnic, centre important du mouvement culturel roumain à l'époque des Lumières, et, la même année, afin de satisfaire aux besoins des lecteurs de Transylvanie, un autre tirage sort à Sibiu, par les soins d'un typographe venu toujours de Rîmnic (Radu Rîmniceanu). Une autre édition est publiée à Sibiu en 1795. Il convient de souligner le fait que les deux tirages de 1783 sont plus volumineux que l'édition *princeps* de 1713 et cela parce que l'éditeur, un véritable érudit (Grégoire Rîmniceanu), a forgé lui-même quelques maximes qu'il a ajoutées au texte original; indice prouvant que le livre évoluait parallèlement à la mentalité roumaine. Par contre, l'édition de 1795 revient au texte d'Anthime; mais son importance n'en est pas amoindrie, car elle fut patronnée, à notre avis, par « La société philosophique de la grande principauté de Transylvanie » qui activait en étroite liaison avec les intellectuels de Rîmnic et de Bucarest. Publié de nouveau par la typographie métropolitaine de Jassy en 1844, le livre fut réédité fort modestement par N. Iorga, en 1909, et seulement afin de réactualiser un ouvrage qui reflétait un filon important de la tradition culturelle roumaine.

Ce livre fut réédité plusieurs fois en grec, et la chronologie établie par D. V. Economides est assez lacunaire, comme nous l'avons déjà signalée ci-dessus, puisque Γνωμικά a été publié non seulement en 1732, 1758, 1780, 1842, mais aussi en 1800 et 1816, à Venise<sup>15</sup>; en tout cas les éditions grecques dépassent en nombre celles en roumain.

<sup>13</sup> Voir le *Ms. grec 1044* de la Bibliothèque de l'Académie. L'ouvrage de Iérothé « La métamorphose de l'homme ancien » a été traduit en roumain au XVIII<sup>e</sup> siècle, *Ms. 1407*.

<sup>14</sup> Voir Livia Bacru, *Povestea unei cărți...* (L'histoire d'un livre), « Revista bibliotecilor », 1965, 2, p. 97—100.

<sup>15</sup> D'après les indications de Γκίνης-Μεξας, 'Ελληνική βιβλιογραφία I, 7, 893, etc. L'édition de 1842 signalée par Nestor Camariano dans « Revista Istorică Română », 1943, p. 99—101 est citée aussi par Χριστίνα Παγώνη, Προσθήκες στην 'Ελληνική βιβλιογραφία Γκίνη-Μεξά, « Ο Έρανος-ής », 1964, p. 249.

Les deux versions roumaines, de 1713 et de 1783, ont été reproduites par des copistes passés maîtres dans cet art, originaires des trois provinces roumaines (la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie); la diffusion de ces manuscrits (à en juger d'après les éléments fournis par les collections de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest) suggère l'écho du livre parmi les lecteurs roumains. Mais avant de donner la liste des manuscrits, il nous faut rappeler un autre fait révélateur pour l'attachement des lecteurs à ces maximes : une petite collection des dits, tous concernant le rôle de l'enseignement dans la vie des hommes, fut insérée dans un livre de rituel (*Octoiuhul mic*), publié à Jassy, en 1786, par les soins du métropolitain Léon Gheuca, qui, à cette époque était à la tête d'un vigoureux mouvement tourné vers les Lumières occidentales, d'orientation surtout française<sup>16</sup>.

Une copie de l'édition d'Anthime apparaît en Transylvanie, avant 1773 (*Ms. 536*); la même version est à la base de la copie réalisée en Moldavie, en 1745 (*Ms. 2110*). À la même époque, mais à l'autre bout du territoire roumain, l'archimandrite Ghenadie écrivait à Cozia, où le général comte de Wallis l'avait installé hygoumène, un autre miscellanée dans lequel les maximes apparaissent sous un titre original : « L'entière connaissance de la philosophie à l'aide des dits des philosophes » (*Ms. 3472*). Un peu plus tard, en 1775, le livre fut diffusé grâce à une nouvelle copie (lue par de nombreuses générations de lecteurs, ainsi que l'atteste les notes marginales des mains diverses) réalisée cette fois-ci dans un petit village transylvain, près de Braşov (*Ms. 3820*); dans un autre village de la même province, près de Mediaş, Siméon de Hiatfalău avait rédigé, en 1764, une copie indépendante, après avoir fait une copie des *Fiore di virtù* (*Ms. 2370*). Plus intéressant est le manuscrit, daté vers 1760, dû au logothète Mathieu Voileanu, qui signale dans une note marginale qu'il avait l'habitude de lire ces textes aux paysans, les jours de fête; on peut s'imaginer l'écho de ces maximes recommandant la patience et la résistance parmi son auditoire transylvain qui ne cédait pas aux pressions exercées par les autorités impériales; celles-ci avaient transformé à cette époque le problème religieux en question sociale et nationale<sup>17</sup>.

<sup>16</sup> Sans identifier la source, N. Iorga remarque justement dans *Histoire des Roumains*, Bucarest, 1944, VIII<sup>e</sup> vol., p. 18, que ces directives pour la vie laissent entrevoir dans le livre un esprit nouveau. Pour le mouvement dirigé par Léon Gheuca voir notre article *Mișcarea iluministă moldoveană de la sfârșitul secolului XVIII* (Le mouvement moldave des lumières à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle), « Studii » 1966, 5.

<sup>17</sup> Voir *Codicele Mateiu Volleanu*, Sibiu, 1891, p. 66—141. « En 1761, note Voileanu, je suis parti de Hunsdorf à Șoimuș, car il y avait un grand débat et un véritable conflit dans tout le pays de la Transylvanie entre les uniates et les orthodoxes... ». On a remarqué récemment « dass die politischen Erwägungen bei der Betreibung dieses « Unionsgeschäfts » wirksamer waren als die religiösen » — Cf. Helmut Rumpler, *Politik und Kirchenunion in der Habsburgermonarchie* « Österreichische Osthefte », 1964, 4, p. 302 (On ne peut pas affirmer — cf. p. 308, que la traduction de la Bible en roumain est un effet de l'uniatisme. La Bible de Bucarest, publiée en 1688, rivalise avec les meilleures traductions européennes).



A part ces copies à peu près complètes et réalisées toutes d'après l'édition d'Anthime, une autre série de manuscrits contenant de riches extraits (quelques centaines de maximes) évoque les pérégrinations du livre. Le *Ms. 1234*, où plusieurs maximes se trouvent insérées parmi « Les vers sur la mort du prince Grégoire », « L'histoire de la prise de Constantinople », un chapitre des « Fiore di virtù » et autres fragments copiés, tous, en 1781, à Craiova, en Olténie ; *Ms. 273*, où les maximes constituent un chapitre à part, parmi les extraits plus amples tirés de « L'histoire de Troie », « L'histoire de la prise de Constantinople par les Turcs », « Les questions que Léon le Sage a posées aux philosophes » etc. Mais les copies faites d'après les éditions de 1783 sont plus nombreuses : *Ms. 1364*, écrit à Jassy par Alexandre Batcul, en 1785<sup>18</sup> ; *Ms. 3344*, écrit par Jean le logothète en Transylvanie, en 1778—1791, et dont le copiste dut interrompre son travail, pour répondre à la levée des troupes recrutées par l'Empire des Habsbourgs contre Napoléon<sup>19</sup> ; *Ms. 1125*, œuvre d'un véritable artiste, le logothète Teodorake, fils de Georges Luca de Bucarest, qui inclut dans son miscellanée quelques fragments des « Fiore di virtù », ensuite, un manuscrit indépendant du XVIII<sup>e</sup> siècle, *Ms. 2562*, et encore un autre, qui contient de nombreux fragments, le *Ms. 1128*, outre le *Ms. 3145*, écrit en 1783 par Copce Negoită, qui s'essaye à représenter sur la première feuille « deux philosophes », engagés dans une discussion intime. Vers la même année, un prêtre moldave, rédige à l'usage de ses deux fils une compilation faite de fragments divers : vies d'empereurs byzantins et de sultans turcs, vers sur l'assassinat du prince Grégoire et des boyards Bogdan et Cuza<sup>20</sup>, des maximes éparses — il s'agit du *Ms. 3391*. Moins intéressants sont, le *Ms. 5785*, du XIX<sup>e</sup> siècle, et le *Ms. 1286*, du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce-dernier écrit en Moldavie par un copiste qui dessinait les lettres avec une certaine difficulté ; dans le *Ms. 1785*, toujours du XVIII<sup>e</sup> siècle, les maximes se trouvent mêlées à des fragments de « L'histoire de Troie ».

Il y a encore une dernière catégorie de manuscrits comportant des extraits du livre de Galland : les miscellanées, où les lecteurs inséraient les petits fragments qu'ils désiraient avoir à leur portée ; cette sorte de manuscrits remplaçaient les bibliothèques que les lecteurs ne pouvaient pas se procurer, faute de typographies et faute d'un commerce du livre

<sup>18</sup> Vd. Paul Mihail, *Manuscris ieșean din 1784* (Manuscrit de Jassy 1784), « Studii și cercetări istorice », Iași, 1943, p. 389—391, qui signale l'itinéraire parcouru par ce manuscrit « voyageur ».

<sup>19</sup> Sur la participation des Roumains de Transylvanie aux guerres antinapoléoniennes et sur leurs sentiments, voir notre article *L'image de la France dans les pays roumains pendant les campagnes napoléoniennes et le Congrès de Vienne*, dans le volume : *Nouvelles études d'histoire*, Bucarest, 1965, p. 219—242.

<sup>20</sup> Relativement à l'auteur de ces « chroniques rimées » voir N. A. Ursu, *Contribuții la stabilirea paternității unor povestiri în versuri*, « Limba română », 1966, 1, p. 53—72 ; 2, p. 165—183. (Contributions au problème de la paternité de quelques épisodes historiques versifiés).

plus actif, car à cette époque la censure phanariote veillait. Bien que peu nombreux, ces fragments ont une signification évidente ; citons les *Ms. 1318*, de Transylvanie, écrit en 1795, et le *Ms. 3746*, du XIX<sup>e</sup> siècle, qui ne retiennent que les maximes se référant à l'homme et à son comportement en société ; ou bien, encore, le *Ms. 1209* écrit par Paul Scoțeanu, vers 1811, qui reproduit les maximes concernant la sagesse humaine et les relations sociales avec des mots pris à Platon ou à Sénèque, extraits des « Fiore di virtù ». En ce sens le *Ms. 2808* est d'une importance particulière ; dans un format réduit, artistiquement lié en peau, une calligraphie impeccable reproduit les maximes se référant à l'homme, suivies par trois chapitres extraits d'un autre ouvrage : « De la sagesse qu'il faut avoir en société », « De la sagesse dans la conversation », « De la bienséance qu'il faut observer quand on se trouve en compagnie ». Véritable bréviaire, l'opuscule offrait à son possesseur quelques principes et quelques normes utiles à un honnête homme.

On ne saurait passer sous silence une autre direction prise par ce genre de compilation vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand la gaie contemplation de la vie <sup>21</sup> s'est associée aux sentences d'une intention visiblement misogyne : citons à ce propos la feuille insérée dans le *Ms. 116*, où les maximes tirées de l'ouvrage de Galland sont complétées par d'autres, prises ailleurs, groupage qu'on retrouve presque identique dans le *Ms. 3275*, qui débute avec le mot d'Aristipe : « si la femme est belle elle n'appartient pas seulement à son mari, si elle est laide, alors on éprouve la nausée quand on arrive à la maison ; mieux vaut donc ne pas se marier du tout » Enfin, il y a un autre manuscrit, d'une portée encore plus grande : le *Ms. 3093*, les maximes occupent seulement vingt deux feuilles dans ce miscellanée, qui en réalité est une collection de normes juridiques. Nous y reviendrons, plus loin.

Les 25 manuscrits que nous venons de mentionner offrent une image statistique expressive : 10 proviennent de Valachie, 8 de Moldavie et 7 de Transylvanie ; 3 ont été écrits dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, 17 à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et 5 durant les premières décennies du

<sup>21</sup> Il y a une note d'ironie et de gaie déconsidération à l'adresse des principes et des coutumes consacrées, qu'on peut dépister dans les textes écrits durant les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, une ironie sûrement plus mordante et plus entraînante que celle goûtée par les lecteurs de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'on traduisait en roumain les anecdotes, mi-pénibles, mi-déprimantes, attribuées à Hiéroklys. Nous avons trouvé dans le *Ms. 3479*, traduit en Valachie, en 1777, des extraits de « Philogelos », tirés des manuscrits grecs qui circulaient dans les pays roumains (*Ms. grec 662* ou *Ms. grec 15* de la Bibliothèque de l'Académie). Voir G. Soyter, *Griechischer Humor von Homers Zeiten bis heute*, Berlin, Akademie Verlag, 1959, p. 39, qui apporte cette précision très juste : « über die weltfremden » Studierten » und die als « Schildbürger » verachteten Kleinstädter aus Abdera, Kyme und Sidon werden serienweise schlechte Witze fabriziert und im Philogelos gesammelt ».

XIX<sup>e</sup> siècle <sup>22</sup>. On peut donc affirmer que le livre a circulé avec une intensité à peu près égale dans les trois provinces roumaines et qu'il a enregistré son plus grand succès à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque la « renaissance » roumaine réactualisait toutes les œuvres parues à l'époque de Brancovanu et de Cantemir et l'intérêt envers les livres dédiés aux problèmes proprement « humains » battait son plein.

Mais quels problèmes nouveaux posait ce livre ? Qu'apportait-il de neuf dans ce genre littéraire qu'on désigne souvent par l'étiquette « livres de sagesse » ? La réponse présuppose une incursion succincte dans l'histoire de ce genre littéraire, ainsi qu'une comparaison avec les autres livres de sagesse qui circulaient dans les pays roumains au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Comme nous l'avons signalé dès le début, l'opuscule publié en 1713 est le premier « livre de sagesse » qui fut issu des presses roumaines, à l'exception du *Divan* de Cantemir (1698). Pourtant, on peut quand même inclure dans cette catégorie d'écrits deux livres parus plus tôt et qui peuvent être considérés comme un essai de mettre à la disposition d'un cercle plus large de lecteurs des manuels de bonne conduite en toutes les circonstances de la vie : c'est le cas de *Învățăturii peste toate zilele* (Enseignements quotidiens) publiés en 1642 à Cîmpulung, en Valachie, destinés à être lus par « tous les chrétiens », et celui d'un autre livre traduit pour une fois non pas du grec, mais du hongrois, que le typographe d'Alba Iulia (Transylvanie) adressait à tous ceux qui désiraient apprendre ce qu'on doit manger et comment, s'habiller, vivre, travailler, etc. : *Cărare pe scurt* (Bref sentier vers les bonnes actions), 1685. Mais les lecteurs qu'on avait eu en vue étaient toujours les clercs et les livres ne cessent pas d'être des « miroirs » dressés en face des hommes appelés à se conformer aux préceptes bibliques ; ils ne jouent pas encore le rôle des livres de chevet qu'on consulte, qu'on aime et qu'on peut abandonner, sans avoir à craindre les remords éternels guettant ceux qui ont passé outre les confins fixés par les règles inébranlables . . . Car c'est de normes et non pas d'idéogrammes qu'il s'agit dans les « miroirs » classiques d'Antonios ou de Philippe le Solitaire, qui ont extrait les éléments fondamentaux des synthèses rédigées par Jean Damascène et Maxime le Confesseur. Les sentences ont un certain caractère « philosophique », car les deux écrivains utilisent les données de l'aristotelisme ou du néoplatonisme, mais le but proposé par ces « miroirs » est d'atteindre à « la vie en Christ » (d'après l'expression classique de Cabasilas) ; c'est-à-dire une adaptation intégrale de l'existence humaine aux préceptes chrétiens ; pour réaliser parfaitement cet

. . . <sup>22</sup> Les vingt-cinq manuscrits ne représentent que « le fragment des fragments » . . . D'abord, parce que notre analyse n'a eu en vue que la collection de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest ; ensuite parce que bon nombre de manuscrits ont péri durant les guerres et les calamités du XVIII<sup>e</sup> siècle.

idéal la recommandation qui s'impose est de « fuir le monde ». Les miroirs s'adressent, donc, à ceux qui se sont dédiés aux exercices ascétiques et à l'initiation sacrée ; c'est pourquoi on retrouve au début des apophthèmes chrétiens celui qui avait fui loin du monde, dans vadi Natrum d'Égypte<sup>23</sup>. Le genre qu'il inaugure dans la tradition chrétienne ne se distingue pas par « l'ordre logique » des préceptes, car il n'a pas l'intention de fournir une sorte de « cours » de spiritualité ; les conclusions de son expérience sont transmises par des moyens non rationnels et ses conseils visent simplement à offrir aux disciples des indications plus concrètes que celles données par les textes sacrés<sup>24</sup>. La genèse des apophthèmes s'explique, donc, par l'intention de traduire les conclusions d'une expérience ascétique, utiles à tous ceux qui manifesteraient une vocation similaire. Les apophthèmes chrétiens ne perdent leur caractère de normes, pour se transformer en simples indications, qu'au moment où elles commencent à pénétrer dans les œuvres d'une destination plus large, lorsqu'elles deviennent assimilables aux « conseils à soi-même », à l'usage de ceux qui vivaient dans des communautés ou même dans la société, c'est-à-dire dans de conditions bien différentes<sup>25</sup>. Ces étapes distinctes peuvent être constatées dans le destin même des œuvres mentionnées.

Utilisées dans les monastères, en des versions slaves ou grecques, les œuvres d'Antonios et de Philippe ont été traduites en roumain avec une destination similaire : on trouve quelques fragments de la *Dioptra* dans le *Codex Sturzanus* du XVI<sup>e</sup> siècle ; la traduction intégrale est réalisée au XVII<sup>e</sup> siècle et plusieurs copies, faites par des caloyers, circulent dans les monastères au XVIII<sup>e</sup> siècle (le Ms. 2472, 334, 2574)<sup>26</sup>. A son tour la *Melisse* a été traduite à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par des clercs<sup>27</sup>. Lorsqu'on retrouve des extraits de ces œuvres dans les *Învățăturile lui Neagoe către fiul său Teodosie* (Conseils du prince Neagoe à son fils Théodose), leur destination est bien différente, puisque ces maximes deviennent pour les princes et les boyards des « conseils à soi-même », des dits pro-

<sup>23</sup> A. G. Beck, *op. cit.*, p. 123.

<sup>24</sup> Ce n'est pas l'incapacité des akimites d'écouter une suite de sentences qui explique « le désordre » dans la succession des conseils, mais le caractère spécial de cette méthode d'enseignement. Cf. Didier, *Le témoignage de Thalassius le Lybien*, « Etudes Byzantines », 1944, p. 79, 82 : « Vous devez renoncer, dès le premier numéro, à y trouver un ordre logique : aussi bien n'a-t-on pas écrit pour vous. Ce désordre a du bon pour les lecteurs frustes qui devaient être la majorité dans les monastères aux écoutes des centuries, incapables de soutenir une lecture suivie... »

<sup>25</sup> Cp. Endre von Ivanka, *Κεφάλαια. Eine byzantinische Literaturform und ihre antiken Wurzeln*, « Byzantinische Zeitschrift », 1954, p. 291.

<sup>26</sup> Il reste toujours à faire l'étude de la diffusion du « Miroir de la théologie » (Oglinda bogosloviei) qui fut maintes fois confondu avec les autres miroirs.

<sup>27</sup> Voir Ghenadie al Rîmnicului, *Două manuscrise românești, din secolul XVII* (Deux manuscrits roumains du XVII<sup>e</sup> siècle), « Analele Academiei » Memoriile Secțiunii Literare, II<sup>e</sup> Série, Tome XII, 1889–1890, p. 130–162, qui décrit l'œuvre, reproduit quelques fragments et précise le rôle des deux traducteurs, l'évêque Mitrofan et Athanase.

posés à la méditation. A côté des « sententia » on commence à collectionner des « exempla » et des représentations fabuleuses des vices et des vertus <sup>28</sup>, et la littérature se développe dans trois directions qui s'entremêlent souvent, sous la forme des livres de sagesse, de littérature historique (genre très apprécié par la culture byzantine)<sup>29</sup> et de littérature d'imagination. Les trois genres forment ensemble un véritable réservoir de sagesse où le lecteur puisait la formule propre à lui faciliter la voie parmi des vicissitudes qui se transformaient généralement en des situations « limites » — vivre ou périr. Avec l'évolution de la mentalité, les livres de sagesse se sont amplifiés graduellement aux XVI<sup>e</sup> — XVII<sup>e</sup> siècles et lorsque Démètre Cantemir allait employer la forme de la *Dioptra*, il y aura « une différence majeure entre la direction de la sagesse traditionnelle et celle incluse dans le *Divan*, visible dans la conclusion tirée par le prince moldave. La conclusion logique, nécessaire, du défi lancé au monde est l'ascétisme et l'auteur de la *Dioptra* n'hésite pas à l'exprimer. Mais pour Cantemir, la lutte contre le monde a lieu dans les cadres de la vie elle-même et non pas en dehors » <sup>30</sup>.

Un autre terme de comparaison nous permet de fixer la place des *Dits des philosophes* dans la culture roumaine, à savoir les écrits du genre « Fürstenspiegel » byzantins qui ont circulé avec une certaine intensité aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles <sup>31</sup>.

Nous nous référons aux chapitres attribués à l'empereur Basile qui reviennent souvent dans les miscellanées de l'époque. Traduite du slave au XVII<sup>e</sup> siècle <sup>32</sup>, l'œuvre est éditée en 1691 à Bucarest par Chrysantos Notaras <sup>33</sup>; la version néogrecque a été utilisée à son tour par les traducteurs roumains, qui ont ajouté souvent à leurs textes la traduction de l'œuvre d'Agapète <sup>34</sup>. Les manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie

<sup>28</sup> Voir E. R. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, Paris, PUF, 1956, p. 70—75. Voir aussi Winfried Trillitzsch, *Senecas Beweisführung*, Berlin, Akademie Verlag, 1962, p. 32.

<sup>29</sup> Cf. Ernst Barker, *Social and political thought in Byzantium*, Oxford, Clarendon Press, 1957, p. 20.

<sup>30</sup> *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), 1<sup>er</sup> vol., 1965, p. 613.

<sup>31</sup> Pour le problème, en général, voir H. Hunger, *Fürstenspiegel in der griechischen Literatur*, dans *Lexikon für Theologie und Kirche*, 1960, IV<sup>e</sup> vol., p. 474. Je tiens à réitérer l'expression de ma gratitude à l'auteur qui a eu l'obligeance de m'envoyer cet article.

<sup>32</sup> C'est le copiste du Ms. 2352 qui nous informe que « ces enseignements ont été transposés ensuite du grec en slavon, avec d'autres écrits saints, et puis on les a publiés dans la typographie de Spiridon Sobolia, dans les années 1638 . . . »; allusion à *Тестаментъ царя Василія*, 1638, 92 p., in 12, voir И. Караѳаев, *Хронологическая роспись славянскихъ книгъ 1491—1731*, Petersburg, 1861, p. 58, n<sup>o</sup> 714.

<sup>33</sup> Voir K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, 2<sup>e</sup> éd., Munich, 1897, p. 457—458. B. Knös, *op. cit.*, mentionne l'étude de M. Laskaris (Ἐλληνικὴ Δημιουργία, 1950) sur Notaras, ainsi qu'une nouvelle édition publiée à Cydonies, en 1820 (p. 555). Nicolas Milescu a utilisé les chapitres pour son *Hresmologhion* (*Ist. lit. rom.*, I, p. 464).

<sup>34</sup> Publiée en 1509, à Venise, en grec, et en 1518, à Bâle, en traduction latine (cf. B. Knös, *op. cit.*, p. 300), l'œuvre d'Agapète fut très appréciée à l'époque : elle fut traduite en français par Jean Picot, 1563, Pardoux du Prat, 1570, Jérôme de Bénévent et par Louis XIII (ver-



de Bucarest nous offrent quelques indications précieuses. Il y a, tout d'abord, le *Ms. 1805* qui reproduit les 66 chapitres, avec une admirable calligraphie, aux initiales dorées ; il s'agit évidemment d'un livre de chevet, destiné à un prince — probablement Brancovanu lui-même. Le *Ms. 1788* contient une « épître » de l'empereur Constantin, les chapitres de Basile et ceux d'Agapète, suivis des sermons sur Job de Jean Chrysostome ; le *Ms. 3190* reproduit les mêmes écrits. On peut affirmer que tous les trois sont de véritables « miroirs des princes », commandés par les potentats ou par les grands boyards, et que leur introduction dans le circuit roumain fut déterminé par les mêmes raisons qui ont présidé à leur parution dans la culture byzantine — notamment pour limiter, grâce à la loi morale, le pouvoir absolu du despote qui, à l'époque d'Agapète et de Photius, représentait la source même du droit<sup>35</sup>. D'ailleurs quelques années après la publication des chapitres de Basile, le métropolite Anthime prenait au sérieux son rôle, à l'instar de Photius, et faisait paraître des *Conseils politiques* adressés au prince Etienne Cantacuzène<sup>36</sup>. Mais on trouve ailleurs encore des traductions de l'œuvre rédigée par Basile : dans les chronographes, qui tout en racontant l'histoire du monde, depuis sa « genèse » et jusqu'à l'empereur ottoman Murat, offraient aux lecteurs une admirable leçon de philosophie par des « exemplia » authentiques ; les conseils de Basile réduits cette fois à 23 ou 29 chapitres seulement, jouaient le rôle d'une petite somme de préceptes élaborée par l'un des héros du roman de l'humanité ; les conclusions tirées par l'un des plus grands empereurs

---

sion appréciée par A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, Paris, 1932, I<sup>er</sup> vol., p. 2, comme une preuve éclatante de l'intérêt porté en France, au XVII<sup>e</sup> siècle, aux études byzantines). En Angleterre il y a eu trois éditions au XVI<sup>e</sup> siècle (comme nous l'avons signalé dans notre article *Rotul Nebnutni și al lui Edgar în Regele Lear* — Le rôle du Fou et d'Edgar dans le Roi Lear, « Revista de filologie romanică și germanică », 1961, 2, p. 331). Sevastos Kyminites en dédia un manuscrit grec au prince Brancovanu, vers 1707 (Bibliothèque de l'Académie, le *Ms. grec 577*).

<sup>35</sup> Le contenu de l'œuvre d'Agapète peut paraître « très creux et peu original » au lecteur contemporain (cf. Louis Bréhier, *Le monde byzantin*, II<sup>e</sup> vol., Paris, Albin Michel, 1949, p. 63), mais l'historien a le devoir de déceler son rôle et son importance à l'époque respective. Au moment où l'empereur détient un pouvoir pratiquement illimité, l'Eglise lui rappelle, par l'intermédiaire d'Agapète et de l'auteur des chapitres de Basile (« œuvre de piété et de savante flatterie, probablement écrite par Photius comme tendrait à le prouver l'étroite parenté qui unit cette œuvre à la lettre authentique du Patriarche adressée au prince de Bulgarie » — cf. Albert Vogt, *Basile I<sup>er</sup>*, Paris, 1908, p. XXIII), qu'il est « lié par les lois de la morale et la coutume. Le domaine religieux est le seul dans lequel son pouvoir souverain rencontre de vraies limites... Le cliché, souvent appliqué à Byzance, de « César-papisme », donne une idée fautive des relations qui ont existé à Byzance, surtout dans la Byzance médiévale » — cf. G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin*, Paris, Payot, 1956, p. 273. Ce problème fondamental pour une meilleure connaissance de la culture byzantine, et qui se retrouve à la source des écrits parénétiqes, a été considérablement clarifié par H. G. Beck, *Byzanz. Der Weg zu seinem geschichtlichen Verständnis*, « Saeculum », 1954, 1, p. 87—103. Il faut encore citer l'étude de Norman Baynes, *The thought-world of East Rome*, publié dans son volume *Byzantine Studies and other Essays*, London, 1955, p. 24—46. Nous nous proposons d'y revenir dans une étude, consacrée aux « Fürstenspiegel » qui ont circulé sur le territoire roumain au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>36</sup> *Νουθεσία χριστιανικοπολιτικά*, Bucarest, 1715. Une traduction roumaine, due au prof. C. Erbiccanu, Bucarest, 1890, 26 p.





byzantins ne s'adressaient plus, cette fois-ci, seulement aux princes, mais bien à tous les lecteurs, une raison qui justifiait la réduction des chapitres à moitié. Les chapitres qui figurent dans les chronographes s'occupent des vertus classiques et utiles à tous les hommes, sans tenir compte de leur rang social : de la justice, de la bonté, de l'amitié, de la patience, etc. : les *Ms. 86, 108, 3517, 1926*<sup>37</sup>. Une autre catégorie d'extraits se retrouve dans les miscellanées typiquement religieux : les chapitres de Basile s'y trouvent à côté des écrits polémiques contre les catholiques (le *Ms. 2352*), des vies des saints (le *Ms. 2338*)<sup>38</sup>, des fragments de livres d'enseignement religieux (le *Ms. 2102*), de divers textes religieux et prières (le *Ms. 1313*)<sup>39</sup>.

On peut donc conclure que les livres de sagesse traditionnels, tout comme les « Fürstenspiegel » byzantins, ne sont plus utilisés au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'après la méthode consacrée, que par les caloyers, ce qui nous indique une limitation définitive de leur rôle dans la conscience culturelle roumaine. Vivant dans des conditions bien différentes, les laïques sentaient le besoin d'une gamme plus ample de conseils et d'un bréviaire, en même temps, plus adéquat à leur mode de vie ; souvent ils ont choisi eux-mêmes les sentences qui leur plaisaient, soit par des extraits faits des livres populaires (comme « Varlaam et Joasaph »<sup>40</sup>, ou « Archire et Anadan », ou, en général, des « Fables d'Esopé »), soit par des mélanges plus curieux, mais d'autant plus significatifs, comme dans le cas du *Ms. 3093* précité, où des fragments des lois de Justinien et d'Etienne — « l'empereur des Serbes » — sont copiés pour former non pas un corpus de lois, mais des normes utiles dans la vie sociale courante. Notre point de vue est confirmé par le caractère composite de ce manuscrit qui s'achève avec plusieurs fragments du « Roman d'Alexandre », des recettes médicales et quelques dizaines de *Dits des Philosophes*. C'est à de telles nécessités, issues

<sup>37</sup> Le *Ms. 86* est décrit par I. Blanu, *Catalogul manuscriselor românești* (Catalogue des manuscrits roumains), Buc., 1907, I<sup>er</sup> vol., p. 181—192. Relativement aux chronographes de ce genre il existe en roumain une étude de Iulian Ștefănescu, *Cronografele românești de tipul Danovici* (Les chronographes roumains du type Danovici), « Revista istorică română », 1939, p. 1—77. Voir aussi *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), I<sup>er</sup> vol., p. 503—511.

<sup>38</sup> Les deux manuscrits ont appartenu à la bibliothèque du monastère de Ghighiu. Voir N. Iorga, *Două biblioteci de mânăstiri : Ghighiu și Argeș* (Deux bibliothèques de monastères : Ghighiu et Argeș), Bucarest, 1904, 62 p.

<sup>39</sup> L'intérêt porté aux « Fürstenspiegel » grecs et byzantins a persisté dans les cercles roumains à cause de l'étude systématique et mécanique qu'on poursuivait dans les écoles grecques ; de nombreux manuscrits qu'on a utilisés dans les écoles de l'époque contiennent des passages extraits des œuvres d'Isocrate, Syncios, Photios, Théophylacte, etc. C'est ainsi que s'explique la parution d'un fragment de l'ouvrage d'Isocrate dans le livre du boyard éclairé valaque, Dinicu Goleșcu, *Adunare de pilde* (Recueil de sentences), Bude, 1826. Mais ces écrits avaient depuis longtemps cessé d'intéresser, en tant que « miroirs des princes » ; dès 1714 l'érudit moldave Nicolas Costin, tout en cherchant de nouveaux modèles, découvrit « L'Horloge des Princes » de Guevara qu'il transposa en roumain.

<sup>40</sup> Voir Karl Praechter, *Der Roman Barlaam und Joasaph in seinem Verhältnis zu Agapets Königsspiegel*, « Byzantinische Zeitschrift », II (1893), p. 444—460.

d'une vie sociale qui se développait sans cesse que le livre publié en 1713 tâchait de répondre ; son succès confirme le choix inspiré des intellectuels valaques.

Naturellement, « Les maximes des orientaux » n'ignorent pas les principes religieux et la première sentence (qui figure dans presque tous les manuscrits mentionnés) rappelle au lecteur que :

— « La crainte de Dieu est la plus grande des perfections et le vice la plus grande des imperfections »

— « Ὁ φόβος τοῦ θεοῦ εἶναι εἰς τὸν ἄνθρωπον ἡ μεγαλύτερα τελειότης καὶ ἡ ἀφοβία τὸ μεγαλύτερον ἀνάμεσα τὰ ἐλαττώματα »

— « Frica lui Dumnezeu iaste la om săvîrșirea cea mai mare și netemerea cea mai mare greșală ».

Mais presque aussitôt la curiosité du lecteur est aiguillonnée dans une direction plus attrayante :

— « Le défaut de bon sens est le pire de tous les degrés de pauvreté »

— « Ἡ ἔλλειψις τῆς καλῆς γνώμης εἶναι χειρωτέρα ἀπὸ κάθε πλοχείαν »

— « Lipsirea minții cei bune iaste mai rea decât toate sărăciile ».

Et alors, que faut-il faire pour devenir « riche », pour avoir la possibilité de surmonter toutes les vicissitudes ? « *Méditez et vous comprendrez* » (341/3)<sup>41</sup>. Le monde offre toujours des apparences à côté des réalités et l'homme doit distinguer sans cesse ce qui est bon de ce qui est mauvais, car la vertu n'est pas toujours récompensée : « *Ne vous étonnez pas de voir les personnes de vertu dans les disgrâces et dans le mépris, ni de voir les dignités occupées par ceux qui ne le méritent pas : Ouvrez les yeux et considérez que les étoiles qui sont innombrables ne perdent jamais rien de leur lumière, et que le ciel tourne seulement afin de faire voir tantôt une éclipse de Lune, tantôt une éclipse de Soleil* » (343/8). Pour cette même raison l'homme respectable n'est pas celui qui occupe une dignité quelconque, mais celui qui s'impose par ses qualités ; la hiérarchie humaniste ne se confond pas avec la pyramide sociale créée par la féodalité et « *Souvent un esclave mérite plus d'estime qu'un noble* » (276/2). Mais comment peut-on découvrir l'être humain authentique ? « *L'homme que l'on peut véritablement appeler homme se connaît aux marques qui suivent : Quelque accident qu'il lui arrive, il est inébranlable. Il est humble dans les grandeurs. Il ne lâche pas pied dans les occasions où il s'agit de faire voir qu'il a du*

<sup>41</sup> Nous indiquons ainsi la page et le numéro de la maxime respective dans l'édition de 1730. Toutes les maximes citées ont été traduites en roumain, mais nous avons considéré comme inutile la reproduction du texte grec et du texte roumain, puisque l'intermédiaire italien n'existe plus. Dans ces conditions une analyse philologique ne saurait être complète ; on constate quelques déformations du texte français, mais on ne peut pas décider si le malentendu appartient à Del Chiaro, à Avramios, ou bien à Anthime. En tout cas les transformations ne sont pas nombreuses et non plus aberrantes.



*cœur. Il n'a d'autre but que sa gloire et que sa réputation et s'il n'est pas savant, il a au moins de l'amour pour les sciences »* (236/5). On ne recommande donc pas une sorte de quiétisme, mais l'amour des sciences et même la hardiesse. Si le monde lui-même ne propose pas de tels exemples c'est parce que « *Le monde a perdu l'esprit, il favorise ceux qui lui ressemblent. Malheur à eux si un jour le monde devient sage !* » (339/4). En attendant ce jour, l'homme doit rester fidèle à cet idéal de justice, de témérité et de sagesse, sans se laisser ensorceler par les invites des partisans de la corruption : « *L'homme doit être ferme et stable, comme un rocher et non pas léger et mobile, comme le vent* » (332/1). Virgile lui-même n'a pas donné un autre conseil à Dante sur le mont du Purgatoire : « *Sta' comme torre ferma, che non crolla / Giammai la cima per soffiar de' venti* » (*Purg.* V, 14—15). La patience est donc la colonne vertébrale de toutes les vertus : « *La patience est la colonne qui soutient la prudence* » (332/3). Çà et là, quelques bons mots à propos de l'amitié, mais la somme de la sagesse orientale n'y insiste pas, puisque « *Un bon livre est le meilleur des amis. Vous vous entretenez agréablement avec lui lorsque vous n'avez pas un ami à qui vous puissiez vous fier. Il ne révèle pas vos secrets et il vous enseigne la sagesse* » (340/4). Cet excellent ami, élogié à maintes reprises à la manière des humanistes, doit être fréquenté avec prudence, car « *plus un livre est gros et plus il pèse dans les mains, mais il n'en est pas meilleur* » (330/2). La source par excellence de la sagesse c'est la vie elle-même : « *Plus on fait d'expérience, plus on se forme l'esprit* » (260/3). Cette sagesse accumulée ardemment ne doit pas se borner à être un simple panache ; elle représente une inestimable richesse qu'il faut garder avec fermeté. On ne devient pas plus sage afin de s'ériger en professeur, mais pour devenir un des fidèles de la « Sophie », la déesse qui octroie à ses adeptes les secrets de la vie. Les vertus prophétiques ne sont plus recommandées et l'amour du prochain doit savoir distinguer avec les yeux bien ouverts les bons des méchants. Et ces méchants sont ceux qui n'ont pas d'esprit et qui ne désirent rien apprendre, à moins qu'ils n'utilisent la science pour leurs buts immondes. On ne sépare plus les hommes en saints et en pécheurs, mais — selon la bonne tradition humaniste — en sages et en sots. « *Enseigner à un méchant, c'est mettre le sabre à la main d'un assassin* » (334/1). Le mépris des sots est total : « *Il ne seroit pas si fâcheux à un savant d'employer ses ongles à polir le marbre, de mordre une enclume avec ses dents, de faire des voyages continuels par mer, d'entreprendre le voyage de la Mecque et n'avoir pas de quoi manger en chemin, d'aller au Mont Caucase et d'en rapporter une pierre de cent livres pesant, que de voir seulement de loin le visage d'un ignorant* » (341/8). Le sage est, par ailleurs, supérieur au guerrier ; l'époque des actes gratuits de bravoure a passé et la prudence domine dans le concert de toutes les vertus : « *La sagesse est préférable à la force, parce qu'elle exécute*

## Γ Ν Ω Μ Ι Κ Α

ΠΑΛΑΙΩΝ ΤΙΝΩΝ

Φιλοσόφων,

Ἐκ τῆς Ἰταλικῆς εἰς πλὴν ἡμετέραν  
ἀπλῶ διάλεκτον μεταφρασ-  
θεῖσα καὶ ὀλιγάκις  
ἀφιερωθεῖσα

τῷ Εὐσεβεστάτῳ καὶ ἤφιλοτάτῳ  
Αὐθρότῃ καὶ Ἡγεμόνι πάσης  
Οὐγγροβλαχίας

Κυρίῳ Κυρίῳ,

ΓΩΑΝΝΗ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΩ

Μπασαράμπα Βοεκόδα,

Ἀρχιερατῶντος τῷ Πανιερωτάτῳ  
Μητροπολίτῳ Κυρίῳ Ἀνδρίμῳ  
τῷ ἔξ Ἰβήρων,

Παρά τῷ Κυρίῳ Μανῆ Ἀποστόλῃ, ἔ  
καὶ τοῖς ἀγαλώμασι νεωστὶ ἐτυπώ-  
θησαν ἐν Τεργοβύζῳ,

ἔτη δὲ Χρυστῷ, αψιγ'.



des choses dont la force ne peut en venir à bout » (286/1). De quelle manière ? Mais, à la Machiavelli ! « *Frappez la tête du serpent de la main de votre ennemi, des deux bons effets que cela peut produire, l'un ne peut pas manquer de vous arriver. Si l'ennemi est le vainqueur, le serpent sera tué et si le serpent a l'avantage, votre ennemi ne sera plus au monde* » (262/2). Le sage est le type supérieur dans la hiérarchie humaine et les rois eux-mêmes « *ont plus besoin du conseil des sages, que les sages n'ont besoin de la faveur des rois* » (259/6). La société des princes n'a aucune utilité pour les sages : « *Gardez-vous de la familiarité des rois avec le même soin que le bois sec doit s'éloigner du feu* » (283/3). Une telle familiarité est sûrement dangereuse ; mais même s'il n'y a aucun péril, c'est perdre le temps que de faire la cour aux rois : « *Il vaut mieux battre le fer sur une enclume, que d'être debout devant un prince les mains croisées sur le sein* » (240/12). Ainsi donc, l'homme doit chercher cet unique idéal, la prudence ; les clefs que la sagesse lui met entre les mains pourront ouvrir toutes les portes fermées. Un sage sait que « *les gémissements des opprimés ne sont pas inutiles* » (252/4) et que « *la vie d'un tyran n'est pas de longue durée* » (252/5) ; il faut avoir de la patience et il faut toujours espérer en aidant les faibles, par sa justice et son honnêteté, car il est certain qu'à la longue, les « bons » remporteront la victoire sur les « méchants ». En ce sens, l'expérience antérieure de l'humanité ne constitue pas un ensemble de normes obligatoires, mais une jurisprudence : « *Chaque action demande un génie particulier* » (288/6).

Cet éloge adressé par le livre publié en 1713 à la sagesse active est l'élément neuf que ces maximes introduisaient dans la tradition des anciens « miroirs », qui recommandaient en tout premier lieu une conformation intégrale aux préceptes religieux. Les lecteurs du livre y puisaient d'innombrables conseils qui, par leur variété<sup>42</sup> et par leur tendance constante à établir le prestige du bon sens, ont satisfait leurs besoins intellectuels. Et cela parce que l'auteur français rédigeant sa collection de bons mots a agi en homme de son siècle. « J'ai choisi, écrit-il dans sa préface, ceux qui méritaient d'être publiés. J'ai négligé les autres, parce qu'ils étaient trop vulgaires ou trop libres et indignes de la curiosité des honnêtes gens »<sup>43</sup>. Un autre honnête homme, le secrétaire du prince Brancovanu,

<sup>42</sup> On y trouve des maximes concernant la vie en société ; l'espérance et la droiture sont constamment recommandées, même dans le ménage, où une sorte d'apocatastase de Origène suggérerait l'existence éphémère du « petit enfer » : « *Une méchante femme dans la maison d'un homme de bien est un enfer pour lui dans ce monde* » (283/4).

<sup>43</sup> Pour l'œuvre et la vie d'Antoine Galland, voir Mohamed Abdel-Halim, *Antoine Galland*, Paris, A. G. Nizet, 1964, 348 p., qui signale l'existence du manuscrit du second volume promis, « probablement celui qui a subsisté, sans titre, sous le n° 1200 du supplément turc à la Bibliothèque Nationale » (p. 250). Aux pages 477—478 la liste des éditions des « Paroles remarquables » : une traduction anglaise a été publiée à Londres en 1695, une traduction allemande à Leipzig en 1787. L'auteur considère qu'entreprendre de démêler ces diverses sources serait un travail bien aléatoire » (p. 251). En vérité, les indications de Galland sont trop vagues : « Les maximes



Del Chiaro, les a transposés en italien <sup>44</sup>. La publication du livre en grec et en roumain fut patronnée par les intellectuels valaques qui, à cette époque, s'orientaient vers les sources rationalistes chrétiennes parues en Europe, sans faire tout de même distinction entre l'Orient et l'Occident. D'ailleurs la supériorité croissante de l'Occident entraînera un changement d'optique seulement à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les Européens tendent à adopter à l'égard des Asiatiques « une attitude allant du paternalisme condescendant à un mépris arrogant »<sup>45</sup>; mais au commencement du siècle se manifeste, au contraire, la curiosité européenne pour les « Persans » et le « Chinois ». Le sage oriental est respecté par l'honnête homme occidental et Galland lui-même s'inscrit dans ce courant de sympathie en traduisant « Les mille et une nuits ». Dans le sud-est européen, où longtemps les valeurs orientales et occidentales se sont fondues dans une intéressante synthèse, le goût pour la sagesse asiatique a subsisté tout le long du siècle et même dans ses dernières décennies on publiait des traductions faites du français ou de l'anglais en désignant l'auteur comme originaire de l'Inde; par exemple l'œuvre de Chesterfield, « Advice to his son », est publiée en grec à Venise, en 1782, sous le titre « Le philosophe indien ». Il s'agit évidemment dans ce cas de la rencontre « des vieilles traditions helléniques concernant la sagesse des peuples orientaux avec les nouvelles modes occidentales »<sup>46</sup>, au moment où les intellectuels de cette zone envisageaient le sage comme un rationaliste actif et prudent.

A la cour du prince Brancovanu, une véritable pléiade d'intellectuels se propose à cette époque de formuler des concepts neufs aptes à assurer au pays un nouvel essor culturel. La catastrophe qui a anéanti le prince, ainsi que le remarquable homme politique et écrivain, Constantin Cantacuzène, provoqua une brèche dans cette évolution; mais au moment où le processus reprend son cours, les intellectuels de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle font appel aux formules préconisées par leurs grands prédécesseurs. Les concepts et l'image même de l'homme ont été réactualisés et développés, et les maximes ajoutées par Grégoire Rîmniceanu à son édition

---

sont recueillies de celles qu'Erpenius et Golius ont fait imprimer confusément et sans distinctions avec les Proverbes arabes, de deux Recueils Manuscrits, l'un que j'ai rapporté de Constantinople et l'autre qui se trouve dans la Bibliothèque de feu M. Thevenot. des Tables indiennes de Bridgert tant en persan qu'en turc, et de quelques autres livres de morale arabes, persans et turcs, tant en vers qu'en prose ». Indications utiles sur les lectures faites à Constantinople dans le *Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople, 1627—1673*. Publié et annoté par Charles Scheffer. Paris, E. Leroux, 1881.

<sup>44</sup> Malheureusement on connaît très peu sur la vie et sur l'idéologie de ce remarquable écrivain. Giulio Natali, *Il settecento*, Milano, Vallardi, 1955, Parte prima, p. 572, le mentionne en passant.

<sup>45</sup> Geoffrey Hudson, *Rencontres historiques entre l'Europe et l'Asie*, « Table Ronde », 1965, 209, p. 51.

<sup>46</sup> C. Th. Dimaras, 'Επαφές τῆς νεώτερης ἑλληνικῆς λογοτεχνίας μετὰ τὴν ἀγγλικήν, 1780—1821, dans son volume *Φροντισματα*, Athènes, 1962, p. 46.

de 1783 s'occupent d'une manière significative du comportement en société ; le sage ne mène plus une existence isolée, poursuivant sa propre perfection ; il devient un facteur actif dans la vie collective : « *L'homme qui possède un métier a le devoir de l'enseigner à ceux qui ne le connaissent pas. Car s'il ne l'enseigne pas il pêche, puisqu'il cache son beau trésor et le talent que Dieu lui a donné* » ; « *Malheureuse est la patrie où il y a beaucoup d'ignorants, car on accorde au riche une grande considération même s'il mérite le blâme, et on l'estime plus que les savants et les vertueux* ». Les échos des lumières sont assez clairs dans ces remarques et conseils improvisés et leur parution à la fin des maximes des orientaux dénote que le livre s'est amplifié en accord avec le progrès de la mentalité des lecteurs. L'honnête homme préconisé au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle est remplacé tacitement par le citoyen actif et le livre paru en 1713 continue d'accompagner ses fidèles à travers ces transformations<sup>47</sup>. Les sentences traduites par Anthime continuent à s'insinuer dans les livres écrits au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle et Dinicu Golescu, ce fervent admirateur du progrès de la civilisation européenne, les introduit dans son livre publié à Bude, en 1826, *Adunare de pilde* (Recueil de sentences), où elles coexistent avec les remarques rédigées par cet auteur éclairé : « *Prenez comme modèle les bonnes actions de nos pères et nos ancêtres et faites de même, afin que le bonheur de la société puisse augmenter* » (pag. 3). Est-il utile de mentionner que Mihai Eminescu a lu, à son tour, le livre de Dinicu, pour mettre en évidence la carrière extraordinaire des *Dits des philosophes* ?

Pour revenir aux débuts de cette prestigieuse longévité, on reconnaît l'influence féconde du rationalisme développé à Padoue au XVII<sup>e</sup> siècle, qui, par les écoles de Constantinople et de Bucarest, a contribué largement à l'essor culturel du sud-est européen<sup>48</sup>. La sympathie manifestée en Valachie pour les érudits rationalistes comme un Jean Karyophyllos ou Germanos Locros<sup>49</sup>, qui s'attiraient l'anathème du gardien de la foi orthodoxe, le patriarche de Jérusalem, Dosithée, prouve que les intellectuels valaques poursuivaient avec ténacité une rénovation des concepts traditionnels afin d'assurer à l'homme une place prépondérante. La traduction du livre d'Antoine Galland, en connexion avec les autres initiatives culturelles, révèle la consécration du domaine séculier dans la

<sup>47</sup> Pour l'image de l'homme au XVIII<sup>e</sup> siècle voir Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne, 1680—1715*, Paris, Boivin, 1935, tome II, p. 120—140 ; W. P. Friedrich, *Outline of Comparative Literature*, Chapel Hill, 1954, p. 77—78.

<sup>48</sup> Voir P. O. Kristeller, *Renaissance Aristotelianism*, « Greek, Roman and Byzantine Studies », 1965, 2, p. 157—174.

<sup>49</sup> Pour Germanos Locros et son conflit avec Dosithée, voir l'étude récente de Cléobule Tsourkas, *Autour des origines de l'Académie grecque de Bucarest, 1676—1821*, « Balkan Studies », 1965, 2, p. 265—280.

vie des hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle — domaine que les anciens « miroirs » ou les chapitres d'Agapète et de Basile ne concevaient pas <sup>50</sup>.

Cette affirmation du « rationalisme orthodoxe », d'une orientation humaniste, peut être constatée dans la peinture de l'époque également ; de nouvelles formes d'expression, de nouveaux motifs apparaissent dans les fresques réalisées à l'époque de Brancovanu quand les dispositions de l'erminie commencent à faire place aux indications données par le prince ou à l'initiative de l'artiste. Par exemple, la fresque réalisée dans la vallée de l'Olt, à Mamu, monastère bâti par Brancovanu, est complètement différente de celle qui se trouve dans l'église de Stănești, séparée de la première seulement par quelques kilomètres et datant du XVI<sup>e</sup> siècle ; l'artiste s'est dispensé du modèle qu'il avait presque à côté de lui ; il a remplacé les saints militaires en armures et couverts de toutes les pièces d'une panoplie par des figures pensives, habillées à l'italienne, peintes en des tons qui incitent à la méditation. A Hurez, la famille princière est représentée au complet ; les maçons eux-mêmes y sont figurés ; une « mise au tombeau » fournit l'admirable occasion à l'artiste de dessiner suavement le corps enveloppé dans un linceul ; les saints classiques sont remplacés par les saints favoris et des portraits imaginaires commencent à prendre la place des figures symboliques.

*Les dits des philosophes* marquent une date dans l'évolution de la culture roumaine et leur publication à une époque saturée de préoccupations livresques <sup>51</sup> indique le mouvement des idées, vers la philosophie laïque qu'on formulait dans l'esprit d'une synthèse Orient-Occident. La circulation du livre dans toutes les provinces roumaines, de même qu'en Grèce, dénote la force d'irradiation de la culture développée à l'époque de la « monarchie culturelle de Brancovanu » (N. Iorga) et révèle les prémisses de l'idéologie énoncée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à « l'époque des lumières ».

<sup>50</sup> Voir H. G. Beck, *art. cité*.

<sup>51</sup> En dehors des livres publiés par les typographies valaques, il faut tenir compte des œuvres qui sont restées sous forme manuscrite, de même que des nombreuses traductions demandées par les bibliophiles de l'époque. Jérémie Cacavela, par exemple, a traduit pour Brancovanu « De vita et moribus summorum pontificum historia », cf. Ariadna Camariano-Cioran, *Jérémie Cacavela et ses relations avec les principautés roumaines*, « Revue des études sud-est européennes », 1965, 1—2, p. 180. L'asile offert aux érudits grecs leur donnait la possibilité de travailler dans des conditions meilleures que celles existant dans l'Empire ottoman ; on ne saurait donc souscrire à la remarque de l'auteur de l'article cité, qui explique le départ de Cacavela par le motif suivant : « Brancovanu menait une politique de duplicité, il entretenait des relations secrètes avec la Russie et l'Autriche, mais avait l'attitude d'un prince fidèle et soumis envers les Turcs » (p. 184). Cette politique de duplicité constituait le seul moyen de conserver la semi-indépendance du pays, menacé par les trois grands empires ; Brancovanu ne faisait rien d'autre que de mettre en pratique le précepte suivant : « Chaque action demande un génie particulier » et en ce sens Cacavela ne pouvait pas être en désaccord avec lui.

## DIE RUMÄNISCHE VOLKSBALLADE „UNCHEȘII“ UND IHRE SÜDOSTEUROPÄISCHEN PARALELEN

(DAS THEMA DER RÜCKKEHR DES GATTEN ZUR HOCHZEIT SEINER FRAU)

ADRIAN FOCHI

Das literarische Thema der Rückkehr des Gatten nach einer langwährenden Abwesenheit von zu Hause ist eines der ältesten und der am meisten verbreiteten. Zur Bezeugung des Alters genügt es seine berühmte Bearbeitung von Homer in der *Odyssee* zu erwähnen; für seine allgemeine Verbreitung beziehen wir uns auf die verschiedenen Kataloge und Indexe der folklorischen Motive, die uns durch ganz Europa und Asien, durch die Inseln des Stillen Ozeans und durch Amerika führen<sup>1</sup>.

Das Thema hat aber um vieles den Bereich der Folklore überschritten. Berühmte Vertreter der Weltliteratur haben ihm eine weite und wohlwollende Aufmerksamkeit geschenkt und daraus den Stoff unsterblicher Werke geschöpft. Von Homer zu Äschylus und Euripides, von Boccaccio zu Tennyson, Balzac, Zola und Maupassant, das sind nur wenige der edlen Formen welche das Thema während der Jahrtausende angenommen hat und so eines der „Universalen“ der Weltliteratur geworden ist.

Die Entstehung des Inhaltes und seine Popularität sind mit dem „sozialen Milieu in welchem sich die monogame Familie entwickelt hat

<sup>1</sup> Stith Thompson, *Motiv-Index of Folk Literature*. Copenhagen, 1958, Bd. V, S. 123 : Anm. 681; Ramiro Ortiz, *Sul motivo folclorico del „Ritorno del marito“* (Tentativo di classificazione), in *Inchinare lui Nicolae Iorga cu prilejul implinirii vrstei de 60 de ani*. Cluj, S. 320—331.

I. Sosonowitsch, *К вопросу о западном влиянии на славянскую и русскую поэзию*. Warschau 1898. II. *Поэтический мотив о внезапном возвращении мужа ко времени свадьбы своей жены, собиравшейся выйти замуж за другого*, 261—547; John Meier, *Deutsche Volkslieder mit ihren Melodien. Balladen. I*. Berlin, 1935, S. 101—105; W. M. Schirmunski, *Сказание об Алтамыше и богатырская сказка*. Moskau, 1960; Reinhold Köhler, *Kleinere Schriften zur Märchenforschung*. Herausgegeben von Johannes Bolte. Bd. I, Weimar, 1898, S. 117; Dr. J. Máchal, *O bohatýrském epose slovanském*. Prag, 1894, S. 163, Noten. Erich Seemann, *Zum Liederkreis vom „Heimkehrenden Ehemann“*, in *Beiträge zur Sprachwissenschaft und Volkskunde. Festschrift für Ernst Ochs zum 60. Geburtstag*, Lahr, 1951, S. 172.

und in welcher die eheliche Treue wenigstens ein Ideal, wenn nicht eine alltägliche Wirklichkeit ist" <sup>2</sup> verbunden; ihr Erscheinen wird immer festgestellt, wenn konkrete geschichtliche Bedingungen (Kriege, Feldzüge, Reisen, Auswanderungen) dieses Ideal in Gefahr bringen oder zu erörtern scheinen.

Die unendliche Diversität der Wirklichkeit hat zu einer unendlichen Mannigfaltigkeit der künstlerischen Lösungen geführt, in Abhängigkeit von der spezifischen Auslegung welche ihr jede Epoche oder jeder Schöpfer gab. Der deutsche Forscher Willy Splettstösser hat Ende des vorigen Jahrhunderts versucht, diese Varietät in ein Werk zu systematisieren das den Wert und sein Interesse nicht verloren hat <sup>3</sup>. So stellt er folgende sechs Lösungsgruppen fest: 1) der Gatte findet seine Frau wieder verheiratet, 2) er kommt gerade am Tage und während der Hochzeit seiner Frau an, 3) er kommt incognito zurück und stellt die Treue seiner Gattin auf Probe, 4) er erfährt, daß seine Frau geraubt wurde und zieht aus um sie zu suchen, 5) er findet seine Frau in einer erniedrigenden Lage, 6) er raubt seine Frau, welche wegen ihrer Liebe zu ihm mißhandelt wird.

Diese Solutionen haben sich nicht einzeln, sondern in enger gegenseitiger Abhängigkeit und im Zusammenleben entwickelt. In der rumänischen Folklore z.B., begegnen wir den Lösungen 2, 4 und 5 aus dem Schema Splettstössers; in der französischen Folklore die Lösungen 1, 2, 3, 4 und 5; bei den Neugriechen, 2, 3, 4 und 5, woraus ersichtlich ist, wie einheitlich und kompakt der ganze Zyklus bei einigen, zufällig ausgewählten, Völkern erscheint.

Gegenwärtige Arbeit befaßt sich nur mit dem Thema der Rückkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau, aber berücksichtigt ständig die Verbindung mit dem thematischen Ganzen dem es angehört.

Zahlreiche Studien haben es versucht die komplexe Problematik dieses Themas zu umfassen. Die meisten Gelehrten wurden von verschiedenen monogenetischen Hypothesen verlockt, welche die *Odyssee* als den mehr oder weniger unmittelbaren Ursprung aller folklorischen und gebildeten Schöpfungen mit diesem Thema betrachteten <sup>4</sup> oder welche selbst

<sup>2</sup> Karel Horálek, *La réalité sociale et les lois de la construction du sujet dans la littérature épique populaire*, in *Poetica. Poetika, Ποαιμικα*. Warschau, 1961, S. 512.

<sup>3</sup> Willy Splettstösser, *Der heimkehrende Gatte und sein Weib in der Weltliteratur*. Teil I. Inaugural-Dissertation. Berlin, 1898.

<sup>4</sup> I. Sosonowitsch, a.a.O., behauptet die Theorie betr. die intensive Verbreitung im Okzident der *Odyssee* während des frühen Feudalismus, was auch zur großen Effloreszenz des gebildeten Schaffens mit dem Thema der Rückkehr des Gatten in der feudalen Welt geführt hat, von wo aus das Thema in die Folklore der westlichen und der südosteuropäischen Völker übergegangen ist, um nachher gegen Rußland, durch Vermittlung der Jugoslawen, und durch Vermittlung der Griechen, zu wandern; Stjepan Banović, *Motivi iz Odiseje u hrvatskoj narodnoj pjesmi iz Makarskog Primorja*. • Zbornik za narodni život i običaje južnih Slavena •, 35 (1951) S. 139—244, behauptet die Hypothese der Übertragung des Themas aus der *Odyssee* in die jugoslawische Epik, unmittelbar durch die Griechen und die Byzantiner und, auf indirekte Weise, durch den westlichen Einfluß, u.zw. dem italienischen, in Dalmatien.

die homerische Dichtung von einem uralten Heldenmärchen, orientalischer, asiatischer Herkunft, ableiteten<sup>5</sup>. Der Wahrheit näher ist die Hypothese der Polygenese der verschiedenen nationalen Versionen, das réelle Bestehen einiger Fälle wie der bearbeitete wird bei zahlreichen Gelegenheiten bestätigt<sup>6</sup>. Das in seinen äußeren Aspekten reiche und verschiedene, aber in den Hauptfragen einzige und identische Leben, könnte den verschiedenen Bearbeitungen des Themas Modell gestanden und ihnen ein Anlaß gewesen sein.

Sicher wird das Problem der Entstehung und der Verbreitung dieses Themas in einer Zone der kulturellen Konvergenz wie diejenige Südosteuropas, durch den kommunitären spezifischen Aspekt der folklorischen Kultur der Zone schwieriger. Das bisher unerforschte rumänische Material, welches infolgedessen dem allgemeinen System der Weltbeziehungen des Themas nicht angepaßt wurde, scheint in der Lage zu sein einen nützlichen Beitrag zum Studium dieses Themas zu bringen.

## I. DIE RUMÄNISCHE VERSION DER BALLADE

Das rumänische Material umfaßt 218 Dokumente, wovon 121 vollständige Varianten, 42 Fragmente und 55 verschiedene Umlaufsinformationen sind<sup>7</sup>. Nur 11 Dokumente sind unlokalisiert. Das Material wurde

<sup>5</sup> W. M. Schirmunski, a.a.O., S. 310—311; in der Schaffung der *Odyssee* haben die ionischen Kolonisten aus Kleinasien eine bedeutende Rolle gespielt. Dort hat das zukünftige griechische Epos einen einzigen Ursprung gehabt, das orientalische Heldenmärchen, durch welches auch das mongolische Epos *Алпамыш* beeinflusst wurde. In Westen hat sich das Thema unabhängig entwickelt und in den spezifischen Bedingungen des europäischen Feudalismus eigene Charakteristiken erlangt, es hat sich in Sitten-kirchliche oder Heldenromanen umgewandelt, aus welchen später der Ritter-, Abenteuerroman entstanden ist. Die letzte Idee wurde in einem anderen seiner Werke wieder aufgenommen (Viktor Schirmunski, *Vergleichende Epenforschung* I, Berlin, 1961, S. 110); C. Cessi, *Motivi popolari tradizionali nei poemi omerici*. «Convivium» Mailand, 4 (1932), S. 404—420; I. I. Tolstoj, *Возвращения мужа в Одиссею и в русской сказке*, in „Сергею Феодоровичу Ольденбургку к пятидесятилетию научно-общественной деятельности 1882—1932“. Leningrad, 1934, S. 509—520 = (?) J. Tolstoj, *Einige Märchenparallelen zur Heimkehr des Odysseus*, „Philologus“, Leipzig, 1934, S. 261—274, und J. Th. Kakridis, *Homère et les créations populaires*, in *Mélanges Merlier*, Bd. III, Athen, 1957, S. 85, behaupten die Idee der Existenz einer großen Zahl folklorischer Elemente in den homerischen Dichtungen, was auch die Priorität gewisser folklorischer Themen und Motive gegenüber dieser Dichtungen und ihre Kontinuität unabhängig von der Existenz der Dichtungen bezeugt, und daß Homer dieser vorherbestehenden Motive, im Sinne seiner künstlerischen Auffassung und der entsprechenden Epoche gebraucht hat.

<sup>6</sup> Konkrete, von der derzeitigen Presse berichtete Fälle, in Erich Seemann, a.a.O., S. 172 und Stjepan Banović, a.a.O., S. 140.

<sup>7</sup> Die Zahl welche jedem Dokument in den Materiallisten vorausgeht, entspricht derjenigen in der Karte der Verbreitung des Themas bei den Rumänen, welche das Studium begleitet. Die Hinweise auf Varianten im Inhalt des Studiums beziehen sich auf diese Zahlen. *Vollständige Varianten*. 2.: Iosif Popovici, *Poezii populare române. Vol. I. Balade populare din Banat*. Oravița, 1909, 61—63; 3.: G. Alexici, *Texte din literatura poporană română. Vol. I. Poezia tradițională*. Budapest, 1899, 112—114 (= „Poporul“ 5 (1898) 461); 4.: AIEF Inf. 17981; 5.: Ovid Densușianu: *Grăiul din Țara Hațegului*. Buk., 1915, 299—300; 6.: „Arhivele Olteniei“ 7 (1928) 320—321; 7.: E. Hodoș, *Poezii populare din Banat. II. Balade*. Sibiu, 1906, 146—148; 8.:



in den letzten hundert Jahren gesammelt, die älteste Aufzeichnung stammt aus dem Jahre 1869. Mehr als zwei Drittel des Materials stammt aus dem Archiv des Instituts für Ethnographie und Folklore, Bukarest (AIEF) und ist veröffentlicht. In der Fußnote geben wir die bibliographische Liste des Materials an.

D. Vulpian, *Poezia populară pusă în muzică*. Buk., 1886, 75–76 : 10 a–b : AIEF Inf. 2647, Mgt. 772 d ; 11 : AIEF Fgr. 2746 a ; 13 : AIEF Fgr. 6263 ; 15 : Gr. G. Tocilescu, *Materiale folkloristice*. Buk., 1900, 356 ; 17 : *Ebda* 1552 ; 18 a–c : AIEF Inf. 4281, 4280, Fgr. 11841 a ; 19 a–b : C. S. Nicolăescu-Plopșor, *Monografia jud. Dolj. Vol. II, Partea I*, 1944, 32–33, 35–36 ; 20 : Gr. G. Tocilescu, a.a.O., 94–96 ; 21 : G. Giuglea – G. Vlisan, *De la românii din Serbia*. Buk., 1913, 150–154 ; 22 : C. Sandu-Timoc, *Poezii populare de la românii din valea Timocului*. Buk., 1943, 166–173 ; 23 a–b : C. S. Nicolăescu-Plopșor, a.a.O., 30–31, 28–29 ; 26 a–c : AIEF Mgt. 19 c, Fgr. 14520 d, 14517 b ; 31 a–b : Gr. G. Tocilescu, a.a.O., 362–363, AIEF Mgt. 2648 i ; 33 : AIEF Fgr. 7623 ; 34 : T. Gilcescu, *Cercetări asupra graiului din Gorj*. Buk., 1931, 44–47 ; 35 : AIEF Fgr. 11910 a ; 36 : G. F. Ciușanu – G. Fira – G. M. Popescu, *Culegere de folklor din jud. Vâlcea și împrejurimi*. Buk., 1928, 84 ; 37 : Gr. G. Tocilescu : a.a. O., 357–358 ; 38 : AIEF Inf. 11737 ; 39 : AIEF Mgt. 1967 k ; 40 : AIEF Mgt. 2448 a ; 41 : „Șezătoarca” 13 (1913) 193–194 ; 42 : Marin D. Nițu, *Cnteece oltenesti*. Craiova, 1933, 14–18 ; 43 a–b : AIEF Fgr. 8295 b, 10903 b ; 44 a : AIEF Inf. 13805 ; 46 : AIEF Mgt. 1595 II b ; 50 : AIEF Mgt. 59 g ; 52 a : AIEF Mgt. 1155 b ; 54 a–b : AIEF Mgt. 1145 b, 1385 b ; 55 a : AIEF Mgt. 2210 c ; 56, a–b : AIEF Mgt. 2403 d, 2404 c ; 58 : AIEF Mgt. 92 b ; 61 : AIEF Disc 1462 II b ; 62 : AIEF Mgt. 89 a ; 63 : „Ethnos” 2 (1942/3) 121–124 ; 64 : AIEF Fgr. 7760 b ; 65 : AIEF Mgt. 1960 a ; 66 : AIEF Fgr. 6570 ; 67 : AIEF Fgr. 6253 ; 68 : C. N. Mateescu, *Balade I. Valenii de Munte*, 1909, 97–100 (= „Albina” 9 (1906) 1113–1115) ; 69 a–b : AIEF Mgt. 520 b, 525 d ; 70 a–c : AIEF Fgr. 8752, Inf. 14779, Mgt. 482 j ; 71 a : AIEF Mgt. 1093 a ; 73 a–b : AIEF Fgr. 1986 b, d ; 74 a–b : „Fioarca darurilor” 2 (1907) 45–46, AIEF Fgr. 8822 c ; 75 : AIEF Inf. 14656 ; 76 : AIEF Mgt. 1995 c ; 77 a–b : Gr. G. Tocilescu, a.a.O., 356–357, AIEF Fgr. 7484 (= „Ethnomusicology”, III, 29 (1964), *Les Colloques de Wégimont*, IV (1958–1960) 63–65) ; 78 : „Doina” 1 (1928/9) 248–249 ; 79 : AIEF Fgr. 423 ; 84 : AIEF Mgt. 617 b ; 86 : N. Georgescu-Tistu, *Folklor din județul Buzău*, Buk., 1928, 59–60 ; 87 : AIEF Fgr. 6944 a ; 88 : G. Dem. Teodorescu, *Poezii populare române*. Buk., 1885, 616–622 ; 91a : AIEF Mgt. 186 a ; 96 a–b : AIEF Fgr. 6721, Mgt. 1954 a ; 97 : AIEF Fgr. 9491 b ; 99 : AIEF Mgt. 2171 j ; 100 : AIEF Fgr. 6607 a ; 105 : „Satul” 8 (1938) nr. 92–93, 29 ; 108 : „Șezătoarea”, 19 (1923) 58 ; 110 : Teodor Balș, *Pe-un picior de plat. Folclor poetic contemporan*. Buk., 1957, 68 ; 115 : AIEF Mgt. 1753 g ; 116 : AIEF Inf. 9140 ; 117 : AIEF Inf. 5128 ; 118 : AIEF Mgt. 2589 d/v ; 119 : AIEF Mgt. 2590 c/v ; 120 a–b : AIEF Mgt. 1854 e, *Folklor din Transilvania*, Buk., 1962, Vol. I, 540–542 ; 122 : AIEF Mgt. 1853 d ; 125 : Tache Papahagi, *Graiul și folklorul Maramureșului*, Buk., 1925, 94 ; 126 : ACFC 3635 bis ; 127 a : AIEF Inf. 13344 ; 128 : Col. D. Pop, 1960 ; 129 : Ders. 1957 ; 131 : ACFC 2825 ; 133 : Col. D. Pop 1956 ; 134 : *Culegere de doine, strigături și chiuituri ce se obicinuesc la jocurile și petrecerile noastre populare*, Ed. IV. Brașov, 1922, 270–272 ; 135 : AIEF Inf. 1021 ; 136 : „Foaia poporului” 6 (1898) Nr. 49, 578–580 ; 137 ; „Familia” 32 (1896) Nr. 8, 92 ; 139 : ACFC 3635 ; 140 : „Tribuna” 2 (1885) Nr. 46, 182–183 ; 141 : AIEF Mgt. 1845 i ; 142 : „Gazeta Transilvanici” 50 (1887) Nr. 41 ; 144 : *Monografia jud. Tîrnava Mare*, 468–469 ; 146 : „Foaia poporului” 8 (1900) Nr. 25, 293–297 ; 147 : Col. A. Bucșan ; 149 : C. Rădulescu-Codin, *Chira Chiralina. Cnteece bătrnești*, Buk., 1916, 52–54 ; 150 : Nicolac Ion Ionașcu – Mihail Șt. Mîndreanu, *Poezii populare și descnteece*. Alexandria, 1897, 76–79 ; 151 : Simcon FI. Marian, *Poezii populare din Bucovina. Balade române*. Botoșani, 1869, 32–35 ; 152 : Ders. *Poezii populare române, Tom. I*. Czernowitz, 1873, 17–20 ; 153 : „Șezătoarea” 13 (1913) 213–214 ; 154 : M. Eminescu, *Literatură populară (= Opere, vol. VI, rsg. Percpessicus)*, Buk., 1963, 266–267 ; 155–156 : E. D. O. Scvastos, *Cnteece moldovenești*. Iași, 1888, 246–248, 252–254 ; 157 : Tit Bud, *Poezii populare din Maramureș*, Buk., 1908, 4 ; 158 : „Foaia poporului” 14 (1906) Nr. 20, 266–267. *Fragmente*. 1 : Nicolac Ursu, *Contribuțiuni muzicale la monografia comunei Strbova*. Timișoara, 1939, 42 ; 14 : Gr. G. Tocilescu, a.a.O., 79–80 ; 16 a–d : AIEF Mgt. 1938 t, 1940 n, 1941 g, 1988 f ; 24 : C. S. Nicolăescu-Plopșor, a.a.O., 23 ; 32 : AIEF Mgt. 2636 a ; 53 a : AIEF Mgt. 1154 c ; 59 a–b : AIEF Fgr. 9689 b, 9691 a ; 60 : „Ion Creangă” 4 (1911) 183 ; 72 a–b : AIEF Inf. 17495, Mgt. 1105 a ; 73 c : AIEF Mgt. 2529 II t ; 74 c : AIEF Inf. 19561 ; 77 c : AIEF Disc 1144 I (= „Ethnomusicology” III, 29 (1964), 72–73) ; 80 : AIEF Fgr. 10297 a ; 82 : AIEF Fgr. 7188 b ; 83 : AIEF Fgr. 10100 b ; 98 : „Ion Creangă” 9 (1916) 183 ; 101 : D. G. Kiriac, *Cnteece populare românești*, Buk.,

## Die thematische Struktur der rumänischen Version

Aus der Lektüre des vollständigen rumänischen Materials ergibt sich folgendes kompositionelles Schema: A. *Wunderbare Geburt des Kindes*; B. *sein wunderbares Aufwachsen*; C. *Ankunft des Einberufungsbefehls zum Heer auf lange Dauer und Abzug des jungen Mannes an seinem Hochzeitstag*; D. *Vereinbarung des Bräutigams und der Braut, über die Rückkehr des Gatten*; E. *Erwarten der Rückkehr des Gatten und die Wiederverheiratung der Frau*; F. *Ärger des alten Vaters, sein Fortgehen von der Hochzeit seiner Schwiegertochter und der Versuch seinen Schmerz durch die Arbeit an einem Feiertage zu lindern*; G. *Rückkehr des Gatten genau zu dieser Gelegenheit*; H. *Begegnung des Sohnes mit dem Vater*; I. *Fortgehen des jungen Mannes zur Hochzeit*; J. *Erkennung der Gatten* und K. *das Ende*.

Dieses Schema ist für das ganze Land gemein. Die Berührungen mit dem allgemeinen folklorischen Fond führen in seinen Gehalt einige lokale<sup>8</sup> oder einige Kontaminationsformeln<sup>9</sup> ein, welche aber seinen Gehalt nicht soweit angreifen, daß die künstlerische Individualität verloren geht.

Im allgemeinen, wird die logische Folge der Themen bewahrt, nur in sehr wenigen Fällen begegnet man Umstellungen oder unklaren Strukturierungen<sup>10</sup>. Sogar im Falle der Fragmente stellt man dieselbe Stabilität des Schemas fest.

Trotz der oben angeführten thematischen Einheit, weist gegenwärtige Ballade zwei verschiedene Typen auf. Die typologische Verschieden-

1960, 86—87; 102: „Ion Creangă“ 3 (1910) 23—24; 103: AIEF Fgr. 14450 c; 104: AIEF Fgr. 2512 a; 106: „Ion Creangă“ 9 (1916) 60—61; 107: Elena Niculiță-Voroncea, *Datinete și credințele poporului român*. Vol. I, Czernowitz, 1903, 735; 109: *Ebda*, 734; 111: AIEF Fgr. 3590 a; 112: AIEF Inf. 25773; 113 a—b: AIEF Mgt. 2580 c, Inf. 25790; 114: AIEF Inf. 25435; 121: AIEF Mgt. 2587 s; 123: AIEF Inf. 25780; 124: I. Birlea, *Cntece poporane din Maramureș*, Buk., 1924, 274; 127 b: AIEF Mgt. 224 k; 130: Col. D. Pop 1956; 132: ACFC 2100; 138: „Foiaia poporului“ 2 (1894), Nr. 3, 28; 143: AIEF Fgr. 5363 a (= *Monografia jud. Tirnava Mare*, 488); 145: AIEF Inf. 7179. *Umlaufsinformationen*. 9: AIEF Inf. 24941; 12: AIEF Inf. 17878; 25: AIEF Inf. 25824; 26: AIEF Inf. 16343 b, 22917, 25106; 27 a—f: AIEF Inf. 13874, 13875, 13876, 13876 bis; 13879, 25108; 28 a—d: AIEF Inf. 13918, 13920, 13924, 13927; 29 a—c: AIEF Inf. 13921, 13928, 13933; 30: AIEF Inf. 25821; 44 b—c: AIEF Inf. 13811, 13814; 45: AIEF Inf. 25615; 47 a—c: AIEF Inf. 24868, 24869, 24870; 48: AIEF Inf. 24862; 49: AIEF Inf. 24861; 51: AIEF, Inf. 17854; 52 b: AIEF Inf. 17851; 53 b: AIEF Inf. 17848; 54 c—d: AIEF Inf. 17843, 17844; 55 b—c: AIEF Inf. 25177, 25179; 56 c—e: AIEF Inf. 25302, 25303, 25304; 57: AIEF Inf. 25300; 64 b—c: AIEF Inf. 581, 624; 71 b: AIEF Inf. 17635; 73 d: AIEF Inf. 15035; 81: AIEF Inf. 5812; 85: AIEF Inf. 5736; 89: Tache Papahagi, *Paratele folklorice*, 66; 90: AIEF Inf. 12489; 91 b: AIEF Inf. 13129; 92: AIEF Inf. 3627; 93: AIEF Inf. 24624; 94: AIEF Inf. 24619; 95: AIEF Inf. 24618; 96 c—d: AIEF Inf. 3012, 24625; 148: Tache Papahagi, *Paratele folklorice*, 66.

<sup>8</sup> 1, 2, 4, 6, 13, 17, 38, 41, 61, 79, 80, 112, 115, 116, 117, 118, 119, 120 b, 122, 128, 131, 132, 134, 147, 153, 158.

<sup>9</sup> Die Textc: 31 a, 36, 56 a, 56 b, 73 c, 77 a, 87, 102, 115, 118, 120 a, 120 b, 121, 122, 126, 130, 144.

<sup>10</sup> 74 a, 79, 99.

heit hängt von dem im Leben der rumänischen Volksballade allgemeinen Phänomen ab, welches das Gebiet unseres Landes in zwei verschiedene Zonen einteilt: eine südliche Zone, zwischen Karpaten und Donau, und eine nördliche Zone, Transsilvanien und die Moldau, wo zwei verschiedene Vortragsstile vorherrschen. Auf diese Art unterscheiden wir im Rahmen der gegenwärtigen Ballade einen Typ welcher das Banat, Oltenien, Muntenien und die Dobrudscha, also die südliche Zone des Landes, deckt und einen anderen, welcher sich über ganz Transsilvanien und die nördliche Moldau erstreckt.

Die typologische Verschiedenheit ist im Ausmaß der Texte, welche im Süden viel umfangreicher und im Norden äußerst konzentriert sind, in ihrer strukturellen Zusammensetzung die im Süden auf dem System der Wiederholung von Themenfolgen im Rahmen der Zwiegespräche fußt, im Erscheinen beim südlichen Typ von kennzeichnenden Elementen des Vortrags der Volkssänger augenscheinlich. Aber auch vom thematischen Standpunkt aus erscheinen einige Unterschiede. Der wesentliche Unterschied zwischen den Typen ist aber nicht thematisch sondern künstlerisch, jeder Typ stellt dasselbe thematische Schema vom dichterischen Standpunkt aus verschieden dar.

### Beschreibung der Ausdrucksformeln

Da diesbezüglich die Unterschiede zwischen den zwei Typen besonders prägnant sind, entfaltet sich unsere Analyse in zwei Richtungen: wir geben zuerst die für den südlichen Typ kennzeichnenden Ausdrucksformeln und nachher diejenigen für den nördlichen Typ.

#### Der südliche Typ

A. *Wunderbare Geburt des Helden*. Das Thema verfolgt die Vorstellung der am Drama teilnehmenden Helden. Der alte Vater wird mit Sympathie dargestellt, man gebraucht das Diminutiv und das Adjektiv. Um die Idee des Alters zu verstärken, wird auch der Pleonasmus nicht gemieden. Manchmal werden sogar kleine Porträtskizzen ad hoc vorgenommen oder Porträte aus dem allgemeinen Arsenal der vorgefertigten Formeln übernommen. Manchmal werden phantastische Formeln eingefügt.

B. *Wunderbares Aufwachsen des Helden*. Die Mittelidee dieses Abschnittes ist das rasche Reifen des Helden. Das theoretische Schema wäre folgendes: das Kind wurde Donnerstag geboren, Freitag getauft,

hat sich Sonnabend verlobt und am Sonntag Hochzeit gefeiert. Die Aufzählung hat zwei<sup>11</sup>, drei<sup>12</sup> oder sogar vier<sup>13</sup> derartige Folgen, der künstlerische Eindruck wird durch Agglomeration hervorgerufen.

Am häufigsten gebraucht man die dreifachen Wiederholungen, also den auf dem Symbolismus der epischen Zahlen fußenden Aufbau, was den fabelhaften Aspekt des ganzen Abschnittes vergrößert.

C. *Hochzeit des Helden, Ankunft des Einberufungsbefehls zum Heer und sein Abzug.* Um einen gespannteren und schärferen Dramatismus zu erzielen, ist der Abschnitt antithetisch behandelt, Sonntag hat er Hochzeit gefeiert, — Montag ist der Einberufungsbefehl angekommen. Manchmal wird die künstlerische Wirkung nicht durch plötzliche Stockung der im vorherigen Thema begonnenen Aufzählung, sondern durch ihre Fortsetzung und ihre Erweiterung erzielt. Dann wohnen wir ternären Agglomerationen folgenden Typs bei: Sonntag hat er geheiratet — Montag ist er mit seiner Liebsten spaziergegangen — Dienstag ist der Einberufungsbefehl eingetroffen<sup>14</sup>, oder vierfachen<sup>15</sup> und sogar Agglomerationen fünf aufeinanderfolgender Handlungen<sup>16</sup>.

D. *Die Vereinbarung der zwei Gatten das Warten betreffend.* Die Hauptidee des Abschnittes ist, daß die Frau ihn so lange treu erwarten soll, wie lange ihm befohlen wurde Militärdienst zu leisten. Nach Ablauf dieser Frist, ist sie jeder Verpflichtung ihm gegenüber entbunden und kann wieder heiraten. In einigen Varianten richtet der Bräutigam, nach Ablauf der Frist, ein magisches System des Prüfens seines Loses ein. Er verlangt seiner Frau sie soll Basilikenkraut setzen und nach der Art wie dieses wächst, wird sie wissen ob sie ihn noch erwarten muß oder nicht.

E. *Das Warten und die zweite Hochzeit der Gattin.* In 47 Varianten begegnen wir der Untreue der Frau. Nur in 30 Varianten erwartet ihn die Gattin treu und liebevoll.

Im Falle der *Untreue der Gattin*, wird die Idee gewöhnlich wie folgt ausgedrückt: Sie hat ihn den größten Teil der Frist erwartet, dann

<sup>11</sup> Freitag geboren — Sonntag verlobt: 40.

<sup>12</sup> Freitag geboren — Sonnabend getauft — Sonntag verheiratet: 13, 15, 38, 50, 52, 58, 59 a, 59 b, 60, 62, 63, 66, 69 a, 69 b, 70 a, 70 c, 73 a, 73 b, 74 b, 74 c, 75, 77 a, 98.

<sup>13</sup> Donnerstag geboren — Freitag getauft — Sonnabend verlobt — Sonntag verheiratet: 19 b, 26 b; mit Variationen desselben Themas: 1, 7, 20, 21, 22, 24, 26 a, 78, 105, 150.

<sup>14</sup> 50, 63, 64, 66, 69 a, 69 b, 70 a, 70 c, 71, 73 b, 74 b, 75, 76, 77b, 77 c, 97.

<sup>15</sup> 1, 73 a, 74 c, 98.

<sup>16</sup> Sonntag hat er geheiratet /Montag ist er mit der Liebsten spaziergegangen/ Dienstag wurde er einberufen /Mittwoch ist der Befehl angekommen/ Donnerstag ist er auch weggegangen: 70 b; variiert: 88, 146.

konnte sie es nicht mehr aushalten. Die Frist war in den meisten Fällen aus zwei Teilen zusammengestellt: Jahre und Tage<sup>17</sup>.

Im Falle der *Treue der Gattin*, wird die Idee entweder durch Wiederaufnahme der Erwartungsfrist im ganzen<sup>18</sup>, durch Angabe, daß die Frist überschritten wurde und die Vereinbarung nichtig war<sup>19</sup>, oder durch Betonung der Tatsache, daß der erwartete junge Mann nicht gekommen ist<sup>20</sup> ausgedrückt. In 6 Fällen erleidet die Treue der Gattin auch eine magische Probe. Es handelt sich um das Setzen des Basilikenkrautes und Auslegung des Loses des Gatten in Abhängigkeit von der Art auf welche es gesprossen und gewachsen ist<sup>21</sup>.

F. *Der Ärger des alten Vaters und das Zerstören des Weinbergs*. Man betont insbesondere die Idee des Ärgers des alten Vaters bei Feststellung der Untreue seiner Schwiegertochter.

Sein Verdruß erreicht den Höhepunkt am Hochzeitstag. Er nimmt sein Werkzeug und zieht in den Weinberg um ihn umzugraben, aber nicht mit guten Gedanken, um ihn fruchtbar zu machen, sondern, im Gegenteil, um ihn zu zerstören. Und nachfolgend wird der wahre Grund dieser Zerstörung gezeigt: mit dem Tod seines Sohnes hat er niemanden mehr, dem er den Weingarten hinterlassen kann.

G. *Rückkehr des jungen Mannes*. Während der Alte arbeitet, sieht er plötzlich einen Fremden, der sich ihm rasch nähert. Der Sohn erkennt den Alten sofort, der Vater erkennt aber niemals seinen Sohn. Das Thema endet mit einer Formel die das Zwiegespräch der Helden eröffnet.

H. *Das Gespräch zwischen Vater und Sohn*. Der Moment ist in der epischen Ökonomie der Ballade besonders wichtig, da, während des Gesprächs zwischen den zwei Helden zahlreiche vorherige Themen durch Wiederholung wieder aufgenommen werden. Dies gewährt der Ballade eine prunkhafte und geschwollene Haltung. Im allgemeinen umfaßt die Episode drei bedeutende Momente: die Frage des jungen Mannes, die Antwort des Vaters und eine Konklusion des Dialogs. In der Frage spricht der junge Mann seine Verwunderung darüber aus, daß der Alte am Sonntag arbeitet und sein Vermögen selbst zerstört. Der Mittelpunkt des Moments ist die Tatsache, daß der Weingarten niemandem mehr zurückbleibt, da seine Schwiegertochter heiratet und man in seinem Haus gerade Hochzeit feiert. Er hat in seiner Jugend keine Kinder gehabt, er hat im Greisen-

<sup>17</sup> Wir schreiben alle Beispiele ab. 9 Jahre hat sie gewartet — 9 Tage hat sie nicht mehr ausgehalten: 13, 17, 18 a, 18 b, 18 c, 19b, 20, 23a, 23b, 26a, 26b, 31b, 33, 34, 38, 39, 40, 44, 50, 52, 51 a, 51 b, 61, 63, 66, 68, 70 b, 74 a, 75, 76, 77 b, 78, 82, 83, 81, 86, 96 b, 97, 99, 105, 147.

<sup>18</sup> 2, 6, 8, 19 a, 43 b, 63, 69, 149.

<sup>19</sup> 43 a, 55, 56 a, 56 b, 67, 71, 150.

<sup>20</sup> 1, 3, 71 b.

<sup>21</sup> 21, 31 a, 73 a: 22, 61, 73 b.

alter einen Jungen bekommen und dieser wurde, nachdem er wunderbar aufgewachsen ist, zum Heer einberufen und ist wahrscheinlich zu Grunde gegangen, da er nicht mehr zurückgekehrt ist. Seine Frau hat ihn erwartet, oder hat vor dem vollständigen Ablauf der Frist geheiratet, oder er hat sie selbst verheiratet. Man verfolgt im ganzen das vorherige thematische Schema. Der Weinberg, welcher infolge der Abwesenheit des Gatten Mitgift der Gattin wurde, gelangt jetzt in fremde Hände. Wie ersichtlich, wiederholt die Antwort des Alten die vorherigen Themen. Manchmal werden sogar die sechs ersten Themen in kompaktem und gleichförmigem Block wiederholt<sup>22</sup>. Daraufhin bittet ihn der junge Mann er möge den Weingarten sein lassen und ihn zur Stelle der Hochzeit begleiten, da er den Weinberg auch ein anderes Mal bearbeiten kann, er aber an einer anderen Hochzeit seiner Schwiegertochter nicht mehr teilnehmen kann<sup>23</sup>.

Aus oben gesagtem ersieht man, daß die Episode des Gesprächs zwischen Vater und Sohn eine zentrale und bevorzugte Stelle im Gehalt der Ballade einnimmt. Alle epischen Fäden sammeln sich hier wie in einem festen Knoten. Der Dialog bringt die Handlung in die Gegenwart, er gewährt ihr eine dramatische abgerissene Aktualität und erlaubt den Sängern und den Zuhörern eine vollständige gefühlsmäßige Identifizierung mit den Helden des Textes und ihrem Los.

I. *Der Abzug zur Hochzeit und das Gespräch mit den Hochzeitsgästen.* Der Alte läßt das Werkzeug stehen und geht mit dem Fremden zur Hochzeit. Als sie auf die Hochzeit kommen, ohne jemanden zu fragen oder jemanden um Erlaubnis zu bitten, führt der junge Mann das Pferd in den Stall und tritt nachher in das Haus, setzt sich zu Tisch ohne von jemandem eingeladen zu werden, schenkt sich ein und trinkt, ohne die geziemenden Glückwünsche auszusprechen, so daß alle verwundert sind. Der Moment wurde künstlerisch in einer fast stabilen Formel verwirklicht<sup>24</sup>. Sicher erkennt ihn keiner der Hochzeitsgäste und sogar die Braut nicht. Die Hochzeitsgäste nehmen an seinem Benehmen Anstoß, und fragen ihn wer er sei, woher er komme, was er wünscht, weshalb er sich so ungewöhnlich benehme.

J. *Erkennung der Gatten.* Der junge Mann verlangt, die Braut solle ihm vorgestellt werden<sup>25</sup>, um sie auch nach Sitte, zu beschenken<sup>26</sup>,

<sup>22</sup> 20, 23 b, 44, 150.

<sup>23</sup> 11, 16 b, 16 c, 16 d, 17, 18 a, 18 b, 18 c, 19 a, 23 a, 23 b, 26 c, 31 a, 31 b, 33, 34, 35, 39, 40, 44, 50, 53, 54 a, 54 b, 58, 65, 67, 68, 69 a, 69 b, 70 b, 70 c, 74 a, 74 b, 75, 77 b, 97, 147.

<sup>24</sup> 2, 3, 7, 8, 10 b, 13, 16 b, 18 b, 20, 26 a, 26 b, 44, 50, 64, 67, 75, 76, 77 b, 78, 84, 97, 105.

<sup>25</sup> 2, 8, 10 b, 14, 16 d, 17, 18 a, 18 b, 20, 22, 23 a, 26 a, 26 c, 31 a, 31 b, 32, 33, 39, 46, 52, 64, 66, 68, 70 a, 70 c, 71, 73 a, 73 b, 74 a, 76, 78, 87, 99, 105, 147, 150.

<sup>26</sup> 14, 16 d, 17, 18 a, 18 b, 20, 23 a, 23 b, 26 b, 31 a, 31 b, 32, 33, 34, 35, 44, 50, 53, 55, 66, 67, 68, 69 a, 69 b, 72 b, 73 a, 74 a, 74 b, 75, 105, 147.



oder mit ihr anzustoßen <sup>27</sup>, um mit ihr etwas zu sprechen <sup>28</sup>, oder damit sie ihm gegenüber ihre Pflicht tut und ihm die Hand küßt <sup>29</sup>. Die Braut kommt heran und reicht ihm ein Glas Wein. Nachdem er trinkt, wirft der junge Mann den Ehering in das Glas, füllt es wieder und schickt es der Braut zurück. Diese trinkt ihrerseits, findet den Ring im Glas und erkennt den Gatten <sup>30</sup>. Das ist die am häufigsten bescheinigte Situation. Es gibt aber auch Fälle in welchen der junge Mann der Braut den Ring reicht, ohne das Motiv des Bechers <sup>31</sup>, er schickt ihn ihr als Geschenk auf einem Brot oder auf einem Teller, den lokalen Sitten bei Bauernhochzeiten gemäß <sup>32</sup>, er zeigt ihn ihr nur <sup>33</sup>, wonach unveränderlich die Erkennung der Gatten folgt. Wenn sie gerufen wird ihm die Hand zu küssen, entdeckt die Braut den Ring als sie seine Hand zum Mund führt und erkennt ihn auf diese Art <sup>34</sup>. In einigen Varianten, erkennt ihn die Braut unmittelbar, seinem Aussehen nach, ohne besondere Erkennungszeichen, das Motiv des Ringes, des Bechers und alle anderen fehlen hiermit <sup>35</sup>, in anderen, wenigeren aber, verlangt die Braut eine doppelte Probe und der junge Mann muß auch das ehemals von ihr für ihn gestickte Taschentuch zeigen <sup>36</sup>. Typisch für die rumänische Version bleibt die Erkennung durch den Ring. Der Erkennung folgt eine öffentliche Erklärung der Braut. Sie verabschiedet die Hochzeitsgäste, indem sie sie auffordert zu trinken und zu essen, gar kein Hochzeitsgeschenk zu machen und sich zum Aufbruch vorzubereiten <sup>37</sup>, da derjenige den sie ersehnt hat gekommen ist <sup>38</sup>. Der Moment ist im Ausdruck ziemlich gut gefestigt, die Formeln sind stabil und gut ziseliert. Dies hat auch den Abschluß einer großen Zahl Varianten mit dem Motiv der Erkennung begünstigt, ohne ein besonderes Ende der Handlung zu benötigen <sup>39</sup>. Eigentlich befinden sich diejenigen Varianten in dieser Lage, welche uns die Gattin, welche ihren Mann treu erwartet, darstellen.

<sup>27</sup> 63, 64, 65 ; er soll ihr zutrinken : 97, 99.

<sup>28</sup> 39, 52.

<sup>29</sup> 17, 21, 23 a, 26 a, 26 b, 31 a, 150.

<sup>30</sup> 2, 3, 6, 8, 10 a, 20, 22, 44, 46, 52, 53, 54 a, 54 b, 55, 56 a, 56 b, 63, 64, 65, 66, 67, 71, 72 b, 77 b, 78, 79, 91, 96 b, 97, 99, 105, 149, 150, 158.

<sup>31</sup> 14, 18 b, 21, 33, 74 b, 84, 86, 146.

<sup>32</sup> 18 a, 31 b, 37, 43 b, 73 a, 74 a, 76, 100.

<sup>33</sup> 16 d, 32, 50, 59, 147.

<sup>34</sup> 17, 19 b, 21, 22, 23 a, 23 b, 26 a, 26 b, 26 c, 31 a, 35, 41, 58, 61, 68, 69a, 69 b, 70 b, 70 c, 73 b, 75, 87.

<sup>35</sup> 7, 10 b, 15, 18 c, 31 b, 34, 37, 38.

<sup>36</sup> 19 a, 40.

<sup>37</sup> 2, 8, 10 a, 10 b, 11, 14, 16 d, 18 a, 21, 26 a, 26 b, 31 a, 33, 38, 50, 52, 56 a, 56 b, 63, 64, 65, 66, 68, 69 a, 69 b, 70 a, 70 b, 70 c, 72 b, 73 b, 74 a, 74 b, 75, 77 b, 99.

<sup>38</sup> 2, 3, 6, 7, 8, 10 a, 10 b, 11, 15, 17, 20, 22, 26 a, 31 a, 32, 33, 34, 35, 39, 40, 43 a, 44, 46, 50, 52, 53, 54 a, 54 b, 55, 56 a, 56 b, 58, 64, 65, 69 a, 70 a, 70 b, 70 c, 71, 72 b, 73 a, 73 b, 74 a, 74 b, 75, 76, 77 b, 78, 79, 84, 87, 91, 96 b, 97, 99, 100, 105, 147, 149, 150.

<sup>39</sup> 2, 3, 7, 10 a, 11, 14, 15, 16 d, 17, 18 a, 18 b, 21, 31 a, 31 b, 32, 34, 35, 38, 52, 53, 58, 62, 65, 73 b, 74 a, 74 b, 76, 78, 79, 91, 97, 99, 100, 147.

K. *Das katastrophische Ende.* Am Ende des vorherigen Absatzes haben wir gezeigt, daß eine Zahl von 34 Varianten des südlichen Typs mit der Erkennung der zwei Gatten enden. In mehr als der Hälfte der Fälle erfordert die Ballade eine fortlaufende Lösung. Diese ist aber nicht einheitlich entworfen, sie kann dreiartig sein. Im ersten Fall bleiben die sich wiederfindenen Gatten zusammen, gehen in ihr Haus und leben glücklich weiter. Das Fest wird fortgesetzt und so wird die einst unterbrochene Hochzeit, als der junge Mann einberufen wurde, beendet<sup>40</sup>. Die zweite Lösung betrifft die Verschmähung der Gattin und ihre Vertreibung. Sie wird aber nur in zwei Varianten begegnet<sup>41</sup>. Die meisten Varianten illustrieren die dritte Lösung des Problems und schließen die Bestrafung der Frau wegen Untreue ein. Gewöhnlich nimmt der junge Mann seine Gattin und bringt sie nach Hause; dort stellt er fest, daß alles zerfallen ist: das Unkraut hat den Hof überwuchert und ist so hoch wie das Tor gewachsen; der junge Mann ergreift die Sense und mäht es. Er bindet nachher seine Frau an einen Baum mitten im Hof und zündet sie an; nachdem sie abbrennt, streut er ihre Asche in den Wind, damit nichts mehr von ihr übrig bleibt. Aus der Asche sprießen und wachsen Brombeersträucher welche sich an der Erde entlang ausbreiten und die Leute am Gehen hindern. Die untreue Gattin ist auf diese Art auch nach dem Tode verflucht.

#### Der nördliche Typ

B. *Wunderbares Wachsen.* Wie bei dem südlichen Typ geht das Thema bis zu einer dreifachen Aufzählung der Tage: Freitag wurde er geboren — Sonnabend ist er gewachsen — Sonntag hat er geheiratet<sup>42</sup>. Es ist in diesem Kontext interessant zu unterstreichen, daß der nördliche Typ den Held benennt.

C. *Die Heirat des jungen Mannes und sein Abzug zum Heer.* Der Abzug des jungen Mannes zum Heer geschieht während oder sofort nach der Hochzeit. Die Idee wird ebenfalls durch das System der Aufzählung der aufeinanderfolgenden Tage in dreifacher Folge realisiert: Sonntag hat er geheiratet — Montag ist er mit der Liebsten spazierengegangen — Dienstag wurde er zum Heer einberufen<sup>43</sup>.

D. *Die Vereinbarung über das Warten.* In einer Variantengruppe verlangt der Held seiner Gattin sie solle ihn eine bestimmte Anzahl von

<sup>40</sup> 13, 37, 55, 64, 68, 71, 88, 96 a, 146.

<sup>41</sup> 69 a, 70 c.

<sup>42</sup> 5, 108, 111, 136, 137, 138, 139, 142, 151, 152, 154.

<sup>43</sup> 102; variiert: 36, 77 a, 151, 152, 154.

Jahren erwarten<sup>44</sup>, nach welcher — falls er nicht zurückkommen sollte — sie frei ist wieder zu heiraten.

E. *Die Hochzeit der Gattin*. Die Jahre vergehen, die Gattin erhält keinen Brief, glaubt er wäre gestorben und verlobt oder verheiratet sich. Im allgemeinen handelt es sich um die Formel der Treue der Gattin; sie erwartet ihn und heiratet erst als sie sieht, daß die Jahre vergangen sind und er nicht mehr zurückkommt.

F. *Der Ärger des Vaters*. Als selbständiges Thema erscheint es sehr selten und bildet einen anderen Punkt der thematischen Verschiedenheit der zwei Typen. In vier Varianten geht der alte Mann in den Weinberg um nachzusehen ob sein Sohn nicht kommt<sup>45</sup>, die Erklärung ist aber gar nicht klar. Offenbar kann man in allen diesen Beispielen von einer thematischen Widerspiegelung des südlichen Typs sprechen. Ebenfalls unter dem Einfluß des südlichen Typs entfalten sich die Varianten, welche ihn darstellen wie er an einem Sonntag weggeht um Heu zu mähen<sup>46</sup>.

G. *Die Rückkehr des jungen Mannes*. Nach Ablauf der Frist, wird der junge Mann vom Militär befreit, kehrt nach Hause zurück und begegnet unterwegs einem Greis der Sonntag Heu mäht.

H. *Das Gespräch zwischen Vater und Sohn*. Der erste Moment des Themas ist die Frage des jungen Mannes: weshalb er am Sonntag Heu mäht und so die soziale und kirchliche Ordnung übertritt. Der Greis antwortet, daß er das aus Ärger und Sehnsucht nach seinem Sohn, der schon sehr lange zum Militär gegangen ist, tut. Dann fragt der junge Mann was für ein Lärm im Dorf zu hören sei und es wird ihm geantwortet, daß in seinem Haus Hochzeit gefeiert wird, da seine Schwiegertochter heiratet.

I. *Der Abzug zur Hochzeit*. Der Alte läßt den Rechen und die Heugabel liegen und zeigt ihm das Haus. Der junge Mann geht zur Hochzeit. Unterwegs erkennt ihn niemand da ihm der Bart gewachsen war. Beim Tor angelangt, schlägt er es mit dem Fuß ein, tritt in das Haus, verlangt einen Becher Wein, als ihm aber die Hochzeitsgäste einen reichen, lehnt er ihn ab und verlangt einen Becher von der Braut.

J. *Die Erkennung der Gatten*. Die Erkennung erfolgt sofort nachdem die Braut ihm zutrinkt. Die Formel ist die einzig beständigere im ganzen Typ und beschränkt sich auf folgende Idee: der junge Mann ist damit einverstanden aus dem von der Braut gereichten Becher zu trinken, da dies seine Frau ist. Als die Frau diese Worte hört, seufzt sie, erblaßt und stirbt, der neue Bräutigam droht mit dem Tode und weigert sich ihm die

<sup>44</sup> Sieben einhalb Jahre: 131, 141; in dieser Zeit wird er ihr nicht schreiben: 103<sup>a</sup> 129, 136, 142; 3 Jahre, 3 Monate und 3 Wochen: 120 b, 122.

<sup>45</sup> 151, 152, 154, 156.

<sup>46</sup> 126, 127 a, 133.

Frau wiederzugeben, die Gattin verabschiedet die Hochzeitsgäste und erkennt ihn öffentlich, indem sie den Ring als Zeugen nimmt.

K. *Das Ende*. In den meisten Varianten begegnen wir einem Ende welches als Moral dient. Der neue Bräutigam steht von Tisch auf und beschuldigt sich für den begangenen Fehler, die Frau eines Soldaten geheiratet zu haben und rät allen aus seiner unglücklichen Erfahrung eine Lehre zu ziehen<sup>47</sup>.

### Ästhetische Charakterisierung der rumänischen Version

Die erste Bemerkung betrifft die thematische Struktur der Texte. Von mittelmäßigen Ausmaßen, sind die Texte gut strukturiert, haben eine vollkommene innere Logik und eine bemerkenswerte psychologische Kohärenz. Häufig begegnet man den großen epischen Wiederholungen. Die Dialoge werden mit einer vollkommenen Kunst gepflegt. Die Epik ist nur auf lineare Art chronologisch ersonnen, was den Texten außergerwöhnliche erzählende Weitläufigkeit und eine selten begegnete thematische Dichte gewährt. Vom thematischen Standpunkt aus, sind die nördlichen Varianten, in drei Punkten (AFK) unvollständig gegenüber dem allgemeinen Schema, an ihrer Stelle erscheinen entweder zufällige Elemente oder Kontaminationselemente. Außerdem greifen die Unschlüssigkeiten auch in die Tiefe des Sujets, des öfteren verändern sie seine Bedeutung (manchmal spricht man über zwei Verliebte und nicht über zwei Gatten). Der Text hat beschränkte Mitteldimensionen, aber nicht wegen der unvollständigen Thematik, sondern weil er sich in den lokalen Stil der Ballade einordnet, der eine übermäßige Konzentration der Epik und den Verzicht auf die freie Entfaltung des Vortrags fordert.

Die zweite Bemerkung bezieht sich auf den dramatischen Aufbau der Balladen. Diese beweisen eine bemerkenswerte Gewandtheit in der Verknüpfung einer dramatischen Intrige, in der Wahl überraschender Situationen, in der Gradierung der Kulmination. Erwähnt seien die zwei Momente dramatischer Spannung (Fortgehen des jungen Mannes von seiner eigenen Hochzeit, Rückkehr genau im Moment der Hochzeit seiner Gattin), Momente welche symmetrisch am Anfang und am Ende der Ballade stehen. Ebenfalls darf man die Kunst mit welcher die Überraschungen vorbereitet sind nicht vergessen. Alles zeugt von einer langwierigen künstlerischen Praxis, einer reifen, erprobten, völlig beherrschten Kunst.

<sup>47</sup> 5, 110, 114, 116, 119, 120 a, 120 b, 122, 126, 127 a, 128, 131, 134, 135, 136, 137, 140, 141.

Die dritte Bemerkung betrifft das Verhältnis zwischen dem Reellen und Phantastischen, bzw. zwischen der Überlieferung und der Neuerung. Alles ist ein Märchen, welches irgendwann der unvermittelten Realität entsprungen ist und bis zum Typischen, mit entsprechenden künstlerischen Mitteln verfeinert wurde. Dieses uralte Märchen wird jedesmal durch Vergegenwärtigung an andere Realitäten des konkreten Lebens der Gesellschaft in welcher es lebt, angepaßt. Daher ein ständiges Schwanken der Texte zwischen Phantastisch und Reell, zwischen Momenten die zum Märchen und andere die zum Alltagsleben dieser Gesellschaft gehören. Jeder Text löst auf andere Art diese Krisis, es ist aber nicht weniger wahr, daß alle Texte zusammen ein stabiles Gleichgewicht zu erreichen scheinen : am Anfangsteil der Texte ist der phantastische Aspekt, in der zweiten Hälfte der realistische Aspekt vorherrschend. Den Texten des nördlichen Typs fehlt der bipolare Aspekt — phantastisch-reell. Dagegen stellt man eine starke und beständige Invasion der realistischen, zum Militärleben gehörenden Noten, Invasion welche durch die ständige Berührung des Textes mit der reichen und verschiedenen, insbesondere für Transsilvanien kennzeichnenden Militär- und Kriegslyrik zu erklären ist.

Die vierte Bemerkung betrifft die dichterische Struktur der Texte. Diese ist, sogar im Falle der vom künstlerischen Standpunkt aus weniger gelungenen Varianten, trotzdem für das Verschwenden an rhetorischen Mitteln, durch welche man die Verwirklichung einer prunkhaften und festlichen Stimmung verfolgt, aufschlußreich. Darunter bemerken wir insbesondere die aufzählende Agglomeration welche das symbolische Substrat der epischen Zahlen benützt und am Anfangsteil der Ballade eine dramatische Obsessionsstimmung schafft. Die Antithese wird sehr wenig gebraucht. Dagegen benützt man das Diminutiv für die sorgfältige Wiedergabe der psychologischen Nuancen. Bedeutend ist ebenfalls die Tendenz gegen das Visuelle, welche in der Erzählung kleine Porträt- und Bildskizzen zusammenfaßt ohne die freie und kräftige Entfaltung der Erzählung zu hemmen oder aufzuhalten.

Die fünfte Charakteristik ist der laufende Gebrauch der zahlreichen Kunstgriffe der Berufssänger welche, in der südlichen Zone des Landes von der mündlichen Technik und vom Rezitativstil der Ballade abhängen. So gebrauchen zahlreiche Texte typische einführende Formeln, um die wohlwollende Aufmerksamkeit der Zuhörer zu fesseln und zu sichern ; andere werden auf dieselbe Art beendet und die vor dem Gesang herrschende Stimmung wird wieder hergestellt. Des öfteren begegnet man interrogativen und ausrufenden Phrasen, oder einfachen verbalen Apostrophen, welche die Vergegenwärtigung des Textes, die Sicherung höchster Zugänglichkeit erzielen. Ebenfalls entdecken wir zahlreiche Aufenthaltsmomente, gewandt in den ganzen Text gestreut (die gewöhnlich den Anfang neuer

Themen oder Episoden anzeigen und den instrumentalen Interludien entsprechen), um dem Gedächtnis Zeit zu lassen mit dem Lauf der Erzählung Föhlung zu nehmen, aber auch um die Wiederaufnahmen spannender zu gestalten.

Endlich ist die sechste Charakteristik die reiche und nuancierte Psychologie der Texte des südlichen Typs. So ist der alte Mann durch den Wunsch ein Kind zu haben, durch seinen Schmerz und seine Verzweiflung als dieses zum Militär zieht, durch den Schmerz bei der Heirat seiner Schwiegertochter, durch die Freude am Ende, die manchmal auch seinen Tod verursacht, psychologisch charakterisiert. Alles verknüpfte sich normal, in menschlicher Anordnung. Die junge Frau erwartet ihren Gatten treu und beweist damit den Aufopferungssinn und die Moralität der einfachen Frau. Auch die Fälle der Untreue sind psychologisch gut begründet. Der Ausbruch der Erkennung am Ende der Ballade wird oft durch den Tod der Braut selbst gelöst. Der junge Mann kehrt meistens zur passenden Zeit zurück. Er weiß von der Hochzeit seiner Frau nichts. Darüber erfährt er erst von seinem alten Vater. Die Episode der Begegnung im Weinberg wird durch diese Notwendigkeit der kompositionellen Ordnung erklärt. Die Überraschung die er manchmal hat führt gewöhnlich zur Bestrafung der untreuen Gattin.

Das genetische Verhältnis der zwei Typen ist ziemlich schwer festzustellen. Durch Analogie mit den Daten über andere Balladen sind wir geneigt anzunehmen, daß beide Typen einen gemeinsamen Ursprung haben und daß, dank lokaler kulturell-geschichtlicher Bedingungen, jeder einzelne sich in eine eigene Richtung hin und mehr oder weniger unabhängig, entwickelt hat.

## II. DIE SÜDOSTEUROPÄISCHEN VERSIONEN DER BALLADE

„Die Wiederkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau“ ist ein Thema welches sehr intensiv in der südosteuropäischen Zone im Umlauf ist, welches in nationalen, gut zusammengefühten Versionen und in sehr zahlreichen Varianten bei den Bulgaren, den Serbokroaten und den Slowenen, bei den Albanern, Mazedorumänen und den Griechen, als auch bei den Sephardim aus dem Balkan <sup>48</sup> begegnet werden kann. Wir wissen nichts über die Türken <sup>49</sup>. Es ist aber, laut der jüngsten Forschun-

<sup>48</sup> Samuel G. Armistead and Joseph H. Silverman *A New Sephardic Romancero from Salonica*, „Romance Philology“ 16 (1962), Nr. 1, S. 59–82.

<sup>49</sup> Die Bibliographie der türkisch-tatarischen Materialien bei V. M. Schirmunski a.a.O. Eine Note Rad. Medenicas. *Муж на свадби своје жене* („Родство Јанковића Стојана“ и варијанте). „Прилози проучавању народне поезије“ 1 (1934) S. 55, scheint zu behaupten, daß die Türken aus Ochrida eine türkische Version dieser Ballade singen (eigentlich die türkische Übersetzung der albanischen Version).



gen<sup>50</sup> sicher, daß die ungarische Folklore dieses Thema nicht kennt<sup>51</sup>. Man begegnet ihm auch in der deutschen Folklore, bzw. derjenigen der deutschen Kolonisten aus Jugoslawien (die Zone Gottschee, an der Grenze zwischen Slowenien und Kroatien) mit zahlreichen, aus der entsprechenden jugoslawischen Version entlehnten Elementen<sup>52</sup>.

Bei allen diesen Völkern hat das Thema eine gemeinsame thematische Physiognomie, eine ebenfalls gemeinsame dichterische Struktur, wie auch eine gemeinsame soziale Funktion<sup>53</sup>.

### Die bulgarische Version

In der bulgarischen Folklore ist der Text besonders verbreitet. Man kennt fast hundert Varianten. Die bulgarische Version ist durch ihre innere Homogenität und durch ihre strukturelle Einheit gekennzeichnet. Man begegnet eine einzelne künstlerische Formel.

Gegenüber dem rumänischen Schema fehlen die Themen *ABEFK*.

Die für die bulgarische Version kennzeichnende Formel ist diejenige in welcher gezeigt wird, daß der junge Mann zum Heer ziehen muß. Das Material weist aber eigene kennzeichnende Aspekte auf. So verheiratet die Mutter ihren Sohn mit der Absicht ihn vor dem Militärdienst bei den Türken zu bewahren<sup>54</sup>. Er hat aber dabei kein Glück, weil er am häufigsten sogar während der Hochzeit zum Heer einberufen wird<sup>55</sup>, durch

<sup>50</sup> Vargyas Lajos, *Kutatások a népballada középkori történetében. I. Francia eredetű reteg balladákban*. „Ethnographia” 71 (1960); Faragó József, *Györgyike és Ilona Balladája*, „Nyelv-és irodalomtudományi közlemények” 7 (1963), S. 191–213.

<sup>51</sup> Neulich wurde eine Variante der Zigeuner aus Ungarn veröffentlicht welche aber alle südosteuropäischen Kennzeichen beibehält. (André Hajdu, *Vurīāš Foldjordji*, in *Etudes tsiganes*, Paris, 1965, Nr. 1, S. 54–60, rezensiert, von Adrian Fochi, in „Revista de etnografie și folclor” 11 (1966), S. 301–305).

<sup>52</sup> E. Seemann a.a.O., S. 177.

<sup>53</sup> Die Ballade hat bei den Albanern, den Griechen, den Bulgaren und den Rumänen einen rituellen Charakter und sie wird auf Hochzeiten, in gewissen Momenten des Zeremonials gesungen. Bei den Rumänen trägt sie einen spezifischen Namen *Cîntecul socrului* (Lied des Schwiegervaters) und wird im Augenblick des Aufbruchs der Hochzeitsgäste gesungen. Bei den Bulgaren wird der Text während sich der Bräutigam anzieht, gesungen. (Siehe die Var. Nr. 572 aus der Sammlung der Brüder Miladinow Ed. 1961, S. 590). Bei den Albanern aus Italien wird sie ebenfalls nur auf Hochzeiten, auf feierliche Art gesungen, wobei die Ehefrau gefeiert wird (Maximilian Lambert, *Albanische Märchen (und andere Texte zur albanischen Volkskunde)*. Wien, 1922, 67. Bei den Neugriechen ist der rituelle Charakter der Ballade ebenfalls merklich. In Zypern wird die Ballade den Tag nach der Hochzeit, vor der Türe des Hochzeitgemachs gesungen. (Ariadna Camariano, *Motivul „Întoarcerea sofului înstrăinat” în poezia neogreacă și română*. „Revista fundațiilor” 10 (1943), S. 655).

<sup>54</sup> Сбн 27 (1913) S. 199–201, 201–203; 35 (1923) S. 327–329; 42 (1936) S. 157–158; 44 (1949) S. 154–155, 155–156, 156–157; 46 (1953) S. 67–68; 49 (1958) S. 139; Gebrüder Dimitar und Konstantin Miladinow, *Български народни песни* (= Mil.) S. 590; Wasil Stoin, *Народни песни от Тимок до Вута* (= Stoin), S. 438.

<sup>55</sup> Сбн 9 (1893) S. 76, 91, 104–105; 46 (1953) S. 67–68; 47 (1956) S. 496–498.

einen kaiserlichen Erlaß<sup>56</sup> oder von den Boten des Zaren<sup>57</sup> abgeholt wird. Er versucht einen Aufschub zu erhalten, er kann aber die Boten des Kaisers nicht überreden; er versucht seine Mutter zu überzeugen, seinen Vater statt seiner zu schicken, diese sagt ihm aber, daß der Alte das Pferd nicht zügeln, das Gewehr und den Säbel nicht handhaben kann, wie er auch die langen Märsche nicht ertragen können wird<sup>58</sup>.

Wenn in einigen Varianten der Held seiner Gattin verlangt ihn eine gewisse Zeitspanne zu erwarten und nach ihrem Ablauf zu heiraten, wurde in den meisten Fällen ein neues künstlerisches Motiv eingefügt: das des magischen Blumenstraußes. Beim Abschied tritt die Gattin in den Garten, pflückt Blumen, bindet damit einen Strauß, den sie ihrem Gatten mit der Empfehlung reicht ihn tagsüber zu tragen und ihn vor dem Verwelken zu bewahren. Im Augenblick in dem der Strauß verwelken wird soll er wissen, daß sie wieder heiratet<sup>59</sup>.

Es sind Jahre vergangen; der Gatte pflegt seinen Strauß. Als aber die festgesetzte Zeit um ist, stellt der junge Mann zu seiner Bestürzung fest, daß der Strauß verwelkt ist. In den meisten Fällen hat er ein trauriges und zerstreutes Benehmen, welches die Aufmerksamkeit der Zarin<sup>60</sup> auf sich lenkt. Nach den Gründen seiner Traurigkeit ausgefragt, antwortet er, daß er Nachricht von zu Hause erhalten hat, daß seine Frau heiratet. Die Kaiserin erteilt ihm die Erlaubnis nach Hause zu gehen, schenkt ihm das schnellste Pferd und er reitet nach Hause. Zu diesem Kontext muß bemerkt werden, daß das Motiv des Blumenstraußes aus keiner Variante fehlt und so zur typischen Formel der bulgarischen Version wird.

In der bulgarischen Version nehmen wir an drei Begegnungen mit den Eltern teil. Die möglichen Situationen sind folgende: der junge Mann begegnet nur seinem Vater<sup>61</sup>, er begegnet nur seiner Mutter<sup>62</sup>, seinem

<sup>56</sup> Сбну 1 (1889) S. 39–41; 21 (1905) S. 34–35; 27 (1913) S. 201–203; 35 (1923), S. 327–329; 42 (1936) S. 157–158; 46 (1953) S. 214–215; 49 (1958) S. 139; K. Tsernuschanow, *Македонски народни песни*. Sofia, 1956 (= Tsern). S. 216–217; Mil., S. 138–140, 216, 448; Stoin, S. 438.

<sup>57</sup> Сбну 11 (1894) S. 34–35; 13 (1896) S. 97–98, 98–99; 15 (1898) S. 29–30; 44 (1949) S. 154–155; Mil. S. 133–137, 590; St. Romanski, Преглед на българските народни песни I, S. 620–621, Nr. 671.

<sup>58</sup> Сбну 25 (1909) S. 127–128; 27 (1913) S. 199–201, 201–203; 42 (1936) S. 156–158; 49 (1958) S. 139; Romanski, I, S. 620–621, Nr. 671.

<sup>59</sup> Сбну 1 (1889) S. 39–41; 2 (1890) S. 121; 9 (1893) S. 76; 13 (1896), S. 98–99, 97–98; 15 (1898) S. 29–30; 21 (1905) S. 34–35; 22–23 (1906–1907) S. 79–80; 25 (1909) S. 127–128; 27 (1913) S. 199–201, 201–203; 35 (1923) S. 327–329; 42 (1936) S. 157–158; 44 (1949) S. 154–155, 155–156, 156–157; 46 (1953), S. 67–68; 47 (1956) S. 496–498; 49 (1958) S. 139; Mil. S. 133–137, 138–140, 216; Stoin, S. 41, 438.

<sup>60</sup> Сбну 21 (1905), S. 34–35; 22–23 (1906–1907) S. 79–80; 27 (1913) S. 199–201, 201–203; 35 (1923) S. 327–328; 44 (1949) S. 155–156; 46 (1953) S. 67–68; 47 (1956) S. 496–498; Mil. S. 216.

<sup>61</sup> Сбну 9 (1893) S. 76; 46 (1953) S. 214–215; Mil. S. 133–137, 216.

<sup>62</sup> Сбну 46 (1953) S. 67–68; Tsern., S. 216–217; Medenica, S. 50.

Vater und seiner Mutter <sup>63</sup> und, endlich, begegnet er sowohl seiner Mutter und seinem Vater, als auch seiner Schwester <sup>64</sup>. Nach der Häufigkeit des Motivs urteilend, ist die Formel der doppelten Begegnung mit dem Vater und mit der Mutter die typische. Gewöhnlich pflügt der Vater <sup>65</sup>; in wenigen Fällen arbeitet er im Weinberg. Man muß also bemerken, daß die für die bulgarische Version typische Formel nicht die Arbeit im Weinberg, sondern das Pflügen ist. Die Mutter spinnt, webt, wäscht Wäsche am Fluß, färbt Kleider, sie führt auch einige männliche Arbeiten aus: sie schneidet die Weinrebe <sup>66</sup>. Die Schwester hütet die Herde oder holt Wasser von der Quelle <sup>67</sup>. Was aber sehr stark betont werden muß, ist die Tatsache, daß in der bulgarischen Version die Mutter des Helden die bedeutende Rolle innehat und nicht der Vater wie in der rumänischen Version. Während aller Begegnungen, erkennen die Eltern ihren Sohn nicht, er aber erkennt sie. Überall fragt er warum sie am Sonntag arbeiten. Die Mutter und der Vater antworten, daß sie aus Ärger arbeiten, da sie einen Sohn gehabt haben, genau so wie er, daß dieser zum Heer gezogen ist, daß er gar kein Lebenszeichen mehr gegeben hat und, daß gerade an diesem Tag, nach neun Wartejahren, seine Gattin heiratet. Wir müssen noch erwähnen, daß im Falle der doppelten oder dreifachen Begegnungen, das Gespräch zwei oder dreimal wiederholt wird und der Abschnitt auf diese Weise übertriebene Ausmaße gegenüber dem Umfang der Texte erhält.

Bei dem Thema *I* sind die künstlerischen Lösungen dreifacher Art, was mit dem rituellen Gehalt des Abschnittes zusammenhängt. So schickt der junge Mann, da er anscheinend nichts hatte um die Braut zu beschenken, ihr den Ehering, welchen diese nachher erkennt; er ruft die Braut zum Handkuß oder er gelangt zur Hochzeit gerade in diesem Augenblick der Abwicklung des Zeremonials und die Braut erkennt den Ring an seinem Finger.

Das Thema *J* wird summarisch und rasch behandelt, obwohl es die dramatische Spannung des Textes beendet. So erkennt die Braut ihn

<sup>63</sup> Сбну 1 (1889) S. 39–41; 35 (1909) S. 127–128; 27 (1913) S. 199–201, 201–203; 35 (1923) S. 327–329; 42 (1936) S. 157–158; 47 (1956) S. 496–498; Stoin, S. 41; Medenica, S. 49, 51.

<sup>64</sup> Сбну 13 (1896) S. 97–98, 98–99; 21 (1905) S. 34–35; Romanski, II, S. 196–197 Nr. 48 = 4 Varianten.

<sup>65</sup> Сбну 9 (1893) S. 96; 13 (1896) S. 97–98, 98–99; 25 (1909) S. 127–128; 27 (1913) S. 199–201, 201–203; 35 (1923) S. 327–329; 42 (1936) S. 157–158; 47 (1956) S. 496–498; Medenica, S. 51; Romanski, II, S. 196–197.

<sup>66</sup> Сбну 1 (1889) S. 39–41; 13 (1896) S. 97–98, 98–99; 21 (1905) S. 34–35; 25 (1909) S. 127–128; 27 (1913) S. 199–201, 201–203; 35 (1923) S. 327–329; 42 (1936) S. 157–158; 47 (1956) S. 496–498; Tsern., S. 216–217; Stoin, S. 41.

<sup>67</sup> Сбну 13 (1896) S. 97–98; 21 (1905) S. 34–35.

unmittelbar, bei seinem einfachen Erscheinen, oder sie erkennt ihn an dem Ring, der ihr auf die zwei obigen Arten gezeigt wird. Nach der Erkennung teilt die Braut den Hochzeitsgästen die ganze Begebenheit mit, und, in den meisten Fällen, endet die Ballade mit diesem Akzent.

In den studierten Varianten bestehen zusammen alte und neue Elemente in einer äußerst belehrsamem Nachbarschaft. So existieren einige Elemente die sehr alt zu sein scheinen und von der ästhetischen Modalität des Märchens abhängen und manchmal auch eine gewisse Note des Wunderbaren bringen. Andere, neuere Elemente, illustrieren die türkische Epoche. Die neueren Elemente erörtern realistische Details, welche die Volksauffassung über den Militärdienst in den Bedingungen der bulgarischen Gesellschaft vor der sozialistischen Revolution betreffen. Interessant ist die Tatsache, daß die einzigen Berührungen oder Konvergenzen der rumänischen Version mit der bulgarischen auf dem Gebiet der ältesten Elemente stattfinden.

#### Die jugoslawische Version

In der Folklore der Völker aus Jugoslawien ist das Thema der Wiederkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau reich vertreten und das gesammelte Material (das für unser Studium zugänglich war<sup>68</sup>) ist für die wissenschaftliche Charakterisierung der Version ausreichend. Die Verbreitung des Textes ist allgemein. Die jugoslawische Version hat sich auch einer aufmerksamen monographischen Erforschung seitens Rad. Medenica<sup>69</sup> erfreut. Wie auch dieser Verfasser bemerkt hat, gliedert sich die jugoslawische Version in zwei große Kategorien von Varianten, welche durch die Zusammenfassung ihrer ursprünglichen thematischen und dichterischen Eigenheiten, zwei unterschiedliche Typen bilden. Der erste Typ berichtet über den Abzug des Helden zum Heer, während oder sofort nach der Hochzeit, der zweite erzählt die Versklavung des Helden, als Erklärung für seine lange Abwesenheit von zu Hause.

<sup>68</sup> Die von M. Murko gesammelten Varianten: *Tragom srpsko-hrvatsko narodne epike. Putovanja u godinama 1930—1932*. Zagreb, 1951, S. 540—555: Popis fonograma, als auch diejenigen von Milman Parry, zwischen 1934—1935 gesammelten, waren uns nicht zugänglich. Siehe *Srpsko-hrvatske junačke pjesme. Skupio Milman Parry, uredio i preveo na engleski Albert Bates Lord*. Bd. I, Cambridge — Belgrad, 1954 (engl. Übersetzung) S. 340 und die 2 von A. B. Lord selbst gesammelten Varianten.

<sup>69</sup> Thematische Analysen des jugoslawischen Material betreffend haben auch I. Sosonowitsch, Erich Seemann und kürzlich A. B. Lord: *The Singer of Tales*. Oxford, 1960, S. 242—259 vorgenommen.

### *Der Typ des Abzuges zum Heer*

Soviel bis heute bekannt, ist der Typ nur durch vier Varianten illustriert <sup>70</sup>. In drei Fällen ist das Thema mit dem Namen des Helden *Marko Kraljević* verbunden. Die Verbindung mit diesem Namen beweist das unzweifelhafte Alter der Texte.

Einen anderen Beweis des Alters (eigentlich des Vorranges dieses Typs gegenüber dem zweiten) stellt der tiefe Parallelismus mit dem italienischen Typ der albanischen Version und mit dem südlichen Typ der rumänischen Version dar. Endlich, selbst die geringe Zahl der Varianten, als auch einige Momente der thematischen Undeutlichkeit, zeigen, daß es sich um das Überleben einiger archaischen künstlerischen Formeln handelt.

Der Inhalt der Varianten dieses Typs ist folgender <sup>71</sup>. Am Abend hat die Mutter *Marko* verheiratet; am Morgen sind drei Briefe angekommen, einer, in welchem er gebeten wird zu einer Taufe zu gehen, ein zweiter, welcher ihn zu einer Hochzeit einlädt, ein dritter, der ihm befiehlt zum Heer zu ziehen. Die Mutter rät ihm zuerst zur Taufe, nachher zur Hochzeit und zuletzt zum Heer zu gehen. Er spricht mit *Andjelja*, seiner Frau, und verlangt ihr ihn neun Jahre und vier Monate lang zu erwarten und, falls er in dieser Zeitspanne nicht zurückkehrt, soll sie wieder heiraten. Als die Zeit um war hat sich die Frau entschlossen wieder zu heiraten. Während dessen befindet sich *Marko* in Kosovo. Er hat einen schlechten Traum, hat schwarze Vorahnungen und beklagt sich beim Sultan, indem er eine sehr schöne Allegorie über die Rose, die neun Jahre lang geblüht und die er jetzt verloren hat, gebraucht. Er bittet den Sultan ihm zu erlauben nach Hause zu gehen. Vor dem Hof weint seine Mutter, auf der Veranda unterhalten sich die Hochzeitsgäste. Er verkleidet sich in einen Bettler und bittet um Erlaubnis bei den Hochzeitsgästen zu betteln. Die Braut bringt ihm Wein und er bittet um Erlaubnis sie zu beschenken. So reicht er ihr den goldenen Ehering. Die Braut erkennt ihn sofort und eilt zu seiner Mutter um ihr die gute Nachricht der Wiederkehr ihres Sohnes zu bringen. Die Mutter glaubt es aber nicht. Nachdem er ein wenig getrunken hat, bittet *Marko* um Erlaubnis zu singen. Sein Lied enthält eine andere Allegorie: die Schwalbe hat ihr Nest neun Jahre lang behütet, aber an diesem Morgen hat sie begonnen es niederzureißen; es ist aber ein Falke vom kaiserlichen Heer eingetroffen und hat sie daran gehindert. Die Hochzeitsgäste verstehen die Bedeutung seiner Worte und gehen fort. Wie ersichtlich, hat das thematische

<sup>70</sup> Analysiert von Medenica, a.a.O., S. 43—46.

<sup>71</sup> Nach der Variante Nikolić.

Material folgende Struktur: *CDEGIJK*. Es ist wichtig zu bemerken, daß es der Gattin erlaubt ist jeden zu heiraten, außer den Blutsbruder des Helden, was unsere Gedanken zu demselben Zyklus der Biographie des Helden lenkt und die Hypothese des großen Alters der Texte unterstreicht<sup>72</sup>. Es ist eine Einzelheit die in der russischen *Byline* des *Dobrynja*<sup>73</sup> begegnet wird, in welcher der Held seiner Gattin verbietet seinen Blutsbruder *Alescha Popowitsch* zu heiraten.

### *Der Typ der Versklavung des Helden*

Er ist durch sehr zahlreiche Varianten illustriert. Man unterscheidet aber zwei Hauptgruppen. Zur ersten gehören auch nur vier Varianten. Er ist im allgemeinen mit dem Namen *Janković Stojan* verbunden, geschichtliche Figur aus der zweiten Hälfte des 17. Jh., welche im Februar 1666 in türkische Sklaverei geraten, aber nur 14 Monate dort geblieben ist. Er ist in Duvna in Bosnien im Jahre 1687 gestorben<sup>74</sup>. Es erscheint klar, daß die ungewöhnliche Koinzidenz zwischen der Biographie des Helden (seine Versklavung, seine zwanghafte Entfremdung und seine spätere Rückkehr) und dem Gehalt des alten Liedes (der gezwungene Abzug des Helden von zu Hause und seine Rückkehr zur Hochzeit seiner Gattin) zur Neugestaltung des traditionellen Schemas geführt und es den neuen Bedingungen der Epoche angepaßt hat, es durch Vergegenwärtigung und Lokalisierung verjüngt und ihm eine neue Anregung gegeben hat, dank derer es den Jahrhunderten standhalten kann. Auch Rad. Medenica behauptet diese Wahrscheinlichkeit. Er glaubt, daß der Entstehungsort des Typs die alte militärische Grenze war.

Den Inhalt des Materials geben wir nach der Variante Karadžić's. Als die Türken die Stadt Kotar verwüsteten, haben sie auch den Hof *Janković's* geplündert und ihn, zusammen mit seinem Freund *Ilija Smiljanić* gefangen genommen. Beide lassen ihre junge Frau zu Hause zurück. Die Türken bringen sie nach Stambul und schenken sie dem Sultan. Dort bleiben sie neun Jahre und sieben Monate. Eines Tages beraten

<sup>72</sup> Krsić: nicht mit dem Serdar Pilip; Matica Hrvatska; nicht mit Ivo Senjanin. In HNP VI, 316: Sie soll nicht Pavel Zlatarić nehmen (nach E. Seemann: a.a.O., S. 175).

<sup>73</sup> Für diese Annäherung: I. Sosonowitsch; a.a.O., S. 511–535 und Beispiele in *Архангельская былина и историческая песня. Собрания А. Д. Григорьевым*, Bd. I, Moskau, 1904, S. 27–29, 79–83, 195–201, 325–329 wo selbst der Titel der Stücke ausdrücklich das Verbot enthält: „неудавшаяся женитьба Алеши“. Die Analyse des russischen Materials in A. N. Wesselowski, *Историческая поэтика*. Leningrad, 1940, S. 343–346.

<sup>74</sup> Über den Helden: Vuk Karadžić: a.a.O., S. 627–628. Für andere biographische Daten, als auch für die Art in welcher das Gedicht die Geschichte umgeändert hat, siehe: M. Murko, a.a.O. S. 432. Daten mit legendärem Charakter: T. Maretić, *Naša narodna epika*. Zagreb, 1909, S. 132–133.



sie sich zu entfliehen. Der Ausbruch gelingt. In Kotar angekommen, sagt *Stojan Ilija* er soll an seinen Hof gehen und er selbst wird in den Weinberg gehen um nachzusehen in welchem Zustand er sich befindet. Im Weinberg findet er seine Mutter die weint, ihr Haar abschneidet und die Reben damit bindet. Er fragt sie ob sie niemanden hätte der diese Arbeit für sie leisten könne und die Alte antwortet ihm, daß ihr einziger Sohn gefangengenommen wurde, daß seine Frau ihn neun Jahre und sieben Monate erwartet hat, daß seine Frau gerade jetzt wieder heiratet und daß sie vor Verbitterung von zu Hause weggegangen ist. Er beeilt sich zu seinem Hof zu gehen und findet die Hochzeitsgäste, welche sich unterhalten. Diese empfangen ihn gut und laden ihn zu Tisch. Nach einiger Zeit bittet er um Erlaubnis ihnen etwas vorzusingen: es handelt sich um die schöne Allegorie von der Schwalbe die wir auch im Inhalt des vorherigen Typs erwähnt haben. Die Gattin erkennt ihn sofort, aber, wegen ihrer Bescheidenheit und der Strenge der für das patriarchalische häusliche Leben der Serbokroaten kennzeichnenden Bräuche, geht sie zuerst zu ihrer Schwägerin um sie von der Ankunft ihres Gatten zu benachrichtigen. Diese kommt sofort und fällt ihrem Bruder in die Arme. Die Hochzeitsgäste verlangen Schadenersatz für die anlässlich der Hochzeit gemachten Ausgaben. *Stojan* löst die Situation und gibt ihnen seine Schwester. Gegen Abend kommt auch seine alte Mutter aus dem Weinberg zurück. Als sie von seiner Rückkehr erfährt, bricht sie zusammen und stirbt.

Thematisch ist der Typ beschränkter aber auch verschiedenartiger als der vorherige: er umfaßt nur die Themen *CGHIJK* und auch diese in einer eigenartigen Darstellung. Das Erscheinen des Themas *H*, der Begegnung der Mutter im Weinberg ist hervorzuheben, wie auch das Erscheinen der Motive: das Entfliehen der Helden aus der Gefangenschaft, der Tod der Mutter, die Allegorie durch welche die Erkennung erfolgt, die Verheiratung der Schwester. Die anderen Varianten ändern das obige Schema wenig.

Die zweite Variantengruppe unterscheidet sich von der ersten dadurch, daß sie auf die Erzählung der Gefangennahme der Helden verzichtet. Der Vorhang hebt sich über der Szene des Gefängnisses, in welchem sie seit lange liegen. Auf diese Art ist die Thematik der Gruppe noch beschränkter: *GHIJK*. Die Formel ist verhältnismäßig neuer.

Im Inhalt dieser Lieder unterscheiden wir zwei spezifische Tendenzen. Erstens erhält das Problem der Erkennung der zwei Gatten eine besondere Entwicklung in Abhängigkeit von dem eigenen Charakter der muselmanischen Hochzeiten. Bei diesen wickelt sich die Hochzeitsfeier gesondert für den Bräutigam und die Männer und für die Braut und die

Frauen ab. Deshalb zerlegt sich die ganze Szene in aufeinanderfolgende Bilder, die die Spannung des Moments und die dramatische Schärfe des Stückes diluieren, die Erkennung der Gatten verliert sich zwischen anderen vielen Erkennungen: der Mutter, der Schwester, des alten Dieners, des Pferdes, des Hundes. Diese Lösungen führen uns zu den eventuellen buchmäßigen Widerspiegelungen (auf der *Odyssee* oder auf ihren gewissen prosaischen Bearbeitungen beruhend) zurück <sup>75</sup>. Zweitens widerspiegeln die Texte die muselmanische Einstellung zu den Grenzkonflikten und eine heldenhafte und tapfere Auffassung, sie drücken die Expansionstendenzen des türkischen Reiches aus. Deshalb überwiegt in diesen Liedern nicht das lyrische Schema des Wiedersehens der zwei Gatten, das literarische Motiv der Rückkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau. Was im Falle des Zyklus „Die Versklavung *Janković Stojans*“ nur den Hintergrund des Bildes, seine zufällige lokalisierende Einfügung darstellte, wird im muselmanischen Zyklus zum Hauptthema, die Ballade beginnt und endet in Kampfesklang und mit kriegerischen Greueln. Zwei von den Liedern dieser Art wurden von Rad. Medenica analysiert, zwölf, die zur Sammlung Milman Parrys gehören, wurden thematisch, nach anderen Kriterien als den unsrigen, von Albert Bates Lord <sup>76</sup> analysiert; zwei, aus derselben Sammlung Parrys, wurden in dem nachgedruckten, von A. B. Lord <sup>77</sup> herausgegebenen Band veröffentlicht und andere zwei, von letzterem nach dem zweiten Weltkrieg gesammelte, wurden als thematische Auszüge im selben Band <sup>78</sup> veröffentlicht.

Interessanter, nicht nur weil sie den gegenwärtigen Aspekt dieses Liederzyklus darstellen, sondern weil sie prägnant und kräftig die heldenhafte und tapfere Stimmung illustrieren, sind die Varianten aus der Sammlung M. Parrys — A. B. Lords. Das Material ist ziemlich stabil; die Unterschiede ändern die Grundlage nicht, sondern nuancieren sie nur.

Alles weist mit genügend Klarheit, daraufhin, daß der Typ der Versklavung des Helden eine spätere Phase der allgemeinen Entwicklung darstellt. Das jugoslawische Material bietet uns aber auch einige Übergangsfälle von der einen Phase zur anderen, was beweist, daß in Wirklichkeit diese die Richtung der Entwicklung des Themas ist und bringt einen weiteren Beweis für unsere These. So feiert in einer Variante aus der Sammlung Parrys <sup>79</sup> der Held *Bosnić Osmanbey* Hochzeit. Gerade als die

<sup>75</sup> Stjepan Banović hat sein Studium auch auf diese Art betitelt und verfolgt manchmal mit Übertreibung, die zu gewagten oder unbedeutenden Annäherungen führt, den Parallelismus zwischen der *Odyssee* und zwei kroatischen Varianten aus Makarsko Primorje (22 Ähnlichkeiten, S. 202—203). Derselbe Parallelismus auch von A. B. Lord studiert: a.a.O., S. 177—185.

<sup>76</sup> Albert Bates Lord, a.a.O., S. 242—259.

<sup>77</sup> *Srpsko-hrvatske junačke pjesme*. Bd. II, S. 55—74, Nr. 4, und S. 275—285, Nr. 28.

<sup>78</sup> *Ebda*, Bd. I, S. 344—347.

<sup>79</sup> *Parry* Nr. 1920.

Unterhaltung ihren Höhepunkt erreicht, erhält er einen Brief vom Sultan, durch welchen er in den Krieg nach Hotin gerufen wird. Da er weggehen muß, verabschiedet er sich von seiner Gattin und verlangt ihr ihn sieben Jahre lang zu erwarten und, wenn er in dieser Zeitspanne nicht wiederkehrt, soll sie im achten Jahr wieder heiraten. Er zieht zum Heer, nimmt an dem Krieg gegen den Zaren Rußlands teil, wird gefangengenommen, wird nachher dem König aus „Lekovo“ verkauft, von wo an, die Dichtung die bekannte Linie des Zyklus der muselmanischen Lieder verfolgt.

Um die jugoslawische Version zu charakterisieren, müssen wir folgendes sagen. Die Version umfaßt zwei Typen, deren thematische und dichterische Struktur eine Ergründung der Geschichte des Textes erlaubt. Der älteste hat Ähnlichkeiten mit den anderen alten südosteuropäischen Versionen (der rumänischen, der albanischen und der bulgarischen). Der neuere Typ ist eine lokale Schöpfung, welche das gemeinsame Thema nach dem nationalen Spezifikum ändert. Seine Charakteristik ist die heldenhafte Stimmung die er widerspiegelt. Er weist Ähnlichkeiten mit den neuen balkanischen Versionen auf. Manchmal scheint er einige buchmäßige Reminiszenzen zu enthalten was viele dazu veranlaßt hat, ihn mit der *Odysee* zu vergleichen.

#### Die albanische Version

Die albanischen Dokumente sind verhältnismäßig zahlreich<sup>80</sup>. Man findet sie sowohl bei den Albanern aus der Heimat, als auch bei denjenigen aus Italien<sup>81</sup>. Dadurch werden zwei Fragen gelöst: diejenige des Alters des Textes und diejenige der Typologie der albanischen Version.

Die Unterschiede zwischen den zwei Typen offenbaren sich tief und kennzeichnend in der Thematik und in der dichterischen Struktur.

#### *Der italienische Typ (Konstantini i vogëlith)*

Drei Tage nach der Hochzeit wird der junge *Konstantin* zum Heer einberufen. Er verabschiedet sich von seinen Eltern, während er seiner Frau den Ehering zurückgibt und seinen Ring verlangt. Sie soll ihn neun

<sup>80</sup> Die einzige albanische Monographie über die Ballade war uns leider nicht zugänglich. Es handelt sich um das Studium E. Çabejs: *Konstandini i vogëlith dhe kthimi i Odiseut*. „*Hylli i Dritës*“ 14 (1938). Varianten welche uns nicht zugänglich waren, nach *Mbledhës të hershëm të folklorit shqiptar (1635–1912)*, Bd. I, Tirana, 1961, S. 29, Anm. 1 (= 7 Texte) und Tache Papahagi: *Paralele folklorice (greco-române)*. Buk., 1944, S. 67 (= 1 Variante aus Alberto Straticó: *Manuale di letteratura albanese*, S. 97–99).

<sup>81</sup> Die neuesten Texte wurden zwischen 1953–1954 gesammelt. Siehe: Centro Nazionale Studi di Musica Popolare. *Catalogo sommario delle registrazioni 1949–1962*. Rom, 1963, S. 64: Raccolta 19 (SICILIA): Ottavio Tiby. Nr. 9: Konstandini i vogëlith. Piana degli Albanesi (Palermo), 11. 3.1953. Voci miste; S. 70: Raccolta 23 (ABRUZZI e MOLISE): Diego Carpi-tella e Alberto Mario Cirese. Nr. 28: Constandini vogël. Ururi (Campobasso), 2. 5. 1954.

Jahre und neun Tage lang erwarten und, wenn er in dieser Zeitspanne nicht zurückkommt, ist sie frei sich wieder zu verheiraten. Die Frau hat so lange gewartet, als aber die Frist um war, zwingen sie ihre Schwiegereltern wieder zu heiraten, da *Konstantin* als tot betrachtet werden kann<sup>82</sup>. Beim Militär, nach Ablauf der Frist, hat *Konstantin* einen schlechten Traum und seufzt im Schlaf. Der Kaiser hört es und wird neugierig. Er sammelt seine Offiziere und fragt sie über die Begebenheit aus. *Konstantin* bekennt, daß er geseufzt hat und sagt ihnen, daß seine Frau wieder heiratet. Der Kaiser schickt ihn zum Stall um sich das schnellste Pferd auszusuchen um rechtzeitig zu Hause anzukommen. Im Dorf begegnet er seinem alten Vater der ihn nicht erkennt. Er fragt ihn wohin er eilt und der Alte antwortet, er gehe sich aus Ärger in einen Abgrund werfen, da gerade an diesem Sonntag die Gattin seines Sohnes Hochzeit feiert. Der junge Mann bittet den Alten wieder zurückzukehren, da *Konstantin* — sein gewesener Kamerad — bald zurückkehren wird. Für diese guten Worte, segnet ihn der Alte. Er erreicht endlich die Kirche und begegnet davor dem Hochzeitszug. Er steckt seine Fahne in die Erde und bittet die Hochzeitsgäste als Pate an der Hochzeitsfeier teilnehmen zu dürfen. Dies wird ihm gewährt, die Hochzeitsfeier beginnt und im Augenblick des Austausches der Ringe, läßt er den Ring seiner eigenen Hochzeit auf den Finger der Braut gleiten. Die Braut erkennt den Ring, bricht in Freudentränen aus und *Konstantin* gibt sich zu erkennen. Die Ballade endet unveränderlich mit diesem Motiv. Das Material ist in zwei Punkten des Ablaufes der Handlung uneinheitlich. Die Varianten M. Marchianòs und G. Schiròs enthalten das Motiv des prophetischen Traumes *Konstantins* und das Motiv der Wiederverheiratung der Gattin unter dem Zwang ihrer eigenen Schwiegereltern nicht.

Was den Gehalt betrifft, umfaßt dieser Typ nur die Themen *CDEFHIJ*. Die vorhandenen Themen werden in einer eigenen Weise behandelt.

### *Der islamische Typ (Aga Ymeri)*

Er ist sehr verbreitet, so daß die Fachleute ihn als das bekannteste Lied der albanischen Folklore betrachten<sup>83</sup>. *Aga Ymeri* hat geheiratet

<sup>82</sup> Die Situation ist nur für die Varianten: Girolamo de Rada, *Rapsodie d'un poema albanese raccolta nelle colonie del Napoletano*. Florenz, 1866, S. 61—64 (= Antonio Scura, *Gli Albanesi in Italia e i loro canti tradizionali*. New-York — Mailand, S. 218—227); Demetrio Camarda; *Appendice al Saggio di grammatologia comparata sulla lingua albanese*. Prato, 1866, S. 90—97 gültig. Die Varianten Michele Marchianòs, *Canti popolari albanesi delle colonie d'Italia*, Foggia, 1908, S. 32—39 und G. Schirò: *Canti tradizionali* (= *Visaret e Kombit*, I, Tirana, 1937, S. 303—305) kennen das Motiv nicht. Die Gattin heiratet wieder, ohne daß der Eingriff der Schwiegereltern erwähnt wird.

<sup>83</sup> *Kengë popullore legjendare*, S. 42.

und den zweiten Tag nach der Hochzeit hat er die Einberufung zum Militär erhalten. Er hat sich von seinen Eltern verabschiedet und seine Frau hat ihm versprochen ihn neun Jahre lang zu erwarten. Sie hat ihn die neun versprochenen Jahre erwartet, wonach sie wieder geheiratet hat. In der Zwischenzeit wurde *Aga Ymeri* im Krieg gegen den König Spaniens gefangengenommen. Seine Gefangenschaft ist angenehm: er ißt, trinkt und spielt cifteli. Die Königstochter fühlt sich von ihm angezogen. Als aber die neun Jahre vergangen waren, beginnt *Aga Ymeri* schweigsam zu werden, er ißt nicht mehr, was das Mädchen beunruhigt. Sie fragt ihn über den Grund seiner Veränderung und der Held antwortet, daß er einen schlechten prophetischen Traum gehabt hat. Er bittet sie, ihm zu erlauben nach Hause zu ziehen und schwört ihr, zurückzukommen. Sie erlaubt ihm sich ein Pferd auszusuchen und fortzugehen. Er kommt zu Hause an und begegnet seiner Mutter, die ihn nicht erkennt. Als sie ihn fragt ob er nichts über ihren Sohn weiß, antwortet er ihr, daß er vor ungefähr drei Wochen gestorben ist und er selbst ihn begraben hat. Als er die Glocken läuten hört, fragt er was für eine Feier im Dorf sei und die Mutter antwortet, daß sich der Hochzeitszug ihrer Schwiegertochter welche wieder heiratet, nähert. *Ymeri* geht dem Zug entgegen und sagt den Hochzeitsgästen, daß er in Spanien Gefangener war; befragt, ob er etwas über *Aga Ymeri* wüßte, erzählt er ihnen dieselbe falsche Geschichte und fügt hinzu, daß der Tote ihm auf dem Totenbett gebeten hätte, seiner Frau drei Worte zu sagen. Es wird ihm erlaubt mit der Braut zu sprechen und er nähert sich ihr und fragt sie ob sie keinen Brief von ihrem Gatten erhalten hätte; sie erklärt, daß sie keinen bekommen hätte und sagt, daß nach Ablauf der neun Wartejahre, man ihr gesagt hätte, daß ihr Gatte gestorben sei. Er fragt sie ob sie *Aga Ymeri* nach einem verborgenen Zeichen erkennen könne und sie antwortete, daß sie von seiner alten Mutter wisse, daß er einen Pferdebiß an einem Arm hätte. Er zeigt ihr das Mal, sie erkennt ihn, springt auf sein Pferd und verabschiedet sich von den Hochzeitsgästen. Der König Spaniens erfährt von dem Fortgehen des Helden und gerät in Zorn. Seine Tochter sagt ihm die Wahrheit und versichert ihn, daß der Held wiederkehren wird, der erzürnte König ruft aber den Henker und befiehlt ihr den Kopf abzuschlagen. Sie bittet um eine zweistündige Frist. Gerade dann erscheint auch *Aga Ymeri*. Von seinem Mut und seiner Ehrlichkeit beeindruckt, befreit ihn der König <sup>84</sup>.

In den südlichen Regionen, enthält die Ballade den Abzug des Helden von zu Hause nicht, sondern sie beginnt mit dem Gespräch zwi-

<sup>84</sup> *Visaret e Kombit*, II, S.265–269 (= Kengë popullore legjendare, S. 52–55).

schen dem Gefangenen und der Königstochter, nach welchem der Text in der bekannten Weise abläuft.

Was den Gehalt betrifft, umfaßt der Typ die Themen *CDEGHIJK* und hat, im Vergleich zum italienischen Typ auch das Thema *K*, so daß es von diesem Standpunkt aus vollständiger ist. Das albanische Material gesellt sich zu dem serbischen, in einem Moment des Übergangs vom Typ des Abzugs zum Heer zum Typ der Gefangennahme. Es handelt sich um die Variante Nr. 1920 aus der Sammlung Milman Parrys. In beiden Fällen wird der Held zum Heer einberufen, er nimmt an einem Krieg teil und wird unveränderlich gefangengenommen. Ebenso wie in der albanischen Version, erhält der Held auf Ehrenwort die Freiheit, auch dann wenn das Motiv der Königstochter fehlt. Ebenfalls nur in der jugoslawischen Version, befindet sich das Motiv der Begegnung mit der Mutter, welcher der Held die falsche Geschichte des Todes und des Begräbnisses ihres Sohnes erzählt. Gemeinsam mit der neugriechischen und mazedorumänischen Version, ist das Motiv des prophetischen Traumes.

Für die Genesis und die Verbreitung der Ballade in Südosteuropa, ist es bedeutend die Tatsache hervorzuheben, daß die rumänische Version, z. B., ihre Parallele im italienischen (also uralten) Typ der albanischen Version findet und, daß der islamische Typ dieser Version allgemein balkanische Parallelen hat.

#### Die mazedorumänische Version

Die Zahl der bekannten Texte ist gering. Das Motiv ist aber kein einzelnes Phänomen in der mazedorumänischen Folklore, sondern es bildet den künstlerischen Höhepunkt eines ganzen Liederzyklus mit dem Thema der Entfremdung<sup>85</sup>.

Vom thematischen Standpunkt aus, ist die mazedorumänische Version unvollständig, da ihr die Themen *A—F* und *K* fehlen und sie sich nur auf die spannendsten beschränkt, welche das Wiedersehen und das Erkennen der Gatten vorbereiten. Das thematische Schema ist folgendes: der Entfremdete schläft ein und hat einen prophetischen Traum: seine Frau heiratet<sup>86</sup>. In den beiden anderen Beispielen hat der Traum einen allegorischen Charakter. Er hielt ein Rebhuhn auf den Knien und dieses entflog ihm<sup>87</sup>. Von unheilvollen Vor-

<sup>85</sup> Pericle Papahagi, *Din literatura poporană a aromânilor*. Buk., 1900, S. 898—902.

<sup>86</sup> Gustav Weigand, *Die Aromunen. Ethnographisch-philologisch-historische Untersuchungen über das Volk der sogenannten Makedo-Rumänen, oder Zinzaren. Zweiter Band: Volksliteratur der Aromunen*. Leipzig, 1894, S. 90—91.

<sup>87</sup> *Ebda*, S. 94.



ahnungen ergriffen verlangt er, man soll ihm das beste Pferd vorbereiten und er reitet wie ein Sturm davon. Unterwegs hat er die bekannten Begegnungen. In der ersten Variante G. Weigands sind drei Begegnungen: mit dem Vater, mit der Mutter und mit der Schwester; in der zweiten und in derjenigen Pericle Papahagis<sup>88</sup> sind nur je zwei; mit dem Vater und mit der Mutter. Wir beschreiben als typisch, die Version P. Papahagis. Der Entfremdete findet seinen Vater jammernd und begrüßt ihn, auf ganz erstaunliche Weise, mit dem Wort „Mönch“. Dieser beantwortet den Gruß. Auf die Frage, was die Trommeltöne die durch das Dorf schallen, für eine Bedeutung hätten, antwortet der Alte, der seinen Sohn nicht erkennt, daß er einen Sohn gehabt hat, daß dieser seit 12 Jahren in die Fremde gezogen ist, daß er keine Nachricht von ihm erhalten hat und daß seine Frau heiratet, da sie der Einsamkeit überdrüssig wurde. Der Gatte eilt weiter, gelangt an eine Quelle und trifft seine alte Mutter, welche Nonne geworden ist. Sie erkennt ihn auch nicht. Er begrüßt sie und befragt sie ebenso wie den Alten und die Mutter antwortet dasselbe. Im Falle der Begegnung mit der Schwester, umfaßt der Abschnitt noch eine Wiederholung. Das Thema *I* wird knapp und rasch behandelt. Er kommt zu Hause an, betritt den Hof, begrüßt die Hochzeitgäste und wird gebeten Platz zu nehmen. Er entgegnet, daß er sich beeilt und bittet man solle ihm die Braut vorstellen, um sie zu beschenken. Als diese kommt, gibt er ihr den Trauring<sup>89</sup>. In den beiden anderen Beispielen, verlangt er man solle ihm die Braut vorstellen, da er ihr Vetter sei und sie beschenken wolle. Es folgt aber nicht das Geschenk des Ringes. Das Thema *J* beendet den Text. Die Gattin erkennt ihn, die Hochzeitgäste werden entlassen, er führt sie nach Hause.

Der mazedorumänischen Version fehlen alle epischen in den andern südosteuropäischen Versionen bestehenden Antezedenzen, sie beginnt mit dem Motiv des prophetischen Traumes. Thematisch hat sie die kleinsten Ausmaße. Die Begegnungen sind doppelt (und dreifach) wie bei den Griechen und den Bulgaren. Die Eltern bringen ihren Schmerz durch die äußeren Zeichen ihres Aussehens zum Ausdruck. Die Erkennung erfolgt unmittelbar. Ein einziges Mal erscheint auch das Motiv des Ringes.

Die Version hat keine heldenhafte Atmosphäre. Der Gatte befindet sich in der Fremde, ohne daß gesagt wird welche Tätigkeit er dort ausübt und weshalb er von zu Hause weg mußte. Die Ballade widerspiegelt ein übliches Phänomen aus dem Leben der Bevölkerung welche, wegen spezifischer ökonomischer Bedingungen, gezwungen war sich das Leben

<sup>88</sup> Pericle Papahagi, a.a.O., S. 897—898.

<sup>89</sup> Gustav Weigand, a.a.O., S. 90—91.

außerhalb des Dorfes, des öfteren in fremden Ländern, zu erwerben<sup>90</sup>. Der Text hat Annäherungen an die griechische Tradition und scheint ziemlich neu zu sein.

### Die neugriechische Version

Bei den Neugriechen kann das Thema der Wiederkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau nicht von dem ganzen Zyklus der Lieder über Entfremdung und Erkennung des Gatten nach einer langen Abwesenheit, getrennt werden. Laut einer neuen Forschung<sup>91</sup>, liegt diesem Zyklus derselbe spezifisch griechische Wanderdrang zugrunde, welcher jederzeit die Hellenen zu Schiffahrten, weiten Reisen, Kriegszügen u.a.m. getrieben hat, welche früher die *Odyssee* und, neuerlich, zahlreiche Klagelieder der Entfremdung und Freudelieder über die unerwartete Wiederkehr geschaffen haben.

Vom thematischen Standpunkt aus sind die Lieder, welche wir analysieren äußerst konzentriert, sie beschränken ihr Ausmaß auf die Ausbeutung der ästhetischen Latenzen der Themen *GHJ*, manchmal auch *K* (ein gelegentliches Schlußthema). Wenn sie auch keinen epischen Umfang haben, haben diese Lieder emotionelle Intensität und spezifisch meridionales Pathos. Drei Liederzyklen entsprechen den Zwecken dieses Studiums.

### *Der akritische Zyklus* (‘Η άρπαγή τής γυναίκος του ‘Ακριτή)

Der Held *Jannakis* (im Gehalt des Themas *H* genannt), sitzt mit bedeutenden Leuten bei Tisch<sup>92</sup>, oder nur an einem prunkhaften Marmortisch<sup>93</sup>. Plötzlich hört er das Wiehern seines Pferdes und sieht wie sein Säbel bricht. Er versteht sofort, daß es sich um die Heirat seiner Frau handelt. Er eilt in den Stall um sich ein Pferd auszusuchen. Er fragt die Pferde, welches von ihnen ihn in einem Atemzug von Osten nach Westen bringen kann. Nur ein altes Pferd bietet sich an, ihn zu tragen, aus Dankbarkeit zu seiner Herrin. Es empfiehlt ihm nur das eine: er soll ihm nicht

<sup>90</sup> Siehe dafür Per. Papahagi, *Poezia Instrăinării la aromâni*. Buk., 1912, S. 25; Karel Horálek, a.a.O., S. 815.

<sup>91</sup> Mina Aspioti-Mali: ‘Ο γυρισμός του ξενητεμένου. „Νέον ‘Αθήναιον“, Athen, 2. (1957) S.9.

<sup>92</sup> C. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*. Paris, 1825, Bd. II, S. 140—145 und A. Passow: *Popularia carmina Graeciae recentioris*. Leipzig, 1860, S. 318—320.

<sup>93</sup> N. Tommasco, *Canti popolari. III. Canti greci*. Venedig, 1842. S. 96—99; M. Mihailidis, *Δημοτικά τραγούδια Καρπάθου* Athen, 1928, S. 78—79; N. G. Politis, *Έκλογα από τὰ τραγούδια του έλληνικού λαού*. Ed. II. Athen, 1925, S. 107—109; Le C-te de Macellus, *Chants populaires de la Grèce moderne*. Paris, 1860, S. 140—142.

die Sporen geben, da es sich sonst an seine Jugend erinnern, ihn niederwerfen und ihm den Schädel einschlagen könnte. Der Held spornt das Pferd an, welches mit einem einzigen Sprung 40 Meilen, nach einem zweiten Schlag, weitere 45 Meilen zurücklegt, nachher betet er, er möge seinen Vater im Weinberg begegnen. Sein Gebet wird erhört und er gelangt in den Weinberg, in welchem der Alte arbeitet. Dieser erkennt ihn aber nicht. Er fragt, wem der Weinberg gehört und der Vater antwortet, daß er *Jannakis*, seinem Sohn gehöre, der weggezogen ist und dessen Gattin gerade Hochzeit feiert. Er fragt ihn ob er noch Zeit hätte zur Hochzeit zu gelangen und es wird ihm geantwortet, daß er, falls er ein gutes Pferd besitze, gerade zur Trauung gelangen kann, falls er aber langsamer geht, erst zum Festessen ankommen wird. Er spornt wieder sein Pferd an welches die 40 und die 45 Meilen zurücklegt und nach einem ähnlichen Gebet, gelangt er in den Garten welchen seine Mutter begießt. Sie führen dasselbe Gespräch, nach welchem er sein Pferd wieder anspornt. In einem Fall handelt es sich im Lied nicht um die Eltern des Helden, sondern um die Begegnung mit einem Mönch und einer Nonne, Formel der wir auch bei der mazedonischen Version begegnet sind. Sich dem Haus nähernd, wiehert das Pferd. Die Gattin erkennt an diesem Zeichen, daß es sich um ihren Gatten handelt. Als man sie fragt, warum sie unruhig sei (oder mit wem sie spreche), antwortet die Frau, daß ihr Bruder mit der Mitgift angekommen ist. Der neue Bräutigam fordert sie auf ihrem Bruder ein Glas Wein anzubieten. Falls es sich aber um ihren ersten Gatten handeln sollte, soll sie ihm sagen, daß er bald herauskommen wird um ihn zu töten. Sie geht zum Neugekommenen hinaus, das Pferd kniet nieder, *Jannakis* hebt sie in den Sattel und sie reiten beide davon. Umsonst verfolgen sie die Türken; mit ihren mageren Pferden können sie den von den Flüchtlingen aufgewirbelten Staub kaum sehen. Der ganze Zyklus reiht sich in die balkanische Tradition nur durch das Thema *H* (Begegnung des Helden mit seinen Eltern) ein, Thema welches einen zentralen Platz einnimmt und welches eine reiche und bevorzugte Entwicklung hat.

*Der Zyklus der Kontamination (Ἡ αἰχμαλωσία)*

Der Text ist sehr verbreitet, aus Kreta bis nach Thrakien und aus Kleinasien bis in die Ionischen Inseln<sup>94</sup>. Es fehlt ihm aber die große Stabilität des vorhergehenden. Das akritische Material wird in ein Matro-

<sup>94</sup> S. Baud-Bovy, *La chanson populaire grecque du Dodécanèse*. Bd. I. *Les textes*. Genf, 1936, S. 66.

senmilieu versetzt<sup>95</sup>. Der Held *Jannakos* wurde, kurze Zeit nach seiner Hochzeit Galeeren sklave. Eines Tages seufzt er so stark, daß das Schiff stillsteht oder bricht. Der Schiffskapitän fragt was ihm geschehen sei und der Sklave antwortet, daß er drei Tage nach der Hochzeit Sklave wurde, daß seither 12 Jahre vergangen sind und daß seine Gattin *Helena* wieder heiratet. Der Kapitän verspricht ihm die Freiheit unter der Bedingung er solle ihm ein Lied singen. *Jannakos* singt so schön, daß der ergriffene Kapitän ihm nicht nur die Erlaubnis erteilt fortzugehen, sondern ihm auch ein Pferd aus seinen Ställen schenkt, mit welchem er rascher nach Hause eilen kann. Das Geschenk des Pferdes erinnert an die entsprechenden bulgarischen und albanischen Varianten, aber, wenn im Kontext dieser Versionen die Begebenheiten eine normale Abwicklung hatten, geschieht im Falle des griechischen Zyklus der Übergang aus dem Matrosenmilieu zurück zum akritischen Milieu auf Grund einer ziemlich linkischen Kontamination, welche die Szene von der Galeere mit der Szene des Rittes des Helden verbindet<sup>96</sup>. Da gerade diese Kontamination für die ganze Liedergruppe kennzeichnend ist, haben wir es als richtig erachtet, den ganzen Zyklus als den „der Kontamination“ zu benennen. Der Ort wo diese Kontamination stattgefunden hat kann nicht festgesetzt werden, obwohl es wahrscheinlich nicht im Dodekanes war; ebenso kann auch das Datum der Kontamination nicht festgesetzt werden.

Parallel mit der oben analysierten Liedergruppe, begegnen wir einer anderen Gruppe, in welcher der Held ebenfalls Gefangener ist, aber nicht auf einem Schiff, sondern am Hof eines Königs (oder nur eines Beys). Karl Dieterich betrachtet diesen Moment als der oben analysierten Formel vorausgehend<sup>97</sup>. Von da ab, treten wir in die bekannte Atmosphäre der entsprechenden albanischen Lieder; die Königstochter fragt ihn nach den Gründen seiner Traurigkeit und, als er ihr sagt, daß er geträumt hätte, daß seine Frau wieder heiratet, schickt sie ihn in die Ställe des Palastes um sich ein schnelles Pferd auszusuchen. Sie rät ihm dem Pferd keine Sporen zu geben, um nicht mit zerschlagenem Schädel aus dem Sattel geworfen zu werden. Er reitet davon und gelangt an einen Weingarten, in welchem der Bürgermeister des Dorfes arbeitet. Hiermit kehrt das Lied wieder in die bekannte Bahn zurück.

<sup>95</sup> Karl Dieterich, *Eine Gruppe neugriechischer Lieder aus dem Akriten Cyklus*. „Byzantinische Zeitschrift“, 13 (1904), S. 66.

<sup>96</sup> *Ebda*, S. 66, wo gezeigt wird, daß der Held direkt vom Schiff wegretet (1) und in S. Baud-Bovy, a.a.O., S. 160, der „la gaucherie de la transition“ bemerkt.

<sup>97</sup> Karl Dieterich a. a. O., S. 70: „In diesem Punkte erscheint das Lied ursprünglicher als die drei anderen. Dagegen weicht es in den übrigen Zügen so stark von ihnen ab, daß es eine Gruppe für sich bildet“. Eine Variante aus Epir wurde von I. Sosonowitsch, a.a.O., S. 501—502 analysiert.

*Der Zyklus der Synthese (Jannis Marojannis)*

Diesmal handelt es sich um einen vom thematischen Standpunkt aus viel vollständigeren Text. Zum ersten Mal im Gehalt der neugriechischen Version, erscheinen auch die Antezedenzen des Helden. Typisch für diesen Liederzyklus ist die Variante Sakellarios Nr. 5, die wir nach der Zusammenfassung F. Liebrechts<sup>98</sup>, bekräftigt durch diejenige K. Dieterichs<sup>99</sup> analysieren. Der „verrückte“ *Jannis* geht, den dritten Tag nach der Hochzeit, auf eine 30tägige Reise, bleibt aber 13 Jahre in der Fremde. Sein Abzug ist nicht begründet. Es ist nicht bekannt, was ihn über das festgesetzte Datum zurückgehalten hat, sicher ist aber, daß es sich nicht um Gefangenschaft oder Sklaverei handelt. Auf das Drängen ihrer Verwandten hin, muß seine Gattin wieder heiraten. Es geschieht also alles (das Thema *E*) wie in den anderen analysierten südosteuropäischen Versionen. Am Hochzeitstag geht der Vater *Jannis'* in den Weinberg und betet für die Wiederkehr des Sohnes. Dieser kehrt zurück, aber in kümmerlichen Verhältnissen, ärger als ein Bettler. Er erscheint im Weinberg gerade im Augenblick des Gebetes seines Vaters — der ihn nicht erkennt — und beginnt das gewöhnliche Gespräch. Er fragt ihn weshalb er traurig ist; der Vater erzählt ihm seinen Kummer und rät ihm sich zu beeilen (der Held verwandelt sich plötzlich in einen Reiter), wenn er noch rechtzeitig zur Hochzeit gelangen will. Kaum hatte er das Gespräch beendet, so war das Pferd auch schon am Tor. Die Braut ruft heraus, daß, falls er ein Fremder sei, er seines Weges gehen möge; sollte er aber einer ihrer Brüder sein, so solle er in den Hof treten. Der zurückgekehrte Gatte sagt, daß der Hausherr zurückgekommen sei; die Frage der Erkennung wird durch das Agglutinieren des Motivs der „Zeichen“ welche die Gattin ihrem Gatten verlangt, stark kompliziert. Dieses Motiv hat im Rahmen der neugriechischen Folklore eine starke selbständige Entwicklung erfahren und veranlaßte manche Forscher die Ursprungsparallele im Homerischen Gedicht und in einem hypothetischen, vorhomerischen Volksschaffen zu suchen<sup>100</sup>. So weigert sich die Gattin, ohne die verschiedenen Erkennungszeichen ihn ins Haus zu lassen: der Gatte zeigt, daß im Hof ein Apfelbaum steht, dessen Früchte ebenso schön sind wie die Wangen der Hausfrau. Dieses Zeichen kann die Gattin nicht über die wahre Identität des Fremden überzeugen, deshalb versucht sie ihren Gatten von neuem.

<sup>98</sup> Zur *Volkskunde*. *Alle und neue Aufsätze*. Heilbronn, 1879 S. 161. Von Rad. *Medenica* zusammengefaßt: a.a.O., S. 59—60 und von I. Sosonowitsch analysiert: a.a.O., S. 503—504.

<sup>99</sup> A.a.O., S. 70—71.

<sup>100</sup> Parallele dieser Art auch bei Mina Aspioti-Mali, a. a. O., S. 20—23; aber insbesondere im Studium J. Th. Kakridis: 'Οδυσσεύως ἀναγνωρισμός. „Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς ἐκδεδ. ομ. ἐνη. ὅπ. τῆς φιλοσοφικῆς Σχολῆς“. Thessaloniki 7 (1957) S. 251—260.

Da sagt er, daß seine Gattin goldenes Haar hätte, welches so lang ist, daß sie es drei mal um die Taille legen kann und es noch immer herunterhängt. Das Ende des Liedes fehlt. Wie ersichtlich, enthält obiges Lied die größte Anzahl der Themen: *CEFGHIJ*, in einer eigenen, von dem griechischen nationalen Spezifikum erforderten künstlerischen Darstellung. Der Zyklus versucht die ganze künstlerische Erfahrung der griechischen Folklore in der Behandlung dieses Themas, zu synthetisieren, weshalb wir ihn auch „den Zyklus der Synthese“ nannten. Die Verschmelzung der verschiedenen Episoden ist nicht vollständig und organisch, manchmal ist die innere Logik des Stückes nicht gerade klar und man entdeckt thematische Inkonssequenzen.

Um das griechische Material zu kennzeichnen, müssen wir die Mannigfaltigkeit der Versuche das Thema auszudrücken, unterstreichen. Das setzt ein weites und langwährendes Interesse für das Thema voraus, welches außerhalb der spezifischen kulturgeschichtlichen Bedingungen nicht erklärt werden kann. Neben einer alten Version mit heldenhaftem Charakter, die aus der großen byzantinischen Epik stammt, leben in realisierten künstlerischen Formen auch andere Versionen zusammen, denen der heldenhafte Atem fehlt, welche aber neue Aspekte des Lebens des griechischen Volkes widerspiegeln. Ein anderes Kennzeichen der griechischen Version ist die große thematische Konzentration, das Verzicht auf die episodischen Momente, die Höchstausbeutung der Kulminationsmotive, was ihr eine strenge Psychologie, ohne Nuancen, in stark kontrastierenden Schattierungen und eine kompakte, schematische, schablonenhafte Form gewährt.

### III. SCHLUSSFOLGERUNGEN

Die Ergebnisse der bisherigen Analyse zusammenfassend, stellen wir fest, daß das einzige, für alle studierten nationalen Versionen gemeinsame Element, das allgemeine Thema „der Rückkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Gattin“ ist. Die Art in welcher der Inhalt thematisch oder frei behandelt wird, unterscheidet sich wesentlich von einer Version zur anderen.

Gemein für fünf nationale Versionen (die rumänische, die bulgarische, die jugoslawische, die albanische und die griechische) ist die Tendenz die an der Handlung teilnehmenden Personen zu benennen. Während aber diese Tendenz für die erwähnten Versionen aus dem Süden der Donau typisch ist, erscheint sie nur schüchtern im nördlichen Typ der rumänischen Versionen und stellt für diese eine zufällige Charakteristik dar. Ebenso gemein für andere fünf nationale Versionen (die rumänische, die



bulgarische, die albanische, die mazedorumänische und die griechische) ist das Motiv der unmittelbaren Erkennung des Gatten. Die Lage ist aber nur für die mazedorumänische Version und den italienischen Typ der albanischen Version kennzeichnend.

In fünf Fällen begegnen wir gemeinsamen Elementen für Gruppen von je vier nationalen Versionen. So sind für die rumänische, die bulgarische, die jugoslawische und die albanische Version folgende Themen gemein: der Einberufungsbefehl während der Hochzeitsfeier oder kurz nach der Hochzeit (typische Lage für alle) und das Thema der Vereinbarung zwischen den Gatten, der Wartetermin und die Freiheit, nach Ablauf dieses Termins, wieder zu heiraten. Das Thema der Versklavung oder der Gefangennahme ist für die bulgarische, jugoslawische, albanische und griechische Version gemein. Es erscheint als untypische Formel bei den Bulgaren; bei den anderen Völkern illustriert sie den zweiten (neueren) Typ der Ballade in allen Fällen und wird so zu einer kennzeichnenden Lösung, zu einer unterscheidenden typologischen Charakteristik. Das Thema des treuen Wartens der Gattin und ihrer Wiederverheiratung nach vollständigem Ablauf des Termins, ist für die rumänische, die bulgarische, albanische und neugriechische Version gemein. Bei den Rumänen und den Griechen macht die beschränkte Häufigkeit sie untypisch. Das Thema der Wiederkehr des Helden, der aus eigenen Ställen oder aus denjenigen des Reiches das beste Pferd aussucht, ist für die bulgarische, albanische, mazedorumänische und griechische Version gemein. Bei allen nimmt die Situation einen vollständig untypischen Charakter an. Das letzte, für vier nationale Versionen (die rumänische, die bulgarische, die jugoslawische und die mazedorumänische) gemeinsame Thema, ist das Motiv des Ringes, den der zurückgekehrte Gatte seiner Frau als Hochzeitsgeschenk schickt, um die Erkennung hervorzurufen. Die Situation ist aber nur für die bulgarische Version typisch.

In zehn Fällen begegnen wir gemeinsamen Elementen bei Gruppen von je drei nationalen Versionen. So ist das Thema der Begegnung des Vaters im Weinberg für die rumänische, die bulgarische und die griechische Version gemein. Bei den Rumänen, den Bulgaren und den Mazedorumänen erscheint in typischer Situation auch das Thema der Verabschiedung der Hochzeitsgäste. Die Bestrafung der untreuen Gattin erscheint in untypischer Situation, sowohl bei den Rumänen, als auch bei den Bulgaren und den Jugoslawen. Das Motiv des Austausches der Ringe bei der Trennung der Gatten ist für die Rumänen, die Jugoslawen und die Albaner gemein, aber nur bei den letzteren ist die Situation typisch. Bei den Rumänen und den Jugoslawen (der Typ des Abzugs des Helden zum Heer) hat das Motiv eine untypische Situation. Für die Rumänen (südlicher Typ), die Serben und die Mazedorumänen ist das Thema des

Herbeirufens der Gattin seitens des zurückgekehrten Gatten um sie laut den Gepflogenheiten des Hochzeitszeremonials, zu beschenken, typisch. Gemein für die Rumänen, die Jugoslawen und die Griechen ist das Thema der Einführung des Ringes in das Glas was die Erkennung herbeiruft. Bei den Rumänen ist der Moment typisch; bei den Griechen und den Serben ist der Eingriff zufällig. Die Bulgaren haben, in untypischen Situationen, mit den Serben und den Mazedorumänen, das Motiv der Begegnung des Helden mit seiner Schwester, und mit den Mazedorumänen und den Griechen das Motiv des Abzugs des Helden von zu Haus in der Hochzeitsnacht oder in den gleich darauf folgenden Tagen, nicht um zum Heer zu ziehen, und nicht weil er als Sklave gefangen genommen wurde, sondern um sich seinen Lebensunterhalt zu erwerben, gemein. Die Einzelheit ist für die mazedorumänische Version typisch und für die bulgarische und neugriechische untypisch. Die Serben haben mit den Albanern und den Mazedorumänen das Motiv des prophetischen Traumes gemein. Gemein mit den Albanern und den Griechen haben die Serben das Motiv der Befreiung des Helden aus der Knechtschaft, um das Ehrenwort zu halten, bei den Albanern und den Serben und wegen der Schönheit seines Liedes, bei den Griechen.

Die zweiseitigen Beziehungen zwischen den verschiedenen Versionen bieten sechs verschiedene Situationen: Rumänen-Bulgaren, Bulgaren-Serben, Serben-Albaner, Serben-Griechen, Albaner-Griechen und Mazedorumänen-Griechen. Typisch für die rumänischen und bulgarischen Versionen ist das Motiv der Arbeit während eines Sonntags, untypisch ist das Thema der unmittelbaren Erkennung der Gatten, nach dem einfachen Aussehen. Typisch bei den Rumänen und untypisch bei den Bulgaren ist das Thema der wunderbaren Geburt des Helden, während das ethnographische Motiv der Braut, welche die Hand der Hochzeitgäste küßt, eine völlig entgegengesetzte Situation hat: untypisch bei den Rumänen und typisch bei den Bulgaren. Bei den Bulgaren und den Jugoslawen ist in typischer Situation das Thema der Befreiung des Helden durch den Eingriff der Kaiserin oder der Gattin des Bans (Statthalters). Häufiger sind die Berührungen zwischen dem serbischen und dem albanischen Material (der zweite Typ). In typischer Situation befindet sich das Thema der Begegnung des Helden mit seiner Mutter, die Begegnung mit dem Hochzeitszug der Gattin, die Befreiung aus der Knechtschaft seitens des Königs, Wiederkehr des Helden zu dem Feind nach Verhinderung der Hochzeit seiner Frau. Die falsche Erzählung über seinen eigenen Tod ist typisch bei den Jugoslawen (beide Typen) und untypisch bei den Albanern (der islamische Typ). Zwischen den Serben und den Griechen ist ein einziges gemeinsames Thema u.zw. die Wiederkehr des Gatten als Bettler. Die Albaner haben mit den Griechen das Thema des

Eingriffs der Königstochter zu Gunsten des Gefangenen und das Thema der Erkennung der Gatten durch verborgene körperliche Zeichen gemein. Die letzte vielseitige Verbindung besteht zwischen der mazedorumänischen und der griechischen Version (Kontaminationszyklus). Typisch ist die Begegnung des Helden mit einem Mönch und einer Nonne, bzw. mit seinem Vater und mit seiner Mutter.

Um die spezifische gegenseitige Durchdringung aller Versionen unserer Ballade zu veranschaulichen, haben wir folgende Tabelle aufgestellt :

Version	Gemeinsame Elemente mit den Versionen						Gesamtsumme gemeinsamer Elemente
	rumänisch	bulgarisch	jugoslawisch	albanisch	mazedorumänisch	griechisch	
rumänisch	—	11	7	6	4	5	33
bulgarisch	11	—	5	6	6	6	34
jugoslawisch	7	5	—	14	3	6	35
albanisch	6	6	14	—	3	8	37
mazedorumänisch	4	6	3	3	—	4	20
neugriechisch	5	6	6	8	4	—	29

Die Tabelle drückt zwei kennzeichnende Situationen aus. Erstens macht sich eine umfangreiche Homogenität der Konvergenz bei den rumänischen, bulgarischen, jugoslawischen und albanischen Versionen bemerkbar (33—34—35—37 gemeinsame Elemente). Zweitens hebt die Tabelle die engeren Verbindungen und die intimeren Beziehungen zwischen den jugoslawischen und albanischen Versionen (14 gemeinsame Elemente), den rumänischen und den bulgarischen (11 gemeinsame Elemente) und den albanischen und griechischen (8 gemeinsame Elemente), stark hervor.

Neben dieser und gegen diese Tendenz zur Konvergenz und Einheit zeigt sich eine Tendenz gegen Verschiedenheit, welche ihren Ursprung im nationalen Spezifikum hat, Anregungen aus der eigenen Kultur erhält und das eigenartige Wesen der eigenen Geschichte widerspiegelt.

Die rumänische Version kennzeichnet sich durch 10 spezifische Charakteristiken, die bulgarische Version durch 8, die jugoslawische Version durch 9, die albanische Version durch 3 und die griechische Version kennzeichnet sich durch 6 solche Züge.

Die mazedorumänische Version hat gar keinen eigenen spezifischen Zug und, da sie mit den umgebenden Versionen mit nicht weniger als 20 Elementen verbunden erscheint, ist sie nichts anderes als das späte

komplexe Derivat der äußeren Einflüsse (ein einfaches Abbild des balkanischen Materials).

Das Verhältnis zwischen den gemeinsamen und den spezifischen Elementen betreffend, behauptet sich die Bemerkung, daß die Anziehungskräfte zwischen den verschiedenen Versionen viel größer als die Abstoßkräfte sind (33 bei 10, 34 bei 8, 35 bei 9, 37 bei 3, 20 bei 0, 29 bei 6).

Die Analyse hat die große typologische Mannigfaltigkeit im Bereich der nationalen Versionen hervorgehoben, was ein Sondieren in der Geschichte der Texte erlaubt. So haben die rumänischen, die jugoslawischen und die albanischen Versionen je zwei unterschiedliche Typen; die bulgarische und mazedorumänische Version je einen einzigen Typ; die griechische Version hat drei verschiedene Typen. Durch das Fehlen jedweder lokalisierenden und vergegenwärtigenden Angaben und trotz der Invasion der realistischen Elemente die mit dem Militärleben des letzten Jahrhunderts zusammenhängen, stellt das rumänische Material eine sehr alte folklorische Schicht dar, es gehört zu dem ältesten Fonds unserer Folklore. Das Stück ist eigentlich ein nach allen kennzeichnenden Regeln zusammengestelltes Heldenmärchen. Tatsächlich, so wie W. M. Schirmunski festgestellt hat, enthält das Heldenmärchen die ganze Biographie des Helden, von der Geburt bis zum Tode. In den dichterischen Schöpfungen ist die Biographie des Helden nur fragmentär in wenigstens zwei Zyklen dargestellt und muß aus dichterisch gesondert behandelten Episoden wiederhergestellt werden. Das scheint die nötige Regel zu sein. Die Erwerbung der Frau gehört zum ersten Zyklus, die Wiederkehr des Gatten zur Hochzeit der Gattin zum zweiten. So weit uns bisher bekannt ist, begegnet man nirgends in einem einzigen dichterischen Aufsatz zusammengefaßt, dem wunderbaren Aufwachsen des Helden, seiner Hochzeit, dem Abzug in die Fremde wie auch seiner Wiederkehr zur Hochzeit seiner Gattin, also die vollständige Biographie des Helden in einer einzigen dichterischen Komposition vereint, wie in der rumänischen Version. Von hier die Schlußfolgerung, daß die rumänische Version näher am Ursprungspunkt solcher Schöpfungen liegt, also sehr alt ist. Sie stellt ein Stadium dar, in welchem die verschiedenen Momente aus dem Leben des Helden sich noch nicht von der allgemeinen Biographie abgelöst hatten, autonom geworden sind und gesonderte künstliche Episoden darstellten.

Die jugoslawische Version hat ebenfalls zwei Typen. Einer welcher dem rumänischen durch das allgemeine Thema des Abzugs des Helden zum Heer ähnelt; er ist schwach vertreten und befindet sich in einer evidenten Etappe des Zerfalls. Für sein Alter spricht die Zugehörigkeit der Varianten zu den mit dem Namen des *Marko Kraljević* verbundenen dichterischen Zyklen. Er wurde während der Periode der Kämpfe gegen die Türken wieder aktuell und erscheint im 18. Jh. unter dem

Namen eines lokalen Kämpfers im antiottomanischen Kampf, *Janković Stojan*, verbunden und wurde später wieder einmal aufgenommen, durch seinen Übertritt in das muselmanische Milieu und erfährt in dieser letzten Situation ein Wiederaufblühen.

Die albanische Version kennt ebenfalls zwei Typen. Der erste ist nur bei den Albanern aus Italien bekannt, deren Kolonisierung im 15. Jh. begonnen hat. Die Verbindungen des Typs mit dem südosteuropäischen Milieu wenden sich insbesondere an die rumänische Version und nachher an diejenigen balkanischen Typen deren zentrales Thema der Abzug des Helden zum Heer ist. Dem zweiten Typ begegnet man in ganz Albanien. Er hat vollständig den alten Typ ersetzt, stellt seine Anpassung an die für das albanische Volk neuen geschichtlichen Verhältnisse dar.

Die griechische Version hat drei verschiedene Typen. Der erste behauptet seine Zugehörigkeit zum Zyklus der akritischen Schöpfungen und geht so ziemlich tief in die byzantinische Epoche zurück. Der zweite Typ reiht sich aber in die balkanische Atmosphäre ein und unterstreicht die unmittelbaren Verbindungen mit dem albanischen Material in erster, und mit dem jugoslawischen in zweiter Linie, betreffend das Thema der Gefangennahme. Die Formel hat kontinentalen Ursprung. Parallel mit dieser Formel begegnen wir auch einer Kompromißformel mit dem alten akritischen Typ (welche also ein Glied der thematischen Kontinuität darstellt), der Held erscheint als Sklave auf einem Schiff. Sicher entstammt die Formel aus den Inseln Griechenlands. Der dritte Typ, schließlich, erneuert vollständig das Grundthema und stellt sehr weite Verbindungen mit anderen Schöpfungen der griechischen Folklore fest, er widerspiegelt aber andere spezifisch balkanische, sicher neuere Realitäten. Der Held entfremdet sich, nicht um zum Heer zu ziehen, auch nicht weil er in Gefangenschaft geraten ist, sondern er zieht in die Welt, um seinen Lebensunterhalt zu verdienen. Die Begegnungen auf balkanischer Linie beziehen sich auf einen einzigen Typ (Gefangennahme des Helden) und auch dann nur teilweise. Dies widerlegt die These Rad. Medenica's, laut welcher die neugriechische Version den südosteuropäischen Versionen notwendigerweise zugrunde liegen würden.

In enger Abhängigkeit mit der griechischen Version steht auch die mazedorumänische. Diese hat das Aussehen eines Abbildes des balkanischen Materials und ordnet sich chronologisch und künstlerisch in den dritten Typ der griechischen Version ein.

Die bulgarische Version kennt gar keine typologische Unterscheidung. Der Hintergrund auf welchem sich das Gewebe des Stückes entfaltet ist der Abzug des Helden zum Heer, wie bei den Rumänen. Aber die bulgarische Ballade hat kräftige Anregungen vom zweiten Typ der Jugoslawen, der Albaner und der Griechen erhalten. Die Synthese hat sich als

lebensfähig bewiesen. Infolgedessen ist die bulgarische Version, so wie wir sie heute kennen, nicht — wie derselbe Rad. Medenica geglaubt hat — das Mittelstück zwischen den griechischen und der jugoslawischen, sondern, im Gegenteil, eine späte Synthese welche Elemente aus beiden Typen vereint, eine qualitativ neue Etape aus dem jahrhundertalten Leben ein und desselben Textes. Die Umänderung hat das Wesen der ursprünglichen Version nicht angegriffen, was entscheidend beweist, daß sie nicht unter dem Einfluß innerer Bedingungen, sondern äußerer Faktoren erfolgt ist.

Auf Grund obiger Feststellungen, glauben wir, daß es möglich ist drei unterschiedliche Phasen im Leben des Inhaltes, im kulturellen Umkreis Südosteuropas, zu behaupten.

Die erste Phase ist durch die Formel, welche den Abzug des Helden nach dem Königshof, zum Heer ausdrückt, dargestellt. Sie hat die weiteste Verbreitung, man begegnet ihr bei vier von den sechs südosteuropäischen Völkern, welche diesen Inhalt gepflegt haben. Wahrscheinlich mit dieser Phase gleichzeitig ist auch die akritische Formel der neugriechischen Version. Chronologisch hält diese Phase für die Albaner bis zu ihrer Auswanderung (15—16. Jh.) an, Zeitpunkt zu dem die Typen vollständig konsolidiert sein mußten.

Die zweite Phase aus dem Leben des Inhaltes ist durch die Formel welche die Gefangennahme des Helden ausdrückt, dargestellt. Ihre geographische und kulturelle Darstellung ist beschränkt, man begegnet ihr nur bei drei von den sechs Völkern welche das Thema kennen, bzw. bei den Jugoslawen, den Albanern und den Neugriechen. Bei den ersten hat sich die Formel parallel mit dem alten Typ des Abzuges des Helden zum Heer entwickelt, ohne ihn aus dem lebendigen folkloristischen Umlauf zu beseitigen. Die Formel hat eine letzte thematische und künstlerische Erneuerung erfahren, zugleich mit ihrem Übergang in das muselmanische Milieu. Bei den Albanern aus der Heimat hat sich die neue Formel so kräftig bewiesen, daß sie völlig den alten Typ verdrängt hat und nur in den konservativeren Einschlüssen aus Italien weiterlebt. Bei den Griechen hat man eine Kompromißlösung versucht welche unmittelbar aus der akritischen Version entwickelt wurde (Übertragung der Handlung in das Matrosenmilieu) und, parallel zu dieser, wurde eine, mit den entsprechenden jugoslawischen und albanischen Materialien gleichartige Formel geschaffen. In dieser Phase aus dem Leben des Inhaltes ordnet sich das griechische Material organisch in das balkanische ein. Diese Phase befindet sich chronologisch im Spezifikum des Grenzlebens aus dem 17. bis 18. Jh.

Die dritte Phase aus dem Leben des Inhaltes ist durch die Formel des Abzuges des Helden in die Fremde, um den Lebensunterhalt zu erwerben, vertreten. Die Formel hat sich bei den Mazedorumänen verallgemei-



nernt und erscheint in einer einzigen Typ-Variante bei den Neugriechen. Sie ist sicher auch die neueste und entspricht den letzten zwei Jahrhunderten, als die sozial-ökonomischen Bedingungen aus dem Balkan die mazedorumänische und griechische Bevölkerung zu massenhaften Auswanderungen in die Fremde gezwungen haben.

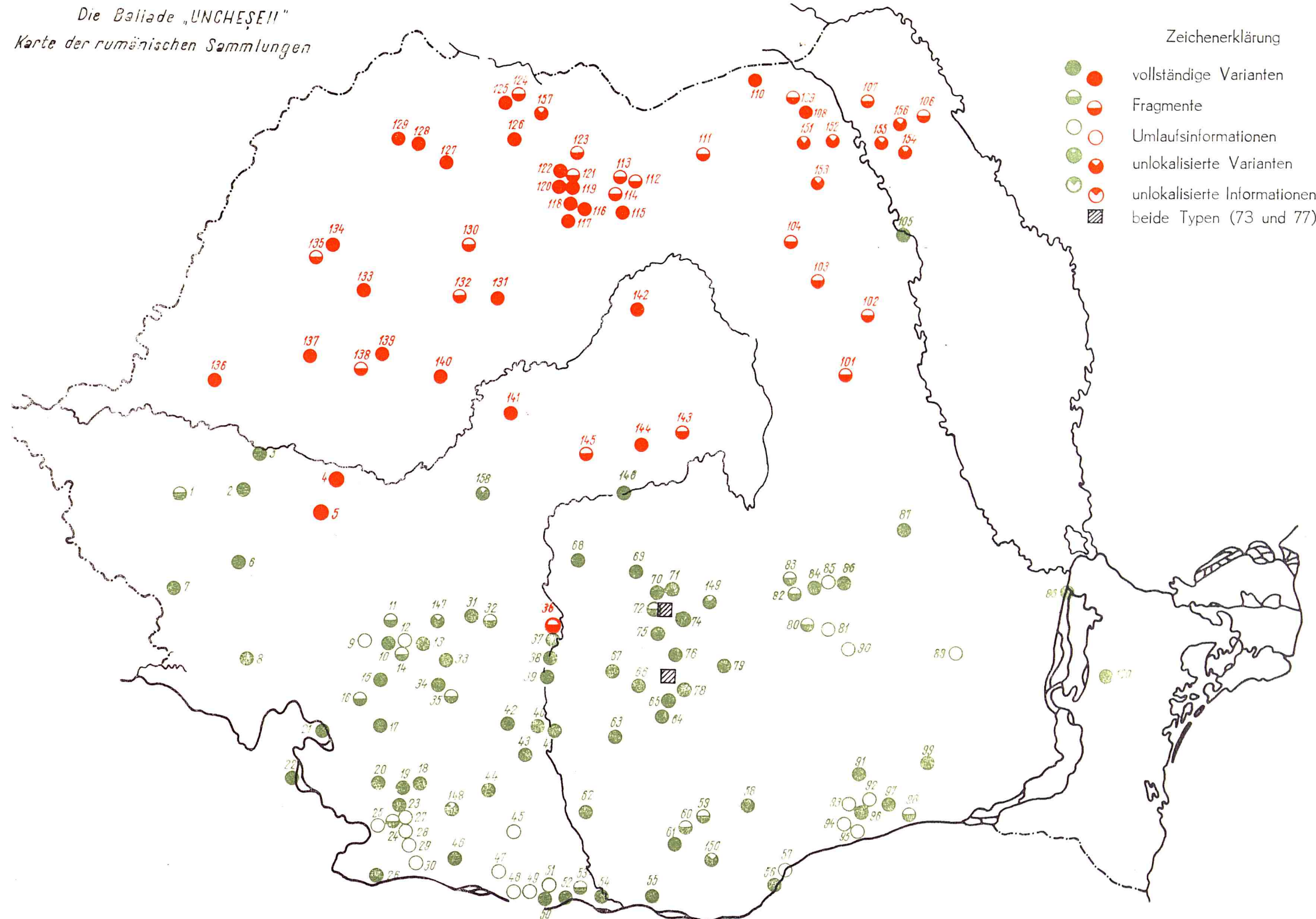
Den während der Jahrhunderte eingetretenen Veränderungen in der geschichtlichen und kulturellen Atmosphäre der Zone gemäß, hat sich auch das Sujet entwickelt und sich — laut der inneren künstlerischen Gesetze — an die geistigen Notwendigkeiten anderer Epochen angepaßt und geprägt. Die balkanischen Völker haben während der türkischen Herrschaft identische Bedingungen des Kulturlebens erlebt, deshalb weisen die balkanischen nationalen Versionen innigere Annäherungen auf, und kennen dieselbe progressive Entfaltung (von dem versifizierten Heldenmärchen zur versifizierten Wirklichkeit). Die rumänische Version steht außerhalb der balkanischen, wegen der spezifischen Bedingungen in denen sich das Leben des rumänischen Volkes in der feudalen Periode entwickelt hat, ohne aber, thematisch und künstlerisch, die Zone zu verlassen. Die rumänische Version hat keine Umänderungen, wie sie bei den Versionen aus dem Süden der Donau vorgekommen sind, erfahren; ihr Ursprung ist das Märchen und sie bringt die Erinnerung der ältesten Momente des gemeinsamen Lebens des Sujets in Südeuropa mit sich.

Die Ballade „UNCHEȘII“  
Karte der rumänischen Sammlungen

AUFSTELLUNG DER ORTSCHAFTEN

1. *Sîrbova*, r. Lugoj; 2. *Cilclova*, r. Făget; 3. *Bacăul de Mijloc*, r. Lipova; 4. *Muncelu Mare*, r. Hunedoara; 5. *Luca Cernii*, r. Hațeg; 6. *Apadia*, r. Caransebeș; 7. *Surducu Mare*, r. Oravița; 8. *Prigor Rotari*, r. Bozovici; 9. *Tismana*, r. Bala de Aramă; 10. *Cîmpofeni*, r. Tg. Jiu; 11. *Runcu*, r. Tg. Jiu; 12. *Bălești*, r. Tg. Jiu; 13. *Tg. Jiu*, r. Tg. Jiu; 14. *Stroiești*, r. Tg. Jiu; 15. *Runcurel*, r. Tg. Jiu; 16. *Lupșa de Sus*, r. Strehala; 17. *Voloicelu Ruptura*, r. Strehala; 18. *Boca*, r. Strehala; 19. *Carpenu*, r. Vinju Mare; 20. *Vlădala*, r. Vinju Mare; 21. *Costol*, Jugoslawien; 22. *Alexandrovăț*, Jugoslawien; 23. *Plenița*, r. Calafat; 24. *Risipiți*, r. Calafat; 25. *Cetate*, r. Calafat; 26. *Desa*, r. Calafat; 27. *Rudari*, r. Bălești; 28. *Galicea Mare*, r. Bălești; 29. *Bălești*, r. Bălești; 30. *Negoiu*, r. Bălești; 31. *Novaci*, r. Gilort; 32. *Polovragi*, r. Gilort; 33. *Cărbunești*, r. Gilort; 34. *Săulești*, r. Gilort; 35. *Bîbești*, r. Gilort; 36. *Bujoreni*, r. Rm. Vilcea; 37. *Govora*, r. Rm. Vilcea; 38. *Slăvițești*, r. Drăgășani; 39. *Scundu*, r. Drăgășani; 40. *Ștefănești*, r. Drăgășani; 41. *Voicești*, r. Drăgășani; 42. *Știrbești*, r. Oltețu; 43. *Iancu Jianu*, r. Balș; 44. *Craiova*, r. Craiova; 45. *Castranova*, r. Caracal; 46. *Blrca*, r. Segarcea; 47. *Sadova*, r. Segarcea; 48. *Călărași*, r. Corabia; 49. *Dăbuleni*, r. Corabia; 50. *Ianca*, r. Corabia; 51. *Ștefan cel Mare*, r. Corabia; 52. *Orlea*, r. Corabia; 53. *Celei*, r. Corabia; 54. *Corabia*, r. Corabia; 55. *Cluperceni*, r. Tg. Măgurele; 56. *Malu*, r. Glurgiu; 57. *Giurgiu*, r. Glurgiu; 58. *Merenii de Sus*, r. Videle; 59. *Olteni*, r. Videle; 60. *Antonești*, r. Alexandria; 61. *Peretu*, r. Roșilor de Vede; 62. *Comani*, r. Drăgănești-Olt; 63. *Jugaru*, r. Slatina; 64. *Gilganu de Sus*, r. Costești; 65. *Gruiu*, r. Costești; 66. *Smeura*, r. Pitești; 67. *Bărbătești*, r. Vede; 68. *Tițești*, r. Rm. Vilcea; 69. *Slatina-Nucșoara*, r. Muscel; 70. *Bughea de Sus*, r. Muscel; 71. *Cîmpulung*, r. Muscel; 72. *Godeni*, r. Muscel; 73. *Jugur*, r. Muscel; 74. *Boteni*, r. Muscel; 75. *Rădești*, r. Muscel; 76. *Furești*,

r. Gălești; 77. *Bogați*, r. Gălești; 78. *Ciulnița*, r. Gălești; 79. *Tîrgoviște*, r. Tîrgoviște; 80. *Bălești*, r. Teleajen; 81. *Podenii Noi*, r. Teleajen; 82. *Izvoare*, r. Teleajen; 83. *Mineciu Pămînteni*, r. Teleajen; 84. *Bătrîni*, r. Teleajen; 85. *Chiojdu*, r. Cislău; 86. *Corbu*, r. Cislău; 87. *Jitia*, r. Rm. Sărat; 88. *Lacu Sărat*, r. Brăila; 89. *Largu*, r. Făurei; 90. *Fintinele*, r. Mizil; 91. *Renașterea*, r. Oltenița; 92. *Budești*, r. Oltenița; 93. *Herăști*, r. Oltenița; 94. *Zboiu*, r. Oltenița; 95. *Greața*, r. Oltenița; 96. *Hotarele*, r. Oltenița; 97. *Curcani*, r. Oltenița; 98. *Spanțov*, r. Oltenița; 99. *I. C. Frimu*, r. Lehliu; 100. *Dăieni*, r. Hîrșova; 101. *Asău*, r. Moinești; 102. *Socea Cîndești*, r. Buhuși; 103. *Plîngărați*, r. P. Neamț; 104. *Hangu*, r. P. Neamț; 105. *Tețcani*, r. Roman; 106. *Albești*, r. Botoșani; 107. *Botoșani*, r. Botoșani; 108. *Ciprian Porumbescu (Stupca)*, r. Gura Humorului; 109. *Ilișești*, r. Gura Humorului; 110. *Bilca*, r. Rădăuți; 111. *Fundu Moldovei*, r. Cîmpulung; 112. *Iba Mare*, r. Năsăud; 113. *Maiuru*, r. Năsăud; 114. *Leșu*, r. Năsăud; 115. *Prundu Bîrgăului*, r. Bistrița; 116. *Prislop*, r. Năsăud; 117. *Tăure*, r. Năsăud; 118. *Mocod*, r. Năsăud; 119. *Salva*, r. Năsăud; 120. *Zagra*, r. Năsăud; 121. *Coșbuc*, r. Năsăud; 122. *Suplal*, r. Năsăud; 123. *Romuli*, r. Năsăud; 124. *Călinești*, r. Sighet; 125. *Desești*, r. Sighet; 126. *Cupșeni*, r. Lăpuș; 127. *Bucium*, r. Șomcuta Mare; 128. *Băsești*, r. Cehul Silvaniei; 129. *Odești*, r. Cehul Silvaniei; 130. *Ptglișa*, r. Gherla; 131. *Cojocna*, r. Cluj; 132. *Cluj-Măndăștur*, r. Cluj; 133. *Rogojelu*, r. Huedin; 134. *Cetea*, r. Aleșd; 135. *Vadu Crișului*, r. Aleșd; 136. *Tîrnova*, r. Ineu; 137. *Vaşcău*, r. Beiuș; 138. *Neagra*, r. Cîmpeni; 139. *Albac*, r. Cîmpeni; 140. *Sălciua de Sus*, r. Cîmpeni; 141. *Sîncel*, r. Tîrnăveni; 142. *Șerbeni*, r. Reghin; 143. *Paloș*, r. Rupea; 144. *Retișu*, r. Agnita; 145. *Bîrghiș*, r. Agnita; 146. *Viștea de Jos*, r. Făgăraș. Von 147 bis 158 unbestimmte Lokalisierungen. Antiqua — vollständige Varianten; Kursiv — Fragmente; gesperrt — Umlaufinformationen. Nur die höheren Formen sind eingezeichnet.



Zeichenerklärung

- vollständige Varianten
- ◐ Fragmente
- ◐ Umlaufinformationen
- ◐ unlocalisierte Varianten
- ◐ unlocalisierte Informationen
- beide Typen (73 und 77)

Abb. 1

## ARCHIVES D'ÉTAT DE GÈNES. OFFICIUM PROVISIONIS ROMANIE

### I

#### AVANT-PROPOS

NICOLAE BĂNESCU

Les Archives d'État de Gênes offraient jusqu'après la première guerre mondiale deux registres — les seuls qui aient échappé au naufrage du temps — appartenant à l'*Officium Provisionis Romaniae* qui veillait à la prospérité des colonies de la république dans les régions d'Orient. C'est dans ces registres qu'on transcrivait les instructions que le gouvernement génois envoyait à ses représentants aux colonies de même que les réponses aux rapports qu'il recevait de leur part. Ils sont par conséquent très précieux pour l'histoire des relations de la république avec l'Orient.

Durant nos recherches dans ces Archives — il y a maintenant plus de trente ans — nous avons transcrit les documents de l'*Officium Provisionis Romaniae* (les plus importants intégralement, les autres, concernant pour la plupart l'élection des consuls et des employés des colonies, en résumé).

La réorganisation des Archives de Gênes — intervenue entre les deux guerres — eut une heureuse conséquence : la découverte d'une grande quantité d'actes que l'on considérait perdus. Ces découvertes expliquent l'épanouissement actuel des études concernant l'expansion de Gênes dans l'Orient byzantin. Dans ces conditions, nous ne croyons pas superflu de communiquer tous ces documents de l'*Officium Provisionis Romaniae*, quoiqu'une nouvelle collation avec l'original eût été nécessaire pour des textes copiés depuis plus de trente ans et qui fourmillent d'abréviations des plus inaccoutumées<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous avons d'ailleurs demandé à la Direction des Archives de Gênes dans ce but un microfilm du premier registre. Nous publions *tous les documents*, parce que nous n'en connaissons pas une publication complète jusqu'à présent.



Un petit nombre de ces documents a été publié par Belgrano *Prima serie di documenti riguardanti la colonia di Pera* (Atti della società ligure di storia patria, XIII). N. Iorga en a extrait et résumé d'autres plus nombreux, dans ses *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1899—1900, I<sup>re</sup> et II<sup>e</sup> série. Plus tard nous avons aussi publié 43 documents relatifs au royaume des Lusignans de Chypre<sup>2</sup>.

Nous commençons par les registres des années 1447—1448—1499, sans exclure les documents déjà publiés, vu la grande difficulté de leur contrôle, aussi bien que l'avantage pour les chercheurs d'avoir à leur disposition la collection complète de ces importants documents qui paraîtront successivement dans cette revue.

Les documents ont été transcrits dans l'ordre chronologique de l'original où la succession des dates est toujours mêlée.

## OFFICIUM PROVISIONIS ROMANIE

(1424—1428)

### I

1 febbraio 1424

Ducalis Gubernator Ianuensium, Consilium Antianorum et Officium Provisionis Romanie.

Nobili et egregiis viris Consuli et massarijs civitatis Caffè nobis dilectis. 1. Placuit quidem nobis non mediocriter Batistam (*sic*) Vayrolum a potentissimo Morath Bei obtinuisse rehedificari posse oppidum Simisso. Sed vehementius gaudebimus si contingent deo fautore id negocium feliciter consumari. Petitionibus autem pro ipso Batista factis tum in suorum laborum premium tum ad utile ceterorum exemplum libentibus animis complacebimus. Et si recte perficiet ut spes est, non erimus illi gratie nostre parci. Verum ut sit illi ad bene ut cepit perseverandum calcar cinsulatum Simisso eidem concessimus per dous annos a die qua illum exercere ceperit... Pari etiam modo post finitum consulatum ipsum, ratificamus et tenorum praesentium approbamus ei ac ad cautelam concedimus provisionem annuatim somorum XX donec vixerit. 2.. Cum quo siquidem Imperatore volumus et commitimus nobis expresse ut omnibus artibus et ingenio vivere pacifice studeatis et tollere de medio omnem materiam scandalorum et guerre que pericula grandia, fames et expensas inducunt; semper habendo illud proverbium menti: „gladius Caffensis in uagina gravius quod euxginatus offendit”.

Data Janue M<sup>o</sup>CCCCXXIII<sup>o</sup>, die prima Februarij.

<sup>2</sup> N. Bănescu, *Le déclin du Famagouste. Fin du royaume de Chypre*, Bucarest, 1946.

## II

1 febbraio 1424

Ducalis Gubernator Januensium, Consilium Antianorum et Officium Provisionis Romanie .

Egrigiis viris.. Potestati Peyre nec non Conrado de Pastino, Frederico Sipiono Ceba, Zacharie Spinula et Leonardo de Francis Burgaro consilieris et provisoribus Peyre nobis dilectis.

... Praeterea quum et in Catalonia et alibi maritimi instaurantur exercitus, ne per inertiam vel ignaviam discrimen accidat, vos monemus ut auribus et oculis apertis semper insistatis ad salutem et custodiam terrae illius, sicut per venientes latius audietis et emulatores et adversarii nostri classes instaurant. Itaque utile admonet et necessarium est bone custodie ac saluti locorum illorum ingiter nigilare, ne per ignaviam quicquid sinistri possit accidere.

Data Ianue M<sup>o</sup>CCCCXXIII<sup>o</sup>, die prima Februarij.

## III

1 febbraio 1424

Ducalis Gubernator Ianuansium, Consilium Antianorum etc.

Potestati et consilio civitatis Chij. Literis vestris acceptis vehementer vestram diligentiam commendamus quae adversus illas Catalanorum naves tam celerem provisionem dederit duas naves armando. Recte namque fecistis more bonorum civium et de republica benesentientium.

Quoniam vero tam in Catalonia quam alibi instaurantur exercitus maritimi galearum et navium, vos monemus quatenus arrectis auribus atque oculis intendatis ad ea quae salutem loci illius sunt, ne mala custodia discrimen generet. Sicut per venientes latius audietis et emulatores et adversarij nostri classes instaurant, itaque utile admodum et necessarium est bone custodie ac saluti locorum illorum ingiter uigilare, ne per ignaviam quicquid sinistri possit accidere.

Data Ianue, die prima Februarij.

## IV

1 febbraio 1424

Ducalis Gubernator Ianuensium etc.

Andrea Ususmaris consuli Ianuensium in Sinopi, Requisitioni literis vestris facte libenter annuentes, ut etiam ad bene agendum stimulus nobis sit, scripsimus consuli et massariis nostris Caffè ut de communis Caffè pecuniam nobis persolvant seu acceptent quantum expendistis in exenio per nos ... dominus Sinopi dato si honestam consuetudinem non excedit. Itaque libentius bene agite.

Data Ianue die prima Februarij.

## V

14 febraio 1424

Ducalis Gubernator Ianuensium, Consilium Antianorum et Officium Provisionis Romanie

Consuli et Massariis Caffè.

Expositum nobis est suppliciter pro parte Percivalis Centurioni quod tamquam fideiussor Manfredi Sauli post alias iam solutas pecunias, restat debitor illius massarie de asperis viginti duobus milibus, et ex alio latere creditor est multorum milium asperorum. Supplicatum est itaque nobis eius parte, ut vellemus compensari posse debitum eiusmodi cum eius creditis. Itaque nos eius petitioni iuste ac misericorditer inclinati, volumus vobis mandantes quatenus si de tanta summa asperorum est creditor veram compensacionem ipsam faciatis et vel fieri faciatis seu saltem usque ad eam summam de qua creditor verus esset. Dummodo creditum eius sit verum, et bona ratione contractum.

XIII februarii

## VI

Ducalis Gubernator, Consilium et Officium. Consuli et massariis Caffè

16 febraio 1424

Vobis iam bina aut pluri vice scriptum fuisse meminimus ut Petro de Montenegro fratri et heredi q(uoda)m Iohannis Antonij sive procuratoribus ipsius Petri pro his creditis que habet in cartularijs massarie solvi et satisfieri faceretis omnino. Et tamen ut queritur ipse Petrus id minime factum est, que res nos vacuos admiratione non sinit. Itaque ne mandata nostra inauras transeant vos denuo monemus obnixè quatenus ad satisfactionem debitam dicto Petro sive procuratori eius faciendam talem adhibeat provisionem et remedium efficax ut hac pro causa iuste ulterius non queratur.

XVI februarij

## VII

17 febraio 1424

Ducalis Gubernator, Consilium et Officium Romanie Consuli et massariis Caffè

Iuste petitioni Lodisij de Camulio liberaliter inclinati vobis committendo mandamus quatenus eidem Lodisio civi nostro dilecto solutionem et satisfactionem celerem et expeditam faciatis pro omni quantitate pec-



curie quam ratione eius officiorum que temporibus vestris exercuit recipere juste debet. Ita quidem quod ipse causam non habeat tali occasione ad nos ulterius habere recursum.

Datum Janue die XVII februarij

### VIII

26 febbraio 1424

Ducalis Gubernator, Consilium et Officium Provisionis Romanie

Potestati et quatuor provisoribus Peyre.

Sicut per alias iam vobis scripsisse recolimus, que non videntur hactenus presentate, informati quod Franciscus de Sancta Sabina curie illius interpretis fideliter et bene se habet in eius officio recte gerendo, illum presentium autoritate confirmamus et approbamus in eius officio interpretis curie Peyre usque videlicet ad nostrum beneplacitum et mandatum

Janue, XXVI februarij 1424

### IX

26 febbraio 1424

Ducalis Gubernator, Consilium et Officium.

Consuli et massarijs Caffè

Recolimus iam alias scripsisse nobis, atque id denuo replicantes mandamus vobis expresse quatenus Sistum Cataneum restituatis ad officium interpretis Sancti Antonij a quo indebite fuit amotus. Atque ut sit etiam exemplum ceteris non impetrandi officia cum aliena iactura. Mandamus ut eidem Sisto iusticiam ministretis contra cumpressorem eius qui iniuste locum eius officii occupaverat, de mercede scilicet per eum dicti officij racione percepta. Et hoc faciatis sub pena solvende de proprio.

XXVI februarij

### X

28 febbraio 1424

Ducalis Gubernator, Consilium et Officium Provisionis Romanie.

Consuli et massarijs Caffè

Quoniam et nos vobis et vos nobis scripsisse constat super annullando capitaneum antiburgorum quem ultimis litteris vestris retineri laudastis usque quo securitas pacis esset seu guerre suspicio nulla foret. Videtur nobis et volumus quod si vestre prudentie visum fuerit utile retinere

dictum capitaneum antiburgorum, occasione iamdicta, persolvatis Bap-  
tiste Sacherio pro eius stipendio pro tempore sui anni quo ipsum officium  
exercuerit ad rationem consuetam. Nam nemo tenetur pro republica pro-  
priis sumptibus militare.

Datum Ianue XXVIII februarij

## XI

1 marzo 1424

Franciscus dictus Carmagnola etc., consilium etc. et officium Provisionis  
Romanie.

Egregiis et circumspicis viris consuli et massarijs Caffæ presentibus  
et futuris dilectis fidelibus nostris salutem. Cum attentis virtute et meritis  
viri probi Petri Iohannis Maynerii q(uonda)m Andree precarissimi civis  
nostri nec non laboribus magnis per eum passis in guerra contra Alexium  
de Theodoro pro defensione et liberatione loci Cimbali, eum elegerimus et  
deputaverimus in unum ex sociis summum percipientibus in Caffa pro  
eo tempore quo residenciam faciet illis in partibus et pluri et minori tem-  
pore ad nostrum beneplacitum et mandatum cum salario et stipendio  
unius sommi sibi mense singulo integre persolvendi. Mandamus vobis  
expresse quantenus loco secundi vacantis in dicto numero sociorum eundem  
Petrum Iohannem in unum ex dictis socijs statim omni mora sublata  
recipiatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet.  
Sibi de dicto salario et stipendio singulo mense ut supra integre respon-  
dentes et responderi facientes. Teneatur tamen dictus Petrus Iohannes  
vestrorum consulis et massariorum parere mandatis et subire angarias  
eius officio incumbentia sicut alii socii de dicto numero facere tenentur,  
quamquam mentis nostre non sit attentis premissis, et ut ceteris bene  
dispositis ad favorem ianuensis nominis cedat ad exemplare bonum ipsum  
Petrum Iohannem nullo modo esse obligatum continuam in Caffa facere  
residentiam sed possit hinc illud pro suis commerciis se conferre et in alijs  
locis vicinis residentiam facere dummodo semper et quando fuerit expe-  
diens sit ad vestrum mandata prumptus et paratus. Registratis.

Ianue die prima marcij.

## XII

29 febbraio 1424

Ducalis Gubernator Januensium, consilium etc.

Capitaneo et massarijs Famaguste

Nobilis et prudentes viri dilecti nobis. Quoniam notum est nobis  
precipue per cartularium massarie Iohannis de Andrea, Jacobum Jus-  
tinianum habuisse et percepisse ex illa quantitate bisantiorum septem  
milium ducentorum quam singulis annis huic comunitati dare tenetur  
S(erenissimus) Rex cipricus valorem ducatorum quadringentorum quin-

quaginta sex. Item etiam usque mensem septembris proxime lapsi debuit ex ipsa summa percepisse sexcentos aureos. Vobis committimus et mandamus expresse quatenus visis presentibus et omni dilatione postposita compellatis dictum Iacobum ut vobis ipsas omnes pecuniarum quantitates et alias quascunque per eum aut etiam alios fortassis exactas de ratione predicta numeret et persolvat. Vosque illas nobis absque dilatione mittatis. Pari autem modo volumus per vos fieri de quacunque summa ipsius pecunie exigenda deinceps. Salva semper et in suo robore permanente assignatione facta de quadringentis aureis florenis egregio viro Rafaelj de Montaldo. Cum nostre mentis omnino sit ex ipsa pecunia per Regem debita nichil per vos aut alios quoscunque expendi vel erogari posse in aliquo quovis opere quantumcumque utili vel necessario iniussu nostro. Sed eam integram salva semper assignatione predicta continuo ad nos mitti, quod si negligentibus fueritis in premissis, a vestris fideiussoribus hic exigere faciemus tantum pro quanto fueritis negligentibus.

Ianue XXVIII februarij

### XIII

1 marzo 1424

Nos Franciscus etc. Consilium etc. et Officium Provisionis Romanie.

Egregio et circumspectis viris Consuli et massarijs Caffie presentibus et futuris dilectis nostris salutem. Quoniam delegimus virum prudentem Nicolaum Sophiam filium Thome carissimum civem nostrum in unum ex socijs summum percipientibus in Caffa usque ad nostrum beneplacitum et mandatum ad stipendium unius sommi ei singulo mense persolvendi. Mandamus vobis expresse, quatenus loco primi vacantis in dicto sociorum numero eundem Nicolaum statim et omni reposita dilacione recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dicto stipendio unius sommi integre respondentes, et responderi facientes. In quorum testimonium has nostras patententes litteras in actis nostris et comunis Ianue cancelleria registratas eidem fieri et traddi iussimus nostro communitas sigillo.

Ianue die primo marcij

### XIV

29 febbraio 1424

Ducalis gubernator Januensis, Consilium et Officium Provisionis Romanie.

Potestati et quatuor provisorijs Peyre.

Saluti locorum nostrorum orientalium et christianorum illius climatis semper intenti. Egregium et carum civem nostrum Iacobum Adurnum impresentiarum eundem potestatem et castellanum Phocarum, abunde instruximus de certis modis quibus habet persuadere Morathbei teucrorum

principem ut S. Imperatori Romeorum det pacem, illique dedimus in mandatis ut si tentata illius domini mente reperiat aut sentiat eum paci dispositum, id nobis notum faciat quam celeriter. Itaque si contingat ipsum Iacobum hoc vobis insinuare volumus et mandamus vobis expresse ut rem hanc nullo modo perire permittatis. Sed hanc occasionem arripite ac providete tam celeriter quam opportune, traiciendo ad ipsum teucrorum dominum illos oratores et sub illis formis qui digniores et magis idonei atque utiles vestre prudentie videbuntur, semper habentes cordi et pre oculis quod discrimen et sinistrum urbis Constantinopolitane penetrat usque ad viscera terre Peyre, et consequenter huius reipublice. Cui rei utpote maxime importantie diligentiam omnem per vos adhiberi mandamus omnino.

Ianue, ultimo februarij.

## XV

1 marzo 1424

Nos Franciscus, consilium et officium.

Egregio et circumspectis viris consuli et massarijs, consilio comuni et universitati Caffè nec non Ianuensibus et beneficio Ianuensium gaudentibus, ibidem commorantibus et frequentantibus et seu commoraturis et frequentaturis dilectis nostris salutem.

Cum nuper elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Iohannem Adurnum in yhegatarium herbarum et lignaminum civitatis Caffè pro annis duobus integris et continuis, et pluri minorique tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salariis, commodis, honoribus, obventionibus, utilitatibus et prerogativis consuetis debite, et pro ut processores sui habuerunt. Mandamus vobis omnibus et singulis supradictis quatenus statim finito tempore sui precessoris a Ianua destinati eundem Iohannem in yhegatarium et pro yhegatario herbarum et lignaminum ut supra recipiatis, habeatis, tenetis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dictis salarijs et obventionibus integre respondentes et responderi facientes. Registratis.

## XVI

1 marzo 1424

Nos Franciscus, Consilium et Officium etc.

Egregio et circumspectis viris consuli et massarijs, consilio comuni et universitati Caffè dilectis nostris salutem.

Cum nuper confirmaverimus dilectum nostrum Nicolaum de Matheo notarium in scribam et custodem sacristie dicte Civitatis Caffè usque ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario et obventionibus consuetis debite. Mandamus vobis quatenus eundem Nicolaum usque ad dictum nostrum beneplacitum recipiatis benigne, teneatis, tractetis et

reputetis ac honorifice sicut decet. Sibi de dictis salario et obventionibus integre respondententes et responderi facientes. Nos enim autoritate presentium approbamus acta que libet recte per eum in dicta scribania confienda.

## XVII

24 febraio 1424

Nos Franciscus ... Consilium et Officium etc. ...

Egregio et circumspectis viris consuli, consilio et massarijs civitatis Caffé presentibus et futuris nec non Ianuensibus et beneficio Januensium gaudentibus, et seu qui pro Ianuensibus tractantur et reputantur ibidem commorantibus et frequentatibus ac commoraturis et frequentaturis dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Cum suis exigentibus emeritis elegerimus nuper et constituerimus virum expertum et probum Baptistam Vairoolum carissimum nostrum in consulem vestrum et pro consule vestro et dicti loci Simisso pro annis duobus integris et continuis incoandis die qua dictum consulatus officium inceperit exercere, et pluri minorique tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario, commodis, honoribus, obventionibus, utilitatibus et prerogativis consuetis, ac potestate et bailia omnimodoque iurisdictione quam et pro ut processores sui hactenus habuerunt, et in dicto consulatus officio soliti sunt habere, mandamus vobis omnibus et singulis supradictis quatenus visis presentibus eundem Bap(tis)tam in consulem vestrum et dicti Simisso ut supra recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet, sibi de dictis salario et obventionibus congruis temporibus integre respondententes et responderi facientes. Mandatis vero et monitionibus ipsius quibuscunque in his videlicet que honorem nostrum aspiciant salutem illius loci concors, et ad eius officium pertinere noscantur pareatis prompte et fideliter in omnibus tanquam nobis, approbantibus et tenore presentium ratificantibus omens et singules processus, sententias, condemnationes, absolutiones, mulctas, banna, et alia quelibet atque forestationes per eum recte in dicto consulatus officio fienda et gerenda pro inde ac si a nobis legitime (*sic*) processissent. In quorum etc.

Ianue die XXIII februarij.

## XVIII

9 martij 1424

Nos Franciscus etc. Consilium et officium Romanie.

Egregio et circumspectis viris capitaneo et massarijs ceterisque officialibus et personis singularibus civitatis Famaguste, dilectis fidelibus nostris salutem et gratiam nostram.

Cum elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Simonem de Savignono in patronum laudi seu grippi Famaguste usque ad nostrum

beneplacitum et mandatum, cum salario, honoribus, commodis, obventionibus et prerogativis consuetis, mandamus vobis omnibus et singulis suprascriptis quatenus visis presentibus eundem Simonem in patronum dicti laudi et seu grippi recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dictis salario et obventionibus integre respondententes et responderi facientes. Registratis etc.

Data Janue die VIII martii.

## XIX

9 marzo 1424

Nos Franciscus etc. Consilium et Officium Romanie civitatis Ianue.

Egregio et circumspicis viris consuli et massarijs ceterisque officialibus civitatis Caffee, nec non Ianuensibus et beneficio Ianuensium gaudentibus ibidem commorantibus et frequentantibus, seu commoraturis et frequentaturis dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Cum elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Guliermum de Ast de eius legalitate instructi in unum ex interpretibus Caffee loco Ianoti de Bassignana alias electi per Manfredum Sauli : quem ab ipso interpretis officio omnino amoveri volumus, cum salario et obventionibus ac prerogativis consuetis, usque ad nostrum beneplacitum et mandatum. Mandamus igitur vobis omnibus et singulis suprascriptis, quatenus visis presentibus eundem Guliermum loco dicti Ianoti recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dictis salario et obventionibus congruis temporibus integraliter respondententes et responderi facientes.

Data Janue die VIII martij.

## XX

9 marzo 1424

Nos Franciscus etc. Consilium et Officium Romanie civitatis Ianue.

Egregio et circumspicis viris capitaneo et massarijs Famaguste dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Cum elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Remum Grillum in unum ex caporalibus civitatis Famaguste usque ad nostrum beneplacitum et mandatum, ad salarium et seu stipendium ducatorum aureorum sex in mense, mandamus igitur vobis expresse quatenus visis presentibus, ammoto una ex numero dictorum caporariorum, eundem Remum, omni dilatione sublata, recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dicto stipendio sex ducatorum mense singulo integre respondententes et responderi facientes. Et teneatur dictus



Remus subire omnes angarias eius officio incumbentes, sicut et alij eius socij tenentur, nec non vestrum capitanei et massariorum parere mandatis quibuscunque concernentibus honorem nostrum et comunis Ianue, ac salutem civitatis illius. Registratis etc.

Data Ianue die 9 martij.

## XXI

Similiter Francisco de Mafeo, Iohanni de Ecstana q(uonda)m Rafaelis, Odoardo Spinulo de Luculo, Lodisio Palavicino, Francisco Burgaro, Gregorio de Goarcho et Iohanni de Podio.

## XXII

13 marzo 1424

Ducalis Gubernator, Consilium et Officium provisionis Romanie.

Consuli et massarijs Caffè.

Expositum nobis est suppliciter pro parte Peregrini de Prementorio quod tanquam fideiussor Manfredi Sauli post alias iam solutas pecunias restat debitor illius massarie de asperis sedecim milibus argenti. Et ex alio latere creditor est tante quantitatis. Supplicatum est itaque eius parte ut vellemus compensari posse eius debitum eiusmodi cum credito suo. Itaque nos eius petitioni misericorditer inclinati volumus vobis mandantes quatenus si de tanta pecunia asperorum est creditor verus et eius creditum sit verum et bona ratione contractum, compensationem ipsam faciatis et fieri faciatis usque ad quantitatem concurrentem.

Ianue, XIII martij 1424

## XXIII

13 marzo 1424

Ducalis gubernator, Consilium et Officium provisionis Romanie.

Consuli et massarijs Caffè.

Pridie videlicet XIII-a februarj die vobis scripsisse recolimus pro Percivale Penturiono, hodie vero pro Peregro de Prementorio, ut certa eorum credita cum debitis ad que tenentur tanquam fideiussores Manfredi Sauli, compensaretis eisdem, super quibus ne seducamini mentem nostram apertius declarantes volumus et mandamus quod dicta compensatio nequaquam fiat cum creditis emptis minori precio quod solidorum viginti pro libra, neque etiam cum creditis post eorum factas fideiussiones acquisitis. Preterea quum comperimus eidem Manfredo datos fuisse in trac-

tatu et commissione duos articulos introclusos. Volumus expresse mandantes quatenus diligentissime investigatis si fuerunt ipsi articuli executioni mandati, — tunc bene stat. Et sat est. Si autem non fuerunt, tunc et eo casu vos ipsi exequamini penitus ea que in ipsis articulis continentur.

Ianue XIII martij.

## XXIV

29 marzo 1424

Ducalis Gubernator Ianuensium, consilium Antianorum et Officium provisionis Romanie.

Consuli et massarijs Caffè.

Conquestus est nobis Dagnanus Grilus quod cum alias fuerit consul et castelanus Cimbali, et perceperit salaria consueta eius precessoribus solvi. Nuper bona sive debitores ipsius Damiani molestare videmini ad revomendum sommos argenti duodecim pro salario ipsius tanquam castellani. Nos itaque petitioni eius honeste humaniter inclinati volumus et mandamus quatenus non gravetis eundem Dagnanum sive bona vel debitores eius, nisi ad faciendum et servandum pro ut precessores eius fecerunt. Et in pace permittatis eum retinere salaria que et pro ut ipsi eius precessores perceperunt, et seu percipere debuerunt.

Datum Ianue die XXVIII-a marcij.

## XXV

15 aprile 1424

Ducalis gubernator et Consilium Antianorum

Potestati Chij.

Iustis petitionibus inclinati volumus et mandamus quatenus egregio civi nostro Petro Iustiniano de Rocha favorabilem iusticiam ministretis adversus heredes et bona quondam Antonij et filij eius Leonardij de Rocha Iustiniani et quascunque personas que de bonis ipsius habuissent non potiores ipso Petro pro his pecuniarum quantitibus quas ipsum Petrum pro ipso Leonardo solvisse constabit comuni Ianue pro avariis eidem Leonardo impositis in preteritum, et pro ut serius constat publicis scripturis sententia et cessione superinde factis quarum copiam ipse Petrus seu procurator eius presentaverit coram nobis. Ita demum faciendo quod ipse Petrus iuste superinde queri non possit.

Data Ianue, die 15 aprilis.

## XXVI

15 aprile 1424

Ducalis gubernator et Consilium ac Officium provisionis Romanie.

Consuli, massarijs et provisoribus Peyre.

Supplicationem nobis porrectam per dilectum civem nostrum Antonium Marruffum, his includi iussimus vobis ideo iubendo mandantes quatenus tenore ipsius supplicationis inspecto auditoque ipso supplicante seu eius procuratore visisque videndis diligentissime vos informare curetis de serie veritatis. Et auditis iuribus comunis equam et rectam iusticiam ministretis eidem Antonio seu eius procuratori super his que sunt in ipsa supplicatione notata.

Datum Ianue die XV aprilis.

## XXVII

17 aprile 1424

Ducalis gubernator, Consilium et Officium provisionis Romanie.

Consuli, massarijs et provisoribus civitatis Caffè.

Supplicationem nobis porrectam per dilectos cives nostros Leonardum Novellum Adurnum et Petrum Campionum de Guisulfis his includi mandavimus. Ideo vos monentes quatenus supplicantibus ipsis seu eorum procuratoribus et nunciis circa ea que supplicatio ipsa continet, casu ipso ac eius circumstanciis diligenter attentis, ministretis favorabilis iusticie complimentum, quemadmodum casus exigit.

Data Ianue die XVII aprilis.

## XXVIII

12 maggio 1424

Ducalis gubernator, Consilium et Officium provisionis Romanie.

Capitaneo et massarijs Famaguste.

Viri nobiles et egregij, volentes benemeritis providi viri Benedicti de Reza scribe massarie Famaguste benefice retribuere, attento maxime quod scribania ipsa pene ad nichilum seu modicum est redacta, volumus et mandamus quod caposoldum spectans et spectare solitum comuni sive massarijs Famaguste, eidem Benedicto quamdiu illic scriba manserit penitus assignetur et libere persolvatur omni prorsus exceptione remota. Si autem tempore ipso, quo illic morabitur vacare contingat aliquam caporariam, eo casu volumus dictam caporariam sic vacantem eidem Benedicto assignari cessante tunc caposoldo predicto. Et sic ut supra mandamus et committimus per vos servari debere.

Data Ianue 1424, die 12 madii

## XXIX

27 Giugno 1424

Nos Franciscus, Consilium et Officium provisionis Romanie.

Egregio et circumspcctis viris Consuli et massarijs, consilio comuni et universitati Caffè, dilectis fidelibus nostris salutem.

Cum elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Franciscum Cantellum burgensem Caffè in unum ex socijs summum percipientibus a comuni in Caffa pro anno uno incohando die qua dictum officium inceperit exercere, et pluri et minori tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario et stipendio unius sommi singulo mense. Mandamus igitur vobis omnibus et singulis suprascriptis quatenus statim finito tempore secundi vacantis ex numero dictorum sociorum, eundem Franciscum in unum ex dictis socijs recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dicto stipendio integre respondententes. Et teneatur dictus Franciscus vestrum consulis et massariorum parere mandatis et subire omnes angarias pro ut ceteri socij sui facere tenentur.

XXVII Iuui,

Similiter ea die pro Thoma Besacia loco terciij vacantis.

## XXX

1 luglio 1424

Nos Franciscus et Consilium et Officium etc.

Egregio et circumspcctis viris consuli, massarijs, consilio comuni et universitati Caffè nec non univcrsis et singulis Ianuensibus beneficio Ianuensium gaudentibus ibidem commorantibus et frequentantibus dilectis fidelibus nostris salutem sincera.

Cum elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Babilanum Cataneum in capitaneum porte caihadoris Caffè pro anno uno incoando qua die inceperit dictum officium exercere, et pluri minorique tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario, commodis, honoribus, obventionibus, utilitatibus et prerogativis debite consuetis. Mandamus vobis omnibus et singulis suprascriptis quatenus statim finito anno precessoris sui a Ianua destinati, eundem Babilanum in capitaneum et pro capitaneo dicte porte caihadoris Caffè recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dictis salario et obventionibus congruis temporibus integre respondententes et responderi facientes.

Data Ianue die prima julij

## XXXI

3 luglio 1424

Officium Romanie civitatis Ianue

Egregiis ac spectabilibus viris Consuli et massarijs Caffè nobis carissimis.

Viri egregij ac spectabiles, hortarum et committimus vobis instanter quatenus in observationem equitatis et antique consuetudinis provideatis dilecto nostro Barnabe de Marco de solutione integra et efficaci summorum decem nomine cancellariorum magnifici nostri comunis Ianue recepturo, pro eorum annua mercede pro anno presenti, pro ut eisdem a vobis et precessoribus vestris hactenus fuit servatum. Item pro certis expensis per nos factis pro bono publico officii nostri provideatis et solvatis eidem Barnabe de alio summo uno.

Die tertia iulij.

## XXXII

7 luglio 1424

Nos Franciscus etc., consilium etc. et officium Romanie civitatis Ianue.

Egregio et circumspectis viris consuli et massarijs consilio comuni et universitati civitatis nostre Caffè, nec non scribis curie dicte civitatis dilectis nostris salutem.

Cum nuper elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Manuelem Grepum notarium in subscribam vestrum et dicte curie solum in solidum et absque collega pro anno uno incohando die qua dictum subscribanie officium inceperit exercere et pluri minorique tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario, commodis, honoribus, obventionibus, utilitatibus et prerogativis consuetis. Mandamus vobis omnibus et singulis suprascriptis quatenus finito tempore videlicet anni unius Ludovici de Cunio precessoris sui, eundem Manuelem in subscribam vestrum et dicte curie solum in solidum et sine collega recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dictis salario et obventionibus integre respondententes, facientesque eidem traddi quecunque ad dictam subscribaniam pertinentia. Mandamus vobis insuper quatenus eundem Manuelem in numero sociorum habentium summum in Caffa loco primi vacantis aggregantes, sibi de dicto stipendio unius summi argenti singulo mense integre respondententes dicto durante tempore. Volumus tamen eum vestrum consulis et massariorum parere mandatis et subire angarias sicut ceteri consocij eius tenentur.

Data Ianue die 7 iulij

## XXXIII

11 luglio 1424

Nos Franciscus etc., consilium Antianorum et Officium provisionis Romanie civitatis Ianue.

Egregio et circumspectis viris Consuli et massarijs, consilio comuni et universitati civitatis nostre Caffé, dilectis nostris salutem.

Cum elegerimus probum virum Augustinum de Canicia Bartolomei civem Ianue in unum ex sociis somnum percipientibus a comuni in Caffa pro anno uno incohando die qua dictum officium inceperit exercere, et pluri minorique tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario et stipendio unius sommi singulo mense, mandamus igitur vobis omnibus et singulis suprascriptis quatenus statim finito tempore quarti vacantis ex numero dictorum sociorum eundem Augustinum in unum ex dictis socijs recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dicto stipendio integre respondentes, et teneatur dictus Augustinus vestrum consulis et massariorum parere mandatis et subire omnes angarias pro ut ceteri socij sui facere tenentur.

Data Ianue die XI iulij.

Similiter die ea Rafaéli de Marco.

Similiter die 18 iulij Georgio Ravaciolo.

## XXXIV

12 luglio 1424

Nos Franciscus etc. Consilium Antianorum et Officium provisionis Romanie civitatis Ianue.

Consuli et massarijs Caffé.

Viri nobiles et egregii nobis dilecti. Scimus et recolimus alias vobis de presenti scripsisse materia. Supplicavit enim nobis dilectus civis noster Bartolomeus Sacherius notarius quod cum Batista filius eius illuc iamdudum accessisset Capitaneus antiburgorum Caffé, fuit postea decretum et provisum ipsum Capitaneatus officium extinguere, et tamen vobis scripsisse recolimus quod in casu quo duraret vel guerra vel guerre suspicio si vestre prudentie videretur ipsum officium per tempore restaurandum vel perdurandum, dictum Batistam potius quam alium reponeretis in eo. Itaque id ipsum vobis iterum committimus et mandamus. Insuper etiam si forte contingat eo casu dictum Batistam abesse volumus quod unum ex fratribus dicti Batiste qui vobis idoneus videatur in eundem capitaneatum reponatis adveniente casu quo disponeretis pro meliori ipsum officium confirmare aut de novo creare.

Ianue XII iulij.



## XXXV

14 settembre 1424

Franciscus dictus Carmagnola de Vicecomitibus etc., Consilium et Officium.

Consuli, massarijs civitatis Caffè.

Attendentes virum nobilem Filippum Pinellum etiam de nostre consensu et licentia plurimis diebus et mensibus insudavit tractando et agitando rem admodum utilem et favorabilem comuni Ianue, quamquam postea nonnullis civibus et officialibus aliter visum fuerit; et non ignari promissionum et premiorum eidem Filippo tunc factarum et promissorum occasione etiam sumptuum quos multifariam ipse Filippus propterea passus est. Volentes itaque eiusdem Filippi benemeritis parte aliqua providere auctoritate presentium eundem Filipum iam electum dudum in ministrum et pro ministro civitatis Caffè in eodem officio confirmantes pro sex mensibus immediate sequentibus et secuturis post finitum vel finiendum annum unum pro quibus a nobis litteras ipsius ministrarie officij habuit et obtinuit, mandamus igitur vobis egregio et circumspicis viris consuli et massarijs, consilio et universitati ac officialibus quibuscunque presentibus et futuris civitatis Caffè, nec non Ianuensibus et beneficio Ianuensium gaudentibus ibidem commorantibus et frequentantibus ac commoraturis et frequentaturis dilectis nostris, quatinus dictam confirmationem et mensium sex predictorum prorogationem nullo modo turbantes vel impediens, sed penitus ratam firmam et gratam habentes observetis omnino, habentes, tenentes, tractantes et reputantes eundem Filippum ita pro dictis sex mensibus quemadmodum pro anno uno predicto benigne et honorifice sicut decet pro ministro et in ministrum Caffè, respondentesque etiam sibi ac responderi facientes de dictis salario et obventionibus congruis temporibus atque integre: non obstantibus aliquibus litteris, electionibus, concessionibus vel deliberationibus alicui forstitan factis, datis vel concessis quomodolibet contra predicta. Nos autem omnia et singula per eum in dicto ministrarie officio dicto tempore recta fienda et gerenda auctoritate presentium approbamus. In quorum etc.

Datum Ianue 1424 die 14-a septembris.

(à suivre)

## AUS DEM BRIEFWECHSEL ŞAGUNA'S MIT VUK KARADZIĆ

T. BODOGAE

Vor zwei Jahren waren es 100 Jahre seit dem Tode des großen Philologen, Folkloristen und Schöpfers der serbischen literarischen Sprache Vuk Stepanovitsch Karadzić (1787—1864). Die serbische Akademie der Wissenschaften und Künste, die Bibliotheken, die kulturellen Gesellschaften aus ganz Jugoslawien haben dieses Ereignis von größter Bedeutung in der Geschichte des geistigen Lebens unserer Nachbarn gebührend gefeiert. Facharbeiten, retrospektive Ausstellungen, Vorträge und andere Veranstaltungen dieser Art, verewigten das hervorragende Bestreben dieses Menschen<sup>1</sup>. Trotz seiner gebrechlichen Gesundheit (der rechte Arm und das rechte Bein Vuk's waren gelähmt), verstand er die Sprache und die authentischen Traditionen seines Volkes, mit allen Mitteln und über alle Wege ausfindig zu machen und zu sammeln, von dem die Welt — nach einer 500jährigen Unterdrückung — nicht mehr glaubte, daß es so viel geistige Kraft und so viel schöpferische Originalität beibehalten habe. Seine Arbeit war ganz besonders schwierig, weil er sozusagen mit nichts anfangen mußte: selbst ohne systematische Schulbildung, ohne Geldmittel und vor allem ohne Unterstützung der führenden Kreise des damaligen geistigen und politischen Lebens, leistete Vuk Karadzić für sein Volk Werke, deren nur wenige Menschen unserer Zeit sich rühmen können.

Er hat an den von Peter Karageorg und Milos Obrenović geführten Freiheitskämpfen teilgenommen und wurde deren Sekretär, Bevollmächtigter, Richter, Professor, Gesetzgeber, je nachdem es die unbeständigen Verhältnisse der Zeit forderten. Auf die Ratschläge des Geschichtswissenschaftlers und Philologen Jernej Kopitar hin, der ihm in Wien eine Bibliothekarstelle verschaffte, begann er zu schreiben und aus dem Volke und zwar vom Banat aus bis nach Dalmatien und Montenegro hin' *Serbische Volkslieder* (6 Bände), *Sprichwörter* (2 Bände), *Märchen* und *Gedichte* zu sammeln. Zu gleicher Zeit bereicherte er als Autodidakt auch

<sup>1</sup> Siehe u.a. die Veröffentlichungen in der Zeitschrift „Bibliothekar“, Organ der Gesellschaft der Bibliothekare aus der S. R. Serbien, 1964, 5—6.

seine eigenen Kenntnisse und schrieb u.a. *Grammatik der serbischen Sprache* (auch ins Deutsche übersetzt), *Serbisch-Deutsch-Lateinisches Wörterbuch* (2 Ausgaben, nach seinem Tode sind noch zwei erschienen, mit rund 47 000 Wörtern), *Schatzkammer für Geschichte, Sprache und Glauben der Serben in drei Riten*, dazu noch Almanache, Zeitschriften, Forschungen u.a.m. Er war unermüdlich, ständig unterwegs und bei der Arbeit. Er war auch in Petersburg und unterschrieb einen Vertrag mit der russischen biblischen Gesellschaft für die Übersetzung der Bibel. Es ist wohlbekannt, daß er das Neue Testament ins Serbische übersetzt hat, doch hatte er kein Glück, es selber zu veröffentlichen, wegen seiner zu revolutionären philologischen Ansichten. Die Früchte seiner Arbeit genoß ein anderer, Andrei Stoiković, und 1847, als Vuk das Neue Testament in der lebendigen Volkssprache veröffentlichte, verursachte er ein wahres Gewitter im kulturellen und kirchlichen Leben. Der Metropolit zensurierte seine Arbeit. Und wegen des Einflusses, den sie auf die politischen und kirchlichen Kreise von Belgrad ausübte, bekämpften ihn selbst die dortigen Schriftsteller, Professoren und Presseschreiber der Zeit leidenschaftlich und verboten über zehn Jahre lang (bis 1860) die Einfuhr der von ihm geschriebenen und in Wien, Leipzig, Berlin, Cetinje u.a.O. erschienenen Bücher.

Nach der kühnen Abhandlung der Philologen G. Dančić: *Der Kampf für die serbische Sprache und Orthographie* (geschrieben im Jahre 1847, aber wegen der allzu widerwärtigen Atmosphäre, erst 1862 gedruckt), beginnt die öffentliche Meinung Vuk recht zu geben. Sein Wahlspruch war, gleich dem der Phonetiker von uns und von anderen Ländern: „Schreibt wie ihr redet und leset wie es geschrieben ist!“ Die Übersetzung des Neuen Testaments in die lebendige Sprache des Volkes, der Arbeiter und Bauern, schien den Zeitgenossen zu revolutionär, zu waghalsig. Darum sagte der Metropolit Stratimirović 1822 „die Sprache der Viehhirten eigne sich nicht für das Wort Gottes“.

Andererseits aber duldeten die Angelegenheit keinen Aufschub mehr. Alle Völker der Welt erwachten, verwerteten die Spuren ihrer Vergangenheit, die Werte ihrer Volkssprache. Unter dem Druck der Josephinischen und der aufklärerischen Ideen, des liberalen und rationalistischen Geistes der französischen Revolution kämpfte ein Dositej Obradović jahrelang, um in seinen Zeitgenossen das Verlangen nach Bildung, nach Aufklärung zu wecken. Nach ihm folgt Vuk Karadžić, der aussagt, welche Sprache dieses Volk sprechen und schreiben muß: <sup>2</sup> in seinem ureigenen Sprachgebrauch, und nicht in der kunterbunten und gekünstelten Redeweise, in welcher man, einem übertriebenen Purismus zuliebe, die Sprache durch Archaismen und Russismen entstellte. Denn dadurch würde man dem serbischen Volk, welches sowieso reichlich zerrissen und verteilt und unter den fremden Mächten leidet, auf dem Wege der organischen Entwicklung seines kulturellen und sozialen Lebens Hindernisse aufrichten. Wir können uns vorstellen was bei uns bei der öden und verwirrten Redeweise gewisser Etymologen wie A. Pumnul, T. Cipariu,

<sup>2</sup> So äußerte sich schon 1850 Dr. J. Subbotić: *Einige Grundzüge aus der Geschichte der serbischen Literatur*, Wien 1850, Seite 23 (deutsch).

Massim und Laurean oder bei den latinisierenden und italienisierenden Übertreibungen eines Philologen wie Heliade (siehe „Biblicele...“) geschehen wäre, um den Wert des Werkes von Vuk Karadžić für die Geschichte der Sprache und Kultur des serbischen Volkes zum Teil verstehen zu können.

Aber nun zurück zur Sache.

Hat man über die Beziehungen Vuk's zu den bedeutendsten Historikern und Literaten, wie Ranke, Goethe, Gebrüder Grimm oder zu denen des Erzählers J. Andersen nennenswerte Abhandlungen geschrieben, so ist es doch Tatsache, daß man über seine Beziehungen zu den rumänischen Gelehrten wenig weiß. Wenn man bedenkt, daß seine Familie eine zeitlang in Mehadia und Temeschburg wohnte, und wir wissen, daß unter den zahlreichen Korrespondenten und „Pränumeranten“ für seine Bücher sich auch Serben, die in den rumänischen Städten wohnen, befinden — um die Banater nicht mehr zu erwähnen — glauben wir behaupten zu dürfen, daß der serbische Gelehrte — war er der rumänischen Sprache auch nicht ganz mächtig, wie sein Vorläufer Dosithej Obradović oder wie Nikanor Gruić, sein Zeitgenosse — den kulturellen und bildungsmäßigen Bestrebungen, welche zu gleicher Zeit auch bei uns Rumänen ihren stürmischen Verlauf nahmen, nicht fremd bleiben konnte. Den ersten Beweis dieser Beziehungen bieten uns jene von Şaguna erhaltenen zwei Briefe — der eine aus dem Jahre 1851, der zweite aus dem Jahre 1858 — die wir, wie folgt, veröffentlichen, mit der Überzeugung, daß dieses nicht die einzigen Ergebnisse eines Gedankenaustausches zwischen Vuk und den Rumänen waren und daß spätere Forschungen noch andere hinzufügen werden.

In dem Vielvölkerstaat des habsburgischen Österreichs, wo die Zentralisierungs- und Germanisierungspolitik Hand in Hand mit den Katholisierungsmaßnahmen der Völker zusammengingen, war es eine Performanz für die orthodoxen Familien, die eigenen Sprach- Glaubens- und Sittentraditionen erhalten zu können. Dies galt insbesondere für Städte mit überwiegend katholischer Bevölkerung. Erst der Aufschwung zur Kultur und zur nationalen Freiheit (wozu teilweise auch der Josephinische Zeitgeist der Epoche beitrug) ermunterte sowohl die Individuen, als auch die Völker, die eigenen geistigen Werte zu kultivieren. Aus diesen Werten bildeten sich dann jene tatkräftigen Ideen-Forcen, die später, im Prozeß der nationalen Erweckung der Völker, dazu dienten, sich von der Unterjochung des doppelköpfigen imperialistischen Wappens zu befreien.

Diesbezüglich sind die neueren Bemerkungen des amerikanischen Historikers Keith Hitchins<sup>3</sup> sehr wohlüberlegt, über die Bildung des nationalen Bewußtseins der Rumänen aus Transsilvanien. Ausgehend von seinen Forschungen bezüglich der vielseitigen Tätigkeit des Metropoliten Andrei Şaguna, schließt er — auf Grund eines ausgiebigen archivalischen Materials — daß der Einfluß dieses Mannes, der sich aus den Fesseln einer absolutistischen und fanatischen sozialen Ordnung freimachen konnte,

<sup>3</sup> Siehe *The Romanians of Transylvania and constitutional experiment in the Hapsburg Monarchy* (Thessaloniki, 1954), *The early career of Andrei Şaguna* (Paris, 1965) und *Andrei Şaguna and the restoration of the orth. Metropolis of Transylvania* (Thessaloniki, 1965).

nicht nur auf das kirchliche und politische Leben Transsilvaniens, sondern auch auf die ganzen kulturellen Bewegungen seiner Zeit, entscheidend war. Sein ganzes „early career“ wie sein Lebenswerk *The restoration of the orth. Metropolis* bilden die Achse der kulturellen und politischen Emanzipation eines Volkes in einer Zeit, in der die ganze Welt ein freies und konstitutionelles Leben erhoffte, als dieses der Absolutismus der herrschenden Klasse es noch nicht zugab.

Die politischen Verhältnisse seiner Zeit häuften große Hindernisse auf den Weg der nationalen Emanzipation. Darum verschanzte sich Şaguna in seinem Kampfe für die Befreiung des Volkes in das Eigenheim seiner Kirche und Schule. In dieser Hinsicht unterscheidet sich das Programm des Diplomaten und gebildeten „Mönches aus Sibiu“ (wie sich Şaguna in der beigelegten Schrift nennt) nicht von den Plänen des begeisterten serbischen Autodidakten, der sich die Vereinheitlichung der serbischen Sprache und die kulturelle Erhebung seines vielgeplagten Volkes vornahm.

Infolgedessen mußten sich die beiden Männer, die zu gleicher Zeit und ungefähr in denselben Ländern lebten, rechtzeitig kennengelernt haben.

Höchst wahrscheinlich hat Şaguna mit Vuk in Karlowitz Bekanntschaft gemacht. Man weiß, daß Şaguna in Karlowitz viele Jahre als Bibliothekar und Seminarprofessor, sowie auch als Sekretär des Metropoliten Stratimirović gewirkt hat und von Vuk erfahren wir ebenfalls, daß er oft das Zentrum der Metropole besucht hat, wo er als Stipendiat des Metropoliten — der ihn zunächst für sein Werk als Folklorist und Ethnographen hoch eingeschätzt hat — auch versuchte die Schule zu besuchen.<sup>4</sup> Die nachfolgenden Beziehungen verstärkten sich in Wien, wohin der rumänische Hierarch öfter reiste und wo der serbische Gelehrte seinen „ständigen“ Wohnsitz hatte, wenn man von einer Beständigkeit im Leben dieses unruhigen Apostels, der meistens unterwegs war, reden darf. Zwischen dem 15. Oktober 1850 und dem 1. Juli 1851 tagte in Wien die Synode der orthodoxen Bischöfe aus ganz Österreich, der auch Şaguna — freiwillig oder unfreiwillig — beiwohnen mußte, obwohl er beim Minister die Erlaubnis für die Heimreise beantragte, wo seiner dringende Arbeiten harrten.<sup>5</sup> Aus dieser Zeitspanne datiert das erste Schreiben, dessen Text in Übersetzung hier folgt.<sup>6</sup>

„Herrn Stephan Vuk Karadžić, — in Wien

„Sehr gelehrter Herr!

„Ich habe die Ehre — wie ich Ihnen versprach — Ihnen die beigelegten Büchlein zuzusenden. Bei dieser Gelegenheit kann ich meine innige Überzeugung von der Tatsache nicht verbergen, daß die Mittel, welche ich für die Hebung unserer Orthodoxie in Österreich verwende, viel ehren-

<sup>4</sup> Siehe als Bibliographie, außer den eigenen Aufzeichnungen *Vukova prepiska* (5 Bände), die Forschungen von Lj. Stojanović, *Život i rad Vuka St. Karadžića*, Belgrad 1924 u., neuerdings, Miodrag Popović, *Vuk St. Karadžić, (1787—1864)*, Belgrad 1964. K. Hitchins, *The early career of A. Şaguna* . . . S. 51—3.

<sup>5</sup> Il. Puşcariu, *Urkunden für Sprache und Geschichte*. Bd. I. Sibiu 1889, S. 269 folg. und *Memoiren des Metropoliten Şaguna 1846—71* (hrsg. von Il. Puşcariu) Sibiu 1923 S. 50. (rumänisch).

<sup>6</sup> Das Original im Archiv der Akademie der Wissenschaft und Kunst in Belgrad, Nr. 8129/1. Wir danken auch auf diesem Wege Fr. Vukosava Karanović von der Bibliothek der serb. Akademie für ihre Liebenswürdigkeit den Text mit dem Original kollationiert zu haben. Siehe auch die Zeitschrift „Bibliothekar“ 3—4/1964, Belgrad.

wertener und viel besser ausgesucht sind, als die Bemühungen einiger unglücklicher Söhne unserer Mutterkirche. Diese (unglücklichen Söhne) schämen sich nicht, auf dem Markte zu erscheinen, um meine gewissenhaften Taten zu blamieren, nur um Ihnen zu Nutze zu kommen.

Die besten Glückwünsche für Ostern,

Wien, d. 14. April 1851

Ihr ergebener Diener  
Andreas Şaguna"

Auf welche „Büchlein“ bezieht sich Şaguna? Bestimmt handelt es sich um die Denkschrift aus 1849 — 50 „*Promemoria*“ und den „*Anhang zu der Promemoria über das historische Recht der Autonomie der rumänischen nationalen Kirche aus Siebenbürgen*“ oder um eine weitere Denkschrift an den österreichischen Kultusminister, in welcher er die autonome kirchliche Organisation für die Rumänen beantragte. Wir wissen, daß der serbische Patriarch, Joseph Rajačić (1842—61), am Anfang des Jahres 1851 durch eine haßerfüllte Broschüre — die in deutscher Sprache, in der auch die von Şaguna verfaßt war — antwortete<sup>6a</sup>. Hierin klagt er den Bischof von Sibiu an, daß er nur die Vergrößerung seiner persönlichen Einnahmen und Beförderung im Amte erstrebe. Dafür — sagt Şaguna in seinem *Memorial*, habe er denselben wie einen Unwürdigen, der in der Kirche eine hohe Stellung eingenommen habe, bekämpft.<sup>7</sup>

Es wäre möglich, daß Şaguna, anschließend an diese Denkschriften dem serbischen Gelehrten, einige von den „Erzeugnissen“ seiner neuen Druckerei aus Sibiu zukommen ließ: den *Kathechismus*, die *Fibel*, den *Čeaslov*, die *Biblische Geschichte*, die *Pflichten der Untertanen* und das *Apostelbuch*. Von diesen Büchern wissen wir<sup>8</sup>, daß sie bis zum Ende des Jahres 1851 gedruckt waren, denn, wie aus dem nächsten Schreiben ersichtlich ist, interessierte sich Vuk für jedwede kulturelle Veranstaltung, verlangte alte kyrillische Bücher, Schematismen und bestimmt auch rumänische Volksgedichte, die er wahrscheinlich als großer Liebhaber der Schöpfungen der Völker aus dem Balkan, auch verstehen konnte. In diesem Sinne hat er wohl auch Şaguna einige von seinen philologischen und folkloristischen Veröffentlichungen zukommen lassen. Wir wissen aber nicht genau welche. Es ist aber bekannt, daß in der Metropolitan-Bibliothek von Sibiu von den Veröffentlichungen Vuk's folgende vorhanden sind: „*Srpske narodne pjesme*“ (2 Bde., Wien, 1846), „*Novi Zavijet*“ (Wien 1847), „*Srpski Riječnik*“ (Wien 1852), „*Primjeri srpskog-slovenskoga jezika*“ (Wien 1856) und „*Pravitelstvjuštii sovijet serbskij u doba Karageorgeva*“ (Wien 1866). Wir besitzen auch das Buch *Serbische Volksmärchen* (Berlin 1954), deutsch, mit einer Widmung an Şaguna von Seiten der Tochter Vuk's, Wilhelmine, die das Buch verdeutscht hat. Das Vorwort stammt von W. Grimm. Daß Vuk rumänisch verstand, geht aus dem Scherze Şaguna's hervor, mit dem er ihm ein Exemplar der von

<sup>6a</sup> Antwort auf die Angriffe einiger Romane und der Presse gegen die Einheit der Hierarchie ... Wien 1851 (ohne Angabe des Verfassers).

<sup>7</sup> *Memoiren* ... Seite 56.

<sup>8</sup> Metrop. Andreas Şaguna, *Gedenkbuch*, Sibiu 1909 S. 180 (rum.)



ihm übersetzten Bibel ankündigte, „so Gott will, werde er ihn ganz romanisieren“. Obwohl die sich in der Hermannstädter Metropolitan-Bibliothek befindlichen Bücher keine Widmung tragen, wissen wir, daß Şaguna 1837 unter den „Pränumeranten“ für die Veröffentlichungen Vuk's *Crnagora i Boka Kotorska* eingetragen ist, in einer Zeit, als er nur Hieromonach und Notar bei der Diözese von Karlowitz war.

Wie immer, beweisen die Tatsachen die kulturellen und publizistischen Verbindungen der beiden Gelehrten und legen Zeugnis ab für ihre gesunde Auffassung von der lebendigen Sprache des Volkes und von der Orthographie, in welcher die Kultur des serbischen und rumänischen Volkes sich gleicherweise entwickeln soll. Tatsächlich bildete das Feuilleton des „Telegraful Român“ aus Sibiu (gegr. 1853) eine richtige Epoche im Kampf für den gesunden Phonetismus der rumänischen Schrift von vor 100 Jahren, in einer Zeit, als übertriebene und beschränkte Meinungen, die Entwicklung der rumänischen Sprache und Literatur auf andere, naturwidrige Bahnen zu lenken versuchten. Es ist der gleiche Vorgang wie der Prozeß in dem Vuk Karadžić bei unseren serbischen Nachbarn den vollen Sieg davontrug.

Wir wollen aber die Urkunde, die wir hier auch in Übersetzung wiedergeben, reden lassen :

„Sehr geehrter und hochgelehrter Herr !

„Wäre ich nicht fest überzeugt, daß unsere Gefühle und Bestrebungen in allem was die Bildung, das Fortschreiten und das Bessern des Volkes anbelangt, übereinstimmen, glauben Sie mir, so hätte ich nicht gewagt, Ihren werten Brief zu beantworten, da ich befürchte, daß Sie mich wegen der „ѣ“, und der „ѣ“ verurteilen würden. Mich hat die Tatsache, daß ich in Ihrem werten Briefe keinen dieser zwei „Freunde“ vorfand, gar nicht gestört, aus dem Grunde, weil für mich der Empfang Ihres werten Briefes, genau so wie die schöne und intelligente Arbeit Ihres werten Fr. Tochter<sup>9</sup> einen reichlichen Trost bietet. Ich bin kein Literat, weil ich keine Zeit und Bildungsmöglichkeit dafür habe. Ich bin ein Mönch und für diese Sendung arbeite ich Tag und Nacht. Glauben Sie mir, daß diese Mission nicht so einfach ist. Sie sollen es wissen, daß der sittliche, intellektuelle und religiöse Zustand eines Volkes in großem Maße von den Mönchen abhängig ist. All diese Tatsachen kann man aus dem „Molitvelnik“ folgern.

„Wird mein Schreiben Sie nicht befriedigen, aus dem Grunde, daß ich auf den Inhalt des gesandten Büchleins nicht einging, so sollen Sie es wissen, daß dafür nicht ich, sondern meine zahlreichen amtlichen Obliegenheiten, die mich auch im Traum beunruhigen, die Schuld tragen. Im Monate Juni, komme ich nach Wien und da werden wir von allem ausführlicher reden. Bis dahin lassen Sie mich dem w. Fräulein — dem ich vorläufig nur soviel wünsche : Gott gebe ihr viel Glück, Gesundheit und viele Jahre — für das übersandte Buch danken und wiederum danken.

<sup>9</sup> Es ist hier bestimmt die Redc von der Tochter des Schriftstellers, Wilhelmine, Malerin und Mitarbeiterin ihres Vaters, die 1854 ein Bändchen von *Serbischen Volksmärchen* mit einem Vorwort von W. Grimm ins Deutsche übertragen und in Berlin veröffentlicht hat. Das betreffende Buch befindet sich tatsächlich in der Metrop. Bibliothek von Sibiu (Nr. 239) mit der Widmung „in tiefster Hochachtung“ seitens der Übersetzerin. Im Jahre 1857 heiratete sie und lebte in Belgrad weiter, aber vermutlich wußte Şaguna nichts davon.

„Ich staune, daß die Bücher *Pidalion* und *Kormčaja* nicht zu beschaffen sind.<sup>10</sup> Es scheint, daß das Vergehen der griechischen Hierarchie auch auf die nördliche übergegangen ist. Die griechische Hierarchie hat ihre kirchlichen Bücher nicht nur in eine tote und dem Volke unverständliche Sprache übersetzt, sondern sie wirkte absichtlich auch darauf hin, daß solche Bücher unter dem Volke nicht verbreitet werden. Sie betrieb diese unglückliche Politik in der Zeit, als die Buchdruckerkunst noch nicht erfunden war und vielleicht betreibt sie diese auch heute noch. Jeder intelligente Mensch sieht daraus, daß das griechische Volk in Unwissenheit zurückgeblieben ist und daß die gebildeten Menschen von heute nicht mehr die griechischen Schulen besuchen, sondern nach anderer, fremder Kultur streben. Darum begeht die nördliche Hierarchie einen großen Fehler, wenn sie derselben Taktik folgt! Weh dem Volke, das weder das Sittengesetz, noch die eigenen geistigen Schätze kennt und welches mit vielen Schwierigkeiten kämpfen muß, bis es soweit kommt, das eigene Gesetz kennen zu lernen! Es hat keine Bücher, keine Lehrer, ja es fehlt ihm sogar der wahre Trost, die ihm seine Kirche bieten konnte, vielleicht auch noch vieles andere.

„Wie Ihr wißt, lasse auch ich die Bibel rumänisch drucken und für diesen Zweck verfaßte ich ein Vorwort, in dem ich behaupte, diese Bibel erscheinen zu lassen, weil es mir meine strenge bischöfliche Pflicht anbefiehlt, den Christen die Möglichkeit zu geben, die Heilige Schrift in der eigenen Sprache zu besitzen, um dieselbe öfter lesen zu können, um das Gesetz Gottes kennen zu lernen, welches das Licht der Wahrheit ist und welches für jeden Menschen, ganz gleich welchen Standes und Berufes er sei, leuchtet. Ich will auch Euch ein Exemplar zukommen lassen; so Gott will, werde ich Euch rumänisieren! Ich weiß was Ihr alles bei der Übersetzung des Neuen Testaments durchgemacht habt.<sup>11</sup>

Ich weiß auch noch nicht, wie ich selber mit meiner Bibel zurechtkomme. Jedenfalls hoffe ich, daß die Menge der Heiligen deren Bilder ich in die rumänische Bibel hineinlegen ließ, insgesamt etwa 100 — mich beschützen werden.

„Alte Bücher konnte ich nicht auftreiben, weil ich die ganze Zeit in Sibiu weilte. Schematismen besitze ich keine, nur irgendwelche Jahresprotokolle über das Leben der Eparchie, mit anderen Worten: Wie viele Pfarrer es gibt, wie viele Schulen und Schulkinder wir haben, wie viele Geburten, Vermählungen und Todesfälle. Wenn Sie wünschen, kann ich daraus einen Auszug machen und Ihnen denselben zukommen lassen.

„Indem ich Sie persönlich, Ihre geehrte Frau Gemahlin und das Fräulein mit dem christlichen Gruß „Christus ist auferstanden“! begrüße, verbleibe ich mit Ehrerbietung,

Sibiu, den 7. April 1858.

Ihr aufrichtiger Freund,  
Andreas Baron von Şaguna Bischof

<sup>10</sup> Für seine kirchenrechtlichen Studien benötigte Şaguna Texte. Das *Pidalion* wurde griechisch in Leipzig 1800 und in Athen 1841 und *Kormčaja* in slawischem Text in Moskau 1816 gedruckt. Şaguna war ein leidenschaftlicher Bücherfreund, genau wie Vuk Karadžić, weil sein großartiges Werk, das er vornahm, von ihm forderte, so gut wie möglich dokumentiert zu sein.

<sup>11</sup> Siehe unsere Abhandlung: *Die Wirrnisse einer Übersetzung des Neuen Testaments (rumänisch)* in „*Ortodoxia*“, 2 (1966) 246.

„N.B. Ich schicke Ihnen drei von meinen Predigten<sup>12</sup> aus dem Rumänischen ins Deutsche übertragen, damit Sie dieselben als Sonntagslektüre benützen.“ (Gleichzeitig) „schicke ich auch zwei Broschüren über das Alter unserer orthodoxen Kirche in Siebenbürgen.“<sup>13</sup>



Der freundliche Ton und die sinnreichen Einzelheiten, die er nicht nur in diesen zwei Briefen darbietet, lassen uns die unwiderlegbare Schlußfolgerung ziehen, daß diese zwei Kulturmenschen sich schon seit lange kannten, sich ihre aufrichtigen Gedanken mitteilten und sich in der Volksaufklärungsarbeit gegenseitig stützten. Wie weit auch andere Rumänen Vuk's Bemühungen für die Verwertung des geistigen Erbgutes seines Volkes schätzten, geht auch aus den schönen Worten von Tincu-Velea hervor<sup>14</sup>, der in seinem Buch von 1865, gelegentlich des Todes des serbischen Gelehrten sagte: „Vuk stellte sich selbst die Aufgabe, in den Brunnen des Volksherzens hinabzusteigen, um von dort Kleinodien ans Licht zu bringen, die wertvoller als Gold und Edelsteine sind. Die besten Geister der Nationen betrauern den Toten, weil die Völker in ihren wahren Interessen solidarisch sind und fragen nicht immer nur nach Sprache, Nation, Heimat oder äußerer Kleidung, sondern sie suchen nach dem Licht und Verdienst, welche der Wissenschaftler für das Wohl und den Nutzen der Menschheit hervorgebracht hat.“

Bestimmt finden wir solche Meinungen auch bei anderen Rumänen aus jener Zeit<sup>15</sup>, weil das serbische und das rumänische Volk immer in freundschaftlichen Beziehungen lebte. Trotz der Spannung, welche zwischen den kirchlichen Kreisen von Karlowitz einerseits und der rumänischen Hierarchie und Intelligenz andererseits, wegen der kirchlichen und kulturellen Emanzipation des rumänischen Volkes in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts herrschte, konnte — eine so weitgreifende und gesunde Bewegung, wie jene, welche der große serbische Reformator unternahm, — auch bei uns nicht ohne Widerhall bleiben.

Gleichzeitig fühlen wir uns verpflichtet, die weitgreifenden und fortschrittlichen Ansichten des Hierarchen von Sibiu ganz besonders zu unterstreichen. Er vertritt die organische und natürliche Anschauung über die Entwicklung der Sprache und der Geschichte der Völker, zum Unterschied zur retrograden und streng konservativen Einstellung der serbischen und griechischen führenden Kreise. Şaguna, wie auch Vuk, schmerzte der Fehler, an dem die führenden Kreise der serbischen, griechischen und russischen Kirchen litten. Diese hielten die Übersetzung der Bibel in die lebendige Sprache des Volkes, für eine gefährliche Erneuerung. Aber die Zeiten erlaubten weder eine kirchliche noch eine kulturelle Unterdrückung.

<sup>12</sup> *Predigten zu jährlichen Gedächtnisfestern*, Sibiu 1858 (deutsch).

<sup>13</sup> Die betreffenden Broschüren *Promemoria und Anhang zu der Promemoria* . . . behaupten die Vergangenheit der vor mehr als 400 Jahren kanonischen Organisation der orth. Kirche Siebenbürgens.

<sup>14</sup> Tincu-Velea *Istoriaară bisericască pe scurt*, Sibiu 1865, S. 284, Anm. 158.

<sup>15</sup> Wir wissen, daß Vuk G. Asaki ein Heft mit rumänischen Volksliedern, die er gesammelt hat, übergab, das leider verlorenging. Siehe die Zeitschrift „Studii“ 6/1964 S. 1680 (Nach Miodrag Popovici).

Şaguna, als guter Kenner der balkanischen Sprachen, war bestimmt auf dem laufenden, hinsichtlich des Streites, der in dieser Richtung zwischen der konservativen Gruppe des Konst. Ikonomos einerseits und zwischen den liberalen Pharmakides und Vamva andererseits, geführt wurde. Dieselbe Lage wiederholt sich in Karlowitz, gelegentlich der Serbisierung der Namen der Kalenderheiligen, der Übersetzung des Neuen Testaments und dessen Veröffentlichung in der lebendigen Sprache des serbischen Volkes, durch Vuk Karadžić. Es ist wahr, daß die Situation des Hierarchen aus Sibiu bei der Übersetzung der Bibel eine ganz andere war, als diejenige von Athen und Karlowitz. Dort handelte es sich um die alte und große Diskrepanz zwischen der heiligen Sprache des biblischen Textes und der ritualen Bücher einerseits und zwischen der lebendigen Sprache des Volkes, welche uneinheitlich und ungepflegt war, andererseits.

Genau wie in der russischen Literatur, wo manche Jahrzehnte in unendlichen Streitigkeiten vergehen mußten, bis die literarische Sprache sich bilden konnte, war es der Fall auch in Serbien, wo das Verdienst von Karadžić, den gesprochenen Dialekt (štokavskij dialekt) einzuführen, sich als sehr glücklich erwies. Der Weg dauerte aber lange und war schwierig.

Bei den Rumänen war die Lage ganz anders. „Die Sprache der Bibel für das Volk — sagt Şaguna in dem Vorwort seiner Bibel — kann sich nur einmal bilden; nachdem das große Hindernis der treuen und verständigen Übersetzung überwunden war, und nachdem das Volk diese Sprache, sozusagen, in sein Wesen übernahm, haben die Nachkommenden nichts weiter zu tun, als dieselbe zu erneuern und zu verbessern, so wie sie der Übersetzer der Bibel erneuert und verbessert hätte, wenn er bis zu ihren Zeiten gelebt hätte. Das unvergängliche Lob einer solchen Leistung gebührt bei uns dem Metropolit von Bälgrad (Alba-Iulia), Simeon Stefan, von 1648, dann den Übersetzern der Bibel zur Zeit des Metropoliten von Bukarest, im Jahre 1688. Diese beiden Übersetzungen sind die Türen, durch welche es auch dem rumänischen Volke vergönnt war, die göttlichen Lehren kennen zu lernen. Durch sie schritt man dem Licht der Zivilisation und der Kultur entgegen, sowie auch der Verbrüderung unseres rumänischen Volkes — weil die damalige Sprache für alle Rumänen, von überall, verstanden wurde, damals, wie heute.“

Er schließt das schöne Vorwort mit der Folgerung: „Unsere Sprache ist ein lebendiger Baum . . . die alten und saftlosen Zweige trocknen und fallen ab, aber neue und frische Sproßlinge erscheinen an ihrer Stelle; das Blatt verwelkt und fällt ab, aber bald schmückt ihn ein neues; alles was ihm gehört, entsteht und vergeht, nur der Stamm bleibt immer derselbe.“

## LA RÉUNION DES RECTEURS DES UNIVERSITÉS DE LA ZONE BALKANIQUE

Entre le 16 et le 24 septembre 1965 a eu lieu à Bucarest, dans le cadre de l'université, la réunion des recteurs des Universités de la zone balkanique.

Les universités suivantes y ont été représentées : Sofia (P<sup>r</sup> Hrista Ivanov, prorecteur), Tirana (P<sup>r</sup> Kahreman Jlli, recteur, P<sup>r</sup> Mahir Domi, prorecteur), Athènes (P<sup>r</sup> Apostolos Daskalakis, recteur), Salonique (P<sup>r</sup> D. Delivanis, recteur), Ankara (P<sup>r</sup> Suat Bilge), Istamboul, (P<sup>r</sup> Ekrem Serif Egeli, doyen), Nis — Yougoslavie (P<sup>r</sup> Branimir Janlovic, recteur), Bucarest (P<sup>r</sup> Gh. Mihoc, recteur, P<sup>r</sup> A. Manolache, prorecteur, Florica Niculescu, prorecteur), Cluj (P<sup>r</sup> Al. Roşca, prorecteur, P<sup>r</sup> Nicolae Lascu, prorecteur), Jassy (P<sup>r</sup> Ion Creangă, recteur), Timișoara (P<sup>r</sup> Ion Cărea, recteur).

Les travaux de la réunion, conduits par l'académicien Gh. Mihoc, recteur de l'université de Bucarest, se sont déroulés dans une atmosphère de collaboration et d'amitié.

Au cours de la réunion, ont été présentés, deux rapports sur des thèmes adéquats, suivis de discussions intéressantes en marge des exposés. Le premier rapport a eu pour sujet « La tradition des relations universitaires dans la zone des Balkans et de la mer Adriatique » et le second « Les perspectives de développement des relations interuniversitaires dans la zone des Balkans et de la mer Adriatique ».

La présentation des rapports a été suivie d'exposés de la part des représentants des différentes universités concernant l'organisation et le développement à l'étape actuelle de l'enseignement supérieur dans leurs pays respectifs, ainsi que l'organisation de chaque université.

Aussi bien des rapports présentés, que des exposés des participants à la réunion, il ressort que, étant donné les conditions de l'époque contemporaine, où la coexistence pacifique entre les peuples est une nécessité pour l'avenir de l'humanité, la connaissance réciproque et le resserrement des relations entre les peuples sont devenus d'une importance vitale. Ce fait est d'autant plus évident lorsqu'il s'agit de pays et de peuples unis par l'histoire dans les mêmes zones géographiques et entre lesquels, au cours des millénaires, se sont établies d'étroites relations de vie économique et de culture ; tel est le cas des peuples de la zone balkanique, qui, ainsi que l'a montré l'historien Nicolae Iorga : « ... ont travaillé côte à côte durant mille ans... Il n'est pas un seul de ces États qui n'exerce son influence sur les autres et il n'existe pas de nation qui ne fournisse des éléments de pensée aux autres ». Les discussions ont mis en évidence que de nombreux hommes de science et de culture — voire certains hommes politiques — ont fait

de cette réalité non seulement un objet de recherche scientifique, mais aussi un principe politique pour la défense des intérêts communs et de la paix dans cette zone de l'Europe. Elles ont souligné, de même, que la nécessité de développer ces traditions et de les amener à un échelon supérieur, dans les conditions résultant des profondes modifications qui ont lieu de nos jours, a suscité de la part de différents pays balkaniques des initiatives de plus en plus nombreuses dans le sens du resserrement des relations entre les peuples vivant dans cette zone géographique et du renforcement de leur collaboration dans tous les domaines d'activité.

Dans ce climat favorable se situent une série d'initiatives et de réalisations sur le plan scientifique, culturel et dans le domaine de l'enseignement, dont l'une est la réunion des recteurs des universités de la zone balkanique.

À cette occasion, on a évoqué les traditions de collaboration entre les universités de la zone des Balkans et la participation des professeurs membres de ces universités, à différentes actions d'ordre culturel et scientifique entreprises ces derniers temps réunions des commissions nationales balkaniques pour l'UNESCO, activité de l'Association internationale d'études pour le sud-est européen », « Olympiade interbalkanique de mathématiques », « Union interbalkanique des mathématiciens », collaborations dans le domaine de la sismologie, de l'hydrologie, de l'histoire littéraire, de l'étude des civilisations balkaniques, etc. Les participants ont été d'accord sur le fait que ces relations traditionnelles nous offrent de grands avantages et qu'elles doivent être élargies et renforcées.

Les rapports et les discussions, qui ont eu lieu dans le cadre de cette réunion, ont fait ressortir les préoccupations communes pour le renforcement de la collaboration par une connaissance approfondie des éléments susceptibles d'unir tous les efforts, et ont souligné ce qui a uni nos peuples depuis des siècles. Ils ont mis en relief le fait que l'enseignement supérieur des pays de la zone balkanique bénéficie d'une riche tradition tant en ce qui concerne les réalisations spécifiques sur le plan national que sous le rapport de contacts et de collaborations plus larges. Ils ont montré l'existence de relations durables entre d'anciennes institutions d'enseignement supérieur qui ont fonctionné il y a des siècles dans ces pays et ont été fréquentées par des jeunes gens des différents pays balkaniques, la contribution des maîtres éminents de différents pays à l'organisation de ces écoles et à l'enseignement des sciences, les traits communs existant entre les écoles supérieures de ces pays grâce à l'emploi des mêmes langues de circulation internationale : le latin, le slave et le grec. Certaines écoles supérieures ont acquis un caractère interbalkanique, telle l'école Saint Sava de Bucarest, fondée en 1694 et fréquentée, par la jeunesse roumaine, ainsi que par des jeunes gens grecs, bulgares, serbes, albanais, dont le nombre n'a cessé de croître au cours des siècles suivants. En même temps, l'activité de ces écoles, de leurs maîtres animés de l'idéal national de leur patrie d'origine, a constitué pour la jeunesse des pays respectifs un puissant stimulant dans leur lutte pour l'établissement d'un enseignement supérieur dans la langue de leurs propres pays, pour l'appel au combat en vue de la réalisation des aspirations des couches larges de la population, pour la mission patriotique consistant à poursuivre des objectifs, à créer des institutions, à accomplir des réformes et à déployer une activité productive correspondant aux conditions historiques de chaque pays.

Les discussions ont souligné, de même, que les rapports entre les institutions d'enseignement supérieur des pays balkaniques se sont considérablement intensifiés au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, parallèlement au développement du capitalisme et au besoin accru de spécialistes dans les domaines de l'économie et de la culture. Le resserrement des relations dans le cadre de la lutte pour la liberté et pour la formation des États nationaux a également contribué à ce résultat. Plus tard, à toutes les universités, on crée des lectorats des langues et littératures des pays balkaniques, on organise des visites réciproques de professeurs, on développe les recherches scientifiques, on fonde des associations scientifiques connues pour leur activité fructueuse, on édite des revues communes, etc.



Après la seconde guerre mondiale, les relations universitaires ont connu un développement encore plus ample : le nombre des jeunes gens étudiant dans d'autres pays balkaniques augmente, des cours d'été sont organisés, des échanges de publications universitaires sont effectués, les professeurs universitaires se rencontrent de plus en plus fréquemment à l'occasion de différentes manifestations scientifiques internationales, un large échange d'idées a lieu.

Les participants à la réunion ont jugé que les traditions si riches, affirmées des siècles durant, des relations entre les peuples des États balkaniques constituent une base solide pour un développement encore plus fructueux de leur collaboration dans le domaine de l'enseignement supérieur, ainsi que dans toutes les sphères d'activité.

Partant du fait que le développement des relations multilatérales — économiques, scientifiques et techniques, culturelles — entre les États, indifféremment de leur forme d'organisation sociale, constitue un facteur important de progrès économique et culturel, de renforcement de la paix et de l'entente entre les peuples, les participants à la réunion ont analysé de manière réaliste et sincère l'état actuel des activités déployées pour le renforcement et la réalisation de cette collaboration.

Il existe à l'heure actuelle différentes formes de collaboration et un grand nombre d'institutions dont l'activité est consacrée à une telle collaboration.

Mais il n'en existe pas moins de nombreux éléments qui favorisent l'extension et le renforcement des relations entre les universités de la zone des Balkans, relations appelées à exercer leur action sur le développement des rapports de bon voisinage et d'amitié entre nos pays, conformément aux intérêts de la collaboration dans cette zone géographique où, au cours de l'histoire, de profondes affinités se sont développées entre nos peuples, entre nos cultures.

La préoccupation des participants s'est dirigée dans le sens du renforcement du rôle des universités dans la mise en œuvre de toutes les actions de collaboration et, en particulier, des formes spécifiques de collaboration directe liées à l'activité des universités, formes qui se développent progressivement, gagnant sans cesse en valeur et en efficacité. Le développement de l'enseignement supérieur est un trait caractéristique de notre époque et, d'autre part, le trésor scientifique et culturel, dont les universités sont les dépositaires, ne peut être mis en valeur dans toute sa plénitude que dans les conditions d'une collaboration internationale. Le renforcement des relations entre nos universités est appelé à contribuer à une meilleure connaissance réciproque, en vue du développement de l'enseignement et de la recherche scientifique au niveau des exigences actuelles de la science et de la culture contemporaines. Dans ce sens, les participants à la réunion se sont référés, au cours des discussions, aux formes spécifiques les plus variées : par exemple aux échanges d'expérience dans les problèmes de l'organisation de l'enseignement, du contenu des cours, de la réalisation de cours et de manuels correspondant au niveau actuel des études scientifiques. Compte tenu de l'essor général de la science et de l'extraordinaire mobilité des frontières entre les différentes branches scientifiques, il se pose pour l'enseignement universitaire la tâche délicate consistant à maintenir les traditions tout en ne négligeant aucun apport nouveau; à assurer la spécialisation sans renoncer à l'indispensable largeur d'horizon, à utiliser les procédés les plus modernes de l'enseignement. La réalisation de ces problèmes suppose des recherches et des essais créateurs. Or, bien que dans ce domaine il existe de nombreux aspects spécifiques nationaux, liés aux conditions concrètes de chaque pays, les échanges d'idées et d'opinions sont en mesure d'apporter une aide effective quant au choix des solutions les plus adéquates. Les participants ont été d'accord sur le fait que, dans cet ordre d'idées, un vaste champ d'action est ouvert aux perspectives de collaboration entre nos universités.

De même, en ce qui concerne le perfectionnement continu du processus de l'enseignement, une entraide peut être assurée par des voies variées : visites réciproques, enseigne-

ment de certaines disciplines telles que les langues et littératures des peuples respectifs ou certains chapitres spéciaux d'histoire, échanges de professeurs dans tous les domaines de la science, cours spéciaux sur des sujets d'actualité, possibilités d'organiser et de guider certaines études de diplôme, thèses de doctorat ou recherches scientifiques théoriques et appliquées, échanges de spécialistes, participation réciproque à des manifestations scientifiques, échanges de publications sur une large échelle, échanges d'étudiants, publication réciproque d'articles et d'études dans les revues universitaires, compétitions sportives et autres manifestations, cours d'été à l'usage du personnel didactique et des étudiants, colloques, échanges de plans d'enseignement, programmes, guides pour étudiants, dissertations, ententes bilatérales entre les universités, activités de documentation, réalisation de bibliographies, etc.

Compte tenu de l'immense essor que connaît aujourd'hui la science, on a jugé qu'il ne peut exister au monde de spécialiste dont les travaux puissent se dispenser de l'appui fondamental que représentent les résultats obtenus par les chercheurs des coins les plus éloignés du globe.

Partant de l'expérience concrète de la collaboration existante, sans attendre de décisions catégoriques ni proposer l'élaboration d'un programme concret de cette collaboration ou l'établissement immédiat de formes d'organisation, les participants à la réunion ont convenu qu'il est nécessaire de redoubler d'efforts et de faire tout le possible pour développer encore plus les relations entre nos universités. Les échanges intenses de publications, revues, livres et matériaux de toute sorte doivent être complétés par les contacts personnels, les échanges directs d'idées, les relations d'amitié entre les personnes travaillant dans le même domaine et préoccupées par les mêmes problèmes.

Le vaste champ de collaboration qui s'ouvre devant nos universités doit comprendre toutes les formes d'activité : scientifique, didactique, éducative, organisatrice.

Les actions et les visites visant à faire connaître l'université organisatrice — facultés, chaires d'enseignement, laboratoires, foyers et cantines d'étudiants, visites par spécialités aux différents instituts de recherche scientifique, ont exprimé la volonté de concrétiser les mesures qui avaient été préconisées.

Les participants se sont déclarés satisfaits des résultats de l'initiative de la Roumanie sur le plan universitaire.

En effet, la réunion nous a permis de mieux nous connaître, d'établir des contacts personnels, de connaître l'organisation de chaque université des Balkans, elle a donné lieu à un fertile échange d'opinions sur les formes spécifiques de collaboration et sur les mesures qui devront être prises afin de développer de plus en plus la collaboration entre les universités de la zone balkanique, en vue du développement de la science et de la culture mises au service de la paix et de l'amitié entre les peuples.

Les participants à la réunion ont exprimé leur conviction que la réunion portera des fruits, qu'elle donnera une impulsion puissante à la réalisation d'un progrès continu dans la collaboration entre nos universités et, par là, entre nos peuples, pour le plus grand bienfait de la coopération internationale dans le monde entier.

*Anghel Manolache*

## UNE EXPOSITION DE TAPISSERIE ET DE SCULPTURE YUGOSLAVE À BUCAREST \*

(SALLES «DALLES», MARS-AVRIL 1966)

Il y a à peine quelques décennies que la tapisserie a fait sa rentrée triomphale sur la scène de l'art européen. Après avoir presque oublié les principes qui présidèrent à sa naissance et qui, des siècles durant, avaient constitué sa force et sa magnificence, elle vient à présent de retrouver — en se retrempeant à ses origines monumentales et décoratives — les sources vivantes de sa vraie tradition artistique.

Plus jeune que la tapisserie française — qui aurait pu fêter en 1966 le vingtième anniversaire de sa consécration publique<sup>1</sup>) — celle yougoslave, malgré quelques initiatives antérieures dues à des artistes comme *Mira Kovačević-Ovčarić* ou *Branka Hegedusić*, ne connut son vrai épanouissement qu'après 1961<sup>2</sup>. C'est à ce moment que fut fondé le premier grand atelier de tapisserie à Novi Sad, l'«Atelier 61», organisé par le peintre *Boško Petrović* et dirigé, quant à l'exécution technique, par *Etelka Tobolka*.

En ce qui concerne la tapisserie yougoslave — telle qu'elle est partagée de nos jours par nombre de ses meilleurs artistes — elle ne représente pas un renouveau de l'ancienne technique populaire autochtone des tapis, mais la véritable découverte d'un nouveau moyen d'expression artistique. Cela ne veut pas dire que certains artistes yougoslaves — *Olivera Galović-Proić* ou *Milica Zorić*, par exemple — n'entendent pas utiliser parfois des motifs et des techniques appartenant au riche répertoire de leur art populaire. Mais ils n'oublient jamais de souligner l'emploi arbitraire qu'ils font de ces sortes de «collages» brodés ou tissés, dépourvus de leur fonction initiale et utilisés à l'unique fin d'en obtenir un accent plus personnel dans l'expression artistique. Car, à cet égard, les tapissiers yougoslaves ont compris deux choses essentielles : d'une part que la tapisserie moderne est régie par d'autres lois que celles qui ont présidé à

---

\* Ouverte d'abord au Musée d'Art de Craiova (février 1966).

<sup>1</sup> Nous pensons à l'exposition organisée en 1946 au Musée d'Art Moderne à Paris. En présentant pour la première fois, à côté de quelques chefs-d'œuvre du genre (l'Apocalypse d'Angers ou les Saisons datant de la fondation des Gobelins), quelques-uns des ouvrages des meilleurs tapissiers français de l'époque, elle connut un éclatant succès. Une année plus tard, en 1947, une nouvelle tentative — la présentation de quelques tapisseries modernes dans le cadre somptueux de l'ancien Palais Jacques Cœur à Bruges — eut des résultats tout aussi remarquables.

<sup>2</sup> Une année après l'exposition de tapisserie yougoslave moderne organisée en 1960 à Paris.

la création populaire et, de l'autre, qu'il n'est pas possible de créer un nouveau art majeur rien qu'en amplifiant quelques motifs ornementaux, conçus à une autre échelle et dans un autre esprit.

Nous avons déjà mentionné le fait que la tapisserie est maintenant pratiquée en Yougoslavie par quelques-uns de ses meilleurs artistes. Cela signifie que, par là aussi, ceux-ci entendent se rattacher au grand courant international de l'art moderne, qui vient de supprimer bon nombre d'anciens préjugés, entre autres celui de la supériorité des arts dits « majeurs », par rapport aux arts décoratifs, « mineurs ».

C'est un des grands mérites de notre époque — Jean Cassou l'a justement saisi<sup>3</sup> — que d'avoir fait table rase de la traditionnelle hiérarchie, de nuance académique, entre les genres artistiques, et d'avoir ainsi incité les artistes de nos jours à chercher et à expérimenter toutes sortes de modalités expressives. Peintres ou sculpteurs, en même temps que décorateurs de vastes ensembles d'architecture, graphiciens ou tapissiers, les artistes yougoslaves font preuve d'une remarquable souplesse et liberté d'expression, ainsi que d'une juste compréhension des problèmes majeurs soulevés par l'art contemporain, art social par excellence, visant donc surtout au monumental.

Ayant à décorer par des mosaïques ou par des tapisseries les murs de leurs nouveaux édifices publics, les artistes yougoslaves y apportèrent une vision plastique, un mode de sentir et une conception esthétique qui leur sont propres. Ainsi dans ses deux compositions, « Eté » et « Branches », le plus âgé parmi les artistes qui exposèrent à Bucarest, *Milan Konjović* de Sombor nous dévoile son goût personnel pour les formes librement épanouies et comme déliées, imprégnées, d'une force dynamique, que nous retrouvons aussi dans certains de ses peintures à l'huile. On devrait pourtant ajouter que la technique à nœuds à la manière des tapis orientaux nous semble — par les effets de picturalité qu'elle est en mesure de créer — moins apte à réaliser une œuvre qui doit vivre en premier lieu par son côté décoratif.

La même remarque pourrait s'appliquer, — en dépit de son évidente qualité de délicat chromatisme — à la tapisserie de *Marinko Benzon* de Belgrade, « Traces », exécutée dans la même technique à nœuds, si peu capable, à notre avis, de s'intégrer organiquement au mur qu'elle doit décorer.

A deux ou trois exceptions près, les pièces présentées à l'exposition de Bucarest sont toutes l'œuvre d'une génération née entre 1919 et 1926, qui a donc atteint sa pleine maturité artistique. En essayant d'établir un dénominateur commun pour la plupart de leurs créations, nous croyons le trouver dans la prédilection et l'importance accordée à l'éloquence et à l'expressivité des rythmes linéaires, qui caractérisent non seulement la production de Ljubljana — un des centres internationaux pour les biennales des arts graphiques — mais aussi celle de Belgrade, de Zagreb ou de Novi Sad.

D'un graphisme suggestif et savant, les deux variantes sur un même thème, « Vent I » et « Vent II », de *Stojan Celić*, de Belgrade, expriment le stade actuel de ses recherches plastiques. Parti d'une figuration à tendance parfois expressionniste, *Celić* s'est à présent tellement éloigné du réel, qu'on n'arrive à le saisir que d'une manière allusive, comme un écho lointain et décanté de la nature sensible.

Déjà célèbre par ses prix internationaux le graphicien *Janez Bernik* de Ljubljana (né en 1933), nous présente dans sa composition, « Signes » une conception plastique qui, exception faite d'une subtile harmonie chromatique réduite à un rapport de noir et de blanc, nous montre la manière dont il entend traiter la surface, en tant que scène d'évolution pour une multitude de lignes semblables aux lettres d'un vieux document. Il ne s'agit, guère bien entendu, d'une imitation, pas même d'une suggestion, car la ressemblance qu'on peut y trouver dans des cas

<sup>3</sup> *Panorama des arts plastiques contemporains*, Paris, Nouvelle Revue Française, 1960, p. 671.

pareils s'accomplit dans les sphères de la décoration pure, valable donc pour toutes les modalités artistiques.

Nous croyons saisir une inspiration analogue dans la belle composition d'*Isidor Vrsajkov* de Novi Sad, « Tapisserie I », d'une chaude tonalité de fond sur laquelle se détache, sur une surface claire, des signes qui pourraient suggérer ceux inscrits sur une feuille de parchemin.

Par une certaine rigueur compositionnelle, par le jeu géométrisé des lignes et par les subtiles modulations des gris, un autre artiste de Novi Sad, *Ankica Opresnik*, nous dévoile dans sa tapisserie de 1962, « Composition », son vif intérêt pour les problèmes d'ordre constructif, qui occupent une place si importante dans la pensée plastique actuelle.

Un autre artiste de Novi Sad, *Milivoj Nikolajević* (né en 1912), a figuré à l'exposition avec une composition, « Branches », délicatement teintée de rose, qu'on pourrait rattacher au cycle bien connu de ses gravures, « Branches dans l'eau » (qui a obtenu en 1957 le Prix de la Ville de Novi Sad). Animé d'un sentiment lyrique envers la nature, qui le pousse à établir avec elle non seulement des rapports affectifs, mais même une sorte de communion spirituelle, *Milivoj Nikolajević* paraît — à cet égard — faire un peu figure à part dans l'ensemble de l'art yougoslave actuel, plus intéressé, pour le moment, aux spéculations d'ordre surtout intellectuel.

Pour saisir toute la différence entre une vision demeurée sous l'empire des sentiments et une autre, dont les données premières sont tellement élaborées par l'intellect, que la nature devient presque ou totalement méconnaissable, il est bon de comparer l'œuvre déjà citée de *Nikolajević*, avec celle de *Mladen Srbinović* de Belgrade (« Table paysanne », en deux variantes). Le subjectivisme du premier a fait place à une expression artistique d'une rigueur constructive extrême. C'est l'opposition entre deux tempéraments, entre deux visions et entre deux conceptions plastiques totalement différentes. (Il va de soi qu'en soulignant le contraste qui existe entre ces deux modalités expressives, nous n'entendons pas attribuer à l'une une supériorité sur l'autre. Différence ne signifie pas hiérarchie, car toutes les modalités sont bonnes à la seule condition d'aboutir à la création d'une œuvre d'art).

La lumière semble être le facteur principal dans la vision artistique de *Vera Bozicković-Popović*, peintre de Belgrade, dans sa « Composition » d'un subtil raffinement de teintes veloutées, allant du noir le plus intense, en passant par des bruns et des gris, jusqu'aux explosions des surfaces d'une blancheur éclatante.

En opposition avec ce que nous avons constaté jusqu'à présent, il paraît que les peintres de Belgrade sont plus intéressés par les compositions figuratives, tant par celles conçues dans un esprit constructif ou simplement décoratif, que par celles qui trahissent des préoccupations évidentes pour le sondage des zones les plus obscures et les plus troubles du subconscient.

Remarquablement doué pour maîtriser de vastes surfaces, *Boska Karanović* construit ses figures avec énergie dans des compositions équilibrées et avec un sens inné de la simplification décorative, fortement expressive. Sans demeurer étranger à un certain symbolisme qui nous fait grâce d'une anecdote trop facile, il est pourtant capable de nous donner matière à réfléchir, tant dans sa tapisserie avec plusieurs figures réparties par registres verticaux, « Arrêt », que dans sa « Composition », avec une grande figure d'homme étendu au-dessus de quelques signes du zodiaque (fig. 1).

De telles intentions symboliques apparaissent plus clairement dans l'œuvre d'un autre artiste de Belgrade, *Lazar Vujaklja*. Dans ses deux tapisseries, « Ratnici » (fig. 2) et « Prestidigitateur », nous avons pu surprendre, à côté de certains échos surréalistes et expressionnistes (saisissables surtout dans la coloris), un primitivisme d'essence populaire, autochtone, assez proche, comme on l'a déjà remarqué, des pierres tombales bogomiles.

Le surréalisme qui semble exercer en ce moment une assez forte influence sur la jeune génération des peintres de Belgrade, a effleuré aussi l'œuvre d'un artiste au zénith de ses facultés créatrices, comme *Marij Pregelj* de Ljubljana. Nous nous rappelons son exposition d'il y a





Fig. 1

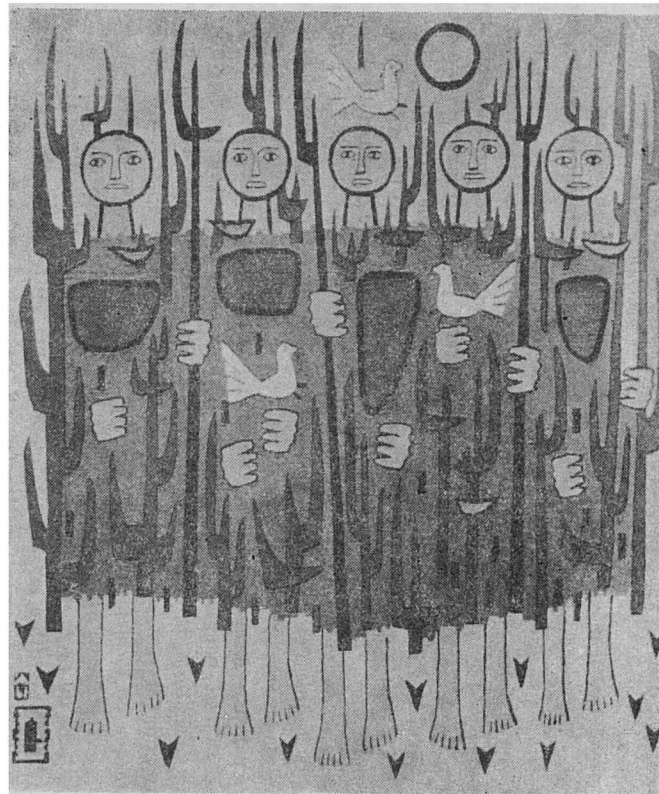


Fig. 2



deux années à Bucarest, émouvant témoignage d'une conscience artistique et humaine, face aux graves problèmes de l'existence, soulevés par la civilisation moderne. D'un expressionnisme à tendance moins abstraite que dans ses dernières toiles, la « Composition » présentée à cette exposition paraît plus clairement figurative, plus précise dans ses intentions symboliques.

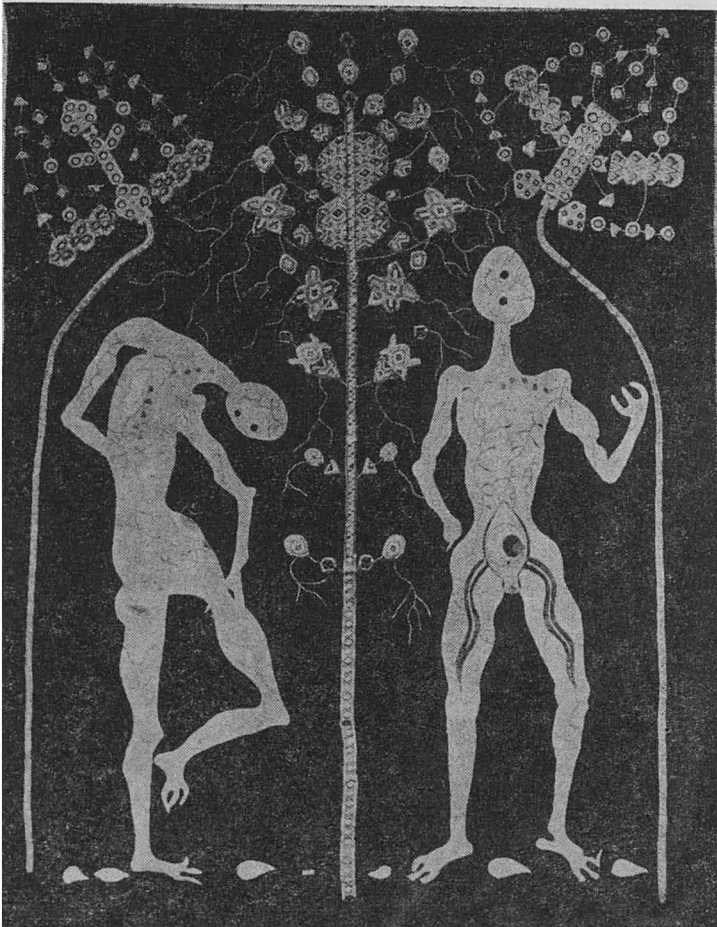


Fig. 3

En dépit de leur savante et raffinée construction de lignes et de formes, les deux tapisseries de *France Slana*, un autre artiste de Ljubljana, plus jeune que *Marij Pregelj*, sont en mesure de nous dévoiler sans équivoque la véritable personnalité artistique de leur auteur, qui n'est plus celle d'un graphicien, mais celle d'un peintre, doué de ce don inné de moduler, sans heurts, la couleur et de réaliser sans blesser la vue, les passages d'une tonalité à l'autre.

Il nous reste maintenant à nous occuper de quelques artistes qui ont fait de la tapisserie leur principale et presque exclusive modalité d'expression. Il s'agit, en premier lieu, du directeur de l'« Atelier 61 » de Novi Sad, *Bosko Petrović*, qui semble à présent avoir complètement renoncé à la peinture pour se consacrer à la tapisserie. D'une belle or donnance, ses deux assez vastes compositions, « Hommes » et « Grenier », nous permettent de surprendre sa conception artistique, capable de simplifier les formes en les enserrant d'un trait fortement accusé en noir, en mesure de souligner encore mieux l'intensité de son coloris actuel. Ceci

constitue un contraste évident avec son style antérieur, caractérisé par des tonalités assourdis, pastel, allant quelques fois jusqu'à donner l'impression d'un camaïeu.

Nous avons déjà mentionné les noms de quelques femmes-artistes, préoccupées surtout à enrichir les anciens procédés techniques de la tapisserie par des motifs appartenant à l'art populaire. Il suffit maintenant d'ajouter qu'emportée par des sentiments de compassion pour les souffrances humaines, *Milica Zorić* dans ses deux compositions, « Hommes de Hiroshima » (fig. 3) et « Femme de Hiroshima », réussit à nous communiquer, en dépit de leur gai coloris, un sentiment d'angoisse, une impression d'horreur même.

Employant elle aussi — mais à toute autre fin — dans la composition « Céréales », les applications de divers fragments de broderies et de tissus populaires, ainsi que de toutes autres textiles d'exécution industrielle, *Olivera Galović-Prolić* réussit à exprimer, grâce à son coloris intense, une toute autre vision du monde et de la nature : une sorte d'hymne dédié à la vie.

La référence à l'art populaire, comme source d'inspiration, pour les formes d'expression les plus évoluées, se fait d'une autre manière dans l'œuvre d'*Etelka Tobolka* de Novi Sad (« A l'aube » et « Cimes glaciaires ») et de *Jagoda Bujčić* de Zagreb (« Composition »), à savoir par l'utilisation de la technique même du tissage à la manière paysanne. En usant pour la trame de fils de laine lâchement filés, donc d'aspect inégal, sans changer ni leur beau coloris naturel, ni leur lourde mais souple matière, ces artistes prouvent avoir saisi l'esprit du créateur populaire anonyme, dans son goût quasi infallible à trouver les formes comprises dans les possibilités spécifiques au matériel employé.

En dépit de ses qualités chromatiques, qui rappellent, par leurs chaudes tonalités de bruns, certaines toiles de Braque, la « Composition » de *Jovan Kratochvil* nous laisse deviner, par la fermeté et la rigueur de ses formes, sa formation de sculpteur. Ses deux sculptures exposées à Bucarest nous permettent de saisir non seulement les traits les plus saillants de sa personnalité d'artiste, mais aussi le chemin parcouru par la création plastique yougoslave dans la dernière décennie.



Il n'est plus nécessaire de nous attarder sur le rôle joué par *Mestrovic* et les autres grands artistes de sa génération dans le renouveau de la sculpture yougoslave. Il suffit de rappeler qu'en très peu de temps ils ont réussi à réduire considérablement le décalage qui séparait la sculpture yougoslave des dernières conquêtes de la plastique européenne. En mettant à nu les fadaïses d'un académisme prétentieux et désuet, ainsi qu'un réalisme terre-à-terre, ils ont abouti à faire sortir l'art de leur pays de l'impasse de l'anecdote facile et conventionnelle.

La génération de *Mestrovic* a brulé les étapes, en assimilant tour à tour : l'expérience luministe impressionniste, celle de la construction par masses, si brillamment réalisée par Bourdelle et Despiau, et celle du langage expressif issu de l'expressionnisme.

Le lendemain de la mort de *Mestrovic*, la sculpture yougoslave avait réussi à se constituer une physionomie propre, sur les fondements d'une science accomplie de la forme et de l'équilibre des masses. Quant au répertoire des thèmes, elle se limitait au cadre du figuratif, mais d'un figuratif interprété et comme transfiguré par l'apport individuel de chaque personnalité créatrice ; en ce qui concerne l'expression plastique, celle-ci visait surtout au monumental.

*Risto Stijović*, originaire du Monténégro mais pratiquant la sculpture à Belgrade, est probablement le plus âgé des artistes qui exposèrent à Bucarest. Sa création ne constitue pas moins une protestation contre la tendance à la monumentalité qui avait caractérisé la production artistique de l'entre-deux-guerres. Mais — ainsi qu'il ressort de ses deux pièces présentées à cette occasion « Nu » (fig. 4) et « Hibou » — sa conception plastique ne diffère pas



essentiellement de celle de la génération de Mestrovic : fidélité, mais pas soumission passive, envers le motif et — comme moyen d'expression — une science solide et éprouvée à traiter les formes dans l'espace.

Dans ses portraits en bronze (« Dunja II » et « Portrait de Karaman »), *Kosta Angelj Radovani* de Zagreb demeure toujours dans le figuratif, mais purifié de toute contingence fortuite, de tout accident transitoire. D'une sérénité presque classique et réduits à leur expression la plus simple, et à la fois la plus concentrée, ces portraits nous dévoilent une des tendances majeures de la plastique contemporaine : celle de rejoindre les commencements obscurs de l'art.

Dans leurs préoccupations de s'affranchir des contraintes qui entravent la compréhension de la nature spécifique et de l'essence même de l'œuvre d'art, les [artistes modernes ont trouvé la voie qui conduit, par delà les temps, aux sources mêmes de la création artistique. Il s'agit de ce moment — émouvant entre tous — quand, à l'aube des civilisations, l'humanité cherchait péniblement encore à donner corps aux forces créatrices qu'elle sentait obscurément frémir en elle. Elle n'était pas encore capable de s'exprimer qu'avec difficulté, sans l'habileté manuelle acquise plus tard qui, peu à peu, a réussi à émuquer toute la fraîcheur des premières impressions et à dénaturer ainsi l'authenticité de son expérience humaine et artistique.

La même tendance vers l'expression rude, primitive, vers l'«élémentaire», apparaît évidente dans l'œuvre de quelques autres sculpteurs yougoslaves, *Vida Jocić* de Belgrade, par exemple, dans ses deux portraits (« Portrait de guerrier » — granit et « Portrait de femme » — marbre), avec leurs physionomies puissantes et concentrées, *Olga Jancić* de Belgrade, dans ses deux groupes statuaire en bronze (deux figures, face à face, trapues et à grosses têtes), ou *Petar Hagi Boškov* de Skoplje, dans sa statue en métal (« Tête XVI »), avec des fragments entiers qui manquent, comme une statue récemment mise à jour par les fouilles archéologiques.

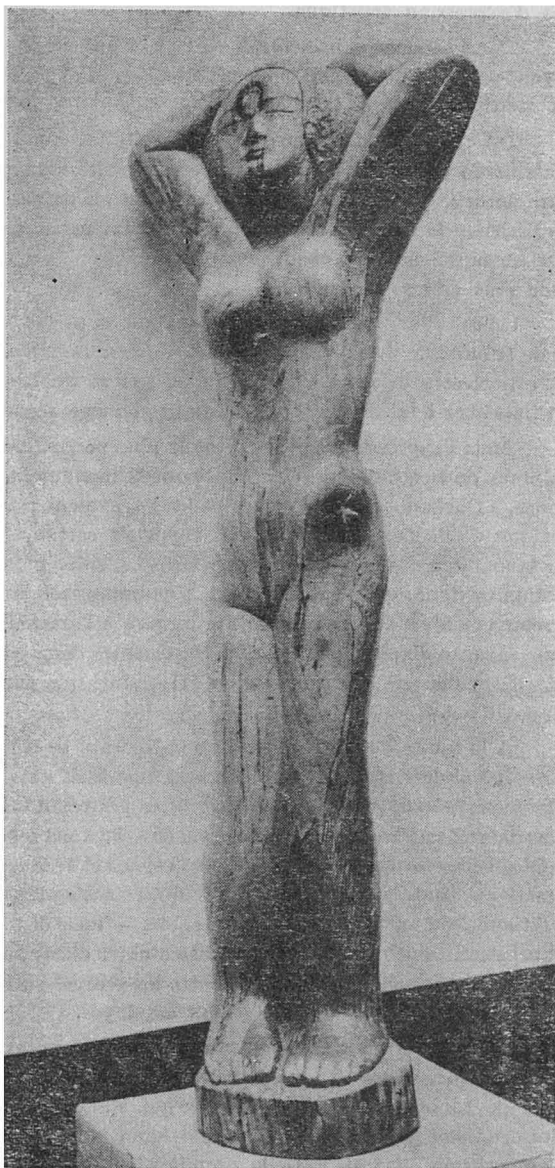


Fig. 4

Un certain archaïsme apparaît aussi dans l'œuvre d'*Ante Grječić* de Belgrade, dans ses deux pièces, « Taureau » et, surtout, dans sa figure sans bras ni jambes, en bronze patiné ; tandis que *Miodrag Popović* de Belgrade, dans sa figure d'éphèbe d'un rythme linéaire quasi-saccadé (« Balance ») nous suggère une espèce de baroque post-alexandrin. Par la discontinuité et l'horizontalité des plans, l'autre pièce de *Miodrag Popović*, (« Figure I »), nous paraît d'une résonance plus contemporaine.

A l'exception des œuvres d'*Ivan Sabolić* de Zagreb (« Figure » et « Portrait ») qui, en dépit d'une simplification intelligente des motifs, demeurent toujours dans la sphère du figuratif, les autres jeunes artistes yougoslaves se sont délibérément dirigés vers d'autres modalités d'expression artistique.

Deux tendances principales se retrouvent en ce moment dans la sculpture yougoslave d'avant-garde : l'une qu'on pourrait qualifier d'expressionniste et une autre qui se rattache aux multiples voies de l'art abstrait.

On n'oserait affirmer qu'il ne s'agit pas aussi de figuration dans l'œuvre de *Nikola Janković* de Belgrade, la plus jeune personnalité artistique, à notre connaissance, de la sculpture actuelle yougoslave. Mais l'interprétation de ses deux figures en bronze, « Guerrier I » et « Guerrier II » est d'essence expressionniste, par le goût que leur auteur semble manifester pour certains traits fortement accusés et déformés en vue d'obtenir une expression artistique d'une plus grande efficacité.

Un caractère expressionniste est également saisissable dans la statue en bronze, « Homme de Ribniki X », œuvre du graphicien *Janez Boljka* de Ljubljana (premier Prix à la Biennale des arts décoratifs d'Alexandrie, 1963), par la qualité expressive, voire psychologique, qu'il sait imprimer à la silhouette éfilée du personnage représenté.

Mais l'expressionnisme à l'état le plus poignant apparaît dans l'œuvre de *Nandor Glid*, sculpteur de Belgrade (premier Prix pour le monument de Dachau). Ses deux compositions en bronze, « Dachau » et « Balade des pendus », avaient retenu l'attention, tant par le sentiment tragique qu'ils dégagent et qui rappelait certaines scènes macabres du Moyen Âge, que par la manière dont il entend traiter l'espace, en le multipliant en fonction d'une grande ramification de lignes qui s'entrecroisent. Une impression similaire, d'une multitude de personnages en mouvement, a été réalisée sans le recours à l'arsenal traditionnel figuratif, grâce seulement à une savante diversification de lignes, dans les deux compositions en bronze de *Drago Trsar*, « Manifestation » et « Démonstration III », ainsi que dans celle en aluminium de *Stojan Batić*, « Banović » et « Mineurs ».

A la limite du figuratif et du non-figuratif se trouvent quelques jeunes artistes, comme *Anna Beslić* de Belgrade, avec son « Autoportrait », stylisé un peu à la manière brancusienne et avec ses « Deux silhouettes », en bronze patiné, d'une matière un peu rugueuse. De même *Aleksandar Zarin* et *Boris Anastasiević* (fig. 5), tous les deux de Belgrade, auteurs des « Oiseaux », belles formes déployées dans l'espace et traitées avec d'évidentes préoccupations pour la matière. Toutefois on doit préciser qu'il ne s'agit plus de la matière « noble » dans le sens traditionnel du mot — marbre, bronze, etc. — mais de n'importe quel matériel brut ou fabriqué, auquel l'artiste peut conférer la qualité d'objet d'art, par sa simple volonté créatrice. De même qu'elle a supprimé la hiérarchie d'entre les genres, notre époque a aussi enlevé les restrictions quant à la légitimité des matériaux employés.

Nous pouvons citer à ce propos quelques noms des plus doués sculpteurs yougoslaves d'avant-garde, *Dusan Dzamonja* de Zagreb, avec ses sculptures en métal et bois, celui de *Patar Cerne* de Ljubljana, dans ses figures qui allient le bronze tantôt au bois, tantôt à l'airain, celui de *Jovan Kratochvil* de Belgrade — dont nous nous sommes déjà occupés — dans ses deux « Compositions » (II et VII), la première en cuivre, la deuxième en cuivre et fer, ou, enfin, celui d'*Olga Jevrić*, toujours de Belgrade, dans ses deux « Compositions » en ciment et barres de

fer, dont l'oxydation réussit à transmuier un matériel amorphe dans une sorte de matière quasi organique, soumise à l'action du temps et de l'atmosphère.

A une conception similaire, quant au rôle de la matière, semblent se rattacher aussi les œuvres de trois jeunes, probablement, artistes de Zagreb, *Sime Vulas*, dans ses deux petites

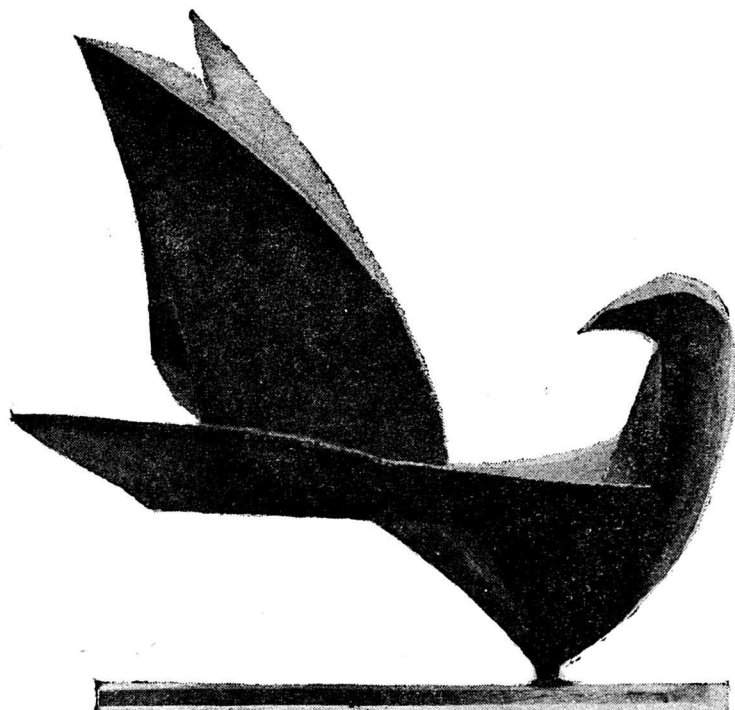


Fig. 5

compositions, « Yoles » et « Ville » (espèces de petits morceaux en bois superposés), ou *Branko Ruzić*, dans son portrait de Cézanne ou dans la composition « Refuge » (rudes troncs d'arbres à peine équarris), ou *Valerie Mikielj* dans son « Portrait » en bronze (grand fragment à concavités symétriques sur chaque surface).

Avec *Oto Lago* de Belgrade et *Voijn Bakić* de Zagreb vient de se préciser un nouveau rapport entre forme — matière — espace. La « Machine » en bronze de *Lago*, sorte de disque ovoïdal avec des protubérances géométriques, pyramidales, et surtout les « Formes lumineuses » de *Bakić* — peut-être la personnalité artistique la plus riche de la sculpture actuelle yougoslave — sont en mesure de nous donner une idée de la complexité des problèmes d'ordre plastique dans la sculpture moderne. Grâce à leurs surfaces courbées et polies, fixées deux à deux dans des structures d'une perfection absolue, il réussit à multiplier et à varier à l'infini les qualités optiques de ses formes, car — ainsi qu'on l'a remarqué — « chaque plaque est une glace qui reçoit et réfracte l'image de la réalité objective, spatiale et lumineuse »<sup>4</sup>.

Il nous reste, à la fin, à préciser que au-delà des tendances stylistiques si différentes, l'intérêt de la sculpture yougoslave d'avant garde, porte, dernièrement surtout, vers l'abstraction plus ou moins intégrale.

Eleonora Costescu

<sup>4</sup> Vera Horvat Pintarić, préface au catalogue de l'Exposition Voijn Bakić, Galerie d'Art Moderne — Belgrade, 14—26 mars 1965.



## LE SECOND CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES CRÉTOISES

(avril 1966)

La Crète a suscité, tout particulièrement, le long des siècles l'intérêt des historiens. Située en pleine Méditerranée, au large des côtes de la Grèce continentale, mais non loin du continent africain, à la croisée de quelques routes principales de l'histoire, la Crète a subi des influences qui se sont fondues en des synthèses de civilisation spécifiques. Aussi l'île nous offre-t-elle aujourd'hui la possibilité d'étudier des couches de civilisation superposées, qui ont laissé maints vestiges monumentaux offrant le plus grand intérêt pour les archéologues et les historiens. Terre d'élection de la fameuse civilisation égéenne minoenne, important centre des civilisations grecque, romaine et byzantine, témoignage aussi de l'apport de la civilisation italienne, puis au cours des derniers siècles solide rempart du néo-hellénisme, la Crète est et demeurera un thème de recherche scientifique du plus haut intérêt.

C'est pour ces raisons que fut inaugurée, en 1961, à Héraclion, la série des Congrès internationaux d'études crétoises, continuée dernièrement, au mois d'avril de cette année, par le II<sup>e</sup> Congrès. Le congrès a été organisé par l'Association littéraire « Chrystomos », dont le siège se trouve à La Canée, l'actuelle capitale de l'île, association qui, sous la présidence du professeur M. Botonakis, déploie une activité fructueuse, continuant et développant, par son rôle d'animatrice et de créatrice dans les domaines de l'art, de la littérature et de la science, les traditions glorieuses de la Crète. Le professeur M. Botonakis a ouvert le congrès par un intéressant exposé sur l'histoire de la Crète depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, soulignant quelques moments importants de l'histoire plus récente de sa lutte pour la liberté et l'indépendance. Il s'agit de sa lutte contre les occupants turcs du XIX<sup>e</sup> siècle et de celle qui eut lieu au cours de la seconde guerre mondiale contre les envahisseurs nazis. Les participants au congrès ont d'ailleurs eu l'occasion de connaître — et de leur rendre hommage — les témoignages de ces luttes, tels que le célèbre monastère des Arcadies, à mi-chemin entre La Canée et Héraclion, que ses défenseurs ont fait sauter avec eux-mêmes et leurs assiégeants ottomans, ou, non loin de la capitale, le mausolée-ossuaire érigé par la piété patriotique des habitants à la mémoire des martyrs tombés en combattant l'hitlérisme.

Les travaux du congrès ont été dirigés par le professeur N. Tomadakis de l'Université d'Athènes. C'est avec la plus grande attention que les participants ont écouté le discours inaugural et celui de clôture du congrès, tenus par le professeur N. Tomadakis. Dans son premier exposé, celui-ci a établi la place de la Crète dans l'histoire du peuple grec et de sa civilisation, tout en soulignant la continuité et l'intensité de sa création culturelle. Dans son second exposé,



il a fait le bilan des travaux du congrès, en indiquant aussi les perspectives de développement culturel de la Crète, au centre desquelles se situe la fondation probable de l'Université crétoise dans un avenir sans doute proche. De même, par la brochure du professeur N. Tomadakis, « La révolte crétoise de 1866—1869 », les participants ont pris connaissance des principaux problèmes concernant cet important événement qui, il y a plus d'un siècle, a ébranlé la conscience non seulement de la Grèce, mais aussi de toute l'Europe.

L'activité du congrès s'est déployée dans le cadre de plusieurs sections scientifiques : archéologie, histoire ancienne, histoire médiévale, néo-hellénisme, qui ont fait différentes communications. Étant donné la nouveauté des contributions apportées par leurs auteurs, celles-ci ont donné lieu à des débats d'un réel intérêt scientifique. Dans les sections d'archéologie et d'histoire ancienne, une série de communications a mis en évidence les résultats nouveaux des recherches concernant les différentes couches de civilisation ancienne qui se sont succédées en Crète. Un vif intérêt a été suscité par la communication du professeur Paul Aström, de Lund, « Données nouvelles sur la chronologie minoenne », et par celle du professeur Vladimir Gheorghiev, de Sofia, qui, dans la communication « Quand les Grecs sont-ils venus en Crète? » a cherché à étayer de nouveaux arguments le caractère et l'ancienneté de l'hellénisme crétois. D'autres communications ont fait ressortir la continuité des civilisations à l'aide de nouvelles données archéologiques et littéraires.

Dans la section d'histoire médiévale, de nombreuses communications ont fourni des contributions sur l'époque byzantine de l'histoire de Crète, de Théodose le Grand jusqu'à l'an 1204 — en soulignant la conquête passagère des Arabes et la restauration byzantine — ainsi que sur l'époque vénitienne en commençant avec l'année 1204 et jusqu'à la conquête turque de 1669, et sur les quelques deux cents années d'occupation ottomane. On a communiqué aussi maintes données inédites sur différents épisodes de cette longue histoire. A cet égard, il importe de noter la communication du professeur Freddy Thiriet, de l'Université de Strasbourg, « Quelques observations sur la situation en Crète vers 1400 d'après les *Lettere e Ducali dell'Archivio del Duca di Candia* », celle de Marcel Richard, de l'Institut de textes de Paris, sur « Les commentaires du Grand Canon d'André de Crète par Acace le Sabaïte », celle du professeur Agostino Pertuzi de l'Université de Milan sur Lorenzo de Monaci, grand chancelier de la Crète, celle du professeur M. Manoussakas de l'Université de Thessalonique sur l'édition critique des archives des Doucas de Crète, celle de N. Oikonomidès sur l'activité législative de Manuel Comnène, celle d'Era Vranoussis au sujet des « Témoignages historiques sur la Crète fournis par les sources de Pathmos », celle de Léandre Branoussis sur un texte provenant de quelques hauts prélats crétois, et d'autres. L'ensemble de ces communications a permis un examen concret détaillé, de certains moments historiques de grande importance.

Dans la section de néo-hellénisme, différentes communications ont été consacrées à des moments et à des problèmes de l'époque moderne et contemporaine, plusieurs d'entre elles portant, naturellement, sur l'héroïque et glorieuse révolte de 1866—1869. Répondant au désir des organisateurs du congrès de commémorer de cette manière-là aussi ces événements qui eurent lieu il y a un siècle, plusieurs communications mettant en lumière des données du folklore, de la littérature et des archives de la Crète, ont contribué à une connaissance plus approfondie des différents aspects du problème. Des représentants autorisés des études néo-helléniques ont fourni leur apport dans ce domaine. Citons, par exemple, la communication du professeur André Mirambel, de l'Université de Paris, sur « Le public français et la Crète dans les œuvres contemporaines », du professeur N. Tomadakis sur « L'historiographie crétoise », ainsi que d'intéressantes contributions dans les domaines de la philologie et de la littérature par les savants grecs G. Zoras, Emm. Kriaras et G. Laios.

Les sciences historiques de notre pays ont été représentées à ce congrès par une délégation de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, conduite par le professeur D. M. Pippidi, de l'Université de Bucarest, membre correspondant de l'Académie de la Répu-

blique Socialiste de Roumanie. Les membres de la délégation roumaine ont présenté une série de communications sur divers aspects historiques des relations créto-roumaines. Dans la section d'histoire médiévale, Eugen Stănescu, maître de conférences à l'Université de Bucarest, chef de secteur à l'Institut d'études sud-est européennes, a présenté une communication sur « La Crète dans l'historiographie médiévale roumaine », qui met en lumière les différentes mentions concernant la Crète, qu'on trouve dans les ouvrages historiques roumains des XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles.

Dans une séance plénière du congrès, G. Cronț, chef de secteur à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga », a parlé sur « Le Crétois Meletios Sirigos en Moldavie au cours de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle », soulignant l'importance de la contribution de ce personnage au développement du droit roumain ancien. Virgil Cîndea, directeur du secrétariat de l'Association internationale des études sud-est européennes, a parlé sur « Une image roumaine de la Crète », faisant ressortir les connaissances que les lecteurs des XVI—XVIII siècles pouvaient avoir sur la Crète par l'intermédiaire de la littérature. Vladimir Diculescu, chercheur principal à l'Institut d'études sud-est européennes, a présenté une communication sur « La position de certains cercles politiques roumains à l'égard de la révolte crétoise de 1866—1869 », analyse des diverses tendances apparues dans la vie politique roumaine à cette occasion. N. Camariano, chercheur principal à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga », a traité de « L'écho de la révolte crétoise de 1866—1869 dans la presse roumaine », où il dresse un tableau suggestif des commentaires de presse les plus significatifs. Les communications des membres de la délégation roumaine ont soulevé de l'intérêt et ont donné lieu à d'intéressants débats.

Durant le congrès, par la visite de lieux historiques, de musées et d'expositions, les participants ont pu connaître d'importants monuments et vestiges du passé. C'est avec un vif intérêt qu'ils ont visité les musées d'archéologie de La Canée et d'Héraclion, où se trouvent exposés les trésors les plus précieux de la civilisation minoenne, ainsi que le magnifique musée en plein air, situé près de cette dernière ville, qu'est le fameux palais de Cnossos, dégagé et mis en valeur par le génie d'Evans. De même, les merveilleux monastères crétois, dont l'architecture et la peinture intérieure témoignent de ce que fut la civilisation byzantine, ont offert aux participants la possibilité de mieux connaître le passé culturel si riche de l'île. À cet égard, il faut relever l'intéressante exposition de cartes anciennes de la Crète, qui démontre, une fois de plus, l'importance de cette catégorie de sources, qui n'est pas toujours appréciée à sa juste valeur. Ce ne sont là, évidemment, que quelques exemples de ces aspects en marge du congrès.

En conclusion, on peut affirmer que les organisateurs ont réussi, une fois de plus, à mettre en évidence la bien connue hospitalité grecque. Les hôtes étrangers — et parmi ceux-ci, les délégués roumains tout particulièrement — ont eu le privilège de connaître en différentes circonstances les sentiments d'amitié caractéristiques au peuple grec. Une impression ineffaçable a laissé la réception faite aux participants du congrès par la communauté paysanne du petit village de Boutsounaria, point de départ de l'héroïque révolte de 1866, non loin duquel se trouve la tombe du grand patriote et homme d'État Eleutherios Venizelos. Fêtes populaires, jeux et danses caractéristiques du peuple de Crète, et d'autres manifestations de cet ordre, d'une part, les contacts directs et ouverts avec les représentants des intellectuels crétois, d'autre part, ont contribué à créer une meilleure compréhension réciproque, fondée sur la connaissance et la sympathie.

*Eugen Stănescu*

D. M. PIPPIDI, D. BERCIU, *Geți și Greci la Dunărea de jos din cele mai vechi timpuri pînă la cucerirea romană, Din istoria Dobrogei, I* [Gètes et Grecs au Bas-Danube des plus anciens temps jusqu'à la conquête romaine, Histoire de la Dobroudja, I], Collection *Bibliotheca Historica Romaniae*, Editions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Bucarest, 1965, 341 p., index, 3 cartes, VI planches.

Le premier volume de l'histoire de la Dobroudja, consacré au développement de cette région jusqu'à la conquête romaine, comprend deux sections ; la première, *Les autochtones*, est due à D. Berciu, la seconde, *Les étrangers d'outre-mer*, à D. M. Pippidi. Unitaire, parce qu'issue d'une même conception historique et d'une même évaluation des caractères spécifiques et du rôle de la Dobroudja préhistorique dans l'ensemble de l'histoire de la Roumanie et de l'espace sud-est européen — interpénétration intime d'une création originale et d'une réélaboration des influences externes, transmises jusqu'au-delà de l'arc des Carpates — unitaire, donc, ce livre se divise néanmoins en ces deux sections, dont non seulement les auteurs, mais aussi l'objet central et les sources ne sont pas identiques. C'est pourquoi nous envisageons de les présenter séparément, sans jamais oublier les éléments de concordance qui les font collaborer à une même fin.

La section consacrée à l'histoire des autochtones débute par un chapitre introductif qui examine précisément les rapports entre la création et les influences extérieures incorporées par la culture des habitants de la Dobroudja, en dégagant des thèses à partir desquelles se développe l'étude ; zone d'avant-garde et en même temps d'échanges humains et culturels réciproques et incessants qui l'intègrent organiquement à l'histoire aussi bien de la région pontique que de celle carpato-danubienne, la Dobroudja est plutôt un ferment de progrès qu'un simple véhiculateur d'influences. C'est de ce point de vue que les chapitres suivants examinent les témoignages relatifs à l'époque *paléolithique et mésolithique* en Dobroudja, depuis le moustérien et jusque vers 5500 avant n.è., quand commence dans cette région l'époque *néolithique*. Après avoir formulé l'hypothèse d'un horizon néolithique précéramique, pendant le VI<sup>e</sup> millénaire en Dobroudja, l'auteur étudie la culture du néolithique ancien et moyen de *Hamangia*, culture microasiatique pénétrée par la Grèce et la Bulgarie, mais qui a néanmoins un développement particulier, création originale du néolithique roumain. Cette culture sera absorbée par la variante pontique de la culture de *Gumelnița* (néolithique récent), pendant laquelle on signale déjà une intensification de l'élevage, phénomène qui ouvre des voies vers l'âge du bronze. Cette étape comportant des modifications de structure concernant l'économie (prédominance de l'élevage), l'organisation sociale (passage au patriarcat) s'exprime par l'apparition d'une nouvelle culture, celle de *Cernavoda*. Du point de vue linguistique et anthropologique, ce phénomène coïncide

avec l'établissement des tribus indo-européennes dans la région du Bas-Danube. Vers la même époque, mais à un moment où la culture de Cernavoda était déjà constituée, les tribus des *ocromanes* apparaissent en Moldavie, Valachie et dans la Dobroudja ; elles seront vite assimilées par la culture locale.

L'auteur souligne comme étant un trait distinctif du développement historique des tribus istro-pontiques par rapport aux habitants des autres régions de notre pays le passage direct du néolithique récent au bronze ancien (fin du III<sup>e</sup> millénaire), ce qui détermine un décalage chronologique et historique entre la région plus avancée de la Dobroudja et de la vallée du Danube et le reste du territoire roumain. L'auteur précise les limites chronologiques de l'âge du bronze en Dobroudja (2200—1200 cca) et les progrès réalisés dans l'économie, la technique, l'organisation sociale, ainsi que les rapports avec les régions avoisinantes.

Pendant l'époque de transition vers l'âge du fer (1300—1200 avant n.è.), se manifeste encore une fois et avec évidence le rôle des populations de la Dobroudja en tant que transmetteurs d'influences diverses, mais aussi comme promoteurs d'un processus d'assimilation dans une nouvelle synthèse, des éléments divers, venant de la vallée du Danube et de la plaine valaque (culture de *Grla Mare* et *Tei*), des régions péricarpatiques (*Monteoru*, *Noua*) ou bien méridionales. Cette époque est illustrée par une série de dépôts de bronze qui permet à l'auteur d'établir la place de la Dobroudja dans l'aire de la métallurgie thrace carpato-istro-balkanique.

Le premier âge du fer (1200—450 av.n.è.) approfondit l'inégalité de développement entre les régions danubiennes et maritimes et la zone intracarpatique et nord-moldave. L'auteur pense que les plaines de la Valachie et de l'Olténie, la Moldavie du sud, ainsi que la Dobroudja, doivent être intégrées dans l'unité culturelle sud-thrace ayant comme ligne centrale le Danube.

Le *Hallstatt* ancien est illustré par une série de dépôts de bronzes qui documentent aussi bien une parfaite continuité de développement qu'un notable essor de la métallurgie du bronze de la Dobroudja, qui doit ainsi être englobée dans un vaste horizon contemporain s'étendant de la Transylvanie jusqu'à la mer Noire. D'autre part, ces dépôts annoncent une différenciation économique et sociale qui aboutira à la formation d'une aristocratie gentilice thraco-gète. Ce même phénomène est à l'origine de l'apparition des *oppida* du premier âge du fer, découverts en Dobroudja et similaires, par leur fonction et leur inventaire, à ceux de la vallée du Danube.

L'étude des documents archéologiques permet à l'auteur de déceler la genèse de la culture du *Hallstatt* ancien, à laquelle a participé sans doute un composant local prédominant (soit étape finale de la culture de *Cernavoda*, soit variante pontique des cultures de *Noua* ou de *Tei*), profondément influencé par des éléments méridionaux, est-balkaniques et égéo-méditerranéens, et aussi des éléments provenant du complexe *Vallina-Pecica-Grla Mare-Verbicioara*, se rattachant au phénomène connu sous le nom de *grande migration égéenne*.

C'est surtout l'étude de la culture de *Babadag* qui permet ces conclusions, ainsi que l'affirmation d'une unité organique entre le *Hallstatt* ancien et le *Hallstatt* moyen. L'auteur postule une interpénétration culturelle avec la culture synchrone de *Basarabi* s'étendant dans les autres régions du territoire roumain.

Une attention spéciale est accordée aux éléments du développement, particulier par son rythme accéléré, des tribus thraces des régions avoisinantes des premiers établissements grecs dans la Dobroudja. L'influence grecque, sensible dès le début, s'approfondit jusqu'à devenir une incorporation des éléments de civilisation grecque dans la culture du *Hallstatt* récent, ce qui permet à l'auteur de distinguer un composant *aristocratique* de la culture thraco-gète, à côté de la persistance profonde — surtout à l'intérieur de la province — des éléments de culture traditionnelle,  *rurale*. L'évolution de la société autochtone, stimulée aussi par l'influence de la civilisation scythe (influence qui ne comporte pas, à une exception près, de présence effective), aboutit, vers 450 av.n.è., dans l'opinion de l'auteur, à une nouvelle étape de l'âge du fer.

La série extrêmement riche des documents illustrant cette étape du développement des tribus thraco-gètes de la Dobroudja commence par l'étude de la nécropole d'incinération de *Cernavoda*, dont l'inventaire réunit des formes nouvelles et des éléments traditionnels. L'épée-emblème découverte à *Medgidia*, symbole du pouvoir militaire d'un *basileus* autochtone, ainsi que l'inventaire du tumulus princialire d'*Agighiol* illustrent la formation d'une puissante aristocratie gentilice au V<sup>e</sup> siècle, permettant aussi de souligner l'importance de l'influence scythe et surtout grecque dans ce processus de différenciation sociale des communautés thraco-gètes.

Les IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles avant n.è. sont une étape de maturité culturelle pendant laquelle les phénomènes qui aboutiront à la formation des classes antagonistes et des formations politiques deviennent prédominants ; les objets grecs et surtout la pénétration de plus en plus profonde de la monnaie, l'apparition même des émissions locales du III<sup>e</sup> siècle frappées par un *basileus Moskon* sont les signes les plus évidents de ce rapide développement qui permettra aux formations guerrières gètes d'opposer une résistance efficace non seulement aux Scythes d'Atéas, mais aussi aux armées macédoniennes de Lysimaque. L'union tribale dirigée par Dromichaftés a dû aussi, à l'avis de l'auteur, repousser les attaques celtes, dont la présence effective en Dobroudja ne se laisse pas surprendre par des témoignages archéologiques.

Aux III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles, des *basileis* gètes assument le rôle de protecteurs des cités pontiques ; la société autochtone atteint ainsi un point culminant de son développement accéléré qui lui a permis de jouer un rôle d'avant-garde et de ferment de progrès. En même temps, l'auteur souligne que ce décalage chronologique et historique de la région istro-pontique et des autres zones de la culture et société géto-daces est relatif par rapport à l'unité absolue, fondamentale, qui réunit leur développement dans un processus historique commun qui allait se parachever dans les cadres de la formation de Burébista.

Le succinct exposé que nous venons de présenter a essayé de souligner les principales étapes qu'établit l'auteur dans l'histoire de la société autochtone de la Dobroudja. Étudié dans son originalité aussi bien que dans les multiples attaches qui réunissent cette région — d'abord et surtout au reste du territoire de la Roumanie, mais aussi aux civilisations du sud thrace et égéen, ou aux autres aires culturelles avec lesquelles elle a pu avoir des rapports — le développement de la Dobroudja autochtone jusqu'à la conquête romaine est présenté d'une manière qui permet au lecteur d'apprécier son rôle dans l'histoire de notre peuple. Cette reconstitution est opérée surtout à partir des sources archéologiques, dont le livre nous offre une présentation sélective, fondée sur les découvertes les plus récentes. Les sources littéraires les plus anciennes font l'objet d'un paragraphe spécial. L'effort d'intégrer les données matérielles dans les cadres de l'histoire, sans éliminer les preuves archéologiques les plus éloquentes, est partout présent dans cette étude qui doit être avant tout une synthèse historique<sup>1</sup>.

Mais l'histoire des tribus gètes de la Dobroudja et d'ailleurs depuis le premier âge du fer comporte aussi un autre composant — les colonies grecques d'Istros, Tomis et Callatis, au développement desquelles est consacrée la seconde partie de l'*Histoire de la Dobroudja*, celle que son auteur, D. M. Pipplidi, a intitulé *Les étrangers d'outre-mer*. Débutant par un chapitre introductif exposant les conditions et les grandes lignes du mouvement colonisateur des VIII<sup>e</sup> — VI<sup>e</sup> siècles — brillant et consistant exposé d'histoire universelle, d'une pénétrante analyse — cette section est présidée par la pensée constante d'encadrer la vie des cités grecques pontiques et dans le monde grec et dans le développement autochtone. Dès le début, l'analyse des causes générales de la colonisation grecque aboutit à la définition des fonctions économiques des trois cités du littoral roumain et des caractères spécifiques de leur évolution ultérieure déterminée par la nature des rapports établis avec la population locale. L'auteur souligne l'importance des colonies pontiques pour la Grèce métropolitaine ainsi que l'effet de l'établissement des Grecs à Histria, Tomis, Callatis pour le développement historique des régions gètes dans un

<sup>1</sup> Il y a quelques minimes erreurs qu'on nous permettra de signaler : la transcription de quelques noms (Atéas, p. 130 ; *lekythos*, p. 126), l'explication de la figure 34, n<sup>os</sup> 3 et 4.

processus unique de conditionnement réciproque. Dans le cadre de ce même chapitre est discutée, par une détaillée analyse des sources historiques corroborées au moyen des découvertes archéologiques, la date de l'établissement de chaque cité : pour Histria, l'auteur adopte et défend la tradition transmise par Eusèbe (657—656) ; à Tomis, les données archéologiques les plus récentes permettent de supposer l'habitation dès le VI<sup>e</sup> siècle ; Callatis, enfin, est fondée d'après les sources pendant le règne d'Amintas I de Macédoine, donc durant le dernier quart du VI<sup>e</sup> siècle.

La vie des cités grecques aux VI<sup>e</sup>—IV<sup>e</sup> siècles est étudiée surtout en ce qui concerne Histria, où les fouilles offrent des informations sur le développement de la zone sacrée de l'acropole et d'un quartier *extra-muros*, que l'auteur définit comme une zone suburbaine, destinée aux activités artisanales et aux échanges commerciaux avec les autochtones. L'activité croissante des Histriens pendant le VI<sup>e</sup> siècle est attestée aussi bien par l'abondance des découvertes — céramique surtout — que par les traces d'édifices monumentaux découverts, mais est interrompue pour un instant, vers la fin de ce siècle, par des événements que l'auteur hésite à définir, mais qu'il met néanmoins en rapport avec l'expédition scythe de Daréios et ses conséquences. Ce moment est vite dépassé : la réédification, selon un plan plus vaste, de la zone sacrée, d'une part ; les découvertes, dans toute la région du Bas-Danube, des témoignages de plus en plus fréquents de l'activité commerciale des Histriens d'autre part, sont les éléments les plus notables de l'activité prospère de la ville, nullement entravée par la constitution du royaume odryse ; son influence éventuelle n'a pu se manifester, selon l'auteur, que très faiblement et seulement pendant les règnes de Terès et de Sitalkès.

Quoi qu'il en soit, Histria a pu développer d'amples relations commerciales avec les autochtones, la Grèce métropolitaine ou d'autres cités pontiques (sans que l'auteur admette une place privilégiée pour les relations avec les colonies du nord de la Mer Noire). Sous la pression des nouvelles forces économiques et sociales développées par ce processus, une révolution politique remplacera le pouvoir des oligarques par un gouvernement démocrate. L'auteur nous fait remarquer que cet élargissement des cadres politiques en faveur des *gens aisés* (εὐποροί) du *demos* (Arist., *Polit.* V, 6, 1305 b 1 ss.) n'a jamais éliminé les anciennes familles, descendant des *fondateurs* de la ville, dont les antiques noms ioniens figurent jusque tard à l'époque romaine parmi ceux des plus hauts magistrats de la cité.

L'auteur croit devoir situer la date de cet événement vers le milieu du V<sup>e</sup> siècle, en établissant un rapport explicite avec la « démonstration pontique » de Périclès et un synchronisme plus serré avec des événements similaires de la Grèce et du Pont. Sans doute, cela n'exclut nullement le conditionnement économique et social qui, seul, avait déterminé d'autres chercheurs à établir la date de cette révolution politique vers la fin du même siècle, au moment des premières émissions monétaires d'Histria, devenue centre autonome de production marchande.

L'auteur considère comme probable l'adhésion d'Histria à la ligue athénienne ; cette présomption est encore plus forte pour Callatis, dont le nom, pense l'auteur, doit être restitué dans la liste des tributs (fr. IV, 165). Cette conclusion est étayée d'une part par l'étude du rôle joué par les relations commerciales avec la mer Noire à Athènes même, et aussi par l'importance croissante des marchandises athéniennes importées à Histria et dans les sites géto-daces, ainsi que le démontrent les résultats des fouilles.

C'est dans ces conditions que s'achève le processus de transformation des cités pontiques en centres de production marchande—céréalière en premier lieu, mais aussi artisanale, processus dont le signe le plus évident est l'apparition des monnaies d'Histria, vers la fin du V<sup>e</sup> siècle, et de Callatis, pendant le IV<sup>e</sup>.

Dans le cadre de cette nouvelle étape historique, l'auteur discute aussi le problème de la production céréalière des cités pontiques, d'abord sous l'aspect de son importance par rapport aux autres activités productives, ensuite à propos du territoire rural (χώρα) exploité par les cités. En ce qui concerne la formation de ce territoire, l'auteur distingue deux étapes, une longue existence *de facto*, dont l'état d'information ne permet pas de préciser les voies, et le



moment de sa confirmation juridique, considérée comme le résultat de la domination macédonienne dans ces régions. A ce propos est étudiée la politique pontique de Philippe et d'Alexandre, qui ont englobé la mer Noire dans leur zone de domination, et de Lysimaque, qui y a exercé un pouvoir effectif pendant presque quarante ans. En ce qui concerne le régime d'exploitation de cette χώρα, probablement divisée en lots individuels distribués aux citoyens, l'auteur suppose qu'elle était valorisée en partie directement, par des petits propriétaires, mais aussi concédée aux autochtones moyennant une redevance ; les conditions générales, ainsi que l'absence d'une force militaire permanente et le manque de rentabilité excluent, dans l'opinion de l'auteur, la possibilité d'une exploitation par main d'œuvre servile. Il nous est même permis de penser qu'une convention publique réglementait des rapports avantageux aussi bien pour les Gètes — ou au moins pour leurs chefs — que pour les Grecs.

Vers la même époque, au IV<sup>e</sup> siècle, les institutions démocrates des cités pontiques apparaissent définitivement cristallisées dans les documents épigraphiques. A Histria, l'assemblée (*ecclesia, demos*) comprend les citoyens divisés, comme aussi à Tomis, en quatre tribus d'origine ionienne (Argadéis, Aigikoréis, Oïnopès, Hoplétès), tandis qu'on peut supposer à Callatis l'existence des trois tribus doriennes. Le Conseil (βουλή) est dirigé à Histria par un épimène, qui préside aussi les séances de l'assemblée et dont le nom figure au préambule des décrets à côté de celui de l'éponyme, le sacerdote d'Apollon Iétros. L'assemblée et le conseil ont les mêmes attributions et fonctionnement à Tomis et à Callatis, dont les éponymes sont l'*archonte* et, respectivement, le *basileus*. Des différences plus notables sont constatées en ce qui concerne les magistratures ; à Histria, pour laquelle les sources sont plus abondantes, ou à Tomis, les noms et attributions des collègues sont similaires ou proches aux autres colonies milésiennes et à la métropole même ; l'organisation des Callatiens se rattache aux traditions mégariennes. La minutie et la richesse de l'étude institutionnelle entreprise par l'auteur conduisent à une présentation systématique d'un haut intérêt pour les spécialistes.

Les circonstances de l'activité de Lysimaque en Thrace et en Dobroudja, dont s'occupe l'auteur après l'étude des institutions des cités pontiques, permettent de souligner d'abord le sens du conflit avec Dromichaïtès ; l'auteur pense que ce n'est pas Lysimaque qui aurait voulu dépasser par ses conquêtes la ligne du Danube, mais que le chef gète défendait des intérêts de longue date qui rattachaient sa formation tribale aux cités pontiques. D'autre part, l'auteur retrace les détails de l'action commune par laquelle les Grecs du Pont ont essayé, par deux fois, de résister au puissant diadoque et le rôle de plus en plus important de la cité de Callatis, qui s'affirmera pleinement pendant l'époque hellénistique. L'auteur établit un rapport entre cette résistance commune et la destruction, vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle, de l'enceinte et du τείχος d'Histria.

Après un aperçu général des nouveaux problèmes auxquels ont dû faire face les cités pontiques pendant l'époque hellénistique — la concurrence d'autres centres de production céréalière et surtout l'affermissement des formations locales, gètes dans nos régions, et qui rançonnaient brutalement les centres grecs — sont étudiés deux importants documents épigraphiques ayant trait précisément à ces rapports d'Histria et des unions tribales autochtones. Il s'agit d'abord de la *stèle des ambassadeurs* envoyés au *basileus* Zalmodegikos, « roi » gète d'un territoire de l'ouest ou du nord-ouest de la Dobroudja, qui, moyennant une rétribution périodique, concédait à la cité la libre exploitation de son territoire. Vers la fin du même siècle, le III<sup>e</sup>, et le commencement du siècle suivant, un second texte, le *décret en l'honneur d'Agathoclès, fils d'Antiphilos*, nous fait voir avec encore plus de précision les conditions ingrates dans lesquelles les Histriens achetaient une paix labile et onéreuse, par un jeu de *conventions et accords* (δμολογία καὶ συνθήκαι) conclus avec des chefs agressifs, comme Zoltès, ou « protecteurs », comme Rhémaxos. Avec celui-ci, surtout, il s'agit de relations durables et organisées, ce qui permet à l'auteur de déceler une continuité dans la *politique pontique des rois gètes, de Dromichaïtès à Buré-*

bista. A ces difficultés s'ajoutent celles créées par l'établissement des Bastarnes au nord du Delta et par leurs activités mercenaires dans l'armée macédonienne, ainsi que par la présence au sud-est de la Dobroudja de quelques formations scythes dont les émissions monétaires sont depuis longtemps connues.

Nonobstant ces circonstances de plus en plus difficiles, les cités pontiques n'esquissent aucun geste qui, dépassant leur autonomie et autarkie, puisse leur permettre de subsister dans des cadres moins étroits. Seule une alliance, conclue entre Histria et Apollonie dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle, s'avère plus durable et nous est mieux connue grâce à un décret apolloniate du II<sup>e</sup> siècle découvert à Histria et qui honore le peuple histrien et l'amiral Hégésagoras, fils de Montmos, pour l'aide accordée à Apollonie dans son conflit avec Messembrie.

Des relations commerciales, mais aussi culturelles, réunissent toutefois les Grecs du Pont. Comme dans d'autres domaines, c'est la ville de Callatis qui se distingue de ce point de vue aussi ; c'est la conséquence d'une prospérité qui contraste avec les difficultés rencontrées par les Histriens. Inscriptions mentionnant la présence des Callatiens à Delphes et à Olbie, à Histria, à Byzance et à Délos ; citoyens des cités pontiques mais aussi de la Troade ou d'Alexandrie honorés à Callatis — les inscriptions reflètent l'importance des relations entretenues par la cité dorienne.

Les rapports commerciaux, mais aussi politiques, avec la Grèce métropolitaine s'accompagnent aussi d'échanges culturels, au sujet desquels sont cités les quelques informations dont on puisse user. Xénophon parle du commerce de librairie avec les cités de la mer Noire ; d'autre part, les inscriptions retrouvées sont rédigées dans un grec correct et souvent élégant, les épigrammes funéraires révèlent des qualités artistiques et un goût remarquable. L'instruction moyenne devait donc être notable ; le gymnase, ainsi que des conférences publiques pour lesquelles on invitait parfois des spécialistes étrangers (le médecin Dioclès de Cyzique, à Histria, par exemple) étaient à la charge de l'Etat. L'existence des spectacles de drame est extrêmement probable. L'auteur cite des noms d'érudits originaires des cités pontiques : Démétrios de Callatis, Héraclide « Lembos », Istr os, mentionné par Etienne de Byzance, le rhéteur Thalès, rappelé par Quintilien, peut-être aussi Satyre. La découverte à Callatis d'une tombe du IV<sup>e</sup> siècle contenant un rouleau à papyrus est tout aussi significative.

L'aspect urbanistique des trois cités, souvent détruites et réédifiées, peut seulement être supposé. A Histria on a pu mettre à jour une zone sacrée d'époque grecque, comprenant des monuments variés dont le plus notable est le sanctuaire dédié à *Mégas Théos* au III<sup>e</sup> siècle. Des fragments épars de la même époque témoignent de qualités artistiques tout aussi évidentes. Des statues importées ou bien exécutées à Histria même, ainsi que des terracottes, témoignent souvent du même goût artistique.

L'ensemble des cultes pratiqués dans les cités pontiques constituent, à l'avis de l'auteur, une religion qui est « celle des classes dominantes des métropoles de la Grèce et de l'Asie Mineure », des influences thraces se manifestant surtout dans le culte des dieux de Samothrace ou de Théos Mégas, mais leur importance est beaucoup moindre que pendant l'époque romaine. Calendriers, fêtes et processions sont traditionnels. Il s'agit, en un mot, du même esprit conservateur manifesté ailleurs aussi, dans l'organisation de la cité par exemple. Mais, sous ces formes apparemment constantes, des éléments nouveaux — l'importance toujours croissante des institutions d'assistance sociale, des riches bienfaiteurs, la présence des arbitres étrangers, des troubles sociaux même complètent et modifient cette image qui est en réalité celle d'une crise interne aggravée, ainsi qu'au nord de la mer Noire, par la pression des formations autochtones, de plus en plus portées à occuper ces ports dont elles commençaient à avoir besoin. C'est un processus similaire à celui qui avait gouverné le sort des cités grecques au IV<sup>e</sup> siècle, et qui sera temporairement résolu de la même manière, car, comme les cités du Pont septentrional, Histria, Tomis, Callatis acceptent l'alliance et la protection de Mithridate. Bien que les circonstances concrètes de la domination du roi du Pont sur les trois cités de notre littoral nous soient inconnues,

les émissions monétaires portant son effigie constituent des preuves suffisantes de ce « protectorat », qui pouvait offrir aux Grecs la sécurité sociale à l'intérieur et un vaste champ d'activités externes.

L'auteur s'occupe aussi de la fin de ces rapports, en esquissant les étapes de la conquête romaine dans les Balkans et le développement du conflit avec Eupator, en étudiant l'expédition de M. Terentius Varro Lucullus. L'auteur suppose que seule Apollonie ait opposé une résistance aux Romains. D'autre part, l'étude du *foedus* conclu entre Rome et Callatis, conduit à l'affirmation selon laquelle ce traité, succédant aux campagnes de Varron Lucullus, ne devait pas être un acte isolé, mais s'encadrait dans un système de *foedera* englobant d'autres cités pontiques dans la sphère d'influence romaine. Ce début d'alliance fut vite troublé par le conflit avec C. Antonius Hybrida. Dans le vide d'autorité ainsi créé s'insère la domination de Burébista, dont l'action, à l'avis de l'auteur, signifie la réalisation d'un plan politique tendant à la constitution d'un vaste empire et, par rapport aux cités pontiques, rééditant à une échelle de beaucoup agrandie, le protectorat déjà traditionnel des *basileis* gètes.

La situation d'Histria est présentée avec des détails fournis par les fouilles, qui ont permis de surprendre les indices d'une destruction générale, preuve sans doute de la brutale conquête de la cité ; la même image, d'une cité détruite et dépeuplée par les barbares, est reflétée par le décret en l'honneur d'Aristagoras, fils d'Apatorios, qui doit être rapporté, ainsi que l'auteur l'a déjà démontré, précisément à ces événements.

Bientôt après la fin du roi gète, les Romains reprirent l'offensive qui avait pour but final le Danube ; les campagnes de M. Licinius Crassus et son intervention dans les conflits des trois *basileis* gètes de la Dobroudja — Rolès, Dapyx et Zyraxès — sont analysées dans ce cadre.

Un riche commentaire des informations dues à Ovide permet à l'auteur de reconstituer l'image des cités grecques quelques années après l'installation du pouvoir romain, à la suite d'un *foedus* conclu dans les termes habituels à ces sortes de traités. L'auteur étudie aussi la position de la Dobroudja et de ses cités par rapport au royaume thrace, dont l'histoire est retracée en quelques pages ; il y souligne le rôle qui lui est assigné dans la consolidation lente mais extrêmement efficace du *limes* danubien. L'activité de Sex. Aelius Catus et surtout de Ti. Plautius Silvanus Aelianus sont examinées avec beaucoup de soin, l'auteur relevant leur portée, aussi bien militaire qu'économique. L'activité des magistrats romains dans la Scythie Mineure est étudiée surtout en partant de l'*Horothésie* du consulaire Labérius Maximus, qui permet aussi des précisions au sujet de l'organisation douanière de la Dobroudja et en ce qui concerne le statut des cités pontiques ; *civitates foederatae* ou bien *liberae et immunes*, les limites de leurs territoires, leur immunité fiscale et leur autonomie sont reconnues par l'autorité romaine. La persistance des institutions traditionnelles apparaît avec évidence dans le formulaire des documents épigraphiques. Sans doute, il s'agit là d'une forme de plus en plus dépourvue de substance, car la diminution progressive de l'autonomie est le revers de la sécurité garantie par l'autorité romaine. Le bien-être qui en résultera est, d'autre part, corrélatif à une concentration, encore plus marquée que pendant l'époque hellénistique, des propriétés, et le spectre de la famine est souvent invoqué dans les documents du I<sup>er</sup> siècle.

Des faits nouveaux viennent souligner la présence effective du pouvoir romain : citoyens romains, Thraces hellénisés, populations nouvellement établies sont souvent mentionnés dans les inscriptions. Du point de vue du culte, on signale la pénétration de plus en plus marquée des religions orientales, et — encore aux années d'Auguste — du culte impérial, pour la célébration duquel les *Hellènes du Pont* se constituent dans un *κοινόν* qui exprime pleinement la subordination sous les auspices de laquelle commençait une nouvelle étape dans la vie historique des cités pontiques.

C'est à ce point que s'arrête la seconde section du I<sup>er</sup> volume de l'*Histoire de la Dobroudja*, admirable synthèse du complexe processus historique qui a transformé un élément extérieur au monde gète — les cités grecques — en un facteur interne, dont l'action permanente et

durable a été un ferment de progrès vers une structuration supérieure, économique et sociale, de la société autochtone. Les détails et corrélations de ce développement sont étudiés avec pénétration et interprétés dans toute leur signification avec une méthode précautionneuse et rigoureuse. Il s'agit sans doute là de l'étude la plus complète dont on puisse disposer jusqu'à présent sur la vie des cités pontiques et sur leur rôle dans le développement de la société géto-dace du Bas-Danube et d'ailleurs. Les chapitres de cette étude — dont quelques-uns, concernant des problèmes d'un haut intérêt, présentés pour la première fois — concourent à l'esquisse d'une image complète et saisissante de la vie des Grecs du Pont Euxin. Ces faits sont situés dans la vaste perspective du développement du monde antique, grec et « barbare », perspective rigoureusement construite par des présentations condensées, mais tout aussi éloquents, des circonstances générales, mais aussi par d'innombrables analogies et rapports, judicieusement établis. L'utilisation complexe des sources est d'une acribie exemplaire et offre à cette étude non seulement substance, mais aussi couleur et vie. Unissant l'élégance de la synthèse à une minutie inexorable de l'information, ces pages s'adressent également aux spécialistes et à un public plus large d'historiens.

C'est d'ailleurs à cette double exigence que répond ce premier volume de l'*Histoire de la Dobroudja*, dont l'utilité et la substance, la perspective historique, la méthode, l'intérêt en un mot, nous semblent être incontestables.

Zoe Petre

E. PROKOPOWITSCH, *Die Rumänische Nationalbewegung in der Bukowina und der Daco-Romanismus*, Verlag Böhlau, Graz-Köln, 1965. <sup>1</sup>

Dans le sous-titre de l'ouvrage l'auteur précise que la préoccupation ci-dessus constitue une <sup>1</sup> « Contribution à l'histoire de la lutte des nationalités dans la monarchie austro-hongroise » qui vient clarifier à côté des ouvrages existants dans les domaines du panslavisme, de l'irrédentisme italien et du pangermanisme, le problème du « daco-roumanisme » qu'il considère comme « un mouvement irrédentiste des Roumains de la monarchie, mouvement qui visait à créer un État roumain par l'unification de tous les territoires habités par des Roumains » (p.7) <sup>1</sup>.

Développant cette idée, l'auteur révèle au lecteur la manière dont il entend aborder le problème en question : « . . . In den folgenden Ausführungen will ich die Entwicklung der Bukowiner rumänischen Nationalbewegung vor allem an Hand der in den Wiener Archiven befindlichen Akten schildern und gleichzeitig auch zeigen, wie in den späteren Jahrzehnten diese anfangs vollkommen auf dem Boden des österreichischen Staatsgedankens stehende nationale Strömung durch äussere Einflüsse in die Bahn des daco-romanischen Irredentismus gezogen wurde » (Vorwort, p. 7).

Autrement dit, il précise qu'en utilisant au premier chef des documents des archives de Vienne, il désire présenter le mode de développement du mouvement national de Bucovine et,

<sup>1</sup> Avant d'élaborer le présent ouvrage, l'auteur a traité certains aspects de l'histoire de la Bucovine :

— *Das Ende der österreichischen Herrschaft in der Bukowina*, München, 1952 (La fin de la domination autrichienne en Bucovine).

— *Die ersten journalistischen Versuche in der Bukowina*, in « Wiener Südostjahrbuch » 1959 (Les premiers essais journalistiques en Bucovine).

— *Die Entwicklung des Schulwesens in der Bukowina*, in « Buchenland, 150 Jahre Deutschtum in der Bukowina », München, 1961 (Développement de l'enseignement en Bucovine).

— *Das Zunftwesen in der Bukowina*, in « Buchenland, 150 Jahre Deutschtum in der Bukowina », München, 1961 (Les corporations en Bucovine).

dans le même temps, la manière dont « . . . ce mouvement national fondé sur l'idée d'Etat autrichienne, a été attiré, du fait des influences extérieures, vers le mouvement irrédentiste daco-roumain . . . ».

E. Prokopowitsch examine à la fois le développement du mouvement national et celui du « daco-roumanisme », comme le témoigne par ailleurs la structure de l'ouvrage : Chapitre I<sup>er</sup> « L'apparition et le développement du mouvement daco-roumain » ; Chapitre III « Les Roumains de Bucovine et le „daco-roumanisme” » ; Chapitre V « La propagande daco-roumaine pendant la première guerre mondiale et les mesures prises par les autorités autrichiennes en vue de la combattre », où l'auteur insiste sur le mouvement « irrédentiste daco-roumain » ; Chapitre II « La perspective du mouvement national en Bucovine » (76 pages) et Chapitre IV « La position des Roumains dans la vie publique de la Bucovine à la veille de la première guerre mondiale », où l'auteur cherche à présenter les progrès enregistrés par les Roumains de Bucovine notamment sur le plan politique et culturel. Malheureusement, il n'approfondit point l'aspect de la vie économique et sociale (p. 93).



Selon l'auteur, la question nationale des Roumains de Bucovine et même de toute la monarchie, aurait pu être résolue également dans le cadre de l'État des Habsbourg, le « daco-roumanisme » ayant fait dévier le mouvement national de sa voie traditionnelle (celle de la conception fédéraliste) en lui imprimant un autre cours. A l'appui de sa thèse, l'auteur présente, par ordre chronologique, certaines actions entreprises par des personnalités politiques roumaines jusqu'au déclenchement de la première guerre mondiale.

Le premier mouvement national des Roumains est né en Transylvanie, se manifestant dans le Courant latiniste et l'École transylvaine. *Supplex Libellus Valachorum Transylvaniae* fut le premier acte écrit par lequel les Roumains — relevant leur origine romaine et leur caractère autochtone — demandaient des droits politiques et la reconnaissance de la nation roumaine de Transylvanie en tant que nation politique (1791) p. (12—13). L'auteur opine que dans les années 1848 — 1849 a pris corps l'idée de l'unité politique des Roumains de la monarchie et de ceux des Principautés se trouvant sous la domination ottomane, dans une « Roumanie » sous le sceptre de la dynastie des Habsbourg. En outre, il remarque que pendant cette même période les Roumains de Bucovine et ceux de Transylvanie ont tâché de réaliser une unité politique sous la forme d'un « Grand ducal autonome » (p. 43) ; en 1849, la Bucovine fut détachée de la Galicie et transformée en ducal de la couronne en vue de constituer un point d'attraction pour les Principautés (p. 40 — 41). Après 1848, l'Eglise orthodoxe de Transylvanie et la Métropole orthodoxe de Bucovine auraient essayé de réaliser l'unité ecclésiastique des deux provinces (p. 78 — 80), et au cours de la première guerre mondiale il aurait existé la possibilité d'aboutir à une formule fédéraliste par la constitution d'une « Roumanie » sous le sceptre des Habsbourg, tendance appuyée également par certaines personnalités politiques roumaines de la monarchie (Aurel Onciul, Isopescu Grecul) (p. 149 — 154).

L'auteur cherche l'explication du non-accomplissement de ce desideratum non pas tant dans les conditions socio-économiques qui ont déterminé le développement du mouvement national, un renforcement de la conscience nationale et l'apparition de l'idée d'unité et d'indépendance nationale, mais en dernière instance dans les actions entreprises par la Roumanie libre contre la monarchie austro-hongroise, qu'il qualifie d'« actions irrédentistes » lesquelles ont engendré la transformation du mouvement national roumain dans le cadre de la monarchie en puisant courant daco-roumain, ce qui a contribué à l'attitude centrifuge des Roumains de cet État.

Omettant d'examiner le développement socio-économique dans les conditions de la société moderne, l'auteur considère le mouvement national comme étant un résultat des phénomènes de superstructure. En l'occurrence, le problème du développement de la nation bourgeoise, de l'idée de libération nationale, du processus de formation des États nationaux, de la constitution d'États



unitaires, au lieu d'apparaître comme un processus objectif, se déroulant suivant des lois, est présenté dans l'ouvrage comme un résultat de diverses actions d'ordre extérieur.

Si on examine, par exemple, la constitution de l'État national tchécoslovaque, on constate que les Tchèques et les Slovaques ne possédaient pas au-delà des frontières de la monarchie des États nationaux indépendants (comme les Roumains, les Serbes, les Italiens) ; cependant ils demandèrent en 1918 leur détachement de la monarchie et la création d'un État national indépendant bien qu'il ait existé des personnalités tchèques et slovaques qui militaient pour une formule fédéraliste. Mais dans le processus de création des États nationaux toute la nation exprime son opinion : à un certain moment des intérêts économiques, culturels et politiques rattachent à tel point les diverses catégories sociales qui composent la nation, que la lutte de libération nationale ne peut plus être freinée. Il en est de même pour les Polonais : la nation polonaise n'a accepté ni la formule autrichienne, ni celle allemande ; elle s'est constituée en tant que nation bourgeoise indépendante, dans un État national indépendant.

Ainsi, indifféremment de l'existence de nations possédant au-delà des frontières de la monarchie des États nationaux indépendants ou de nations qui vivaient en masse compacte sur le territoire de l'Empire, le mouvement national suit sa voie ascendante objective — conditionnée par le stade de développement des rapports de production capitalistes — processus qui s'achève par la formation de l'État national souverain et indépendant.

A la lumière de ces considérations, « le daco-roumanisme » (pour les historiens roumains l'idée d'Unité nationale) n'est pas dû au hasard, et on ne saurait pas le séparer du mouvement national en tant que processus unitaire. « Le daco-roumanisme » constitue la phase supérieure du mouvement national des Roumains habitant les régions des deux versants des Carpates, et la Roumanie libre a stimulé seulement l'action, représentant « le point d'attraction » de tous les Roumains d'au-delà de ses frontières et qui habitaient des territoires en masses compactes.

Certaines actions de diverses personnalités politiques ou de certains groupements attirés ou même attachés au régime des Habsbourg n'ont pu entraver le processus objectif qui se déroulait suivant une voie ascendante, comme il a été déjà mentionné.

Mais il se pose encore une question : dans les conditions du « dualisme » y avait-il une autre possibilité de réaliser le parachèvement de l'unité nationale du peuple roumain que par l'union des Roumains de la monarchie à la Roumanie libre ?

Dans le chapitre II et surtout dans le chapitre IV, l'auteur s'appliquant à présenter les réalisations de la monarchie — qui ont existé dans une grande mesure — dans le domaine de la participation des Roumains de Bucovine à la vie politique, l'enseignement et la culture, arrive à la conclusion que les Roumains ont joué un rôle actif dans la vie publique de la province et même dans le parlement, et que la politique scolaire et culturelle du régime n'a pas été dépourvue de résultats positifs. Ainsi, il ne pose même pas le problème de l'existence d'une oppression nationale en Bucovine et c'est pourquoi il s'étonne du fait que ce « mouvement national » ait pu se développer en courant daco-roumain.

Il y a là deux problèmes discutables : premièrement — on ne pourrait confondre le mouvement national avec les réalisations d'un régime dans différents domaines, car il n'est pas un mouvement gouvernemental centralisateur ; deuxièmement — la participation d'un nombre de députés roumains à la diète ou au parlement et l'emploi d'un certain nombre de Roumains dans l'administration de la province ne signifie point la solution de la question nationale (voir chapitre IV).

Au sujet de l'oppression nationale il convient de préciser que dans la monarchie austro-hongroise il y a eu des formes brutales d'oppression (notamment en Transylvanie) et des formes déguisées (comme en Bucovine). Mais elle a existé dans tous les deux cas. A notre avis, l'oppression nationale doit être considérée à partir d'un angle beaucoup plus large, elle se reflétant sur le plan économique, culturel et politique à la fois. En voici quelques exemples éloquentes :



Selon les statistiques comparatives pour les années 1890 — 1910, il résulte qu'en 1900, 72,36 % des habitants actifs de Bucovine étaient occupés dans l'agriculture, 19,23 % dans l'industrie, le commerce et les transports, dont seulement 10,99 % dans l'industrie ; dans le même temps, la situation des Roumains de Bucovine se présente comme suit : 90,10 % travaillaient dans l'agriculture, 4,91 % dans l'industrie, le commerce et les transports et seulement 2,58 % dans l'industrie proprement dite <sup>2</sup>.

Dix ans plus tard la situation était presque la même : sur le nombre total de la population active de Bucovine 70,94 % était occupée dans l'agriculture, 19,18 % dans l'industrie, le commerce et les transports, dont 11,37 % dans l'industrie proprement dite ; pour la population roumaine il y avait : 87,60 % dans l'agriculture, 5,61 % dans l'industrie, le commerce et les transports et seulement 3,85 % dans l'industrie proprement dite <sup>3</sup>.

Par rapport à la situation moyenne, la population roumaine accusait un état retardataire de 20 — 30 % ; il en était de même pour le degré d'exploitation.

Examinons un autre domaine, notamment celui des métiers qui sont prédominants dans l'industrie, ou celui du commerce. Les statistiques de l'année 1910 révèlent les données suivantes : sur 9322 artisans enregistrés il n'y a que 737 Roumains (environ 8 %) ; chez les commerçants la situation était évidente encore : sur 10 312 négociants enregistrés, seulement 444 sont Roumains (environ 4,3 %) <sup>4</sup>. La situation ci-dessus n'est pas l'effet du hasard : la politique économique du gouvernement local, de même que sa politique scolaire ont empêché la promotion de l'élément national roumain dans l'économie et les écoles professionnelles ou de spécialité ; quant à l'octroi de l'assistance économique il ne pouvait même pas être question. Presque la même politique habile (sous prétexte que le nombre des intellectuels roumains était réduit) était pratiquée dans l'administration et la justice. Une statistique élaborée après 1900 démontre que sur 902 fonctionnaires travaillant dans l'administration, seulement 128 étaient Roumains <sup>5</sup> ; dans l'appareil de justice, sur 627 employés, 95 étaient Roumains <sup>6</sup>.

La même orientation était enregistrée dans le domaine de l'enseignement pédagogique et universitaire, source de cadres d'intellectuels : en 1870 et 1872 on crée respectivement l'école normale d'instituteurs pour garçons et pour jeunes filles ; son directeur était roumain, mais les cours étaient faits en allemand. Ce n'est qu'en 1909, dans des conditions historiques différentes, que sont admises des classes parallèles en langue roumaine et ruthène <sup>7</sup>. Il en était de même pour l'université : la proposition faite par le député Gheorghe Hurmuzaki — le seul parmi les frères Hurmuzaki ayant demeuré sur l'arène de la lutte nationale — qu'à la nouvelle faculté de sciences juridiques soient introduits des cours parallèles en roumain et qu'à la faculté de théologie, les cours soient faits en roumain, a été repoussée. On a admis seulement comme une concession que dans certaines disciplines de la faculté de théologie les cours et les examens se déroulent en roumain <sup>8</sup>. C'est pourquoi, les intellectuels roumains se sont formés dans des conditions difficiles, ayant dû surmonter de nombreuses vicissitudes.

Même dans l'enseignement moyen et professionnel se manifestait la tendance de germanisation ; l'école gréco-orientale (orthodoxe) de Cernăuți entretenue au moyen du fonds religieux n'était fréquentée pendant l'année scolaire 1892 — 1893 que par 30 élèves roumains sur un nombre total de 423 élèves, et l'école industrielle de Rădăuți par 9 élèves roumains sur

<sup>2</sup> *Die Agrarfrage in der Österreich-Ungarischen Monarchie*, Bukarest, 1965, p. 139, 144.

<sup>3</sup> *Ibidem*.

<sup>4</sup> A. Morariu, *Bucovina 1774—1914* [La Bucovine, 1774—1914], Bucarest, 1914, p. 108, 110.

<sup>5</sup> A. Morariu, *ouvr. cit.*, p. 131 ; I. E. Torouțiu, *Români și clasa intelectuală din Bucovina* [Les Roumains et la classe des intellectuels de Bucovine], Cernăuți, 1911, p. 41.

<sup>6</sup> I. E. Torouțiu, *ouvr. cit.*, p. 41.

<sup>7</sup> E. Prokopowitsch, *Die rumänische Nationalbewegung in der Bukovina*, p. 71.

<sup>8</sup> E. Prokopowitsch, *Gründung, Entwicklung und Ende der Franz-Joseph-Universität in Czernowitz*, Clausthalzellerfeld, 1955, p. 18—19.

un nombre total de 153 élèves ; en échange, les cours de la première école étaient suivis par 289 élèves de langue allemande et la seconde par 134 élèves de la même catégorie<sup>9</sup>.

Dans l'enseignement primaire le progrès était substantiel ; de 13 écoles roumaines en 1875 leur nombre fut porté en dix ans à 60 environ<sup>10</sup>. Mais dans l'ensemble, la situation était plus mauvaise. La manière dont étaient élaborés les programmes d'études, le fait que la direction de nombreuses écoles mixtes n'était pas confiée à des Roumains, de même que le mode d'orientation et de contrôle des conseils scolaires (où les Allemands ou les éléments germanophiles étaient prépondérants) ont préjudicié dans une grande mesure à l'instruction publique. En 1890, 79 % des Roumains de Bucovine étaient illettrés « . . . le calcul étant optimiste » — selon l'affirmation de l'auteur<sup>11</sup>.

Des exemples tout aussi démonstratifs pourraient s'ajouter, concernant la situation sociale et économique des Roumains de Bucovine : l'impossibilité de la pénétration de la bourgeoisie roumaine dans le commerce ou l'industrie, la paupérisation continue de la paysannerie — phénomènes qui ont exercé une influence particulière sur le développement du mouvement national.

Dès l'année 1850, le grand historien roumain Nicolae Bălcesco envisageait avec une rare clairvoyance l'accomplissement de l'unité nationale du peuple roumain en deux étapes : « L'union de la Valachie et de la Moldavie est un fait acquis pour tout le monde, même aux yeux des Russes, et ne peut tarder à se réaliser. Les Valaques de l'Autriche, basés sur la constitution de 4 mars et sur des promesses faites, demandent avec beaucoup d'instance d'être constitués en un seul corps de nation de 3 millions et demi, et ils finiront par l'obtenir.

« Lorsque deux groupes de 4 millions et de 3 millions et demi de Roumains seront constitués l'un à côté de l'autre, qui pourra les empêcher de s'unir ? *Notre Roumanie donc existera.* »



Cet échange d'opinions — il y aurait peut-être d'autres éléments à examiner — ne vise pas à diminuer la valeur de l'ouvrage de M. E. Prokopowitsch. L'auteur a étudié une vaste bibliographie, de nombreuses sources primaires (il est vrai, exprimant un certain point de vue) et, en l'occurrence, il a présenté au lecteur en dehors d'un grand nombre de documents inédits, un certain point de vue personnel — minutieux, mais analysé de façon incomplète — concernant le développement du mouvement national de Bucovine.

*Constantin Nușu*

*Народи Југославије* (Les peuples de la Yougoslavie). Српска Академија Наука. Посебна издања. Књ. CCCXXXV. Етнографски институт. Књ. 13. Belgrade, 1965, 238 p.

Cette première monographie ethnologique des peuples yougoslaves publiée sous la rédaction de l'académicien Dušan Nedeljković avec la collaboration d'un grand nombre de spécialistes, a été élaborée pour la collection « Les Peuples du Monde » éditée dans l'Union Soviétique. La monographie est une synthèse adaptée au but poursuivi, et offre des données statistiques et des informations générales sur l'état actuel des peuples yougoslaves, leur passé et leur évolution historique. Bon nombre de détails caractéristiques n'ont pas pu trouver leur place dans cet ouvrage ; par contre, les traits généraux spécifiques des peuples de la République Socialiste Fédérative de Yougoslavie ressortent nettement.

<sup>9</sup> G. Bogdan-Duică, *Bucovina. Notițe asupra situației* [Bucovine, Notes sur la situation], Sibiu, 1895, p. 102—103.

<sup>10</sup> V. Greciuc, *Cultura românească în Bucovina* [La culture roumaine en Bucovine], Cernăuți, 1913, p. 24—25.

<sup>11</sup> C. Bogdan-Duică, *ouvr. cit.*, p. 80.

Vu les difficultés rencontrées à l'élaboration de cette monographie, dues à l'existence d'une étude similaire concernant tout le territoire de la Yougoslavie, ainsi qu'au manque de travaux de base sur une série de problèmes qui auraient dû être traités ici et en tenant compte aussi de la diversité des points de vue des auteurs, on peut affirmer que la valeur scientifique de la monographie consiste justement dans l'harmonie d'un matériel hétérogène et d'une présentation unitaire. Les chercheurs yougoslaves et étrangers disposent à présent d'un travail documenté, concernant la connaissance générale de l'histoire, de la langue, des habitudes, de l'architecture populaire, du folklore musical, des vieilles croyances, de la vie sociale et économique ainsi que de l'état actuel des peuples serbe, croate, macédonien, monténégrin et des habitants musulmans de la Yougoslavie.

L'ouvrage se compose de trois parties.

Au début de la première partie sont présentées quelques notions générales sur la Yougoslavie (le pays a 255,8 mille km<sup>2</sup> dont 75 % représentent un terrain montagneux et 31,5 % des sous-bois ; du total de 19 188 000 habitants, 88 % sont Yougoslaves, le reste de 12 % étant constitué par des minorités nationales). On souligne ensuite le fait qu'un millénaire de vie séparée sous des dominations étrangères a conditionné une évolution différente des peuples yougoslaves, ainsi qu'il ressort également du bref exposé historique de chaque peuple.

Au cas des Serbes, il s'agit tout d'abord de la phase d'assimilation des Valaques de l'intérieur de la péninsule Balkanique et de la population romaine du littoral de l'Adriatique. On souligne, ensuite, l'influence byzantine, ainsi que le rôle décisif joué par les Ottomans dans le développement du peuple serbe, déterminant des changements dans sa structure sociale et économique. Les rapports capitalistes de production se développent tout d'abord au sein de la société serbe des territoires autrichiens. L'histoire du Monténégro (l'ancienne Dioclée et plus tard Zéta) se caractérise par le fait que les Turcs n'ont jamais réussi à le dominer complètement ; la vie guerrière permanente a contribué à la conservation de la structure gentilice et tribale. La forme de gouvernement est théocratique jusqu'en 1852. Les Croates constituent déjà leur premier État au IX<sup>e</sup> siècle ; au XIII<sup>e</sup>, celui-ci tombe sous la domination hongroise. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Croates doivent résister à l'action de germanisation, ensuite de magyarisation. Entre 1868 et 1918, la Croatie est subordonnée à la Hongrie. Les Slovènes, connus dans les temps anciens sous le nom de Carantanes ou Horutans, dès l'an 800 sont englobés dans l'État franc. Ceux de la Pannonie seront assimilés par les Magyars, ceux de la Carantanie subissent aux X<sup>e</sup> – XIII<sup>e</sup> siècles un processus d'intense germanisation. La conscience nationale commence à s'éveiller chez les Slovènes au XV<sup>e</sup> siècle, grâce à la Réforme et connaît un nouvel essor au XVIII<sup>e</sup>. Le rôle du bogomilisme qui a favorisé une massive islamisation au XVI<sup>e</sup> siècle est caractéristique pour la Bosnie. La Macédoine a un moment d'existence indépendante du temps de Samuel (XI<sup>e</sup> siècle), et ensuite elle est englobée dans l'État serbe de Dušan, et conquise par les Turcs, en même temps que les restes de cet État. En 1690, en Macédoine se produit un mouvement anti-ottoman de grandes proportions et seulement dans la dernière décennie du siècle précédent apparaît le mouvement de libération qui atteint son apogée par la révolte de 1903. Les Macédoniens possèdent un alphabet propre et une langue nationale, reconnue seulement à partir de 1945.

Cette première partie de l'ouvrage s'achève par un regard d'ensemble sur la situation politique de la Yougoslavie pendant l'entre-deux-guerres et un exposé sur la situation sociale et économique actuelle.

La seconde partie comprend d'intéressantes études ethnographiques sur chacun des six peuples de la Yougoslavie. Ces études embrassent tour à tour : langue et composition ethnique ; occupations et métiers ; habitat et architecture populaire ; alimentation et vêtements ; vie sociale et vie de famille ; rites et vieilles coutumes pratiqués en famille ; art plastique populaire ; création orale et folklore musical.

Repris dans le cadre du paragraphe consacré à chaque peuple, ces problèmes sont considérés en perspective historique. En ce qui concerne l'architecture populaire, par exemple, l'évolution des types de maisons est poursuivie depuis les chaumières et les habitations à pièce unique jusqu'à celles à deux pièces ou à étage et balcon. La variété des types de maisons selon le matériau de construction est également étudiée.

La nourriture présente de grandes différences d'un peuple à l'autre ou d'une région à l'autre.

Les occasions où le costume national ancien peut être rencontré en entier sont très rares. Cependant, certaines pièces de l'ancien costume national se rencontrent plus fréquemment en Choumadie et en Serbie Orientale. En Macédoine, le costume populaire garde encore quelques particularités locales archaïques. En Monténégro, le costume national est surtout porté par les hommes, mais son port est obligatoire pour la mariée. En général, là où la population a été mélangée, apparaissent des influences réciproques en ce qui concerne le costume. Celui de Choumadie est le résultat d'un pareil mélange.

Très intéressantes sont les informations sur la vie sociale et de famille. Ainsi, on trouve, de nos jours, par endroits, surtout à Kossovo et Metohija, des vestiges de la structure communautaire et de la détention en commun des biens (*zadruga*). Chez les Serbes, la communauté présente aux XIX<sup>e</sup> — XX<sup>e</sup> siècles aussi bien des éléments spécifiques que des éléments communs aux communautés des peuples voisins. L'utilisation des superficies communes était réglementée chez les Serbes par le droit traditionnel qui existe parallèlement au droit de priorité accordé aux voisins ou aux membres de la communauté en ce qui concerne l'achat des lopins de terre, correspondant au droit de *protimisis* des Principautés Roumaines. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la communauté se transforme et devient une unité territoriale administrative contrôlée par l'État. Des vestiges du travail collectif se retrouvent de nos jours dans certaines pratiques rurales, comme par exemple : *moba* (une sorte de corvée), *pozajmica* (une forme de prêt), *sprega* (compagnie pour l'utilisation en commun du bétail et des outils), *bačija* (association pendant l'été des petits troupeaux appartenant à plusieurs propriétaires), la veillée (nommée en serbe : *prelo, poselo, sedeljka*). La coutume de l'entraide au travail est encore très fréquente chez les Macédoniens. Par le passé, la *zadruga* a existé également chez les musulmans yougoslaves. Au Monténégro elle a toujours constitué une rareté ; en échange, dans cette région il y avait des superficies tribales communes dénommées *komunitze*.

Les vieilles traditions et les rites les plus intéressants, pratiqués en famille, se rencontrent chez les Serbes et les Macédoniens. Ainsi se trouvent décrits les rites de naissance, de noce, de mort, d'adoption, le serment des frères d'armes, le jour du patron de la maison (*slava*) et les cérémonies pratiquées les jours de fête, inscrites dans le calendrier, ces dernières présentant maints vestiges de croyances et pratiques païennes. De ce point de vue, la Macédoine offre l'exemple le plus caractéristique de syncrétisme chrétien et païen et c'est pourquoi dans cette région les rites sont plus nombreux et très archaïques. Particulièrement intéressantes sont les « pentecôtes », des danses rituelles exécutées au son de mélodies spéciales et parfaitement archaïques, mais qui ne s'exécutent point à la Pentecôte, le printemps, comme en Serbie (détail qui n'est pas mentionné dans l'ouvrage), mais en hiver, entre Noël et l'Épiphanie.

L'épos serbe et l'épos macédonien ont une base historique, le premier chantant surtout les rois et les braves, le second surtout les haïdoucs locaux. De nos jours en Macédoine fleurit principalement la création populaire lyrique, son premier sujet étant le départ à l'étranger pour des travaux saisonniers.

Dans l'épos des Slovènes, en général peu développé, figure aussi le roi Mathieu Corvin.

L'art populaire exprimé en couture, pierre (surtout chez les Serbes), bois (surtout chez les Monténégrins et les Macédoniens) est aussi présenté selon son spécifique régional ; de même les instruments de musique et les danses.

Une attention spéciale est accordée à la population musulmane (1 036 124 habitants) qui représente plus d'un tiers de la population de la Bosnie et de la Hertzégovine. Il s'agit des musulmans yougoslaves, de ceux dont la langue maternelle est l'une des langues des peuples yougoslaves auprès desquels ils vivent, et non des Turcs et des Albanais musulmans (existant en grand nombre en Macédoine). Rares sont les cas où les musulmans slaves de la Bosnie, Hertzégovine et Monténégro peuvent préciser leur appartenance ethnique et 89 % de cette catégorie se déclarent en général yougoslaves. Leur langue possède maints mots d'origine turque, leurs noms sont arabes ou turcs avec la terminaison -vić, leurs maisons sont de type oriental, ils préparent des mets orientaux et leur épos chante les faits des musulmans vaillants. Seulement leur costume est mixte, et garde par endroits de nombreux motifs nationaux.

Après une présentation du développement historique de la culture des peuples yougoslaves en général, la troisième partie du livre traite de la vie culturelle, la littérature, les sciences, l'art dramatique et cinématographique, les arts plastiques et la protection de la santé publique d'aujourd'hui. La conclusion générale qui s'en dégage c'est qu'à l'heure actuelle s'accomplit la transformation culturelle socialiste des peuples yougoslaves.

La monographie a comme objet la présentation des six peuples yougoslaves et ne s'occupe point des minorités ou des différents groupes ethniques cohabitants, à l'exception des Histro-roumains, mentionnés cependant en passant (p. 99).

La valeur de cette monographie, surtout comme instrument d'information pour le chercheur et le lecteur étranger, est incontestable.

*S. Iancovici*

RACHEL ANGUÉLOVA, *Шуменски възрожденски къщи* (Les maisons de Choumen pendant la renaissance bulgare), Sofia, 1965, Балгарска Академия на науките. Отделение за текнитически науки, Секция за теория и история на градоустройството и архитектура; 178 pages, 125 illustrations et 18 planches avec des relevés; résumés russe et anglais, bibliographie.

Le volume signé par Rachel Anguélova est publié sous l'égide de l'Académie bulgare des sciences et fait partie de la série de travaux effectués dans le cadre de la section pour la théorie et l'histoire de l'urbanisme et de l'architecture. L'auteur, connue par ses études sur l'architecture civile bulgare comme aussi par la précieuse description des monuments civils et religieux de la vallée de la Strouma<sup>1</sup>, présente dans ce dernier volume une intéressante monographie sur les maisons traditionnelles de Choumen. Le problème traité complète les travaux antérieurs parus en Bulgarie ces dernières années concernant l'architecture civile pendant la renaissance nationale (la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et une bonne partie du XIX<sup>e</sup>).

Les données sont groupées dans l'ordre suivant : l'apparition, le développement et les caractéristiques de la ville de Choumen, la description des maisons construites pendant la renaissance nationale, les plans, les façades, l'étude technique des bâtiments (qui comprend aussi l'étude de la décoration) et enfin, un dernier chapitre concernant les maisons construites et habitées par les Turcs de Choumen. Ce dernier problème est particulièrement intéressant car la vie sociale commune mais en même temps différenciée des deux communautés habitant la même ville a donné naissance, ici comme ailleurs dans les villes balkaniques, à une architecture présentant des similitudes, mais aussi des différences significatives.

<sup>1</sup> Проутскхивания варки култовата и обкхествената архитектура по долината на река Струма; dans «Bulletin de la section de théorie et d'histoire de l'urbanisme et de l'architecture», XIX<sup>e</sup> volume, Sofia.

L'auteur, qui désire utiliser les aspects traditionnels dans l'architecture moderne, affirme qu'un pareil dessein suppose d'abord une solide connaissance de l'architecture traditionnelle, la monographie présente essayant justement de répondre à ce but.

La ville de Choumen (nommée aussi Choumla) était parmi les plus importantes de l'ancien empire turc. Son développement et ses relations économiques avec les autres villes comme aussi sa large influence culturelle, offraient à la ville de Choumen une situation spéciale pendant la renaissance nationale. Les constructions élevées dans cette période reflètent l'aisance économique des habitants. Les maisons qui sont encore debout représentent de vrais modèles pour les bâtiments du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle (jusqu'à la libération de la Bulgarie, survenue en 1878).

Les principaux éléments du plan sont : a) la chambre qui abrite l'âtre « kachtî », b) la « soba », chambre chauffée, et c) le « tchardak », galerie ouverte située devant la maison. Le plan habituel est asymétrique car la « kachtî » et le « tchardak » ont ensemble les mêmes dimensions que la « soba ». Quand le plan s'agrandit on ajoute des celliers, des caves et parfois le « kiosk », espace situé habituellement devant le « tchardak » et qui est plus richement décoré que le reste de la façade. La maison est souvent composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage.

Les différences de composition des plans, auxquelles viennent s'ajouter le tchardak et le kiosk, sont à l'origine de la grande variété de compositions de la façade. Par contre, la maison typique de Plovdiv (qui a un plan symétrique groupé autour d'un axe central) est fermée, car le tchardak et le kiosk, espaces ouverts, sont absents ; elle s'impose à Choumen entre 1850 et 1877, et son extérieur est marqué par des éléments baroques.

Durant la même période de la renaissance nationale, Provadia, Razgrad et Targovichte, villes dont le développement social et économique présente des similitudes avec celle de Choumla, utilisaient une architecture similaire (les plans, l'organisation des façades et même les détails de construction). Dans l'état actuel des connaissances il est difficile de préciser laquelle de ces constructions a précédé et influencé les autres. Mais le rôle éminent, culturel et économique, joué par Choumen à cette époque, nous permet de supposer que cette ville a pu être le foyer principal de cette architecture.

Les chambres et le mobilier forment un ensemble organisé, unitaire, résultant de l'utilisation du même matériel de construction, le bois, et de l'intégration organique des meubles dans la construction. C'est le bois qui, couvrant la maison, forme les murs, les fenêtres, les colonnettes des tcherdak, les portes, les armoires ; les plafonds richement décorés, toujours en bois, sont travaillés par des artisans qui connaissent bien leur métier. Le tout forme un ensemble caractéristique pour les villes de la Bulgarie ou pour les autres régions de la péninsule Balkanique.

L'étude comparative des maisons bulgares et turques de Choumen met en lumière quelques différences. Les particularités de la vie familiale des Turcs trouvent leur pendant dans l'organisation des plans, qui comprennent un kharem (appartement réservé aux femmes) et un sélamlik (appartement réservé aux hommes), ce dernier caractérisé par la riche décoration de l'intérieur. Les salles de bains, liées au culte musulman, sont comprises dans les maisons. Les détails de la décoration extérieure paraissent moins soignés que chez les Bulgares. Mais la connaissance exacte de l'ancienne maison habitée par les Turcs est difficile, car, bien que la proportion de la population d'origine turque ait été assez importante, le nombre d'habitations musulmanes qui se sont conservées est réduit.

Le travail de Rachel Anguélova est d'une réelle utilité pour connaître les aspects architectoniques caractéristiques pour la Bulgarie ; en même temps il contribue à la connaissance d'un phénomène qui caractérisait jadis bien des régions balkaniques. Les plus anciens exemplaires (datant du XVIII<sup>e</sup> siècle) et ceux qui les ont succédé (liés aux influences baroques occidentales) peuvent être retrouvés aussi en Grèce, en Turquie, en Roumanie, les derniers surtout en Yougoslavie. Ces ressemblances comprennent l'organisation des plans, les techniques de construction, la décoration, l'organisation des intérieurs. Les problèmes soulevés par la présence



d'une population d'origine turque nous rappellent les problèmes signalés par l'architecte Boris Tchipan <sup>2</sup> dans son étude sur les maisons de la ville d'Okrid, en Macédoine, où les Turcs cohabitent avec la population d'origine slave ou aromaine. D'autres constructions, sur lesquelles on n'insiste pas, comme les mosquées ou les fontaines construites en pierre de taille, situées ou non sous un toit ou dans un kiosk, sont typiques pour la région de Choumen et en même temps pour d'autres régions balkaniques.

Des relevés et des photographies bien choisis, éclairent judicieusement le texte. L'ouvrage constitue une contribution intéressante à la connaissance de l'architecture et de la vie balkanique.

*Anca Ciobanu et Paul H. Stahl*

ÖSTERREICHISCHE OSTHEFTE. Mitteilungsorgan des Österreichischen Ost- und Südosteuropa-Instituts, vormals Arbeitsgemeinschaft Ost. 7. Jahrgang, 1965.

La publication accorde une assez grande place aux études concernant la culture populaire du sud-est européen, et spécialement à certains aspects particuliers du folklore littéraire et musical de cette zone. Trois de ces matériaux, publiés en 1965, attirent tout spécialement notre attention, par l'intention évidente de présenter dans une vision globale et dans une interprétation synthétique des aspects fondamentaux de la création populaire. Peut-être est-ce à cause de cette intention que les matériaux se présentent sous un habit expositif et ont un caractère descriptif (qui créent l'impression que les auteurs poursuivent en premier lieu des buts informatifs), ce qui confère à ces articles une situation ambiguë, de compilation qui tiendrait le milieu entre l'étude scientifique et l'écrit de popularisation.

L'article de Lada Stančeva-Brašovanova (*Die Volksmusiktradition in Bulgarien*, p. 47—52), a l'ambition de jeter un coup d'œil d'ensemble sur la culture musicale du peuple bulgare. L'auteur prend son point de départ dans les vieilles légendes qui faisaient des grands musiciens de l'antiquité, des habitants de la Thrace (Orphée, par exemple) et s'arrête au mouvement musical actuel en Bulgarie (statistique des instituts d'enseignement musical, des orchestres symphoniques, des théâtres lyriques, etc.). Nous pouvons facilement nous imaginer que l'article, conçu dans un cadre aussi large et réalisé en 5 pages seulement, ne peut être qu'une simple enfilade de lieux communs, d'autant plus que l'auteur tient aussi à nous informer sur l'évolution de la musique populaire bulgare à l'époque du premier Etat bulgare (VII<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> siècle) qui n'a laissé, comme il le dit lui-même, aucun vestige (« sind keine Denkmäler erhalten ») et sur les problèmes du développement de cette même musique à l'époque du second Etat bulgare, problèmes auxquels on ne peut encore répondre (« kann heute noch nicht beantwortet werden »). L'auteur se propose aussi de nous renseigner sur la situation de la musique bulgare à l'époque qui suivit la conquête turque, quand ce qui avait existé aux deux époques antérieures « grösstenteils vernichtet wurde », ainsi les manifestations musicales se sont développées seulement dans le domaine folklorique. On donne, même dans ces 5 pages, des informations concernant la structure rythmique du chant populaire bulgare. On y fait aussi mention des influences qui s'entrecroisent sur le territoire bulgare, mais qui font que sa musique soit « doch typisch bulgarisch », on y discute la vigueur des danses populaires et on va jusqu'à y donner leur mouvement métronomique. On décrit ensuite les diverses catégories d'instruments populaires et on y montre leur fonction, en apportant également des informations sur les collections de chansons populaires, etc. Le ton général est élogieux, il abonde en épithètes, superlatifs et en caractérisations excessives (« Die bulgarische

<sup>2</sup> *Стара градска архитектура во Окрид*, Скопје, 1956; publié par *Твентрален завод за вакштита на културно-историски споменици* на Н.Р. Македoвиа, Скопје.

Volksmusik gilt mit Recht als eine der eigenartigsten und reichhaltigsten Erscheinungen in der europäischen Folklore », p. 47 ; « Viel deutlicher ausgeprägt als bei Volksliedern anderer Länder, stellen die bulgarischen Volkslieder tatsächlich eine lebendige Kulturgeschichte des Volkes dar », p. 48).

L'étude de Small Balić (*Die muslimische Volkspoesie in Bosnien*, p. 380—389) a pour but de mettre en lumière une catégorie moins connue de chants serbes. Il s'agit de la création folklorique des Serbes musulmans de Bosnie qui, malheureusement, est demeurée inconnue au grand public et n'a pas encore éveillé l'intérêt des folkloristes. L'auteur ne présente pourtant pas la thématique de ces chants, ni leur poétique, de même qu'il n'est préoccupé par l'univers culturel reflété dans leur contenu, ce qui nous permettrait de mieux apprécier le spécifique du chant musulman bosniaque. Il se résume à ne faire qu'une simple description lyrique, dans laquelle prédomine la note élogieuse (« ... sonst hat kein Volk unter den sogenannten Indogermanen so gediegenen Reichtum an Volksepen », p. 381), dissimulée sous une attitude relativement impersonnelle : l'auteur se complait à reproduire les appréciations hyperboliquement laudatives de certains chercheurs romantiques étrangers ou à énoncer les noms de certaines personnalités importantes de la culture universelle qui ont traduit quelques-uns de ces chants (le texte de « Hasanaginica » a été traduit, par exemple, par Herder, Goethe, Mérimée, Walter Scott, Byron, Pouchkine, Lermontov, J. Grimm et d'autres). L'article reproduit, cependant, quelques bonnes traductions en allemand, bien choisies (celles de Fr. Krauss), en nous introduisant aussi dans l'atmosphère artistique des chants. Il établit, pour les chants héroïques, une galerie succincte de personnages principaux (Mujo, Halil, Omerica, Ajkuna, Radojica, Nukica), à l'ombre des actes de bravoure desquels se développe la carrière héroïque d'un grand nombre de personnages historiques. Le trait distinctif de ces chants est leur grande véracité historique. L'époque de leur efflorescence a été le XVII<sup>e</sup> siècle, au moment où l'Empire ottoman atteignait le comble de sa gloire militaire. Ils se caractérisent par une longueur qui sort de l'ordinaire, favorisée par la nécessité de passer agréablement les longues nuits de carême du ramadan. Ce qui contribua à leur efflorescence ce fut aussi la vie féodale pleine de richesse qui se prolongea en Bosnie beaucoup plus longtemps que dans d'autres régions de Yougoslavie. Tout aussi intéressants sont les ballades, qui constituent l'apanage des femmes, mais encore plus intéressants sont les chants dénommés « Sewdalinke » (pour lesquels on nous offre 3 exemples traduits en allemand), remarquables par leur fantaisie, leur humour, leur intériorisation et leur délicatesse. Suivant toujours le même procédé, c'est-à-dire de laisser les autres louer à sa place (laissant même l'impression d'être gêné du peu de louange de ceux-ci), l'auteur communique aussi, finalement, quelques avis personnels, concernant la valeur artistique des mélodies populaires qui accompagnent synchrétiquement ces chants.

L'étude de Rudolf Jagoditsch (*Hundert Jahre seit Vuk St. Karadžić. (1787—1864). Ein Gedenktag auch für Österreich*, p. 213—225) est de beaucoup la plus intéressante des trois publiées dans la revue que nous présentons. L'idée centrale de l'étude est de mettre en évidence le rôle de l'Autriche dans le mouvement de réveil national du peuple serbe et d'exalter le rôle culturel de Vienne dans la formation de la personnalité du grand serbe. Deux des quatre chapitres de ce travail (le premier et le troisième) ne sont pas liés directement à cette idée, mais la servent, d'une façon inavouée, dans son essence même. On y fait l'éloge de Vuk pour pouvoir prodiguer dans la même mesure les louanges du milieu culturel autrichien dans la formation de cette personnalité. Ainsi, dans le premier chapitre on expose la façon dont on a fêté sur le plan national le centenaire de la mort de Vuk, la grande participation internationale à cette manifestation, la présentation des travaux scientifiques et culturels-artistiques rattachés à cette occasion. Dans le troisième chapitre on souligne l'importance de l'œuvre de Vuk pour la culture serbe. Sa contribution dans le domaine de la réforme linguistique (grammaire et dictionnaire) y est analysée ; on y mentionne aussi les étapes plus importantes de la lutte pour les droits de la langue populaire, on relève l'importance exceptionnelle de ses collections de folklore

pour le développement de la langue et de la littérature yougoslave. Le rôle attribué à B. Kopitar (« monstrum scientiarum » typique pour la Vienne du temps) dans la formation des idées et des conceptions de base du grand réformateur est, selon notre avis, trop grand. Les chapitres deux et quatre atteignent l'essence même de l'étude. Le problème de la contribution de Vienne au réveil culturel de la Serbie aux XVIII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles est débattu dans le second chapitre, une seule idée étant poursuivie (idée de minime importance, selon notre opinion) : l'identification des révolutionnaires serbes qui ont fréquenté les écoles viennoises, ce qui permettrait de les considérer comme étant les produits spécifiques de la culture autrichienne de ce temps. On mentionne, parmi ceux-ci, Chr. Žefarović qui a imprimé le premier livre serbe après la chute de l'état à l'esclavage turque ; Dositej Obradović qui a fondé la première école supérieure à Belgrade ; D. Davidović et D. Frusić qui ont publié la première publication périodique serbe « Novine Serbske » entre 1813 et 1821. Enfin, dans le quatrième chapitre, après avoir montré que Vuk a passé 50 ans de sa vie à Vienne (1813—1864), on se pose la question : à savoir pourquoi celui-ci n'est-il pas rentré dans son pays où il pouvait bénéficier d'une pension de mérite et a continué à vivre parmi des étrangers, en Autriche, dans une espèce d'exil volontaire. Les arguments dont s'est servi l'auteur pour démontrer l'attachement que ressentait Vuk pour Vienne sont de nature psychologique : son mariage avec une viennoise, Anna Kraus, sa longue amitié avec le savant Kopitar ; les distinctions qui lui furent accordées par les hautes institutions de culture de la capitale de l'Autriche et par la cour impériale ; l'atmosphère scientifique et culturelle de la Vienne de ce temps qui était la capitale de la musique, du théâtre et dans laquelle il voyait le pont de liaison entre l'Orient et l'Occident. Malgré le caractère discutable de ces thèses, l'article de R. Jagoditsch est plein d'intérêt et de suggestions qui méritent d'être prises en considération chaque fois que l'on discute la personnalité complexe de l'un de plus importants représentants de la lutte pour le réveil national et culturel du sud-est européen.

Nous croyons que la présentation de ces trois articles prouve nos affirmations du paragraphe initial, mettant fortement en évidence la caractère de popularisation des matériaux respectifs et définissant ainsi les préoccupations standard de la publication elle-même, dans cette direction.

*Adrian Fochi*

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHĂESCU, HARALAMBIE (H. M.); CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA (A. Cr.); SIUPUR, ELENA (E. S.); NĂSTUREL, PETRE Ș. (P.Ș.N.); TANAȘOCA, N. ȘERBAN (N.Ș.T.); DUȚU, ALEXANDRU (A.D.); FOCHI, ADRIAN (A.F.); MUSICESCU, MARIA ANA (M.A.M.)

*Dicționarul limbii române* (DLR). Serie nouă. Tomul VI, fasc. 3–5, *mascat — mergător* (Academia Republicii Socialiste România). București, 1966, 161–400 p.

Ce dictionnaire qui enregistre tout le trésor lexical de la langue roumaine continue de paraître régulièrement à raison d'environ 400 pages par an. Le roumain s'étant formé et développé dans une région d'interférences et constituant une partie intégrante du complexe de l'Europe du sud-est, cet ouvrage intéresse de près les spécialistes d'autres langues de cette région.

Le problème le plus difficile est celui de l'origine des mots. Les 240 pages présentées ici renferment 87 mots dont on ignore l'étymologie. La plupart d'entre eux appartiennent aux argots ou aux régionalismes à circulation restreinte. Viennent ensuite les termes du domaine de la botanique. Des mots aussi populaires et répandus que *măceș* « églantin », *măcriș* « oseille », *mălai* « méillet », *mărar* « fenouil bâtard », *mărcine* « ronce », *mătrăgună* « mandragore », etc., ne se laissent expliquer ni par le latin, ni par les langues des peuples voisins. Vu qu'ils apparaissent dans des textes anciens provenant de toutes les régions habitées par les Roumains, il faut bien supposer qu'ils doivent appartenir à un fonds extrêmement ancien, peut-être au substratum autochtone thraco-dace. En revanche le populaire *mămălișă* « polenta », emprunté aux Roumains par certains de leurs voisins, n'est pas attesté avant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Il en résulte que l'étymologie de ce vocable a besoin d'être étudiée en rapport avec l'introduction et l'extension du maïs en Europe et en Roumanie.

Pour *măcina* (expliqué par les formes du déponent *machinari*) il est préférable de partir des formes populaires de la diathèse active que l'on rencontre dans certains textes tardifs (Rufi, *De podagra*, 35 : *herbū maccinatū*, V<sup>e</sup> siècle ; Antoninus Placentinus, 34, p. 181, 12 : *habentes unum asellum, qui illis macinabat*, VI<sup>e</sup> siècle ; Gregorii Turonensis, *Vitae patrum*, 3, p. 694, 11 : *contra ecclesiae utilitates quaedam machinare cupiunt*, fin du VI<sup>e</sup> siècle).

Il est douteux que *măcar* « au moins, du moins, quand même » provienne directement du grec byzantin. Le terme existait en roumain au XIV<sup>e</sup> ou au XV<sup>e</sup> siècle déjà, comme le témoigne le réflexe *makar* des documents slavo-roumains. Il a circulé sur une vaste aire, car il est présent en bulgare (μακαρ), serbo-croate (*makar*), néo-grec (μακαρι), turc (*méger*) et italien (*mecari*, *magari*). Il a pénétré en roumain par le canal des Slaves qui l'auront emprunté aux Byzantins, qui, à leur tour, ont dû le prendre aux Persans.

On ne saurait dériver le mot *mătasă* « soie » du latin *metaxa* pour des raisons appartenant au domaine de l'histoire culturelle. On sait que la soie a pénétré à une époque relativement tardive en Europe et s'est répandue sur une aire plus vaste à peine après le X<sup>e</sup> siècle. En latin *metaxa* (*metaxa*) signifiait « fil, cordon » et a survécu dans les langues romanes de l'Ouest avec cette signification, tandis que la notion de « soie » s'y est imposée sous le terme de *saeta* (it. *sela*, fr. *soie*, provençal, espagnol, portugais  *seda*, etc.). Mais le terme qui a circulé dans l'Empire byzantin était *μετάξιον* qui aura pénétré chez les Roumains à l'époque où la frontière de l'Empire était sur le Danube, soit aux XI<sup>e</sup> – XII<sup>e</sup> siècles approximativement. On a du reste découvert à l'occasion des fouilles archéologiques de la forteresse de Dinogetia (Garvăn) en Dobroudja des restes de tissus de soie datant du X<sup>e</sup> siècle. Les représentants de la classe dominante des Roumains importaient des soieries de Byzance. C'est de là sans nul doute que le mot désignant cette marchandise de valeur a pénétré en roumain.

H. M.

SCURTU, VASILE, *Termenii de Intrudere In limba română* (Les mots désignant la parenté en roumain). Éditions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Bucarest, 1966, 402 p.

Comme il ressort de la vaste bibliographie, l'auteur a puisé ses matériaux à toutes sortes de sources ou parfois même il les a réunis à l'aide d'enquêtes directes. Il a suivi pas à pas l'évolution et la dispersion géographique des termes ; il en a indiqué l'étymologie ; puis il s'est efforcé de montrer la place qu'ils occupent dans le roumain contemporain. La plupart des mots sont d'origine latine, conservés dans toutes les langues romanes ou au moins dans la plupart d'entre elles ; quelques-uns seulement n'ont persisté qu'en roumain. Voici du reste la propre conclusion de l'auteur : « Cette terminologie démontre elle aussi de la façon la plus évidente la latinité de la langue et du peuple roumain, ainsi que le lien indestructible qui existe entre le roumain et les autres langues romanes » (p. 330).

Un nombre restreint de mots semble être de provenance autochtone thraco-dace : *baci*, *copil*, *mire*, *moș*, *prunc*. Au point de vue numérique, les termes slaves occupent la seconde place après ceux d'origine latine. Un petit nombre de mots proviennent des langues orientales, du hongrois, du néo-grec ou du français.

Le polysémantisme joue un rôle important. La proportion des dérivés est impressionnante et s'explique par des raisons d'ordre affectif. Une partie des termes roumains a pénétré aussi dans les langues voisines : on sait que la terminologie du domaine de la parenté a été influencée parfois par des facteurs de mode, de prestige social, d'interférences d'ordre culturel, etc. On eût souhaité que, dans ses conclusions, l'auteur, se basant sur le matériel discuté dans son ouvrage, insistât davantage sur la terminologie de la parenté en roumain en tant que système propre : comment ce qui a été hérité s'est sédimenté tour à tour et comment ce système a évolué dans les conditions de vie aux diverses époques et au contact de différents peuples ou influences culturelles. Si à côté du mérite incontestable de son riche matériel linguistique il avait contenu davantage de considérations du domaine de l'histoire sociale et des rapports juridiques, ce travail y aurait gagné en intérêt.

H. M.

ŠETKA, JERONIM, *Hrvatska kršćanska terminologija. Drugi dio : Hrvatski kršćanski termini latinskoga porijekla* [La terminologie chrétienne en croate. II<sup>e</sup> partie : Termes croates chrétiens d'origine latine]. Makarska, 1964, 235 p. (Bogoslovna Biblioteka izdaje Franjevačka Visoka Bogoslovija-Makarska, knj. 13).

Après une courte introduction (p. 3—13) où il expose l'évolution de ladite terminologie et après la liste succincte des sources et de la bibliographie consultée (p. 15—22), l'auteur présente alphabétiquement son matériel en indiquant la source, l'époque de pénétration en croate et l'état actuel. La plupart de ces termes sont d'origine livresque. On peut les comparer aux termes ecclésiastiques d'origine byzantino-slave du roumain qui ont connu un sort analogue, à cette différence près que, en Orient, ils ont été véhiculés par la langue grecque, puis par le vieux slave et le slavon, tandis qu'en Occident ils l'ont été par la langue latine.

Une faible partie de ces mots est entrée dans la langue directement, à une époque ancienne, et ils sont devenus populaires, comme : *altare — oltar* « autel », *calendae — kolenda* « chant de Noël », *camisia — kamša* « chemise », *casula — košulja* « chemise blanche », *communicare — komkati(se)* « communier », *compater — kum* « compère », *crux — križ* « croix », *ieiunare — žežinati* « jeûner », *paganus — pogan* « païen », *quadragesima — korizma*, roum. *păresemi, Rosalia — Rusalje* « Pentecôte », *velum — veo* « voile ».

Ajoutons que *meštar* ne dérive pas directement du latin *magister*, mais représente un emprunt indirect par le canal du hongrois. *Raka* « cercueil » et roum. *raclă* viennent du byzantin ῥάκλα et non directement du latin *arcula*. *Sutal, sutla* est venu par le vieux-dalmate où le latin *sanctus* a donné *sul. Fara* « groupe social », alb. *farë*, aroumain *fară*, grec φάρα ne repose pas sur le grec ancien παροικία, mais est probablement un mot d'origine germanique. *Skula* et roum. *sculă* « instrument, outil » ne peuvent être dérivés du grec σχολή à cause de l'accent : le mot serbo-croate et le mot roumain, de même que le grec dialectal σκούλα « fuseau pour filer la laine » se sont développés à partir du mot latin *schola* au moyen âge.

H. M.

*Български диалектология. Проучвания и материали* [Dialectologie bulgare. Études et matériaux]. Éditions de l'Académie Bulgare, Sofia, I, 1962, 275 p. ; II, 1965, 320 p.

La dialectologie est à même, on le sait, d'élucider les problèmes concernant l'origine des peuples, des divers courants des migrations antiques de culture, ainsi que les problèmes d'histoire sociale. Elle contribue à enrichir considérablement les matériaux linguistiques et représente l'une des branches les plus lourdes de promesses de la linguistique. Les deux premiers volumes de cette collection dirigée par le Professeur Stoiko Stoikov de l'Université de Sofia mettent à la disposition des chercheurs des matériaux réunis dans la région de Strandja (sud-est de la Bulgarie) par Goro Gorov ; dans les districts de Sevliev, Troian et Teteven par Georgi Popivanov ; dans les environs de la ville de Botevgrad, par Etienne Ilčev ; dans la région de Sofia, par Zlata Božkova ; au village de Dobroslavtsi (région de Sofia), par Luka Gălăbov et dans la contrée des Rhodopes, par Todor Stoičev. Les matériaux les plus riches appartiennent au lexique. Ce sont donc là des informations précieuses pour l'étude du sud-est et du sud-ouest de la Bulgarie, comme pour celle de la dépression de Sofia, c'est-à-dire pour des régions où la population bulgare a eu des contacts plus étroits avec les Turcs, les Grecs et les Roumains. On constate qu'en général c'est la langue turque qui a exercé l'influence la plus forte ; elle est suivie par le roumain et le néo-grec.

Une petite partie des mots attestés peuvent être considérés comme appartenant au substrat thrace : *бăпса*, adj., « au cou blanc » (région de Strandja), alb. *i bardhë* « blanc », roum



*barzã* « cigogne »; *брънза* (Rhodopes) « fromage », roum. *brlnzã*, alb. *rëndës* « caillot »; *каныу* « parasite des moutons », alb. *këpushë*, roum. *cãpușã*; *кучъл', кавъл'ка* (Rhodopes) « bonnet de fourrure », alb. *kësulë*, roum. *cãciulã*; *кòпеле, копелãк, копеларка* (Rhodopes) « enfant, jeune fille », alb. *kopil*, roum. *copil*; *шым* (Sofia) « écorné, écourté », alb. *shut*, roum. *ciut, șut*; *γρδα* (Sofia) « fromage », alb. *urdhë*, roum. *urdã*; *сãра* (Strandja) « lait dégraissé », alb. *dhallë*, roum. *zarã*.

Quelques-uns sont des emprunts anciens au latin : *бύεολ* « buffle » — *bubalus*; *κòμκα* « communion », *κòμκασαμ се* « communier » — *communicare*; *κòιυυλα* « chemise » — *casula*; *παγãνευ* « païen » — *paganus*.

La plupart sont empruntés à la langue roumaine et ils attestent de longues relations avec une population roumaine, surtout en matière de terminologie pastorale : *чýтýра* « puits à bascule », roum. *ciuturã* du latin \**cytola*; *колãстpa* « le premier lait après la délivrance », roum. *colastrã*, aroum. *culastrã*, du latin \**colastra* = *colostrum*; *кустýра* « couteau sans poignée », roum. *custurã*; *дрãкыл* « vampire », roum. *dracul* « le diable »; *нòрта* « porte », roum. *poartã*; *нýнса* « bourse », roum. *pungã*; *самãр* — « bâts », roum. *samar*, lat. *sagmarium*; *сугãрник* « qui tête », roum. *sugar*; *мãлãна* « semelle », roum. *talpã*; *фãуа* « ceinture en peau », roum. *fașã*, lat. *fascia*; *фýрка* « quenouille », roum. *furcã*; *чи ýна* « gond », roum. *șifinã*.

Le roumain a également fourni des éléments non romans ou des expressions caractéristiques, comme : *май-май* « près, tout près de », roum. *mai-mai*; *мокãнун* « paresseux, flâneur », roum. *moșan* « berger de Transylvanie »; *прекусòла* « trop violemment », roum. *prea cu silã*; *префãкòт* « hypocrite », roum. *preșãcut*; *зилèрин* « homme sans cœur », roum. *ziler* « travailleur journalier ».

Une partie des éléments latins ont pénétré par le canal de la langue grecque : *канòстpa* « licou » gr. *καπίστριον*, roum. *cãpãstru*; *ска̀ла* « échelle », gr. *σκάλα*, roum. *scarã*; *мýрла* « tour », gr. *τοýρλα*, lat. *trulla*.

Des mots à signification nouvelle dérivent encore de certaines formes roumaines : *lingurã* « cuiller » a donné *лýнкeур* « homme maigre et long » *lingurar*; le pluriel *straturi* (du sing. *strat* « plan de légumes ») a donné *стрãтур*, s.m. « plante potagère »; *fințar* « moustique » a produit *чимчãрка*, « plante de la famille des cucurbitacées ».

H. M.

DIMARAS, K. T., Συμποσιακά (Συμπτώσεις — γλώσσα — γενεές). Τρεῖς ἀνακοινώσεις [Symposiums (Coincidences — langue — générations) Trois communications], Athènes, 1965, 63 p.

Dans le volume que nous présentons, le directeur du Centre d'études néo-grecques d'Athènes a réuni comme il le précise dans le titre, trois communications, lesquelles ayant des contingences entre elles, ont été publiées ensemble. La première communication intitulée *Coincidences dans l'histoire des lettres et des idées* a été faite au mois de septembre 1964 au congrès de littérature comparée qui a eu lieu en Suisse.

Dans sa communication, Dimaras démontre que les coïncidences, les ressemblances et les influences ont des causes souvent connues ou inconnues, mais il y a toujours des causes. Les résultats semblables ou parallèles ne sont pourtant pas forcément dus aux mêmes causes. La causalité est multiple. L'auteur donne comme exemple de son affirmation le romantisme grec qui ne saurait être expliqué sans l'existence du romantisme français, mais son influence n'eût pas été suffisante pour produire le romantisme grec sans l'existence des éléments psychologiques grecs favorables à l'assimilation du romantisme français. Donc, en dehors de l'influence extérieure, il y a aussi un milieu favorable, une tendance à choisir consciemment. L'influence ou l'imitation, si elle n'est pas en concordance avec les conditions intérieures d'une société, n'est

pas assimilée et alors elle devient une simple singerie. La conclusion de l'auteur concernant le problème des coïncidences et des imitations est que « les causes des phénomènes que nous étudions dans nos milieux étant communs, on ne peut distinguer les résultats ».

Le second article du volume a trait à la langue populaire (*δημοτική*). Le titre de l'article est « Για την λόγια δημοτική » (Sur la langue populaire cultivée). C'est une communication faite à un symposium qui a eu lieu à Athènes entre le 3 et le 5 mars 1964, dans le but de discuter le problème de la langue populaire grecque (*δημοτική*). Dans sa communication, Dimaras se prononce en faveur de la langue populaire, qui en se cultivant, deviendrait un organe populaire, représenterait le peuple. Aujourd'hui la langue *δημοτική* souffre d'artério-sclérose et ce phénomène de vieillissement doit être combattu. La langue *δημοτική*, affirme Dimaras, doit devenir une langue vivante, nationale. Tous ceux qui veulent et peuvent écrire dans cette langue doivent sacrifier leurs préférences linguistiques personnelles aux intérêts et aux exigences nationaux. Pour la formation d'une langue populaire cultivée, Dimaras recommande une production littéraire systématique originale ou de traduction dans laquelle soit employée la langue *δημοτική*, car c'est seulement de cette façon qu'elle deviendra un organe linguistique national, une langue populaire cultivée.

Le troisième article est intitulé « Συλλογικά φαινόμενα της παιδείας » (Phénomènes culturels généraux). Il s'agit d'une communication faite au Centre d'études néo-grecques d'Athènes le 26 février 1965.

Dans son article, l'auteur est préoccupé par des problèmes culturels qui ne concernent pas des personnes mais des groupes sociaux composés de personnes ayant les mêmes inclinations et les mêmes tendances. Les recherches portent sur le XIX<sup>e</sup> siècle et particulièrement sur l'époque du romantisme grec qui se développe et fleurit entre les années 1830 et 1880. Ces deux dates historiques marquent une nouvelle littérature. Vers 1830 commence la génération pleurarde du romantisme ; en 1880 une autre génération vigoureuse et fertile, diamétralement opposée au romantisme, prend sa place. Dans la première génération du romantisme on trouve de jeunes gens pâles et désespérés qui abandonnent la vie en pleine jeunesse. La seconde génération est optimiste, pleine de vie et son trait caractéristique est la longévité. L'auteur expose la manière dont naissent et se développent les courants littéraires.

A. Cr.

GEORGIEV, EMIL, *Олицо и сравнительно славянско литературознание* (Étude générale et comparée des littératures slaves), Éditions Nauka i izkustvo, Sofia, 1965, 398 p.

L'ouvrage est une étude générale et comparée des influences et des emprunts ayant opéré sur les littératures slaves, basée sur l'évolution de la littérature bulgare.

Analysées au point de vue de leur évolution, les littératures slaves, et tout particulièrement la littérature bulgare, ne sont pas considérées comme des phénomènes isolés, clos dans une circonférence restreinte, nationale, mais, tout au contraire, ils sont étudiés dans le cadre du développement de la littérature universelle. Ce point de vue rend possible une appréciation complexe des influences directes et indirectes, des relations réciproques, du parallélisme idéologique des thèmes d'inspiration, du développement — pourtant indépendant — de certains phénomènes littéraires ou de certains courants ayant néanmoins des bases sociales identiques.

Dans l'introduction l'auteur nous dit : « Les succès importants remportés par l'humanité dans le domaine culturel ne sont pas le résultat de processus de création isolés, effectués par les peuples d'une manière isolée. Même lorsqu'ils construisent des murailles, comme La Grande Muraille de Chine, les peuples collaborent entre eux ; ils emploient et s'assimilent les valeurs créées par d'autres peuples, ils développent les leurs et celles qu'ils auront empruntées et ajou-

tent leurs propres conquêtes aux trésors culturels d'autres peuples. C'est ainsi que la culture de l'humanité a été créée et continue d'être créée avec le concours de forces communes » (p. 5).

En établissant son étude sur ce principe, l'auteur s'occupe des phénomènes fondamentaux des littératures slaves à une période donnée, à savoir celle de la renaissance bulgare qu'il choisit dans ce but. Il commence par initier les lecteurs à la théorie de l'étude comparée du phénomène littéraire en soi et fait un bref historique du développement de cette méthode, en indiquant ses principes directeurs et les problèmes qu'elle résout dans le domaine de l'étude de la littérature.

Dans le chapitre II de son ouvrage, l'auteur poursuit la présentation historique de la méthode sus-mentionnée, dans le cadre des littératures slaves, dont l'étude commence — d'après l'auteur — avec l'apparition de l'étude de la culture slave entreprise par les slavistes.

Dans le chapitre III intitulé « Problèmes fondamentaux de l'étude comparée de la poésie slave », l'auteur définit le type poétique fondamental de la littérature slave, à savoir celui de l'écrivain, du poète « citoyen ». Quant aux caractéristiques communes à la poésie slave, prise en son ensemble — vocabulaire, style, facture du vers —, l'auteur affirme que c'est dans la parenté des langues slaves qu'il faut chercher et trouver leur origine.

Dans le chapitre IV — « Traits communs du développement des littératures slaves », l'auteur entreprend son étude à partir des influences isolées qui se sont exercées sur les différents pays slaves autant que sur ce fond commun de caractéristiques. En passant rapidement sur toutes les époques de l'évolution historique des peuples slaves l'auteur arrive à l'époque de la Renaissance. Il y trouve, comme traits caractéristiques de leurs littératures, le folklore (que l'auteur dénomme « l'appel fait au peuple »), le slavisme, l'idéal de donner une réponse aux problèmes d'ordre matériel et spirituel de la vie, d'avoir un cachet social, mobilisant. C'est à l'époque de la Renaissance que se développent, en même temps que les nations, les langues littéraires slaves. L'auteur nous rappelle — en faisant aussi leur analyse — tous les courants, toutes les méthodes littéraires qui découlent de la Renaissance slave et qui se trouvent être spécifiques aux littératures européennes : le classicisme, le sentimentalisme, le romantisme et le réalisme ; à tous ceux-ci s'ajoute pendant la dernière période des littératures slaves le courant réaliste-socialiste.

Dans le chapitre V — « La communauté littéraire slave du sud » — l'auteur appuie sur des critères historiques-sociaux l'analyse du phénomène d'apparition et de développement — dans les conditions spécifiquement propres à la Péninsule Balkanique — de la prérenaissance et de la Renaissance avancée, de la Renaissance et de l'illumineisme, du romantisme, du courant propre à l'époque entre le romantisme et le réalisme et enfin du réalisme proprement dit.

Le chapitre VI présente la nouvelle littérature bulgare dans le cadre des relations littéraires bulgares-russes et contient des données d'histoire littéraire envisagées sous l'angle de l'étude comparée. Quant à l'évolution et aux conceptions littéraires des écrivains bulgares de l'époque de la Renaissance, celles-ci sont présentées comme étant en étroit rapport avec l'influence puissante exercée en Bulgarie par la littérature russe.

Le chapitre VII a trait aux relations bulgares-ukrainiennes et à l'apport de la littérature ukrainienne à l'évolution de la Renaissance bulgare. L'auteur nous parle de I. Venelin et de sa forte influence sur de nombreuses personnalités littéraires bulgares de cette période, de Taras Sevchenko et de son rôle dans la formation du style poétique de la Renaissance, de Marko Vovciok, de G. F. Kvitka-Osnoveanenko, de N. I. Kostomarov.

Mais, la Renaissance bulgare est envisagée aussi sous l'angle des influences tchécoslovaques. C'est dans le chapitre VIII de l'ouvrage que l'auteur traite largement des influences exercées par Joseph Dobrovski, P. I. Safarik, Vatzislov Hauka, Frantisek L. Celakovski, et d'autres.

Le chapitre IX est consacré aux influences polonaises. Celles-ci sont analysées du point de vue historique, leur évolution présentant des caractéristiques communes aux deux populations d'origine slave, berceaux de Botev (pour les Bulgares) et de Mickiewicz (pour les Polonais).

L'auteur s'occupe — dans les deux derniers chapitres de son ouvrage — des contributions des littératures slaves dans le cadre de la littérature universelle et « des littératures slaves dans l'étude de la littérature bulgare ».



Cet ouvrage est en même temps une contribution à l'histoire littéraire, en offrant une base objective aux affirmations de théorie littéraire. L'auteur fixe les phénomènes littéraires dans le temps et les appuie sur une réalité sociale qui explique l'orientation des courants littéraires. Ce sont les réalités sociales qui ont nourri les influences littéraires, qui ont facilité la circulation de celles-ci dans divers milieux nationaux, dotés, néanmoins, de traits sociaux, éthiques et historiques communs ; ces milieux sociaux ont joué un rôle important, tout comme les classes sociales, dans le développement de certains courants littéraires, d'un certain genre de thèmes d'inspiration littéraire, de certaines conceptions philosophiques.

L'auteur observe aussi l'évolution des genres littéraires aux différents moments historiques, dans quelle mesure et pour quelles raisons certains genres sont préférés à d'autres par les différentes populations slaves à une époque donnée. Ce problème est envisagé à partir des possibilités d'expression des différents genres littéraires, en fait d'idées, de conceptions et des tendances du moment considéré.

Etant donné que la lutte des populations de la Péninsule Balkanique pour secouer le joug ottoman et arriver ainsi à leur libération a constitué le thème principal et le fond historique de l'inspiration littéraire à l'époque de la Renaissance, l'auteur s'en occupe tout particulièrement lorsqu'il entreprend d'établir les caractéristiques communes de l'évolution des littératures de ces populations.

Cet ouvrage souligne une série de rapports et d'influences entre les littératures slaves, éclaire les causes de l'apparition et de la disparition de certains phénomènes littéraires, définit leur aire d'expansion. On offre ainsi au lecteur un point de vue nouveau et la possibilité de résoudre des problèmes de l'étude comparée des littératures slaves et de la littérature prise en son ensemble.

Sans accorder un sens absolu à ses théories, l'auteur énonce, pourtant, une série de principes qui facilitent l'étude scientifique de la littérature.

E. S.

THECHARIDIS, G. I., Μάρουνας τὸ δῆθεν σλαβικὸν ὄνομα τῆς Καβάλλας [Morounač, la dénomination slave supposée de Cavalla], dans « Μακεδονικά », VI (1964—1965), p. 75—89.

Au monastère de Helandar du Mont Athos se trouve un luxueux évangile slave datant de 1347, orné de miniatures en couleurs et dorées. Sur cet évangile figure une dédicace à Etienne Douchan. Il est dit dans cette dédicace qu'en dehors des frontières de son État serbe, il possédait aussi « Grskoi zemliù daze do Morouñtsa gradà rekse Christopòlia », ce qui signifie : la terre grecque jusqu'à la ville de Morounač, c'est-à-dire Hristoupolis. L'auteur essaie d'élucider la question si ce Morounač est le nom slave de Cavalla ou désigne une autre localité. Il ne résulte pas clairement de la dédicace si Morounač et Hristoupolis sont les noms de la même ville ou s'il s'agit de deux localités différentes. L'auteur nous dit qu'il n'est pas sûr si le mot « rekse » (c'est-à-dire) se rapporte à Hristoupolis ou bien si l'on sous-entend qu'après « rekse » se répète le mot « daze ». Partant du fait constaté par les sources byzantines que Hristoupolis était en dehors des possessions de Douchan, Théoharidis établit, à l'aide d'une minutieuse recherche topographique, qu'en 1212 existait un évêché dénommé Morenos. Ce nom de Morenos de l'évêché s'est conservé jusqu'à nos jours comme dénomination d'un village se trouvant en dehors de la ville de Cavalla ; l'évêché a été créé après 1204, et se trouve au nord-est de Hristoupolis.

L'auteur arrive à la conclusion que le terme *Morounač* n'est pas une dénomination slave de la ville de Cavalla, mais qu'il désigne l'évêché et le village se trouvant près de la ville et que c'est un terme latin qui dérive de Morini, lesquels étaient *gens Galliae Lugdunensis*.

A. Cr.

LIAKOU, SOKR. N., 'Η καταγωγή τῶν Ἀρμονίων (τουπλκλην Βλάχων). *L'origine des Armagnis (ou Macédovalaques)*. Thessalonique, 1965, μή, XII, 176 p. (Μικρευρωπαϊκός — Βαλκανικός-Μελέτες, 2).

L'auteur s'occupe depuis 1940 du problème de l'origine des Aroumains. Il a réuni, grâce à son travail assidu toutes sortes de preuves puisées aux sources historiques et aux études des spécialistes ou encore empruntées à la toponymie. En 1961 paraît déjà son ouvrage intitulé *Τὰ 150 ὀνόματα οἰκισμῶν τῆς Λύγκου* (= *Les 150 noms de lieux habités de Lyngos*). Il y soutient la thèse que les Aroumains seraient autochtones dans les territoires où ils vivent de nos jours et représenteraient une très vieille population, romanisée depuis les premiers siècles de notre ère. Malheureusement, les sources historiques ne sont pas utilisées systématiquement, mais indirectement et pour l'étude de la toponymie l'auteur n'est pas armé d'une méthode scientifique adéquate. Par voie de conséquence, son livre reste l'œuvre d'un amateur qu'on utilisera avec précaution, mais il n'est pas non plus sans mérites : c'est que M<sup>r</sup> Liakou connaît bien le dialecte aroumain et est au courant de la situation matérielle et de la dissémination géographique des Aroumains. Il est fier de leur apport remarquable à la libération de la Grèce du joug ottoman et met toujours en valeur leur contribution au développement de l'Etat et de la culture nationale grecque. Chercheur du reste éclairé et passionné, il est surprenant qu'il se hasarde dans des discussions théoriques qui dépassent sa compétence, au lieu de recueillir soigneusement un matériel concret sur le parler et la vie quotidienne des Aroumains d'aujourd'hui, matériel qui rendrait infiniment plus de services à la science que maintes considérations stériles comme on en rencontre dans les pages de son livre. Cet ouvrage renferme, cependant, aussi des informations utiles qui le signalent à l'attention des gens du métier. C'est le cas, par exemple, des observations sur les villages aroumains de Băiasa, Beala, Clinuva, Clisura, Gopeș, Livadea, Măgarova, Muloviștea, Niveasta et Pisuderea. Intéressantes sont, également, quelques photographies représentant des villages et des paysans. On trouvera en fin de volume une carte des localités de la province de Macédoine du temps de la domination romaine.

H. M.

STRATOS, ANDRÉ N., Τὸ Βυζάντιον στὸν ζ' αἰῶνα. Τόμος Α' : 602—626, τόμος Β' : 626—634. Πρόλογος Δ. Α. Ζακυθινού. Hestia, Athènes, 1965—1966, XVI, 960 p.

Bien qu'intitulé « Byzance au VII<sup>e</sup> siècle », cet ouvrage ne traite que des événements des années 600—634, c'est-à-dire la fin du règne de Maurice (582—602), puis celui de Phocas (602—610) et le commencement du règne d'Héraclius jusqu'à son apogée, avant l'expansion arabe. Cet essai, malgré ses vastes proportions, ne constitue qu'une introduction à l'histoire du VII<sup>e</sup> siècle, comme le remarque du reste aussi la préface du professeur D. A. Zakythinou.

Ce travail est opportun car une ample synthèse sur le VII<sup>e</sup> siècle manquait jusqu'à présent. Or cette époque a joué un rôle insigne dans l'histoire de Byzance. Elle a vu se développer et

s'affirmer les relations féodales, la militarisation de l'administration par la création des thèmes destinés à faire face à la lutte des masses ; l'influence des organismes ecclésiastiques s'est sans cesse accrue ; le grec a triomphé aux dépens du latin définitivement évincé. Sur le plan extérieur enfin, on voit s'affirmer des peuples neufs, les Slaves, les Avars, les peuplades germaniques et surtout les Arabes. Le VII<sup>e</sup> siècle a créé les prémisses nécessaires à l'existence et à la persistance de l'Etat byzantin médiéval. Il se distingue profondément du VI<sup>e</sup> siècle qui par les contemporains de Justinien caressait encore l'illusion de pouvoir se maintenir au sein du système esclavagiste.

L'auteur a passé plusieurs années à étudier les sources. Il a consulté la littérature de spécialité qui est très vaste (la bibliographie couvre 21 pages). Il a essayé de présenter les événements en fonction de leur déroulement chronologique, à la manière des chroniqueurs byzantins, en faisant alterner les chapitres consacrés aux guerres avec ceux relatifs aux révoltes ou à la situation intérieure. Les sources narratives contiennent surtout des informations du domaine de la guerre et l'auteur suit de près ces sources dont il expose minutieusement le contenu. Le résultat est que le lecteur assiste aux mouvements, aux succès ou aux défaites des armées, mais bien des fois sans saisir les causes qui les ont provoqués ; ou même il n'arrive pas à se faire une image d'ensemble sur la complexité de la vie byzantine. Après une brève introduction où l'on expose la situation avant l'an 602, on trouve l'exposé proprement dit en trois livres : livre I, les années 602—622 ; livre II, les années 622—628 ; livre III, les années 628—634. L'annexe renferme les notes explicatives du texte, des index de noms et 16 cartes (dont une d'ensemble). L'exécution technique est réussie et l'effort de l'auteur méritoire.

H. M.

AHRWEILER, HÉLÈNE, *Byzance et la mer. La marine de guerre. La politique et les institutions maritimes de Byzance aux VII<sup>e</sup> — XV<sup>e</sup> siècles* [Bibliothèque byzantine publiée sous la direction de Paul Lemerle. Etudes 5], Paris, 1966, Presses Universitaires de France, 502 p.

Serait-ce faire offense à Madame Ahrweiler que de consacrer à sa volumineuse et érudite thèse de doctorat moins que le compte rendu qu'elle mérite pleinement, et plus qu'une simple note bibliographique ? Certes point, car ce volume nous étant arrivé trop tard nous n'avons pas voulu en ajourner l'annonce, vu l'intérêt exceptionnel qu'il présente pour l'histoire des relations romano-byzantines. Il s'y trouve, en effet, une information d'une immense importance : c'est une mention concernant Lykostomion (Lycostomo, Lykostoma), qui avait jusqu'ici échappé à l'attention des chercheurs. Le Lexique de Photius, dont tout le monde a entendu parler mais que pratiquement personne ne consulte, est dédié précisément à l'un de ses élèves, un certain Thomas, devenu protospathaire et archonte de Lykostomion. L'auteur énumère ce fait à l'occasion de son relevé forcément disparate des archontes byzantins mentionnés par les sources littéraires, sigillographiques, etc.<sup>1</sup> Comme l'auteur l'explique aux pages 59—60 de son livre, ces derniers sont des dignitaires dont la juridiction s'étend à « des régions frontalières » dont les liens avec Constantinople sont lâches et dont le territoire, — ceci est important, — se trouve quelquefois entre des mains ennemies ; tel est le cas pour la Crète, pour Chypre et, évidemment pour la Bulgarie du IX<sup>e</sup> siècle. Remarquons — poursuit Madame Ahrweiler — que l'occupation d'un

<sup>1</sup> Les mentions sur Lykostomion aux p. 57 (et note 2), 89 (et note 1), 90 et 101. H. Ahrweiler (p. 89) observe que le centre du commandement de la flotille byzantine du Pont au IX<sup>e</sup> siècle devait se trouver à Lykostomion ; puis, au siècle suivant, à Déveltos. Elle estime encore que l'archonte de Bulgarie aura remplacé le titulaire de Lykostomion. Tout autant d'hypothèses que nos historiens se devront de prendre en considération.



territoire byzantin par les ennemis de Byzance, occupation de longue ou de courte durée, ne suppose pas obligatoirement l'établissement de la part de l'occupant du contrôle de la mer qui baigne le territoire investi, surtout au moment et dans le cas où une flotte de haute mer, telle par exemple la flotte impériale, pouvait visiter les eaux territoriales de ces régions et contrôler ainsi la navigation et les communications internationales ». La dédicace par Photius d'un exemplaire de son lexique <sup>2</sup> à son ancien disciple, nous prouve, sans réplique possible, la présence byzantine aux bouches du Danube en plein IX<sup>e</sup> siècle. Elle atteste aussi l'ancienneté de Lykostomion. Ce port des bouches du Danube, situé sur le bras septentrional, celui dit de Kilia, n'était jusqu'à présent connu qu'à partir du XIV<sup>e</sup> siècle (voir par exemple N. Grămadă, *La Scizia Minore nelle carte nautiche del Medio Evo*, dans *Ephemeris dacoromana*, IV, 1930, p. 245 — 246). Ces résultats positifs appellent une étude spéciale et nous l'entreprendrons prochainement avec la collaboration de M. Petre Diaconu, de l'Institut archéologique de Bucarest. En attendant on nous saura peut-être gré d'attirer d'ores et déjà l'attention des chercheurs sur cette nouvelle acquisition de l'histoire des relations roumano-byzantines. Cette information était demeurée inobservée jusqu'à l'ouvrage de la savante byzantiniste, en dépit de la mention explicite que l'on peut lire dans l'Histoire, à jamais classique, de la littérature byzantine du grand Krumbacher qui a intégralement noté le titre dudit lexique : « Φωτίου τοῦ ἀγιωτάτου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως λέξεων συναγωγὴ, αἱ μᾶλλον τῶν ἄλλων ῥήτοροι καὶ λογογράφοι ἀνήκουσιν ἐπὶ χρεῖαν. Προσπεφώνηται δὲ Θωμᾶ πρωτοπαθαρῖφ καὶ ἄρχοντι τοῦ Λυκοστομίου, οἰκείφ μαθητῆ » (2<sup>e</sup> éd., p. 519 et bibliographie p. 523). Sa source : l'édition de S.A. Naber, parue à Leyde en 1864. Nous n'avons pu consulter cette dernière. En revanche nous avons relevé des variantes de divers manuscrits cités ou édités par d'autres érudits. Les voici : Λυκοσταμίου (éd. G. Hermann, 1808, p. 6) ; Λυκοτόμου (cité par Hergenröther, *Photius* III, 1869, p. 12, note 18, d'après un ms. anglais) ; Λυκοστομίου (cité par Krumbacher, d'après Naber, 1864) ; Λυκοτομίου (ms. grec cité par R. Reitzenstein, *Der Anfang des Lexicons des Photios*, Leipzig-Berlin, 1907, p. 1, apparat critique). Nous ne saurions douter de l'exactitude de la leçon Λυκοστομίου à laquelle mènent d'ailleurs les variantes citées ci-dessus. La présence de Byzance dans le delta danubien est du reste confirmée, archéologiquement aussi à l'heure qu'il est à la suite de la reconnaissance entreprise sur place en juin 1966 par P. Diaconu (en compagnie de Șt. Olteanu, de l'Institut d'histoire « N. Iorga » de Bucarest, et de G. Simion, directeur du musée de Tulcea), laquelle a permis la découverte dans la région de Periprava (localité située en face même de Vlăkov) d'un tessou de céramique byzantine que sa pâte et sa facture datent catégoriquement du VIII/IX<sup>e</sup> siècle. Le but de cette enquête était notamment de contrôler le résultat des recherches encore inédites d'Octavian Iliescu du Cabinet numismatique de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie : dans deux communications présentées à Bucarest le 27 décembre 1964 et le 28 décembre 1965, Oct. Iliescu a soutenu la thèse que Lykostomion est nettement distinct de Kilia, située plus en amont. (L'idée en avait été déjà lancée par R. H. Bautier dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 60, 1948, p. 188 de l'École française de Rome). Son travail paraîtra dans le volume *A doua Sesiune generală a Muzeelor*, sous le titre (en roumain) *Lykostomion et les deux Kilia* <sup>3</sup>. Nous devons à l'obligeance de nos deux collègues de pouvoir signaler ici ces résultats d'une importance particulière pour la géographie politique et historique des bouches du Danube.

L'intérêt du livre de Madame Ahrweiler ne s'arrête point là. L'auteur affirme en effet que le duc de Paristrion (Paradounavon) céda la place à celui d'Anchialos (p. 188, note 8). Affirmation inattendue qui va remettre en discussion le problème de l'organisation administrative de la Dobroudja à partir du moment où la mention du duc de Paristrion cesse d'appa-

<sup>2</sup> À notre avis, ceux des manuscrits du Lexique photien qui renferment la dédicace à Thomas ont pour archétype l'exemplaire offert à ce dernier. Les autres descendent, probablement, de copies diverses.

<sup>3</sup> Selon Oct. Iliescu c'est à Periprava qu'il faut rechercher Lykostomion.

raître dans les sources (la dernière citation se lit sous Alexis Comnène dans l'*Alexiade*, éd. B. Leib, p. 155). Cette remarque de l'auteur méritera un plus ample examen dont les conclusions ont toute chance d'être positives.

Bien que nous n'ayons fait que parcourir la thèse d'Hélène Arhweiler, nous avons été frappé constamment par l'ampleur de son information et la solidité de l'exposé. Nous nous permettrons cependant de lui signaler les remarquables résultats des fouilles entreprises depuis plusieurs années dans l'île danubienne de Păcuiul lui Soare, à une vingtaine de km en aval de Silistra (Durostorum, Dorostolon), où l'on a commencé à ramener à la lumière les restes imposants d'une forteresse byzantine et de son port de guerre des X<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècles (voir là-dessus P. Diaconu, *La forteresse byzantine de l'île de Păcuiul lui Soare* — en roumain — dans « Revista Muzeelor », II—1, 1965, p. 12—16. Une bibliographie plus ample dans notre article *Peut-on localiser la Petite Prestav à Păcuiul lui Soare?*, dans « Revue des études sud-est européennes », III, 1—2, 1965, p. 31, note 72). Madame Arhweiler avait du reste eu l'intuition de la nécessité d'installations de caractère maritime quelque part sur le Danube « afin d'assurer l'entretien des bâtiments de guerre et sans doute de construire de petites unités de la flotte fluviale » (p. 438—439). Le seul chantier fluvial connu jusqu'ici était, pour le moyen âge byzantin, celui des Russes de Kiev, sur le Dniéper par conséquent, signalé dans *De Administrando Imperio* (éd. Moravcsik-Jenkins, p. 58). A les juger à la lumière des recherches si vastes et si minutieuses de Madame Arhweiler, les fouilles de Păcuiul lui Soare revêtent le cachet du sensationnel pour l'archéologie byzantine en général et militaire en particulier.

Aux pages 390—391, dans ses conclusions, l'auteur observe qu'elle n'a « pris en considération qu'occasionnellement la mer Noire et son prolongement nordique, la mer d'Azov, qui sont cependant, et à juste titre, l'objet d'une attention toute particulière de la part des historiens qui étudient le délicat problème du commerce international et des relations économiques du monde médiéval. Cette constatation nous permet de dégager un trait fondamental de la marine de guerre de Byzance : elle est avant tout une marine méditerranéenne ; la Méditerranée est son cadre unique. Cela détermine son histoire et son évolution ». Sans que notre regret frise la moindre critique, il nous faut déplorer — et d'autres chercheurs de l'espace pontique partageront sans doute notre point de vue — que le programme que l'auteur s'était fixé nous prive ainsi de l'histoire de Byzance dans la mer Noire. (Pour la ligne du Danube et le delta, nous y travaillons déjà en collaboration avec M. P. Diaconu.)

En nous arrêtant à ces quelques observations plus importantes, nous souhaitons à ce très beau livre, qui embrasse l'histoire de la marine byzantine depuis l'époque des Isauriens jusqu'à la conquête de 1453, le plus grand nombre de lecteurs possible. Ce sera la satisfaction morale à laquelle Madame Hélène Arhweiler a pleinement droit.

P.Ş.N.

*La vie de Saint Cyrille le Philéote moine byzantin* († 1110). Introduction, texte critique, traduction et notes par Étienne Sargologos [Subsidia Hagiographica, n° 39], Société des Bollandistes, Bruxelles, 1964, 507 p.

Ce volume, présenté comme thèse de doctorat devant la Faculté des Lettres de Lyon, a le mérite de mettre à la disposition des byzantinologues une nouvelle source hagiographique dont Ch. Loparev n'avait publié, il y a bien longtemps, que des fragments (voir son article *Описание некоторых ереческих житий святыхъ*, dans *Vizantijskij Vremennik*, IV, 1897, p. 378—401). E. Sargologos a fondé son édition sur 2 manuscrits du Mont Athos, le codex 42 de Karakallou (copié en 1341) et le codex H 191 de Lavra (XVIII<sup>e</sup> siècle) ; il a tenu compte aussi des fragments conservés dans le Marclanus graecus, II, 104 (509) de Venise (XVI<sup>e</sup> siècle).

L'Introduction (p. 13—42) nous présente d'abord l'auteur de cette « Vita », Nicolas Katasképénos. C'était un caloyer contemporain du personnage qu'il avait connu et dont il a écrit la Vie. Ce que l'on sait de lui, il faut le glaner précisément à travers cette « Vita ». Il semble bien en résulter que sa naissance doit être fixée aux dernières décennies du XI<sup>e</sup> siècle. La date de son trépas est en tout cas postérieure à l'an 1143, quand fut édifié par le basileus Manueï I<sup>er</sup> Comnène le monastère de Katasképé, d'où le surnom dont ce moine s'est affublé. On lui doit, outre la Vie de saint Cyrille, divers écrits — des canons, des vers, deux lettres — les uns édités, les autres encore inédits. En ce qui concerne le milieu géographique et le monastère du saint, il s'agit de la Thrace orientale : plus précisément du village de Philéa (au bord du lac du même nom ou lac de Dercos), et du couvent que Cyrille y possédait de ses ancêtres et qui se trouvait dans les parages immédiats de la bourgade. Les qualités d'âme de Cyrille allaient le rendre célèbre du temps des Comnène. La vie de Saint Cyrille le Philéote est résumée aux pages 18—23. La voici en essence, telle qu'on la retrouve encore aux p. 37—40 qui en établissent la chronologie. Cyrille vit le jour en 1015 à Philéa (d'où son appellatif). Il prit femme en 1035 et travailla de 1042 à 1045 sur un bateau avec lequel, soit dit en passant car nous y reviendrons, il visita les ports du Danube. Une invasion des Petchenègues (« Scythes ») l'inclta à quitter sa famille et à se retirer au monastère fondé par son frère : l'événement remonte à 1051—1056. Le moine Cyrille passa de vie à trépas le 2 décembre 1110. Durant sa vie au monastère il fut visité par des personnages illustres, Anne Dalassène, Alcxis I<sup>er</sup> Comnène (par deux fois !), Constantin Choerosphactès, le général Eumathios Philocalès, le protostrator Michel Doucas, Georges Paléologue, etc. . . . L'introduction s'occupe également de la tradition manuscrite du texte (p. 23—31), ainsi que de la langue et de la grammaire de celui-ci (p. 31—37). On remarquera que Nicodème l'Hagiorite a connu le codex, cité plus haut, de Lavra dont il s'est servi dans son « Νέον Ἐκλόγιον ». D'une lecture aisée, captivante même, cette Vita abonde en tableaux où le naturel des conversations entre Cyrille et divers personnages, obscurs ou illustres, évoque l'atmosphère byzantine du temps. Mais les démarcages de textes multiples, parastrophes surtout, s'ils font honneur à la culture de Nicolas Katasképénos, en rompent trop souvent le fil, à notre avis du moins. C'est que cet hagiographe connaissait, outre les Écritures, les Pères de l'Église et aussi les auteurs profanes de l'antiquité grecque : on admirera à ce propos la patiente érudition de E. Sargologos qui les a dépistés et identifiés, depuis Aristote, Platon et Antisthène, jusqu'à Saint Basile, Saint Jean Chrysostome, Jean Climaque, et son homonyme de Carpathos, Photius, et bien d'autres encore dont le souvenir s'est déjà effacé de ma mémoire ! Ajoutons cependant l'emploi par Nicolas de maximes des sages de la Grèce païenne. Les miracles de saint Cyrille sont groupés aux p. 40—41. L'intérêt de ce texte est souligné enfin aux p. 41—42. Il réside certes dans les informations qu'il renferme sur diverses célébrités du temps — nous avons déjà rappelé leurs noms, — comme dans les détails d'histoire militaire et politique (invasions petchenègues, turques). Mais il est surtout tributaire de ces mille petits riens de la vie quotidienne, de la vie des couvents, de la vie des campagnes, de celle aussi des petites gens, moines, soldats, voyageurs, matelots, etc. . . ., qui y sont évoqués.

L'édition critique de cette Vita occupe les pages 43—264 : elle est établie avec un soin extrême et nous avons plaisir à observer qu'aucune coquille ne semble l'avoir déparé. Quant à la traduction, elle lui fait immédiatement suite aux pages 265—493. Claire et précise <sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Une inexactitude pourtant : p. 350—353 l'éditeur traduit l'expression « οὗ ἐξ Ἀρμενίων χριστιανός » (cf. p. 126) par « ce chrétien d'Arménie » ou encore par « ce chrétien venu d'Arménie ». Il faut entendre soit « chrétien d'origine arménienne » — l'homme était en effet originaire de Varna « ἐκείθεν ... ὄρμητο », nous dit le texte, p. 126 et 352 (on sait qu'il y avait nombre de descendants d'Arméniens établis de longue date dans les Balkans et qui alimentèrent le bogomilisme), soit, comme nous inclinons à le penser, « ce chrétien venu des rangs de la religion des Arméniens » : aux yeux des moines grecs il n'était devenu réellement chrétien que du jour de sa conversion à l'orthodoxie. La captivité de sa femme et de ses

elle rendra visiblement bien des services et incitera certainement plus d'un chercheur à user plus souvent des trésors historiques et culturels de l'hagiographie byzantine. Les notes qui l'accompagnent en facilitent la compréhension. Le livre renferme enfin plusieurs tables. D'abord un index de mots rares et d'hapax qui attendent la refonte du Ducange grec ; puis celui des noms de personnes et de localités ; celui enfin des citations patristiques (on regrettera que l'éditeur n'en ait pas dressé un aussi pour les citations d'auteurs antiques).

Pour l'histoire du Sud-Est européen en général, et pour celle de la Roumanie en particulier, la Vie de Saint Cyrille est une source très importante. En effet, on l'a vu, Nicolas Katasképénos fait revivre avec bonheur l'ambiance du XI<sup>e</sup> siècle. Ses informations sur les Petchenègues sont précieuses : c'est ainsi qu'il nous apprend sur eux maints détails que l'on chercherait inutilement chez d'autres auteurs byzantins, telle la conversion — forcée, cela s'entend — par Alexis I<sup>er</sup> des rescapés du massacre de la bataille de Léboundion de 1091 (cf. p. 230—231 = trad. p. 456). Pour l'histoire roumaine, il faudra signaler le passage encore peu connu (cf. toutefois H. Mihăescu, *Прямое византийское влияние в румынском языке*, « Revue des études sud-est européennes », I, n<sup>os</sup> 3—4, p. 348) qui montre l'état d'âme de Cyrille vers 1042—1045 quand, appartenant à l'équipage d'un vaisseau byzantin de commerce, il naviga sur le Danube pour affaires aux places fortes des bords du fleuve — ἀπὸ θρομῆν ποτε εἰς τὰ παρὰ Δάνουβιν φρούρια διὰ τινα πραγματείαν (p. 63 = trad. p. 284—285)<sup>2</sup>. En dépit de son laconisme, cette information est à rapprocher des résultats d'ordre archéologique sur le commerce byzantin avec la Dobroudja et les rives du Danube au XI<sup>e</sup> siècle. On retiendra encore cette remarque faite alors par Cyrille que le dit fleuve « sort du Paradis ... et entoure toute la terre » ; N. A. Oikonomidès, *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux XI<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles*, « Revue des études sud-est européennes », III, n<sup>os</sup> 1—2, 1965, p. 60 vient en effet de nous rappeler cette naïve croyance que l'on identifiait alors le Danube avec le Physon de l'Ancien Testament. Sur ce point le commentaire de l'éditeur aurait eu besoin d'une note.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter à É. Sargologos de poursuivre à l'avenir son activité d'éditeur de textes hagiographiques byzantins. Sa publication de la Vie du Philéote a donné la mesure de ses moyens et de sa science et la collection où elle est parue en est le garant le plus sûr et le plus impartial.

P. Ş. N.

KOMNINA, ANNA, *Alexiada*. Vstupitel'naja stat'ja, perevod, komentarij I. N. Liubarskovo. Izdatel'stvo Nauka glavnaja redaktsija vostočnoj literatury. Moskva, 1965, 687 p. (• Pamjatnik srednievckovoj istorii narodov tsentralnoj i vostočnoj Evropy •)

Ce livre de M. I. N. Liubarskij nous offre la première traduction intégrale en langue russe de l'Alexiade (les livres X et XI ont été traduits par S. G. Slutskaïa). Dans l'ample introduction de son ouvrage l'auteur s'attache aux événements historiques qui font la matière de l'œuvre d'Anne Comnène. Il caractérise ensuite l'impérial auteur et son œuvre dont il fait une savante analyse philologique et historique, en mettant en évidence ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux, ce qu'il y a de beau et ce qu'il y a d'artificiel. On nous présente enfin le

enfants qu'il s'efforçait de racheter doit probablement être attribuée à cette époque à quelque incursion pechenègue au sud du Danube.

<sup>2</sup> Dans le « Νέον Ἐκλόγιον περιέχον βίους ἀξιολόγους διαφόρων ἀγίων ... », Venise, 1803, ce passage a la teneur suivante, qui n'est que la traduction en néo-grec de la phrase byzantine : Πηγαίνοντες δὲ μίαν φράσιν εἰς τὰ παραδοῦναβα κάσ-τρα διὰ πραγματείαν τινα ... (p. 241, colonne de droite, § 3).

destin de l'Alexiade dans les temps modernes : ses éditions, ses traductions et les études dont elle fit l'objet. Un commentaire prouvant l'érudition de l'auteur accompagne la traduction. Il y a aussi un tableau chronologique, trois index (pour les noms propres, pour les dénominations géographiques et ethniques) et une bibliographie sélective.

N. Ş. T.

VACALOPOULOS APOSTOLOS, E., *Πηγές της Ιστορίας του νέου Έλληνισμού*, t. I, 1204—1669 (Sources de l'histoire de l'hellénisme moderne, t. I, 1204—1669), Salonique 1965, 447 p.

Le professeur de l'Université de Salonique publie un livre d'une importance particulière qui constitue un instrument de travail utile aux chercheurs dans le domaine de l'histoire surtout aux débutants et aux non-initiés dans la riche bibliographie existante.

Dans ce premier volume sont données les sources byzantines, néo-grecques et étrangères : chroniques, lettres, actes du patriarcat, notes sur les manuscrits ou études basées sur des documents, tout ce qui peut constituer une source historique pour l'époque comprise entre 1204 et 1669. Le matériel présenté est divisé en plusieurs chapitres et sous-chapitres.

1. Les colonisations de populations étrangères dans les régions grecques et le problème de l'origine des Grecs (p. 11—37). Sous ce titre sont indiquées sept sources pour les problèmes suivants : *a.* L'invasion des Bulgares dans la région Amphissa-Galaxidi (fin du X<sup>e</sup> siècle) ; *b.* La pénétration des Albanais dans la Thessalie occidentale (fin du XIII<sup>e</sup> siècle). Le document publié par Vacalopoulos nous présente une image de la pénétration pacifique des Albanais dans la Thessalie occidentale et laisse entrevoir les craintes des habitants grecs à l'égard de leur présence, ainsi que leurs réactions. *c.* La pénétration en masse des Albanais dans le Péloponnèse (fin du XIV<sup>e</sup> siècle). On y décrit l'immigration pacifique d'environ 10 000 Albanais avec leurs familles dans le Péloponnèse et leur établissement là-bas avec l'approbation du despote du Péloponnèse, Théodore I<sup>er</sup>. *d.* L'extension, des Albanais à l'intérieur de l'Épire du sud et dans l'ouest de la Grèce continentale (début du XV<sup>e</sup> siècle). Le texte publié nous informe sur les opérations entreprises par Charles I<sup>er</sup> Tokkos, prince des îles de Céphalonie et de Zante, contre les Albanais dans l'Épire, du sud et l'ouest de la Grèce continentale, ainsi que sur le genre de vie nomade et pastorale menée par les Albanais, par opposition à la vie sédentaire des Grecs qui s'occupaient de l'agriculture, ou étaient établis dans des villes, où ils exerçaient le commerce. *e.* L'origine des Valaques. Il s'agit d'un texte dans lequel, écrit le professeur Vacalopoulos, il est dit, « avec des arguments scientifiques ... très convaincants à l'appui » que les Valaques ne seraient que les Grecs autochtones latinisés pendant la domination ottomane. Les spécialistes ont la parole sur ce sujet. *f.* Gréco-Valaques et Albano-Valaques.

Dans le texte présenté, il s'agit des Albano-Valaques, originaires des villages proches de la ville de Moshopolis. Vivant près des Albanais, ils parlaient les langues valaque et albanaise. Quoique chrétiens orthodoxes, ils ne s'alliaient pas par parenté aux Grecs. Les Gréco-Valaques proviennent des villages de l'Épire, de Macédoine et de Thessalie. Ces derniers, étant entourés de Grecs, se sont alliés par parenté à eux, ils ont parlé le grec et ils ont reçu la culture grecque. Ils aimaient la liberté, ils étaient charitables et des amis fidèles. Ils ont toujours collaboré avec les Grecs pour la liberté et n'ont jamais trahi un Klephte ou un Armatole quoiqu'ils eussent été soumis à des tortures, même mortelles.

2. Les régions grecques dominées par les Francs et les États grecs après 1204 (p. 37—77). Sous ce titre général, l'auteur présente 12 sources documentaires, dans lesquelles il s'agit des tentatives désespérées de Théodore I<sup>er</sup> Lascaris de chasser les Francs des régions grecques où ils causèrent beaucoup de destructions. On montre dans l'un des textes publiés, que Michel

1<sup>er</sup> **Comnène Dukas (1206—1215)** a aidé et a facilité l'établissement à Ianina de beaucoup de réfugiés venus ici après l'invasion des Francs. Dans d'autres textes, on déclare la volonté indomptable des Grecs de reconquérir les territoires de leurs aïeux. Théodore II Lascaris a livré des combats acharnés contre les Turcs, les Francs, les Bulgares et les Serbes. Dans certains textes sont également mis en évidence beaucoup d'aspects sociaux, comme, par exemple, l'oppression à laquelle étaient soumis les paysans et les pauvres de la part des féodaux turcs, militaires ou civils, des aspects économiques, des privilèges économiques accordés aux villes ou aux catégories d'habitants, tels les marchands, privilèges qui facilitaient l'élévation de la bourgeoisie.

3. La culture à Nicée (p. 77—78). On y montre l'état de la culture au palais de la ville de Nicée, l'existence d'une école supérieure à Nicée.

4. L'expansion des Turcs (p. 87—131). On trouve dans ce chapitre 11 sources historiques dans lesquelles il est question de l'apparition des Turcs aux frontières de l'empire byzantin (XI<sup>e</sup> siècle), des raisons de leur rapide avance, de l'occupation de Salonique (1387) et de la dure oppression qu'ils y ont exercée ; on y trouve également la description des incursions et des pillages commis par les Turcs et de l'aspect des janissaires vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

5. La formation de l'hellénisme moderne (p. 131—135). Ce chapitre contient quatre sources dans lesquelles est montrée la nécessité de faire des réformes dans le Péloponnèse, point stratégique présentant une grande importance pour une éventuelle offensive contre les envahisseurs turcs ; on y expose en détail le programme de réformes politiques et sociales de Bessarion (milieu du XV<sup>e</sup> siècle) et on y relève la conscience grecque et nationale de Laonikos Chalkondylis.

6. Les dernières années de l'empire byzantin (p. 153—189). L'auteur nous présente dix sources dans lesquelles il s'agit des conflits entre les partisans et les adversaires de l'union à la veille du siège de Constantinople, l'attaque des Turcs à la porte de Romanos, les scènes tragiques qui ont eu lieu après la conquête de Constantinople, l'occupation du Péloponnèse du nord-ouest (1460) par les Turcs, leur expédition contre Trébizonde et sa conquête (1461) et l'état de misère des Grecs au début de l'occupation ottomane.

7. Les Grecs érudits à l'étranger (p. 189—229). On y trouve sept sources concernant Manuil Hrisoloras, Constantin Lascaris, Maroullos Tarhaniotis, Iannos Lascaris, Marcos Moussouros, Antonios Eparhos et Franciscos Portos, lesquels ont vécu entre 1416 et 1581.

8. Les souffrances des Grecs avant et après la chute de Constantinople (p. 229—257). Ce chapitre contient sept sources dans lesquelles sont présentés différents aspects des souffrances des Grecs. Le premier document constitue le témoignage le plus ancien de l'existence des Grecs qui avaient passé à l'islamisme après la chute de Constantinople, mais qui étaient restés secrètement de fidèles orthodoxes. Dans un autre document nous trouvons la plus ancienne mention du recrutement forcé des enfants grecs (παιδομαζωγία) pour les régiments de janissaires (1395). Ce recrutement a eu lieu à Salonique. On y trouve aussi un firman de l'année 1666 adressé aux autorités de la Roumélie-Orientale concernant le recrutement des jeunes Grecs. Dans ce firman sont exposées les conditions dans lesquelles se faisait le recrutement, à savoir : dans chaque famille était choisi l'enfant le plus sain et le plus robuste, âgé de 15 à 20 ans ; en tout 150 jeunes gens. Chaque recrue devait payer aussi le coût de son uniforme de drap rouge et la rémunération du barbier. Quant aux Albanais et aux Bosniaques musulmans, ils n'étaient pas soumis au recrutement forcé, mais étaient reçus dans un groupe séparé, s'ils voulaient s'inscrire de bon gré. On trouve encore deux documents d'où il résulte qu'en 1705 a eu lieu une révolte à Naussa, provoquée par le recrutement des jeunes gens.

9. L'organisation de l'hellénisme moderne (p. 257—379). Ce chapitre contient cinq sous-chapitres et 30 sources. L'époque de l'organisation de l'hellénisme moderne présente plusieurs



aspects et offre aux historiens une riche bibliographie de sources documentaires. Les premières sources présentées par Vacalopoulos ont trait aux privilèges accordés par les Turcs à l'Église orthodoxe, aux rapports du patriarche Guénadios avec la Porte, aux réflexions de ce dernier sur l'esclavage. On y trouve encore des informations concernant les monastères du Mont-Athos, les conflits religieux des îles des Cyclades entre les orthodoxes et les catholiques, les privilèges accordés à la ville de Ianina (1430), les coutumes féodales dans les îles pendant les premières années de la domination turque (1578—1667), les privilèges accordés au duché de l'île de Naxos (1580), les privilèges des chrétiens et des Juifs de Salonique (1605), l'élection des administrateurs municipaux dans l'île de Myconos (1667), l'expulsion du juge turc par les habitants de la ville de Myconos (1710), le statut de la corporation des fourreurs de Cozani (1768), les sources concernant l'activité commerciale à Constantinople, à Chio, à Smyrne, à Salonique et une vue générale sur l'activité commerciale grecque sous la domination ottomane. Dans le sous-chapitre intitulé « la culture » est présentée une source datant de l'année 1460, dans laquelle sont montrées : la décadence de la culture grecque à Constantinople après sa chute sous la domination ottomane, les propositions faites pour l'amélioration du niveau culturel des Grecs (1544), les résultats néfastes de l'esclavage, surtout dans le secteur culturel (1545—1548), l'état pitoyable de la culture à Athènes (1575), la réorganisation de l'école du patriarcat de Constantinople (1691). Le dernier sous-chapitre du chapitre relatif à l'organisation de l'hellénisme moderne, nous présente les sources historiques se rapportant aux « Armatoles » et aux « Klephtes ». Leur présence est attestée dès 1627. On trouve des informations sur leur organisation chez Claude Fauriel, qui a publié un beau recueil de chansons populaires et de ballades concernant les « Armatoles » et les « Klephtes » ainsi que chez d'autres auteurs.

10. Les courants religieux occidentaux dans les pays grecs (p. 379—393). Ce problème est traité dans trois sources historiques. Les courants occidentaux se manifestent dès le XV<sup>e</sup> siècle dans l'empire byzantin. À cette époque, l'archiprêtre grec Jean Plusiadinos tente par un dialogue, de prendre la défense du dogme catholique. Le patriarche Athanasios Patellaros favorable à l'union, demande en 1636 l'appui de la Congrégation *De Propaganda Fide*. Un document nous informe que les jésuites se sont établis à Athènes en 1642.

11. Les luttes des Grecs durant la domination turque (p. 393—429). Ce chapitre contient neuf sources documentaires dans lesquelles nous trouvons les récits des luttes entre les Turcs et les Grecs, pour la possession de plusieurs îles, luttes qui ont précédé l'occupation de la presqu'île Chalcidique par les Turcs en 1470. Toujours pour l'année 1470 on y trouve un appel de Bessarion adressé aux souverains d'Italie, dans lequel il les invite à organiser une croisade. D'autres sources nous informent sur : le siège de l'île de Corfou (1537), la soumission aux Turcs du duc de Naxos (1537), les espoirs des Grecs dans leur libération à l'aide des Russes (1558—1561), l'insurrection qui a eu lieu dans la Grèce continentale après la victoire de Lepante (1571), la révolte de Dionysios le Skylosophe (1611), les manifestations de protestation des Grecs de Veria contre les abus commis par les janissaires et les spahis (1627), l'occupation de la ville de Réthymnon en Crète par les Turcs (1646).

Après la présentation des sources, suit un plan de recherches dans le domaine de l'histoire de la Grèce (p. 429—436) et la liste bibliographique des sources (p. 437—442). L'espace restreint dont nous disposons ne nous permettant pas de donner une plus grande ampleur à notre compte rendu, nous n'avons pas pu analyser le matériel si riche et extrêmement intéressant du volume portant en grande partie sur l'histoire de la Grèce et de la Turquie, mais aussi sur l'histoire des peuples balkaniques. Dans ces pages, nous n'avons fait qu'énoncer les titres — et pas tous — des chapitres et parfois rendre en quelques mots le contenu des sources documentaires.

A. Cr.

ZAHARIADOU, E. A., Οἱ Χριστιανοὶ ἀπόγονοὶ τοῦ Ἰζζεδδὶν Καϊκαὺς Β' στῆ Βέρεια (Les successeurs chrétiens d'Izzeddine Kaïkaus II à Véria), dans «Μακεδονικά», VI<sup>o</sup> vol. 1964—1965, p. 62—74.

Les péripéties du sultan de la dynastie des Seldjoucides Izzeddine Kaïkaus II, de sa famille et de ses soldats ainsi que le sort ultérieur des Seldjoucides et de leurs successeurs, qui ne sont autres que les Gagatzes de Dobroudja de nos jours, ont préoccupé maints historiens et particulièrement le professeur Paul Wittek, qui est revenu plusieurs fois sur ce problème.

E. A. Zahariadou reprend le problème, et apporte de nouvelles et importantes informations qu'il a découvertes dans cinq documents du XIV<sup>e</sup> siècle se trouvant au monastère de Vatoped.

On sait qu'en 1259, Izzeddine, après avoir régné presque dix ans dans la partie occidentale du sultanat d'Iconium, a été forcé par son frère qui régnait dans la partie orientale, d'abandonner le pouvoir et de se réfugier avec sa famille et ses soldats à la cour de l'empereur byzantin Michel VIII Paléologue. Après être demeuré à la cour de Byzance presque cinq ans, il s'est enfui et s'est réfugié chez le khan de Crimée.

L'auteur s'occupe d'une branche des successeurs d'Izzeddine qui s'est établie dans la ville macédonienne de Véria. Les documents étudiés prouvent que les successeurs d'Izzeddine, s'apparentant aux Paléologues et à d'autres familles nobles byzantines, ont dominé dans la région de Véria, où, à partir de 1265, durant presque un siècle, ils y ont possédé, de grosses fortunes immobilières. Il résulte des documents étudiés par Zahariadou que les successeurs de Kaïkaus II se sont convertis au christianisme bien avant l'époque relatée par les sources turques.

La conclusion à laquelle arrive l'auteur est que les fils d'Izzeddine, passés au christianisme et entrés au service de l'empire byzantin, ont été envoyés à Véria comme gouverneurs de cette région, où ils ont amené leurs familles et leur suite. Leurs successeurs chrétiens ont été assimilés par la population de Véria, ce qui explique le fait que cette branche des Seldjoucides chrétiens ait été oubliée et n'ait pas été étudiée. La contribution d'E. A. Zahariadou est importante.

A. Cr.

SENKEVIČ, I. G., *Албанија в период Восточного кризиса, 1875—1880*, 22, Éditions «Nauka», Moscou, 1965, 232 p.

La crise orientale de la huitième décennie du XIX<sup>e</sup> siècle a entraîné non seulement l'indépendance de la Roumanie, mais aussi d'importantes transformations qu'elle a déterminées dans le sud-est de l'Europe. C'est alors que s'est manifesté positivement le peuple albanais aussi. L'auteur a puisé les informations, mises en œuvre dans son livre, dans les «Archives de politique étrangère de Russie», lesquelles constituent une source de tout premier ordre pour l'histoire des peuples balkaniques. Les rapports des consuls russes dans la Turquie d'Europe, établis dans les villes de Shköder, Prizren, Bitolia (Monastir) et Ianina, fourmillent de précieux détails relatifs à la vie économique et politique de l'Albanie. Les papiers du consul russe à Bitolia M. A. Hitrovo (1837—1897), esprit éclairé et démocrate convaincu, sont du plus haut intérêt : c'est qu'il a compris la nécessité des réformes sociales et a secondé le désir d'indépendance que ressentait le peuple albanais. Au chapitre I<sup>er</sup> de l'ouvrage présent, l'auteur décrit la situation économique et sociale de l'Albanie et les révoltes populaires qui se sont succédé de 1860 à 1870. On montre au chapitre II l'état de choses qui régnait au début de la décennie suivante et les préparatifs de révolte de la Mirdita en décembre 1876. L'auteur mentionne l'attitude de la diplomatie russe dans la question de l'indépendance albanaise et il expose le «contenu» de la constitution de 1876. Au chapitre III on fait l'analyse de la situation interne de l'Albanie

durant la guerre de 1877—1878. Le chapitre suivant est consacré à la description des événements concernant la création et l'activité de la « Ligne albanaise », organisation de caractère politique destinée à mener la lutte du peuple albanais sur le chemin de l'indépendance. Au chapitre V on expose l'activité de la « Ligue albanaise » en 1879 et 1880 en liaison avec les projets de réforme sociale de l'Empire ottoman et en rapport avec les aspirations albanaises. Le chapitre VI décrit la défense de la ville d'Ulcinj et le démembrement de la « Ligue albanaise ». Dans l'annexe sont reproduites quelques pièces d'archives en original. Une bibliographie fouillée est suivie d'un index de noms géographiques et de personnes.

Ce livre offre une image de l'Albanie considérée au point de vue de la diplomatie russe. Cette dernière comprenait la nécessité de la lutte pour la liberté du peuple albanais et elle enregistrait avec attention le programme idéologique du mouvement vers la liberté, car elle tendait à obtenir un effet du contraste marqué existant entre les idées avancées des opprimées et l'ignorance des cercles dirigeants de l'Empire ottoman.

H. M.

ANGUÉLOU, ALCHIS, Πλάτωνος τύχαι. Ἡ λογία παράδοση στὴν τουρκοκρατία (Le sort de Platon. La tradition culturelle au temps de la domination turque), Athènes, 1963, 8° 146 pages.

Dans son étude, l'auteur s'occupe de la propagation des idées et des œuvres du philosophe athénien Platon, pendant la domination turque, aussi bien dans la société grecque que dans les autres sociétés européennes.

La constatation à laquelle arrive l'auteur est que le philosophe athénien était absent du programme d'instruction et de la littérature philosophique néo-grecque à l'époque de la domination turque, tandis qu'Aristote dominait dans cette période. Alexandru Mavrocordat, qui avait étudié à Padoue, est un adepte de la philosophie d'Aristote. L'Académie du patriarcat de Constantinople s'en tient dogmatiquement à cette philosophie. L'intérêt des érudits grecs pour la philosophie et les œuvres de Platon est très réduit. Platon ne figure pas dans les programmes des écoles, et ses œuvres n'ont connu que quelques éditions. Nous constatons une seule exception — et cela est important pour l'histoire de l'enseignement philosophique roumain — à savoir que les œuvres philosophiques de Platon sont enseignées dans les écoles des Principautés roumaines. En 1726, Georges Hrisogon de Trébizonde enseigne à l'école de Bucarest Criton et l'année suivante Phédon.

L'auteur de l'étude attribue ce fait aux relations du professeur de l'Académie bucaresnoise avec Nicolae Mavrocordat, le plus cultivé des princes phanariotes, lequel était particulièrement attiré par les idées et les œuvres du philosophe athénien (p. 67).

Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, l'hellénisme moderne garde le silence sur Platon et sur son œuvre et au XVIII<sup>e</sup> siècle la philosophie platonicienne est combattue.

L'étude d'Anguélou témoigne d'une pensée profonde et de beaucoup de compétence dans le problème traité.

A. Cr.

KRISTELLER, PAUL OSKAR, *Renaissance Aristotelianism*, « Greek, Roman and Byzantine Studies », 1965, 2, p. 157—174.

L'article présente une importance particulière pour l'étude de l'histoire de la culture des pays du sud-est, ainsi que pour une meilleure compréhension de la Renaissance européenne. Il est certain que le rôle de l'aristotélisme dans la Renaissance doit être reconsidéré et les précisions

convaincantes du spécialiste américain en fournissent de solides prémisses. Une preuve prestigieuse soutient les arguments de l'auteur quant à la prépondérance de l'aristotélisme sur les écrits de saint Augustin au XIII<sup>e</sup> siècle : l'œuvre dantesque dans laquelle saint Augustin occupe une place quelconque, pendant que Sigier de Brabant se trouve parmi « les sages ». La périodisation proposée par P. O. Kristeller s'impose par sa clarté. Nous soulignons ici la place occupée par la philosophie d'Aristote dans les universités italiennes, qui ont contribué à l'essor de la culture néo-grecque et roumaine, par l'intermédiaire de Padoue, en spécial (rappelons l'article de Cléobule Tsourkas, *Gli scolari greci di Padova nel rinnovamento culturale dell'Oriente ortodosso*). La tradition aristotélicienne établie dans les universités italiennes aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles et son contact avec le mouvement humaniste expliquent pourquoi cette philosophie reste « the hard core of the professional philosophers » (p. 164), dans les pays roumains à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, tout en favorisant la formulation des nouveaux concepts qui ont fermenté la transformation du « rationalisme orthodoxe » dans un « humanisme » spécifique, ainsi que l'atteste l'œuvre d'un Constantin Cantacuzino, en Valachie, et d'un Démètre Cantemir, en Moldavie. On peut, donc parler d'un « emphasis on man and his dignity » (p. 171), dans le cas des érudits formés à Padoue, sous l'influence fructueuse de la philosophie « del maestro di color che sanno ».

Une autre constatation doit être retenue : celle qui signale la désagrégation du système philosophique fondé sur les écrits du grand maître. « The revolution occurred in physics, for it was the physics of the Aristotelians, based on qualities such as dryness and heaviness and separated from mathematics and astronomy, which had to be overthrown to make room for a quantitative physics that was based on mathematics and connected in its basic principles with astronomy » (p. 173—174). L'importance accordée aux mathématiques dans l'enseignement, par les professeurs éclairés du XVIII<sup>e</sup> siècle (citons Iosip Mésiodax) marque l'époque des transformations conceptuelles dans les pays roumains, de même qu'en Grèce. L'évolution de la pensée dans les pays roumains et en Grèce, apporte une vive lumière sur le rôle joué par l'aristotélisme en Italie, de même que dans le sud-est européen, où « through its general methodological approach, the school had emancipated philosophy and the sciences from theology, and prepared the way for later empiricism, naturalism and free thought » (p. 174).

A. D.

DASCALAKIS, APOSTOLOS, Τὰ επαναστατικά έργα τοῦ Ρήγα [Les œuvres révolutionnaires de Rhigas), dans « Επιστημονική Ἐπετηρίς τῆς φιλοσοφικῆς σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν », nouvelle série, XIV<sup>e</sup> vol., 1963—1964, p. 79—189.

Le professeur à l'Université d'Athènes est préoccupé, depuis presque trente ans, de la vie et de l'activité de Rhigas Veletinlis, la figure la plus représentative de la pensée nouvelle dans les Balkans, et il y revient plusieurs fois.

L'étude est divisée en sept chapitres. Dans les six premiers il est question des chants révolutionnaires du poète thessalien, et dans le septième des œuvres révolutionnaires disparues de ce poète.

Le premier chant et le plus important est le fameux *Thurios*. Ὡς πότε παλικάρια νὰ ζοῦμεν στὰ στενά. Dans les chapitres II, III et IV, l'auteur s'occupe en détail de la date et du lieu de l'élaboration du chant *Thurios* (Bucarest, peu avant 1796), de la langue dans laquelle il est écrit, de son contenu et de sa circulation. Nous nous permettons de faire quelques observations complémentaires à l'article du professeur Dascalakis, concernant la circulation de ce *Thurios* dans les pays roumains, sur des choses inconnues aux chercheurs

grecs. À Jassy a été faite en 1807 une copie qui est la plus ancienne qui nous ait été conservée<sup>1</sup>. Les chants patriotiques de Rigas étaient chantés par les élèves et les patriotes grecs dans les caves avoisinant l'église St. Gheorghe Nou, alors « les tunnels de vie de Bucarest »<sup>2</sup>. Les Grecs et les Macédoniens de Bucarest chantaient souvent *Thurios* à genoux, ayant devant eux sur la table des icônes aux veilles allumées, et ils chantaient le serment Ὡ βασιλεῦ τοῦ κόσμου ὀρκίζομαι σὲ σὲ en posant la main sur ces icônes<sup>3</sup>. La brochure contenant ces poésies patriotiques, imprimée clandestinement à Jassy en 1821 ne se trouve pas à la Bibliothèque de la République Socialiste de Roumanie, comme le croit l'auteur, mais dans notre bibliothèque. L'auteur écrit qu'à l'époque de la préparation révolutionnaire, l'Hétairie a converti beaucoup de gens et les a initiés dans ses secrets à l'aide du chant *Thurios*. Alexandre Ypsilanti avait décidé que *Thurios* de Rhigas serait le chant guerrier des Hétairistes. Au mois de mars 1821, lorsque fut hissé à Bucarest le drapeau de la Révolution, l'enthousiaste Aristia parcourait les rues de la capitale portant le drapeau du combat, suivi « d'une foule d'hommes armés, ainsi que de beaucoup de Roumains qui entonnaient les chants patriotiques de Rhigas ».

Même le héros de la renaissance italienne, Garibaldi, chantait ce *Thurios*, aux jours des grandes luttes de libération de l'Italie; il l'avait appris au cours d'un voyage qu'il avait fait dans l'île de Mytilène. La grande circulation de ce chant était due à l'esprit de liberté, aux grands idéaux et aux principes politiques de grande envergure qui en émanaient, étant écrit sous l'influence des principes de la révolution française dont l'auteur était profondément pénétré. Aux pp. 113—116, Dascalakis publie le texte du chant et aux pp. 117—127 il analyse les idées qu'il contient et montre les différences existant entre les différentes éditions.

Au V<sup>e</sup> chapitre, l'auteur s'occupe de l'Hymne patriotique Ὅλα τὰ ἔθνη πολεμοῦν. Il discute la paternité de Rhigas quant à l'Hymne et montre les différences entre les deux chants patriotiques de cet auteur. *Thurios* contient des idées sociales et politiques plus avancées et tend à une entente balkanique; son auteur s'adresse à tous les peuples balkaniques, en les poussant à une étroite collaboration en vue de leur libération. Dans l'*Hymne patriotique*, l'auteur s'adresse seulement aux combattants grecs, il s'adresse nominalement aux chefs des Armatoles, exalte leur faits d'armes et les incite à la lutte pour la libération de la Grèce. On a longtemps soutenu que cet *Hymne* serait une imitation de la *Carmagnole*, mais L. Vranoussis a prouvé que l'Hymne de Rhigas n'a rien de commun avec le chant de la guillotine en ce qui concerne le contenu, il était seulement chanté sur l'air de la *Carmagnole*. Dascalakis publie le texte de l'*Hymne* aux pages 142—146.

Au VI<sup>e</sup> chapitre, l'auteur s'occupe de la *Marseillaise* grecque Δεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων. Ce chant suscita un intérêt particulier surtout par le fait que les chercheurs grecs se sont partagés en deux camps, les uns admettant la paternité de Rhigas et les autres la contestant.

Dascalakis, après avoir présenté une série de témoignages, aussi bien contemporains que postérieurs, émanant d'écrivains étrangers et grecs, lesquels attestent la paternité de Rhigas et après avoir discuté les arguments pour et contre, arrive à la conclusion que le chant qui imite la *Marseillaise* française peut être considéré comme l'œuvre de Rhigas.

Parmi les étrangers mentionnés par l'auteur lesquels attribuent ce chant à Rhigas, il faut ajouter les historiens roumains G. I. Ionescu-Gion<sup>4</sup> et V. A. Urechia<sup>5</sup>.

Au VII<sup>e</sup> chapitre (p. 177—189), l'auteur s'occupe des œuvres révolutionnaires disparues du grand patriote. Avant son arrestation, Rhigas avait fait imprimer outre la brochure contenant la *Proclamation*, la *Constitution* et *Thurios*, encore une brochure intitulée Ἐγκόλπιον. Elle com-

<sup>1</sup> Cf. ms. gr. 928, f. 447 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie.

<sup>2</sup> G. I. Ionescu-Gion, *Istoria Bucureștilor* 1899, p. 611.

<sup>3</sup> *Idem*, op. cit., p. 617.

<sup>4</sup> G. I. Ionescu-Gion, *Istoria Bucureștilor*, Bucarest, 1899, p. 611.

<sup>5</sup> V. A. Urechia, *Istoria școalelor*, IV<sup>e</sup> vol., Bucarest, 1901, p. 63.

prenait des instructions militaires qui étaient extraites d'une œuvre du maréchal autrichien Ludwig Andreas, Graf von Khevenhüller, un chant sur l'air de la *Carmagnole* (il s'agit de l'*Hymne patriotique* susmentionné) et un autre chant patriotique qui, parait-il, emprunte l'air au chant allemand *Freut euch des Lebens*. Au début, Rhigas avait eu l'intention de faire entrer également dans cette brochure un *Catéchisme démocratique*, mais auquel il a renoncé. Le manuscrit du *Catéchisme* ayant été confisqué, on n'en connaît pas le texte, mais dans les actes de l'enquête on dit que c'était « ein ganz demokratischer Katechismus ». Comme le manuscrit de Rhigas n'a pas été conservé, l'identification du modèle ou de l'original présente beaucoup de difficultés ; cependant, des recherches ont été faites ces derniers temps dans cette direction et on a cru pouvoir indiquer comme source probable d'inspiration de Rhigas, le *Catéchisme Républicain* du Français Ange-Étienne-Xavier Poisson de la Chabeaussière. Cette brochure a bénéficié d'une grande circulation pendant la révolution française et a été comprise sur la liste des livres destinés à l'éducation de la jeunesse.

En quittant Vienne pour Trieste, Rhigas a laissé la brochure à l'imprimerie des frères Pouliou ; elle a été imprimée en 1 000 exemplaires sous le titre 'Εγκόλιον comme il résulte des actes de l'enquête, mais tous ont été confisqués et détruits par les organes de la police autrichienne. Voilà quelles sont les œuvres révolutionnaires de Rhigas, conservées ou détruites, par lesquelles il a apporté une grande contribution à la bataille des idées. C'est le premier qui a prêché la nécessité d'un mouvement commun dans les Balkans pour la libération nationale et sociale des peuples opprimés. Il est incontestable que les œuvres de Rhigas ont eu une plus grande circulation dans les pays roumains que dans les autres pays balkaniques. Ces idées révolutionnaires ont pénétré dans la société roumaine, en constituant un stimulant pour les patriotes roumains.

A. Cr.

DASCALAKIS, AP., 'Ο 'Αδαμάντιος Κοραΐς και ἡ 'ελευθερία τῶν 'Ελλήνων (Adamantios Coray et la libération des Grecs), Athènes, 1965, in 8°, 654 p.

Le livre du professeur Dascalakis est un ouvrage imposant dans lequel il ne s'agit que d'un aspect de l'activité multilatérale de celui qui a été le maître et le guide spirituel du peuple grec, à l'époque où avaient lieu des préparatifs fiévreux pour sa libération nationale et sociale.

L'ouvrage est divisé en huit chapitres précédés d'une introduction et suivis d'un épilogue. Voici les titres des chapitres qui sont suffisamment suggestifs et révèlent le contenu de l'ouvrage :

Chapitre I. Coray, visionnaire de la liberté ; Chapitre II. Coray révolutionnaire ; Chapitre III. L'apôtre de la nation ; Chapitre IV. Le professeur de la nation ; Chapitre V. Combatant pour la liberté ; Chapitre VI. Prédicateur de la liberté ; Chapitre VII. Au service de la lutte des Grecs ; Chapitre VIII. Défenseur des libertés politiques et la lutte contre Capodistrias. Suivent les conclusions, la liste de tous les ouvrages de Coray et l'index.

Le professeur Dascalakis traite dans la présente synthèse différents problèmes à caractère politique ou social avec beaucoup de compétence et prend une attitude décidée sur des problèmes controversés. Il a longuement réfléchi sur les problèmes discutés et en a traité quelques-uns également dans des articles spéciaux, comme, par exemple, *Coray et Capodistrias*, *Coray et Rhigas* et d'autres.

Pour présenter l'activité et la pensée de Coray, l'auteur extrait beaucoup de matériel de sa correspondance, des « prolegomena » aux éditions des œuvres classiques, et de ses différentes œuvres à contenu révolutionnaire, parénétiq, satirique et de critique sociale et politique. Une grande partie de ses écrits au contenu de cette nature se présentent sous forme de dialogue.



L'auteur rapporte les œuvres de Coray aux événements politiques de l'époque où elles ont été écrites, analyse ces œuvres et fait ressortir les idées qui agitaient l'esprit éclairé du grand patriote. La plupart des œuvres de Coray à contenu révolutionnaire ont circulé anonymement. Mais malgré leur anonymat, dès que paraissait une brochure anonyme ou sous une fausse signature, tout le monde savait qu'elle était due à la plume du savant grec de Paris. Les Grecs s'étaient tellement habitués à ces brochures révolutionnaires parénétiqes et politiques, qu'ils lui attribuaient même celles qui n'avaient pas été écrites par lui (p. 87). À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au commencement du siècle suivant, Coray était déjà renommé et apprécié, non seulement en Grèce, mais aussi en France et dans toute l'Europe. C'était la figure la plus marquante à l'époque des lumières grecque. Il résulte de ses écrits analysés par le P<sup>F</sup> Dascalakis, qu'Ad. Coray a été un profond penseur, imbu de la philosophie des lumières française du XVII<sup>e</sup> siècle.

La préoccupation permanente de Coray, telle qu'elle ressort de ses œuvres à été celle d'éclairer le peuple grec, afin qu'il puisse acquérir la liberté par sa préparation culturelle. Coray combattait tout écrit qui traitait les Grecs d'ignares et d'indignes descendants des anciens Hellènes. Afin d'atténuer l'opinion défavorable aux Grecs résultant de certains écrits européens, Coray présentait en 1803 le *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, dans lequel il montrait que depuis quelque temps les Grecs faisaient du commerce non seulement avec les produits industriels européens mais qu'ils importaient les livres et les lumières de l'Europe, donc qu'ils n'étaient pas ignorants comme on le croyait.

Étant témoin des événements prérévolutionnaires et révolutionnaires de France, il était naturel qu'A. Coray eût des sentiments anticléricaux. Il éprouvait de la répulsion pour les chefs et les dirigeants de l'Église qui faisaient le contraire de ce qu'ils prêchaient. Ces appréciations à l'égard du clergé catholique, ainsi qu'à l'égard du clergé orthodoxe n'étaient nullement flatteuses. Il s'est servi de termes méprisants envers les uns et envers les autres.

Il manifestait une antipathie semblable pour la noblesse phanariote et pour celle des sept îles. Il a souvent exprimé des sentiments méprisants à l'égard des princes phanariotes dans ses écrits. Et il éprouvait la même antipathie pour Alexandre Ypsilanti, parce qu'il portait le titre de prince et parce qu'il avait prématurément déclenché la révolution, avant que fût achevée la renaissance culturelle du peuple grec. Mais une fois la révolution généralisée et constituant un fait accompli, il mettra, à partir de ce moment, toutes ces forces au service de la noble cause de la libération nationale et sociale du peuple grec. Durant la lutte, il s'efforcera de gagner la sympathie et l'aide des philhellènes à la cause grecque, par sa correspondance et par différents écrits. Après la formation de l'État indépendant, il mènera une lutte acharnée pour les libertés constitutionnelles dont devait jouir le peuple grec libéré. Coray avait une admiration spéciale pour les Américains du Nord, pour la liberté dont ils jouissaient et pour leur Constitution. Il voulait un État grec sans têtes couronnées, sans titres de noblesse, sans l'ingérence du clergé dans le gouvernement du pays, un État ayant une constitution qui garantirait les libertés publiques. Lorsque Capodistrias supprima le parlement et gouverna en tant que dictateur, Coray n'hésita pas à le critiquer sévèrement (p. 523—598).

Le professeur Dascalakis émet l'opinion que les œuvres patriotiques de Rhigas et de Coray présentent certaines similitudes en ce qui concerne la pensée politique et l'élan révolutionnaire. Rhigas, aussi bien que Coray étaient animés de haine contre les oppresseurs. Les deux étaient fils spirituels de la révolution française et croyaient que la libération du peuple grec ne sera possible qu'avec l'aide de la France révolutionnaire et de Bonaparte ; les deux espéraient que les mouvements séparatistes des pachas produiront des diversions dont profiteront les peuples chrétiens de l'Empire ottoman (p. 141). Mais l'auteur rejette catégoriquement l'hypothèse selon laquelle Ad. Coray aurait connu et aurait lu les œuvres de Rhigas, en soutenant que les ressemblances sont de simples coïncidences. Nous ne sommes pas de l'avis du professeur Dascalakis. Coray était au courant de l'activité culturelle des Grecs de partout. Il avait des amis

qui l'informaient sur l'activité culturelle et patriotique déployée par l'intellectualité grecque. Ils lui envoyaient toute sorte de publications. Peut-on admettre qu'il ne se soit pas trouvé quelqu'un qui lui fasse connaître les œuvres de Rhigas ? Il est possible qu'Ad. Coray ne les ait pas eues avant la mort du patriote grec, mais après sa fin tragique qui a bouleversé le monde grec, nous ne pouvons admettre qu'il ne se soit intéressé et qu'il n'ait pas demandé des informations au sujet de la personne et de l'œuvre révolutionnaire, laquelle a été à la base des chefs d'accusation tellement graves contre son auteur. Si les œuvres de Rhigas, comme cela résulte des documents de l'époque, circulaient au commencement de l'année 1798 dans le camp de Pasvantoglou et dans les pays roumains, il serait impossible qu'elles ne soient pas arrivées entre les mains de Coray et que ce dernier ne les ait pas connues avant 1800 et 1801.

Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur Coray ces derniers temps, toutefois son activité étant multiple, tout travail consacré à sa personnalité est bienvenu. En confrontant la présentation et l'appréciation de son activité et de sa pensée faites par chaque auteur à sa façon, le lecteur peut tirer des conclusions utiles.

A. Cr.

Ερανος εις Ἀδαμάντιον Κοραῖν [Recueil dédié à Adamantios Coray], Athènes, 1965, 366 p.

Le volume que nous présentons est publié par la commission instituée pour l'érection d'une statue d'Adamantios Coray, dans l'île de Chio. Il comprend dix articles concernant la vie et l'activité du grand savant. Ces articles, à part le dernier, avaient été publiés ces dix dernières années et ils ont été maintenant réunis dans un volume dédié à ce savant.

Voici le sommaire de ce volume :

1. K. Amantos, Ἀδαμάντιος Κοραῖς, p. 1—13. Il s'agit du discours solennel prononcé en 1951, lors de l'inauguration du monument dédié à Coray dans l'île de Chio.

2. K. Th. Dimaras, Ἀνέκδοτα γράμματα τοῦ Κοραῖ, p. 13—22. L'auteur publie quatre lettres rédigées en français dont les deux premières sont adressées par Coray au libraire anglais Payne, et au libraire hollandais Jean Osy au sujet de la vente de son livre *Les Éthiopiennes d'Héliodore*. Les deux dernières sont adressées au philologue allemand F. Bast et se rapportent à l'étymologie ou à l'émendation de quelques mots grecs.

3. D. Mantzoulinos, Ὁ Κοραῖς ἐμπνευστῆς τῆς ἑκστρατείας τῆς Χίου, p. 22—53. L'auteur s'occupe d'un épisode dramatique arrivé en 1827—1828. On y relate qu'après les massacres de Chio de 1822, beaucoup de Chiotés se sont réfugiés dans l'île de Syra. Près de cinq mille de ces Chiotés se trouvant là-bas, ont organisé, grâce à l'aide matérielle accordée par leurs compatriotes se trouvant en Occident et à l'impulsion d'Adamantios Coray, un corps expéditionnaire, lequel avait pour mission de libérer l'île et de l'unir à la Grèce qui devait être déclarée indépendante. L'expédition échoua faute de moyens matériels nécessaires à la continuation de la lutte.

4. F. I. Iliou, Ἀνέκδοτα καὶ ξεχασμένα γράμματα ἀπὸ τὴν ἀλληλογραφία τοῦ Κοραῖ, p. 53—140. La correspondance d'Adamantios Coray a préoccupé beaucoup de chercheurs grecs et étrangers en tant qu'objet de recherches. Les lettres de Coray étaient de vrais chefs-d'œuvre à contenu littéraire, philologique, linguistique, politique et patriotique. Elles ne demeuraient pas dans les tiroirs du destinataire mais étaient lues dans des cénacles, circulaient de main en main, étaient copiées et diffusées partout. Beaucoup de ses lettres ont été publiées même pendant sa vie malgré son opposition. D'autres ont été imprimées en plusieurs volumes après la mort de l'auteur. Environ 1 100 lettres ont été publiées jusqu'à ce jour. Mais il existe encore des lettres inédites dans différentes archives et ceux qui les découvrent se pressent de les éditer. Iliou publie un nombre de 29 lettres qui ont été conservées à la Bibliothèque Guenadeion d'Athènes,

à la bibliothèque de Chio, ainsi que quelques-unes publiées déjà à l'étranger, mais demeurées inconnues ou inaccessibles aux chercheurs grecs.

5. D. Guinis, *Κρίτωςος στοχασμοί*, p. 140—156. Après une brève introduction, Guinis présente une nouvelle édition d'une brochure empreinte de vues avancées. La brochure avait été publiée en 1819 sans nom d'auteur, mais elle est devenue très rare de nos jours ; on n'en connaît que deux exemplaires, dont l'un se trouve à Paris et l'autre à Cambridge ; la nouvelle édition présentée par Guinis est donc la bienvenue.

L'auteur anonyme insiste longuement sur la nécessité d'élever le niveau culturel des Grecs en général et en particulier de ses compatriotes d'Andrinople. Il critique sévèrement ceux qui édifient des palais épiscopaux et dépensent des sommes énormes pour l'embellissement des villes, au lieu de construire avec ces sommes des écoles et d'engager des professeurs pour l'embellissement de l'âme et la formation du caractère des jeunes. En vue d'une rapide initiation à la lecture, à l'écriture et au calcul, il recommande la méthode mutuelle à l'aide de laquelle on peut obtenir des progrès étonnamment rapides.

6. A. Anguélou, *Ἡ Τράγου κατάργησις*, p. 157—193. Il s'agit d'un pamphlet en vers, qui a été imprimé en 1817, à l'époque où la polémique linguistique et le conflit entre Coray et Kodricas avaient atteint leur point culminant. Les attaques du pamphlet sont apparemment dirigées contre les rédacteurs de la revue viennoise *« Λόγιος Ἐρμῆς »*, mais la personne principalement visée par le pamphlet dans ses parties les plus venimeuses est le savant Coray. L'auteur anonyme est Panagiotis Kodricas ou un adepte de son parti. Anguélou réédite le texte d'après un manuscrit se trouvant à l'archive Rota, lequel représente une nouvelle édition du pamphlet rédigée par l'accusé Coray lui-même, avec une introduction et en guise de conclusion un dialogue, par lequel Coray voulait montrer subtilement au public que l'auteur du pamphlet n'était autre que Kodricas.

7. E. Koumarianou, *Ὁ Μισοπόνηρος*, p. 193—209. L'auteur s'occupe dans son article d'un pamphlet étroitement lié à la polémique linguistique qui a mis aux prises Ad. Coray et Néophyte Ducas. Le pamphlet : *Ἀπάντησις εἰς τὸν ἐπαγγελλόμενον Μισοπόνηρον* est écrit par Néophyte Ducas et est publié en 1815.

8. St. Cavadas, *Ἀφιερώσεις πρὸς Κοραῆν*, p. 209—228. L'auteur publie dans son article une série de dédicaces écrites par des savants européens sur leurs œuvres offertes à Coray. Ces dédicaces reflètent les sentiments chaleureux de ceux qui les ont écrites à l'égard de Coray, leur profonde estime, l'échange d'opinions dans les problèmes philologiques, le prestige dont jouissait ce dernier dans le monde intellectuel européen. Voici quelques noms de ceux qui signent des dédicaces à Coray : Pierre David, poète français, ancien consul de France à Smyrne ; Carolus Herm. Frotscher, philologue allemand et professeur à l'université de Leipzig ; J. F. Gail, philologue français ; Johannes-Gottfried-Jacob Hermann, philologue allemand, professeur à l'Université de Berlin, et beaucoup d'autres.

9. Eug. Hagidaki, *Δύο ἐπεισόδια ἀπὸ τῆς διαμάχης τῶν φιλοσόφων*, p. 228—259. L'auteur s'occupe du développement de la culture et de la philosophie des lumières grecque et montre en même temps les moyens employés par la réaction pour étouffer le courant innovateur. Afin d'empêcher la diffusion des nouvelles idées et de défendre le prestige du clergé, lequel était en butte à beaucoup d'attaques, le patriarcat invitait les auteurs, dans les œuvres desquels se dessinaient des tendances anticléricales, à se présenter à Constantinople ou à envoyer par écrit la rétractation de leurs affirmations et à procéder à la rectification nécessaire. Parmi ceux qui ont été invités au patriarcat à procéder ainsi et à faire professions de foi se trouvaient aussi les deux savants de l'époque Adamantios Coray et Néophyte Ducas.

10. Vanguelis Scouvaras, *Ἀνέκδοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα*, p. 259—359. L'auteur publie le matériel inédit se trouvant dans l'archive d'Etienne Comitas, à savoir trois lettres adressées par Comitas à Adamantios Coray, une au philologue et philhellène allemand Fr. Thiersch et la réponse de ce dernier, et un pamphlet intitulé *Λόγος στηλιτευτικὸς κατὰ τῆς*

αίρεσεως τῶν κοραϊκῶν. Tous ces textes qui sont publiés maintenant pour la première fois se rapportent à la dispute linguistique acerbe qui a mis aux prises les deux camps adverses.

Les dix articles compris dans le livre dont nous nous occupons contiennent un très précieux matériel, pour la plupart inédit, concernant l'époque de la philosophie des lumières grecque et implicitement le développement de cette philosophie dans les pays roumains par le canal grec. Ils présentent également de l'intérêt pour nous par le fait que nous y trouvons des renseignements précieux quant aux personnes qui ont exercé une activité culturelle dans les pays roumains, tels Panagiotis Kodricas, qui a été secrétaire du prince et a traduit à la demande de ce dernier des livres progressistes, Etienne Comitas et Néophyte Ducas, lesquels ont été professeurs à l'Académie princière de Bucarest.

A. Cr.

DASCALAKIS, APOSTOLOS, 'Ο τύπος καὶ ἡ ἐλληνικὴ ἀναγέννησις. (La presse et la renaissance néo-grecque), dans « Ἐπιστημονικὴ ἐπετηρὶς τῆς φιλοσοφικῆς σχολῆς τοῦ πανεπιστημίου Ἀθηνῶν », IV<sup>e</sup> vol., 1963—1964, p. 355—385.

Le professeur Dascalakis s'est encore occupé brièvement autrefois de la presse néo-grecque<sup>1</sup>. Le présent article, bien documenté, constitue un bref historique de la presse néo-grecque depuis la parution du premier journal viennois et jusqu'à la formation de l'État libre de Grèce.

À Vienne, centre culturel de l'hellénisme moderne, paraîtra le premier journal grec. La capitale de l'Autriche présentait l'avantage qu'étant au milieu de l'Europe, les journaux pouvaient circuler plus rapidement et plus facilement dans tous les centres d'Europe où résidaient des Grecs, ainsi que dans les régions grecques. Une grande difficulté à laquelle les Grecs ont dû faire face était le fait que le régime despotique des Habsbourg n'approuvait pas facilement l'impression des journaux en langue étrangère et surtout en grec, les journaux grecs s'adressant aux éléments grecs en perpétuelle agitation. D'autre part, la Porte, redoutant la circulation de journaux grecs, faisait des interventions pour empêcher de pareilles approbations. En 1784, le Zantiote Gheorghios Vendotis a quand même réussi à obtenir l'approbation pour l'impression à Vienne du premier journal grec, dont toutefois aucun exemplaire n'a été conservé. D'ailleurs la vie de ce journal a été très brève, seulement deux mois. Le grand vizir Hamit-pacha a énergiquement protesté, exigeant la suspension du journal.

En 1790, les frères Marchides Pouliou réussissent à obtenir l'approbation pour l'impression du périodique « Ἐφημερὶς ». Ce périodique paraissait deux fois par semaine, ayant un contenu varié. Nous trouvons dans ses pages des informations politiques, littéraires, des correspondances, des nouvelles mondaines, même des réclames, mais le tout devait passer par une sévère censure. D'autres opinions que celles du régime des Habsbourg étaient interdites. Nous précisons que le journal « Ἐφημερὶς » ne circulait pas seulement dans les colonies grecques des centres européens, mais aussi dans les régions grecques de l'Empire ottoman ainsi que dans les pays roumains avec lesquels les éditeurs, les frères Pouliou entretenaient des relations. Ils diffusaient ici des livres révolutionnaires<sup>2</sup> et toujours d'ici ils se procuraient d'autres livres par l'intermédiaire des agents français<sup>3</sup>. Le journal « Ἐφημερὶς » qui circulait de main en main,

<sup>1</sup> Ap. Dascalakis, *La presse néo-hellénique*, Paris, 1930.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, *Documente*, XIX<sup>e</sup> vol., p. 814—816, n<sup>o</sup> DCCXLVIII et p. 821 n<sup>o</sup> DCCMIII ; cf. aussi Ariadna Camariano, *Spiritul revoluționar francez și Voltaire în limba greacă și română* (L'esprit révolutionnaire français et Voltaire en langues roumaine et grecque), Bucarest, 1946, p. 71.

<sup>3</sup> À l'enquête de Vienne Pouliou a avoué qu'il s'était procuré à l'aide des agents français dans les pays roumains, un exemplaire de la *Constitution* révolutionnaire française qu'il a confié à Rhigas, Emile Legrand, *Ἀνέκδοτα ἔγγραφα περὶ Πήγα Βελεστινλή*. (Documents inédits sur Rhigas Velestinlis), Athènes, 1891, p. 71.

arrivant jusqu'aux bureaux des souverains, inquiétait le sultan. Les protestations de la Porte, ainsi que celles de l'ambassadeur d'Autriche à Constantinople Herbert <sup>4</sup>, se répétaient, exigeant la suspension du périodique viennois. Le journal a été suspendu lors de la découverte des plans révolutionnaires de Rhigas et l'arrestation des frères Pouliou, qui conspiraient avec le patriote thessalien.

La participation du premier journal et des premiers journalistes grecs aux plans révolutionnaires a éveillé les soupçons du gouvernement autrichien qui pendant 15 ans refusa d'accorder l'autorisation de paraître à un nouveau journal grec. Enfin, le 1<sup>er</sup> janvier 1811 paraissait la première revue littéraire bimensuelle « *Ερμής ὁ Λόγιος* » qui était l'organe philologique d'Adamantios Coray. Ce dernier diffusait dans les pages de ces revues ses théories linguistiques et philologiques.

Vers la même époque paraissait à Vienne un autre périodique « *Καλλιόπη* », organe de Panaftotakis Codricas, et des adversaires de Coray. Les disputes philologiques entre les deux périodiques viennois autour des problèmes linguistiques ont été très violentes. Le motif de ces critiques réciproques était la divergence sur le meilleur moyen, sur l'emploi de la langue la plus propre à éclairer le peuple grec en vue de sa libération nationale.

Outre ces deux périodiques qui ont eu une vie plus longue, ont paru à Vienne « *Ειδήσεις διὰ τὰ ἀνατολικὰ μέρη* » et « *Ἑλληνικὸς Τηλέγραφος* ». Les périodiques grecs faisaient souvent naître des problèmes diplomatiques entre les grandes puissances, si dans leurs pages étaient publiées des informations favorables à la France ou à la Russie. Les protestations des ambassadeurs de ces puissances étaient énergiques, parfois aussi celles de la Porte. Pourtant les périodiques grecs ont surmonté toutes les difficultés et ont continué leur parution jusqu'en 1821, lorsque « *Καλλιόπη* » et « *Ερμής ὁ Λόγιος* » ont cessé leur parution.

Dans cet intervalle ont également paru quelques journaux ou périodiques dans d'autres centres européens, tels « *Ἀθηνᾶ* » et « *Μέλισσα* » à Paris, « *Ἴρις ἢ τὰ Ἑλληνικά* » et « *Μουσεῖον* » à Londres.

Ce qui est étonnant, c'est qu'après l'éclatement de la révolution, et cela même au moment où les luttes battaient leur plein, les Grecs aient trouvé les moyens de créer une imprimerie et de publier des journaux. Le 1<sup>er</sup> août 1821, paraissait le premier journal sur le territoire grec « *Σάββατος Ἑλληνική* » lequel, dans son premier numéro publiait la proclamation d'Alexandre Ypsilanti lancée dans les pays roumains, laquelle commençait avec les mots : *Μάχου ὑπὲρ πίστεως καὶ πατρίδος*.

Durant les luttes, la nécessité d'avoir des journaux se faisait tellement sentir que plusieurs journaux, les moyens typographiques étant réduits, circulaient en manuscrit.

Avec l'aide des comités philhellènes de Londres et de France, lesquels ont accordé les moyens nécessaires, ont été créées en Grèce des imprimeries qui puissent satisfaire les besoins du journalisme. C'est ainsi que parurent plusieurs journaux à Missolonghi, à Athènes, à Nauplie et en d'autres localités.

Voilà brièvement quelle était l'activité fructueuse du journalisme grec de l'époque pré-révolutionnaire et révolutionnaire. Est digne d'admiration le fait qu'un petit peuple, qui se débattait au milieu de tant de privations, eût réussi à imprimer un tel nombre de journaux et de périodiques.

Bien qu'on ait beaucoup écrit sur la presse néo-grecque et que beaucoup des affirmations de l'auteur ont été faites aussi par d'autres, le présent ouvrage qui est un discours prononcé à l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance nationale de la Grèce, ne manque pas d'intérêt, vu qu'en dehors des informations connues, nous y trouvons aussi beaucoup de précisions et de réfutations d'affirmations qu'il considère inexactes ou erronées.

A. Cr.

<sup>4</sup> Herbert caractérisait le journal grec comme « un organe dégoûtant qui empoisonne la conscience des lecteurs, en diffusant des idées anarchiques », p. 360.

*Basme sirbo-croate*, traducere de M. Sevastos și D. Gămulescu. (Contes serbo-croates, traduction par M. Sevastos et D. Gămulescu), Bucarest, 1965, 391 p. avec illustr.

La tradition des traductions du folklore serbe en langue roumaine est riche et date depuis longtemps. Une plus grande attention a été cependant accordée à la poésie épique tandis que les traductions des contes et des anecdotes ont été laissées, dans une certaine mesure, sur le second plan. Nous pouvons mentionner, malgré cela, un assez grand nombre de traductions parues avant la première guerre mondiale, dans les publications périodiques de l'époque. Nous signalons les plus importantes, en respectant l'ordre chronologique de leur parution : « Transilvania », XI, 1878, p. 137—138 : 2 contes provenant du recueil de Vouk Karadžić, « Vestea » II, 1878, 250—257 ; « Tribuna », V, 1888, p. 577—578 ; « Gazeta Transilvaniei », LI, 1888, n<sup>os</sup> 62—65, 73, 84 : des contes provenant du même recueil ; LII, 1889, n<sup>o</sup> 131 ; LIII, 1890, n<sup>o</sup> 287 ; « Arhiva », IV, 1893, p. 321—323 ; « Gazeta Bucovinei », III, 1893, n<sup>o</sup> 58 ; « Foaia de duminică » a ziarului « Dreptatea », I, 1893—94, n<sup>o</sup> d'essai, p. 2—4 ; II, 1895, VI, n<sup>o</sup> 39, p. 1—6 ; « Gazeta Transilvaniei », LXXII, 1909, n<sup>o</sup> 126 : anecdotes ; « Naționalul » I, 1916, n<sup>o</sup> 110. Les matériaux pris au recueil de Vouk Karadžić paraissent avoir été traduits d'après un intermédiaire allemand.

Virginia Popescu fait paraître entre les deux guerres mondiales un volume massif et élégant en traduction directe d'après l'original serbe (*Basme strbești*, Biblioteca tineretului, Bucarest, 1923, 246 p.). Le volume contient 25 contes fantastiques bien choisis et traduits très soigneusement. Les sources de la traduction sont : *Zbornik za narodni život i običaje južnih Slavena*, Zagreb, 1896—1913 et les recueils de Mikulić et Strohal, de 1876 et respectivement de 1870.

La traduction qui fait l'objet de cette note parut à la fin de 1965. Elle se compose de 103 textes, représentant des contes fantastiques, des contes d'animaux, des légendes et des anecdotes, matériel dépassant de beaucoup l'indication du titre. Presque la moitié du matériel provient du recueil classique de Vouk Karadžić (d'après l'édition de 1956 de Vojislav Djurić), suivant une tradition depuis longtemps acceptée et utilisée pour la publication des contes serbes. Certaines anthologies faites plus récemment ont été aussi employées : *Narodne pripovijetke iz Bosne i Hercegovine*, Sarajevo, 1952 ; *Antologija narodnih pripovedaka*, Novi Sad-Beograd, 1960 ; *Narodne pripovijetke Prosveta*, Zagreb, 1951 et *Narodne pripovijetke*, Bucarest, 1958. Le volume que nous présentons, s'adressant au grand public, ne mentionne pas la provenance de chaque pièce en particulier et ne se réfère pas aux catalogues internationaux de thèmes et éléments.

Nous devons signaler que trois des pièces du présent volume (*La pomme d'or et les neuf paonnes*, p. 7—15 ; *Stojša et Mladen*, p. 52—59 ; *Le dragon et le fils de l'empereur*, p. 142—148) se trouvent aussi dans le volume antérieur de Virginia Popescu de 1923, dans des versions tellement semblables qu'elles paraissent être plutôt deux interprétations artistiques variées que deux variantes différentes du même conte. Comme on le montre d'ailleurs dans la préface et comme l'indique aussi le choix des morceaux qui composent l'anthologie, si ce choix est étudié de plus près, l'intention des traducteurs était de choisir les pièces les plus représentatives de chaque genre narratif ; de même ils se préoccupèrent d'assurer une juste proportion en ce qui concerne la représentation de toutes les régions et de toutes les zones folkloriques de Yougoslavie. Même une lecture sommaire du volume nous rend sensibles les ressemblances existant entre les thèmes des contes yougoslaves et ceux des contes roumains, ainsi que ressortent fortement en évidence les traits spécifiquement balkaniques des anecdotes sur Ero ou Nasreddin Hodja. Nous devons souligner en conclusion que ce volume représente, à tous les points de vue, une réussite et marque un moment important dans l'action de faire connaître la création folklorique yougoslave dans notre pays.

A. F.



QEMAL, HAXHIHASANI, *Les recherches sur le cycle des Kreshnik Preux*, « Studia albanica », I, 1964, p. 215—221.

L'intention de ce travail est d'informer le lecteur sur le stade dans lequel se trouve, en Albanie, l'étude du chant héroïque de frontière dénommé : Kangë et kajkë të moçme, trimash, kreshnikësh, te Mujit e Halilit a të Agajve të Jutbinës. L'auteur, après une courte introduction dans laquelle il montre ce qui s'entend par ce genre de chants et quelle est leur fonction sociale, énumère les plus importantes collections effectuées entre les deux guerres mondiales et prend position contre les théories génétiques dominantes dans la science folklorique de cette époque. Il présente ensuite, en détail, les diverses activités initiées par l'Institut de folklore de Tirana en ce qui concerne l'étude de ces chants. Les nouveaux recueils ont été effectués dans plus de 200 localités, où l'on a travaillé avec un grand nombre de rhapsodes populaires de talent. On a pu déterminer, à la suite d'un travail très soutenu, le « berceau » de ces chants (le cours du fleuve Drin) et deux importantes aires d'irradiation et de diffusion. Les recherches ont enrichi d'une façon inattendue la thématique préexistante et ont apporté de nombreuses variantes à la thématique connue jusqu'à présent. Les nouveaux recueils ont apporté également de nouvelles données concernant le caractère autochtone du cycle entier, des explications plus plausibles relatives aux parallélismes thématiques avec les matériaux sud-slaves similaires ou avec les matériaux de source occidentale moyenâgeuse ; ils ont offert aussi de nouvelles solutions à l'interprétation idéologique et artistique du contenu de ces chants. Les recherches sont en cours et l'on passera bientôt à une nouvelle étape dans l'étude du cycle, respectivement à la recherche faite du point de vue esthétique, ayant comme objectif les problèmes des sujets, des thèmes, des variantes, des personnages, etc. Étant donné que l'étude de ces chants n'est pas un problème d'intérêt strictement local, mais affecte l'étude du chant héroïque et des ballades populaires de tout le sud-est européen, il serait souhaitable que ce genre d'information soit faite périodiquement, pour pouvoir arriver ainsi, dans l'avenir, à une éventuelle coordination et planification de la recherche. La création d'une Commission pour l'étude du chant populaire des Balkans siégeant à Tirana (dans le cadre de l'AIESEE et sous les auspices du Comité national albanais d'études balkaniques) fait entrevoir la réalisation de ce *desideratum* très ancien et attendu unanimement.

A. F.

V. N. LAZAROV, *L'arte bizantina e particolarmente la Pittura in Italia nell'alto medioevo* (L'art Byzantin et spécialement la peinture du haut moyen âge en Italie), tirage à part des Atti del Convegno Internazionale sul tema : *L'Oriente cristiano nella storia della civiltà*. Roma-Firenze 1963, Accademia Nazionale dei Lincei, CCCLXI, Rome, 1964, p. 662—669.

Le problème que l'auteur soumet à l'analyse — celui du rôle de l'art byzantin dans le développement de la peinture médiévale en Italie — est étroitement lié à l'une des préoccupations d'ordre majeur du savant professeur V. N. Lazarev. Il s'agit notamment de nuancer et, selon le cas, de limiter le rôle des influences dans la formation et le développement de l'art d'un pays en mettant en valeur les propres forces créatrices de celui-ci. En espèce, constate à juste titre l'auteur, l'exagération des influences byzantines est encore vivace même dans des travaux récents et, de ce fait certaines erreurs deviennent inévitables. Après avoir brossé, avec la clarté et la rigueur qui caractérisent ses écrits, l'image des trois plus importants « foyers culturels » de l'Europe du haut moyen âge (Byzance, la Papauté et la Cour des empereurs carolingiens), l'auteur reprend, pour développer et soutenir son point de vue, sa thèse, désormais classique, des deux aspects différents de l'art byzantin : celui « métropolitain », carac-

térisé, entre autres, par ce que le P<sup>r</sup> Kitzinger appelle «perennial Hellenism» et celui de «l'Orient chrétien», profondément populaire.

Tenant compte, d'une part, du fait indéniable que pour l'Italie les traditions antiques étaient des traditions nationales et, de l'autre part qu'aux IV<sup>e</sup>—V<sup>e</sup> siècles les arts de Rome, de Ravenne, de Milan, de Naples marquent une profonde empreinte byzantine, ce que pour les siècles à venir pourrait être pris pour de nouvelles influences byzantines, n'était justement qu'un retour aux traditions artistiques de l'Italie même. Et c'est à juste titre que l'auteur nous met en garde contre le danger de sous-estimer la vitalité des traditions byzantines en terre italienne. Mais, tandis que, vers le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, le développement artistique de Ravenne et de Rome suit une nouvelle direction qui l'éloigne de Byzance, éloignement qui va en s'intensifiant, dans les régions de l'Italie, pendant l'époque iconoclaste, au commencement du VII<sup>e</sup> et jusqu'à la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, Rome seulement est soumise à un renouveau d'influence grecque explicable, entre autres, par la nationalité grecque des papes, par les nombreuses colonies grecques de cette ville au cours du VII<sup>e</sup> siècle. C'est ce qui explique la présence à Rome de l'unique ensemble de peinture que l'auteur considère de facture byzantine : celui de Santa Maria Antiqua, église se trouvant d'ailleurs sous la juridiction impériale grecque. Ces fresques trouvent d'étroites analogies, non pas comme le croyait R. Morey à Alexandrie, mais bien à Constantinople même.

Le second et dernier ensemble peint qui relève, en Italie, de l'art du milieu constantinopolitain, est celui de Castelseprio près de Milan, dont la date a fait l'objet d'amples controverses de la part des spécialistes. Reprenant, à son tour, l'étude des fresques de Castelseprio (*Gli affreschi di Castelseprio. Critica alla teoria di Weitzmann sulla Rinascenza Macedone*, extrait de «Sibrium», III, Varese (1956—1957), V. N. Lazarev, n'est pas d'accord avec la datation au X<sup>e</sup> siècle (de Weitzmann) ou au IX<sup>e</sup> (du P<sup>r</sup> A. Grabar). Sans revenir sur ses anciens arguments, mais se rangeant aux opinions de Lemerle, de B. Bandinelli et de G. Francovich, l'auteur affirme, que tant du point de vue stylistique que de celui iconographique, les fresques de Castelseprio sont l'œuvre d'un artiste grec lié à l'école de Constantinople et datant du VII<sup>e</sup> ou du début du VIII<sup>e</sup> siècle. Et c'est justement cette période — l'unique d'ailleurs — où l'art byzantin constantinopolitain marque une influence en Italie, influence limitée d'ailleurs aux deux monuments mentionnés. Car, constate l'auteur, à la fin, jamais ni avant ni après cette époque on ne peut trouver en Italie un art semblable à celui de Santa Maria Antiqua et de Castelseprio.

Toutefois, vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle des traits de l'art de l'Orient chrétien pénètrent en Italie, traits que certains savants sont tentés d'attribuer à une influence carolingienne. Il s'agit, selon l'opinion de l'auteur, qui se déclare d'ailleurs d'accord avec l'opinion de G. Francovich, justement dans la peinture italienne des IX<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> siècles, de réels points de contact avec l'art de l'Orient chrétien (syriaque particulièrement).

Ne serait-ce que pour le fait de mettre en clair — et sur un terrain autrement solide que l'analyse purement stylistique — un aspect des relations entre Byzance et l'Italie au haut moyen âge et l'article de V. N. Lazarev aura gagné le mérite de constituer un point de départ, entièrement vérifié, théorique et concret à la fois, pour les historiens de l'art du moyen âge.

M.A.M.

ZAHARI, DIMITROV et BORIS, SHAROV, *Mural ornaments from South-West Bulgaria*, Sofia, 1965, 22 p. 46 pl., 117 pl. en couleurs

Dans un beau livre, richement illustré de planches en couleurs, les auteurs nous offrent un répertoire d'éléments, décoratifs peints, des XIII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles, dans le sud-ouest de la Bulgarie. Assez peu étudié jusqu'à présent, ce problème présente un double aspect : il s'agit,

d'une part, d'un répertoire ornemental commun, ainsi que d'une évolution similaire dans tous les pays du sud-est européen et, de l'autre, de certains aspects stylistiques qui marquent, à partir du XV<sup>e</sup> siècle surtout, des différences spécifiques dans chacun de ces pays. Si donc, l'on envisage l'étude d'une vue d'ensemble sur ce problème il est nécessaire de procéder, avant tout, à un dosage très précis du choix fait par chaque pays dans le répertoire décoratif légué par l'antiquité — Rome et Orient — ainsi que par Byzance et ensuite de poursuivre le traitement stylistique des mêmes éléments, à travers les siècles, dans les différents pays de cette région de l'Europe. Pour arriver à voir clair dans ces données assez complexes, il est nécessaire d'aborder le problème sous sa forme la plus ample ; étudier le répertoire des éléments décoratifs utilisés. C'est ce que les auteurs du *Mural ornaments from South-West Bulgaria* nous offrent dans un très soigné album. Ce livre constitue un point de départ, utile et pratique pour l'étude de la décoration bulgare, au même titre que les travaux de Florentina Dumitrescu<sup>1</sup> concernant la décoration roumaine et ceux de Zagorka Jants sur la décoration serbe<sup>2</sup>. Si l'on ajoute l'intéressante étude sur l'ornementation de la céramique turque de Tahsin Öz<sup>3</sup>, une première série d'études est mise à la disposition des spécialistes dans ce domaine.

Ce qui en premier lieu devient clair en examinant les planches du livre bulgare c'est la rupture entre le moyen-âge et l'époque dite de la « renaissance » (XIX<sup>e</sup> siècle). La première période (à partir du XIII<sup>e</sup> siècle) garde visiblement l'empreinte de la décoration byzantine (palmette, ruban en zigzag, etc.). C'est la palmette qui décore, très discrètement d'ailleurs, les monuments des XIII<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles (Bojana, Zemen, Boboshevo). C'est toujours la palmette qui décore les monuments de la Serbie, de la Macédoine et ceux des Principautés Roumaines où, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle (notamment en Moldavie) elle atteint l'une de ses plus caractéristiques et riches expressions décoratives (en peinture, miniature, sculpture en pierre, broderie, céramique). Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, c'est une palmette très stylisée, parfois à peine reconnaissable, qui décore en Bulgarie les murs des monastères de Dragalevtsi et de Kourilo. Cet aspect floral de la palmette est apparenté à celui qu'on retrouve en Roumanie à la même époque. Il s'agirait donc, aux cours des XIII<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> siècles, d'une unité décorative sur tout le territoire du sud-est européen, dont la palmette byzantine paraît constituer un dénominateur commun. Il n'y a que la Moldavie qui, au cours du XVI<sup>e</sup> siècle — surtout dans sa peinture extérieure — utilise un très varié répertoire ornemental.

L'absence d'exemples pour la décoration bulgare des XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles (les auteurs ne nous informent pas s'il existe encore un exemple de ces époques) souligne encore la rupture d'entre l'ornement médiéval et celui de la « renaissance » bulgare. Pour cette dernière période il s'agit d'une décoration purement florale. Les quelques éléments exotiques — pavillons, fontaines, cerfs, lions, minuscules paysages mêmes — qui agrémentent parfois un ensemble décoratif, paraissent des exceptions.

En ville, à la campagne, dans les monastères et même dans les mosquées de Bulgarie, la décoration peinte s'avère être unitaire au XIX<sup>e</sup> siècle, unité due, comme le prouvent les explications des planches, à une importante école de peintres d'icônes dont le centre paraît avoir été la ville de Samokov. Les quelques noms de peintres — dont celui de Nicolas Obrazopissov est le plus connu — permettent d'affirmer, une fois de plus, justement à cause de la grande similitude de leurs œuvres avec celle des peintres anonymes (dont la liste dans l'album

<sup>1</sup> Fl. Dumitrescu, *Motivul palmelei în decorația medievală românească*, dans : *Omagiu lui George Oprescu*, Bucarest, 1961 ; *idem*, *Etape din evoluția artei vechi românești reflectate în ornamentică*, dans « Studii și cercetări de Istoria artei », I, 1965 ; *idem*, *Probleme ale ornamentației în pictura murală brncovenească*, dans « Revue roumaine d'histoire de l'art », II 1965.

<sup>2</sup> Zagorka Jants, *Ornamentei fresaka iz srbije i Makedonije od XII di XV veka*, Belgrade, 1961.

<sup>3</sup> Tahsin Öz, *Turkish Ceramics*, publié par « Turkish Press », Broadcasting and Tourist Department, XIII (s.d.).

est très longue), l'existence d'une école de peintres décorateurs, qui a joui d'une très grande autorité dans tout le sud-ouest de la Bulgarie.

En quoi consiste cette décoration ? Des roses liées en gracieux bouquets retenus par des rubans, des œillets rouges, des tulipes, généralement mêlés aux petites fleurs des champs, très bleus et très roses. Elles se composent — en hauteur et en largeur — dans des corbeilles et dans des vases, dont la forme rappelle l'Orient, ou bien, couvrent — minces comme des rubans — des surfaces plus importantes. Les couleurs jouent sur orange, jaune clair, vert et bleu intense. La composition, tantôt un peu chargée, tantôt simple et gracieuse, garde toujours ce charme un peu puéril de l'époque romantique. Un souci évident de variation, soit dans la composition, soit dans le choix des éléments — qui ne s'éloignent jamais du monde floral — n'empêche pas de reconnaître une empreinte stylistique particulière à cette décoration : ce qui la définit c'est l'interprétation populaire d'un répertoire ornemental spécifiquement bourgeois, marqué par le goût et la mode de l'Occident. C'est à la même époque d'ailleurs, qu'on peut voir, dans les tableaux votifs, les mêmes petits gracieux bouquets de fleurs ornant les robes des femmes. La pénétration du style de la décoration occidentale dans l'art du XIX<sup>e</sup> siècle est une réalité commune à tous les pays du sud-est européen.

Toute cette décoration suggère la vie confortable d'une société qui découvre un nouvel horizon de vie, s'y attache et, au seuil même de l'époque moderne, s'y installe. En fin de compte, tout cela prouve aussi que la notion de « mode » pénètre, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, avec autorité en pays bulgare.

Malgré l'intérêt de premier ordre des planches — qui constituent l'essentiel du livre — nous ne pouvons pas ne pas regretter l'absence d'une plus ample étude introductive. Il était nécessaire de nous faire savoir si le même genre de décoration s'est répandue à travers tout le pays ; de connaître les rapports avec la décoration proprement paysanne. En outre il est difficile au lecteur de se rendre compte de la fonction décorative de ces éléments dans l'ensemble d'un intérieur. Tout cela n'amoindrit ni l'utilité ni l'intérêt de ce livre à travers lequel les artistes, qui en sont les auteurs, ont réussi à faire connaître une expression d'art qui reflète non seulement le goût et la sensibilité des artisans bulgares au XIX<sup>e</sup> siècle, mais surtout un mode de vie qui, tout en restant lié aux traditions du peuple bulgare, venait de s'élargir, de s'enrichir, par le contact direct avec l'Occident.

M.A.M.

DHORKA, DHAMO, *L'église de Notre Dame de Maligrad*, dans « *Studia Albanica* », 2, Tirana 1964, 13 p., 11 pl.

Importante pour son ancienneté (la première phase de sa construction remonte à 1345) et surtout par la richesse de sa peinture, l'église de Maligrad a déjà fait l'objet de quelques études plus anciennes. L'auteur reprend l'analyse des étapes de l'architecture et se propose de déterminer les différentes phases de la peinture selon des critères principalement stylistiques.

Construite en 1345, agrandie en 1369 par l'allongement en hauteur et « reconstruite » (selon une inscription partiellement conservée) en 1607, l'église a été restaurée en 1959. Malheureusement l'auteur s'occupe exclusivement des deux premières étapes de la construction (1345 et 1369) sans mettre en discussion l'inscription (p. 115, note 11) qui affirme que l'église « a été construite depuis les fondements le 30 décembre 1607 ». S'agit-il réellement d'une reconstruction totale (ce qui mettrait évidemment en doute l'existence d'une peinture que l'auteur attribue au XIV<sup>e</sup> siècle), ou bien s'agit-il — phénomène assez fréquent d'ailleurs dans les Balkans du XVII<sup>e</sup> siècle — d'importants travaux de restauration dont leur auteur aurait exagéré la portée ?

Le don, en 1604, d'une nouvelle iconostase, plus luxueuse que l'ancienne (que l'auteur date de 1345), pourrait être mis en relation avec le commencement des travaux de restauration achevés en 1607. On regrette l'absence d'une photographie ou d'une description plus détaillée de l'ancienne iconostase en bois, objet encore rare au  $XIV^e$  siècle. Il est d'autre part difficile de se représenter l'emploi de deux iconostases à la fois et même la place qu'elles occupent dans une église, dont les dimensions ne dépassent pas  $4,60 \times 3,30$  m.

Le problème de la peinture de Maligrad est autrement complexe et malgré son étude attentive et soignée les étapes stylistiques que l'auteur nous propose ne sont pas sans soulever des problèmes. Les descriptions des scènes, aussi détaillées qu'elles soient, ne sont pas d'une grande aide pour dater la peinture, vu que l'iconographie est sensiblement la même aux  $XIV^e$ — $XVI^e$  siècles. Les particularités dans la répartition iconographique de l'ensemble peint ne paraissent pas avoir d'autre signification que celle d'une certaine liberté prise par le peintre en vue d'adapter la peinture à son support architectural. Aucun argument ne peut remporter la conviction du lecteur d'une différence iconographique ou stylistique entre les deux premières étapes. D'autre part, le peu de chose qui reste du  $XVII^e$  siècle (fragments d'un Jugement Dernier sur la façade) ne peut que difficilement être considéré comme une troisième étape de la peinture.

En ce qui concerne les particularités stylistiques sur lesquelles insiste l'auteur (le caractère graphique du dessin, les nombreux personnages dans les scènes, l'impression d'un groupement d'icônes et surtout l'importance de l'ornementation florale), elles envoient plutôt à une époque post-byzantine —  $XVI^e$  — notamment au début du  $XVII^e$  siècle. Et c'est la même époque que nous suggère la figure de Saint Jean Baptiste (pl. VI) et le « Baiser de Judas » (pl. VIII). D'autre part, la figure de Saint Démètre (pl. III) est sensiblement apparentée à la représentation de certains saints militaires dans les pays balkaniques (en Bulgarie, notamment à Kalotino et à Berende ; en Yougoslavie aussi) des  $XIII^e$ — $XIV^e$  siècles. En fin de compte, on peut dire que, du  $XIV^e$  ou du  $XVI^e$  siècle, il s'agit à Maligrad d'une peinture qui justifie, une fois de plus, l'existence d'une certaine « unité » dans la peinture des Balkans, unité saisissable d'ailleurs aussi à l'époque de la domination ottomane.

Un intérêt tout particulier est suscité par les portraits de la famille de Kesar Novak, seigneur de la contrée (auquel on doit l'agrandissement du monument en 1369), peints sur la façade ouest de l'église. L'attitude parfaitement frontale, le costume orné de l'aigle byzantin, ainsi que la typologie de la figure de Kesar Novak, nous envoient à la représentation des princes serbes dans certaines églises des  $XIII^e$ — $XIV^e$  siècles. Soulignons aussi qu'un tableau votif peint sur la façade est plutôt rare dans les Balkans.

Tous ces problèmes que posent les peintures de Maligrad prouvent, une fois de plus, l'utilité d'une étude comparative très approfondie des divers ensembles de cette période encore trop peu connue qu'est le  $XIV^e$  siècle balkanique. Il est nécessaire, d'autre part, de souligner les difficultés qui se présentent à l'historien de l'art au moment où il se propose de faire la description iconographique et surtout stylistique d'un ensemble peint. Car ce n'est ni l'admiration, ni l'affirmation de la qualité artistique, ni même la plus détaillée des descriptions qui aideront le spécialiste à se faire une idée, tant soit peu exacte, de la valeur, de l'originalité, du caractère national d'une peinture qui, dans la plupart des cas, présente des affinités avec un nombre plus grand ou plus restreint de peintures contemporaines appartenant à d'autres pays. Il n'est plus besoin de souligner l'importance des planches, pour ne plus parler des illustrations en couleur, presque toujours plus expressives que le texte le meilleur.

Mentionnons, pour conclure, le mérite de l'auteur d'avoir actualisé l'étude d'un monument de l'importance de l'église de Maligrad, qui enrichit le patrimoine de l'art balkanique du moyen âge.

M.A.M.

VIRGIL VĂTĂȘIANU, *Arhitectura și sculptura romanică în Panonia medievală* (L'architecture et la sculpture romane en Pannonie médiévale), Bucarest, 1966, 149 p., 142 fig., ample résumé allemand.

Un livre remettant en discussion des hypothèses, ayant gagné droit de cité dans l'histoire de l'art d'un pays, est toujours passionnant. Et c'est amplement le cas de celui du P<sup>r</sup> V. Vătășianu concernant l'architecture et la sculpture romane en Pannonie médiévale. L'auteur, qui s'occupe de longue date de l'art roman et gothique en Transylvanie et qui, le premier, en a donnée une synthèse (voir *Istoria artei feudale în Țările Române*, t. I<sup>er</sup>, Bucarest, 1959), étend à présent ses recherches à la Hongrie médiévale, délimite des étapes stylistiques de son architecture et sculpture (décorative et figurative), prenant à témoin les monuments les plus importants dont il publie des photographies, des détails, des plans ; il propose, suivant le cas, en tenant compte des réalités politiques, sociales et culturelles du pays, une nouvelle chronologie des phases de la construction des édifices religieux appartenant aux XII<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles. C'est-à-dire que l'auteur nous offre, évidemment dans les limites restreintes de son livre, une histoire de l'architecture et de la sculpture hongroise à partir de ses débuts et jusqu'à l'époque gothique.

Comme il n'est plus nécessaire d'insister sur l'importance du livre pour le problème — encore assez controversé — de l'origine et du développement de l'art roman en Transylvanie, nous nous bornerons à souligner quelques constatations parmi les plus significatives pour ce qui est, en fin de compte, une importante contribution à l'histoire de la culture et de l'art dans l'Europe centrale à l'époque romane.

C'est à partir de la nécessité « d'étudier l'art d'une ambiance déterminée en corrélation avec l'évolution artistique des régions voisines ... » (p. 5), que l'auteur décide de « faire valoir d'une manière plus rationnelle les relations que l'évolution artistique d'une ambiance donnée tisse avec les pays d'alentour » (p. 5). Et c'est ainsi qu'il pose, comme prémisses pour le développement de sa recherche sur la circulation de certaines formes d'art, l'impossibilité pour une société d'un niveau moindre d'évolution, d'adopter et d'utiliser des formes créées par une société plus évoluée.

La minutieuse analyse comparative à laquelle l'auteur soumet, d'une part, les éléments d'architecture et, de l'autre, la sculpture décorative et figurative des chapiteaux, des portails, des façades, lui permet, non seulement de déterminer avec plus de rigueur la chronologie des monuments, mais en même temps, de trouver des analogies stylistiques moins lointaines et partant, plus vraisemblables que celles qu'on était parfois tenté de chercher en Italie et même en Suisse et en France.

C'est en premier lieu sur les importants chantiers de Pécs, de Strigóniu (Esztergóm) et de Ják que porte l'attention et l'analyse de l'auteur. Il réussit non seulement à nous donner une idée claire du rôle de premier ordre que ces chantiers ont joué dans l'irradiation des formes romanes à travers l'Hongrie et la Transylvanie, mais en même temps à élucider, à partir du XII<sup>e</sup> siècle et jusque vers le milieu du XIII<sup>e</sup>, l'évolution par étapes stylistiques parcourue par l'architecture et la sculpture entre une première phase romane, une étape romane tardive et jusqu'au moment de la pénétration du gothique.

Malgré l'apparente témérité d'utiliser les analogies et même des détails stylistiques de la sculpture, comme point de repère pour dater les monuments, en espèce, maniée avec prudence, rigueur analytique et compétence, cette méthode s'avère capable de conduire à des résultats qui sont et logiques et vérifiables. Et comme il n'est pas toujours possible — dans cette période de vastes entrecroisements d'influences, ainsi que d'incessante circulation, non seulement d'artistes, mais aussi de formes et de détails décoratifs — de déterminer soit les étapes chronologiques intermédiaires, soit les monuments de liaison entre des pays trop éloignés, séparés aussi par des niveaux de culture et d'art différents, l'auteur est justifié d'affirmer qu'il



s'agit, dans certains cas, à l'intérieur d'une même phase stylistique connue, de travaux appartenant à une même génération d'artistes.

Nous pensons qu'il aurait été intéressant de détailler un peu plus les références à l'art de la Tchécoslovaquie, de la Pologne et même d'une partie de la Yougoslavie, pour compléter l'image d'un paysage qu'on pourrait qualifier d'unitaire sur toute l'étendue de l'Europe occidentale et centrale. Il y a aussi le problème de certains détails décoratifs typiquement byzantins qui s'interfèrent dans le répertoire roman et dont l'origine en Hongrie et en Transylvanie pourrait parfois être cherchée non pas seulement à l'ouest, mais aussi au sud, dans les Balkans.

Complété d'une riche bibliographie, d'un index topographique et d'un ample résumé allemand, ce livre — facile et agréable à lire, malgré son langage spécialisé — sera extrêmement utile non seulement pour les précisions de détail qu'il offre aux spécialistes, mais en même temps à tous ceux qui s'intéressent à des aspects plus particuliers de l'histoire de la technique, de l'architecture et de la sculpture, ainsi que de certaines phases de la culture européenne à l'époque romane.

M. A. M.

GANI, STRAZIMIRI, *Aspects de l'architecture de Berat*, dans « Studia Albanica » 1, Tirana, 1964, p. 183—188, 13 illustr. en blanc et noir.

L'auteur nous donne un raccourci des principales étapes de l'architecture, religieuse et civile, de Berat, l'une des plus anciennes villes d'Albanie. C'est sur l'emplacement de l'antique cité illyrienne, incendiée par les Romains et reconstruite sous Justinien — phases partiellement saisissables par quelques restes de murs et de tours — que s'est développée, au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, la ville du moyen âge. Et c'est à partir de cette époque que l'évolution de l'architecture de la ville suggère les principales étapes de l'histoire du pays.

C'est en premier lieu l'empreinte de Byzance qu'on reconnaît aux XIII<sup>e</sup> — XIV<sup>e</sup> siècles dans les églises bâties à l'intérieur et à l'extérieur de la cité. La ville s'enrichit, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, de nombreuses mosquées, dans l'architecture desquelles l'auteur retrouve aussi une certaine empreinte de l'architecture byzantine. La fin du XVI<sup>e</sup> siècle marque une seconde étape dans l'art de bâtir à Berat. Le contraste d'entre les riches mosquées dominant la ville et les modestes églises chrétiennes situées à l'écart du centre et qui ne sont qu'une adaptation, due aux maîtres de la campagne, de la maison paysanne, constitue une preuve tangible de la différence de vie entre maîtres et soumis, à l'époque turco-albanaise. Plus tard, au moment du maximum de développement de la ville — aux XVIII<sup>e</sup> — XIX<sup>e</sup> siècles — l'architecture religieuse, chrétienne autant que musulmane, change d'aspect, en rompant cette fois avec le passé. Les églises chrétiennes notamment plus spacieuses que par le passé, sont maintenant des basiliques à trois nefs (le plan à croix inscrite des XIII<sup>e</sup> — XIV<sup>e</sup> siècles sera remplacé au XVI<sup>e</sup> siècle par le plan à croix simple), forme très rare à cette époque dans les édifices religieux du sud-est européen.

Mais c'est l'architecture populaire qui intéresse plus spécialement l'auteur. Les nombreux exemplaires de maisons de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle lui permettent de déterminer plusieurs types de maisons (« à un bras », « à deux bras », « long en encorbellement », avec « saillie au centre », où il retrouvera des influences balkaniques et aussi occidentales mais qui n'affectent que superficiellement un type d'édifice traditionnel au pays, remontant à une époque beaucoup plus ancienne.

L'auteur réussit aussi à nous communiquer une image plastique et vivante de cette ville à aspect moyennageux et dont le pittoresque n'est pas dû uniquement à la beauté du site, mais aussi à une architecture dont la variété est le résultat d'une permanente et ingénieuse adaptation aux conditions sociales et économiques des différentes époques, ainsi qu'aux exigences naturelles du terrain sur lequel la ville a pris naissance il y a huit siècles.

Malgré la brièveté de cette exposition et le nombre trop restreint, à notre avis, des illustrations, il n'est pas moins vrai que toute information, d'ordre général ou de détail concernant l'art albanais, devient d'autant plus nécessaire que ce dernier réserve nombre de surprises concernant le problème si complexe de l'art dans les pays du sud-est de l'Europe au moyen âge.

M. A. M.

---

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNET paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134-135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger :

ALBANIE, *Ndermarja Shtetnore e Botimeve* - Tirana ■ R. D. ALLEMANDE, *Deutscher Buch-Exp. und -Import, GmbH* Leninstrasse 16-701 Leipzig ■ R. F. ALLEMANDE, *Kubon & Sagner*, POB 68 - 34 Munich ; *W. E. Saarbach*, POB 1510-6, Cologne ■ AUTRICHE, *Globus Buchvertrieb*, Selzgries 16 - Vienne XX ■ BELGIQUE, *Du Monde Entier*, 5, Place St.-Jean - Bruxelles ■ R. P. de BULGARIE, *Raznoiznos*, 1, rue Tzar Assan - Sofia ■ R. P. de CHINE, *Waiwen Shudian*, POB 88 - Pékin ■ R. P. D. COREENNE, *Chulphanmul* - Pyong-Yang ■ CUBA, *Cubartimpex*, Calle Ermita 48 San Pedro - La Havane ■ ESPAGNE, *Libreria Herder*, Calle de Balmos 26 - Barcelone ■ ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, *Fam Book Service*, 69 Fifth Avenue Suite 8 F - New York 10003, N.Y. ; *Continental Publications*, 111, South Mernanee Ave., St. Louis, Missouri 63105 ■ FINLANDE, *Akatemenin Kirjakauppa*, POB 128 - Helsinki ■ FRANCE, *Messageries de la Presse Parisienne*, 111, Rue Réaumur - Paris 2 ■ GRANDE BRETAGNE, *Collet's Holdings Ltd.*, Denington Industrial Estate, Wellingborough, Northants ■ HONGRIE, *Kultura*, POB 149 - Budapest 62 ■ ISRAËL, *Haiflepac Ltd.*, 11 Arlesoroff Street - Haïfa ; *Lepac*, 15 Rambom Street - Tel-Aviv ■ ITALIE, *So. Co. Lib. Ri. Export-Import*, Piazza Margana 33 - Rome ■ JAPON, *Nauka Ltd.*, 2 Kanda Zimbocho, 2 Chome Kiyoda-ku - Tokyo ■ R. P. MONGOLE, *Mongolgosknigotorg*, Ulan Bator ■ NORVEGE, *Norsk Bogimport*, POB 3267 - Oslo ■ PAYS-BAS, *Meulenhoff*, Beulingstraat 2 - Amsterdam ■ POLOGNE, *Ruch*, ul. Wilcza 46 - Varsovie ■ PORTUGAL, *Libreria Buchholz*, Avda. Liberdade - Lisbonne ■ SUÈDE, *D. C. Fritze*, Fredgatan 2 - Stockholm 16 ■ SUISSE, *Pinkus & Cie*, Froschaugasse 7 - Zurich ■ TCHÉCOSLOVAQUIE, *Artia*, Ve Smeckach 30 - Prague 1 ■ U.R.S.S., *Mejdunarodnaïa Kniga*, Moscou - G-200 ■ R. D. VIËTNAM, *So Xunt Nhap, Khap Sach Bao*, Hai Ba Trung 32 - Hanoï ■ R. S. F. de YOUGOSLAVIE, *Jugoslovenska Knjiga*, Terazije 27 - Belgrade ; *Forum*, Vojvode Misica - Novisad ; *Prosveta*, Terazije 16/1 - Belgrade.

En Roumanie, vous pourrez vous abonner par les bureaux de poste, chez votre facteur ou directement par les services de presse des entreprises et institutions.

Une livraison prompte vous sera assurée.

NOUS VOUS PRIONS DE RENOUELER VOTRE ABONNEMENT POUR  
L'ANNÉE 1967

**REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE**

- STUDII – REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHĂ
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE-CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ȘI ARHEOLOGIE-IAȘI
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - SERIA TEATRU – MUZICĂ – CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- \* \* \* **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I<sup>er</sup> vol., 1960, 891 p. + 18 pl., 45 lei; II<sup>e</sup> vol., 1962, 1159 p. + 20 pl., 45 lei; III<sup>e</sup> vol., 1260 p. + 11 pl., 45 lei; IV<sup>e</sup> vol., 1964, 863 p. + 16 pl., 45 lei.
- \* \* \* **Brève histoire de la Transylvanie**. Sous la rédaction de C. Daicoviciu et Miron Constantinescu, « Bibliotheca Historica Romaniae III », 1965, 468 p., 38 lei.
- \* \* \* **La désagrégation de la monarchie austro-hongroise. Communications présentées à la Conférence des Historiens du 8 au 9 mai 1964 de Budapest**. Sous la rédaction de C. Daicoviciu et Miron Constantinescu, « Bibliotheca Historica Romaniae » I, 1965, 291 p., 12 lei.
- \* \* \* **Die Agrarfrage in der österreichisch-ungarischen Monarchie 1900—1918. Mitteilungen auf der Konferenz der Geschichtswissenschaftler Budapest, 4.—9. mai 1964**, 1965, 311 p., 23 lei.
- \* \* \* **Die Frage des Finanzkapitals in der österreichisch-ungarischen Monarchie 1900—1918. Mitteilungen auf der Konferenz der Geschichtswissenschaftler Budapest, 4.—9. mai 1964**, 1965, 88 p., 17,50 lei.
- C. DAICOVICIU, E. PETROVICI, GH. ȘTEFAN, **La formation du peuple roumain et de sa langue**, 1963, « Bibliotheca Historica Romaniae » 1, 67 p., + 1 pl., 3,25 lei.
- ION POPESCU-PUȚURI et collab., **La Roumanie pendant la deuxième guerre mondiale**, « Bibliotheca Historica Romaniae » 2, 1964, 143 p., 5,25 lei.
- EM. CONDURACHI, **L'archéologie roumaine au XX<sup>e</sup> siècle**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 3, 1963, 104 p. + 18 pl., 7,25 lei.
- A. PETRIC et GH. ȚUȚUI, **L'instauration et la consolidation du régime démocratique populaire en Roumanie**, 1964, « Bibliotheca Historica Romaniae », 4, 139 p., 5,25 lei.
- VASILE MACIU et collab., **Introduction à l'historiographie roumaine jusqu'en 1918**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 5, 1964, 100 p., 3,75 lei.
- G. ZANE, **Le mouvement révolutionnaire de 1840. Prélude de la révolution roumaine de 1848**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 6, 1964, 107 p., 4 lei.
- ȘTEFAN PASCO, **La révolte populaire de Transylvanie des années 1437—1438**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 7, 1964, 110 p., 4,50 lei.
- AL. GRAUR, **La romanité du roumain**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 9, 1965, 68 p., 2,75 lei.
- V. CURTICĂPEANU, **Die rumänische Kulturbewegung in der österreichisch-ungarischen Monarchie**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 10, 1966, 191 p., 5,75 lei.
- \* \* \* **Corpus Vasorum Antiquorum**. Sous le patronage de l'Union Académique Internationale. Rédigé par Suzana Dimitriu et Petre Alexandrescu, avec la collaboration de Vladimir Dumitrescu, Préface par E. Condurachi, 1965, 56 p. + 45 pl., 44 lei.
- D. TUDOR, **Tabula Imperii Romani. Drobeta, Romula, Sucidava, 1935**, 25 p., 1 carte, 2,50 lei.
- N. ADĂNILOAIIE et DAN BERINDEI, **La réforme agraire de 1864 en Roumanie et son application**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 11, 1966, 128 p., 4,25 lei.
- D. PROTASE, **Problema continuității în Dacia romană în lumina arheologiei și numismatiei** (Le problème de la continuité en Dacie à la lumière de l'archéologie et de la numismatique), 1966, 251 p., 21 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IV, 3—4, 319—676, BUCAREST, 1966